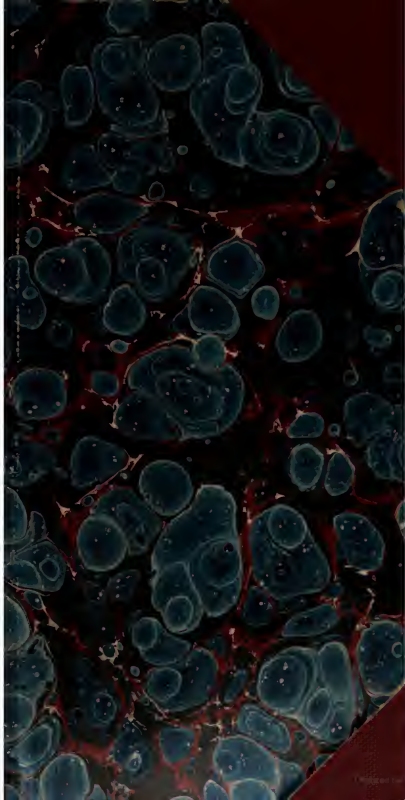
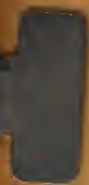










13594



DE PARIS
A LYON



PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C^{ie}
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

DE PARIS A LYON ET A AUXERRE

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

PAR ADOLPHE JOANNE

Auteur des Itinéraires de la Suisse, des Pyrénées, de l'Allemagne
de l'Écosse, des Environs de Paris, etc.

Ouvrage accompagné d'une Carte et de Plans

et illustré de 87 vignettes dessinées d'après nature

PAR THÉROND ET LANCELOT



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^e
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

—
Droit de traduction réservé

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.....	I
PRÉFACE.....	V
BIBLIOGRAPHIE.....	VII

PREMIÈRE SECTION. — DE PARIS A DIJON.

1 ^{re} station. Charenton-le-Pont.....	4
2 ^e station. Maisons-Alfort.....	5
3 ^e station. Villeneuve-Saint-Georges.....	6
4 ^e station. Mongeron. — Crosne — Yères.....	7
5 ^e station. Brunoy.....	7
6 ^e station. Combs-la-Ville.....	11
7 ^e station. Lieusaint.....	12
8 ^e station. Cesson-Seine-port.....	12
9 ^e station. Melun.....	13
Excursion au château de Vaux-Praslin.....	16
10 ^e station. Bois-le-Roi.....	19
11 ^e station. Fontainebleau.....	19
12 ^e station. Thomery.....	48
Le canal du Loing.....	50
13 ^e station. Moret. — Saint-Mammès.....	51
14 ^e station. Montereau.....	54
15 ^e station. Villeneuve-la-Guyard.....	62
16 ^e station. Pont-sur-Yonne.....	63
17 ^e station. Sens.....	64
Excursion à Fleurigny.....	87
18 ^e station. Villeneuve-sur-Yonne.....	90
19 ^e station. Saint-Julien-du-Sault.....	94
20 ^e station. Joigny.....	95
21 ^e station. La Roche.....	99
Le canal de Bourgogne.....	99
22 ^e station. Brienon-l'Archevêque.....	101
23 ^e station. Saint-Florentin.....	102
Excursion à Pontigny.....	108
24 ^e station. Flogny.....	112
25 ^e station. Tonnerre.....	114
26 ^e station. Tanlay.....	122
27 ^e station. Lésinnès.....	125
28 ^e station. Ancy-le-Franc.....	126
29 ^e station. Nuits-sous-Ravières.....	131
30 ^e station. Aisy.....	132
31 ^e station. Montbard.....	133
Le château de Montfort et l'abbaye de Fontenay.....	139
32 ^e station. Les Laumes.....	142
Alise Sainte-Reine. — Le mont Auxois. — Alesia.....	142
Flavigny.....	156
Le château de Bussy-Rabutin.....	158

33 ^e station.	Darcey.....	167
34 ^e station.	Verrey-sous-Salmaise.....	168
35 ^e station.	Blaisy-Bas.....	170
	Excursion à Saint-Seine-l'Abbaye.....	171
36 ^e station.	Mâlain.....	175
	Le château de Montculot.....	176
37 ^e station.	Velars.....	181
38 ^e station.	Plombières.....	182
39 ^e station.	Dijon.....	184

DEUXIÈME SECTION. — DE DIJON A LYON.

	La Côte-d'Or.....	246
	Le monument de Napoléon à Fixin.....	249
40 ^e station.	Gevrey-Chambertin.....	250
41 ^e station.	Vougeot.....	253
	Vosne et la Romanée.....	257
42 ^e station.	Nuits.....	258
	Le château de Vergy.....	260
	L'abbaye de Cîteaux.....	261
43 ^e station.	Corgoloin.....	263
	Savigny-sous-Beaune.....	263
44 ^e station.	Beaune.....	265
	Pommard.....	277
	Volnay.....	277
45 ^e station.	Meursault.....	278
	Montrachet-Chassagne.....	279
46 ^e station.	Chagny.....	280
47 ^e station.	Fontaines.....	285
48 ^e station.	Chalon-sur-Saône (Saint-Cosme).....	285
	Saint-Marcel.....	290
49 ^e station.	Varennnes-le-Grand.....	292
50 ^e station.	Sennecey-le-Grand.....	293
51 ^e station.	Tournus.....	294
52 ^e station.	Fleurville.....	300
53 ^e station.	Cénozan.....	302
54 ^e station.	Mâcon.....	303
55 ^e station.	Crèches.....	313
56 ^e station.	Pontaneveaux.....	313
57 ^e station.	Romanèche.....	314
	Thoissey.....	315
58 ^e station.	Belleville.....	315
	Montmerle.....	317
59 ^e station.	Saint-Georges-de-Reneins.....	318
60 ^e station.	Villefranche.....	318
61 ^e station.	Anse.....	323
62 ^e station.	Trévoux.....	325
63 ^e station.	Saint-Germain du Mont-d'Or.....	328
64 ^e station.	Villevert-Neuville.....	329
65 ^e station.	Couxon.....	330
66 ^e station.	Collonges.....	331
	Lyon.....	332

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES

III

TROISIÈME SECTION. — DE LA ROCHE A AUXERRE.

22 ^e station. Chemilly.....	436
23 ^e station. Monetau.....	437
Auxerre.....	437
TABLEAUX des distances, du prix des places, des omnibus, etc.....	453
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	461

Liste des gravures.

1. Embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon (vue extérieure).....	1
2. Embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon (vue intérieure).....	2
3. Le château de Bercy.....	3
4. Établissement pour le traitement des aliénés à Charenton.....	3
5. L'église de Brunoy.....	8
6. Le viaduc de Brunoy.....	8
7. Melun.....	9
8. Le château de Vaux-Praslin.....	15
9. Le château de Fontainebleau. Vue à vol d'oiseau.....	17
10. Id. La porte Dauphine dans la cour Ovale.....	21
11. Id. La cour Ovale.....	23
12. Id. Le château vu du parterre.....	24
13. Id. La porte Dorée dans la cour Ovale.....	25
14. Id. Le péristyle de la cour Ovale.....	26
15. Id. La porte Dorée.....	27
16. Id. La salle des Fêtes, galerie d'Henri II.....	28
17. Id. La galerie de François I ^{er}	31
18. Id. Cheminée du salon de François I ^{er}	33
19. La forêt de Fontainebleau. Vue prise au Gros-Fouteau.....	35
20. Id. L'entrée des gorges d'Apremont.....	37
21. Id. La sortie des gorges d'Apremont.....	39
22. Id. La caverne ténébreuse.....	40
23. Id. L'entrée des gorges de Franchard.....	41
24. Id. Le restaurant de Franchard.....	42
25. Id. La gorge aux Loups.....	43
26. Id. La mare aux Fées.....	45
27. Thomery.....	47
28. Moret.....	49
29. Jonction de la Seine et de l'Yonne à Montereau.....	55
30. Station de Villeneuve-la-Guyard.....	51
31. L'église de Saint-Martin du Tertre.....	63
32. La cathédrale de Sens.....	65
33. L'escalier du trésor de la cathédrale de Sens.....	69
34. L'ancien hôpital (la halle au blé) de Sens.....	75
35. Joigny.....	83
36. Saint-Florentin.....	97
37. L'église de Saint-Florentin.....	103
38. L'église de Saint-Pierre à Tonnerre.....	105
39. La fosse Dionne à Tonnerre.....	118
40. Le château d'Ancy-le-Franc.....	119
41. Fontaine dans le parc d'Ancy-le-Franc.....	127
42. L'église de Monbard.....	129
43. Le vieux château de Monbard.....	135
	137

IV

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

44. La vallée des Laumes.....	144
45. Le château de Bussy-Rabutin.....	160
46. L'entrée du souterrain de Blaisy.....	174
47. Combe, près de Mâlain.....	177
48. Viaduc de la Combe de Fain.....	181
49. Plombières.....	183
50. Entre Plombières et Dijon.....	184
51. <i>Id.</i> <i>Id.</i>	185
52. Dijon au XVIII ^e siècle, d'après une ancienne gravure.....	187
53. L'église Notre-Dame de Dijon.....	202
54. L'église Saint-Michel à Dijon.....	208
55. La place d'Armes et le palais des États à Dijon.....	210
56. Le vieux château de Dijon.....	212
57. Le peuplier de l'Arquebuse à Dijon.....	243
58. Le château de Gevrey-Chambertin.....	245
59. Le clos de Vongeat.....	255
60. Nuits.....	259
61. Notre-Dame de Beaune.....	269
62. L'hôpital de Beaune.....	271
63. La statue de Monge à Beaune.....	276
64. La prison de Chagny.....	284
65. Châlon-sur-Saône.....	289
66. L'intérieur de Saint-Philibert à Tournus.....	298
67. Maison de Greuze à Tournus.....	300
68. Vue de Mâcon.....	304
69. L'église Saint-Vincent de Mâcon.....	308
70. Saint-Romain.....	314
71. Montmerle.....	317
72. Bords de la Saône, près de Villefranche.....	322
73. Vue de Lyon, prise près des Chartreux.....	340
74. Lyon. Notre-Dame de Fourvières.....	341
75. <i>Id.</i> Quai de Saône.....	349
76. <i>Id.</i> La grotte des Étroits.....	363
77. <i>Id.</i> Vieilles maisons de Lyon.....	373
78. <i>Id.</i> Cathédrale de Lyon.....	385
79. <i>Id.</i> Saint-Martin d'Ainay.....	389
80. <i>Id.</i> Saint-Bonaventure et la place des Cordeliers.....	391
81. <i>Id.</i> Saint-Georges et le coteau de Saint-Just.....	393
82. <i>Id.</i> L'hôtel de ville et le palais des Arts.....	397
83. <i>Id.</i> L'Hôtel-Dieu.....	411
84. <i>Id.</i> L'île Barbe.....	431
85. <i>Id.</i> Embarcadère des bateaux à vapeur de la Saône.....	434
86. L'église Saint-Germain d'Auxerre.....	435
87. Le beffroi d'Auxerre.....	447

Cartes et plans.

Plan de Dijon.....	190
Plan de Lyon.....	334
Carte du chemin de fer de Paris à Lyon, à la fin du volume.	

PRÉFACE.

Le chemin de fer de Paris à Lyon à la Méditerranée a transporté, pendant l'année 1858, 8 millions 459 voyageurs, dont 2 millions 341 073 avaient pris des trains de plaisir ou des billets d'aller et retour. Sur ces 5 millions 459 voyageurs, plus de 5 millions ont été transportés sur le parcours de Paris à Lyon, et cependant bien peu, parmi les Français, ont su ou voulu profiter des facilités que leur donnait le chemin de fer pour s'arrêter en route et consacrer quelques heures à une visite consciencieuse des principales localités devant lesquelles ils ont passé ; beaucoup d'entre eux, s'ils avaient été en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Suisse, en Espagne, n'auraient pas manqué de se munir d'un *Guide* ou *itinéraire*, de se faire accompagner par un *cicerone*, et d'examiner avec la plus sérieuse attention, avec le plus vif enthousiasme, des œuvres d'art, des monuments, des paysages inférieurs à ceux qu'ils ont dédaignés dans leur patrie, peut-être, il est vrai, par ignorance. Soyons plus justes pour la France : elle mérite d'être explorée, étudiée, admirée, tout autant que les pays qui ont le privilège d'accaparer les touristes. Par exemple, sur cette ligne de Paris à Lyon, dont ce volume contient la description, que de choses, belles ou intéressantes, n'a-t-on point à voir ? Sans parler ici des environs de Paris, qui sont seulement mentionnés, puisqu'ils forment à eux seuls un ouvrage spécial, regrettera-t-on jamais le temps que l'on aura consacré à visiter, au delà de Fontainebleau, Moret et la jolie

vallée du Loing ; Sens et sa cathédrale ; Villeneuve-sur-Yonne et ses anciennes fortifications ; Auxerre et ses églises ; Tonnerre et sa position ; Montbard et la tour de Buffon ; les abbayes de Pontigny, de Fontenay, de Saint-Seine ; le mont Auxois, Sainte-Reine et Flavigny ; les châteaux de Tanlay, d'Ancy-le-Franc, de Bussy-Rabutin ; cette magnifique vallée de l'Ouche où l'art des ingénieurs fait oublier les beautés de la nature ; Dijon, ses monuments, ses musées, ses tombeaux des ducs de Bourgogne, ses promenades, ses montagnes, du sommet desquelles l'on découvre le Jura et les Alpes ; les grands vignobles de la Côte-d'Or ; Beaune, avec sa vieille église, son hôpital et son tableau de Van Eyck ; Tournus et son église abbatiale ; Mâcon et la maison où est né M. de Lamartine ; entre Villefranche et Anse, *la plus belle lieue de France* ; le mont d'Or et son admirable panorama ; l'île Barbe et les bords ravissants de la Saône ; enfin, Lyon, la seconde ville de France par son importance politique, industrielle et commerciale, la première par sa situation, son aspect pittoresque et les charmes de ses environs ? Puisse donc ce modeste travail déterminer un certain nombre de mes concitoyens — les étrangers savent apprécier la France — à entreprendre quelques-unes des excursions que j'ai essayé de leur indiquer, et que j'ai faites plusieurs fois avec autant de plaisir que de profit.

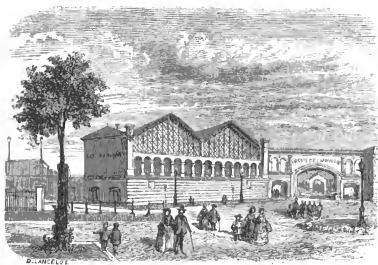
Paris, 1^{er} juillet 1859.

Adolphe JOANNE.

BIBLIOGRAPHIE.

- Album du Lyonnais*, publié sous la direction de L. Boitel et illustré par H. Leymarie. Lyon, Boitel, 1843.
- ALESIA.** — *Étude historique, topographique et militaire sur la cité gauloise d'Alesia*, par M. R. de Coynart. In-8, 1 feuille 3/4, plus 2 cartes. Extrait du *Spectateur militaire*, cahier de novembre 1856.
- ALISE.** — *Études sur une campagne de Jules César*, par M. Rossignol. In-4 de 16 feuilles, plus une carte, 1856. Dijon, Lamarche; Paris, Didron.
- Almanach bourguignon pour 1857*. Beaune, A. Lambert.
- Annuaire historique et statistique du département de Saône-et-Loire*, par M. Monnier. 1 vol. in-12 de 408 pages (la dernière édition est de 1856). Mâcon, Émile Protat.
- Annuaire statistique du département de l'Yonne*. Auxerre, Perriquet. Cet Annuaire publie d'intéressantes monographies et de jolies lithographies. Nous signalerons le long et consciencieux travail de M. Victor Petit, ayant pour titre : *Guide pittoresque dans le département de l'Yonne*, des articles de MM. Quantin, Le Maistre, Flandin, Chaillou des Barres, etc.
- Annuaire du département du Rhône*. Lyon, v^e Mougin-Rusand.
- Annuaire du département de la Côte-d'Or*. Dijon, Peutet-Pomme. Cet Annuaire n'est qu'un livre d'adresses.
- Annuaire du département de l'Ain pour les années 1855-56*, publié par M. Milliet-Bottier. In-8 de 15 feuilles 1/2.
- Bords de la Saône* (les), de Lyon à Châlon, par Kauffmann, 1851. Paris, Garnier. In-18, 351 pages.
- Bulletin monumental* ou collection de mémoires et de renseignements sur la statistique monumentale de la France, publié par M. de Caumont. 22 vol.
- Catalogue de la bibliothèque lyonnaise*, de M. Coste, rédigé et mis en ordre par Aimé Vingtrinier, son bibliothécaire, 1853. Paris, Janet et Botier; Lyon, Auguste Brun. 1 vol. in-8 de 797 pages.
- Château d'Ancy-le-Franc, de Saint-Forgeau, de Chantellux et de Tanlay* (les), par le baron Chaillou des Barres, 1845. In-4 de 32 feuilles, plus une carte, 5 fac-simile et 12 lithographies.
- Communes du département de l'Ain* (les) par arrondissements et par cantons, avec leurs hameaux et lieux principaux, par Alexandre Sirand. In-8 de 10 feuilles. Milliet-Bottier, à Bourg.
- Congrès archéologique de France.*
- Description du musée lapidaire de la ville de Lyon, Epigraphie antique du département du Rhône*, publiées par M. A. Comarmond. 1 vol. in-4 de 600 p. Lyon, Vingtrinier.
- Description des saintes grottes de l'ancienne abbaye de Saint-Germain d'Auxerre*, par dom Fournier. Nouvelle édition augmentée d'une notice historique et d'une notice archéologique, par M. Quantin, archiviste du département de l'Yonne. Auxerre, Maillefer, 1846. In-18, de 120 pages.
- Description générale et particulière de la France—Bourgogne*. Paris, Pierre. In-fol., 1781, 1796.
- Description générale et particulière du duché de Bourgogne*, précédée de l'abrégé historique de cette province, par M. Courtépée, prêtre. Deuxième édition augmentée de divers Mémoires et pièces, 1848. 4 gros vol. in-8. Dijon, Lagier et Decaillor.
- Description du sarcophage découvert à Saint-Irénée et des Tables de Claude*, par A. Comarmond. In-4 de 3 feuilles, plus 2 pl. Dumoulin, à Lyon, 1848.
- Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, par M. Viollet-le-Duc, architecte du gouvernement, Inspecteur général des édifices diocésains. Tome I^{er} (1854), illustré de 564 gravures sur bois; tome II (1856), illustré de 479 gravures sur bois. Le tome III de magnifique ouvrage sera bientôt terminé. Paris, Bance.
- Essai historique sur la ville de Nuits* (Côte-d'Or), par H. Vienne, ancien archiviste de la ville de Toulon. Dijon, Lamarche et Decaillor, 1845. 1 vol. in-8 de 380 pages.
- France nationale* (la), par MM. A. Ducourneau et Monteil. Bourgogne. Maulde et Renou, 9 et 11, rue Bailleur.
- Guide pittoresque du voyageur dans la ville de Sens*, par Victor Petit. 1847, Perriquet, Auxerre, 1 vol. in-12 de 192 pages.

- Guide pittoresque (le) du voyageur dans le canton de Nuits (Côte-d'Or)*, par Guillaume Gilles. 1851. Dijon, Noël-lat. In-12 de 114 pages. Ce Guide n'a de pittoresque que son titre.
- Histoires d'Anse*, par Yves Serrand, in-12 de 364 pages. Villefranche, 1845.
- Histoire de la ville de Lyon*, par J. B. Monfalcon. 1841, 1847. Lyon, Louis Perrin. 6 vol. gr. in-8.
- Histoire de Beaune* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Rossignol, 1854. Beaune, Batault.
- Histoire et statistique de la vigne et des grands vins de la Côte-d'Or*, par M. J. Lavalle. 1855. Gr. in-8 de 15 feuilles 3/4 plus 6 lithographies. Paris, Dusacq, Gray, Jager.
- Histoire de France*, par Henri Martin. Quatrième édition. Paris, Furne. En cours de publication.
- Histoire des villes de France*, par Aristide Guilbert. 6 vol. in-8. Paris, Furne.
- Lugdunensis historiae monumenta*, sive diplomata, chartæ, leges, epistolæ, testamenta, aliaque instrumenta ad res Lugdunenses spectantia. Lyon, Vingtrinier, in-folio de XVI 178 et XXXII pages.
- Ce recueil publié par M. Monfalcon aux frais de l'administration municipale, aura neuf parties. La première contient un plan et une curieuse restauration du Lyon romain.
- Lyon ancien et moderne*, par les collaborateurs de la *Revue du Lyonnais*, sous la direction de Léon Boitel, avec des gravures à l'eau forte et des vignettes sur bois, par H. Leymarie. Lyon, Léon Boitel. 2 vol. in-4.
- Lyon*, par L. Grandperret, archiviste de la ville. Lyon, A. Brun. 1852. 1 vol. in-18 de 280 pages.
- Manuel du pèlerin de Sainte-Reine d'Alise*, par l'abbé Tridon. 1 vol. in-18 de 132 pages.
- Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône*. 1847 et années suivantes.
- Histoire de la commission des antiquités de la Côte-d'Or*. In-4 de 60 feuilles environ. Dijon, Lamarche et Drouelle. 5 vol. ont paru.
- Notes d'un voyage dans le midi de la France*, par Prosper Mérimée. 1 vol. in-8, 1835. Paris, Fournier.
- Notice du musée lapidaire de la ville de Lyon*, par M. A. Comarmond. In-8 de 10 feuilles 1/2. Dumoulin, à Lyon, 2 fr. 25 c.
- Notice sur Jean Cousin*, par M. Deligand, av. à Sens. Brochure de 15 pages.
- Notice sur la fontaine Sainte-Reine d'Alise*, par C. Nodot, pharmacien. 1841. Semur.
- Notice historique et descriptive sur le château de Bussy-Rabutin*, par M. le comte de Sarcus. 1854. Dijon, imprimerie d'Eugène Tricault. 1 vol. in-8 de 148 pages. Ne se vend pas.
- Notre-Dame de Fourvières*, patronne de la ville de Lyon. Histoire, poésie, recits. 1854. Lyon. C. Couvat. In-12 de 272 pages.
- Nouveau Guide pittoresque de l'étranger à Lyon*, par Chambet aîné. 1856. Lyon, Bailly et Conchon. in-18 de 286 pages.
- Nouveau Guide pittoresque du voyageur à Dijon*, orné de gravures et d'un beau plan de la ville, rédigé par J. Goussard, deuxième édition, entièrement refondue et augmentée de notices, biographies, 1853. Dijon, veuve Decailly. in-18 de 430 pages. Un des meilleurs Guides locaux publiés dans les départements.
- Populations ouvrières (les) et les industries de la France dans le mouvement social du XIX^e siècle*, par A. Audiganne. 2 vol. in-18. Paris, Capelle, 1854.
- Président de Brosses (le)*. Histoire des lettres et des parlements au XVIII^e siècle, par Th. Foisset. 1842. Paris, Olivier Fulgence. 1 vol. in-8 de 596 pages.
- Railway pittoresque de Bourgogne*, section de Dijon à Chalon. Histoire, description, statistique, par J. F. Jules Pautel. 1851. 1 vol. in-18 de 372 pages.
- Société d'émulation du Doubs*. Mémoires; deuxième série, 7^e vol. 1855. Besançon. in-8 de 168 pages et 10 planches. Ce volume contient l'article d'Alexia, par M. A. Delacroix (43 pages).
- Statistique du département de Saône-et-Loire*, publiée sous les auspices du conseil général de ce département et de la Société d'agriculture, sciences et belles-lettres de Mâcon, par C. Ragut. 1838. Mâcon, Dejussieux. 2 vol. in-8.
- Villages du département de l'Yonne (les)* par Victor Petit in-18 de 4 feuilles 1/2. 1855. Gallot, Auxerre.



Embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon (vue extérieure).

PREMIÈRE SECTION.

DE PARIS A DIJON ¹.

L'**Embarcadère** du chemin de fer de Paris à Lyon est situé sur le boulevard Mazas, en face de la prison de ce nom, à l'extrémité de la rue de Lyon, ouverte par la ville de Paris pour le mettre en communication directe avec la Bastille, éloignée d'un kilomètre environ. Il a été construit sur les plans de M. Nicolle. Les deux dessins que nous en publions ici nous dispensent de le décrire ; nous rappellerons seulement que la halle couverte a 220 mètres de longueur sur 42 mètres de largeur, et que les rails sont, à leur point de départ, élevés de 38 mètres 75 au-dessus du niveau de la mer, soit 12 mètres environ au dessus du niveau ordinaire de la Seine.

1. Voir à la fin du volume le tableau du prix des places, et les renseignements relatifs à la durée du trajet, aux correspondances, aux billets d'aller et retour, aux omnibus, etc.

En arrivant par la rue de Lyon, on voit, à gauche, *le côté du départ*, à droite, *le côté de l'arrivée*.

Au sortir de l'embarcadère, on entre dans la gare proprement dite (ateliers et gare des marchandises). Les terrains seuls de Paris à Charenton (52 hectares) ont coûté 10 millions. La gare des voyageurs et les établissements accessoires dans Paris contiennent 21 hectares, les établissements de Bercy 12 hectares, et les voies jusqu'à la Marne 19 hectares : total, 52 hectares.

A l'extrémité de *Bercy*, que le chemin de fer coupe en deux



Embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon (vue intérieure).

parties, on croise le chemin de fer de ceinture avant de sortir des fortifications. Bien que les talus de la tranchée dans laquelle on est renfermé soient très-élevés, on aperçoit à gauche le *château de Bercy*. Ce château, construit dans le style du *xviii^e* siècle, fut élevé par l'architecte L. Le Vau, le même qui bâtit l'hôtel Lambert, dans l'île Saint-Louis. Il appartenait, sous Louis XIV, au marquis de Nointel. M. Pâris de Montmartel l'acheta en 1706. Plus tard, il fut loué à M. de Calonne, qui fit de grands changements dans le parc, planté à la française par

Le Nôtre, et qui s'efforça de lui donner la physionomie d'un jardin anglais. Pendant la Révolution, on y installa une fabrique de papiers peints. Il passa plus tard dans les mains de M. de Nicolaï, qui le loua d'abord à un spéculateur, pour y établir une fabrique de sucre de betteraves. Cette fabrique n'existe plus, mais le château et le parc ont été abandonnés, depuis la construction du chemin de fer de Lyon, qui, coupant la propriété en deux parties, passe à 30 ou 40 mètres au sud du château. Déjà, en 1840, le tracé des fortifications avait écorné



Le château de Bercy.

le parc du côté de l'ouest. Château et parc ont aujourd'hui un aspect des plus mélancoliques, mais toujours imposant, au milieu même de leur décadence. Le soc de la charrue a déchiré le tapis vert des pelouses, les parterres et les allées; les grands arbres sont seuls restés debout. A peine trouve-t-on sous leurs beaux ombrages deux ou trois statues mutilées de l'Olympe de pierre que Le Vau y avait fait placer; les deux lions qui se dressaient au milieu de la terrasse ne sont plus entiers; mais on voit encore, à l'angle sud-est du parc, un charmant pavillon, et les

façades de l'édifice ne portent presque aucune trace des injures des hommes ni de celles du temps.

On laisse ensuite à droite le village de **Conflans**, situé à 1 kil. des fortifications, entre Bercy et Charenton, sur un coteau qui domine la Seine et la Marne, au confluent de ces deux rivières (d'où lui vient son nom).

Conflans rappelle le traité honteux que Louis XI, bien résolu à ne jamais l'exécuter, signa avec Charles le Téméraire et ses autres grands vassaux révoltés sous le prétexte du bien public. Son château, qui fut bâti par l'archevêque de Paris, François de Harlay de Champvalon, a continué de servir aux retraites des archevêques de Paris jusqu'à la Révolution. M. de Quelén le racheta en 1824. Mais, le 13 février 1831, un service célébré à Saint-Germain l'Auxerrois en l'honneur du duc de Berry, et annoncé avec peu de prudence, fit éclater à Paris une violente émeute qui se propagea jusqu'à Conflans. La *villa* archiepiscopale fut envahie, dévastée, et tout le mobilier en fut détruit. Depuis, une communauté de religieuses y a été établie.

Au delà de Conflans le chemin de fer, toujours enfermé dans une profonde tranchée, entre la Seine à droite et la route de terre à gauche, passe sous de nombreuses voies de communication avant de s'arrêter à la station de Charenton.

1^{re} STATION — CHARENTON-LE-PONT.

5 kil. de Paris. — 310 kil. de Dijon. — 508 kil. de Lyon.

Charenton-le-Pont (4000 habitants), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Sceaux, département de la Seine, se compose de plusieurs groupes d'habitations jadis séparés, aujourd'hui réunis, et situés sur la rive droite de la Marne. — *Conflans*, les *Carrières* et *Charenton*. — Le célèbre établissement pour le traitement des aliénés, qui a donné une si grande notoriété au nom de Charenton, dépend actuellement de la commune de *Saint-Maurice*, dont l'existence administrative date de 1842. Cet établissement, fondé, en 1642, par un contrôleur des guerres, Sébastien Leblanc, fut réuni, lors de la Révolution, à la direction générale des hôpitaux de Paris. Sous le règne de Louis-Philippe, on l'a transféré des bords de la Marne sur le sommet de

la colline, où ses vastes bâtiments en arcades, couverts de toits italiens, et sa chapelle bâtie au centre, sous la forme d'un temple grec, attirent de loin les regards des voyageurs.

En quittant la station de Charenton, le chemin de fer franchit la Marne entre la jonction de cette rivière avec la Seine et le pont de Charenton. Le pont sur lequel il passe se compose de cinq arches en fonte séparées par une île en deux parties, l'une de deux arches, longue de 70 mètres. l'autre de trois arches,



Établissement pour le traitement des aliénés, à Charenton-Saint-Maurice.

longue de 84 mètres. Ce pont franchi, — on y découvre de jolis points de vue, — on croise la route de terre, puis on laisse à gauche Alfort et son *École vétérinaire*, et plus loin le fort de Charenton, au delà duquel est établie la station de Maisons-Alfort.

2^e STATION. — MAISONS-ALFORT.

2 kil. de Charenton. — 7 kil. de Paris. — 308 kil. de Dijon. — 506 kil. de Lyon.

Maisons-Alfort (2000 habitants) appartient encore au département de la Seine. Sa station dessert *Port-Créteil*, *Bonneuil* et *Créteil*.

Au delà de Maisons-Alfort, le chemin de fer court en ligne directe, en inclinant un peu au sud-est, parallèlement à la route de terre, qu'il longe pour ainsi dire sur sa gauche, dans une plaine fertile, mais peu pittoresque. La Seine coule à droite, à une distance qui varie de 500 mètres à 2000 mètres; le long de sa rive opposée, souvent animée par les convois du chemin de fer d'Orléans, on aperçoit Ivry, Vitry, Choisy-le-Roi; sur la gauche, s'élèvent les coteaux boisés qui portent Valenton, Limeil et Boissy-Saint-Léger. A peu de distance de la route de Choisy, on sort du département de la Seine pour entrer dans le département de Seine-et-Oise. On se rapproche de la Seine avant de s'arrêter à la station de Villeneuve-Saint-Georges.

3^e STATION. — VILLENEUVE-SAINT-GEORGES.

8 kil. de Maisons-Alfort.—15 kil. de Paris.—300 kil. de Dijon.—497 kil. de Lyon.

Villeneuve-Saint-Georges (1035 habitants, département de Seine-et-Oise, arrondissement de Corbeil, canton de Boissy-Saint-Léger) est très-agréablement situé sur la rive droite de la Seine, à l'embouchure de la rivière d'Yères et au pied d'un charmant coteau, dont le point culminant atteint 132 mètres. Ce village remonte à une haute antiquité, malgré le nom qu'il porte, car du temps de Charlemagne il appartenait à l'abbaye de Saint-Germain. Un pont suspendu d'une seule arche le met en communication avec la rive gauche de la Seine, sur laquelle on aperçoit, à plus de 2 kilomètres, Choisy-le-Roi. A mi-côte, à gauche de la station, s'élève, au milieu d'un parc assez étendu, le *château de Beau-regard*, qui doit son nom à la belle vue dont il jouit. Ce château appartint autrefois à Claude Le Pelletier, qui fut contrôleur général des finances après Colbert.

La station de Villeneuve-Saint-Georges dessert par des omnibus *Draveil, Limeil, Valenton et Boissy-Saint-Léger*.

En quittant Villeneuve-Saint-Georges, on traverse l'Yères près de sa jonction avec la Seine, et on en remonte la rive gauche jusqu'au pied du coteau qui porte le village de Montgeron. Dans ce trajet, on découvre sur la gauche de charmants paysages, quand les talus des tranchées n'interceptent pas la vue.

4^e STATION. — MONTGERON.

3 kil. de Villeneuve-Saint-Georges. — 18 kil. de Paris. — 297 kil. de Dijon.
— 494 kil. de Lyon.

Montgeron (1100 habitants) appartient aussi au département de Seine-et-Oise, arrondissement de Corbeil, canton de Boissy-Saint-Léger. Il possède deux beaux châteaux et de jolies maisons de campagne, d'où l'on découvre de fort belles vues sur la vallée d'Yères.

Crosne, que l'on remarque sur la gauche dans le fond de la vallée, est la patrie de Boileau. La maison où naquit l'auteur du *Lutrin* existe encore, rue Simon, n^o 3. On lit au-dessus de la porte cochère ces quatre vers, gravés en lettres d'or sur une plaque de marbre noir :

Ici naquit Boileau, ce maître en l'art d'écrire.
Il arma la raison des traits de la satire,
Et, donnant le principe et l'exemple à la fois,
Du goût il établit et pratiqua les lois.

Deux kilomètres plus loin, sur la rive droite de l'Yères, le joli village d'Yères (1094 habitants) attire les regards par sa situation, ses prairies, ses bois, ses villas, ses collines. Son faubourg porte le nom de l'*Abbaye*, parce qu'il conserve des débris assez importants d'une ancienne abbaye de Bénédictins, fondée en 1132 et transformée actuellement en fabrique.

Au sortir d'une tranchée assez profonde pour cacher la vue de la vallée d'Yères, on franchit l'Yères sur un *viaduc* long de 119 mètres et composé de neuf arches, qui ont chacune 9^m,67 d'ouverture. De ce viaduc, on découvre, à droite et à gauche, de charmants paysages. Mais à peine l'a-t-on dépassé, que l'on s'enfonce dans une autre tranchée qui se continue jusqu'à Brunoy.

5^e STATION. — BRUNOY.

4 kil. de Montgeron. — 22 kil. de Paris. — 293 kil. de Dijon. — 491 kil. de Lyon.

Brunoy (1200 habitants) fait encore partie du département de Seine-et-Oise. C'est un beau village pittoresquement groupé dans la vallée de l'Yères. Il remonte à une haute antiquité, car il appartenait aux rois de la première race.

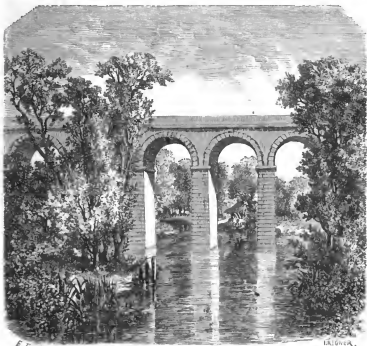
Dagobert légua au monastère de Saint-Denis une portion de cette seigneurie, ainsi désignée dans l'acte : *Villa nomine Brunadum in Bregio* (Brunoy en Brie). Suger, le célèbre abbé de Saint-Denis, la donna au prieuré d'Essonne, qui, à la fin du



L'église de Brunoy.

xvi^e siècle, la vendit à Christophe de Lannoy, déjà propriétaire de l'autre partie. On doit croire que les rois de France, de leur côté, y eurent longtemps une habitation, puisque Philippe VI y rendit un édit dont le texte existe encore. Le voisinage de la forêt de Sénart avait dû les attirer dans cette vallée.

Le château de Christophe de Lannoy fut pillé et brûlé, en 1590, par les ennemis du roi. Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, prince d'Harcourt, épousa la petite-fille de Christophe de Lannoy, et son fils, seigneur de Brunoy du chef de sa mère, fit donation de cette terre à son neveu, François de La Rochefoucauld, célèbre par le rôle qu'il joua dans les troubles de la Fronde, et plus célèbre



Le viaduc de Brunoy.

encore par le livre des *Maximes*. Au XVIII^e siècle, un sieur de Plonic acheta Brunoy des héritiers du duc de La Rochefoucauld, et le vendit, en 1722, au fameux financier Pâris de Montmartel, qui abattit l'ancienne demeure seigneuriale, pour construire à la place un château moderne, qu'il décora avec un luxe royal et qu'il entoura d'un parc magnifique. Ce fut en sa faveur que la terre de Brunoy fut érigée en marquisat.

Son fils unique, le marquis de Brunoy, ne se fit remarquer que par ses excès et ses extravagances. A dix ans, il donna un coup de couteau à son précepteur qui lui faisait quelques observations sur sa tenue, à la table même de son père, et en présence de vingt convives. Agé de vingt ans, il épousa, à Paris, une fille de la maison d'Escars, partit pour Brunoy aussitôt après la messe, et ne voulut jamais revoir sa femme. Sa passion la plus vive était le goût des cérémonies religieuses. Après avoir fait mourir de chagrin successivement son père et sa mère, il célébra leurs funérailles avec un faste ridicule et les affectations les plus bizarres. Il organisait pour la Fête-Dieu des processions d'un luxe inouï, où l'on voyait figurer, sous des chasubles d'or, deux cents prêtres ou moines amenés à grands frais de toutes les paroisses et de tous les couvents d'alentour. Comme il donnait à ces divertissements étranges la plus grande publicité, les curieux de la cour et de la ville y accouraient en foule. Il hébergeait, il régalaient tout le monde, les paysans comme les grands seigneurs, et la fête religieuse se terminait par une immense orgie. On peut juger de son goût en visitant l'église de Brunoy, qu'il fit décorer comme on décorait alors les boudoirs des grandes dames. On remplirait un volume de ses folies. Il dévora ainsi la plus grande partie des 20 millions que lui avait laissés son père. Sa famille enfin le fit interdire, et Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII, acheta Brunoy.

Monsieur accrut encore la magnificence de cette résidence, et y fit élever un petit château, le grand ne lui suffisant pas apparemment. Puis la Révolution abattit l'un et l'autre, combla les fossés, dessécha les pièces d'eau et dépeça le domaine, dont chaque morceau vit s'élever une maison de campagne. Il y en a de fort belles et de charmantes, celle, entre autres, où Talma allait se délasser de ses travaux dramatiques. C'est la première qu'on aperçoit à gauche, après avoir passé le pont qui est à l'extrémité du village. Martin, le célèbre chanteur, s'y construisit également une jolie habitation, qu'on appelle encore aujourd'hui la *Folie-Martin*, à cause des dépenses qu'il y a faites. Enfin, Lafon, le tragique, y eut aussi une maison. Mais aucune ne saurait être comparée à celle que fit construire, dans la plus

belle position, sur un point d'où l'œil embrasse toute la vallée, le plus illustre des charcutiers de Paris sous la Restauration, M. Véro.

En 1815, après la bataille de Waterloo, Louis XVIII, pour témoigner sa reconnaissance à lord Wellington, lui conféra le titre de marquis de Brunoy. Tel est le titre qui clôt l'histoire de ce village, dont les environs offrent un grand nombre d'agréables promenades.

En quittant la station de Brunoy, le chemin de fer franchit de nouveau l'Yères sur un *viaduc* de 375 mètres de longueur, composé de 28 arches, ayant chacune 10 mètres d'ouverture, 26 mètres 75 centimètres d'élévation (hauteur moyenne), et 32 mètres 85 centimètres (hauteur maxima). De ce viaduc, vraiment monumental, et dont notre dessin représente une partie, on découvre, comme du précédent, de charmants points de vue sur la vallée d'Yères. On laisse ensuite à gauche *Épinay* et *Boussy-Saint-Antoine*, on aperçoit sur les hauteurs *Mandres* et *Périgny*; puis on laisse à droite *Quincy-sous-Sénart*, près duquel on domine une dernière fois la jolie vallée d'Yères, dont on va s'éloigner pour traverser un vaste plateau qui n'a de remarquable que sa fertilité. A partir de Villeneuve-Saint-Georges, on s'est élevé sur une longueur de 11 600 mètres, par une rampe variée de 4 à 5 millimètres par mètre. Plus loin, on redescend à Melun par une rampe de la même pente, mais sur 3600 mètres seulement. On sort du département de Seine-et-Oise pour entrer dans celui de Seine-et-Marne, avant de s'arrêter à la station de Combs-la-Ville. *La Varenne*, qu'on aperçoit à gauche, sur la rive droite de l'Yères, appartient à Seine-et-Oise.

6^e STATION. — COMBS-LA-VILLE.

4 kil. de Brunoy. — 26 kil. de Paris. — 289 kil. de Dijon. — 486 kil. de Lyon.

Combs-la-Ville est un village de 540 habitants (Seine-et-Marne, arrondissement de Melun, canton de Brie-Comte-Robert), situé à la gauche du chemin de fer, sur un coteau qui domine la rive gauche de l'Yères. Il possède de jolies maisons de campagne. On ne le voit pas de la station.

7^e STATION. — LIEUSAIN.

5 kil. de Combs-la-ville.—31 kil. de Paris.—284 kil. de Dijon.—481 kil. de Lyon.

Lieusaint est situé à la droite du chemin de fer, sur la route de terre qui vient de traverser la forêt de Sénart. Il fait partie du département de Seine-et-Marne (arrondissement de Melun, canton de Brie-Comte-Robert). Sa population est de 583 habitants. On y remarque de belles pépinières, mais il n'y a rien d'intéressant. Collé y a placé le lieu de la scène de sa *Partie de chasse d'Henri IV*. C'est dans ses environs que fut assassiné, en 1796, le courrier de Lyon. Personne n'ignore que Lesurques, réhabilité en 1851 par un décret de l'Assemblée législative, subit le dernier supplice, après avoir été injustement condamné comme l'un des auteurs de ce crime.

Un peu au delà de la station de Lieusaint, le chemin de fer croise la route de terre, puis il passe devant la belle avenue qui conduit au *château de la Grange de la Prévôté*. A l'horizon se montre, sur la droite, la *forêt du Rougeau*. Le clocher de *Savigny-le-Temple* attire les regards du même côté, avant la station de Cesson.

8^e STATION. — CESSON.

7 kil. de Lieusaint. — 38 kil. de Paris. — 277 kil. de Dijon. — 474 kil. de Lyon.

Cesson a une population de 368 habitants. Il fait partie du département de Seine-et-Marne, arrondissement et canton de Melun. C'est à sa station qu'il faut descendre si l'on veut aller visiter le joli village de *Seineport*, éloigné de 4 kilomètres, et situé sur la rive droite de la Seine. Des omnibus y conduisent pour 35 centimes (50 centimes à domicile).

Au delà de la station de Cesson on entre dans une longue tranchée, divisée en deux parties, et dont les talus ne s'abaissent définitivement qu'aux environs de Melun.

On laisse à droite *le Mée* (523 hab.), avant de traverser la Seine sur un grand pont en fonte, composé de trois arches ayant chacune 40 mètres d'ouverture, et dont la hauteur au-dessus de l'étiage est de 22 mètres.

9^e STATION. — MELUN.

7 kil. de Cesson. — 45 kil. de Paris. — 270 kil. de Dijon. — 468 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Melun des voitures de correspondance pour *Milly*, le *Châtelet*, *Mormant*, *Barbison* (75 c.), *Chaumes* et *Héricy*.

La ville étant à 1000 mètres environ de la station, des omnibus y conduisent les voyageurs. On paye : 15 cent. de 6 h. du matin à minuit, dans les bureaux ou dans les hôtels (le *Grand Monarque*, de *France*, du *Commerce*) ; 30 cent. à domicile, avec 10 kil. de bagage ; 30 et 50 cent. avec 30 kil. de bagage, et le double de minuit à 6 h. du matin.

Melun, l'ancienne capitale du Gâtinais français, aujourd'hui le chef-lieu du département de Seine-et-Marne, est située au pied d'une colline et traversée par la Seine qui la divise en trois parties. Le quartier de la rive gauche (Saint-Ambroise) est le moins considérable ; celui de l'île est le plus ancien ; celui de la rive droite, le plus important, est la ville proprement dite. Leur population réunie s'élève à 10 395 habitants.

Melodunum... oppidum Senonum, in insula Sequanæ positum.... Cette phrase de Jules César, au septième livre des *Commentaires*, est le premier monument historique constatant l'existence de la ville de Melun. Nous y voyons en même temps ce qu'elle pouvait être. L'île dont il est ici question n'égale pas, à beaucoup près, celle où la Cité des Parisiens fut longtemps enfermée.

Labiénus, le plus habile des lieutenants de César, avait reçu l'ordre de marcher de Sens sur Lutèce. Il suivit la rive gauche de l'Yonne, puis celle de la Seine, et trouva les Parisiens campés et retranchés derrière un marais dont la position n'est pas bien connue. Après avoir reconnu l'impossibilité de le franchir, Labiénus revint sur ses pas jusqu'à Melun, chargea de soldats une cinquantaine de bateaux, s'empara de la ville, rétablit les ponts coupés par les Gaulois et passa sur la rive droite, qu'il suivit probablement jusqu'à l'embouchure de la Marne. Mais nous n'avons pas à raconter ici la campagne de Labiénus.

L'histoire ne parle guère de Melun sous l'administration ro-

maine, ni sous les rois de la première race. Il n'en est question, sous les Carlovingiens, que pour rappeler les ravages des Normands. Melun fut pillée et brûlée par les Barbares cinq fois en cent trente-huit ans.

Ces désastres furent réparés. Sous les Capétiens, Melun devint une des places les plus importantes de leur royaume. Le roi Robert en fit son séjour de prédilection. Il y mourut en 1030, et Philippe I^{er} en 1108.

En 1102, Abélard y avait ouvert une école publique, où il avait posé les fondements de sa doctrine. On voit même aujourd'hui, dans l'île, une rue qui porte son nom.

En 1358, Jeanne de Navarre livra le château, l'île et la partie de la ville située sur la rive gauche de la Seine, à son frère Charles le Mauvais. Le régent Charles, qui fut depuis Charles V, dut venir l'assiéger avec des forces considérables, et Du Guesclin se distingua dans plusieurs assauts.

En 1420, Melun, qui était close de fortes murailles, se défendit avec une admirable énergie contre le roi d'Angleterre, Henri V, et le duc de Bourgogne, son allié. Henri V dut convertir le siège en blocus. Elle ne se rendit que lorsqu'il n'y resta plus à manger ni un cheval, ni un chien, ni un chat. Le roi d'Angleterre déshonora sa victoire (si l'on peut appeler victoire le succès d'un blocus) par sa cruauté. Il fit décapiter deux braves moines du Jard, qui avaient soutenu le courage de la garnison, et un certain nombre de bourgeois. Les autres virent leurs biens confisqués, et les plus notables furent envoyés, avec leurs femmes et la plupart des gens d'armes, dans les prisons de Paris, où plusieurs moururent de faim. Dix ans plus tard (1430), les Mélodunois s'insurgèrent contre les Anglais et les contraignirent à se réfugier dans le château, qui dut capituler après douze jours de siège.

Melun fut occupée par les Ligueurs en 1589, et reprise d'assaut par Henri IV l'année suivante. Les troupes royales y détruisirent deux couvents dont les prédicateurs s'étaient signalés par leur violence. Depuis cette époque, elle n'a plus eu de catastrophe à déplorer. La cour y vint quelquefois, du temps de la Fronde, mais elle ne logea point au château, qui n'était plus

habitable, et qui fut enfin démoli en 1740. L'emplacement qu'il occupait est couvert aujourd'hui de maisons particulières.

Melun a été la patrie de Jacques Amyot. L'une des rues du quartier septentrional porte le nom de ce traducteur de Plutarque, dont le style naïf a conservé tant de charme. Derrière Saint-Aspais la maison n° 28, occupée par un pharmacien, porte cette inscription : « Ici est né J. Amyot, le 30 octobre 1514. »

L'église principale de Melun a pour patron saint Aspais. Elle paraît dater de la fin du xv^e siècle ou du commencement du xvi^e.



Melun.

Sa forme est bizarre et irrégulière; elle a de chaque côté de la nef principale deux collatéraux soutenus par des colonnes d'une délicatesse remarquable. Les vitraux du chœur méritent d'attirer l'attention. Saint-Aspais est sur la rive droite de la Seine. L'église, qu'on laisse à droite dans l'île avant de traverser le bras principal du fleuve, mérite surtout une visite; elle est sous l'invocation de *Notre-Dame*. Elle appartenait, jadis à un couvent de filles, occupé maintenant par la *maison centrale de détention* du département de Seine-et-Marne (1070 détenus hommes) qu'on vient non-seulement d'agrandir, mais de déplacer pour

dégager les abords de Notre-Dame. Cette église, fondée au x^e siècle et plusieurs fois remaniée dans certaines parties, est du style roman et du style de transition. L'ogive s'y montre déjà; on remarquera, surtout à l'intérieur, les élégantes chapelles latérales du chœur, et, à l'extérieur, les deux tours si heureusement reconstruites avec de jolies sculptures romanes. M. Millet en achève en ce moment la restauration. Le *clocher*, isolé de *Saint-Barthélemy*, qui s'élève au haut de la ville près de la préfecture, a été restauré en 1858.

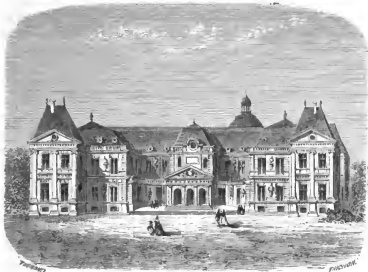
L'hôtel de ville est très-moderne; il a été commencé en 1847 et terminé en 1848. L'architecte y a imité le style de la Renaissance, et s'est servi, d'ailleurs avec assez d'adresse, d'une ancienne tour qui se trouvait là. Il en a flanqué son édifice en construisant une tour exactement semblable à l'autre extrémité.

La *préfecture* se fait surtout remarquer par sa position. Elle s'élève au sommet de la colline que couvre le quartier septentrional de la ville, et la domine tout entière ainsi que la vallée. Un vaste jardin anglais descend de cet édifice jusqu'à la rivière.

La préfecture est à l'extrémité occidentale de Melun. Du côté opposé, se dresse, comme pour lui servir de pendant, le *château de Vaux-le-Pény* (qu'il ne faut pas confondre avec Vaux-Praslin), beaucoup plus grand que la préfecture, précédé, comme elle, d'une belle pelouse en amphithéâtre, et offrant, de plus qu'elle, une magnifique futaie qui couronne le coteau. Une jolie promenade borde la Seine au-dessous de cette belle propriété.

La ville de Melun, qui n'avait pas, sous Louis XVI, 4000 habitants, a vu doubler sa population depuis qu'elle est devenue le chef-lieu du département de Seine-et-Marne. Jusqu'à la Révolution, elle avait été commune franche, protégée seulement par ses vicomtes, dont le domaine embrassait un vaste territoire situé au nord-est de la ville, vers le village de *Maincy*. La demeure seigneuriale, isolée à une lieue de Maincy, s'appelait **Vaux-le-Vicomte**. Fouquet, surintendant des finances sous l'administration du cardinal Mazarin, acheta la vicomté de Melun, et remplaça le vieux château par un édifice immense et magnifique où il offrit à Louis XIV une fête qui eut toute l'importance d'un

événement. « Ce palais, a dit Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, chap. xxv), et les jardins lui avaient coûté 18 millions, qui en valent aujourd'hui environ 35. Il avait bâti le palais deux fois et acheté trois hameaux, dont le terrain fut enfermé dans ces jardins immenses, plantés en partie par Le Nôtre, et regardés alors comme les plus beaux de l'Europe. Les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent depuis au-dessous du médiocre après celles de Versailles, de Marly et de Saint-Cloud, étaient alors des prodiges. » Ces eaux, qui ne jouent plus aujourd'hui, n'é-



Le château de Vaux-Praslin.

taient rien, après tout, comparées au château lui-même, chef-d'œuvre de l'architecte Le Vau, et qui, sauf les injures du temps, reste encore à présent tel que Fouquet le fit faire. Ce monument est empreint d'un cachet de noblesse et de grandeur qui frappe vivement l'imagination. La sculpture y a prodigué les ornements, mais avec une mesure parfaite, et la richesse n'y dégénère jamais en profusion.

Les magnificences du dedans répondent à celles de l'extérieur. Les peintures sont de Charles Lebrun et de Mignard. Un seul détail suffira pour donner une idée de la munificence du surin-

tendant : il faisait à Lebrun 10 000 livres de pension par année, et lui payait en outre chaque tableau comme s'il n'eût pas eu de pension.

Ce beau château est entouré d'un large fossé rempli d'eau et revêtu de maçonnerie. On y entre par un pont-levis. On en sort également par un pont-levis du côté du jardin. La cour d'honneur est précédée d'une vaste avant-cour, le long de laquelle s'étendent les *communs*. Cette avant-cour est fermée du côté de l'avenue par une large grille que soutiennent des *Termes* de grandeur colossale. Tous, malheureusement, sont plus ou moins mutilés, et le château lui-même offre mille preuves du peu de soin que l'on a eu de l'entretenir pendant les soixante dernières années. Le parc a 800 arpents ; il est tout en lignes droites, suivant l'usage du *xvii^e* siècle. Le parterre est un immense parallélogramme dont toutes les allées et toutes les plates-bandes se coupent à angle droit. A l'extrémité s'étend une pièce d'eau ou canal creusé de main d'homme et alimenté par la petite rivière d'Anqueuil.

Les Mémoires du temps sont pleins de descriptions pompeuses de la fête que Fouquet donna à Louis XIV le 17 août 1661, et l'on en peut lire, dans les œuvres de La Fontaine, un récit très-détaillé en vers et en prose. La Fontaine était de la fête, et il eut le rare mérite de n'oublier jamais les services que Fouquet lui avait rendus. La perte du surintendant, préparée de longue main par ses deux collègues Le Tellier et Colbert, était déjà résolue quand Louis XIV alla s'asseoir à sa table ; mais le luxe de cette demeure et le faste de la réception augmentèrent singulièrement l'irritation du monarque, qui avait en effet le droit de se dire : « Toutes ces richesses ont été accumulées au détriment de l'État. » Fouquet fut arrêté à Nantes le 5 septembre, dix-huit jours après sa fête, enfermé successivement à Vincennes et à la Bastille, jugé en 1664 par une commission formée de conseillers au parlement, condamné au bannissement, et incarcéré à Pignerol par ordre du roi, qui trouva que la commission avait été trop débonnaire.

Louis XIV ne voulut pourtant pas ruiner la famille de l'homme qu'il avait si rudement frappé. Le fils aîné du surintendant, Ni-

colas Fouquet, fut comte de Vaux. Il mourut en 1705. Le maréchal de Villars acheta de sa succession la terre de Vaux-le-Vicomte, que Louis XIV érigea, en sa faveur, en duché-pairie, et qui s'appela *Vaux-Villars*. Le duc de Villars, fils du maréchal, le vendit au duc de Praslin, ministre sous Louis XV. Elle n'est pas sortie de cette famille, et s'appelle aujourd'hui *Vaux-Praslin*.

Le château de Vaux-Praslin est à 6 kilomètres de Melun, au nord-est. La route de Meaux y conduit.

A peu de distance de la gare de Melun, le chemin de fer se rapproche de la rive gauche de la Seine sur laquelle il offre de jolis points de vue. On passe dans un petit tunnel sous la cour d'honneur du *château de la Rochette*, puis on revoit la Seine que l'on côtoie longtemps. Sur sa rive droite se montrent *Livry* et *Chartrettes*. Cependant on longe déjà la forêt de Fontainebleau, près de la Table du Roi et de la mare aux Évées, avant de s'arrêter à la station de Bois-le-Roi.

10^e STATION. — BOIS-LE-ROI.

6 kil. de Melun.— 51 kil. de Paris.— 264 kil. de Dijon.— 461 kil. de Lyon.

Bois-le-Roi, village de 946 habitants (Seine-et-Marne, arrondissement et canton de Fontainebleau), se trouve situé à la droite du chemin de fer, sur la lisière orientale de la forêt de Fontainebleau. Les hameaux de *Sermaise*, de *Brolle* et de *la Cave* en dépendent. La Cave possède sur la Seine un port important pour l'exportation du bois et du grès de la forêt. Sermaise donne son nom à la plaine boisée située à la gauche du chemin de fer.

Au delà de Bois-le-Roi le chemin de fer, trop souvent encaissé entre deux talus qui gênent la vue, décrit deux fortes courbes dans la forêt pour se rapprocher de Fontainebleau. On passe sous la route de Fontainebleau à Valvin avant de s'arrêter dans la gare, à peu de distance de laquelle on aperçoit le viaduc courbe de Changis. Ce remarquable viaduc se compose de 30 arches de 10 mètres d'ouverture et hautes de 20 mètres.

11^e STATION. — FONTAINEBLEAU¹.

8 kil. de Bois-le-Roi.— 59 kil. de Paris.— 256 kil. de Dijon.— 453 kil. de Lyon.

De la gare de Fontainebleau, — les trains express ne s'y arrê-

1. *Omnibus*. A la station du chemin de fer, on trouve les omnibus des princ-

tent même pas, — on n'aperçoit ni la ville ni le château; on ne découvre dans toutes les directions que la forêt. Au-dessous du viaduc de Changis se montrent seulement un petit nombre de maisons à demi cachées dans des nids de verdure : c'est le village d'Avon, situé à l'extrémité orientale du parc, et dont la vieille église, indigne d'une visite, rappelle quelques noms célèbres à des titres divers. Une simple pierre tumulaire à l'entrée sur la droite, porte le nom de Monaldeschi. Du même côté, près du maître-autel, est le tombeau du peintre Ambroise Dubois, mort en 1615. Sous le porche extérieur, on lit les inscriptions tumulaires du naturaliste Daubenton et du mathématicien Bezout.

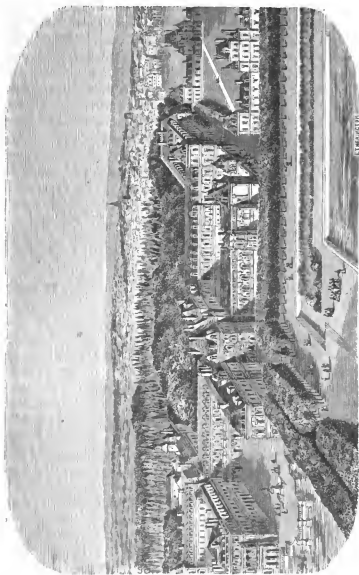
Trente minutes suffisent pour aller à pied de la gare à Fontainebleau, par une belle avenue de platanes. C'est une agréable promenade; mais nous n'y conduirons pas nos lecteurs. Pour bien voir Fontainebleau, c'est-à-dire son château et sa forêt, car la ville en elle-même n'a rien d'intéressant, il faut leur consacrer plusieurs journées. Une description même sommaire de toutes leurs magnificences et de toutes leurs curiosités tiendrait une trop grande place dans ce volume. Nous devons donc nous borner à les signaler ici, en quelques pages illustrées, au voyageur qui passe emporté par la vapeur, avec le désir de venir les admirer un jour, ou avec le regret de ne pas pouvoir aller les revisiter encore.

Le nom de *Fontainebleau* dérive-t-il d'un lévrier favori de saint Louis et nommé *Bleau*, qui aurait découvert une fontaine dans la forêt, d'un seigneur inconnu appelé *Blaudus* ou *Blealdus*, ou

pauvres hôtels, qui transportent dans la ville les voyageurs et leurs bagages. Ils repartent de Fontainebleau en correspondance avec le passage des trains pour Paris; prix, 30 cent. de 6 h. du matin à minuit, 50 cent. de minuit à 6 h. du matin, avec 30 kil. de bagages.

Hôtels. De Londres, près du château; de la ville de Lyon, rue Royale, n° 25; de France, vis-à-vis de la cour du Cheval-Blanc et de la façade du château; de l'Aigle-Noir, près du château; du Nord et de la Poste, rue de Ferrare, n° 8, dans le voisinage du château; du Lion-d'Or, près du château; de Paris, Grande-Rue; de la Sirène, rue de France; du Cadran-Bleu, rue de France; de la Chancellerie, rue de la Chancellerie, près du château, etc.

Voir pour les autres renseignements et pour la description détaillée de la ville, du château, des jardins et de la forêt, *l'Itinéraire de Paris à Fontainebleau*, par Adolphe Joanne. 1 vol. in-18 de 200 pages, illustré de 29 gravures, accompagné de 2 cartes, 2 fr., chez Hachette et Cie, ou les *Environs de Paris illustrés*, par le même auteur, 7 fr., chez les mêmes éditeurs.



Le château de Fontainebleau vu à vol d'oiseau.

tout simplement d'une fontaine de *belle eau*? On a le choix entre ces trois étymologies. L'origine du château, — il précéda la ville, comme cela eut toujours lieu, — n'est pas moins incertaine. Ce qui semble positif, c'est que, dès le règne de Louis le Jeune, le château de Fontainebleau existait déjà dans la forêt de *Bière*. Il avait des tours, des fossés, un donjon. Louis le Jeune y tint sa cour; il y fit acte de gouvernement, il y data diverses ordonnances, il y fonda la chapelle de Saint-Saturnin, consacrée par Thomas Becket. La forêt de Bière abondait en gibier. Les anciens rois de France, qui avaient tous la passion de la chasse, vinrent donc souvent à Fontainebleau. A Philippe Auguste y succéda saint Louis, qui l'agrandit et le restaura. Toutefois le pavillon appelé aujourd'hui de son nom a été construit presque entièrement par François I^{er}. Charles V y fonda une bibliothèque. Charles VII y fit représenter ses victoires sur les murs. Puis ce château est abandonné Louis XI se renferme à Plessis-les-Tours, Charles VIII préfère Amboise à toutes ses autres résidences, Louis XII se plaît surtout au château de Blois.

François I^{er} fut le véritable créateur du château de Fontainebleau. C'est l'époque de la Renaissance. Le manoir féodal se transforme en palais. Les guerriers bardés de fer du moyen âge cèdent la place aux courtisans vêtus de soie et brodés d'or, aux sculpteurs, aux peintres, aux poètes, aux savants. Les châtelaines quittent leurs vieux donjons et leurs provinces pour cette cour enchantée d'un prince qui avait dit : « Une cour sans femme est une année sans printemps, un printemps sans roses. » François I^{er}, doué d'un heureux instinct, s'adressa aux grands maîtres d'Italie; mais Michel-Ange rejeta ses propositions; Léonard de Vinci ne vint en France que pour y mourir; Raphaël s'éteignit avant de pouvoir mettre la dernière main à son dernier chef-d'œuvre, la Transfiguration, qui était destinée à la France; Andrea del Sarto, entraîné par sa fatale passion pour une femme infidèle, abusa de la confiance du roi, qui l'avait chargé de lui acheter en Italie des tableaux et des statues. François I^{er} se vit donc, malgré lui, obligé de se contenter d'artistes de second ordre. Le Primatice, le Rosso, Nicolo dell' Abate, Vignole, Serlio, formèrent ce qu'on a appelé l'*École de Fontainebleau*. Cette école n'eut pas certaine-

ment toute l'importance que lui accorda Vasari, mais elle brilla d'un vif éclat. On ne doit pas oublier toutefois qu'elle eut pour contemporaine une école nationale d'une grande valeur, une école toute française, celle de Jean Cousin, de Jean Goujon, de Pierre Lescot, de Germain Pilon. D'ailleurs, on ne sait pas d'une manière positive si les constructions élevées à Fontainebleau sous le règne de François I^{er}, la *cour Ovale*, la *chapelle Saint-Saturnin*, le *pavillon de la Porte-Dorée*, la *salle des Fêtes* (terminée par Henri II), la *galerie d'Ulysse* (détruite sous Louis XV), la *cour de la Fontaine*, la *galerie de François I^{er}*, la *cour du Cheval-*



La porte Dauphine, dans la cour Ovale.

Blanc, furent l'œuvre d'artistes italiens, ou s'il faut les attribuer à des maîtres français dont les noms sont restés inconnus.

En 1536, Jacques V, roi d'Écosse, vint voir à Fontainebleau Madame Magdeleine, fille de François I^{er}, qu'il épousa l'année suivante, et qui mourut d'ennui en Écosse six mois après son mariage. Si l'on peut s'en rapporter au *Journal amoureux* et indiscret de Mme de Villedieu, il se cacha dans une niche que François I^{er} avait fait réserver au fond d'une *grotte du jardin des Pins*, et, à l'aide d'un miroir, il put y voir sa fiancée se baignant avec d'autres dames.

En 1539, Charles-Quint demanda à François I^{er} la permission de traverser la France pour aller apaiser une sédition à Gand. Le P. Daniel raconte qu'il fut reçu hors de la forêt, à Fontainebleau, par une troupe de seigneurs et de dames « déguisés en forme de dieux et de déesses bocagères, qui, au son des hautbois, composèrent une danse rustique, puis se perdirent dans les ombres des bois. » Charles-Quint fut logé au *pavillon des Poètes*, et, « pendant plusieurs jours qu'il séjourna à Fontainebleau, le roy, dit Martin du Bellay, le festoya et lui donna tous les plaisirs

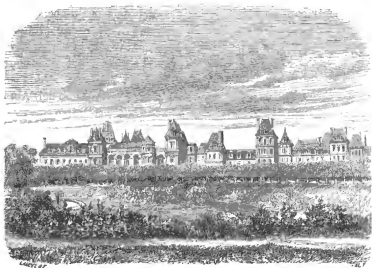


La cour Ovale.

qui se peuvent inventer, comme des chasses royales, tournois, escarmouches, combats à pied et à cheval, et, sommairement toutes sortes d'esbattements. » Les dispositions de cette fête furent dues au Rosso. Cependant l'empereur quitta Fontainebleau dès que cela lui fut possible; il s'y sentait peu en sûreté, malgré l'appui qu'il avait rencontré chez Mme d'Étampes, que sa généreuse galanterie lui avait gagnée.

Les récits des fêtes somptueuses données à l'occasion du baptême de François II, et, deux ans après, en 1545, pour le mariage d'Élisabeth, fille d'Henri II, avec Philippe II d'Es-

pagne, sont parvenus jusqu'à nous. Parmi les magnificences qui furent déployées à ce mariage, il faut rappeler celle d'un buffet à neuf étages, en forme de pyramide, dressé dans la cour du donjon (cour Ovale) où François I^{er} avait exposé toute la vaisselle en or massif, tous les vases et objets d'art entassés depuis des siècles dans les demeures royales, et parmi lesquels il y en avait qui remontaient jusqu'à Charlemagne; assemblage inappréciable d'objets rares et précieux, aujourd'hui perdus et détruits en majeure partie, qui doivent exciter les regrets des antiquaires. Des



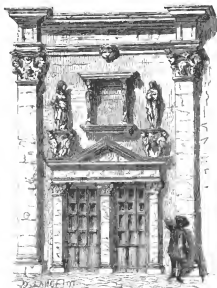
Le château vu du Parterre.

officiers placés près de la splendide étagère expliquaient ces curiosités aux étrangers.

François I^{er} meurt en 1547. Henri II lui succède. Diane de Poitiers monte sur le trône avec lui; son influence remplace celle de la duchesse d'Étampes et écarte pour plusieurs années celle de l'épouse d'Henri II, Catherine de Médicis, dont le goût florentin devait avoir en France une action si marquée sur les arts, comme son génie devait s'y exercer si violemment dans la politique. Diane de Poitiers vit avec joie s'éloigner la maîtresse du feu roi, qui avait été nommée la plus belle des savantes et la

plus savante des belles. Elle comprit qu'elle devait la remplacer dans la direction des fêtes, et elle s'empara de celle des travaux et des embellissements, s'appliquant d'autant plus à protéger les artistes et les poètes, que ce fut pour elle un moyen d'humilier Catherine de Médicis, que le feu roi se plaisait à consulter sur ses travaux. De toutes parts et jusque dans l'ancienne chapelle, son chiffre s'entrelace avec celui de son royal amant. Elle devient la divinité du lieu, Fontainebleau se transforme en un temple de *Diane*; c'était là un heureux nom pour une époque d'engouement mythologique.

Henri II continue les travaux commencés par François I^{er}. Il



Porte dans la cour Ovale.

construit, — ou plutôt il achève, — l'escalier et la façade orientale de la cour de la Fontaine. Il fait décorer, par Nicolo dell' Abate, sur les dessins du Primatice, la *salle des Fêtes*, qui porte son nom, la merveille du château de Fontainebleau.

Mais les grâces folâtres, les jeux et les fêtes vont s'enfuir et céder la place aux intrigues politiques. Henri II meurt en 1559; et, sous le règne de ses successeurs, la France est en proie aux guerres civiles et religieuses. Sous François II, en 1560, il se

tint à Fontainebleau une assemblée des notables, provoquée par la reine mère dans le but apparent de calmer les haines qu'avaient soulevées les dissensions religieuses, mais en réalité pour ranimer les calvinistes et s'en faire au besoin un appui contre les Guises, alors tout-puissants et qui la tenaient pour ainsi dire en tutelle. Les princes lorrains, le connétable de Montmorency,

l'amiral Coligny, etc., s'y trouvèrent réunis. L'évêque de Valence, Montluc, fit des sorties vigoureuses contre les vices du clergé, puis, s'adressant à la reine mère et à Marie Stuart, présentes toutes deux : « Pardonnez-moi, mesdames les reines, si j'ose entreprendre vous supplier qu'il vous plaise ordonner qu'au lieu de chansons folles, vos filles et toute votre suite ne chantent que les psaumes de David.... » Catherine ne tint pas grand compte de ces admonitions. Manœuvrant avec habileté entre les deux partis qui se disputent la suprématie et qui cherchent à enlever le jeune roi Charles IX jusque dans sa résidence de Fontainebleau, elle triomphe, et, arrivée au faite du pouvoir, elle cherche à faire de sa cour un théâtre de plaisirs et de voluptés. Cent cinquante filles d'honneur dont elle s'entoure, et qu'elle a soin de choisir parmi les plus belles, deviennent les auxiliaires de sa politique. C'est avec cette escorte, plus redoutable au courage des Ligueurs et des huguenots que les arquebuses et les canons, qu'elle se rend, le 31 janvier 1564, à Fontainebleau, pour y voir les ambassadeurs du pape, de l'empereur, du roi d'Espagne et d'autres souverains et princes catholiques, qui venaient réclamer l'exécution des articles du concile de Trente, c'est-à-dire demander que la France

exerçât des persécutions nouvelles contre les réformés, et revint sur l'édit de la pacification d'Amboise. La reine et le roi son fils ne crurent pas le moment opportun pour rouvrir l'arène sanglante des discordes civiles; ils répondirent par un refus. Puis les fêtes commencèrent, où les chefs des deux partis lutèrent de courtoisie et de prouesses.



Péristyle de la cour Ovale.

Ces fêtes furent splendides ; il faut lire dans le P. Daniel, et même dans le grave Castelnau (ce dernier fut acteur dans les divertissements), le récit de ces sortes de représentations théâtrales jouées par les courtisans eux-mêmes, mélange gracieux de la poésie mythologique et des souvenirs de la Table ronde, et qui caractérise si bien cette époque. Il y eut des combats entre des Grecs et des Troyens luttant pour leurs dames, des tournois et des tours enchantées dont on fit le siège ; les filles d'honneur de la reine mère y remplirent les rôles des sirènes, allégorie peut-être trop transparente et qui révélait les desseins artificieux de Catherine. Mais la troupe légère s'enfuit et se disperse de nouveau. Voici venir Henri III, tout occupé de ses mignons et de ses pèlerinages ; il donne à peine un souvenir à Fontainebleau, qui reste morne et désert jusqu'à l'avènement d'Henri IV.

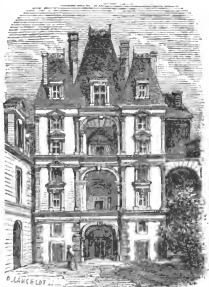
Henri IV fut, après François I^{er}, le plus grand constructeur du château de Fontainebleau. Il doubla la superficie des bâtiments et des jardins. Il y fit travailler depuis 1593 jusqu'en 1609, et y dépensa la somme, énorme pour le temps, de 2 440 850 livres. Entre autres constructions, on lui doit la grande *galerie de Diane*, la *cour des Offices* et les vastes bâtiments qui l'encadrent, avec la porte d'entrée sur la place d'Armes ; le dôme élevé au-dessus de la porte qui de la cour Ovale va à celle des Offices (c'est sous ce dôme qu'eut lieu le baptême de Louis XIII, et la porte prit le nom de *porte Dauphine*) ; les bâtiments de la *cour des Princes* ; la restauration générale de la *chapelle de la Sainte-Trinité* (l'ambassadeur d'Espagne avait dit à Henri IV, qui lui montrait le château : « Cette maison serait plus belle, sire, si Dieu y était logé aussi bien que votre Majesté ») ; le pavillon du surintendant des finances. Il agrandit les jardins et fit creuser le *grand canal* de 1200 mètres de longueur sur 39 de largeur, dans un vaste terrain qu'il planta de beaux arbres et qu'il orna de pièces d'eau, toutes détruites aujourd'hui, à l'exception de la pièce du Miroir. L'habile ingénieur italien Francini changea les dispositions du parterre planté par François I^{er}, qu'on avait nommé jusqu'alors le jardin du Roi, et qui fut appelé depuis le *jardin du Tibre*, à cause d'une figure colossale placée au centre d'une fontaine, sur un

rocher factice et percé à jour. Cette statue, que François I^{er} avait fait couler en bronze, fut fondue pendant la Révolution. On doit également à Henri IV le réservoir voûté, de 750 mètres de longueur, qui prend son origine aux hameaux des Peleux et des Provençaux, et fournit 40 pouces d'eau limpide au château et à la fontaine de la place d'Armes.

Henri IV fit de longs séjours à Fontainebleau; il aimait à s'y livrer à ce plaisir de la chasse qui a été une passion persistante chez la plupart de nos rois. « Le même jour, dit Sully, Sa Majesté, après avoir chassé à l'oiseau, fit une chasse au loup, et finit la journée par une troisième chasse au cerf, qui dura jusqu'à la nuit, malgré une pluie de trois ou quatre heures. On était alors à six lieues du gîte. Le roi arriva un peu fatigué.... Voilà ce que les princes appellent s'amuser; il ne faut disputer ni des goûts ni des plaisirs. »

Il est une autre passion qui ne tient pas moins de place dans la vie d'Henri IV; mais, par suite de la multiplicité de ses amours, on ne voit pas régner longtemps à Fontainebleau une favorite, comme sous François I^{er} et Henri II. Gabrielle d'Estrées vient lui rendre visite; Henri lui écrit ce billet, en 1599 : « De nos délicieux déserts de Fontaine-belle-eau. Mes chers amours.... je me porte

bien, Dieu merci, je ne suis malade que du désir de vous voir. » Le chiffre mystérieux d'un S barré par un trait (*Estrées*) est mêlé dans différentes parties du château à celui de Marie de Médicis; le chiffre de la concubine au chiffre de la femme légitime.



La porte dorée.

L'exemple avait été donné par Henri II; le Louvre à Paris est *paré* de cette immoralité royale. Henri IV fit décorer de peintures la galerie de Diane, pour satisfaire, dit-on, un caprice jaloux de Gabrielle qui, à l'exemple de Diane de Poitiers, voulait aussi avoir son Olympe où elle figurât avec le croissant sur la tête. Quand l'Olympe, commandé à Ambroise Dubois, fut prêt, la divinité était morte. Le croissant revint de droit à Marie de Médicis.

C'est à Fontainebleau qu'Henri IV vit naître son fils Louis XIII; c'est à Fontainebleau que fut arrêté le maréchal de Biron, son ancien compagnon d'armes et son ami, qui le trahissait alors. Le roi, à qui Lafin, confident des intrigues de Biron avec l'Espagne et la Savoie, avait révélé tout le complot, fit des tentatives réitérées et vaines auprès du maréchal pour obtenir l'aveu de ses torts. Biron fut arrêté dans une antichambre dont les dispositions ont été changées depuis. Transféré à Paris, il eut la tête tranchée dans la cour de la Bastille (1602).

Après la mort d'Henri IV, la régence orageuse et tracassière de Marie de Médicis laissa Fontainebleau désert pendant plusieurs années. Le cardinal de Richelieu y fut reçu en 1625 avec une grande distinction. Le roi lui donna un festin dans la grande salle de bal; Marie de Médicis, une collation dans la galerie d'Ulysse, et Anne d'Autriche, une collation dans la galerie de Diane. Peu après, la cabale formée contre lui, et à la tête de laquelle était le frère du roi, voulut le faire enlever dans les environs de Fontainebleau, et peut-être le mettre à mort. Le comte de Chalais, amant de la duchesse de Chevreuse, qui s'était chargé de l'exécution du complot, alla le révéler à Richelieu; mais, continuant à trahir les uns et les autres, il fut arrêté par ordre de Richelieu, et il eut la tête tranchée à Nantes (1626). — Le jour de la Fête-Dieu de l'année 1633, Louis XIII toucha douze cent soixante-neuf malades des écrouelles, réunis dans l'allée royale, le long de l'étang, près du jardin des Pins. — Richelieu revint une dernière fois, en 1642, à Fontainebleau, après l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou. Il occupa l'hôtel d'Albret, dépendance du palais aujourd'hui détruit. Il était malade et déjà près de la tombe. « On le portoit dans une machine, raconte Tal-

lemant des Réaux, et, pour ne pas l'incommoder, on rompoit les murailles où il logeoit, et si c'étoit par eau, on faisoit une rampe dès la cour, où il entroit et descendoit par une fenêtre dont on avoit ôté la croisée. » Ce qui fit dire par allusion à la mort de Cinq-Mars, que cette prédiction de Michel Nostradamus s'était réalisée :

Quand bonnet rouge passera par la fenestre,
 A quarante onces (cinq marcs) on coupera la teste.

Louis XIV séjourna souvent à Fontainebleau, mais il devait



La salle des Fêtes, galerie d'Henri II.

établir ailleurs le siège habituel de sa grandeur et de sa magnificence. Sous la régence d'Anne d'Autriche, Fontainebleau reçut la visite de la reine d'Angleterre, femme de Charles I^{er} (1644). Après cette reine exilée et malheureuse, une autre reine du Nord, qui avait volontairement abdiqué, Christine de Suède, y vint à son tour, pendant un second voyage qu'elle fit en France. Cette reine si singulière dans ses manières et sa toilette, cette femme alors âgée de trente et un ans, « qui avait l'air, dit Mlle de Montpensier, d'un joli garçon; qui jurait Dieu, jetait ses jambes

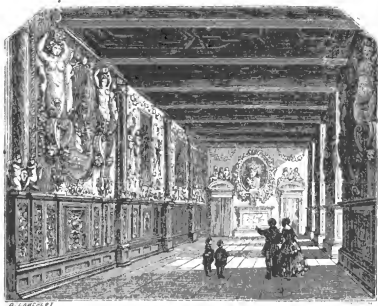
d'un côté et de l'autre, les posait sur les bras de sa chaise.... » avait reçu l'ordre de s'arrêter à Fontainebleau. Louis XIV vint lui rendre visite. Un mois après, elle épouvantait cette paisible résidence par une tragique histoire qui est restée le souvenir funèbre et sanglant du château. Le P. Lebel, supérieur des Mathurins, a laissé un récit naïf et émouvant de cet événement. Le 10 novembre 1657, à une heure après midi, il fut appelé auprès de la reine. Il la trouva dans la galerie des Cerfs¹, ayant près d'elle trois officiers de sa suite, et parlant à un quatrième, le marquis de Monaldeschi. Elle montrait des lettres à ce dernier, et le força d'avouer que ces lettres étaient de lui. Il chercha d'abord à s'excuser. « Enfin il se jeta aux pieds de cette reine, lui demandant pardon, et en même temps les trois hommes qui étaient là présents tirèrent leurs épées hors du fourreau. Alors il se leva, tira la reine tantôt dans un coin de la galerie, tantôt dans un autre, la suppliant toujours de l'écouter. Sa Majesté ne lui dénia jamais rien, mais l'écouta avec une grande patience. « Mon père, me dit-elle, soyez témoin que je donne à ce traître, « à ce perfide, tout le temps qu'il veut.... » Après une heure de conférence, le marquis ne contentant pas cette reine par ses réponses, Sa Majesté me dit, d'une voix assez élevée, mais grave et modérée: « Mon père, je me retire et vous laisse cet homme ; « disposez-le à la mort et prenez soin de son âme. » Quand cet arrêt eût été prononcé contre moi, je n'aurais pas eu plus de frayeur.

« Monaldeschi se jette de nouveau aux pieds de la reine ; le P. Lebel la supplie à son tour : inexorable, elle sort de la galerie. Les trois hommes pressent Monaldeschi de se confesser, l'épée contre les reins. Leur chef lui-même va près de Christine pour la fléchir ; il revient en disant à Monaldeschi de se préparer à la mort. Le marquis éperdu conjure le P. Lebel de venir à son aide. Le moine retourne près de la reine et la supplie « les larmes aux yeux et les sanglots au cœur ; » elle refuse obstinément toute grâce. En vain essaye-t-il de lui démontrer qu'elle ne saurait ordonner un tel meurtre dans le palais du roi de France, et

1. Cette galerie n'existe plus depuis longtemps ; elle est aujourd'hui convertie en appartements particuliers.

qu'il vaut mieux recourir aux voies ordinaires de la justice ; Christine répond qu'elle est reine partout, et qu'en elle réside la justice absolue et souveraine sur ses sujets.

« Je rentrai alors dans la galerie, dit le P. Lebel, en embrassant ce pauvre malheureux qui se baignait en ses larmes. » Nous renouons à suivre dans son récit les horribles détails de ce drame sanglant, de cette longue agonie prolongée par la cote de mailles que Monaldeschi portait sous son pourpoint. La mal-



La galerie de François I^{er}.

adresse des assassins est égale à la lâcheté de la victime. Après avoir reçu un dernier coup d'épée, Monaldeschi « demeura plus d'un quart d'heure à respirer, durant lequel je lui criais et l'exhortais de mon mieux. Et ainsi ayant perdu son sang, il finit sa vie à trois heures et trois quarts après midi. Le chef des trois lui remua un bras et une jambe, déboutonna son haut-de-chausses et son caleçon, fouilla dans son gousset et ne trouva rien, sinon en sa poche un petit livre d'*Heures de la Vierge* et un petit couteau. Après quoi ils partirent tous les trois, et moi

après, pour recevoir les ordres de Sa Majesté. Elle me commanda d'avoir soin de l'enterrer et me dit qu'elle voulait faire dire plusieurs messes pour son âme. » Monadelschi fut enterré à l'église d'Avon. Quelle avait été la cause de sa condamnation et de sa mort? Probablement la jalousie et la vanité blessée de Christine. « Ce n'était pas, a dit Voltaire, une reine qui punissait un sujet ; c'était une femme qui terminait une galanterie par un crime. » Malgré l'horreur de cette action sauvage, Christine fut accueillie à la cour et assista aux fêtes dont le jeune roi Louis XIV était le héros, et quelquefois un des acteurs. Un jour il récita des vers et dansa au *ballet des Saisons*, composé, croit-on, par Benserade, et qui fut joué en grande pompe à Fontainebleau, le 23 juillet 1661. C'est à cette époque qu'il devint amoureux de Mlle de La Vallière.

En 1686, le prince de Condé meurt à Fontainebleau, où il était venu soigner sa belle-fille la duchesse de Bourbon, malade de la petite vérole.

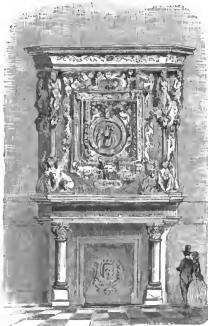
Quand Louis XIV eut établi sa résidence à Versailles et à Marly, il faisait tous les ans le voyage de Fontainebleau. Il couchait ordinairement en route, soit à Petit-Bourg, chez le duc d'Antin, soit à Villeroy, chez le maréchal de ce nom ; il voulait que sa cour fût nombreuse et brillante ; tous les princes de la famille royale devaient être du voyage : c'était lui déplaire que d'être malade. Les princesses, même enceintes, ne pouvaient se faire excuser malgré les avis des médecins. C'est ainsi qu'il fit faire à la duchesse de Berry une fausse couche, en 1711. Pour lui obéir, elle vint en bateau jusqu'à Valvin. Mme de Maintenon, pour laquelle un appartement avait été disposé près de la salle d'Henri II, régnait alors dans ce château où avaient régné avant elle la duchesse d'Étampes, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées.

Le 9 novembre 1700, un courrier apporta à Fontainebleau la nouvelle de la mort du roi d'Espagne, qui, par son testament, appelait le petit-fils de Louis XIV au trône. « Le roi, qui allait tirer, dit Saint-Simon, contremanda la chasse.... Il manda aux ministres de se trouver à trois heures chez Mme de Maintenon. Monseigneur était revenu de courre le loup, il se trouva aussi à

trois heures chez Mme de Maintenon. Le conseil y dura jusqu'à deux heures .. Quelque accoutumé qu'on fût à la cour à la faveur de Mme de Maintenon, on ne l'était pas à la voir entrer publiquement dans les affaires, et la surprise fut extrême de voir assembler deux conseils en forme chez elle, et pour la plus grande et la plus importante délibération qui de tout ce long règne et de beaucoup d'autres eût été mise sur le tapis. A la fin de cette longue conférence, le roi, s'adressant à Mme de Maintenon : « Et vous, « madame, que dites-« vous de tout ceci ? » Elle à faire la modeste; mais enfin, pressée et commandée, elle fut d'avis d'accepter le testament. » Quelques jours après, la cour était de retour à Versailles, et Louis XIV y proclamait le duc d'Anjou roi d'Espagne.

En 1717, Fontainebleau reçut la visite du czar Pierre I^{er}. « Le lieu lui plut médiocrement, dit Saint-Simon, et point du tout la chasse, où il pensa tomber de cheval; il trouva trop violent

cet exercice, qu'il ne connaissait point. Il voulut manger seul avec ses gens, au retour dans l'île de l'Étang. Il revint à Petit-Bourg dans un carrosse avec trois de ses gens. Il parut dans ce carrosse qu'ils avaient largement bu et mangé. » — En 1768, c'était un autre souverain du Nord, Christian VII, roi de Danemark, qui venait à Fontainebleau visiter Louis XV; il y assista à la première représentation de *Tancrède*.



Cheminée du salon de François I^{er}.

Sous l'influence de Mme de Pompadour, une des dernières courtisanes-reines que Fontainebleau était habitué à voir à côté des souverains, un petit théâtre mesquin avait été construit dans la *salle de la Belle cheminée*. C'est là qu'en 1752 eut lieu la première représentation de l'opéra du *Devin du village*. Tout le monde se rappelle avoir lu dans les *Confessions* de J. J. Rousseau comment il y assista, placé sur le devant de la loge de l'intendant des menus plaisirs, faisant face à celle du roi, dans un équipage plus que modeste, la barbe longue et la perruque mal peignée, tour à tour humilié de sa tenue négligée, à cause des femmes élégantes qui l'entouraient, et honteux de sa pusillanimité, à cause de sa philosophie; il partit le lendemain matin pour éviter d'être présenté à Louis XV. — Un autre philosophe, moins facile à déconcerter que lui, et qui, d'ailleurs, était gentilhomme de la chambre, Voltaire, séjourna aussi quelques jours à Fontainebleau; il négligeait un peu les devoirs de sa charge. « Tous les soirs, écrit-il, je fais la ferme résolution d'aller au lever du roi; mais tous les matins je reste en robe de chambre avec *Sémiramis*. » Il était logé chez le duc de Richelieu avec Mme du Châtelet. Un soir que la marquise perdait chez la reine une somme de 84 000 livres, Voltaire lui dit en anglais qu'elle jouait avec des fripons. Comme ces fripons étaient de puissants personnages, il trouva prudent d'aller se mettre à Sceaux sous la protection de la duchesse du Maine. A la cour de Sceaux, ils déplurent à tout le monde par leur humeur difficile et tracassière.

Fontainebleau n'eut point à rougir des honteux excès dans lesquels s'éteignirent les dernières années de Louis XV; le petit-fils de Louis XIV y faisait seulement une apparition tous les ans. Il construisit la salle de spectacle, incendiée en 1856, et l'aile neuve de la cour du Cheval blanc; et, pour élever cette misérable bâtisse, il détruisit la galerie d'Ulysse.

Louis XVI vint à son tour chasser à Fontainebleau; Marie-Antoinette fit faire des dispositions intérieures dans le château; mais le séjour habituel de la cour était à Versailles, à Trianon.... Quand l'orage amassé de longue date éclate, la famille royale n'a plus bientôt qu'une dernière résidence, le Temple, d'où elle ne



La forêt de Fontainebleau, vue prise au Gros-Fouteau.

sort que pour monter sur l'échafaud. Pendant la Révolution, Fontainebleau fut délaissé. En 1794, il servait de caserne à des prisonniers de guerre. En 1804, Napoléon fit restaurer le château pour y loger le pape, qui venait le sacrer. Le 25 novembre, à midi, il alla en habit de chasse dans la forêt au-devant de Sa Sainteté, à la croix de Saint-Hérem. Plus tard il faisait arrêter, en Italie, le pontife dans son palais; puis on le transférait à Savone, et en 1812 à Fontainebleau. Peu de temps après son retour de la campagne de Russie, le 19 janvier 1813, Napoléon, qui venait de chasser à Grosbois, se rend à l'improviste à Fontainebleau, entre brusquement dans l'appartement de Pie VII, et l'embrasse avec effusion; le pape, touché, l'accueille affectueusement. Le lendemain, dans une nouvelle entrevue, Napoléon met en jeu toutes ses séductions; le pape, gagné, cède et signe, le 25 janvier 1813, ce célèbre concordat de Fontainebleau, par lequel il renonçait à la souveraineté temporelle des États romains, et contre lequel il ne tarda pas à protester.

Cette abdication de Pie VII n'était que le prélude d'une abdication autrement grande et solennelle; et, par un singulier retour des destinées humaines, cette seconde abdication devait être celle de Napoléon lui-même, et ce même palais de Fontainebleau devait en être le témoin. Épuisé de ses victoires de Champaubert, de Montmirail, de Vauchamp, de Nangis, de Montereau, l'empereur, ayant laissé son quartier général à Troyes, arrive à Fontainebleau le 30 mars 1814, sur le soir. Il espérait que Paris se défendrait assez pour lui laisser le temps de venir à son secours. La lâcheté des uns, la trahison des autres, la lassitude de tous, lui enlevèrent cette dernière espérance. Alors il adressa aux chefs de l'armée ennemie une déclaration où il réservait les droits de la régente et de son fils; mais, les souverains alliés ayant refusé de traiter sur cette base, il dut se résigner, après une lutte douloureuse avec lui-même, et il traça de sa main la formule suivante de son abdication :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses successeurs, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est

aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »

Le *fac-simile* de cette déclaration, encadré sous verre, était conservé dans la pièce du palais où s'est consommé ce grand acte. Il en a été enlevé récemment. On garde aussi le guéridon sur lequel cette abdication fut écrite. Un autre souvenir, le plus populaire de tous, assigne au palais de Fontainebleau une place mémorable dans l'histoire de l'Empire. Le 20 avril était le jour fixé pour le départ de Napoléon, que des commissaires étrangers devaient accompagner à l'île d'Elbe. Ce jour-là, il sort de son appartement à midi, suivi des généraux Drouot et Bertrand,

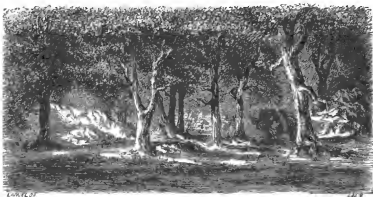


Entree des gorges d'Apremont.

descend vivement l'escalier du Fer-à-cheval, s'arrête un moment sur les dernières marches, et, jetant un coup d'œil rapide autour de lui, donne ordre au général Petit de faire former le cercle aux soldats de la vieille garde, réunis dans la cour du Cheval blanc; il s'avance au milieu des officiers, et fait ses célèbres *adieux* à son armée. Après avoir serré dans ses bras le général Petit, il s'arrache au spectacle de ses soldats en larmes; ses officiers le conduisent en pleurant à sa voiture, et Fontainebleau retombe dans le silence et la tristesse. » Un an plus tard, dit M. Vatout, le 20 mars 1815, Napoléon, dans cette même cour du Cheval blanc, passait en revue ses vieux grenadiers qui l'avaient accompagné à l'île d'Elbe et qui le ramenaient aux Tuileries! »

Louis XVIII fit décorer la galerie de Diane, et, par une inscription en lettres d'or répétée sur les cinq portes, et enlevée dans ces dernières années, il data cette restauration de la vingthuitième année de son règne, supprimant sa propre restauration à lui-même. Ce fut à Fontainebleau qu'il reçut Caroline de Naples, fiancée au duc de Berry.

Charles X ne vint à Fontainebleau que pour y chasser. Le 30 juillet 1830, à six heures du matin, la duchesse d'Angoulême arrivait dans la cour du Cheval blanc de fatale mémoire, et y apprenait le triomphe de l'insurrection de Paris.... Le 30 mai 1837, le mariage du duc d'Orléans et de la princesse Hélène de



Sortie des gorges d'Apremont.

Mecklembourg était célébré au château, fête pleine d'espérances et de promesses, comme tant d'autres fêtes pareilles....

Louis-Philippe a dépensé des sommes considérables à la restauration du palais de Fontainebleau. Ce qui restait des peintures du Rosso et du Primatice a été rajeuni par des peintres de talent. Des distributions nouvelles, des remaniements regrettables ou heureux ont modifié le palais à l'intérieur. La plus éclatante des restaurations opérées par Louis-Philippe est celle de la *galerie d'Henri II*. Au rez-de-chaussée, au-dessous de cette galerie, a été établie une vaste salle à manger, qui lui est égale en longueur. Parmi les autres restaurations, il faut mentionner en-

core celles de la chapelle Saint-Saturnin, de la salle des Gardes, de la salle de Saint-Louis, des salons de François I^{er} et de Louis XIII, de la galerie des Assiettes, de la Porte dorée, de plusieurs escaliers et vestibules, enfin la grande restauration de la galerie de François I^{er}, le dernier travail entrepris par Louis-Philippe, et qu'il ne put mener à terme.

Ce beau et curieux palais, dont nous venons de résumer l'intéressante histoire, est entouré de trois jardins, le *Parterre*, le *Jardin du Roi*, anciennement le *Jardin de l'Orangerie*, et le *Jardin anglais*. Le parc proprement dit a 84 hectares. Il s'étend à l'est



La caverne ténébreuse.

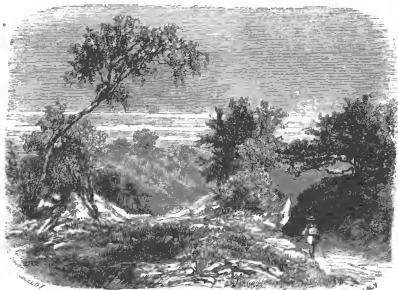
du Parterre et de Fontainebleau. Le *canal*, que fit creuser Henri IV et qui a près de 1200 mètres de longueur sur 39 mètres de largeur, se divise en deux parties inégales. Il est borné au nord par les murs de la longue *treille du roi*; au sud, par les bois d'Avon, et à son extrémité par les champs et les jardins maraîchers de Changis et d'Avon. On y descend du Parterre par deux rampes que ferment des grilles entre lesquelles est construit un château d'eau nommé *les Cascades*.

Une magnifique avenue, bordée d'ormes plantés il y a deux cents ans, traverse le parc dans sa longueur, parallèlement à

celle des bords du canal, et sert de communication pour aller à Changis et à Avon.

La fameuse *treille du roi* produit, dit-on, année commune, de 3 à 4000 kilogrammes d'excellent chasselas.

Mais ce ne sont ni les jardins, ni le parc, ni la treille que l'on vient visiter à Fontainebleau, quand on a suffisamment admiré le palais : c'est la *forêt*. Cette forêt, dont la contenance est de 16 900 hectares et le pourtour de 80 kilomètres, n'a pas moins



Entrée des gorges de Franchard.

de 2000 kilomètres de routes et de sentiers. Les rochers y occupent un espace qu'on évalue à 4000 hectares; ils forment de longues chaînes, ou collines, qui s'élèvent souvent, ainsi que les plateaux de cette contrée, jusqu'à 140 mètres au-dessus du niveau de la Seine, et marchent parallèlement entre elles, presque en ligne droite, de l'est à l'ouest. Si l'on traverse la forêt du sud au nord, on a huit ou dix de ces chaînes à franchir; quelquefois elles se rapprochent l'une de l'autre, et for-

ment alors des gorges étroites et allongées. Le sable et le grès de ces collines constituent une assise très-puissante, atteignant, mais rarement à la vérité, jusqu'à 35 mètres. On remarque à la partie supérieure des bancs de 6 à 7 mètres d'épaisseur, traversés très-irrégulièrement de nombreuses fissures, d'un grès généralement dur, et d'un grain si fin qu'il prend souvent l'aspect lustré : ce sont les plateaux élevés de la forêt ; leur surface ondulée n'est recouverte, dans de certains endroits, que d'un peu de terre végétale aride et improductive. C'est ce



Restaurant de Franchard.

banc, connu sous le nom de Banc royal, qui est exploité de préférence pour le pavage ; il est dépourvu de fossiles. Au-dessous, on trouve une masse considérable de sable, quelquefois d'un blanc éclatant, plus ordinairement coupé de lits nombreux d'un sable jauni ou rougi par l'hydrate de fer, et renfermant de nombreuses masses irrégulières d'un grès plus tendre.

Les huit ou dix chaînes qui traversent la forêt semblent être des lambeaux d'une ancienne assise de sable et de grès qui s'étendait sous toute la contrée, et qui aurait été en grande partie dé-

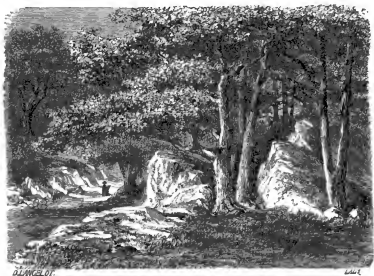
truite par des cataclysmes postérieurs à leur formation. Les vallées qui les séparent auraient été formées par érosion et creusées par des courants sous-marins d'une grande puissance. Les roches horizontales formant le plateau d'une colline se continuent au même niveau sur le plateau des collines voisines; et, aux bords de chaque plateau, les immenses tables de grès, privées d'appui par l'entraînement dans des parties basses des sables sur lesquels elles reposaient, se sont brisées, affaissées par leur poids, et leurs débris ont produit, en glissant sur les flancs des collines et en s'entassant les uns sur les autres, ce chaos sauvage et pittoresque qui donne à la forêt de Fontainebleau un caractère si particulier.

« La quantité de pavés que l'on enlevait de la forêt avant 1848 s'évaluait à environ 4 millions, dont le poids excédait 100 millions de kilog. Cette lourde marchandise ne produit à l'État qu'un droit minime qu'absorbe et au delà l'entretien des routes, facilement dégradées par les voitures de transport. Les sables blancs sont exploités par les verreries et les manufactures de glaces. On en expédie même pour l'Angleterre des chargements assez considérables. Ces diverses exploitations occupent et font vivre près d'un millier de ménages à Fontainebleau et dans les communes limitrophes de la forêt. » (DENECOURT.)

Les espèces principales de la forêt sont le chêne, le hêtre, le charme et le bouleau. Le chêne, qui est l'arbre le plus commun, atteint dans certains endroits une hauteur considérable; on en rencontre qui ont jusqu'à 7 mètres de circonférence. Quelques-uns de ces vieux arbres ont acquis de la célébrité; on ne les aborde qu'avec ce sentiment de vénération que l'homme, rapide passager sur la terre, est toujours disposé à accorder aux choses qui ont supporté le poids et résisté à l'action des siècles. Du reste, comme cela arrive souvent, la renommée n'appartenait pas toujours aux plus dignes; et, sans les recherches et les nomenclatures de M. Denecourt, une foule d'arbres magnifiques, que les touristes vont aujourd'hui admirer, seraient restés inconnus. Les plus vieilles futaies sont, dans le voisinage de la route de Fontainebleau à Paris, celles du *Bas-Bréau*, à l'entrée de la forêt

du côté de Chailly, du *Gros-Fouteau*, de la *Tillaie du roi*, etc. Les futaies non moins remarquables des *Érables du Déluge*, près de la route de Nemours, de la *Mare aux Évées*, ont disparu sous le règne de Louis-Philippe.

L'essence la plus rare autrefois, mais qu'on a cherché à répandre le plus depuis quelques années, c'est le pin. La culture en a été pratiquée en 1784. Déjà, au milieu du *xvii^e* siècle, on avait essayé d'introduire la culture du pin maritime, naturalisé dans les landes



La gorge aux Loups.

de Bordeaux. Le grand hiver de 1709 fit périr les plants. Une nouvelle tentative faite sous Louis XVI ne fut pas plus heureuse. Enfin M. Lemonnier, médecin de Marie-Antoinette, et bon botaniste, pensant que le pin du Nord ou pin sylvestre résisterait mieux aux grandes gelées, fit venir du Nord des plants et des graines, et en peupla le *rocher d'Avon*, où ils réussirent parfaitement. Depuis lors les pins ont envahi successivement les terrains les plus arides, et masqué de leur sombre végétation les collines de rochers restées nues jusque-là, contribuant ainsi à faire disparaître

tre de jour en jour cet aspect de solitude sauvage qu'offrent certaines parties de la forêt, telles que les gorges d'Apremont, de Franchard, du Houx. Les semis de pins ont été surtout propagés sous le règne de Louis-Philippe.

L'étendue des repeuplements en bois résineux dans la forêt de Fontainebleau est aujourd'hui de 5000 hectares sur 16 900. Le pin sylvestre forme la majeure partie de ces repeuplements : c'est l'essence la mieux appropriée à l'état du sol, la plus productive et la plus propre à préparer les terrains sablonneux pour recevoir plus tard de bonnes essences feuillues. Dans quelques cantons, on voit beaucoup de houx et de genévriers, âgés de plusieurs siècles, dont le maigre et triste feuillage pend çà et là dans le voisinage des rochers.

La forêt de Fontainebleau n'est pas aménagée. Elle est exploitée partie en taillis, partie en futaie pleine, sans que l'âge des coupes soit parfaitement déterminé. Les plus belles futaies, les plus âgées, sont, du reste, un luxe végétal que l'on conserve pour l'agrément pittoresque et non pour le produit : au delà d'une certaine période, les arbres perdent plus qu'ils ne gagnent. Le produit estimatif moyen de la forêt de Fontainebleau est évalué entre 350 et 500 000 francs. Mais ce dernier chiffre est quelquefois de beaucoup dépassé par des coupes extraordinaires.

Dans son dernier ouvrage, M. Denecourt donne une flore choisie de Fontainebleau, et les catalogues des oiseaux et des insectes que l'on y rencontre. Il évalue le nombre des cerfs à 50 environ ; des biches à 70 ; des chevreuils à 50, et des daims à 30, dont 26 fenielles. Il n'y a plus de sangliers, mais ils étaient nombreux avant l'Empire. Au siècle dernier, on évaluait à 3000 le nombre des cerfs, biches et daims. La vipère, dont la piqure est si redoutable, était très-multipliée autrefois ; mais elle devient de plus en plus rare, car des primes ont été accordées pour sa destruction.

Au moyen âge, la forêt de Fontainebleau s'appelait la *forêt de Bière* (en latin *Bieria*), nom dérivant, dit-on, d'un chef danois, *Bier Côte-de-Fer*, qui, après avoir dévasté la Normandie et l'Ile-de-France, vint, en 835, planter ses tentes dans la contrée située entre la lisière du bois et Melun, et qui exerça des cruautés inouïes.

A l'époque où la forêt fut érigée en domaine royal, elle était plus resserrée dans ses limites qu'aujourd'hui; François I^{er} l'augmenta beaucoup, soit par des acquisitions de terrain, soit par des confiscations opérées sur des particuliers et des nobles. Les noms de plusieurs cantons, tels que ceux du bois *Gautier*, de *Mâcherin*, des *Ventes Bouchard*, *Chapelier*, *Girard*, etc., en sont la preuve. Les noms de plusieurs autres cantons nous montrent aussi qu'ils furent autrefois habités : l'étoile des *Petites-Maisons*, le carrefour du *Puits fondu*, les *Écuries royales*.



La mare aux Fées.

La forêt de Fontainebleau a eu aussi sa légende du Chasseur noir, son Robin des Bois, sous le titre du *Grand-Veneur*. « On cherche encore, dit Sully, de quelle nature pouvait être ce prestige, vu si souvent et *par tant d'yeux* dans la forêt de Fontainebleau. C'était un fantôme environné d'une meute de chiens, dont on entendait les cris et qu'on voyait de loin, mais qui disparaissait dès qu'on approchait. » Henri IV, selon les historiens du temps, entendit un jour des bruits de cor et d'aboiements de chiens, d'abord éloignés, puis tout à coup rapprochés

de lui, et un grand homme noir et fort hideux leva la tête et dit : *M'entendez-vous?* ou : *Qu'attendez-vous?* ou, selon d'autres : *Amendez-vous*, et il disparut. En 1646 eut lieu, dans la forêt de Fontainebleau, une autre aventure assez peu connue. Mazarin, attaqué par un sanglier, mit bravement l'épée à la main et tua l'animal.



Après avoir, en quittant la station de Fontainebleau, traversé le beau viaduc de Changis et laissé à droite le village d'Avon, on s'enfonce de nouveau en pleine forêt, où le chemin de fer se dirige à l'est, tantôt dans une tranchée (6^m,70), tantôt sur un remblai; à droite, on longe la route de Fontainebleau à Moret; à gauche, on est dominé par le mont *Andart*. Près de la route de ronde on s'arrête à la station de Thomery.

12^e STATION. — THOMERY.

5 kil. de Fontainebleau. — 64 kil. de Paris. — 251 kil. de Dijon. — 448 kil. de Lyon.

Thomery est un village de 928 habitants (Seine-et-Marne, arrondissement de Fontainebleau, canton de Moret), situé à la gauche du chemin de fer, sur la rive gauche de la Seine. Il offre un aspect tout particulier. Ses rues sont des vergers, toutes les façades de ses maisons, couvertes de treilles, ont un air italien; il est, en outre, entouré de nombreux murs blancs, abrités par un petit toit et garnis également de treilles. Thomery a su, en effet, se créer une spécialité : c'est de tous les villages des environs de Paris celui qui récolte le meilleur *chasselas de Fontainebleau*; il en vend chaque année pour 400 000 ou 500 000 francs. Un seul des villages voisins, *Champagne*, lui fait à cet égard une redoutable concurrence. Cette supériorité incontestable de leurs produits, les vignerons de Thomery l'attribuent à trois causes principales : 1^o la qualité du sol; 2^o la nature du plant; 3^o les procédés de culture. Cette culture de luxe exige, du reste, des soins minutieux, décrits dans un *Manuel* publié récemment par un des principaux producteurs de Thomery. L'établissement du chemin de fer du Midi ne lui a causé aucun préjudice. Le *chasselas de Thomery* sera toujours préféré, par les véritables

amateurs, au raisin de Montauban, qui n'a pas sa saveur, s'il est plus sucré, et dont la peau, plus épaisse, renferme un plus grand nombre de pepins. On a calculé que Paris consommait chaque année 4 500 000 kilogrammes de raisins, soit environ 4 kilogrammes en moyenne par tête.

Au sortir d'une longue tranchée, on aperçoit, sur la gauche, la vallée de la Seine, qui disparaît bientôt derrière de nouveaux talus, pour reparaitre de nouveau à peu de distance. On est sorti de la forêt; on entre dans une contrée bien différente d'aspect; on tra-



Thomery.

verse un charmant verger. Sur la gauche s'élèvent, de l'autre côté de la Seine, des coteaux boisés, parsemés de villages et d'arbres à fruits. Moret se montre sur la droite. Avant de l'atteindre, on laisse à droite la ligne du Bourbonnais, et on aperçoit le *viaduc* courbe de Moret, haut de 20 mètres, et composé de 30 arches qui ont chacune 10 mètres d'ouverture. Les deux arches en fonte de ce viaduc donnent passage au Loing. Quand on les franchit, on découvre à droite et à gauche de gracieux paysages.

Le **canal du Loing** commence à Montargis, au pont du Loing, où finit le canal de Briare; il reçoit, à Buges, le canal

d'Orléans, puis, un peu au-dessous de Buges, un court embranchement, partant du village de Puits-la-Lande, commune de Cepoy, et, après avoir suivi latéralement ou emprunté le lit du Loing, il débouche dans la Seine, à Saint-Mammès. Commencé en 1720, il fut achevé en 1724, aux frais du duc d'Orléans, le concessionnaire; saisi en 1789 par les créanciers du duc; confisqué en 1791; mis en régie, de 1798 à 1807; enfin, après de nombreuses vicissitudes, vendu à une compagnie, en vertu d'un décret daté du 16 mars 1810. La propriété en avait été alors divisée en 1400 actions de 10 000 francs chacune, dont 600 furent distribuées pour dotations de 6^e classe; 500 attribuées aux généraux, officiers et soldats qui s'étaient distingués dans la campagne d'Allemagne de 1809; 300 affectées à l'achèvement du Louvre. De ces 300, 120 seulement avaient été vendues avant la première Restauration. Une loi du 5 décembre 1814 rendit les 180 autres à la famille d'Orléans, qui en a reconquis successivement encore 520, devenues libres par suite de l'extinction des majorats qui y étaient attachés. La moitié seulement de ces dernières actions appartient aujourd'hui à cette famille, du chef de Mme Adélaïde; l'autre moitié, dont le roi Louis-Philippe avait disposé lors de son avènement au trône, lui a été reprise, en exécution du décret de confiscation du 14 janvier 1852.

Le canal du Loing a 57 854 mètres, y compris l'embranchement de Puits-la-Lande, long de 960 mètres, et destiné à faciliter l'exploitation de la forêt de Montargis. De Montargis à la Seine, sa pente est de 30 mètres 19 centimètres; elle est rachetée par 22 écluses, dont une double, et 6 portes de garde, dont quatre, qui n'ont pas de chute, ne se ferment que dans les temps de crue. La compagnie ne garantit qu'un tirant d'eau de 1 mètre; mais l'enfoncement peut aller le plus souvent jusqu'à 1^m,50. Le halage se fait ordinairement à bras d'hommes; cependant un service régulier et accéléré, au moyen de chevaux, a été établi entre Saint-Mammès et Montargis. La charge des bateaux est de 70 tonnes, en moyenne, et, au maximum, de 120 tonnes, de la Loire vers la Seine, et de 83 tonnes seulement, de la Seine vers la Loire, à cause de la rapidité des *raclés* (on appelle ainsi les parties du cours du Loing que le canal emprunte). Les frais

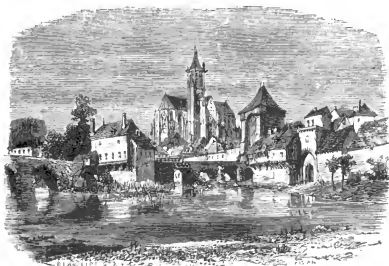
LE CANAL DU LOING.—MORET.—SAINT-MAMMÉS. 51

de traction se montent à 0^f,0083 par tonne et par kilomètre. Le tonnage des marchandises transportées par ce canal avait été de 241 241 tonneaux en 1843; il est tombé à 135 797, en 1848; il s'est relevé à 193 573, en 1852.

13^e STATION. — MORET. — SAINT-MAMMÉS.

5 kil. de Thomery. — 69 kil. de Paris. — 246 kil. de Dijon. — 444 kil. de Lyon.

Des omnibus conduisent de la station à Moret, et *vice versa*, pour 15 centimes. Ils correspondent avec tous les trains.



Moret.

Moret (hôtel de l'*Écu de France*, bien situé au-dessus du pont; hôtel du *Commerce*, dans la rue principale), chef-lieu de canton de Seine-et-Marne, arrondissement de Fontainebleau, est bâti, à 1800 mètres environ de la station du chemin de fer, sur la rive gauche du Loing, à la jonction de cette rivière et du canal auquel elle donne son nom. Sa population actuelle s'élève à 1765 habitants. C'est une ville fort ancienne, car César en parle dans ses *Commentaires*, et le pont du Loing repose, dit-on, sur

des fondations romaines¹. Au XI^e siècle, elle dépendait du Gâtinais. Vers 1128, Louis le Gros acheta son château, qui, aux XII^e et XIII^e siècles, fut souvent habité par les rois et les reines de France. Les Anglais s'en emparèrent en 1420; mais Charles VII le leur reprit en 1430, et l'entoura de fortifications aujourd'hui presque entièrement détruites. Plus tard, le château compta parmi ses visiteurs habituels François I^{er}, la duchesse d'Étampes, Henri II, Catherine de Médicis et Marie de Médicis; puis Henri IV le donna à l'une de ses maîtresses, cette Jacqueline de Beuil qui reçut le titre de comtesse de Moret, et dont le fils, Antoine de Bourbon, disparut à la bataille de Castelnaudary, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

Des anciennes fortifications de Moret, il ne reste plus debout et à peu près intactes que les deux portes principales : celles de Paris et de Bourgogne; les *tours* et les *murs* d'enceinte s'écroulent et disparaissent chaque année. Sur l'emplacement du vieux château royal s'est élevée récemment une maison moderne, dominée par les derniers débris d'un *donjon* carré découronné, transformé en magasin. Le seul monument de Moret, c'est son *église* paroissiale, classée au nombre des monuments historiques et l'une des plus belles églises du diocèse de Meaux; elle date de 1166. Louis le Jeune la fit construire, et Thomas Becket la consacra; mais le clocher a été construit à une époque bien postérieure. On remarque surtout la hauteur élégante des voûtes de la nef et du chœur. Les latéraux sont très-bas; le chœur est flanqué de deux chapelles, dont l'une contient un rocher artificiel orné de statues qui ne méritent pas un regard; à l'entrée de la nef, à droite, est un curieux buffet d'orgues de la Renaissance, malheureusement en fort mauvais état. Du reste, cette église, qui a déjà nécessité, il y a quelques années, d'importants travaux de consolidation, aurait besoin d'une restauration nouvelle : plusieurs parties de la voûte ont dû être étayées.

Presque en face de l'église est un petit *hospice*, dont la porte ogivale date de la fin du XII^e siècle ou des premières années du

1. Cette assertion de quelques antiquaires est formellement contredite par les archéologues modernes.

xiii*. Sur la place voisine, plusieurs maisons de bois sculpté attirent encore les regards des artistes, et, dans la grand'rue, du côté opposé à l'hôtel de ville, on visitera avec intérêt deux maisons en pierre, de la Renaissance; l'une des fenêtres de la plus petite est ornée de jolies sculptures.

Les environs de Moret offrent un grand nombre de promenades. Les rives du Loing et du canal sont agréablement ombragées; des coteaux qui les dominent, on découvre de charmants points de vue : à l'ouest s'étend la forêt de Fontainebleau, dont la lisière n'est qu'à 2 kilomètres de la ville (on compte 11 kilomètres de Moret à Fontainebleau); au sud-est, à 2 kilomètres, entre *Ravanne* et *Montarlot*, un affluent du Loing forme un vaste étang qui nourrit un grand nombre de poissons, de canards sauvages et de poules d'eau.

C'est près de Moret, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, que se trouvait jadis le rendez-vous de chasse sculpté par Jean Goujon, transporté aux Champs-Élysées, à Paris, en 1823, et connu sous le nom de maison de François I^{er} (Voir *Paris illustré*).

Moret se livre actuellement, dans un calme profond, au commerce lucratif des bois, des pavés, des grains, des farines et des vins. Sur ces 1765 habitants, elle compte plus de 1400 vignerons.

Saint-Mammès est un village de 1098 habitants, situé à la jonction du canal du Loing et de la Seine, sur la rive gauche de la Seine, où il possède un petit port.

De Moret à Montereau le chemin de fer court dans la direction de l'est, ayant la route de terre à droite, et la Seine à gauche. Le long de la rive droite du fleuve s'élèvent de petits coteaux qui portent de beaux villages : la *Celle-sous-Moret* (293 habitants), dont l'ancien château de Graville a appartenu à la marquise de Verneuil, maîtresse d'Henri IV; *Vernou* (720 habitants); et la *Grande-Paroisse* (1251 habitants). A la droite du chemin de fer, le paysage devient de plus en plus monotone et insignifiant. Au delà d'un long rideau de peupliers se montre, tout près de la voie, *Varennnes* (429 habitants), dont le clocher carré est orné de clochetons; enfin Montereau apparaît sur la

gauche, à une assez grande distance de la gare, au pied de la colline crayeuse que couronne le château de Surville.

14^e STATION. — MONTEREAU.

10 kil. de Moret. — Saint-Mammès. — 79 kil. de Paris. — 236 kil. de Dijon.
— 433 kil. de Lyon. — 100 kil. de Troyes.

Un *buffet* a été établi à la gare de Montereau, où les trains express s'arrêtent de 4 à 5 minutes, et les trains omnibus de 10 à 20 minutes.

On trouve à cette station des voitures de correspondance conduisant à *Égreville* (28 kilomètres pour 1 franc 25 centimes et 1 franc); — *Lorrez* (24 kilomètres pour 1 franc et 75 centimes); — et *Voulx* (14 kilomètres pour 75 et 60 centimes).

Des omnibus transportent (à tous les trains) des voyageurs de la gare à la ville, et de la ville à la gare, pour 20 centimes aux bureaux et aux hôtels, 40 centimes à domicile (30 et 50 centimes de minuit à 5 heures du matin), avec 30 kil. de bagage.

Montereau-Fault-Yonne (hôtel du *Grand-Monarque*, dans la ville) est une ville de 5465 habitants, chef-lieu de canton du département de Seine-et-Marne, arrondissement de Fontainebleau, située sur la rive gauche de la Seine, à l'endroit où l'Yonne se jette (*fault*) dans ce fleuve. De nombreuses routes viennent y aboutir, et le chemin de fer de Troyes s'y embranche sur celui de Lyon. Elle a su profiter habilement de tous les avantages de sa position; elle fait un commerce considérable de grains, de vins, de bestiaux, de bois, de charbons; elle possède, en outre, des fabriques de porcelaine opaque, de faïence brune carmélite et façon anglaise, de pipes, des tanneries, etc.

Sous la domination romaine, Montereau s'appelait *Condate*. Elle doit son nom actuel à un monastère dédié à saint Martin et fondé dans les premiers siècles de l'ère chrétienne; au ^xe siècle, elle faisait partie du comté de Sens; et, vers 1026, Raimond, comte de Joigny, y construisit un château-fort, à la jonction de l'Yonne et de la Seine, pour prélever un péage sur les deux rivières. Une ville se forma peu à peu autour de ce château, dont

Charles le Mauvais s'empara sous le roi Jean, et que reprit le dauphin, depuis Charles V.

En 1419, le pont de l'Yonne, à Montereau, fut le théâtre d'un crime royal qui eut pour la France les plus déplorables conséquences, l'assassinat de Jean sans Peur.

Le duc de Bourgogne, n'ayant pas voulu céder aux prétentions exagérées du roi d'Angleterre Henri V, s'était rapproché du dauphin. Une première entrevue avait eu lieu à Pouilly-le-Fort, sur le pont, à une lieue de Melun. Ils s'étaient mutuellement



Jonction de la Seine et de l'Yonne, à Montereau.

promis la paix, s'engageant à chasser le roi Henri d'Angleterre hors de France. Mais les intrigants qui exploitaient la faiblesse du dauphin, et dont la guerre civile avait fait la fortune, voyaient avec angoisse la fin imminente de leur grandeur. Ils se fiaient peu d'ailleurs au pardon du duc de Bourgogne, et savaient que Jean sans Peur n'oubliait guère. Ils résolurent de l'assassiner. Leur complot tramé, ils l'invitèrent de la part de leur maître à une seconde entrevue, afin de délibérer ensemble « des grandes affaires touchant la séparation des royaumes. » Le lieu du ren-

dez-vous proposé était Montereau, où se trouvait déjà le dauphin avec un nombreux corps d'armée amené des provinces du Midi. Jean sans Peur, qui était à Troyes, refusa d'abord, puis il céda aux instances de Mme de Giac, sa maîtresse, qui le trahissait. Cependant, arrivé à Bray, il hésitait encore. L'évêque de Valence, envoyé à sa rencontre, le détermina, sans se douter du rôle qu'on lui faisait jouer. On convint que le duc aurait le château de Montereau pour logis, que le dauphin aurait la ville, et que la conférence se tiendrait sur le pont de l'Yonne, qui joint la ville au château. « Sur le pont durent être faites barrières, et au milieu une manière de *parc* (ou de loge) bien fermé, où il y aurait une entrée du côté du château et une autre du côté de la ville, à chacune desquelles entrées était un *huis* (porte) qui se fermerait et garderait par les gens de chacun des deux princes. » Le dauphin et le duc Jean devaient entrer dans la loge chacun avec dix compagnons. Contre l'usage accoutumé en ce temps de défiance et de trahisons, les Dauphinois, qui construisirent la loge, n'établirent point de barrières entre les deux partis dans l'intérieur.

Les avertissements ne manquèrent pas au duc de Bourgogne; il n'en tint aucun compte. Seulement, il envoya à la découverte le sire de Giac; celui-ci, qui trahissait son maître, revint en disant qu'il n'avait rien trouvé d'alarmant.

« Le 10 septembre 1419, vers trois heures de l'après-midi, dit M. Henri Martin, le duc descendit au château de Montereau, et, laissant ses gens d'armes à la porte qui regardait la ville, il s'avança, suivi de neuf seigneurs et d'un secrétaire, sur le pont où l'attendait le dauphin. Le duc et ses compagnons, suivant les conventions arrêtées, ne portaient que la cotte et l'épée. Jean sans Peur en fit l'observation à Tannegui Duchâtel et à un autre Dauphinois qui les vinrent recevoir aux barrières avec des haches à leur ceinture; néanmoins il passa outre, en frappant sur l'épaule de Tannegui et disant à sa suite : « *Véez-ci en qui je me fie !* — Vous avez bien tardé ! » répondirent les Dauphinois; et ils l'introduisirent précipitamment dans la loge, lui et le seigneur de Noailles, un des frères du comte de Foix. Les autres seigneurs bourguignons étaient un peu en arrière.

« Les barrières furent refermées derrière eux. Ce qui se passa ensuite a été rapporté très-diversement par les deux partis. Suivant les Bourguignons, le duc aborda le dauphin en ôtant son aumuse (chaperon à longues bandes) de velours noir et en fléchissant le genou : » Monseigneur, lui dit-il, je suis venu à
• « votre mandement. Vous savez la désolation de ce royaume, « votre domaine à venir, entendez la réparation d'icelui. Quant « à moi, je suis prêt d'y exposer le corps et les biens de moi et de « mes vassaux sujets et alliés. — Beau cousin, » répliqua le dauphin, « vous dites si bien que l'on ne pourrait mieux; levez-vous « et vous couvrez. »

« Un signe fut alors, dit-on, échangé entre le dauphin et Tannegui, qui s'écria : « Il est temps ! » et, à l'instant où le duc se releva, Tannegui « le fêrit si roidement d'une hache parmi le « visage, que le duc chut à genoux. » Le duc mit la main à son épée et fit un effort pour se relever; mais le vicomte de Narbonne et les autres chevaliers du dauphin qui étaient tous « armés à « blanc » sous leurs robes, se ruèrent sur Jean et « l'abattirent « à terre comme mort. » Un nommé Olivier Layet l'acheva en lui « boutant une épée par-dessous son haubergeon, tout dedans le « ventre. » Le sire de Noailles tomba, au même instant, la tête fendue par derrière d'un coup de hache. Les autres *Bourguignons* accoururent trop tard.... Un seul des dix compagnons du duc Jean s'échappa: tous les autres furent tués ou pris. Quant au dauphin, il avait été emmené par le président Louvet dès le commencement du tumulte.

« Les soldats dauphinois, embusqués près de l'extrémité du pont donnant sur la ville, s'étaient élancés en foule par la barrière ouverte de ce côté, tandis que l'autre barrière du côté du château avait été fermée, suivant les conventions, pour empêcher les gens d'armes bourguignons d'avancer. »

Tel est le récit bourguignon. Les Dauphinois prétendirent au contraire qu'il n'y avait point d'embûche ni « d'aguet » Le dauphin, suivant eux, parla le premier et exhorta le duc Jean à s'unir franchement à lui contre les Anglais. Le duc lui répondit qu'on ne pourrait rien aviser ou faire, sinon en la présence du roi son père, et qu'il fallait qu'il y vînt. « J'irai devers monsei-

gneur mon père, reprit le dauphin, quand bon me semblera, et non mie à votre volonté. » Le sire de Noailles, alors, aurait porté une main sur son épée et étendu l'autre comme pour saisir le dauphin, en disant : « Monseigneur, vous viendrez à présent à votre père ! » Tannegui prit le dauphin dans ses bras et l'emporta hors du « parc, » tandis que le vicomte de Narbonne, Robert de Loire, Guillaume Bouteiller et Frottier, frappaient sur le duc et sur Noailles. « Tu as coupé le poing à mon maître, s'écria Bouteiller, ancien serviteur du feu duc d'Orléans, je te couperai le tien. » Les détails mêmes de la version des Dauphinois, telle que la rapporte Juvénal, prouvent, ce qu'ils voudraient nier, la préméditation du meurtre.

L'escorte bourguignonne s'enfuit du côté de Bray, poursuivie l'épée dans les reins par les Dauphinois : le détachement qui occupait le château de Montereau se rendit, faute de vivres et d'artillerie. Le jeune comte de Clermont, le sire de Giac et Philippe Jossequin, prêtèrent serment au dauphin, ainsi que la dame de Giac, ce qu'on interpréta généralement comme un aveu de leur complicité. Tous les autres prisonniers déclarèrent qu'ils aimeraient mieux mourir que de suivre cet exemple : on leur imposa une rançon, excepté à l'amiral Charles de Lens, qui fut mis à mort.

« Ainsi finit Jean sans Peur, par une trahison aussi noire que celle dont il avait lui-même donné l'exemple, douze ans auparavant, envers le duc d'Orléans. Les conséquences en devaient être plus terribles encore ; chacun des grands forfaits qui se succédaient périodiquement depuis l'avènement de Charles VI enfouissait la France plus avant dans l'abîme. La France venait d'être assassinée, pour ainsi dire, avec le duc de Bourgogne. »

Le 20 juin 1420, le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, fils de Jean sans Peur, secondé par le roi d'Angleterre, s'emparait de Montereau. Il fit déterrer le corps de son père, qui avait été inhumé « à peu d'honneur. » en l'église Notre-Dame de Montereau, et, « après grand deuil et service solennel, » il l'envoya en un cercueil de plomb, « plein de sel et d'épices, » aux Chartreux de Dijon.

En 1437, Charles VII vint assiéger Montereau avec 6000 com-

battants. Les défenseurs de la ville (Anglais et Français *reniés*) se défendirent vaillamment pendant six semaines. Enfin, ils ne purent pas repousser un assaut terrible dans lequel le roi fit son devoir comme les autres, dit le chroniqueur Berri; pour la première fois de sa vie, il paya de sa personne. La ville fut pillée, mais la vie des hommes et l'honneur des femmes furent respectés par ordre du roi; Charles VII avait, au moins pour vertu négative, l'antipathie des excès des gens de guerre. La garnison se réfugia dans le château. Les canons et les bombardes des Français, dirigés par Jean Bureau, battirent si furieusement cette forteresse, que les assiégés furent bientôt obligés de se rendre à discrétion; les « Français reniés » n'eurent point de merci, la plupart furent pendus; le roi fut miséricordieux aux Anglais pour l'amour du dauphin, enfant de quinze ans, qui venait de faire ses premières armes à côté de lui, et qui implora la grâce des vaincus (22 octobre 1427).

Pendant les guerres de religion, Montereau fut tour à tour occupée par les deux partis. Elle eut alors beaucoup à souffrir. Du 15 avril 1590, date de l'entrée d'Henri IV, jusqu'au 18 février 1814, elle jouit des bienfaits de la paix; mais ce jour-là elle devint une fois encore un champ de bataille.

Un corps de troupes alliées, fort de 25 à 30 000 hommes, et commandé par le général Bianchi, avait passé la Seine à Montereau, et s'était avancé par la rive gauche du fleuve jusqu'à Fontainebleau, en même temps que le gros de l'armée de Schwarzenberg descendait vers Paris, en suivant les routes de la rive droite. Quand Schwarzenberg, attaqué par Napoléon, se replia sur Troyes, le corps du général Bianchi dut revenir à Fossart, hameau situé à 3 kilomètres de Montereau. Napoléon résolut de le devancer à Fossart pour lui couper la retraite. Il donna donc l'ordre au maréchal Victor d'occuper, le 17 février au soir, les ponts de Montereau, qui étaient faiblement gardés. Le maréchal ne se mit en mesure d'obéir que le 18 au matin. Pendant la nuit, un corps de Wurtembergeois s'était établi sur les hauteurs de Surville, en avant de Montereau, de manière à couvrir la ville et les ponts. Quand Napoléon arriva, à deux heures de l'après-midi, par la route de Valence, les Wurtembergeois résistaient

encore avec avantage aux attaques du maréchal, dont le gendre, le général Château, venait d'être tué. « Un effort vigoureux, dit M. A. de Vaulabelle, le rend bientôt maître des hauteurs qui dominent le confluent de la Seine et de l'Yonne. Puis, à l'aide de batteries qu'il y fait établir à mesure qu'arrivent les pièces, il foudroie les masses wurtembergeoises, alors concentrées sur les ponts et dans les rues de Montereau. Il pointe lui-même les canons de sa garde et commande les décharges. Le feu de l'artillerie ennemie n'est ni moins vif ni moins meurtrier; les boulets sifflent de tous les côtés; bon nombre de canonniers sont tués sur leurs pièces, à côté de l'empereur, qui conserve son calme et continue de prodiguer les encouragements et les ordres. Les soldats, auxquels il est mêlé, murmurent de le voir exposer ainsi sa vie : « Allez, mes amis, » répond-il en souriant à ceux qui insistent pour qu'il se retire, « le boulet qui doit me tuer « n'est pas encore fondu. »

Au bout de quelques heures d'un feu terrible, l'empereur lance sur le faubourg le plus rapproché un corps de gardes nationaux bretons, arrivés depuis quelques jours, et que commande le général Gérard : le faubourg est emporté. On arrive près des ponts. Le général Pajol s'y précipite à la tête de sa cavalerie, et les enlève avec tant de vigueur et de rapidité que les Wurtembergeois n'ont pas le temps de faire sauter une seule arche. On les poursuit dans toutes les rues, sur tous les chemins; leurs pertes sont énormes, mais cette journée du 18 février, glorieuse pour nos armes, est une victoire inutile. La résistance des Wurtembergeois avait atteint son but : pendant la bataille, le gros des forces de Bianchi défilait rapidement à une demi-lieue de là; et, quand nos troupes arrivèrent à Fossart, elles purent apercevoir au loin, sur la route de Sens, les dernières colonnes de ce corps d'armée, dont l'arrière-garde servait de point de ralliement aux fuyards de Montereau.

L'église de Montereau appartenait avant la Révolution à un chapitre de chanoines qui n'existe plus. Elle a été bâtie à deux époques différentes. Le portail, dont les maisons beaucoup trop rapprochées dérobent entièrement la vue, date de la Renaissance. Il est lourd et disgracieux. On y a enclavé une ancienne

porte gothique. L'intérieur se compose d'une nef, d'un chœur et de quatre bas-côtés. Toute la partie inférieure est du ^{xiii}^e siècle, toute la partie supérieure est du ^{xvi}^e. La voûte manque. On l'a remplacée, en 1812, par un affreux plafond. Au second pilier du chœur, à la hauteur de la frise (et non à la voûte, comme on l'a dit si souvent), on remarque une épée suspendue, la pointe tournée vers le sol. Cette épée est en acier et non en bois; elle passe pour avoir appartenu à Jean sans Peur : mais son authenticité n'est nullement démontrée.

À l'entrée de Montereau, à gauche, un vaste bâtiment surmonté d'un petit clocher frappe de loin les regards des arrivants. C'est l'hôpital, appelé aujourd'hui *Asile Napoléon*. Par derrière, fument les cheminées de la fabrique de porcelaine opaque, qui occupe les bâtiments de l'ancien couvent des Récollets.

Quand on a franchi les ponts de l'Yonne et de la Seine, reconstruits au siècle dernier, il faut monter sur la colline crayeuse que couronne le *château de Surville*. De cette colline, transformée actuellement en verger, on découvre une vue très-étendue et très-belle, sur la ville, la jonction de l'Yonne et de la Seine et le cours de ces deux rivières. Le château de Surville appartient aujourd'hui à M. de Quélen.

L'embranchement de Montereau à Troyes est décrit dans l'itinéraire de Paris à Bâle par Troyes, Langres, Vesoul et Mulhouse (chemins de fer de l'Est).

DE MONTEREAU A SENS.

Quand on sort de la gare et des ateliers de Montereau, on laisse sur la gauche l'embranchement de Troyes, qui, à peu de distance, traverse l'Yonne sur un pont de quatre arches. Après avoir croisé ensuite la route de Chéroy, on remonte la vallée de l'Yonne entre la rivière à gauche et la route de terre à droite. Cette vallée est une plaine fertile et boisée. On y traverse le village de *Cannes* (621 habitants), dont le joli château est flanqué de tourelles et entouré de fossés; puis on sort du département de Seine-et-Marne pour entrer dans le département de l'Yonne. Sur la droite se montrent de petits coteaux couverts de vignes; sur

la gauche, d'épais rideaux de peupliers interceptent de distance en distance la vue de l'Yonne, qui tantôt s'éloigne, tantôt se rapproche du chemin de fer.

15^e STATION. — VILLENEUVE-LA-GUYARD.

11 kil. de Montereau. — 90 kil. de Paris. — 225 kil. de Dijon. — 423 kil. de Lyon.

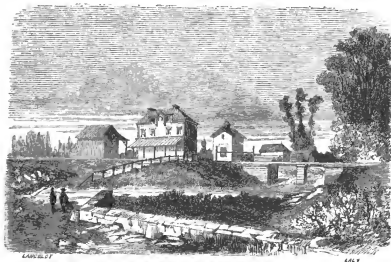
Villeneuve-la-Guyard (hôtel de la Poste) est située à la droite du chemin de fer, sur le penchant d'une colline; la route de terre la traverse. Sa population se monte à 1795 habitants. En 1546, François I^{er} érigea en ville le bourg du même nom. L'église, bâtie dans la seconde moitié du xvi^e siècle, n'a rien d'intéressant.

A la droite et à la gauche de la voie s'étendent de jolies prairies bordées de peupliers. On aperçoit l'Yonne à gauche. On laisse à droite, au delà de la route de terre : — *Villeblevin*, village de 935 habitants, dont l'église et le château couronnent une petite éminence ; — *Chaumont*, village de 545 habitants. Une large avenue monte au château bâti sur le haut de la colline, près de l'emplacement d'un ancien château qui existait encore au xvi^e siècle. L'église date des premières années du xii^e siècle, mais le chœur et le sanctuaire sont du xiii^e ; — *Champigny*, village de 1610 habitants, en avant duquel s'élève son château. Le clocher de l'église, haute tour carrée, est terminé par une flèche ornée de jolies moulures en plomb. M. Victor Petit signale aux archéologues, dans cette église, une porte latérale mutilée, une belle rose à rinceaux gothiques et un beau retable de la Renaissance dans la chapelle de la Sainte-Croix de Jérusalem, fondée en 1519, et éclairée par la large fenêtre ogivale que décore cette rose. De jolis coteaux couverts d'arbres à fruits ou de vignes s'élèvent à peu de distance du chemin de fer. La route de terre, qui longe leur base, traverse la *Chapelle-Champigny* et *Villemanoche*, village de 720 habitants. Sur la gauche, des rideaux de peupliers dérobent à la vue le cours de l'Yonne. On aperçoit le clocher de Pont-sur-Yonne, avant de pénétrer dans la longue tranchée perreyée au milieu de laquelle a été établie la station de cette petite ville.

16^e STATION. — PONT-SUR-YONNE.

12 kil. de Villeneuve-la-Guyard. — 102 kil. de Paris. — 213 kil. de Dijon.
— 410 kil. de Lyon.

Pont-sur-Yonne (hôtel de la *Marine*) est bâti au pied de hautes collines, sur la rive gauche de l'Yonne. Un pont étroit, escarpé et tortueux, construit à diverses époques, le met en communication avec la rive droite de la rivière. Le nombre de ses habitants est de 1725. C'est une ville fort ancienne. Elle était autrefois fortifiée; les Anglais et les calvinistes l'ont ruinée. Il



Station de Villeneuve-la-Guyard.

ne lui reste plus que quelques rares débris de sa muraille d'enceinte, défendue jadis par des tours et des fossés. Le seul monument qu'elle ait conservé est son *église*, construite dans le quartier bas, aux *xiii^e* et *xiv^e* siècles. Les voûtes, achevées seulement au *xvi^e* siècle, furent malheureusement mutilées pendant la Révolution, quand l'église servit de fabrique de salpêtre, et plus tard de magasin de fourrage. Elles avaient été richement ornées.

La route de terre franchit l'Yonne à Pont-sur-Yonne, et longe

sa rive droite jusqu'à Sens. Le chemin de fer reste sur la rive gauche, dont il ne s'éloigne qu'aux environs de Sens. Dans ce trajet, on côtoie à droite des coteaux couverts de vignes et d'arbres fruitiers, et, à gauche, on découvre presque constamment l'Yonne, bordée çà et là d'épais rideaux de peupliers. Le premier village que l'on voit à droite se nomme *Villeperrot* (175 habitants), le second est *Villenavotte* (155 habitants). Plus loin, du même côté, se trouve *Courtois*, en face duquel, sur l'autre rive de l'Yonne, se montre *Saint-Denis* (190 habitants), traversé par la route de terre. Déjà on aperçoit à gauche la cathédrale de Sens, lorsqu'on laisse à droite *Saint-Martin du Tertre* (675 habitants), dont la petite église domine un escarpement de craie d'une puissante formation, mais d'une couleur peu pittoresque. Au sud de cette église et près du chemin de fer, on remarque sur le haut de la montagne deux *buttes* assez considérables, élevées de main d'homme à une époque inconnue, attribuées par la tradition aux Gaulois, et appelées dans le pays *mottes* ou *tombelles*. L'église de Saint-Martin est à 60 mètres au-dessus du niveau de l'Yonne; la première butte, à 84 mètres la seconde, à 96 mètres.

17^e STATION. — SENS.

11 kil. de Pont-sur-Yonne. — 113 kil. de Paris. — 202 kil. de Dijon.
— 399 kil. de Lyon.

Des omnibus conduisent pour 30 cent. (50 cent. à domicile) de la gare près de la cathédrale, qui en est éloignée de plus d'un kilomètre.

On trouve à la station de Sens des voitures de correspondance conduisant à : — *Cerisiers* (19 kil., pour 1 fr.); — *Château-Renard*, par Courtenay (48 kil., pour 3 fr. et 2 fr. 50 cent.); — *Chéroy* (24 kil., pour 1 fr. 25 c., par le courrier, 75 c., et 50 c. par la diligence); *Courtenay* (26 kil., pour 2 fr. 50 cent. et 1 fr. 50 c.); — *Douchy* (39 kil. pour 3 fr. et 2 fr. 50 cent.); — *Montcorbon* (35 kil. pour 3 fr. et 2 fr. 50); — *Triguères* (44 kil., pour 3 fr. et 2 fr. 50 cent.); — *Villeneuve-l'Archevêque* (24 kil., pour 1 fr. 80 cent.).

Sens (hôtel de l'Écu, rue Royale, près de la cathédrale; hôte

de *Paris*, même rue), aujourd'hui l'un des chefs-lieux d'arrondissement du département de l'Yonne, jolie ville de 10 645 habitants, située dans une plaine fertile, sur la rive droite de l'Yonne, près de sa jonction avec la Vanne, existait avant la conquête romaine. Elle était alors la capitale des *Senones* ou *Sénonais*, un des peuples les plus anciens et les plus puissants de la Gaule. On l'appelait *Agendicum* ou *Agetincum*. Elle résista longtemps à César, se soumit une première fois, se révolta bientôt, fut prise par Labiénus après la défaite de Vercingétorix, occupée par César et définitivement conquise.



Église de Saint-Martin du Tertre.

Quand l'empereur Valens divisa la Gaule en 17 provinces, Agendicum devint la métropole de la quatrième Lyonnaise. Les Romains relevèrent ses murailles bâties par les Gaulois, puis construisirent des théâtres, des cirques, des amphithéâtres, des arcs de triomphe, des aqueducs. Six grandes voies de communication venaient y aboutir : 1° d'Alise, 2° de Meaux, 3° d'Orléans, 4° de Troyes, 5° de Paris, 6° d'Auxerre¹. En 356, les

1. On peut consulter sur cet intéressant sujet l'*Itinéraire des voies gallo-romaines* qui traversent le département de l'Yonne, par Victor Petit. Paris, Didron 1851, avec une carte.

Alamans et les Franks tentèrent en vain de la prendre d'assaut. Défendue par Julien, elle résista à toutes leurs attaques. Elle avait été de bonne heure convertie au christianisme par Savinien et Potentien, qui y souffrirent le martyre. Vers 615, saint Loup, son évêque, mit en fuite à l'aide d'une cloche les troupes de Thierry qui l'assiégeaient. En 731 ou 738, son archevêque Ebbon (les chefs de l'Eglise de Sens prirent ce titre dès la fin du ^{vii}^e siècle) défit lui-même les Sarrasins qui étaient sur le point de s'en emparer. Enfin, en 886, elle échappa aux ravages des Normands forcés de battre en retraite à la suite d'un siège de six mois.

Pendant les premiers temps de la féodalité, Sens fut gouvernée par des comtes amovibles qui devinrent héréditaires vers le milieu du ^x^e siècle. Elle souffrit cruellement, à diverses époques, des querelles que ses comtes eurent avec leurs suzerains ou avec les archevêques. Elle fut plus d'une fois assiégée, prise, pillée, et en partie incendiée. Aussi commença-t-elle dès lors à déchoir de son ancienne splendeur. Toutefois, elle vit se tenir dans ses murs de nombreux conciles. En 1140, saint Bernard et Abélard s'y trouvèrent en présence. Attaqué par l'abbé de Clairvaux, l'amant d'Héloïse refusa de prendre la parole pour défendre ses doctrines; il en appela au pape du jugement du concile, qui condamna ses livres au feu.

En 1146, les bourgeois formèrent entre eux une association de défense mutuelle, sanctionnée, puis dissoute par Louis VII, sur la demande d'Eugène III. L'abbé Hébert, abbé de Saint-Pierre le Vif, avait fatigué ce pape des réclamations du clergé sénonais, pendant son séjour à Dijon. Les bourgeois furieux le massacrèrent à son retour. Louis VII investit la ville et punit les plus coupables; mais la lutte se continua pendant plus de quarante ans entre la bourgeoisie et le clergé. Philippe-Auguste y mit un terme en rétablissant la commune.

Sens avait toujours été une ville éminemment catholique. Dès 1522, un individu nommé Passagne y fut attaché au pilori et fouetté par la main du bourreau pour avoir mangé des petits poids au lard en carême; en 1540, un chanoine y brûlait lui-même un de ses neveux, un gentilhomme nommé Langlois, condamné au feu pour avoir prononcé quelques paroles légères

sur la sainte Vierge. En 1562, la populace, soulevée par de faux bruits, massacra tous les protestants qui se trouvaient dans la ville. Aussi Sens fit-elle une chaleureuse réception à Charles IX, même avant la Saint-Barthélemy, et, plus tard, fut-elle une des premières villes de France qui embrassèrent la cause de la Ligue. C'est à *Serbonnes*, village peu éloigné, que naquit Jacques Clément, l'assassin d'Henri III.

« Après la bataille d'Ivry, dit M. Aristide Guibert ¹, Henri IV, sachant combien il lui importait de se rendre maître de Sens, se porta rapidement vers cette place, qu'il fit battre aussitôt par neuf grosses pièces de canon, du côté de la rue Champfeuillard, près de la porte Formeau (14 mars 1590); deux brèches furent pratiquées dans la muraille, ce qui, plus tard, fit remplacer l'ancien nom de Champfeuillard par celui de *rue de la Brèche*. Le gouverneur, Chanvallon, consentit à capituler; mais les habitants, résolus à subir les extrémités les plus horribles de la guerre plutôt que de recevoir chez eux un prince huguenot, contraignirent Chanvallon à se défendre. Ils avaient une artillerie nombreuse, servie par les villageois des environs de Sens avec tant d'adresse et d'énergie, qu'un jour Henri IV étonné demanda de quel régiment étaient d'aussi bons tireurs : « Ce sont des *sabotiers*, » lui répondit-on, voulant désigner par là des campagnards. Au même instant, un coup, parti de l'un des fauconneaux, faillit atteindre le roi : « Ventre-saint-gris, s'écria-t-il, quels sabotiers ! » et quelques jours après il leva le siège pour marcher sur Paris. Sens ne lui ouvrit ses portes qu'en 1594. Soit qu'il eût conservé quelque ressentiment de la résistance des Sénonais, soit qu'il n'eût pas oublié leurs dispositions à son égard, Henri IV dépouilla la commune de tous ses privilèges.

En 1622, Louis XIII obtint du pape Grégoire XV l'érection du siège de Paris en archevêché, et l'archevêché de Sens dut céder à celui de Paris les évêchés de Chartres, d'Orléans et de Meaux. Déjà, en 1543, il avait perdu les bailliages de Troyes, de Langres, de Melun, de Montargis, d'Auxerre, de Chaumont. En 1791, M. de Brienne remplaça son titre d'archevêque de Sens

1. Histoire des Villes de France, t. III.

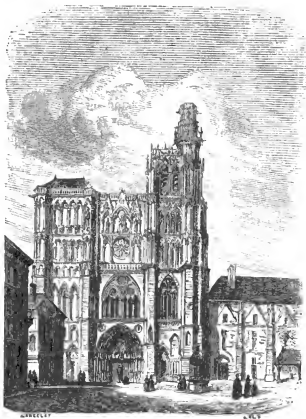
par celui d'évêque du département de l'Yonne, et prêta serment à la constitution civile du clergé. Ce siège, supprimé en 1801, fut rétabli en 1817, avec son ancien titre d'archevêché.

En 1814, le général Allix, enfermé dans la ville de Sens, dont il avait fait murer toutes les issues, la défendit énergiquement contre des bandes de Cosaques qui étaient venues l'assaillir. Le 10 février, le prince de Wurtemberg, étant arrivé avec une partie du quatrième corps, devant cette place forte improvisée, essaya de la prendre d'assaut. Deux attaques restèrent sans résultat. Les alliés allaient se retirer, quand le hasard, ou la trahison, les introduisit dans la ville par une petite porte pratiquée au bas du mur de la promenade du bail, et communiquant avec le collège. Le général Allix dut se replier sur l'autre rive de l'Yonne. A cette époque, Sens était encore entourée de ses vieilles murailles gallo-romaines, dont l'enceinte présentait un ovale allongé et très-régulier. Huit portes donnaient accès dans cette enceinte. Ces portes, reconstruites pour la plupart vers la fin du xiv^e siècle, ont été malheureusement détruites, et les murailles gallo-romaines, qui avaient résisté aux attaques des Wurtembergeois, sont tombés sous la pioche des démolisseurs. Il n'en reste que d'insignifiants débris. Une partie importante des inscriptions et des bas-reliefs que ces démolitions ont fait découvrir se trouve actuellement réunie dans le musée archéologique dont nous parlerons ci-dessous.

Sens est généralement bien bâti et propre. Ses rues, un peu étroites, mais droites et bien percées, sont assainies par des ruisseaux d'eau courante, provenant de l'Yonne et de la Vanne, et dont on peut à volonté augmenter ou diminuer le volume. Quand on y arrive, n'importe par quelle route, la cathédrale attire de loin les regards. C'est de tous ses monuments celui qui mérite et qui reçoit la première la visite des étrangers.

Saint-Étienne, la cathédrale de Sens, occupe, dit-on, l'emplacement d'un temple païen sur les ruines duquel saint Savinien avait construit, vers la fin du iii^e siècle, une petite église dédiée à la Vierge. Cette église et deux chapelles, qui y avaient été annexées, furent rebâties en 841, réparées en 947, puis incendiées en 959. Saint Anastase jeta, en 972, les fondations de

l'église actuelle, qui, dédiée en 999, rebâtie ou continuée de 1144 à 1168, sous l'épiscopat de Hugues de Toucy, incendiée en 1184, fut reconstruite en partie par Philippe-Auguste. En 1267, la tour méridionale s'étant écroulée, on dut la rebâtir, mais elle



La cathédrale de Sens.

ne fut achevée qu'en 1535. Elle a 73^m, 17 de hauteur. On l'appelle la *tour de Pierre*. La tour septentrionale, qui date du règne de Philippe-Auguste, porte le nom de *tour de Plomb*, depuis que Pierre de Charny en fit recouvrir la toiture avec ce métal (1279);

la charpente de cette toiture, menaçant ruine, a été démolie en 1844.

La *façade* de Saint-Étienne, divisée en trois parties par un grand portail central et deux petits portails latéraux, a 47 mètres de largeur.

Le *portail du milieu* que domine une belle fenêtre ogivale, dont la verrière fut brisée, en 1638, par l'explosion de pièces d'artillerie tirées sur la place, à l'occasion de la naissance de Louis XIV, a 13 mètres de largeur et 14 mètres de hauteur. On remarquera ses belles sculptures : animaux emblématiques, ornements de feuillage, signes du Zodiaque, travaux de la campagne, dais figurant des châteaux à tour crénelées. Les statues des apôtres, qui remplissaient les larges embrasures du porche, ont été détruites à la Révolution. A droite et à gauche de la porte, sont représentées les vierges folles et les vierges sages. Le grand pilier central, richement orné, a conservé la statue de saint Étienne, parce qu'on écrivit sur le livre ouvert, que tient le saint martyr, *Livre de la loi*. La légende de saint Étienne est représentée dans le tympan, divisée en sept parties. Soixantedix statuette d'anges et de saints remplissent les voussures. Au centre, une main nimbée, crucifiée, rappelle la présence de Dieu.

Les trois statues colossales—le Christ bénissant et deux anges en adoration—placées au-dessus de la grande fenêtre ogivale, sont des statues modernes, reproduisant d'anciennes statues que le chapitre fit briser vers 1730 pour mettre à leur place un énorme cadran. Enfin, une plate-forme, dont la balustrade est à 41 mètres au-dessus du niveau de la place et que surmonte une croix moderne dans le style du *xiv^e* siècle, termine la partie principale de la façade.

Dans le *portail de droite*, vingt-deux statuette remarquables, représentant les prophètes, dont les têtes ont été malheureusement brisées, décorent les niches trilobées. Les voussures sont occupées par des figures d'anges. Quatre bas-reliefs, *la Mort*, *l'Ensevelissement*, *l'Assomption de la Vierge* et son *Entrée dans le paradis*, remplissent le tympan central. A droite du portail se voient les restes d'une statue équestre de Philippe-Auguste, érigée par Guillaume de Brocia, archevêque de Sens.

La *tour de Pierre*, à laquelle appartient ce portail, est décorée d'un si grand nombre de piliers, de colonnes et de clochetons, que la simple énumération de ces détails remplirait plusieurs pages de ce volume. Signalons seulement les armoiries, récemment restaurées, du roi, du légat-archevêque de Sens, du chapitre et de Mgr de Sallazard, les dix statues représentant les principaux bienfaiteurs de l'église métropolitaine, et hautes de 4 mètres, qui ont été replacées dans la galerie haute (elles sont de M. Maindron), enfin le campanille à huit pans, qui s'élève à l'angle sud-ouest et qui, construit en 1534-35, par Godinet, a 13^m,67 de hauteur.

Trois cent trente-six marches conduisent du niveau de la place sur la *plate-forme* de la tour de Pierre, dont le premier et le deuxième étage sont formés par deux vastes salles voûtées. De la terrasse (le suisse, qui demeure près du portail latéral nord, est obligé, par ordre de l'autorité municipale, d'y accompagner les étrangers; mais il a la permission de les laisser monter seuls jusqu'aux cloches), on découvre un vaste panorama.

Au pied de la cathédrale, se groupe la ville, semblable à un flot de pierre entouré d'un fleuve de verdure; dans la direction du midi au nord, s'étend la vallée de l'Yonne; et, à l'ouest, au delà de l'Yonne et du chemin de fer, s'élève à l'horizon une chaîne de collines crayeuses. A droite, au sommet d'un rocher, se dresse l'église moderne de Saint-Martin, près de laquelle on remarque les deux tombelles ci-dessus décrites (voy. p. 64); à gauche, sur une haute colline, on découvre la chapelle de Saint-Bond, les grandes carrières et les premières maisons du village de Paron. Au nord s'étend, à perte de vue, la vallée de l'Yonne, où l'on aperçoit la petite ville de Pont-sur-Yonne, au milieu d'une ceinture de villages, dont les clochers percent çà et là les bouquets de bois ou les longs rideaux de peupliers. Vers le sud, la grande route suit les contours mollement arrondis des collines boisées qui dominent la rive opposée de l'Yonne. A l'est s'ouvre la fertile vallée de la Vanne.

De la terrasse on redescend cent trente-trois marches pour aller visiter les *cloches*, qui ont joui d'une immense réputation au moyen âge, mais dont diverses fontes et refontes ont bien

diminué le nombre; il n'en reste plus que deux, fondues en 1560, *Savinienne*, qui pèse 31 171 livres, et *Potentienne*, qui pèse 27 730 livres. Il fallait autrefois seize hommes pour les sonner : quatre suffissent aujourd'hui.

Le *portail* de la *tour de Plomb*, à gauche du grand portail, est orné de deux bas-reliefs : la *Libéralité* et l'*Avarice*. La *légende de saint Jean-Baptiste* décore le tympan de la porte. Soixante figures, malheureusement mutilées, forment l'ensemble de cette composition dont un Christ nimbé et bénissant occupe le centre. Tout près de ce portail, le long du collatéral nord, on remarque le *petit portail de saint Denis*, œuvre fine et élégante du *xiv^e* siècle.

Le *grand portail latéral du transept méridional* fut commencé en 1490 et terminé en 1497. La grande verrière, faite à Troyes et posée en 1502 au-dessus de la vie et du martyre de saint Étienne, représente la Résurrection des morts et le Jugement dernier. Ce beau portail, que maître Martin Chambiges exécuta avec l'aide de huit ouvriers, a 19 mètres de largeur sur 41 mètres de hauteur.

Le *portail latéral du nord*, plus remarquable encore que celui du sud, est du même artiste et il a à peu près les mêmes dimensions. Commencé en 1501, il fut achevé en 1516. C'est un des plus admirables chefs-d'œuvre de la sculpture française pendant cette période de l'art gothique. Chacune des innombrables statuettes qui remplissent ses niches si délicatement ciselées porte une banderolle sur laquelle on lit le nom d'un personnage illustre de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Pénétrons maintenant dans l'*intérieur* de cette belle basilique dont nous venons faire le tour.

La *nef* et les *bas-côtés* datent du *xiii^e* siècle; car, en 1234, le roi Louis IX se maria dans la cathédrale, et, en 1239, il y déposa la couronne d'épines. Un *jubé* en stuc, d'un goût déplorable, construit en 1762 à la place d'un jubé du *xiii^e* siècle et de deux autels historiques, dont l'un avait vu bénir le mariage de saint Louis et de Marguerite de Provence, sépare la nef du *chœur*.

Les quatre statues qui le couronnent représentent, dit-on, les quatre Vertus théologiques. La *porte* par laquelle on entre

dans le chœur est un remarquable ouvrage de serrurerie du *xviii^e* siècle. Les *stalles*, surmontées de panneaux de boiseries de chêne, sont de 1730. Le *grand autel* fut élevé, en 1742, sur les dessins de Servandoni.

Un chef-d'œuvre de ciselure, un *retable*, sculpté en pierre tendre, est adossé au cinquième pilier de la grande nef (à gauche en entrant par le grand portail). Malheureusement les statuette ont été brisées; celles qui décorent les niches n'appartiennent pas au monument. C'est près de cet autel que s'élevait le beau mausolée de la famille Sallazard, détruit à la Révolution.

Saint-Étienne est pauvre en tableaux; celui qui représente le *roi Louis IX et son frère Robert, comte d'Artois, portant la sainte couronne d'épines*, est de M. Gaillot, il a été donné à l'église en 1826. Nous ne le mentionnons que parce qu'il rappelle un fait historique qui s'est passé dans cette cathédrale.

Les roses des transsepts excitent l'admiration de tous les connaisseurs, ainsi que les hautes fenêtres qui les avoisinent. Leurs sujets sont exclusivement religieux.

Dix-huit *chapelles*, construites postérieurement à la nef et au chœur, et datant des *xiv^e* et *xv^e* siècles, bordent les côtés des nefs, le chœur et le sanctuaire. Nous les visiterons en commençant par celle de droite.

1° *Chapelle Sainte-Croix*. Ses arcatures indiquent la fin du *xiii^e* siècle. A côté du grand escalier de la tour,

2° *Chapelle Sainte-Anne*.

3° *Chapelle de Saint-Eutrope*, fondée en 1317; elle a été restaurée en 1530 par deux chanoines qui y firent placer des vitraux attribués à Jean Cousin et représentant la légende de saint Eutrope en neuf parties. Au-dessus de l'autel, on remarquera un charmant bas-relief en pierre, daté de 1531, représentant *la Passion*, divisé en dix sujets et composé de vingt-huit figures.

4° *Chapelle Sainte-Marguerite*, fondée en 1257, refaite au *xv^e* siècle.

5° *Chapelle Saint-Jacques*, fondée en 1295, mais restaurée à diverses époques.

6° *Chapelle de la Vierge*, bâtie sur l'emplacement de l'église

primitive; reconstruite au xv^e siècle; restaurée en 1574. L'autel, qui a été si ridiculement peint et doré il y a quelques années, date de la Restauration. Le tableau de l'*Assomption* est de Restout. La statue de la Vierge, sculptée en pierre et donnée en 1334 par un chanoine, était peinte de couleurs éclatantes et ornée de plaques de verre historié. On a badigeonné le tout en gris.

7^e Chapelle de Saint-Martial, fondée en 1320 et reconstruite au xvi^e siècle.

8^e Chapelle de Saint-Mammès (xvi^e siècle). Entre cette chapelle et la suivante s'ouvre l'escalier du Trésor, dont les dix-sept marches conduisent à une vieille porte ornée de ferrures du xiv^e siècle. Cette porte franchie, il faut encore monter seize marches pour atteindre la salle du Trésor, vaste salle voûtée en berceau, où l'on conserve entre autres curiosités :

Un coffret en ivoire à douze faces, du xii^e siècle ; un grand peigne en ivoire de saint Loup (iv^e siècle), avec une monture en cuivre du xiv^e siècle portant cette inscription : *Pecten sancti Lupi*; plusieurs coffrets et reliquaires en ivoire, bois et ivoire, et cuivre doré; deux anneaux de saint Loup et de Grégoire XI; une petite statuette de saint Michel terrassant le dragon; une tapisserie soie et or, représentant l'*Adoration des mages* (3^m,25 de longueur sur 1^m,35 de hauteur), avec les armes de la famille Bourbon-Vendôme, et sa devise : NESPOIR, NE PEVR (xv^e siècle); une seconde tapisserie, d'un travail encore plus splendide que la première, divisée en trois parties, représentant : 1^o à gauche, *Salomon couronnant Bethsabé*; 2^o à droite, *Esther aux pieds d'Assuérus*; 3^o au centre, le *Couronnement de la Vierge* (ouvrage du xv^e siècle); une troisième tapisserie représentant également des sujets religieux, et une quatrième représentant un *Concert d'Ange*s (ces deux derniers morceaux appartiennent encore au xv^e siècle); le manteau du sacre de Charles X; de nombreuses reliques; un grand fragment de la vraie croix, donné à la ville de Sens par Charlemagne, vers 800, et enchâssé dans un reliquaire en or, orné de deux rubis, six saphirs et huit perles; le tout contenu dans une boîte en cristal et en argent; un admirable Christ en ivoire, de 60 centimètres de hauteur, par Girardon; un fauteuil qu'on persiste à qualifier de fauteuil de saint Loup, malgré son origine évidemment moderne, etc.

Dans une armoire spéciale sont étalés les vêtements sacerdotaux de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Ils consistent en une chasuble, une aube, une étole, un manipule, un cordon, une mitre et deux

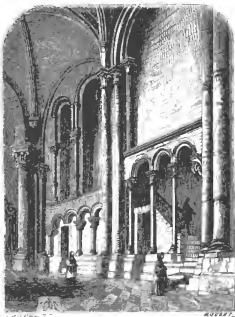
collets. On sait que Thomas Becket séjourna pendant quelques mois à l'abbaye de Sainte-Colombe, voisine de Sens (voir page 87). C'est de cette abbaye que proviennent, dit-on, ses vêtements, qui paraissent authentiques, mais qui ont été un peu réparés.

9° *Chapelle de Notre-Dame de Lorette*, grande chapelle ovale construite en 1540, rebâtie en 1845, et dont le vitrail mutilé est attribué à Jean Cousin.

10° *Chapelle de Saint-Savinien*, construite vers 1206 (vitreaux du XIII^e siècle) et renfermant le martyre de saint Savinien, ouvrage médiocre du sculpteur Hermand.

11° *Chapelle de Sainte-Colombe*, reconstruite en 1846 après divers accidents.

Depuis quelques années on a placé dans cette chapelle le tombeau du dauphin, les bas-reliefs du mausolée du cardinal Duprat, et deux belles statues en marbre agencouillées. Ces œuvres d'art étaient disséminées auparavant dans diverses parties de



L'escalier du Trésor.

l'église. Les restaurations qu'ont nécessitées ces changements ont été exécutées par un jeune statuaire de Sens, M. Deligand.

Le *tombeau du dauphin*, fils de Louis XV, père de Louis XVI, et de sa femme, Marie-Josèphe de Saxe, ouvrage de Guillaume Coustou, et l'un des chefs-d'œuvre de cet éminent artiste, s'élevait jadis au milieu du chœur. Deux statues de *la Religion* et de *l'Immortalité* décorent une de ses faces. Un petit génie des sciences s'appuie sur une sphère; derrière lui sont divers attributs et

plusieurs instruments scientifiques. Du côté opposé, deux autres statues représentent *le Temps* et *l'Amour conjugal*, auquel un génie montre une chaîne de fleurs brisée. Les faces latérales sont couvertes d'inscriptions. Les écussons du dauphin et de la dauphine ornent le soubassement, et le sommet soutient deux urnes en marbre blanc, qui, seules, rappellent un peu que ces magnifiques blocs de marbre sont destinés à figurer un tombeau. En 1792, ce mausolée fut sauvé de la destruction par la fermeté du maire, M. Menestrier. En 1793, on l'enleva de la cathédrale, et les corps du dauphin et de la dauphine furent inhumés dans le cimetière public. En 1814, eut lieu une cérémonie solennelle d'exhumation et de réintégration.

Le mausolée du cardinal *Duprat*, archevêque de Sens, et chancelier de France, a été malheureusement détruit à la Révolution. Les bas-reliefs qui le décoraient sont seuls parvenus jusqu'à nous. On les avait placés dans la chapelle Saint-Germain. Ils représentent : le cardinal Duprat siégeant à la chancellerie) 21 figures); son entrée à Paris (50 figures); l'assemblée du concile où il présida (24 figures); sa première entrée (c'est-à-dire après sa mort, 1535) dans la cathédrale de Sens (60 figures). On ignore le nom de l'artiste qui a sculpté ces quatre admirables bas-reliefs qui ont 42 centimètres de hauteur sur 76 centimètres et 1^m,75 de largeur.

De chaque côté de ces bas-reliefs on a placé deux belles statues en marbre blanc agenouillées, qui étaient depuis longtemps reléguées dans les greniers. Elles représentent l'archevêque Jacques Duperron et Jean Duperron, son neveu.

Entre la chapelle de Sainte-Colombe et la suivante, on passe devant trois anciennes fenêtres du XIII^e siècle qui ont conservé leurs vitraux primitifs.

12° Chapelle de Saint-Thomas de Cantorbéry.

13° Chapelle de Saint-Jean, la partie la plus ancienne de l'édifice; car elle fut bâtie dans les premières années du XIII^e siècle. Les fenêtres de l'abside ont été réparées il y a peu d'années.

14° Chapelle de Saint-Sulpice, fondée en 1296.

15° Chapelle de Saint-Aubin, fondée vers 1307.

16° Chapelle de Saint-Germain, bâtie vers 1298, restaurée en

1778. On y remarque un bas-relief moderne, sculpté par Goix, et représentant un trait de la vie de saint Nicolas.

17° *Chapelle de Saint-Fiacre.*

18° *Chapelle de Saint-Denis*, placée au-dessus du passage conduisant au cloître.

« Ce qui caractérise la cathédrale de Sens, dit M. Viollet-le-Duc (*Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, tome II, art. *Cathédrales*), c'est l'ampleur et la simplicité des dispositions générales. La nef est large, les points d'appui résistants, élevés seulement sous les retombées réunies des grandes voûtes; le chœur est vaste et profond. L'architecte avait su allier la mâle grandeur des églises bourguignonnes du xii^e siècle aux nouvelles formes adoptées par l'Ile-de-France. Mais il ne faut pas croire que ce monument nous soit conservé tel que l'avait laissé Hugues de Toucy.... Saint-Étienne de Sens est une cathédrale à part, comme plan et comme style d'architecture; contemporaine de la cathédrale de Noyon, elle n'en a pas la finesse et l'élégance. On y trouve, malgré l'adoption du nouveau système d'architecture, l'ampleur des constructions romanes, bourguignonnes et de Langres, comme un dernier reflet de l'antiquité romaine. Ce qui caractérise la cathédrale sénonnaise, c'est surtout l'unique chapelle absidale, et les deux absidioles des transsepts. Quoique Sens et Langres dépendissent de la Champagne, ces deux églises appartiennent bien moins à cette province qu'à la Bourgogne, comme disposition et style d'architecture. »

Quand on a visité la cathédrale de Sens, les autres églises offrent peu d'intérêt. Nous ne leur accorderons qu'une simple mention. — L'église paroissiale de *Saint-Hilaire* était autrefois la plus considérable de la ville. — Près du couvent des *Jacobins*, où Jacques Clément, né au village voisin de Serbonnes, a été élevé, on peut voir encore quelques débris d'une église du xv^e siècle transformée en grange. — *Saint-Jean*, qui dépend de l'hôpital, a une jolie abside du xvi^e siècle. — *Saint-Maurice* (dans l'île d'Yonne) a été bâtie au xiii^e siècle, mais la grande nef est du xvi^e. Son grand pignon ogival en bois, et son petit clocher aigu, lui donnent de loin un aspect pittoresque. A gauche, en entrant, on remarque dans une châsse du xviii^e siècle les osse-

ments de trois saints très-vénérés à Sens : saint Fort, saint Guinefort et sainte Ameline. — *Saint-Pierre le Rond*, église paroissiale, située vers le centre de la ville, date du ^{xiii}^e ou du ^{xiv}^e siècle ; le bas côté nord est du ^{xv}^e (vitraux du ^{xvi}^e siècle, malheureusement mutilés). A l'extrémité de la petite nef, se voit un bas-relief assez curieux par les costumes des personnages qu'il représente : le Christ mis au tombeau.

Saint-Savinien, église située à l'extrémité du faubourg de ce nom, à l'est de la ville, est le monument chrétien le plus ancien de Sens. Malheureusement elle a été mutilée par de maladroites restaurations. Saint Savinien en jeta les fondements vers la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle ; elle fut reconstruite au ^v^e siècle, puis au ^{xi}^e. On l'a restaurée et rendue au culte il y a peu d'années, mais ces restaurations ont été faites sans intelligence et sans goût. La crypte date de 1001. Elle est voûtée en plein cintre, à peu près carrée et éclairée par une fenêtre nouvellement restituée. Quatre inscriptions (du ^x^e siècle) sont incrustées dans les murailles latérales. La grande pierre qui couvre l'autel est, dit-on, celle sur laquelle saint Savinien offrait le sacrifice de la messe quand il fut frappé par derrière à coups de hache. Elle avait été brisée à la Révolution, mais ses fragments ont été recollés. Le clocher s'élève au centre de l'édifice ; sa partie inférieure est de la même époque que l'église ; toutefois, le dernier étage date des premières années du ^{xiii}^e siècle. Saint Savinien avait été enseveli après son martyre dans cette église, qu'il avait dédiée au Sauveur, et qui depuis a porté son nom. En 857, l'évêque Wénilon, obéissant aux ordres de Charles le Chauve, transféra sa dépouille mortelle dans l'église du monastère de Saint-Pierre le Vif. En 1001, l'évêque Léothéric la rendit à la primitive église. En 1031 on la transféra de nouveau à Saint-Pierre le Vif, où elle resta jusqu'en 1790. Depuis cette époque, ces précieuses reliques sont déposées dans l'église de Saint-Étienne.

L'Officialité est le vaste édifice qui s'élève à droite de Saint-Étienne au pied de la grande tour de pierre. Il a été bâti en 1231, détruit en partie lors de l'écroulement de la tour, en 1267, et réédifié depuis.

Ce monument, « unique dans son genre, » disait M. Viollet-le-

Duc, dans son rapport au ministre de l'intérieur, en date du 1^{er} avril 1851, fut construit d'un seul jet, sous le règne de saint Louis et l'épiscopat de Gauthier Cornu, c'est-à-dire à la fin de la première partie du XIII^e siècle; il offre donc une parfaite unité de style. Malgré son importance archéologique, il était complètement abandonné depuis longtemps, et il tombait presque en ruines, lorsque, en 1841, le conseil général de l'Yonne le vendit à la ville de Sens, en spécifiant dans l'acte qu'il ne serait pas démoli. La ville exécuta cette clause; mais, si elle ne démolit rien, elle ne restaura rien. Sur le rapport de M. Viollet-le-Duc, le ministre de l'intérieur a décidé que ce curieux édifice, classé parmi les monuments historiques, serait restauré aux frais de l'État. Une somme de 450 000 fr. a été mise en conséquence à la disposition de M. Viollet-le-Duc. Les détails suivants sont empruntés en majeure partie au rapport du savant et consciencieux architecte, chargé de cette restauration¹.

Cinq belles statues de pierre, dont les têtes avaient été brisées, décoraient le sommet des grands contre-forts de la façade : saint Étienne au milieu, entre saint Savinien (à droite) et saint Potentien (à gauche), du côté de la cathédrale, Gauthier Cornu, qui rebâtit l'Officialité, et du côté opposé Louis IX; la seule statue authentique de Louis IX que l'on connaisse aujourd'hui. Chacune de ces statues était placée dans une niche peu profonde, bordée de belles colonnettes dont les chapiteaux feuillagés portaient le couronnement, représentant des châteaux fortifiés, des églises et des prisons. Quatre contre-forts plus considérables, placés aux angles, soutenaient une terrasse ronde construite en encorbellement et pouvant servir de guérite.

L'Officialité se compose à l'intérieur d'un étage souterrain, d'un rez-de-chaussée, dans lequel se trouvaient la salle du tribunal et les cachots, et d'un premier étage contenant la grande salle synodale.

Tous les *cachots* de l'Officialité sont restés intacts, cloisonnés assez grossièrement dans la salle du rez-de-chaussée.

1. La restauration extérieure des maçonneries est terminée, les statues sont réparées. On va faire les voûtes intérieures et la charpente supérieure ainsi que les tuiles vernissées de la couverture. En 1861, les travaux seront achevés (mai 1859).

« On peut arriver, sans avoir besoin de lumière, dans le premier de ces cachots, dit M. Victor Petit, qui les a visités et décrits avant que les travaux de restauration fussent commencés ; un couloir étroit, fermé à ses deux extrémités par des portes chargées d'énormes ferrures et fermetures, y aboutit. C'est une petite salle à peu près carrée, voûtée en pierre et à peine éclairée par un soupirail garni de barres de fer.

« Les parois inférieures de ces tristes murailles sont couvertes d'une quantité innombrable de ciselures grossières représentant des armes, des écussons, des fleurs de lis et des croix. On peut reconnaître encore des figures d'évêques invoquées par des prisonniers, des christs en croix auxquels s'adressent également de pauvres détenus ; enfin une innombrable quantité d'inscriptions de toutes grandeurs et datant des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles.

« Un couloir complètement obscur conduit à un second cachot qui a, de même que le premier, porté de nombreuses marques du séjour d'un grand nombre de malheureux. Mais un cachot plus affreux encore, parce qu'il est tout à fait privé d'air et de lumière, reste à visiter. La petite trappe, qui forme la seule ouverture de ce cachot, s'ouvre à l'entrée du second couloir : on ne peut y descendre qu'à l'aide d'une échelle ; mais, suivant la tradition, c'était avec des cordes qu'on y descendait les condamnés. Ainsi qu'on peut s'en convaincre, les prisons ecclésiastiques, au moyen âge, ne le cédaient en rien aux plus horribles prisons militaires. Disons encore, avant de sortir de ces épouvantables cachots, que des ouvertures étroites, pratiquées dans le haut des murs, permettaient d'espionner les prisonniers et aussi de leur descendre des aliments. »

Dans la salle du tribunal, on remarquait les traces de deux cheminées, dont l'une, très-profonde et placée près d'une fenêtre, servait peut-être à donner la question aux prévenus. Cette salle, divisée en trois pièces — on y avait même ouvert des portes — sera rétablie dans son état primitif.

La partie la plus importante de l'Officialité est la grande *salle synodale*, qui, voûtée en pierre, éclairée, du côté de l'ouest et du sud, par de grandes et belles fenêtres largement ouvertes dans tout l'espace compris entre les contre-forts, du côté de l'est,

par des fenêtres hautes, assez étroites, était destinée à des réunions nombreuses, car le diocèse de Sens comprenait autrefois plus de 800 prêtres séculiers. — M. Viollet-le-Duc, qui fait un grand éloge de ses dispositions intérieures, aussi commodas pour les auditeurs que favorables aux orateurs, la restaure telle qu'elle existait avant l'écroulement de la tour (1267). Elle avait été détruite en partie; en la rebâtissant, on y fit des changements regrettables; et dans le siècle dernier de nouveaux travaux de réparation ou d'aménagement achevèrent de lui ôter sa physiologie primitive. Non-seulement M. Viollet-le-Duc la reconstruira dans son état ancien, mais il ornera ses murailles de peintures, ses grandes et belles fenêtres de verrières en grisailles, et il rétablira ses vastes cheminées, dont les manteaux existent encore en partie. Dans son opinion, cette pièce « qui est certainement le plus beau modèle d'architecture de ce genre que possède la France, offrira un exemple admirable de salle destinée à contenir un grand nombre de personnes; elle remplit si complètement et si dignement son programme, que sous ce rapport elle présentera aux architectes de notre temps un spécimen propre à agrandir leurs idées, tout en restant dans des données générales fort simples. »

On remarquera, dans le bâtiment qui relie l'Officialité à l'archevêché actuel : le petit portail latéral, « un des plus beaux spécimens de l'ornementation de l'époque de la Renaissance; » une charmante petite porte d'escalier (dans la seconde cour) dont les sculptures appartiennent moitié au style gothique, moitié à celui de la Renaissance; les grandes fenêtres ornées d'élégantes arabesques et le puits de la même cour.

Le vaste corps de logis qui s'élève près de l'abside de la cathédrale a été construit, en 1557, par le cardinal Louis de Bourbon; il n'est décoré d'aucune sculpture. C'est la résidence actuelle des archevêques de Sens. Les autres bâtiments, plus modernes, n'offrent aucun intérêt.

En face de la cathédrale, sur la place Saint-Étienne, un vieux bâtiment en mauvais état attire l'attention des étrangers. C'est l'*ancien hôpital* dont notre dessin représente la façade, et qui sert aujourd'hui de halle au blé, de boucherie et de caserne. Il

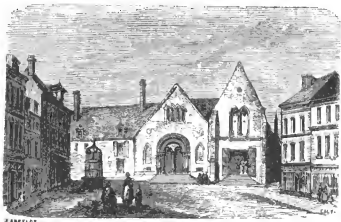
est question de le démolir pour le reconstruire. Le grand portail de la halle au blé date du *xv^e* siècle, les fenêtres ogivales des pignons sont moins anciennes encore; mais quelques fenêtres de la chapelle (aujourd'hui la boucherie) indiquent le *xiii^e* siècle. Cette chapelle fut fondée en 1542 par un archidiacre de Sens, nommé Jean Ferrand.

Depuis 1854, Sens possède un *lycée impérial* dont la prospérité augmente d'année en année. Le nombre des élèves dépasse 300. De vastes bâtiments viennent d'être ajoutés à l'ancien collège, par lequel les Wurtembergeois sont entrés dans la ville en 1814, et dont les murs portent encore de nombreuses traces de balles. Vis-à-vis du lycée, de l'autre côté du Mail, s'élève l'*orphelinat départemental*.

Avec les murs d'enceinte de la période gallo-romaine sont tombées, depuis cinquante ans, les fortifications et les portes pittoresques bâties à Sens pendant le moyen âge. Il ne reste plus que d'insignifiants débris de ces constructions défensives des temps passés, dont on trouvera une description détaillée dans le guide de M. Victor Petit. Un seul fragment un peu considérable se voit encore à gauche de la porte Dauphine (en sortant de la ville. Mais leurs parties les plus intéressantes — les sculptures et les inscriptions — ont été réunies depuis quelques années dans le *musée lapidaire* de la ville, c'est-à-dire placées sous des auvents dans le jardin de l'hôtel de la mairie (rue du Cheval-Rouge). Ce musée mérite d'être signalé aux archéologues. Ses principales curiosités sont décrites dans le *Bulletin* que publie la Société archéologique de Sens. Les murailles de Sens furent construites, à ce qu'il paraît, lors de la grande invasion des barbares. Pour les élever à la hâte on abattit les monuments qui décoraient la ville. Aussi, en les démolissant, y a-t-on trouvé un grand nombre de bases, de chapiteaux, de fûts de colonnes cannelées, de fragments de corniches, de bas-reliefs, de monuments funéraires et d'inscriptions. Plus tard on dut souvent les réparer, et on les couronna d'une terrasse défendue par des machicoulis et par des créneaux. Quant aux portes, qui avaient sans doute beaucoup plus souffert, elles furent, comme nous l'avons déjà dit, reconstruites au moyen âge. Elles ont toutes été démolies depuis le

commencement de ce siècle. La porte Dauphine, la seule porte que Sens ait conservée, date de 1777.

Au premier étage de l'hôtel de la mairie, on peut visiter la *bibliothèque de la ville*, qui possède 10 200 volumes environ, 150 manuscrits et 4000 pièces d'archives. En y montant, on remarque dans l'escalier quelques morceaux antiques et huit médaillons de plâtre demi-allégoriques, relatifs au dauphin et à la dauphine, et qui devaient orner dans le principe la porte Dauphine. La première salle, la plus grande, contient une collection d'objets d'art antiques et du moyen âge, d'oiseaux, de coquillages et de minéraux recueillis par Alfred Lorne, jeune savant



L'ancien hôpital (la halle au blé) de Sens.

sénonais mort à la fleur de l'âge. Parmi les manuscrits on remarquera surtout le *libellus Evangeliorum*, grand in-4 manuscrit du XIII^e siècle, sur parchemin ; mais la principale curiosité de la bibliothèque de Sens est le *diptyque*, qui sert de couverture au fameux missel connu sous le nom d'*Office de la fête des fous et de l'âne*. Millin en a fait le sujet d'une dissertation étendue dans son recueil de monuments inédits. Il y a quelques années, le gouvernement en a offert 10 000 fr. en livres à la ville, qui a refusé ce marché. En effet, ce diptyque est doublement curieux. Le texte en a été, dit-on, composé par Pierre de

Corbeil, qui fut archevêque de Sens, de 1199 à 1221. Mais ce qui lui donne surtout une grande valeur archéologique, c'est l'admirable couverture en ivoire qui l'enveloppe. Les deux feuilles, hautes de 35 cent., larges de 16, ornées de sujets mythologiques, sont appliquées sur des planches de chêne et dans un cadre couvert de lames d'argent. Le travail annonce la décadence des arts, les personnages sont grossiers, mais l'ensemble offre un aspect varié et poétique. Les savants ne sont pas d'accord sur les sujets que représentent ces deux plaques d'ivoire, qui, selon l'opinion générale, auraient été sculptées au II^e ou III^e siècle.

Duchalais, enlevé trop tôt à la science, a publié dans le Bulletin de la Société archéologique de Sens (1854) une explication de ce célèbre diptyque auquel M. Quantin, l'archiviste d'Auxerre, a récemment consacré un intéressant article dans le *Magasin pittoresque* (1857), ce beau recueil, si remarquablement dirigé depuis sa création par son fondateur, un Sénonais, M. Édouard Charton.

La *fête des fous*, cette réminiscence des anciennes Saturnales, était célébrée à Sens de toute antiquité, selon la déclaration même d'une ordonnance de 1245 qui la proscrivit. Mais le monument le plus ancien qui en constate l'existence est le missel relié dans le diptyque. Ce manuscrit, contenant l'office de la Circoncision, est bien différent de ce qu'on pourrait le supposer. Il vient, en effet, d'être publié par la Société archéologique de Sens. Il offre une suite de morceaux religieux fort graves et dont la mélodie est remarquable. Quelques-uns de ces chants, seulement, sont appropriés à la fête de l'âne, et la prose rimée qui se chantait lorsqu'on amenait la modeste monture du Sauveur à la porte de l'église, le jour de la Circoncision, est un éloge pompeux des qualités du paisible animal. En voici le début :

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus;
Hez, sire asne, hez !

Malgré l'ordonnance de 1245, la fête des fous, dont M. Chérest a écrit l'histoire dans le *Bulletin de la Société des sciences de*

l'Yonne (1853), ne fut supprimée qu'en 1547. Au siècle précédent, ce n'était déjà plus qu'une farce extravagante. Les vicaires de la cathédrale érigeaient un théâtre sur la place Saint-Étienne et y jouaient des mystères. La représentation terminée, ou dans les entr'actes, ils faisaient la barbe à leur préchantre et à tous ceux qui se présentaient. Le préchantre devait, en outre, recevoir trois seaux d'eau sur le dos à l'heure des vêpres, et cela le 1^{er} janvier.

La belle bibliothèque de M. Tarbé, que Millin et M. Victor Petit avaient signalée aux amateurs, a été vendue et disséminée après la mort de son propriétaire. Mais un notaire de Sens, M. Chaulay, possède un trésor qui mérite d'être recommandé aux artistes : c'est un *tableau de Jean Cousin*, que son heureux propriétaire montre avec complaisance à tous les étrangers.

Jean Cousin naquit à Soucy, petite commune du canton de Sens; à quelle époque? on l'ignore. Probablement vers 1500. Nous n'avons pas ici à raconter sa vie, analysée d'ailleurs, d'après la notice de M. Deligand¹, dans le catalogue des tableaux du Louvre, par M. Frédéric Villot. Nous rappellerons seulement qu'il fut tour à tour peintre sur verre, peintre de tableaux, architecte, sculpteur en pierre et en ivoire, graveur sur bois, écrivain. Parmi ses tableaux, il n'en reste que deux qui soient vraiment authentiques : *le Jugement dernier* du musée du Louvre, n° 137, sur toile, et celui que possède M. Chaulay, et qui est peint sur bois. Ce dernier avait, dans le principe, décoré l'une des pièces du domaine de Monthard, voisin de Sens, et qui appartenait, au xiv^e siècle, au père de la troisième femme de Jean Cousin, un Anglais, nommé Bowyer. Plus tard, on en fit la porte d'un charbonnier, où Félibien le découvrit en 1685. Après diverses vicissitudes, il tomba avec le domaine en la possession du beau-père de M. Chaulay. Son authenticité ne saurait donc être contestée. Malheureusement il a été retouché avec une rare maladresse par un artiste sénonais. Il a 1^m,46 de longueur sur 96 centimètres de hauteur. Il porte cette inscription : *Eva prima Pandora*. Félibien l'a décrit, Millin en a publié un dessin inexact.

1. M. Deligand, avoué à Sens, a publié, sur Jean Cousin, une intéressante notice, qui rectifie plusieurs erreurs et contient des faits nouveaux.

Il représente une femme nue, à demi couchée dans une grotte ; un des bras de cette femme s'appuie sur une tête de mort et tient une branche de pommier, l'autre est étendue sur un vase qui figure, non point, comme on l'a souvent écrit, la boîte fatale indiquée par un autre vase d'où s'échappent des génies malfaisants, mais bien, selon l'opinion plus judicieuse de son possesseur, le vase d'Esculape, source de vie, par opposition à l'emblème de la mort. La grotte s'ouvre sur une mer agitée; non loin de là se montre une ville de riche architecture. Malgré des incorrections de dessin et une certaine sécheresse de pinceau, cette figure est vraiment remarquable au double point de vue de la composition et de la couleur. L'influence de l'école italienne s'y fait trop vivement sentir pour pouvoir être mise en doute; mais c'est l'un des premiers essais de la peinture française, et cet essai est presque un chef-d'œuvre. Aussi l'*Eva prima Pandora* doit-elle avoir dès à présent sa place marquée au Louvre, à côté du *Jugement dernier*. Espérons, sans souhaiter pour cela la mort de M. Chaulay, que cette place ne restera pas longtemps vide¹.

Les amateurs de vieilles maisons n'en trouveront qu'un très-petit nombre à Sens. La plus curieuse est celle qui forme l'angle des rues Dauphine et Jean-Cousin. Ses curieuses sculptures en bois représentent tous les ancêtres de la Vierge depuis Abraham (xv^e ou xvi^e siècle).

Le xviii^e siècle a comblé les fossés, creusés vers l'an 1370 par ordre de Charles V, abattu les ponts-levis et planté tout autour de la ville ces allées d'ormes et de marronniers qui, en partie replantées depuis, forment aujourd'hui le *Mail*, la *promenade de Saint-Remy*, les *cours Bourrienne* et *Tarbé*. Des quais et des ponts de l'Yonne on découvre de charmants points de vue. On peut faire en outre dans les environs de Sens plusieurs excursions intéressantes. A 1200 mètres, ou à 15 minutes de la ville, sont les ruines de la **Motte-du-Ciar**. Pour y aller, on sort par la porte d'Yonne, on remonte la rive droite de la rivière, puis on traverse les deux bras de la Vanne, et au delà du second

1. M. Chaulay a recueilli aussi des fragments de vitraux de Jean Cousin, peints pour l'église Saint-Romain, aujourd'hui détruite.

bras, on suit la rive gauche jusqu'à ce qu'on atteigne les ruines. La Motte-du-Ciar n'est plus qu'une masse informe, dont les ruines et les décombres annoncent qu'un édifice assez important a existé sur cet emplacement. « Les uns, dit Millin, veulent que ç'ait été une forteresse bâtie par César; mais rien n'indique une construction romaine; d'autres prétendent que Raynaud, comte de Sens, l'a fait élever pour y renfermer ses trésors. Tout ce qu'on peut penser, c'est que c'est une ancienne forteresse bâtie dans le moyen âge, mais non par les Romains. » J'ajouterai seulement qu'on y a trouvé des fragments de colonnes, des marbres précieux et un grand nombre de médailles antiques. Aujourd'hui encore le sol est jonché de petits morceaux de marbre semblables à ceux qui servaient à faire des pavages en mosaïque. M. Chaulay, le possesseur du tableau de Jean Cousin, a réuni une curieuse collection de ces marbres, dont plusieurs sont devenus fort rares, et ne pourraient même se trouver dans aucun pays, il en a fait faire pour son salon une table magnifique.

La *chapelle de Saint-Bond* (voir ci-dessous, p. 89), située à 30 minutes de l'Yonne, au delà de l'embarcadere du chemin de fer, offre un beau panorama. A 2 kilomètres de la ville, sur la route de Paris, près de la rive droite de l'Yonne, s'élevait autrefois l'*abbaye de Sainte-Colombe*, incendiée en 1608. Il n'en reste qu'un grand bâtiment nu et froid, antérieur de quelques années seulement à cette catastrophe. Ce bâtiment ne mérite pas une visite; mais tous les étrangers qui s'arrêteront à Sens devront aller admirer le beau château de Fleurigny. J'emprunte les renseignements suivants à M. Victor Petit, qui a si bien étudié et décrit le département de l'Yonne, qu'on ne peut que le copier quand on veut être clair, exact et complet.

Fleurigny, village de 557 habitants, se trouve situé dans une petite vallée, à 12 kilomètres de Sens. Pour y aller, on sort de Sens par la porte Saint-Antoine, et, après avoir suivi dans toute sa longueur la rue principale du faubourg, on prend la route de Bray-sur-Seine qui la continue. Au delà de *Saint-Clément* (755 habitants), on laisse à gauche la ferme de *Popelain*, on traverse une plaine fertile, et bientôt, quand on a dépassé la belle maison de campagne de Jouancy, on atteint *Soucy* (750 habi-

tants), la patrie de Jean Cousin. De ce village, situé à 7 kilomètres de Sens, près du petit ruisseau de Voisines, une longue montée conduit au sommet boisé de la montagne du Bouquet, d'où l'on découvre un beau point de vue (près des bois, dans la vallée, on aperçoit cette maison de Monthard, qui fut habitée par Jean Cousin, quand sa fille unique, née de son second mariage, eut épousé l'héritier des Bowyer, Étienne II); on descend alors dans la vallée de l'Oreuse, au fond de laquelle Fleurigny est bâti sur la route de Villeneuve-l'Archevêque à Pont-sur-Yonne.

L'ancien château de Fleurigny avait été démoli par l'ordre de Charles VII pour qu'il ne tombât pas une seconde fois entre les mains des Anglais. Le château actuel fut construit en 1520, et il s'est conservé tel qu'il était à cet époque, moins toutefois le pont-levis devenu inutile; mais les fossés, jadis droits, ont été arrondis, l'aile du couchant a été refaite en entier, presque dans le style primitif: un pavillon octogone complète, de ce côté, l'ensemble des constructions nouvelles, et des parterres de fleurs ou d'arbustes rares remplacent les bâtiments qui fermaient la cour au midi. Malgré ces embellissements, le château de Fleurigny est un curieux spécimen de l'architecture civile au XVI^e siècle.

M. Victor Petit, qui l'a décrit minutieusement, signale surtout aux touristes, outre l'aspect général, les fenêtres de la façade principale; le portail de la chapelle; les pendentifs de la voûte de cette chapelle, composés de plantes, de feuilles, de fleurs, de fruits et d'animaux, merveilleusement sculptés; un vitrail admirable de Jean Cousin (la sibylle Tiburtine montrant à l'empereur Auguste la Vierge qui tient l'enfant Jésus); dans la chapelle supérieure, de belles sculptures en bois; près du grand escalier de pierre, au fond d'une vaste salle, une des plus belles cheminées sculptées que l'art de la Renaissance nous ait laissées; la salle à manger, ancienne galerie voûtée en ogives à nervures; enfin la chambre des tableaux, placée au premier étage. Les peintures de cette salle, — plusieurs sont attribuées aux élèves de Jean Cousin, — représentent les épisodes de la Toison d'or, des chasses, des oiseaux, des fruits, des fleurs, des paysages et des

marines. Ce beau château appartient aujourd'hui à M. le marquis de Raigecourt.

A peu de distance de Fleurigny, près du ruisseau de l'Oreuse, au milieu de prairies marécageuses, on remarque les derniers débris de la *forteresse de Launay*, une des premières commanderies de l'ordre de Malte.

DE SENS A TONNERRE.

Quand on quitte la gare de Sens, on longe, à droite, un petit coteau couvert de vignes, au sommet duquel s'élève un petit pavillon octogonal, bâti il y a peu d'années sur les ruines d'une chapelle du *xii^e* siècle, dont il reste quelques débris peu importants. Cette chapelle avait remplacé elle-même une cellule où saint Bond s'était retiré au *vii^e* siècle pour se faire ermite. De nombreux pèlerins y montaient autrefois pour prier; aujourd'hui, on y vient surtout admirer le beau panorama que l'on y découvre sur la vallée de l'Yonne. On visitera avec intérêt les fabriques de blanc qui exploitent l'immense banc de craie qu'elle domine. D'après la légende, saint Arthème, archevêque de Sens, avait condamné saint Bond à arroser un bâton sec jusqu'à ce qu'il eût pris racine et qu'on l'eût vu se couvrir d'une nouvelle écorce, puis fleurir et porter des fruits.

De Sens à Joigny, la route de terre reste sur la rive droite de l'Yonne. Le chemin de fer remonte, au contraire, la rive gauche. Les paysages des deux rives se ressemblent. C'est partout, dans cette large, fertile et riche vallée, la même nature, riante, agréable, mais un peu monotone : la rivière, qui décrit de gracieux détours entre d'épais rideaux de peupliers, de belles prairies, des champs bien cultivés, des coteaux qui tantôt s'éloignent ou se rapprochent, tantôt s'élèvent ou s'abaissent, là, nus, blancs, crayeux; ici, couverts de vignes ou de bois. On laisse à droite *Paron* (468 hab.; bon vin), et *Gron* (732 hab.); puis on traverse *Étigny* (492 hab.), avant de laisser à droite *Marsangis* (914 hab.) et *Rousson* (475 hab.). L'église d'Étigny, dont la tour carrée est flanquée de contre-forts, possède un curieux bas-relief formant devant d'autel, long de 3 mètres et large de 1 mètre.

Quatre sujets religieux sont représentés dans cet espace. Cette sculpture, qui date des premières années de la Renaissance, est bien conservée. Les fragments du portail sont du ^{xiv}^e siècle. Ce village a figuré dans l'histoire de France. En 1576, Catherine de Médicis et le duc d'Alençon, son fils, y tinrent, dans le château converti aujourd'hui en ferme, des conférences « pour la paix *non paix*, » comme dit un petit volume publié en 1577. Catherine de Médicis y dupa son fils et les protestants une fois de plus, en acceptant presque toutes leurs propositions. Aussi le clergé de Sens, qui ne prévoyait pas ce résultat définitif, et que les concessions accordées aux huguenots n'avaient nullement satisfait, refusa-t-il de chanter un *Te Deum*. Marsangis a conservé quelques vitraux de la belle époque du ^{xiii}^e siècle. Quant à *Rousson*, ce qu'il offre de plus intéressant, c'est son joli ruisseau, qui descend du village de Chaumont.

18^e STATION. — VILLENEUVE-SUR-YONNE.

14 kil. de Sens. — 127 kil. de Paris. — 188 kil. de Dijon. — 385 kil. de Lyon.

Des omnibus, correspondant avec tous les trains, conduisent de la station à la ville, et *vice versa*, pour 25 centimes.

On trouve à la station de Villeneuve-sur-Yonne des voitures de correspondance conduisant à *Piffonds* (12 kil. pour 1 fr. 25 c. et 1 franc).

Villeneuve-sur-Yonne (hôtel du *Dauphin*), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Joigny (Yonne), est une ville de 5206 habitants située sur la rive droite de l'Yonne, au pied de jolies collines boisées et parsemées de maisons de campagne. Pour s'y rendre de la station du chemin de fer, il faut traverser la rivière au delà du faubourg Saint-Laurent. Le pont sur lequel on passe mérite d'attirer l'attention des archéologues. Il se compose, en effet, de douze arches anciennes datant du règne de Louis VII, et de trois grandes arches en plein cintre refaites au ^{xviii}^e siècle. L'une de ces arches, détruite par l'inondation de 1836, rebâtie en briques en 1837, puis en pierre en 1851, a 30 mètres d'ouverture. La longueur totale du pont est de 214 mètres.

A l'extrémité de ce pont s'ouvre une rue qui débouche à peu

de distance dans la Grand'Rue en face de l'église Notre-Dame, l'une des plus belles églises du département de l'Yonne. Avant de décrire ce monument, résumons en quelques mots l'histoire de la ville, plus ancienne que son nom ne semble l'indiquer.

Vers la fin du ^{xiii}^e siècle, on abattit, sur toute la surface de la France, une grande quantité de forêts, pour construire sur leur emplacement des villages ou des bourgs qui prirent presque tous alors le nom de Villeneuve, *villa nova*. Ainsi le département de l'Yonne compte sept localités de ce nom : Villeneuve-l'Archevêque, Villeneuve-la-Guyard, Villeneuve-aux-Riches-Hommes, Villeneuve-les-Genêts, Villeneuve-Saint-Salve, Villeneuve-la-Dondagre et Villeneuve-le-Roi ou sur Yonne.

A son origine, Villeneuve-le-Roi s'appela Villelongue, parce qu'elle s'étendait sur une ligne de 3000 mètres. Elle n'était guère habitée que par des lépreux, — une léproserie y avait été établie, — et par des juifs. Dans le principe, il était permis aux juifs d'y résider, mais, en 1147, le pape Eugène, lors de son séjour à Sens, les en chassa. Vers 1170, Louis VII fonda la ville actuelle, qui, en 1204, possédait un château fort, devenu une des huit résidences royales à cette époque. Ce château, nommé *les Salles*, a été complètement détruit en 1820. On a démoli la chapelle Saint-Jean, qui en dépendait; mais, dans un vaste emplacement qui a gardé la dénomination ancienne, on remarque encore des restes de fondations considérables, reliés à une grosse *tour ronde* dite à tort de Louis le Gros, et qui fait partie de l'enceinte fortifiée de la ville. Cette enceinte, bâtie au ^{xiii}^e siècle, a été presque entièrement démolie. Il faut 20 minutes pour en faire le tour. Des jardins potagers sont cultivés dans ses fossés jadis remplis d'eau, larges encore de 25 mètres et profonds de 10 mètres. Elle était percée de cinq portes, dont deux seulement, la porte de Sens et la porte de Joigny, restent debout aujourd'hui, les trois autres, la porte du Pont, la porte de Rampillon et la porte du Val-Profond, ayant été démolies presque complètement.

Les deux portes actuellement existantes de Villeneuve-sur-Yonne, — espérons que le conseil municipal ne les fera pas abattre, — étaient bâties à peu près sur le même plan; elles se composaient d'un gros corps de logis carré, aux angles duquel

s'élevaient de petites tourelles couronnées de toits aigus, ainsi que le toit central. Elles ont été construites au ^{xiii}^e siècle; mais la partie supérieure date seulement du ^{xvi}^e. Deux herses, au lieu de ponts-levis, en interceptaient l'entrée. L'une de ces herses était placée du côté des faubourgs, et l'autre du côté de la ville. Quant à la tour de Louis le Gros, qui dut être construite sous Philippe Auguste, et peut-être sous saint Louis, elle est, comme l'a remarqué M. de Caumont, l'une des plus belles tours que nous ait léguées le moyen âge. Malheureusement, dans une ville où il n'y a que d'honorables vigneron, on ne peut penser qu'à la conservation des tonneaux. La tour de Louis le Gros n'a pas été démolie, parce que la main d'œuvre coûterait plus cher que les matériaux ne vaudraient; mais on a enlevé la charpente, et les eaux se sont infiltrées entre ses belles voûtes, qui se sont effondrées. C'est une ruine, mais une ruine imposante. N'oublions pas de faire remarquer que cette tour était complètement isolée de l'enceinte fortifiée, un fossé large de 7 mètres à la base, et sur lequel était jeté un pont-levis, les séparait. Ses murs avaient 3^m,85 d'épaisseur. Son diamètre était de 17^m,50 à la base, et de 15^m,50 de la base au sommet. Dans son état actuel, elle a encore 26^m,50 de hauteur. Les salles du rez-de-chaussée et du premier étage ont chacune 7^m,80 de hauteur. Elles sont voûtées en ogive, éclairées, celles du rez-de-chaussée, par une seule ouverture de 45 centimètres de largeur sur 1 mètre de hauteur, celles du premier étage par trois fenêtres, et garnies chacune d'une cheminée. Le deuxième étage est tout à fait ruiné. Un escalier en spirale, et qui compte encore cent quinze marches, existe dans l'épaisseur du mur; cinq meurtrières larges de 10 centimètres et hautes de 1 mètre l'éclairent.

L'Église de Notre-Dame, longue de 71 mètres et large (la façade) de 27 mètres, a été bâtie à diverses époques. La façade est du milieu du ^{xvi}^e siècle (1551); c'est-à-dire de la seconde période de la Renaissance: Les tours, commencées en 1593, n'ont pas été achevées. Les portails sud et nord datent du ^{xiii}^e siècle; leurs sculptures ont malheureusement été mutilées à la Révolution. Au-dessus du portail sud s'élève le clocher, haute tour carrée qui domine toute la ville. Quelques gargouilles

offrent des formes curieuses; mais, comme l'a remarqué avec raison M. Victor Petit, l'ensemble de l'édifice, qui n'a pas de transsepts, est, à l'extérieur, lourd et un peu triste. L'intérieur accuse deux époques bien distinctes. Les premières travées de la nef et de ses bas côtés sont du ^{xvi}^e siècle; tout le reste, et principalement l'abside, est du style gothique primitif, c'est-à-dire du ^{xiii}^e siècle. On y remarque : au premier pilier à droite, une statue de la Vierge et de l'enfant Jésus, sculpture mutilée de la fin du ^{xiii}^e siècle, au-dessous de laquelle est un bas-relief bizarre; de beaux vitraux dans la première et la deuxième chapelle, dans les hautes fenêtres de la nef (côté nord) et dans les chapelles absidales; les sculptures des chapiteaux des faisceaux de colonnettes sur lesquels vient s'appuyer la retombée des voûtes; les voûtes des chapelles absidales; quelques pierres tumulaires; deux copies (*l'Adoration des mages* et un *Christ en croix*) d'après Rubens; une copie (*l'Annonciation*) faite par Paul Delaroche pendant son séjour en Italie; le dais en pierre d'un petit bénitier placé près du portail latéral sud; la chaire, belle boiserie sculptée de la fin du ^{xvi}^e siècle.

De la station de Villeneuve-sur-Yonne à celle de Saint-Julien du Sault, le paysage est presque toujours le même. L'Yonne serpente sur la gauche à travers d'agréables prairies ou des champs fertiles, et les coteaux crayeux qui forment son bassin sont couverts de vignes ou de bois. Sur la rive droite de l'Yonne on aperçoit, à peu près à moitié chemin, le village d'*Armeau* (932 hab.), dominé par son église; la colline voisine, dont le sommet atteint 110 mètres au-dessus de l'Yonne, porte le hameau de *Palteau* et un vieux château entouré de fossés. Selon la tradition locale, l'homme au masque de fer aurait séjourné pendant quelque temps dans ce château.

19^e STATION. — SAINT-JULIEN DU SAULT.

8 kil. de Villeneuve-sur-Yonne. — 135 kil. de Paris. — 170 kil. de Dijon.
— 377 kil. de Lyon.

Saint-Julien du Sault, petite ville de 2463 hab., est située à la droite du chemin de fer dans un joli vallon. On y remarque, outre son église, classée parmi les monuments histo-

riques, plusieurs maisons ornées de poutres sculptées, et datant de la fin du *xv^e* siècle ou des premières années du *xvi^e*.

L'église, dont le grand portail n'a pas été terminé, possède du côté sud un charmant petit porche gothique de la fin du *xiii^e* siècle. L'abside et ses cinq chapelles sont de la même époque. Les bas côtés sud et nord et le porche septentrional méritent aussi une mention spéciale. A l'intérieur, nous signalerons aux archéologues et aux artistes les voûtes du chœur, du sanctuaire et des bas côtés (du *xiii^e* au *xvi^e* siècle), et les vitraux longuement décrits par le savant archiviste d'Auxerre, M. Quantin.

Si l'on s'arrête à Saint-Julien du Sault, il ne faut pas oublier de monter sur la colline que couronne une *chapelle*. Cette chapelle, qui date des premières années du *xiii^e* siècle, est tout ce qui reste d'un ancien château fort, dont on voit encore quelques débris (des fossés et des murs d'enceinte). De la plate-forme au milieu de laquelle elle s'élève, on découvre une belle vue.

En face de Saint-Julien du Sault, sur la rive droite de l'Yonne, est le village de *Villevallier* (595 hab.), qu'un pont suspendu relie à la rive gauche.

Au sud-est de Villevallier s'étendent des collines dont la hauteur moyenne est de 130 mètres au-dessus de l'Yonne. Les grands bois de la *forêt d'Othe* recouvrent leurs sommets; leurs pentes sont tapissées de vignes comme celles des collines plus basses de la rive gauche de l'Yonne. La vallée devient de plus en plus riante et fertile. Le premier village qui attire les regards sur la rive droite de l'Yonne se nomme *Villecien* (510 hab.); la route de terre le traverse. Le *château de Beaugy* se montre, au milieu de beaux massifs d'arbres, sur le sommet de la colline qu'il domine au nord. 1 kil. plus loin, on aperçoit *Saint-Aubin* (1493 hab.), traversé également par la route de terre, et bâti sur le versant d'un étroit vallon. L'église de ce village, lourd et triste à l'extérieur, offre à l'intérieur, dit M. Victor Petit, le type le plus complet et le plus pur, comme construction, d'une église paroissiale au *xiii^e* siècle. Malheureusement, on a enlevé ses anciennes pierres tumulaires pour les remplacer par un horrible dallage moderne, et on a peint avec de l'ocre jaune ses voûtes, ses colonnes et ses chapiteaux. Elle se compose d'une nef, de

deux collatéraux et de deux chapelles formant les branches de la croix. Le sanctuaire, terminé par un mur droit dans lequel s'ouvrent trois fenêtres ogivales très-étroites, semble un peu nu.

Presque en face de Saint-Aubin, sur la rive gauche de l'Yonne, se trouve *Cézy* (1468 hab.), ancien bourg fortifié, qui a conservé quelques débris de ses portes et de ses murailles. Un pont suspendu le relie à la rive droite.

L'Yonne fait de plus brusques détours à travers les prairies qu'elle féconde; les rideaux de peupliers deviennent de plus en plus nombreux, de plus en plus épais; toutefois, à travers leurs intervalles, on commence à découvrir Joigny sur la gauche.

20^e STATION. — JOIGNY.

11 kil. de Saint-Julien du Sault. — 146 kil. de Paris. — 169 kil. de Dijon.
— 366 kil. de Lyon.

Des omnibus, correspondant avec tous les trains, conduisent, pour 30 cent. (50 cent. à domicile), de la station à la ville éloignée de 2 kil.

On trouve à la station de Joigny des voitures de correspondance menant à : — *Aillant* (13 kil. pour 1 fr. 50 c. et 1 fr.); — *Mézilles* (41 kil. pour 5 fr., 4 fr. et 3 fr. 50); — *Saint-Aubin* (21 kil. pour 2 fr. 50, 2 fr. et 1 fr. 75 c.); — *Saint-Fargeau* (51 kil. pour 5 fr. 75 c., 4 fr. 75 c. et 4 fr. 50); — *Saint-Sauveur* (50 kil. pour 4 fr. 50 c.); — *Toucy* (34 kil. pour 3 fr.); — *Villiers-Saint-Benoît* (31 kil. pour 3 fr., 2 fr. 50 et 2 fr.).

Joigny (hôtel du *Duc-de-Bourgogne*), chef-lieu d'arrondissement du département de l'Yonne, est une ville de 6800 hab., située au pied et sur les pentes escarpées de la côte Saint-Jacques, célèbre par ses vignobles, et dont la rive droite de l'Yonne vient longer la base. Quand on a traversé son faubourg, on franchit la rivière sur un pont en pierre de sept arches, bâti, les quatre arches voisines de la rive gauche, au xviii^e siècle, et les trois autres au xvii^e siècle. Ce pont aboutit à un beau quai, spacieux, élevé, bordé de maisons sans style, mais d'un aspect agréable. En amont du pont s'étend une esplanade plantée de plusieurs rangées d'arbres. L'accès de la ville proprement dite est assez difficile. On ne gravit pas sans peine ses rues

étroites, tortueuses, escarpées, dont quelques-unes seraient presque impraticables, si l'on n'avait eu la précaution d'établir des rampes en fer le long des maisons. Toutefois les artistes feront bien de s'y aventurer; ils y découvriront de jolies maisons de bois des *xv^e* et *xv^e* siècles. Dans la partie la plus élevée sont les restes de l'ancien *château*, commencé, de 1570 à 1606, par le comte Louis de Sainte-Marthe et le cardinal de Gondi. Ce château ne fut jamais achevé; il est aujourd'hui en ruine. De ses terrasses on découvre déjà un charmant paysage; mais les amateurs de beaux points de vue devront aller jusque sur la route de Joigny à Cerisiers. L'ancienne route s'élevait en ligne droite dans un vallon sur la montagne. La route neuve contourne la montagne du côté de l'ouest, et de son point culminant (130 mètres environ au-dessus du cours de l'Yonne) on jouit d'un magnifique panorama.

Parmi les monuments publics de Joigny, quatre seulement méritent une mention : ses trois églises et ses casernes. Ses trois églises sont du style gothique. *Saint-Jean* se trouvait autrefois dans l'enceinte du château (elle a été bâtie au *xv^e* siècle); elle est classée parmi les monuments historiques. *Saint-André*, qu'on appelait alors *Saint-Martin*, était dans l'enceinte du prieuré, et *Saint-Thibault* dans les vignes en dehors des murailles. Le plus beau des deux *quartiers de cavalerie* est un grand bâtiment en pierres de taille et en briques qui ressemble à tous les édifices de ce genre. Enfin, l'une des salles du tribunal (la chambre du conseil) est une ancienne chapelle sépulcrale du style de la Renaissance, gravée dans l'*Histoire chronologique des monuments de la France*.

Joigny possède un collège communal et une bibliothèque de 4000 vol. (littérature et voyages), un tribunal de première instance, un tribunal de commerce, une salle de spectacle, etc.

Si l'on devait en croire Lebeuf, Joigny serait la cité gallo-romaine, appelée *Bandritum*, que les tables de Peutinger plaçaient entre Sens et Auxerre. Cette opinion ne repose sur aucune preuve. Il paraît plus probable que Joigny fut fondée par le capitaine rémois Flavius Jovinus, qui bâtit aussi, dit-on, la ville de Joinville. Elle existait au *iv^e* siècle, car Ammien Marcellin

en a parlé. A la fin du x^e siècle, Rainard, le vieux comte de Sens y fit bâtir une forteresse, dont le château actuel paraît occuper l'emplacement. Son histoire devient ensuite fort obscure. Vers 1080, son seigneur Geoffroy y fonda un prieuré de Notre-Dame pour des moines de Cluny. Dès le milieu de ce siècle probablement, la seigneurie avait été érigée en comté et relevait déjà des comtes de Champagne. Ce comté a existé jusqu'à la révolution. Après avoir passé, en 1409, dans la maison des La Trémouille, il avait été vendu, en 1605, à la maison de



Joigny.

Gondi. En 1675, l'héritière de cette famille le transmet par mariage à Emmanuel de Blanchefort-Créqui, dont le fils mourut sans postérité en 1703. Nicolas de Neuville, duc de Villeroy, en hérita de la mère de Jean-François-Paul de Créqui. Enfin, le dernier titulaire, neveu du maréchal de Villeroy, périt, le 28 avril 1794, sur l'échafaud révolutionnaire.

La ville de Joigny avait acheté, dès l'an 1300, de son comte Jean II, moyennant 4850 livres de finance, une charte de commune qui déclarait ses habitants affranchis à perpétuité, hommes et femmes nés et à naître, de toutes tailles, servages et servi-

tudes. Dès lors, elle se gouverna par un maire et des échevins ; elle perçut elle-même ses impôts ; elle eut sa milice particulière qui , désorganisée seulement sous Louis XIV, ne se composait plus, au commencement du XVIII^e siècle, que d'une compagnie dite des arquebusiers. Les bourgeois se battirent souvent contre leurs comtes ou dans des rangs opposés. Ainsi, en 1425, bien que le comte fût l'allié du roi d'Angleterre, ils repoussèrent une division anglaise qui revenait du siège d'Orléans. En 1530, un violent incendie ayant détruit presque toute la ville, ils se hâtèrent de la rebâtir. En 1591, devenus Ligueurs, ils se défendirent avec succès contre les attaques de Sully, et, en 1594, ils opposèrent, avant d'être contraints de capituler, une vive résistance aux troupes du duc de Biron, tandis que leur comte, venu de Laval, se battait pour Henri IV. Toutes les fortifications de Joigny ont été démolies. Des quais et des promenades remplacent les anciens fossés.

Au *bon vieux temps* les comtes de Joigny prélevaient sur tous les vins de la Bourgogne, qui passaient sur ou sous le pont de la ville, un impôt, dit *l'écu du pont*, dont le produit annuel s'élevait souvent à plus de trois cent mille livres. Aujourd'hui tous les commerces et toutes les industries jouissent dans cette ville d'une entière liberté. Des marchés de grains considérables, s'y tiennent les mercredi et samedi de chaque semaine ; elle fabrique des draps, des toiles, des tuiles, des feuilletes, des armes de chasse, des peaux, etc. Elle vend en outre des grains, des bois, des charbons, et de l'excellent raisiné qui vient de Cerisiers, de Dixmont et de Piffonds, mais surtout des vins que ses environs produisent en abondance dans les bonnes années, et qui jouissent comme vins ordinaires d'une réputation méritée. « Il y a toujours eu, dit Millin, une dispute établie entre les habitants d'Auxerre et ceux de Joigny pour la supériorité de leurs vins. » L'auteur d'une lettre insérée dans le *Mercur*e de février 1731 sur l'excellence des vins de Joigny termine ainsi :

Chers Auxerrois, si vous voulez m'en croire,
Contre Joigny ne lancez plus vos traits ;
Occupez-vous du noble soin de boire,
Ou rimez mieux, ou ne rimez jamais.

De Joigny à La Roche, le chemin de fer court à l'est entre l'Yonne à gauche et la route d'Auxerre à droite; de petits coteaux nus ou couverts de vignes dominent la rive droite de l'Yonne. Sur la droite s'étend une plaine boisée, terminée à l'horizon par de petites collines. Les deux ou trois villages que l'on aperçoit : — à gauche, *Saint-Cydroine*, dont l'Eglise, qui a passé tour à tour pour être romane, byzantine et mauresque, fut, dans l'opinion de M. Victor Petit, « bâtie, vers la fin du XII^e siècle, sous l'influence de l'église abbatiale de la Charité-sur-Loire; » — à droite *Champlay*, où Louis XIV avait fait construire en faveur de M. Bollé, marquis de Champlay, maréchal général des logis de ses armées, un magnifique château démoli en 1822 seulement; il n'en reste que des dépendances; — et *Epineau*, près duquel on remarque sur l'Yonne un beau barrage mobile, nommé barrage d'Epineau, — ne suffisent pas pour animer ce paysage monotone. Au delà de Champlay, on traverse l'Yonne sur un beau pont de 5 arches de 20 mètres, hautes de 10 mètres, avant d'atteindre, près de l'embouchure du canal de Bourgogne, la station de La Roche, village qui dépend de Saint-Cydroine, et dont les maisons s'échelonnent sur une longueur qui dépasse deux kilomètres.

21^e STATION. — LA ROCHE.

9 kil. de Joigny. — 155 kil. de Paris. — 160 kil. de Dijon. — 357 kil. de Lyon.

La station de **La Roche**, où s'arrêtent les trains express, doit son importance à l'embouchure du canal de Bourgogne dans l'Yonne, voisine de celle de l'Armançon, et à l'embranchement d'Auxerre. Nous décrirons ailleurs l'embranchement d'Auxerre; nous ne parlerons ici que du canal de Bourgogne, dont on remarque sur la gauche les vastes bassins et les écluses.

Le **canal de Bourgogne**, destiné à réunir la Seine et le Rhône par la Saône, a son embouchure d'une part à La Roche dans l'Yonne, et d'autre part à Saint-Jean de Losne dans la Saône. Commencés en 1775, abandonnés en 1793, repris en 1808, les travaux ne furent terminés qu'en 1832. Les dépenses se sont élevées à 55 533 609 fr. La longueur totale de ce canal est de

242 044 mètres, ainsi divisés : 154 644 mètres dans le bassin de la Seine, 6088 pour le bief de partage, et 81 312 dans le bassin du Rhône. C'est à Pouilly qu'il traverse le faite qui sépare les deux bassins. Le bief de partage se compose de deux parties en tranchées et d'un souterrain de 3333 mètres de longueur.

Cinq réservoirs — Grosbois, Chazilly, Cercey, Panthiers et du Tillot — dont la capacité totale dépasse 22 000 000 mètres cubes, et vingt prises d'eau naturelle, pouvant fournir en moyenne, pendant les mois d'été, 131 450 mètres cubes par 24 heures (14 sur le versant de la Seine et 6 sur le versant du Rhône), alimentent le canal de Bourgogne. Le versant de la Seine a une pente de 300^m,033 que rachètent 115 écluses; la pente du versant du Rhône est de 199^m,086; elle est rachetée par 76 écluses. Le tirant d'eau normal, sur les buscs, est de 1^m,60; dans le souterrain il s'élève à 2^m,25; mais l'enfoncement des bateaux est limité à 1^m,30. La charge ordinaire des bateaux varie de 90 à 120 tonnes. La traction se fait soit par des chevaux (16 relais), soit par des hommes. 125 heures ou 5 jours 5 heures sont accordés aux relayers, mais on compte de 7 à 8 jours avec des chevaux et le double avec des hommes pour le trajet entier du canal.

En 1847, le tonnage des marchandises avait été de 202 668 tonnes, mais en 1852 il était tombé à 112 028 tonnes; le chemin de fer avait donc enlevé déjà au canal la moitié de ses transports.

C'est de la station de La Roche que part à droite de la gare l'embranchement d'Auxerre. Le chemin de Lyon, continuant à se diriger à l'est, quitte la vallée de l'Yonne pour remonter celle de l'Armançon, rivière qui prend sa source dans le département de la Côte-d'Or, à 405 mètres au-dessus du niveau de la mer, près du village d'Essey, et qui vient, comme nous l'avons dit, se jeter dans l'Yonne à La Roche, après avoir arrosé Semur et les principales localités situées entre le village de Buffon près de Montbard et La Roche.

En quittant la station de La Roche on longe à gauche les bassins du canal, puis le canal lui-même, dont les allées de peupliers interceptent presque constamment la vue de ce côté; à droite, on aperçoit le pont sur lequel l'embranchement

d'Auxerre, qui se dirige au sud, en inclinant un peu à l'est, franchit l'Yonne. L'Armançon, bordé d'arbres, coule à peu de distance du chemin de fer. En face de *Cheny*, beau village de 840 habitants, situé à droite, se montre à gauche, *Migennes*, peuplé de 719 habitants; plus loin, à gauche, on remarque *Esnon*, village de 315 habitants, divisé en trois groupes que séparent la route de terre et le canal.

- 22^e STATION. — BRIENON-L'ARCHEVÊQUE.

9 kil. de La Roche. — 164 kil. de Paris. — 151 kil. de Dijon. — 348 kil. de Lyon.

Brienon, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Joigny (Yonne), se trouve situé à peu de distance de la rive droite de l'Armançon, dans une plaine fertile. Sa population se monte à 2690 habitants. La route de terre la traverse. On l'appelle *Brienon-l'Archevêque* parce que la terre ou seigneurie, qui portait le titre de baronnie, appartenait à saint Loup, archevêque de Sens, qui la concéda à son église cathédrale. Cette ville, souvent détruite par des incendies, ne possède aucun monument curieux. Son église date de la Renaissance. Sur la place où elle s'élève, se trouvent groupés la mairie, la halle, le four banal et le château. La fontaine de saint Loup, jadis célèbre, est actuellement délaissée; mais des lavoirs ont été formés avec d'autres sources. L'ancien mur d'enceinte du xvi^e siècle n'existe plus, et les fossés nivelés et plantés forment une promenade peu fréquentée.

Le canal de Bourgogne possède à Brienon un port qui était autrefois plus animé qu'il ne l'est aujourd'hui. Le faubourg bâti près de ce port, et longé par le chemin de fer, s'appelle *Port Saint-Martin*. Il a pour habitants des mariniers chargés de conduire à Paris, par l'Armançon ou le canal, et par l'Yonne, des bois provenant de la *forêt d'Othe*, qui s'étend au nord entre Joigny et Brienon.

Peu de temps après avoir quitté la station de Brienon, et laissé à droite la *ferme de Crécy*, remarquable par son ancienneté, on traverse l'Armançon sur un pont de 9 arches de 10 mètres, haut de 7^m,60, et on s'éloigne du canal. Quelques villages se laissent

apercevoir, à droite, au milieu de la plaine, à gauche, sur de petits coteaux boisés, dont l'éloignement diminue à mesure qu'on se rapproche de Saint-Florentin.

23^e STATION. — SAINT-FLORENTIN

9 kil. de Brienon. — 173 kil. de Paris. — 142 kil. de Dijon. — 339 kil. de Lyon.

Des omnibus, correspondant avec tous les trains, transportent, pour 25 c., les voyageurs de la station à la ville, éloignée de 2 kil.

On trouve en outre, à la station, des voitures de correspondances conduisant à : — *Auxon*, (30 kil. pour 2 fr. 25 c.); — *Chablis* (24 kil. pour 1 fr. 50 c.); — *Chailley* (14 kil. pour 1 fr.); — *Ervy* (21 kil. pour 1 fr. 75 c.); — *Ligny* (14 kil. pour 1 fr.); — *Maligny* (17 kil. pour 1 fr. 25 c.); — *Neuvy-Sautour* (11 kil. pour 1 fr.); — *Saint-Mards en Othe* (26 kil. pour 2 fr.); — *Sormery* (17 kil. pour 1 fr. 50 c.).

Saint-Florentin (hôtel de la Poste), chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Auxerre (Yonne), ville de 2410 habitants, se trouve située sur les pentes et sur le sommet d'une colline, au pied de laquelle l'Armanche et l'Armançon confondent leurs eaux. Son origine est inconnue; elle existait cependant quand les Romains envahirent la Gaule. On l'appelait alors Château du Mont (*Castrodunum*); plus tard, elle prit le nom de Château-Florentin (*castrum Florentini*). En 511, les Bourguignons, que Clovis en avait chassés, y rentrèrent, et y construisirent, sur l'une des îles que forme l'Armanche avant de se jeter dans l'Armançon, une forteresse destinée à leur assurer la possession de leur conquête. Vers la fin du vi^e siècle, Thierry, roi de Bourgogne, permit à Brunehaut de se retirer dans cette forteresse, où Frédégonde la fit vainement attaquer par Landry, qui essuya une défaite complète. Le champ de bataille se nomma d'abord champ Landry; on l'appelle encore aujourd'hui *Chalendry*. Deux hameaux, le Grand et le Petit-Chalendry en occupent l'emplacement. Quant à la forteresse, nommée *Brinchefort* ou *Brunefort*, elle fut rasée par Pépin, en 752; c'est actuellement un jardin potager dans lequel on a trouvé souvent des médailles romaines, et des monnaies des rois de Bourgogne, en or et en argent. A quelques mètres des

fossés presque entièrement comblés par la bourbe et les roseaux, jaillit une petite source appelée la *Fontaine des Pierres*.

En 855, Château-Florentin prit le nom de Saint-Florentin, parce que la comtesse de Chartres et sa sœur y fondèrent une abbaye de bénédictins sous l'invocation de ce saint, dont elles possédaient des reliques qui, selon la légende, opéraient un grand nombre de miracles. Cette abbaye, plusieurs fois ruinée, fut, vers 1180, remplacée par un prieuré. Il n'en reste que les dé-



Saint-Florentin.

bris d'une petite chapelle, quelques pans de murs que soutient un contre-fort enclavé dans une maison particulière. Mais l'éminence sur laquelle s'élevaient les bâtiments a conservé le nom de prieuré. Elle est actuellement transformée en promenade publique; on y découvre un joli point de vue.

L'histoire de Saint-Florentin, à dater de la fondation de son abbaye, n'offre plus qu'un intérêt local. Après avoir relevé, pendant plusieurs siècles, des comtes de Champagne, qui l'avaient enlevée aux Bourguignons, cette place forte frontière fut

réunie, en 1284, à la couronne de France, par le mariage de Jeanne de Navarre, fille et unique héritière de Henri le Gros, roi de Navarre et comte de Champagne, avec Philippe le Bel. Ses seigneurs particuliers portaient le titre de vicomtes. En 1343, Philippe de Valois acheta 3000 livres tournois cette vicomté et ses dépendances, à Marguerite, vicomtesse de Saint-Florentin, veuve de Jean, seigneur de Saillenay; et depuis, Saint-Florentin devint souvent la retraite des reines mères. Toutefois, elle fut souvent prise et reprise par les partis qui se disputèrent cette contrée de la France, et, distraite de nouveau du domaine de la couronne, elle changea plus d'une fois de possesseurs — Charles d'Évreux, le comte d'Armagnac, Louis XI, Gaston de Foix, Charles de Foix, François de Clèves, Henri de Bourbon-Condé, le duc de Nivernais, jusqu'au jour où Charles de Mantoue, fils du duc de Nivernais, la vendit à Michel Particelli, seigneur d'Hémery, surintendant des finances (1648), qui, trois ans plus tard, prit le titre de vicomte de Saint-Florentin, pour le transmettre à sa fille Marie, épouse de Louis Phelippeaux, seigneur de La Vrillière et de Châteauneuf-sur-Loire. Le troisième vicomte de Saint-Florentin fut le secrétaire du Régent. Le quatrième, rougissant de n'être que vicomte, obtint pour sa terre patrimoniale le titre de comté, car il devint, dès l'âge de vingt ans, le favori tout-puissant de Louis XV, le compagnon de ses débauches. En 1765, il perdit la main gauche à la chasse par accident. Comme il était surtout chargé de signer les lettres de cachet, on regrettait que ce ne fût pas la main droite. « Vous n'avez perdu qu'une main, lui écrivit Louis XV, et il en reste toujours deux chez moi à votre service. » Le roi lui concéda en outre, pour le consoler, un terrain situé près de la place de la Concorde, alors place Louis XV, sur lequel il éleva, à l'angle de la rue qui a conservé son nom, ce bel hôtel qu'ont occupé tour à tour le duc de l'Infantado et M. de Talleyrand-Périgord, et que possède aujourd'hui M. de Rothschild. Enfin, en 1770, il le créa duc de La Vrillière, ce qui valut au courtisan déjà marquis et comte, mais vieux et sans enfants, cette épitaphe anticipée :

Ci-gît un petit homme à l'air assez commun,
Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

Quand Louis XVI monta sur le trône, le comte de Saint-Florentin dut rentrer dans la vie privée. Le mépris public, faisant explosion, le força de céder sa place à M. de Malesherbes. Il ne



L'église de Saint-Florentin.

possédait ni talents ni vertus, et, pendant cinquante-deux ans, il avait satisfait tous les caprices de son ambition : il fut tour à tour marquis de La Vrillière, comte de Saint-Florentin, duc de La Vrillière, ministre de la religion réformée, ministre de la

maison du roi, ministre des affaires étrangères, membre honoraire de l'Académie des sciences et de celle des inscriptions et belles lettres. Tels sont les mystères de la Providence! A de certaines époques, elle se plaît, comme pour éprouver la conscience publique, à combler de ceux de ses dons que le vulgaire envie — dignités, richesses, puissance — des hommes sans intelligence et sans moralité, qui ne laissent du reste qu'un nom déshonoré, et dont les enfants payent les vices avec usure quand ils ne les ont pas expiés eux-mêmes avant de retomber dans le néant.

Pendant la Révolution, Saint-Florentin s'appela *Mont-Armance*. La Bourgogne et la Champagne se l'étaient longtemps disputée. Elle n'appartint ni à l'une ni à l'autre. Elle devint chef-lieu de district, puis chef-lieu de canton du département de l'Yonne. Elle avait, au commencement du xix^e siècle, repris son nom de Saint-Florentin; mais elle n'a rien conservé de son ancienne physionomie : bastions, remparts, fossés, portes, tours, abbaye, prieuré, maladrerie, tout a été détruit par le temps ou par les hommes. C'est une ville ouverte qui s'est déjà rebâtie plusieurs fois depuis le moyen âge. Il faut bien chercher parmi ses maisons modernes pour y trouver quelques fragments de murailles datant du xiii^e siècle. Une seule tour restée debout, mais défigurée, renferme les cloches de la paroisse. Ses rues sont en général petites, tortueuses et rapides. La Grande-Rue, plus large et mieux bâtie, conduit à une petite place irrégulière, au milieu de laquelle s'élève une fontaine, dont le bassin octogonal reçoit l'eau de la gueule de trois dragons de bronze d'une exécution assez soignée.

L'église de Saint-Florentin ne fut commencée que dans la seconde moitié du xv^e siècle, bien que les bourgeois eussent obtenu, dès 1376, non-seulement l'autorisation de la bâtir, mais l'emplacement d'une maison royale appelée le Fief de la tour. Elle n'a jamais été achevée. La grande nef et les transepts manquent. A l'extérieur, les portails attirent surtout l'attention. Un large escalier de 35 marches, construit par le comte de Saint-Florentin quand il obtint que sa vicomté fût érigée en comté, — les deux lions mutilés qui en décorent l'entrée portaient des

écussons jadis armoriés : l'un était l'écu de France, l'autre le blason des La Vrillière, — monte au portail nord sur lequel on lit les dates 1613 et 1611. Une ruelle obscure conduit au portail sud. A l'intérieur on remarquera : de beaux vitraux, surtout ceux du chœur, maladroitement réparés, et de très-fines sculptures de la Renaissance, trop souvent couvertes de badigeon ; le jubé, de la Renaissance ; des retables d'autel ; mais surtout le saint sépulcre qui, placé derrière le maître autel, a 5 mètres de longueur sur 3 de hauteur, « le morceau capital de l'église, dit M. Victor Petit, soit comme composition, soit pour le fini de l'exécution, qui rappelle les admirables bas-reliefs des portails de la Chartreuse de Pavie. » Autour du groupe principal, la Transfiguration, plusieurs petits bas-reliefs, placés symétriquement, retracent la scène de la Passion. La dimension de ces statuette, au nombre de plus de cent, varie entre 15 et 30 centimètres ; de longues légendes, aujourd'hui indéchiffrables, expliquaient les sujets. Par une exception tout heureuse, ce beau monument n'a pas encore été peint ; il est donc facile d'apprécier toute la délicatesse de la ciselure.

La grande verrière, située à gauche du saint sépulcre, représente la vie de saint Florentin, qui a donné son nom à la ville. Ce saint avait souffert le martyre vers l'an 406. Son corps, transporté de Pseudum à Lyon, fut inhumé au monastère d'Ainay, au ix^e siècle. Mais la chapelle de Château-Florentin obtint une partie de son crâne, qui rendit la vie à un enfant mort depuis trois jours. Ce miracle est représenté dans le deuxième panneau à gauche. En bas de la verrière, on lit au-dessous cette légende :

Une femme avoit ung enfant
 Noide mort, le chef en bouta
 De saint Florentin triomphant
 Sur lui et il ressuscita.

L'église de Saint-Florentin a été classée parmi les monuments historiques ; mais les travaux de consolidation et de restauration, devenus si nécessaires depuis bien des années, et adjugés tout récemment, ne sont pas encore commencés.

L'*Hôtel-Dieu* est le bâtiment qui s'élève dans la Grande-Rue, presque en face de l'escalier de l'église. La *halle*, située en dehors de la ville, près de la porte Saint-Martin, est de construction récente.

A 10 kilomètres environ de Saint-Florentin, sur la route d'Auxerre, dans la vallée du Serein, se trouve un village de 829 habitants (canton de Ligny, Yonne), qui mérite la visite des archéologues et une mention dans ce volume; c'est **Pontigny**, dont l'église abbatiale, aujourd'hui paroissiale, a été classée parmi les monuments historiques. La célèbre abbaye de ce nom, qui a déjà eu plusieurs historiens¹, fondée en 1114 par des moines de l'ordre de Cîteaux, dévastée par les Huguenots en 1568, a été supprimée à la Révolution, et en partie démolie depuis; mais son *église*, construite vers 1150 par Thibault le Grand, comte de Champagne, de Blois et de Chartres, incendiée par les Huguenots avec le monastère en 1568 et 1569, relevée et restaurée de 1615 à 1630, existe encore presque entièrement. C'est l'une des plus grandes églises du département de l'Yonne, car elle a 108 mètres de longueur dans œuvre, 22 mètres de largeur dans les latéraux, 50 mètres de largeur à la croisée et 21 mètres de hauteur sous voûte.

A l'extérieur, l'église de Pontigny ressemblerait à une vaste grange, n'étaient les transsepts et le chœur entouré d'arcs-boutants. En effet, elle avait été bâtie conformément aux prescriptions puritaines de la règle de Cîteaux, qui prohibait les sculptures, les peintures, les vitraux et même les clochers. Depuis, aucune adjonction, aucune restauration n'ont altéré sa forme primitive. Aussi, malgré sa simplicité un peu trop nue, mériterait-elle d'être conservée à cause de l'unité de son style, quand bien même elle ne rappellerait pas d'intéressants souvenirs. La nef est précédée d'un narthex écrasé, lourd, mal construit, dans lequel on entre par une porte basse et sans caractère, mais encore garnie de ses ferrures du ^{xiii}e siècle. Ce narthex contient l'école du village et le logement d'un particulier. « L'ennui, a dit M. Viollet-le-Duc, vous saisit dans cette grande, froide et irrég-

1. Le dernier est M. le baron Chaillou des Barres. Sa monographie a paru pour la première fois dans l'*Annuaire de l'Yonne* (année 1844).

prochable église. C'est là l'œuvre de gens parfaits, mais totalement dépourvus de goût, qui tirent vanité de leur simplicité puritaine.... L'aspect du chœur, avec ses colonnes monolithes et ses chapelles rayonnantes, a cependant quelque chose de grand qui saisit au premier abord. Mais quelles fâcheuses proportions ! Quelle pauvreté dans les détails !

Les deux dernières travées de la nef sont occupées par des stalles et fermées par un jubé de la fin du règne de Louis XIV. Au-dessus de ces boiseries, d'un goût équivoque, mais réellement belles, pendent quatre toiles peintes, noires, déchirées, détendues, qualifiées de tableaux. A l'extrémité du transept sud, à l'angle occidental, se voient encore les restes de la chapelle de saint Thomas Becket, aujourd'hui détruite. Le portique des orgues a été sculpté dans les premières années du XVIII^e siècle par l'abbé Joseph Caron. Les orgues actuelles ne furent placées qu'en 1775. A la gauche du maître autel les Huguenots ont laissé en place quelques fragments curieux du tombeau de la reine Adèle, fille de Thibault le Grand, femme de Louis VII et mère de Philippe Auguste, qui, malgré la sévérité de la règle de Cîteaux, avait été ensevelie dans le sanctuaire de l'église de Pontigny. Enfin le grand autel en marbre rouge, de forme romaine, a été élevé en 1749, époque à laquelle l'abbé Grillot fit placer les *reliques de saint Edme* au fond du sanctuaire, dans une châsse de mauvais goût, soutenue par des anges en bois ridicules, et sculptés dans les dernières années du XVII^e siècle.

Ce saint Edme fut un archevêque de Cantorbéry, nommé Edme ou Edmond Rich, né dans la petite ville d'Abington, à deux lieues d'Oxford. En 1240, il quitta le siège qu'il occupait depuis six ans, pour venir se retirer à Pontigny. Il mourut, en 1242, à Soissy, près de Provins ; deux ans après il était canonisé, puis, en 1247, ses restes mortels, inhumés dans le sanctuaire de l'église de Pontigny, devant le grand autel, étaient exhumés et déposés dans un sépulcre de pierre, remplacé bientôt par une châsse recouverte d'or, en présence de saint Louis et d'un grand nombre de princes et de prélats. Ses reliques ont été depuis cette époque l'objet d'une dévotion particulière. Il absorba la foi des fidèles, dit M. Chaillou des Barres, son nom fut universellement

appliqué à tous les nouveau-nés; il devint le patron privilégié. A lui les plus précieuses offrandes, les prières les plus ferventes. On en fit le dispensateur de tous les biens, le médecin de tous les maux, l'intercesseur unique auprès de Dieu, le messager de ces suppliques infinies qu'un peuple naïf adressait au ciel. »

Une échelle de meunier, à laquelle de mauvais treillages servent de rampes, permet de monter sur une sorte d'échafaud chancelant, au milieu duquel sont déposées les reliques de saint Edme. A travers le vitrage, on aperçoit le corps du saint, couvert en partie de ses vêtements sacerdotaux. Ces fragments d'étoffes du XIII^e siècle, parmi lesquels on distingue des léopards d'or rampants, brodés sur un tissu bleu, offrent un grand intérêt.

Si saint Edme s'était retiré à Pontigny, c'est que deux archevêques de Cantorbéry l'y avaient précédé. Quand Thomas Becket s'enfuit d'Angleterre, il fit un court séjour au monastère de Saint-Bertin, à Saint-Omer, puis il vint se réfugier à l'abbaye de Pontigny, où il passa un peu plus de deux années (1165-1168), se soumettant à tout, revêtu de l'habit des religieux de Cîteaux, et pratiquant dans toute sa rigueur la discipline de la vie monastique. En 1208, Étienne Langton, banni d'Angleterre par le roi Jean, obtint aussi un asile à Pontigny avec les évêques suffragants de son archevêché, les moines et les prêtres les plus considérables de son diocèse. Leur exil dura jusqu'en 1213.

L'abbaye de Pontigny, enrichie par de nombreuses donations, resta toujours un monastère de second ordre; et cependant sa filiation s'étendait en France, en Italie, en Hongrie, en Pologne et en Angleterre. Trente maisons étaient placées sous sa juridiction, toutes fondées de 1119 à 1230. Elle ne fut jamais entourée de fortes murailles, comme sa mère Cîteaux et ses sœurs Clairvaux et Morimond. « C'était là, dit M. Viollet-le-Duc, un établissement presque exclusivement agricole; nous n'y trouvons plus ce petit cloître réservé aux travaux littéraires; pas d'école, pas de cellules pour les copistes, pas de grande bibliothèque. »

L'abbaye fut abandonnée pendant les invasions des Anglais. Les religieux, contraints de quitter leur couvent, se dispersèrent dans les cbâteaux voisins, et, quand ils revinrent occuper leurs

cellules, ils se montrèrent peu soucieux d'observer une règle qu'ils avaient cessé de pratiquer. Les troubles de la Ligue produisirent des effets analogues, et ce fâcheux état de choses se prolongea malgré les plaintes des rois et les exhortations des papes. D'un autre côté, à dater du concordat signé entre François I^{er} et Léon X, l'abbaye, devenue l'apanage de l'intrigue, fut donnée comme récompense à des prélats commendataires qui la firent administrer par leurs créatures. Enfin, en 1568, les Huguenots l'envahirent et la dévastèrent. Heureusement, les moines, avertis de leur approche, avaient caché la châsse de saint Edme dans un caveau. Les traces de ce désastre ne s'effacèrent que lentement. Nous avons déjà dit à quelle époque l'église fut restaurée. En 1750, l'abbé Jean Grillot fit rebâtir à grands frais le palais abbatial. Il eut pour successeur dom Chanlatte, qui se montra, avoue l'historien de Pontigny, « détestable administrateur et prodigue sans mesure, car en moins de vingt-quatre ans il dépensa personnellement *deux millions deux cent mille francs*. Ses besoins d'argent étaient inextinguibles, et, pour s'en procurer, ses ressources aussi variées que déplorables. » Le dernier abbé, élu le 6 septembre 1788, après la mort de dom Chanlatte, se nommait d'Épagny ; c'était tout l'opposé de son prédécesseur ; il songeait à entreprendre d'importantes réformes, lorsque la Révolution supprima les ordres religieux. Le 15 mai 1792, l'abbaye de Pontigny fut vendue et démolie. Toutefois l'église resta debout, bien que la citoyenne Girard en eût offert 45 404 francs, qui, au cours actuel des assignats, ne représentaient même pas 200 francs en numéraire. La châsse et les restes de saint Edme demeurèrent à l'abri de tout outrage. En 1825, M. Cabias, desservant de Pontigny, substitua à l'ancienne châsse de bois doré la châsse actuelle, dont le vitrage n'est pas protégé par un grillage. Le corps de saint Edme fut trouvé couché dans sa châsse, revêtu de ses habits pontificaux, depuis la mitre jusqu'aux brodequins. On répara la mitre qui tombait en lambeaux, et on changea le linceul qui touchait au corps. Quant au bras de saint Edme, détaché du corps sous le règne de saint Louis, il est déposé actuellement dans une armoire pratiquée au milieu du mur d'une chapelle.

Il ne reste aujourd'hui des bâtiments de l'abbaye que l'ancienne orangerie, une vaste construction servant autrefois de cellier, de grange et de greniers, un petit bâtiment où logeait le prieur du couvent, la maison et le jardin du chirurgien, enfin deux pavillons placés de chaque côté de la porte claustrale. Les murs d'enceinte, dont une partie subsiste encore, renfermaient un terrain de 21 hectares.

Il y a quelques années, Mgr l'archevêque de Sens acheta les derniers restes de cette célèbre abbaye pour y établir une communauté de prêtres et une école d'enfants. Le supérieur de cette communauté, M. Boyer, nommé en 1856 curé de Pontigny, a eu l'idée d'ouvrir une souscription en faveur de l'église, qui a un si grand besoin de restaurations urgentes. Dans son rapport au ministre, M. Viollet-le-Duc évaluait à 70 000 fr. la dépense totale qu'entraîneraient ces restaurations. Espérons que l'État ne refusera pas de prendre part, pour une forte somme, à cette souscription, s'il se refuse à faire exécuter à ses frais les travaux malheureusement trop nécessaires que réclamait le rapport de son architecte.



De Saint-Florentin à Flogny, le chemin de fer laisse à sa gauche l'Armançon, le canal et la route de terre. On aperçoit à travers les arbres du canal les clochers de plusieurs villages que traverse la route de terre : — *Germigny* (660 hab.), *Butteaux* (475 hab.), *Percey* (425 hab.), dont le château, du XVIII^e siècle, est une des plus belles habitations de la vallée de l'Armançon. Sur la plaine qui s'étend à droite de la voie se montrent : *Cheu* (680 hab.), *Jaulges* (580 hab.), et *Villiers-Vineux* (445 hab.), près duquel on a trouvé, en construisant le chemin de fer, des sépultures anciennes.

24^e STATION. — FLOGNY.

11 kil. de Saint-Florentin. — 184 kil. de Paris. — 131 kil. de Dijon. — 328 kil. de Lyon.

Flogny, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Tonnerre (403 hab.), est situé à 2 kil. de sa station, sur une éminence, au

delà du canal et de l'Armançon. La route de terre le traverse. Un pont suspendu y a été jeté en 1828 sur l'Armançon. Son château moderne est entouré d'un beau parc. Son *église* a un portail du *xiii^e* siècle, une tour de 1664, un chœur, des chapelles et un sanctuaire (affreux vitraux modernes) du *xv^e* siècle. Le long de la muraille du transept sud, on remarque une chapelle sépulcrale bâtie en 1835 pour la famille Anjorant.

A 1 kil. à l'ouest de Flogny se trouve un camp romain bien indiqué, et nommé le *camp de César* ou de *Villeneuve*. Il a 455 mètres de largeur sur 464 mètres de longueur. De trois côtés il est entouré d'un fossé large de 15 mètres et profond de 5 mètres, dont le temps a dû diminuer les dimensions anciennes. Au sud, près de la rivière, se remarque encore un tertre considérable, en forme de demi-lune. Les habitants du pays l'appellent le *donjon de César*. Des fouilles faites pour les constructions de la route et du canal ont amené la découverte d'un grand nombre d'objets antiques. L'origine de ce camp est inconnue.

Au delà de Flogny le paysage ne change pas d'aspect. On a toujours, à gauche, l'Armançon, le canal et la route de terre; à droite, une plaine un peu nue. Mais quand on approche de Tonnerre, de petits coteaux couverts de vignes et sillonnés de *combes* (petits vallons) bordent le chemin de fer. Les villages deviennent plus nombreux et plus riches. A gauche *Marolles* apparaît au loin sur un coteau; à droite, on laisse *Roffey* (395 hab.), puis on remarque à gauche *Tronchoy* (305 hab.), et *Cheney* (300 hab.), très-rapprochés l'un de l'autre. Plus loin, on longe à droite *Vézennes* (400 hab.), dont le château, qui semble dater du *xvi^e* siècle, est orné de quatre petites tourelles placées en encorbellement aux angles des pavillons, et dont l'église, du *xiii^e* siècle, offre un aspect monumental à l'intérieur (piscine en pierre du *xv^e* siècle, bénitier en fonte finement ciselé de 1590, grandes fenêtres à meneaux en pierre du *xv^e* siècle). Presque en face, sur la rive opposée de l'Armançon, se montre *Dannemoine*, beau village de 650 hab. Son ancien château, bâti vers la fin du *xvi^e* siècle, est à demi ruiné. M. L. Le Maistre, qui a publié une monographie détaillée du château de Dannemoine (*Annuaire*

de l'Yonne, 1847), a longuement décrit le plafond du salon, relevé de vingt-deux écussons aux couleurs riches et variées, généalogie tout entière, et généalogie des plus illustres. Ce château, aujourd'hui divisé en deux, appartenait autrefois aux Clermont-Tonnerre. L'église possède plusieurs bas-reliefs dignes d'intérêt et un curieux tombeau du xvi^e siècle.

A peu de distance de Dannemoine, mais du côté opposé, un petit vallon renferme le village de *Junay* (205 hab.), et, quand on l'a dépassé, on ne tarde pas à apercevoir sur la gauche *Épineuil*, dont M. L. Le Maistre a aussi écrit l'histoire (*Annuaire de l'Yonne* de 1852). Ce village, de 565 hab., est situé dans un pli de terrain, au centre d'un riche vignoble. Son église, lourde d'aspect, a un beau chœur du xiii^e siècle. On y signale une chaire à prêcher, sculptée au xviii^e siècle par un artiste de Tonnerre, Jean Nicolle; une statue en pierre de Marie-Magdeleine (xv^e siècle), deux petites piscines de la même époque, et des fragments de peintures murales.

Quand on a traversé la fosse Dionne, on découvre à droite la ville de Tonnerre, pittoresquement située au pied et sur les pentes d'une colline, avant d'entrer dans la gare (encore non couverte) où tous les trains s'arrêtent au moins cinq minutes et où un excellent buffet a été établi.

25^e STATION. — TONNERRE.

13 kil. de Flogny. — 197 kil. de Paris. — 118 kil. de Dijon. — 316 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Tonnerre des voitures de correspondance conduisant à : — *Avallon* (54 kil. pour 3 fr. 50 c. par le courrier, 3 fr. et 2 fr. 50 c. par la diligence); — *Chablis* (15 kil. pour 1 fr. 50 c.); — *Lormes* (76 kil. pour 6 fr. 25 et 5 fr. 75 c.); — *Nitry*, (24 kil. pour 2 fr. 25 c. et 2 fr.); — *Troyes* (57 kil. pour 6 fr. 50 et 5 fr. 50 c.).

Tonnerre (hôtels du *Lyon-d'Or*, des *Courriers*, de *Genève*) doit probablement son origine à sa belle source de la fosse Dionne, autour de laquelle s'établirent ses premiers habitants, une peuplade gauloise. Sous les Romains, elle fut une étape de la grande voie qui reliait Alise à Sens. Elle donnait son nom, comme chef-lieu d'un *pagus*, à un territoire considérable appelé *pagus tornodu-*

rensis. Plus tard, les seigneurs féodaux qui la possédèrent (ils avaient le titre de comtes) occupèrent au haut d'une colline isolée, où les Romains s'étaient fortifiés, un château dont il ne reste aucun vestige. Puis la ville haute, dominée par un château fort, eut bientôt une rivale redoutable dans la ville basse; mais ces deux villes du moyen âge furent détruites : la première, en 1359, par Édouard III d'Angleterre, et en 1414, par les troupes de Jean sans Peur; la seconde, en 1556, par un incendie. Aussi Tonnerre a-t-elle aujourd'hui un aspect presque entièrement moderne. Tous ses édifices publics ont été, depuis le xvi^e siècle, rebâties ou tellement remaniés, qu'ils ont perdu leur caractère primitif.

En 1684, François-Joseph de Clermont, qui avait hérité du comté de Tonnerre, le vendit à Michel-François Le Tellier, marquis de Louvois, ministre de Louis XIV. Aujourd'hui Tonnerre est le quatrième chef-lieu de sous-préfecture du département de l'Yonne. Sa population se monte à 4672 habitants. C'est une ville commerçante et industrielle. Elle vend des grains, mais surtout des vins qui sont estimés. Elle possède des clouteries, des tanneries, des fabriques de faïence, des brasseries; elle exporte des escargots; à Noyers (20 kilomètres de Tonnerre), on a essayé d'exploiter quelques carrières de marbre qui n'ont pas donné de bons résultats.

Si, au sortir de la station, on longe à gauche la palissade de clôture, on se trouve bientôt en face de la *maison du chevalier d'Eon*, située rue du faubourg du Pont. Cette maison, bâtie dans le style du xvii^e siècle, s'élève à l'angle formé par le chemin de fer et la rue de l'Hôpital, au fond d'un petit jardin. C'est là que naquit, le 5 octobre 1728, Charles-Geneviève-Louis-Auguste-André-Timothée d'Eon, fils de Louis d'Eon, subdélégué de l'intendance de Paris, et de Françoise de Charenton. La nature l'avait doué d'une charmante figure et ne lui avait pas donné de barbe. Il s'amusait à se faire passer pour une femme. Louis XV l'ayant chargé d'une mission secrète en Russie, il parvint, grâce à son costume féminin, jusqu'àuprès d'Élisabeth, et il réussit, en captant les bonnes grâces de cette impératrice, à opérer un rapprochement entre la Russie et la France (1756). Ayant repris en-

suite les habits de son sexe, il servit avec distinction dans la guerre de Sept ans. La paix conclue, il fut envoyé à Londres comme secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais. Il se brouilla plus tard avec le comte de Guerchy, successeur du duc de Nivernais, perdit sa place, resta à Londres, publia contre le comte de Guerchy des *Mémoires* qui le firent condamner comme calomniateur, et reprit son costume féminin sous lequel il eut plusieurs aventures scandaleuses. Il revint en France en 1777 en grande tenue de dragon, casque en tête; mais le roi lui imposa l'obligation de conserver jusqu'à sa mort des habits de femme pour cacher, dit-on, certaines intrigues amoureuses dans lesquelles de grands personnages se trouvaient compromis. En 1779, il fut enfermé trois mois au château de Dijon. Retiré en Angleterre dès 1784, il offrit plus tard ses services à la Convention qui passa à l'ordre du jour, puis il vécut d'une pension que lui fit le gouvernement britannique. Le P. Élysée, confident de Louis XVIII, eut de fréquents rapports avec lui. Il mourut à Londres en 1810. L'autopsie a prouvé qu'il était du sexe masculin.

De l'autre côté de la rivière, s'élève le nouvel *hôpital*, dont la première pierre fut posée le 3 octobre 1848. Il a coûté 350 000 fr., c'est tout ce qu'on peut en dire. Après avoir longé la grille en fer qui permet de voir dans toute son étendue la façade blanche de ce vaste bâtiment, on passe devant une lourde façade du xviii^e siècle, on tourne à gauche sous une arcade, on longe un corps de logis insignifiant, puis on aperçoit, à demi cachée par une double allée d'arbres, la grande *salle des malades*, fondée et bâtie vers l'année 1293 par Marguerite de Bourgogne, belle-sœur de saint Louis, reine de Jérusalem, de Naples et de Sicile. Cette salle, du style ogival, est aujourd'hui la chapelle de l'hôpital. On y entre par une lourde porte de 1754. Sa longueur était de 100 mètres. On remarque sa largeur, 18^m,50, et sa hauteur; mais ce qui frappe surtout, dit M. Victor Petit, à qui j'emprunte ces détails, c'est le vide et la nudité des murailles. La chapelle ou abside, établie à son extrémité et éclairée par cinq fenêtres ogivales du xiii^e siècle (1293), renferme plusieurs *tombeaux*. Au centre s'élève celui de Marguerite de Bourgogne, composé de

deux statues de marbre blanc : l'une de ces statues, à demi couchée ou assise, représente la fondatrice; l'autre, à demi nue, est, dit-on, une personnification de la Foi et de la Charité. Ce tombeau est de M. Bridan. Il a coûté 23 000 fr., sans y comprendre le prix du marbre. Il date de 1826. Ce n'est pas une restauration, quoi qu'en dise l'inscription du piédestal : car l'ancien mausolée, transporté en 1793 de Tonnerre à Paris pour y être fondu, était en bronze.

Parmi les autres tombeaux de cette chapelle, nous citerons en première ligne celui de François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois. Il fut sculpté par deux artistes célèbres, Girardon et Desjardins. Placé d'abord dans l'église des Capucins de Paris, transporté ensuite par Alexandre Lenoir dans le Musée français, il a été, lors de la suppression de ce musée, rendu à la famille de Louvois et transporté à Tonnerre. Louvois est couché à demi. On remarque surtout, au point de vue de l'art, la tête et les étoffes. Malheureusement, cette statue est placée trop haut et mal éclairée. La statue en marbre blanc, agenouillée, représente *l'Histoire*. Les deux autres, en bronze, à droite et à gauche du socle, sont (droite) *la Vigilance*, par Desjardins (gauche), *la Sagesse*, par Girardon, « les deux plus belles œuvres de bronze que possèdent les églises de notre département, » dit avec raison *l'Annuaire de l'Yonne* pour 1855.

A peu de distance du tombeau de Louvois, sur la gauche, un médaillon en marbre blanc représente de profil le marquis de Courtanvaux, mort en 1781, et inhumé dans la chapelle de l'hôpital, où son mausolée est resté jusqu'au mois d'août 1792.

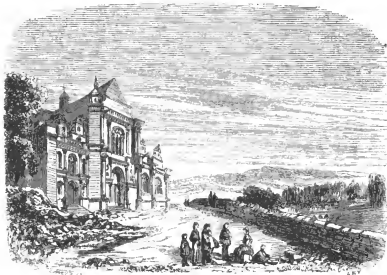
La statue du maître autel (la Vierge et l'enfant Jésus) rappelle le style du xiv^e siècle.

On peut encore visiter à l'hôpital, dans une salle voûtée appelée *la Revestière* et qui semble dater du xiv^e siècle, un *Calvaire* composé de huit grandes statues en pierre (il y en avait dix dans le principe), et qui a été donné à l'hôpital en 1454 par un marchand de Tonnerre. On consultera, du reste, avec intérêt le curieux travail de M. Camille Dormois, économiste de l'hôpital. (*Notes historiques*, 1852, Auxerre.)

Le *gnomon* (instrument qui sert à mesurer la hauteur du soleil

et à marquer les heures, en indiquant la longueur et la direction de l'ombre projetée), dont on voit encore des débris à l'hôpital de Tonnerre, fut établi en 1786-1788 par le R. P. dom Camille Ferouillat, savant religieux bénédictin du couvent de Saint-Michel de Tonnerre. Lalande, consulté sur ce travail, écrivit le 15 juin 1785 : « Pour moi, je désire que l'entreprise ait lieu pour la gloire de la ville et des savants qui l'habitent, et je me ferai un grand plaisir d'aller applaudir à leur succès. »

L'hôpital a laissé des archives très-curieuses. Un compte



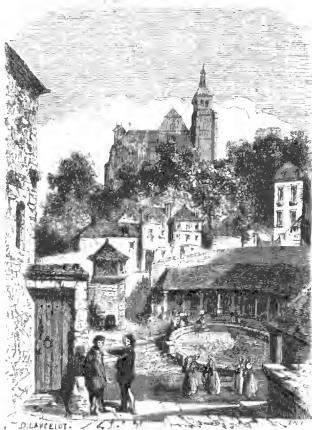
L'église Saint-Pierre.

de 1333 établit entre autres le prix des diverses denrées, ainsi qu'il suit : le froment, 3 s. 9 d. le bichet; un bœuf, 40 s.; un mouton, 15 s.; un millier de harengs, 4 liv. 10 s.; une livre de sucre, 4 s. 9 d., plus du double d'un bœuf; une livre de cire, 2 s.

La grande et large rue de l'Hôpital conduit à l'hôtel d'Uzès, construit ou plutôt restauré après l'incendie de 1556 par le comte d'Uzès, Antoine de Crussol, qui avait épousé la seconde fille de Bernardin de Clermont, comte de Tonnerre, et en faveur

duquel Charles IX érigea Uzès en duché-pairie. Ce curieux hôtel a été malheureusement remanié, mais il offre encore beaucoup d'intérêt, seulement à l'extérieur.

De l'hôtel d'Uzès on gagne en suivant la même rue l'église Notre-



La fosse Dionne.

Dame, dont le portail, détruit en partie par l'incendie de 1556, borde la vieille route de Noyers. La façade est de la première moitié du xvi^e siècle (1533); six tableaux en bas-reliefs du portail sont relatifs à l'histoire de la Vierge; la tour date de 1626. L'escalier qui conduit à la plate-forme, et qui a 198 mar-

ches, est remarquable par la belle exécution de la spirale centrale. On peut, du sommet, laisser tomber une pièce de monnaie sans qu'elle touche aux parois de cette étroite spirale. La grande nef et les bas côtés sont des premières années du xvi^e siècle. On remarque à l'intérieur : le sanctuaire, ancienne chapelle d'un ancien Hôtel-Dieu, et qui est du xii^e siècle; la deuxième chapelle du bas côté nord dédiée à la Vierge (style du xvii^e siècle), renfermant deux inscriptions du xvii^e siècle; dans la grande chapelle du nord, un tableau qui représente Charles de Clermont, comte de Tonnerre, à genoux : en face on voit saint Roch, et, dans le fond, une partie de la ville de Tonnerre; les orgues (boiserie du xvii^e siècle); la chaire, sculptée au xviii^e siècle par un Tonnerrois, etc.

L'église Saint-Pierre, qui domine toute la ville, est plus intéressante que l'église Notre-Dame. Incendiée en 1556, elle fut reconstruite de 1562 à 1601. Elle couronne un banc de rocher escarpé, entouré sur trois de ses côtés par une muraille formant terrasse et parapet. De cette terrasse on découvre toute la ville et la vallée de l'Armançon. C'est un point de vue qui vaut l'ascension.

La partie la plus ancienne de l'église Saint-Pierre est le sanctuaire, qui date de 1351. Le grand pignon de l'ouest, à côté duquel se dresse la haute tour qui sert de clocher, fut bâti au xvi^e siècle. A la base de ce grand pignon est un portail roman de la première moitié du xii^e siècle¹. Ce portail, en plein cintre, se trouve caché par le hangar moderne qui sert à renfermer les soufflets des orgues, placés ainsi en dehors de l'église. Les portails latéraux, nord et sud, datent de la Renaissance (1601), ainsi que toute la partie de l'édifice située entre le pignon roman et le

1. M. Le Maistre a publié, dans l'*Annuaire de l'Yonne* pour 1848, une intéressante monographie de vingt-cinq pages sur l'ancienne porte romane et l'église romane souterraine de Tonnerre. Cette monographie a été tirée à part, et se vend à Auxerre, chez M. Perriquet. M. Le Maistre a publié en outre : *le Tonnerrois* (16 pages); *du Blason et des Armoiries dans le Tonnerrois* (23 pages); *les Sceaux de Marguerite de Bourgogne* (11 pages); *Notice sur l'abbaye de Saint-Michel* (35 pages); *les Chevaliers de l'Arquebuse de la ville de Tonnerre* (23 pages); *Notice sur la découverte d'un champ de sépulture à Tonnerre* (23 pages); *Notice sur l'ancienne ville de Tonnerre* (22 pages); *Recherches historiques sur le sexe du chevalier d'Eon* (1855, 24 pages), etc. M. Le Maistre travaille en ce moment à un important ouvrage historique sur le chevalier d'Eon.

chœur ogival, bâti vers la fin du xiii^e siècle ou au commencement du xiv^e. Le chœur n'ayant pas de vitraux de couleur, on y avait placé en 1849 des stores peints. Les chapelles possèdent encore des vitraux du xvi^e siècle. La chaire est du xviii^e siècle ; la boiserie des orgues, des premières années du xvii^e.

De l'église Saint-Pierre, on peut descendre à la fosse Dionne, soit par un petit sentier ombragé de noyers, soit par le sentier de la duchesse d'Angoulême, qui conduit vers l'extrémité du faubourg appelé Bourgbereault. Mme la duchesse d'Angoulême, revenant du Midi, arriva à Tonnerre le 27 juillet 1830. Les habitants, qui voulaient la garder, *répondaient d'elle*. Mais craignant le régiment du duc de Chartres caserné à Joigny, elle quitta la ville incognito, tandis que les officiers de la garde nationale, la croyant toujours dans son hôtel, continuaient d'y monter la garde. Les autorités de la ville craignirent une démonstration fâcheuse, et l'engagèrent à quitter la ville. Une voiture l'attendait à l'extrémité du boulevard ; elle alla la rejoindre par ce sentier, qui a gardé son nom, sous la conduite de M. Patourneaux, le sous-préfet.

Vers l'extrémité de ce faubourg, on peut, dit M. Victor Petit, voir et suivre les beaux et grands escarpements de roches qui présentent au-dessus des maisons l'aspect le plus pittoresque et le plus inattendu aux abords d'une ville. Une petite ruelle, située entre les n^{os} 99 et 100, permet de s'avancer jusqu'aux rochers, qui non-seulement sont escarpés, mais encore s'élèvent en surplomb au-dessus de la tête des promeneurs.

La *fontaine de la fosse Dionne* est une magnifique source qui sort de la base d'une haute colline. Elle jaillit dans un bassin de 15 mètres environ de diamètre, au sortir duquel elle forme une petite rivière qui, à 200 mètres de sa source, se jette dans l'Armançon. Malheureusement cette belle fontaine est entourée de hideuses masures et d'un hangar appuyé à une haute et laide muraille. Elle sert surtout aux blanchisseuses.

Tonnerre possède encore un *collège* très-ancien dont il est fait mention dès le xiii^e siècle. En 1800 il fut établi dans le couvent des anciennes Ursulines dont la chapelle sert aujourd'hui de théâtre ; un *hôtel de ville* construit en 1830, qui renferme un por-

trait du maréchal Davoust, né à Annoux (Yonne), et celui du général Gouré de Villemonté.

Entre la ville et la station du chemin de fer s'étend une magnifique allée de marronniers.

De Tonnerre à Tanlay, le paysage n'offre aucun trait saillant. On continue à remonter la vallée de l'Armançon, en ayant à gauche le canal, à droite la route de terre. A peu près à moitié chemin, on traverse une longue tranchée en partie perreyée, au delà de laquelle on aperçoit l'Armançon. Plus loin, au sortir d'une seconde tranchée, on découvre Commissey et Tanlay sur la gauche.

26^e STATION. — TANLAY.

8 kil. de Tonnerre. — 205 kil. de Paris. — 110 kil. de Dijon. — 308 kil. de Lyon.

Tanlay, bourg de 783 hab., situé sur la rive droite de l'Armançon, à 1 kil. environ de la voie gallo-romaine d'Auxerre à Langres, doit être fort ancien. En 1849, on y a découvert des tombeaux et un pan de muraille qui faisaient probablement partie d'une villa antique. Son *église*, au lourd portail d'ordre toscan, date du milieu du *xvii^e* siècle. On remarque, à l'intérieur, le maître autel, provenant de la grande église abbatiale de Saint-Martin. Le château est la seule curiosité du bourg ; toutefois une ancienne *maladrerie* appelée la cour du Saint-Esprit, et reconstruite vers la fin du *xvi^e* siècle, attirera peut-être les regards par son aspect pittoresque.

Le *château de Tanlay* remonte à une haute antiquité ; en effet, Courtépée cite des seigneurs qui en portaient le nom au *xiii^e* siècle. La veuve de Gaspard de Coligny, maréchal de France, Louise de Montmorency, sœur du connétable Anne, l'acquit en 1535, avec les fiefs de Saint-Winnemer et de Ravières. François de Coligny d'Andelot le rebâtit en partie vers l'an 1559 ; Jacques Chabot fit le terrier en 1604 ; Michel Particelli, sieur d'Hémery, surintendant des finances, l'acheva et l'embellit en 1642. Il appartint ensuite à Louis Phelippeaux de La Vrillière, gendre d'Hémery, en faveur duquel la seigneurie de Tanlay fut érigée en marquisat.

Une avenue de 2300 mètres, qui traverse le chemin de fer, l'Armançon et le canal, conduit à la grille d'entrée du château.

A 48 mètres de cette grille s'élève un corps de logis, appelé le *Petit château*, construit vers 1610, large de 24 mètres et profond de 11 mètres, « un des types les plus gracieux de l'art de bâtir à cette époque, qui n'avait plus, dit M. Victor Petit, l'élégante et merveilleuse finesse de ciselure de l'art italien de la Renaissance, et qui n'était pas encore arrivé à la période lourde d'ornementation qui commença avec le règne de Louis XIII. » On entre ensuite dans une vaste cour, presque carrée, dans laquelle s'ouvrent deux portes. L'une de ces portes conduit au parc, l'autre aux bâtiments de service ou dépendances, formant, eux aussi, un immense carré bâti d'un seul jet, et avec une grandeur de style fort rare, sur les dessins de l'architecte Le Muet, vers l'année 1643. Pour entrer dans le château proprement dit, il faut franchir un fossé large de 22 mètres et alimenté par les immenses canaux du parc, puis traverser, au delà du pont, flanqué de deux obélisques, le pavillon du concierge. La cour d'honneur, large de 42 mètres sur 32 mètres, est formée par un grand corps de logis, ayant à droite et à gauche une aile, terminée, celle de droite, par la tour de la chapelle, et celle de gauche, par la tour des archives. A chacun des grands angles que forment la façade centrale et les deux ailes, s'élève une belle tourelle à pans coupés, qui renferme un escalier en pierre à large montée, tournant sur une colonne centrale. Le corps de logis central, composé d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'un attique, est percé à chaque étage de sept fenêtres séparées entre elles par des pilastres placés de deux en deux, d'ordre toscan au rez-de-chaussée, et d'ordre dorique au premier étage. Une immense toiture, couverte en ardoises, s'étend sur tout le corps de logis. La façade opposée, qui donne sur l'ancien parterre, a été construite par François de Coligny d'Andelot. La tour de droite (en regardant cette façade) s'appelle la tour de la Ligue, parce que les Coligny et le prince de Condé, qui résidait à Noyers, s'assemblèrent plusieurs fois dans sa salle principale pour y délibérer de leurs affaires pendant les guerres civiles.

A l'intérieur, on peut visiter : — la *galerie*, qui, malgré la réduction qu'elle a subie à la suite d'un incendie, en 1762, est encore longue de 27 mètres et large de 9 mètres : des fresques,

représentant des sujets mythologiques, la décorent ; — la *chapelle*, construite en 1648, et contenant, outre un tableau de *Marot* (*saint Jean l'évangéliste*, fin du *xviii^e* siècle), un tableau attribué à l'école du *Pérugin* (fin du *xv^e* siècle) ; — les *cheminées* en pierre des appartements. La plus grande, celle de la chambre de l'archevêque, large de 2^m,60, haute de plus de 4 mètres, est décorée de quatre cariatides et de plusieurs statuettes en bas-relief. « La distribution primitive des appartements donne une assez médiocre idée du bien-être dans les plus beaux châteaux au *xvii^e* siècle. Des distributions nouvelles, ajoute M. Victor Petit, ont modifié l'état ancien, en conservant avec soin tout ce qui pouvait avoir une valeur artistique. » — Les *peintures* qui décorent une salle voûtée, en pierre, et située au deuxième étage de la tour dite de la Ligue. Ces fresques, en partie effacées volontairement et très-détériorées, représentent un nombre considérable de personnages dessinés dans la proportion des deux tiers de nature. On reconnaît assez facilement les dieux et déesses de la Fable sous les traits ou la figure des personnages célèbres, à divers titres, contemporains des seigneurs de Coligny d'Andelot. Quelques dieux et plusieurs déesses sont entièrement nus ; les autres sont vêtus à l'antique, comme on le comprenait au *xvi^e* siècle. Les six statues qui décoraient cette salle mystérieuse ont été enlevées.

Le *parc* du château de Tanlay, dessiné à la française et entouré de murs, renferme une magnifique pièce d'eau, appelée le Grand-Canal, longue de 530 mètres, large de 25 mètres, et alimentée par de nombreuses sources venant de la vallée de Quincy, que lui amènent de larges et beaux canaux tracés en ligne droite et bordés de vieux arbres. Une construction en pierre de taille, le château d'eau, ferme le canal. Près de l'extrémité du parc, on admire un magnifique tilleul.

Quinze minutes suffisent pour aller de l'extrémité du parc réservé aux *Ruines de l'abbaye de Quincy*, situées à 3 kil. environ de Tanlay. Le chemin direct du village passe au moulin, laisse à droite la chapelle de Saint-Emilian, gravit une colline et redescend par un petit bois sur l'abbaye, dans un vallon étroit arrosé par un charmant ruisseau. L'abbaye de Quincy fut fondée en

1133. Il n'en reste qu'un petit nombre de débris, un bâtiment secondaire, le logement de l'abbé, quelques corps de logis et des fragments du mur d'enclos (xiii^e siècle). On y remarque une jolie tourelle d'escalier (fin du xv^e siècle). L'église a été démolie, l'étang desséché. — La jolie fontaine de Saint-Gaultier (xiii^e siècle) mérite aussi une visite.

De Tanlay à Lézinnes on ne trouve qu'un seul village, c'est *Saint-Vinnemer* (640 hab.), situé à la gauche du chemin de fer, sur la rive droite de l'Armançon, au pied d'un coteau. Une longue tranchée perreyée aboutit au *tunnel de Lézinnes* qui a 532 mètres de long, et que suit une tranchée également perreyée, mais plus courte. La voûte de ce tunnel, haute de 6 mètres, large de 8 mètres, est à 24 mètres au-dessous du sol.

27^e STATION. — LÉZINNES.

6 kil de Tanlay. — 211 kil. de Paris. — 104 kil. de Dijon. — 302 kil. de Lyon.

Lézinnes, village de 650 habitants (arrondissement de Tonnerre, canton d'Ancy-le-Franc), se trouve situé près de la rive gauche de l'Armançon, sur la pente d'une colline. La route de terre le traverse. L'ancien tracé de la voie romaine de Sens à Alise forme actuellement sa rue principale. Ce village, insignifiant en lui-même, doit sa station à ses belles carrières de pierre.

Au delà de Lézinnes, on arrive par un grand remblai au beau pont en pierre de taille, composé de cinq arches en plein cintre de 12 mètres d'ouverture, hautes de 10^m,33, et de deux autres plus petites pour le chemin de halage, que le chemin de fer a dû jeter sur l'Armançon. On franchit presque aussitôt le canal sur un pont droit de 10 mètres, puis on entre dans une tranchée perreyée qui aboutit à un tunnel de 1000 mètres environ de longueur (sa voûte, large de 8 mètres, haute de 6 mètres, est à 35 mètres au-dessous du sol), appelé le *tunnel de Pacy*, parce qu'il est voisin du village de ce nom, et coupant la colline dans laquelle sont exploitées les carrières de Lézinnes. On a alors à droite le canal, l'Armançon et la route de terre. Au delà de l'Armançon on aperçoit *Pacy* (483 hab.), dont les carrières sont renommées, et dont le château seigneurial, aujourd'hui bien délabré, était autrefois l'un des plus importants du Tonnerrois. Plus loin se montre

Argenteuil (656 hab.). On franchit une seconde fois le canal (pont biais de 13^m,20), et l'Armançon (pont de 5 arches de 12 mètres, haut de 8^m,25); après avoir laissé à gauche *Cusy* (332 hab.), on atteint la station d'Ancy-le-Franc.

28^e STATION. — ANCY-LE-FRANC.

8 kil. de Lézennes. — 219 kil. de Paris. — 96 kil. de Dijon. — 293 kil. de Lyon.

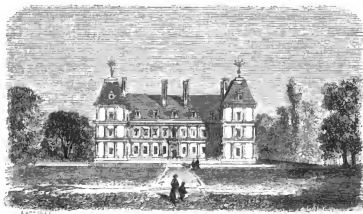
Des omnibus conduisent de la station à la ville pour 15 cent. par place, avec 10 kil. de bagages, 25 cent. avec 11 à 30 kil.

Ancy-le-Franc (*hôtel de la Poste*), chef-lieu de canton del'arrondissement de Tonnerre (Yonne), est une ville de 1840 hab., située sur la rive droite de l'Armançon, et possédant un port animé sur le canal de Bourgogne. On y remarque de jolies maisons modernes qui témoignent de l'aisance de la population. On y exploite, en effet, de très-belles carrières (à ciel ouvert), et M. de Louvois y a fondé des forges et des hauts fourneaux qui y ont pris des développements considérables. Si l'église, bâtie dans la partie haute de la ville et sur le penchant d'une colline dont le sommet est couvert de bois, n'a rien d'intéressant, bien qu'on y trouve divers monuments funéraires de la famille Louvois, le *cimetière*, qui y touche presque, renferme, outre la chapelle sépulcrale de la famille Louvois, une jolie chapelle qui semble dater de la fin du xv^e siècle. Mais la seule *curiosité* d'Ancy-le-Franc est son château.

Un village, devenu peu à peu un bourg, s'était fondé depuis des siècles près de la fontaine située au milieu de la ville actuelle, lorsque, dans la première moitié du xvi^e siècle, le comte de Clermont, grand maître des eaux et forêts de France, lieutenant général, puis connétable du Dauphiné, seigneur de Tallard, de Laignes, de Griselles, de Crusy, de Chassignelles et d'Ancy-le-Franc, résolut de se faire bâtir, près de l'Armançon, un des plus beaux châteaux de France. Il s'adressa, en conséquence, au Primatice, qui, en 1531, était venu à la cour de France avec la permission et la protection du duc de Mantoue. Les travaux commencèrent en 1545¹. Continué, dit-on, par Serlio, car le Prima-

1. C'est à tort que M. le baron Chaillou des Barres dit 1555, car M. Victor Petit a lu l'inscription suivante : *Soli Deo gloria* (1546), au-dessus de la voûte de la porte de fer, établie dans la façade la plus ancienne (sud-ouest).

tice mourut en 1570, ils ne furent achevés qu'en 1622. On habita toutefois le château longtemps avant cette dernière époque. Si Henri II ne put pas y être reçu quand il vint dans le Tonnerrois, Henri IV s'y arrêta plusieurs fois, et notamment en 1591. En 1631, à son retour de Metz, Louis XIII y logea, et, le 12 juin 1674, le comte François y fut honoré de la visite de Louis XIV qui, pour la seconde fois, venait de conquérir la Franche-Comté. En 1683, le comte François-Joseph de Clermont le vendit au marquis de Louvois, fils du chancelier Le Tellier, qui lui acheta, l'année suivante, le comté de Tonnerre et ses dépendances; et, depuis lors jusqu'à nos jours, la famille de Louvois l'a toujours



Château d'Ancy-le-Franc.

possédé; seulement, bien que la Révolution l'eût laissé intact, le mobilier et les archives furent vendus, dispersés ou détruits en 1793. M. de La Salle, qui fut adopté en 1841 par le dernier marquis de Louvois, mort en 1844, avait commencé d'importants travaux de restauration que le propriétaire actuel, M. le marquis de Clermont-Tonnerre a fait continuer avec un goût parfait; aussi, la Société française d'archéologie lui a-t-elle voté une médaille d'argent.

Le château d'Ancy-le-Franc n'est pas parvenu jusqu'à nous tel que l'avait conçu et commencé le Primatice. Non-seulement le pont-levis a été supprimé, les fossés remplis d'eau ont été com-

blés en partie, mais quatre nouvelles fenêtres ont dû être ajoutées par étage sur chacune des quatre grandes façades, et les anciennes fenêtres ont perdu la double croisée en pierre qui les divisait autrefois. Enfin, les pavillons élevés aux angles des quatre façades, et plus hauts d'un étage, témoignent aussi de remaniements importants. M. Victor Petit a signalé toutes ces différences dans l'*Annuaire de l'Yonne* de 1854.

On arrive généralement dans le château par la cour d'honneur. A l'écusson des Clermont, placé au-dessus de la porte d'entrée, détruit probablement pendant la Révolution, s'est substitué celui de la famille de Louvois. En avant et au-dessus de cette porte, deux belles consoles d'ordre dorique, cannelées, soutiennent, avec deux énormes colosses, un large balcon assez richement orné. Cette porte franchie, il faut monter neuf marches pour arriver au niveau de la cour intérieure, qui a 21 mètres de largeur sur chacun de ses quatre côtés, et des deux galeries latérales. Cette cour, dit M. Victor Petit, produit un grand effet. Elle est décorée, dans le goût italien, de deux ordres de pilastres composites.

Le rez-de-chaussée était occupé dans le principe par de grandes salles et galeries voûtées en pierre, qui avaient été divisées et plafonnées pour être rendues habitables, et qu'on a rétablies dans leur état primitif. Plusieurs de ces salles sont décorées de peintures et d'arabesques. Au *premier étage*, où montent quatre escaliers circulaires, l'écrivain que nous venons de citer signale : — la *galerie de Pharsale*, où Niccolò dell' Abbate a peint, dit-on, la bataille de Pharsale ; — le *cabinet des fleurs*, décoré d'une copie médiocre d'un portrait de Diane de Poitiers (en Diane chasseresse) ; — la *chambre du cardinal*, ainsi nommée d'un portrait du cardinal de Richelieu, et décorée de tableaux ovales allégoriques, attribués aux élèves du Primatice : le plafond de cette pièce est divisé en neuf caissons subdivisés en compartiments variés, ornés d'arabesques, de médaillons, de cabochons, de fleurons dans le genre et le goût de l'époque d'Henri II ; — la *chapelle*, située dans l'un des grands pavillons faisant l'angle du nord-ouest et vis-à-vis de la grande pièce d'eau du parc. Elle a environ 10 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur. Les pein-

tures plus que médiocres qui se trouvent au-dessous de la voûte sont de Menassier, et datées de 1596. Au-dessous des figures en pied des apôtres, des prophètes, des sibylles peintes en camaïeu sur un fond doré, décorent les vingt-quatre panneaux d'un large lambris. A droite et à gauche de l'autel sont quatre portraits de famille. Au-dessus de la porte, on remarque un assez bon tableau d'un auteur inconnu, représentant l'adoration des bergers. Un entablement sculpté et surmonté d'un cartouche, ou les



Fontaine dans le parc d'Ancy-le-Franc.

armes de Louvois ont remplacé celles de Clermont, renferme deux inscriptions qui méritent une mention. L'une est un bref de Clément VIII, en date du 31 octobre 1603, accordant dix ans et autant de quarantaines d'indulgences à tous fidèles pénitents confessés et communiés qui, dévotement, visiteront la chapelle du château d'Ancy-le-Franc, le jour de Saint-Pierre et Saint-Paul de juin. « C'était assurément, dit M. le baron Chaillou des Barres, une insigne faveur dont on trouverait bien peu d'exem-

ples, qu'un bref ainsi conçu, et accordé à l'occasion d'une simple chapelle bâtie dans l'intérieur d'un château qui n'était point royal. Toutefois la reconnaissance de la cour de Rome explique cette marque d'une si haute bienveillance. Les successeurs de Calixte II n'oubliaient pas qu'au commencement du ^{xiii}^e siècle l'un des aïeux d'Henri de Clermont-Tonnerre avait rétabli le pape sur le trône pontifical, après avoir chassé de Rome l'anti-pape Bourdin. Mais la seconde inscription, qui se lit à gauche, comment se l'expliquer? Elle est bien plus qu'étrange! accorder des indulgences (40 jours de vrai pardon), le 24 février 1604, à tous ceux qui visiteront cette chapelle toutes les fêtes de Notre-Dame et le jour de la fête de Saint-Mathias, et qui y feront leurs prières pour le seigneur, madame la comtesse et messieurs leurs enfants : ceci dépasse toute croyance. »

Signalons encore dans le château d'Ancy-le-Franc : la *grande salle des Gardes*, longue de 19^m,20 et large de 9^m,10 ; la *galerie des Sacrifices*, décorée de peintures médiocres ; le *grand salon* (l'ancienne chambre de Louis XIV), restauré vers 1826 dans le style du règne d'Henri III; et enfin le *cabinet du Pastor Fido*, petite pièce qui jouit d'une réputation méritée. En effet, elle est décorée d'une belle boiserie en chêne de 2 mètres environ de hauteur (dans le style composite), au-dessus de laquelle on remarque huit tableaux, bien conservés, attribués à Niccolò dell' Abbate, et dont les sujets sont tirés d'un roman pastoral.

Les curieux jardins français du château d'Ancy-le-Franc ont été depuis bien des années sacrifiés à des jardins anglais. Nous ignorons s'ils seront compris dans la restauration commencée.

Autrefois la poste aux chevaux était établie dans la seconde cour des dépendances, et les chaises de poste, ainsi que les diligences, traversaient la cour d'honneur au lieu de suivre les rues de ville.

La station d'Ancy-le-Franc dépassée, on entre dans une tranchée perreyée, au sortir de laquelle on aperçoit à gauche, sur l'autre rive du canal, *Chassignelles* (425 hab.), village entouré autrefois d'une épaisse muraille d'enceinte, démolie depuis peu.

Plus loin, à droite de la voie de fer, se montre *Fulvy* (207 hab.),

dont le château, situé sur la hauteur voisine, est entouré d'une belle plantation d'arbres verts. On franchit ensuite un affluent de l'Armançon, et, après avoir traversé une tranchée perreyée, remarquable par sa hauteur (20^m,50), on voit à gauche *Nuits-sous-Ravières*.

29^e STATION. — NUITS-SOUS-RAVIÈRES.

6 kil. d'Ancy-le-Franc. — 225 kil. de Paris. — 90 kil. de Dijon. — 287 kil. de Lyon.

Nuits-sous-Ravières est un village de 464 hab., que l'Armançon et le canal séparent de *Ravières*, dont la population se monte à 1267 hab. Ils appartiennent tous deux au canton d'Ancy-le-Franc, arrondissement de Tonnerre (Yonne). *Nuits* s'entoura en 1544 d'une muraille, qui ne l'empêcha pas d'être pris, pillé et incendié peu de temps après, et dont il ne reste plus qu'une porte fortifiée, défendue par un pont-levis et par une barbacane. En avant de cette porte, au bord de l'Armançon, s'élèvent deux colonnes monumentales construites au XVIII^e siècle. Un peu plus loin, de beaux massifs d'arbres cachent en partie un château bâti vers la fin du XVI^e siècle, et habité jusqu'à la Révolution par les seigneurs de Nuits. L'église (le portail, fin du XIII^e siècle; le chœur, milieu du XVI^e siècle) a été affreusement badigeonnée à l'intérieur; elle n'offre d'ailleurs aucun intérêt.

Ravières a été aussi entouré d'un mur d'enceinte, aujourd'hui presque entièrement détruit. On y remarque quelques vieilles maisons, qui ne tarderont pas à disparaître, et l'ancien château bâti au XVI^e siècle. Son église paroissiale a un beau portail sculpté du milieu du XV^e siècle. Parmi les statues qui la décorent M. Victor Petit signale celle de saint Jean-Baptiste, « chef-d'œuvre de modelé et de vérité, style du XV^e siècle. Excellent. » Sur le premier pilier à gauche en entrant, on lit l'inscription suivante : « 1591, le XXII de septembre, Ravières fut démantelé, et, le III de novembre, l'église et la ville pillées. »

On sort de la station de Nuits, comme on y arrive, par une tranchée. Quand les talus s'abaissent, on aperçoit à gauche l'Armançon, serpentant dans des prairies ombragées de peupliers. Les hautes collines qui s'élèvent au delà du canal appartiennent déjà au département de la Côte-d'Or, mais on est encore dans le

département de l'Yonne. A peine a-t-on vu à gauche le village de *Cry* (318 hab.), qu'on entre dans une longue tranchée en partie perreyée, puis on découvre *Perrigny* (183 hab.), près duquel des forges attirent les regards sur le bord de l'Armançon, un peu en deçà d'Aisy.

Entre les stations de Nuits et d'Aisy, les touristes archéologues pourront aller visiter les belles ruines du *château de Rochefort*, « l'un des plus curieux châteaux qui soient restés, dit M. Victor Petit, dans toute la province de Bourgogne, un des plus beaux types des constructions de la fin du *xv^e* siècle ou du commencement du *xvi^e* siècle. » Ce château, plusieurs fois détruit et rebâti du *xi^e* au *xv^e* siècle, démantelé en 1411 par Jean sans Peur, reconstruit alors tel qu'on le voit encore aujourd'hui, couronnait le sommet d'un rocher escarpé, près du village d'*Asnières-en-Montagne*. En 1806, les grandes toitures étaient encore intactes ; on les enleva pour les faire servir à la réparation d'une habitation voisine. La terre de Rochefort appartient actuellement à la famille de la Guiche. On peut, en s'adressant au garde-chasse, logé au château, visiter ces ruines imposantes dont M. Victor Petit a publié une belle lithographie dans l'*Annuaire de l'Yonne* (1854), qui en contient en outre une intéressante description. De Ravières à Rochefort par la montagne il n'y a que 4 kil. ; en passant par Asnières, on ferait 2 kil. de plus, mais le chemin serait meilleur pour les voitures. On peut aussi suivre le canal, tourner à gauche au *moulin d'Arlot*, à la base d'une haute colline pierreuse, puis longer les murs d'un vaste parc. A l'un des détours de ce chemin, qui conduit au village d'*Asnières-en-Montagne*, on découvre tout à coup les ruines de Rochefort (de 5 à 6 kil.).

30^e STATION. — AISY.

8 kil. de Nuits. — 233 kil. de Paris. — 82 kil. de Dijon. — 279 kil. de Lyon.

On trouvera à la station d'Aisy des voitures de correspondance conduisant à : — *Avallon* (36 kil. pour 2 fr.) ; — *Montréal*, (23 kil. pour 1 fr. 50 c.) ; — *Santigny* (18 kil. pour 1 fr. 25 c.).

Aisy-sous-Rougemont (441 hab.), la dernière station du département de l'Yonne, dépend du canton d'Ancy-le-Franc, arrondissement de Tonnerre. Le chemin de fer l'a coupé en deux

parties. L'église est à la gauche de la station, le village à sa droite. A peu de distance d'Aisy, on entre dans le département de la Côte-d'Or auquel appartient le village de *Rougemont* (387 hab.), une des communes du canton de Montbard (arrondissement de Semur). Près de ce village, admirablement situé sur une éminence de laquelle on découvre les vallées de l'Armançon et de la Brenne, on remarque les ruines d'une vieille tour qui passe pour être de construction romaine. On traverse le ruisseau le Bornant, qui descend d'un vallon boisé. Le paysage, qui depuis Tonnerre était insignifiant et monotone, change tout à coup de caractère; la terre prend une teinte rougeâtre; la vallée se rétrécit; les collines deviennent de petites montagnes; elles ont toutes à peu près la même forme; leurs versants pierreux sont généralement cultivés : mais çà et là de petits rochers, couronnés de bois maigres, décorent leurs sommets qui s'élèvent tous à la même hauteur pour former un vaste plateau entrecoupé de *combes* (petits vallons), et recouvert ici de bois, là de terres dont la culture offre peu de ressources. Entre deux tranchées creusées dans du sable rouge ou dans des rochers, on laisse à gauche *Buffon* (353 hab.) dont la terre fut érigée en comté, en 1774, pour Georges-Louis Le Clerc, qui en a immortalisé le nom (*Bifons* ou *bis fons*, double fontaine). Deux de ses belles forges datent de 1769. Le chemin de fer, traversant, sur un pont de 4 arches de 12 mètres d'ouverture chacune, l'Armançon, qui descend de Semur, entre alors dans la *vallée de la Brenne*, encore plus étroite et plus accidentée que celle de l'Armançon. Bientôt on remarque à droite, en face de *Blaisy*, sur le coteau et dans la vallée, *Saint-Remy* (775 hab.), village qui possède de beaux moulins à farine; et, après avoir longé à gauche la Brenne et le canal, on ne tarde pas à découvrir la ville de Montbard.

31^e STATION. — MONTBARD.

10 kil. d'Aisy. — 243 kil. de Paris. — 72 kil. de Dijon. — 269 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Montbard des voitures de correspondance conduisant à : — *Avallon* (53 kil. pour 3 fr.); — *Châtillon-sur-Seine* (33 kil. pour 3 fr., 2 fr. 50 c. et 2 fr.); — *Chaumont* (92 kil. pour 9 fr. et 8 fr.); — *Coulmiers* (19 kil. pour 2 fr. 50 c.,

2 fr. et 1 fr. 50 c.); — *Époisses* (20 kil. pour 2 fr. et 1 fr. 50 c.); — *Rouvray* (32 kil. pour 2 fr. 25 c., 1 fr. 75 c. et 1 fr. 50 c.); — *Saulieu* (46 kil. pour 4 fr. et 3 fr. 50 c.); — *Semur* (18 kil. pour 2 fr. et 1 fr. 75 c.).

Montbard (hôtel de l'*Écu*), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Semur (Côte-d'Or), ville de 2697 habitants, est pittoresquement située dans la vallée de la Brenne, près du canal de Bourgogne, au pied et sur les pentes d'une colline boisée que couronne une vieille tour. Vue de la station ou de ses abords, elle attire et charme les regards; mais, bien qu'elle possède une église du *xv^e* siècle classée parmi les monuments historiques, elle ne mériterait pas une visite, si Buffon, qui y est né le 7 septembre 1707, et qui y a passé la plus grande partie de sa vie, n'y avait laissé des souvenirs impérissables. Depuis le commencement de ce siècle, elle a été le but de nombreux pèlerinages littéraires. Les pages suivantes sont extraites du *Voyage dans les départements du Midi de la France*, publié par Millin, qui, en 1804, vit encore à Montbard plusieurs personnes ayant servi ou connu Buffon :

« La maison de Buffon ressemble plutôt à une grande habitation bourgeoise qu'à un château; elle est placée sur la Grande-Rue, et la cour est derrière. Il faut monter un escalier pour entrer dans le jardin; ce jardin est établi sur les ruines de l'ancien château, dont les murs forment les terrasses. Au sommet, il existe encore une tour octogone, c'est celle dans laquelle Buffon a fait ses observations sur le vent réfléchi; son élévation est de 140 pieds au-dessus de la petite rivière de Brenne, qui traverse la ville. Ce jardin pittoresque et singulier n'est plus aussi bien entretenu que du temps de son illustre propriétaire, mais les arbres étrangers, qu'il y avait rassemblés en très-grand nombre, y forment des bosquets agréables; cependant on n'y voit plus les fleurs que Buffon aimait à mêler aux arbres avec profusion. Les potagers sont au sud-ouest, sur sept terrasses; les jardins sont, en tout, composés de treize. Il eût été impossible de tirer un parti plus avantageux d'une position si sauvage et si agreste.

« Le bon Lapierre nous montra tous les lieux dans lesquels

son maître se plaisait le plus ; il nous fit voir surtout le cabinet dans lequel Buffon allait travailler dans les grandes chaleurs de l'été ; il est placé dans un pavillon qu'on appelle la *Tour de Saint-Louis*¹. Hérault de Séchelles a décrit ce modeste et simple laboratoire. On y entre par une porte verte à deux battants ; l'intérieur



L'église de Montbard.

ressemble à une chapelle à cause de l'élévation de la voûte, et les murs sont peints en vert. Lapierre nous fit surtout remarquer un autre cabinet : c'est un petit bâtiment carré placé sur le bord

1. « Buffon n'a jamais travaillé dans la tour Saint-Louis, comme l'ont à tort avancé tous les auteurs de *Voyages à Montbard*, et il suffit de jeter un coup d'œil sur les meubles qui s'y trouvaient pour se convaincre que jamais elle ne servit de cabinet d'études. » *Revue archéologique*, 12^e année 1855, article signé H. de Buffon.

d'une terrasse. Buffon s'y tenait pendant une grande partie de l'année, parce que l'autre endroit est trop froid. De ce pavillon, la vue s'étend sur une plaine coupée par la rivière de Brenne et bordée par des coteaux qui présentent de très-beaux sites. C'est là que Buffon a composé presque tous ses ouvrages : il s'y rendait au lever du soleil, faisait fermer exactement les volets et les portes, et travaillait jusqu'à deux heures à la clarté de quelques bougies ¹. Le prince Henri, qui voulut visiter ce modeste cabinet, l'appelait le *berceau de l'histoire naturelle*. J. J. Rousseau, avant d'y entrer, se mit à genoux et baisa le seuil de la porte. Du temps de Buffon, ce cabinet était orné de quelques dessins d'oiseaux et de quadrupèdes. Quel plaisir nous aurions eu à contempler encore ces images, à voir ces vieilles chaises de cuir, la table de bois noirci, le grossier secrétaire de noyer qui garnissaient ce cabinet; le vieux fauteuil dans lequel Buffon était assis, ayant devant lui la gravure de Newton.... Nous croyions y voir encore Buffon, coiffé de son bonnet de soie gris et vêtu de sa robe de chambre rouge à raies blanches. Nous croyions l'entendre, à travers ces expressions familières : *C'est ça, tout ça, par Dieu*, dire ces mots frappants et profonds qui tout à coup manifestaient son génie.

« En descendant, nous passâmes devant la colonne que M. de Buffon, le fils, avait élevée à son père. On a laissé subsister ce monument; mais on en a fait disparaître l'inscription qui consacrait l'amour filial :

« Excelsæ turri, humilis columna;

« Parenti suo, filius Buffon, 1785. »

Comme si les sentiments de la nature eussent été un outrage à la liberté!

« Le bon Lapière, mesurant ses instructions à l'intérêt que nous y mettions, ne nous laissait rien passer; il nous fit voir la maison de Daubenton, cet assidu compagnon des travaux de Buffon, il nous montra l'escalier que Buffon montait tous les

1. « Il n'est point vrai de dire non plus que chaque matin, après s'être renfermé dans sa retraite isolée il fit hermétiquement fermer les fenêtres pour travailler à la clarté de quelques bougies. » *Id. ibid.*

matins, à cinq heures, pour se rendre au cabinet que nous venons de visiter ¹. »

Buffon a fait oublier les anciens seigneurs de Montbard, les ducs de Bourgogne. Qui se souvient actuellement, s'est demandé un historien, que Philippe le Hardi reçut, en 1370, dans le château de Montbard, dont il ne reste, pour ainsi dire, que le donjon, — nous en reparlerons ci-dessous — Marguerite de Flandre, sa nouvelle épouse, au milieu d'une cour splendide ? que cette princesse y mit au monde Marguerite, mariée à Guillaume, comte de Hainaut et de Hollande, et Catherine qui devint la femme de



Le vieux château de Montbard.

Léopold IV, duc d'Autriche ? que Jean sans Peur y fut élevé, et qu'il y retint prisonnier, en 1412, les trois fils de Jean I^{er}, duc de Bourbon ? que le duc Philippe le Bon y maria, en 1423, dans la chapelle Saint-Louis, sa sœur Anne avec le fameux duc de

1. La ville de Montbard a élevé une statue à Buffon. Cette statue signée Dumont 1847, fondue par MM. Eck et Durand, en 1854, a été exposée en mars 1857 dans les Champs-Élysées, près du palais de l'Industrie ; elle n'a rien de remarquable que sa simplicité. Buffon est représenté debout, la tête nue. Il porte l'habit brodé, la culotte courte et l'épée. Sa main droite tient un crayon, l'autre un rouleau de papier, sur lequel on lit ces mots : *Histoire naturelle*.

Bedford, et qu'il y donna en dot à son autre sœur Marguerite, en la mariant avec Arthur de Bretagne, la ville de Montbard, dont cette princesse fit sa résidence habituelle? enfin, que les états de la province de Bourgogne s'y rassemblèrent deux fois, en 1376 et en 1381?

Le château de Montbard, autrefois l'un des plus vastes et peut-être le plus fort de la province, ne peut, tel qu'il existe aujourd'hui donner au voyageur aucune idée de ce qu'il fut ni même de ce qu'il était encore en 1742, époque où Buffon en devint propriétaire. A la fin du xvii^e siècle, il subsistait en entier, mais la terre de Montbard ayant été réunie en 1682 au domaine du roi, et l'esprit du gouvernement n'étant pas d'entretenir des forteresses au centre du royaume, il tombait en ruines dès le commencement du xviii^e siècle. Buffon le fit démolir en grande partie, et ne conserva que le mur d'enceinte construit en grosses pierres de taille seulement rustiquées entre quatre ciselures comme l'étaient les autres paries du château, la grande tour qui est au nord, et celle dite de Saint-Louis, qui est au sud, mais celle-ci abaissée d'un étage.

Montbard n'a jamais été le *mons Bardorum* (le mont des Bardes). Son nom le plus ancien, *mons Barrus*, ne dérivât-il pas des vieux poètes gaulois, son origine passe cependant pour être fort ancienne. Mais les premiers temps de son histoire, très-obscurs d'ailleurs, n'offrent rien d'intéressant. Après la mort de Charles le Téméraire, Louis XI la donna au marquis de Rothelin. En 1682, la terre dont elle portait le nom, et qui avait compté un grand nombre de propriétaires, devint domaniale. Le comte de Buffon (Georges-Louis Le Clerc) la prit à titre d'engagement au xviii^e siècle. La ville était autrefois plus peuplée qu'aujourd'hui. Les épidémies, les famines, la guerre, le siège qu'elle soutint en 1590 contre l'armée royaliste, car elle avait embrassé chaudement le parti de la Ligue, avaient diminué considérablement le nombre de ses habitants, qui s'augmentent maintenant d'année en année. Le chemin de fer a donné une activité nouvelle à son industrie et à son commerce.

Le *donjon* de Montbard, le seul reste important de l'ancien château des ducs de Bourgogne, a été classé parmi les monu-

ments historiques. Il consiste en une grosse tour carrée à quatre étages, en y comprenant le rez-de-chaussée, terminée à son sommet par une plate-forme qui est dallée, munie de créneaux, de meurtrières et de petits mâchicoulis. Il a été construit dans les premières années du xiv^e siècle. Sa hauteur est de 40 mètres. A chaque étage on trouve une grande salle voûtée qui reçoit la lumière par de très-petites fenêtres. C'est dans ces salles qu'en temps de guerre les habitants de Montbard et des villages voisins qui y avaient droit de retraite venaient déposer leurs effets pour les soustraire au pillage. Du côté de l'intérieur de l'enceinte, cette tour est encombrée par des remblais qu'il serait nécessaire de faire enlever. L'étage souterrain est comblé. En 1853, lors des réparations qui furent faites à la plate-forme en nettoyant les gargouilles qui donnent passage à l'eau, on trouva dans l'une d'elles un boulet de fer ; il faut rappeler ici qu'en 1814 et en 1815 de forts détachements des armées alliées furent casernés dans ses vastes salles. A l'est, il existe une autre tour, ronde, mais tellement défigurée par des appropriations intérieures, exécutées dans le siècle dernier, et en si mauvais état, qu'elle n'a plus aucun intérêt. Cette tour est d'ailleurs privée de ses étages supérieurs.

Montbard est aussi la patrie de Daubenton, qui y naquit le 29 mai 1716, et qui s'y livra, dans un parc voisin de la ville, à ses belles expériences sur l'éducation des bêtes à laine.

On peut faire dans les environs de Montbard deux excursions intéressantes : on peut aller visiter les ruines du château de Montfort et l'abbaye de Fontenay.

Les ruines du **château de Montfort** sont à 4 ou 5 kil. de Montbard, sur la route de Semur. Après avoir passé sous le chemin de fer, cette route, récemment rectifiée, remonte une jolie vallée arrosée par un ruisseau nommé *Dandarge*, et bientôt on aperçoit en face, sur le sommet d'une colline isolée, les derniers restes de l'ancienne baronnie de Montfort (*mons fortis*). Les barons de Montfort étaient déjà connus au xi^e siècle. Des mariages firent tomber leurs domaines dans la possession de Guillaume, le prince d'Orange, dont la fille épousa Frédéric-Casimir, prince palatin de Landsberg. Ce fut ce prince qui rebâtit le château

actuel en 1626, et qui fit construire la chapelle. Les princes d'Orange, et après eux les palatins, avaient établi dans leur château un prêche pour leurs officiers et les huguenots du voisinage. Les héritiers de Frédéric-Casimir vendirent, en 1681, la baronnie de Montfort à Anne Souvré, épouse de François-Michel Le Tellier de Louvois. Elle passa ensuite au fils de Louvois, le marquis de Barbezieux, dont la fille, femme du duc d'Harcourt, la céda, en 1730, à Frédéric de la Forêt. Détruit à la Révolution, ce beau château est devenu une carrière pour les habitants du voisinage.

L'abbaye de Fontenay est à peu près à la même distance, mais du côté opposé, près de la route de Châtillon. M. Séguin, correspondant de l'Académie des sciences, y possède une fabrique importante de papiers. « C'est, dit M. de Caumont (*Bulletin monumental*, t. XVIII), un des établissements monastiques les plus curieux que j'aie rencontrés. Le cloître est très-bien conservé ; il date, selon toute apparence, ainsi que l'église et la salle capitulaire, de la deuxième moitié du XII^e siècle. Le dortoir, situé au-dessus de cette salle, s'appuyait, d'un côté, sur le transept de l'église ; l'autre extrémité, orientée au sud, offre encore un gable percé de fenêtres élégantes.... L'église est considérable et dans le style roman bourguignon de transition....

« Je ne sais, ajoute le savant archéologue, quelle était primitivement la destination d'un grand bâtiment du XIII^e siècle que j'ai visité dans une des cours, et dont M. Sagot m'a procuré un dessin d'autant plus précieux qu'il présente à l'extérieur l'édifice tel qu'il était en 1832, avant que M. Séguin l'eût fait exhausser. Cet édifice se composait, au rez-de-chaussée, de quatre pièces de grandeurs inégales et voutées en pierre, avec colonnes cylindriques au centre, excepté dans une pièce du milieu, dont la voûte était percée d'une ouverture circulaire semblable à celle des anciennes cuisines et évidemment destinée à laisser passer la fumée. » Courtépée dit que ce bâtiment était le réfectoire.

L'abbaye de Fontenay (ordre de Cîteaux) fut fondée, en 1118, par Bernard et Milon de Montbard, oncles de Saint-Bernard. Ebrard, évêque de Norwich, fit bâtir l'église, que le pape Eu-

gène III consacra le 21 septembre 1147, et qui a 73 mètres de longueur sur 23 mètres de largeur. Cette abbaye dut son nom à une fontaine jadis fort renommée pour la guérison de la teigne, et tombée en discrédit longtemps avant la révolution.



A peine a-t-on quitté la station de Montbard que l'on traverse le canal sur un pont biais en fonte de 18 mètres, puis la Brenne sur un pont de 4 arches de 10 mètres d'ouverture chacune. La vallée offre sur la droite de jolis paysages. A gauche, *Marmagne* (353 hab.), occupe l'entrée d'un vallon arrosé par le Touillon qui nourrit de bonnes truites, et que l'on traverse. Plus loin, *Nogent-lez-Montbard* (217 hab.) se groupe, à droite, au pied d'un coteau. Presque en face, on longe *Fins-lez-Montbard* (237 hab.), qui, selon M. Rossignol, est un vieux souvenir des frontières lingonnes et éduennes. Ce village, insignifiant aujourd'hui, mérite d'attirer l'attention des voyageurs ; car, si l'on doit en croire l'archiviste de la Côte-d'Or, ce serait vis-à-vis, sur la montagne de la rive gauche de la Brenne, que Vercingétorix aurait établi son camp avant de livrer à César cette grande bataille qui précéda la chute d'Alésia. « Ce camp, dit-il, était divisé en trois : Montbard, Nogent et Courcélles. » Ce dernier village que l'on ne tarde pas à découvrir sur la droite, a 256 hab. La vallée de la Brenne devient de plus en plus pittoresque. La rivière et le canal coulent entre d'épais rideaux d'arbres, au milieu d'agréables prairies que dominent des montagnes rocheuses et boisées. *Seigny* (506 hab.) se montre à gauche sur un coteau. De l'autre côté de la vallée, au delà de *Benoisey* (292 hab.), *Grignon* (493 hab.) couronne une jolie colline ; ses maisons, son église, son château, sa tour, entourés de verdure, forment un gracieux paysage. Cependant le chemin de fer s'éloignant du canal et de la Brenne, qui descend de Somberron par Vitteaux, franchit l'Oze près de sa jonction avec la Brenne, et, avant de s'engager dans la vallée à laquelle cette rivière a donné son nom, traverse la belle plaine des Laumes.

32^e STATION. — LES LAUMES.

14 kil. de Montbard. — 257 kil. de Paris. — 58 kil. de Dijon. — 255 kil. de Lyon.

On trouve à la station des Laumes des voitures de correspondance conduisant à : — *Flavigny* (10 kil. pour 1 fr.); — *Semur* (14 kil. pour 1 fr. 25); — *Vitteaux* (19 kil. pour 1 fr. 50).

Les Laumes (les Larmes) se composent de quelques maisons bâties dans la fertile plaine de ce nom, entre la Brenne et l'Oze, à peu de distance de la jonction de ces deux cours d'eau et de l'Ozerain. Ce hameau, tout à fait insignifiant en lui-même, dépend de la commune de *Venarey* (719 hab.), située sur la rive gauche de la Brenne, au pied de la montagne. La station dessert, comme nous venons de le dire, Flavigny, Semur et Vitteaux. Les touristes ne devront pas manquer de s'y arrêter, car, sans aller jusqu'à Semur ou à Vitteaux, ils auront d'intéressantes excursions à faire dans un rayon peu éloigné. C'est aux Laumes qu'ils doivent quitter le chemin de fer s'ils veulent visiter Alise-Sainte-Reine, le mont Auxois, Flavigny et le château de Bussy-Rabutin.

Alise-Sainte-Reine. — Le mont Auxois. — Alésia.

Alise-Sainte-Reine est un village de 734 hab. (canton de Flavigny, arrondissement de Semur, Côte-d'Or), situé à 30 minutes de la station des Laumes, sur les pentes méridionales et occidentales d'une montagne isolée de trois côtés, au nord par l'Oze, au sud par l'Ozerain, à l'ouest par la Brenne, et du quatrième se rattachant par une dépression assez profonde à la ramification dont elle forme l'extrémité et qui part de la chaîne centrale, près de Lachaux, pour courir, dans la direction du nord-ouest, sur une longueur de 30 kil. entre les vallées de la Brenne et de l'Oze au nord et celle de l'Ozerain au sud. Le **mont Auxois**, tel est le nom de cette montagne, domine donc trois vallées dont il couvre et défend le passage, à l'ouest, la vallée de la Brenne, au sud, la vallée de l'Ozerain, au nord la vallée de l'Oze; or, ces trois vallées facilitent le passage du bassin de la Seine dans celui du Rhône. A toutes les époques, il a dû être considéré comme un point stratégique important. Il était du reste facile à fortifier. La nature lui a donné une ceinture de rochers: sa longueur est

de 2000 mètres, la superficie de son plateau, de 100 hectares, son contour, de 4800 mètres, sa hauteur, de 418 mètres, sa largeur, de 800 mètres. Il n'est dominé d'aucun côté, puisque les collines environnantes, qui ont la même hauteur, en sont éloignées d'au moins 1200 mètres. En outre, une source abondante jaillit à l'extrémité orientale du plateau supérieur.

Alise-Sainte-Reine doit son premier nom à la ville gauloise d'Alésia, ce dernier boulevard de la nationalité gauloise, dont il occupait une partie de l'emplacement, si l'on doit en croire la tradition locale et l'immense majorité des historiens; son second nom à une vierge qui y aurait souffert le martyre, l'an 252 de notre ère. La légende catholique raconte ainsi l'histoire de cette vierge.

Sainte Reine était la fille d'un chevalier romain, nommé Lucius Clementinus, qui avait fait bâtir le château de Grignon, ce beau village, situé en face d'Alise-Sainte-Reine, sur le versant opposé de la vallée. Sa mère mourut en la mettant au monde. Sa nourrice, qui était chrétienne, la convertit; à neuf ans elle reçut le baptême, et peu de temps après elle consacra sa virginité à Jésus-Christ qu'elle choisit pour époux. L'an 250, Olibrius, le gouverneur des Gaules, ayant voulu visiter la ville d'Alise, fut reçu par Clementinus dans son château de Grignon. Il devint éperdument amoureux de la fille de son hôte; il demanda et obtint sa main. Toutefois, comme cette jeune fille n'avait que quatorze ans, la célébration du mariage dut être retardée de deux années.

En 252, Olibrius revint donc à Grignon sommer Clementinus de tenir sa promesse. Mais ni prières, ni larmes, ni menaces, ni mauvais traitements ne purent déterminer la vierge chrétienne à violer le vœu qu'elle avait fait. En vain Olibrius lui donna à Alise des fêtes magnifiques dont elle fut la *reine* (d'où lui vint son nom); en vain il lui offrit les plus riches présents, en vain il lui parla de son amour, elle refusa tout. Alors, sa passion se changea en fureur; il la fit fouetter pendant deux heures et torturer avec des ongles de fer. Le lendemain matin toutes les traces de ces crnelles blessures avaient disparu. De plus en plus furieux, Olibrius lui fit brûler les mamelles et les flancs avec des torches de poix allumées. Ici je copie textuellement la lé-

gende : « Cet affreux supplice n'ayant servi qu'à ranimer le courage de la sainte, le tyran la fit jeter dans une cuve d'eau froide. A peine y fut-elle plongée, que ses fers se brisèrent, ses plaies disparurent, et la même colombe que, pendant son sommeil, elle avait aperçue la veille, au haut de la croix, vint se reposer sur sa tête ; la terre trembla, la foudre gronda, les nues s'entr'ouvrirent ; une voix en sortit, et tous les spectateurs entendirent ces mots : « Venez, reine, venez recevoir la palme due à votre courage et à vos vertus. » Ce nouveau miracle frappa les



Vallée des Laumes.

auditeurs, et un grand nombre se convertirent à Jésus-Christ. Olibrius, craignant une émeute populaire, ordonna qu'on coupât la tête à la jeune vierge, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Il renvoya son corps au malheureux père, qui le fit inhumer dans un endroit retiré de sa maison, près de la petite fontaine. »

En 864 seulement, d'après la légende¹, un abbé du monas-

1. Courtépée n'est pas d'accord avec la légende. Il dit positivement qu'au VII^e siècle existait à Alise une petite abbaye où reposait le corps de sainte Reine, que saint Germain d'Auxerre vint honorer en 431. Alise ayant été saccagée par les barbares n'était plus un lieu de sûreté. Les ravages des Normands, ajoute-t-il, occasionnèrent la translation des reliques de sainte Reine à Flavigny, en 864.

nistère de Flavigny retrouva les reliques longtemps cherchées inutilement de la fille de Clementinus, et les fit transporter au monastère de Flavigny. Elles sont conservées aujourd'hui dans l'église de cette ville. Un coffre de bois peint contient les principaux ossements de sainte Reine; dont le cœur est enfermé dans une châsse d'argent surmontée d'une couronne de même métal. Tous les ans, le dimanche qui suit le 7 septembre, c'est-à-dire le jour de la fête de sainte Reine, cette châsse est portée en grande pompe dans une procession.

« Pendant que je relève les vestiges d'une antiquité aussi vénérable que touchante, j'apprends, s'écrie l'auteur du *Manuel du pèlerin de Sainte-Reine-d'Alise*, que sur les lieux mêmes, on avance, en face d'une société savante, que la vierge de la Bourgogne, dans son martyre et dans sa mort, n'est autre chose qu'une vaine fantasmagorie de la Gaule personnifiée, vaincue par César au pied du Mont-Auxois, et que ce pèlerinage, malgré son caractère chrétien si indélébile, n'est qu'une prolongation du concours des peuples gaulois qui se rassemblaient sur les lieux mêmes de leur défaite, pour pleurer leur liberté perdue! » M. l'abbé Tridon proteste avec indignation contre cette opinion qu'il qualifie de *saugrenue*; mais il n'explique pas pourquoi les pèlerins, qui viennent, depuis tant de siècles, adresser à sainte Reine de ferventes prières, se rendent à Alise-Sainte-Reine au lieu d'aller à Flavigny, où sont les reliques de la sainte. Tout ce qu'il sait, dit-il, c'est que leur nombre s'élevait, vers 1575, au chiffre de 60 à 70 000 par an. Au siècle suivant, ce chiffre avait probablement diminué; car les Cordeliers, qui avaient un couvent à Sainte-Reine, donnèrent, en 1688, un éclat inaccoutumé à la procession qui se faisait le jour de la fête de sainte Reine, c'est-à-dire le 7 septembre, et qui, jusqu'en 1671, s'était faite de Flavigny à Alise. Limitée à Alise en 1672, rétablie de Flavigny à Alise vers la fin du xvii^e siècle, défendue en 1704 par l'évêque d'Autun, à cause des abus qui s'y commettaient, supprimée à la Révolution, reprise après la restauration du culte, interdite en 1827, par l'évêque de Dijon, cette procession, moitié païenne, moitié chrétienne, a été reprise en 1838. Elle a

lieu régulièrement le 7 septembre. 5000 à 6000 personnes y assistent. Elle est maintenant ainsi composée :

24 soldats romains, 10 licteurs, 4 sénateurs, 4 porte-enseignes, 12 musiciens, Olibrius, le père de sainte Reine et un noble romain, 2 bourreaux, le père nourricier et la mère nourricière conduisant sainte Reine enfant, sainte Reine méditante, sainte Reine martyre, 48 jeunes filles vêtues de blanc et portant des châsses magnifiques, qui renferment entre autres reliques un os du bras droit de sainte Reine, le clergé de la paroisse et celui de l'hôpital, sainte Reine triomphante, les prêtres des villages voisins, les Dominicains de Flavigny, les fidèles, etc.

La procession part de l'hôpital, monte à l'église paroissiale de Saint-Léger, puis redescend aux trois ormeaux plantés près de trois croix, au pied du Mont-Auxois, — car c'est là que, selon certains chroniqueurs, sainte Reine, trahie par un lépreux, aurait été livrée à Olibrius, ou que, selon d'autres, elle aurait souffert le martyre, — et des trois ormeaux elle remonte à l'hôpital.

L'hôpital de Sainte-Reine, bâti à mi-côte, à gauche de la rue principale du village, a été fondé au milieu du xvii^e siècle, à l'instigation de saint Vincent de Paul, par deux bourgeois de Paris, Jean Desnoyers et Pierre Blondel, doté depuis par un grand nombre de seigneurs, et desservi par des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Il a été et il est encore fort utile aux pèlerins, aux soldats et aux pauvres du voisinage. On y respire un air excellent. De sa terrasse on découvre un beau paysage. Sa chapelle, ornée sans goût d'objets qui n'ont aucune valeur au point de vue de l'art, contient une collection de tableaux plus que médiocres, datés du xvii^e siècle, et représentant les principaux épisodes de la vie de sainte Reine. A droite, à l'angle de la croisée, on remarque le cœur de Blondel, un des fondateurs de l'hôpital. On conserve en outre, dans cette chapelle, les nombreuses reliques qui sont exposées le jour de la procession à la vénération des fidèles. Parmi ces reliques, nous mentionnerons seulement l'os du bras droit de sainte Reine, renfermé dans un ancien reliquaire ou bras d'argent doré, qui est richement décoré et fort ancien. « Cette relique provient du trésor d'Osnabruck auquel Charlemagne l'avait donnée, et elle fut accordée à Mgr le prince de Longueville, plénipotentiaire de Sa Majesté pour la

paix générale qui se traita à Munster l'an 1647, par le seigneur évêque et le chapitre d'Osnabruck. Son Altesse la céda ensuite au couvent de Sainte-Reine en l'an 1648. » (Extrait des affiches apposées par les RR. PP. Cordeliers pour la procession de 1688.)

Au-dessous de la terrasse de l'hôpital, à droite, du côté de la vallée de l'Oze, est *l'établissement des bains* qui contient environ 40 chambres pour les malades, car Alise-Sainte-Reine possède tout à la fois une fontaine miraculeuse et des eaux minérales.

La *fontaine miraculeuse* se trouve à l'extrémité supérieure de la rue escarpée que l'on gravit en venant des Laumes pour monter à l'hôpital. Le petit bâtiment qui la renferma porte cette inscription : *C'est ici la véritable fontaine de sainte Reine*. D'après une légende, elle aurait jailli à l'endroit où la tête de sainte Reine tomba sous la hache du bourreau.

« L'eau de cette fontaine, dit M. Nodot, pharmacien de Semur, est douce, limpide et légère; elle ne contient que quelques millièmes de carbonate de chaux; les réactifs n'y indiquent aucun autre corps; le bassin qui la reçoit n'est jamais sali par des dépôts boueux; l'on ne peut donc appeler cette eau minérale, puisqu'elle ne tient pas en dissolution des substances capables de lui donner des propriétés médicinales. » Si cette eau guérit des malades, c'est qu'elle a, comme le croient encore certaines personnes, des propriétés miraculeuses. Elle a joui longtemps d'une grande réputation. « La feue reine, dit Courtépée, n'en buvait pas d'autre, ainsi que Stanislas, roi de Pologne, le duc de Randan, le cardinal de Tencin; le maréchal de Saxe en faisait usage en Flandre et à Chambord. Les Cordeliers, qui en faisaient le commerce, devaient la distribuer gratis aux habitants une fois par jour. »

Les Cordeliers s'étaient établis en effet, en 1644, près de cette fontaine qu'ils exploitèrent jusqu'à la Révolution. Au-dessus de la porte de leur église on lit cette inscription : « Restaurée en 1856, » mais en 1857 les travaux étaient loin d'être achevés. On placera dans cette église l'image en pierre de sainte Reine, déposée provisoirement sous la voûte de la fontaine.

La fontaine de Sainte-Reine ne doit donc pas être confondue avec les sources qui alimentent l'hospice, et notamment avec

celle qui fournit l'eau de *l'établissement des bains*. Cette dernière, en effet, employée en bains ou en lotions, a une influence marquée sur le système dermoïde, en donnant de la souplesse à la peau et en facilitant la transpiration cutanée. Elle sourd sur la partie nord du Mont-Auxois et se rend, par des aqueducs, au jardin de l'hôpital; on la nomme *fontaine des dartreux*, parce que les pauvres allaient autrefois s'y laver. Elle a été concédée à l'hospice de Sainte-Reine par lettres patentes de Louis XIV (mars 1686). Quand on a avalé son eau, elle laisse une sorte de sécheresse sur la bouche et particulièrement sur l'arrière-bouche; elle n'exhale aucune odeur, mais elle rend les doigts doux et glissants, comme le ferait une eau alcaline. M. Nodot attribue sa saveur et ses propriétés médicales à la présence du carbonate d'ammoniaque. « Cette eau, ajoute-t-il, contient une petite quantité de carbonate de chaux, de fer et de magnésie. »

Alise-Sainte-Reine se divise en deux parties bien distinctes : la première, celle qui contient l'hospice, l'établissement de bains, la fontaine de Sainte-Reine et la chapelle des Cordeliers, ou *Sainte-Reine* proprement dite, ne date que de 1488. Elle fut fondée par un prêtre de Grignon, nommé Clerget. L'autre partie, ou *Alise*, est à l'est de la première; c'est là que se trouve *l'église paroissiale de Saint-Léger*; c'est là qu'au VII^e siècle, si l'on doit en croire Courtépée, existait déjà une petite abbaye où reposait le corps de sainte Reine; c'est là, et sur le sommet voisin du Mont-Auxois, que s'éleva jadis, si l'on doit en croire la tradition et l'histoire, cette *Alésia* où Vercingétorix essaya vainement de sauver la Gaule vaincue par Jules César.

Qui ne connaît ce duel héroïque? qui n'en a lu tous les incidents dans les *Commentaires* de César ou dans les histoires modernes de la Gaule? Mais qui n'aimerait à relire, sur les lieux témoins de ces grands événements, quelques passages de l'émouvant récit que nous en a laissé le vainqueur?

Quand César se vit forcé de lever le siège de Gergovie que Vercingétorix l'avait empêché de prendre, il gagna rapidement le pays sénonais pour rejoindre Labiénus et réunir leurs forces disséminées. Leur jonction s'opéra sur l'Yonne. Alors Vercingétorix se mit à leur poursuite. Il les atteignit dans la vallée de

la Brenne, entre Montbard et les Laumes, leur livra bataille, fut repoussé avec perte et se retira sur Alésia, la grande ville des Mandubiens, où César le rejoignit le lendemain. C'est maintenant César qui parle (*Commentaires*, livre VII, § LXVIII et suivants).

Cette place était située au sommet d'une montagne, dans une position si élevée qu'elle semblait ne pouvoir être prise que par un siège en règle. Au pied de cette montagne coulaient deux rivières de deux côtés différents. Devant la ville s'étendait une plaine d'environ 3000 pas de longueur (4444 mètres); sur tous les autres points, des collines l'entouraient, peu distantes entre elles et d'une égale hauteur. Sous les murailles, le côté qui regardait le soleil levant était garni, dans toute son étendue, de troupes gauloises, ayant devant elles un fossé et une muraille sèche de 6 pieds de haut; la ligne de circonvallation, formée par les Romains, occupait un circuit de 11 000 pas (16 291 mètres). Notre camp était assis dans une position avantageuse, et l'on y éleva 23 forts, dans lesquels des postes étaient placés pendant le jour pour prévenir toute attaque subite.

Un premier combat de cavalerie a lieu; les Gaulois sont encore une fois battus. Alors Vercingétorix ne voit plus d'espérance que dans un effort immense, universel, qui arrachera la Gaule à ses fondements pour la précipiter sur l'envahisseur : « Partez, dit-il aux chefs de sa cavalerie, tandis que les passages ne sont pas encore fermés; retournez chacun dans votre nation : levez tout ce qui peut tenir une arme, et revenez nous délivrer, vos frères et moi. J'ai des vivres pour trente jours; pour un peu plus, avec une épargne rigoureuse. Nous vous attendrons. » La cavalerie passa, de nuit, entre les lignes inachevées de l'ennemi. Vercingétorix fit rentrer dans la ville toutes les troupes qui campaient sous ses murs.

Instruit de ces dispositions par les transfuges et les prisonniers, César arrêta son plan de fortification comme il suit. Il fit creuser un fossé large de 20 pieds, dont les côtés étaient à pic et la profondeur égale à la largeur. Tout le reste du retranchement fut établi à 400 pieds en arrière de ce fossé; il voulait par là (car on avait été obligé d'embrasser un si grand espace, que nos soldats n'auraient pu aisément en garnir tous les points) prévenir les attaques subites ou les irruptions nocturnes, et garantir durant le jour nos travailleurs des traits de l'ennemi. Dans cet espace, César tira deux fossés de 15 pieds de large et d'autant de profondeur; celui qui était intérieur, et creusé dans un terrain bas et

inculte, fut rempli d'eau tirée de la rivière. Derrière ces fossés il éleva une terrasse et un rempart de 12 pieds; il y ajouta un parapet et des créneaux, et fit élever de grosses pièces de bois fourchues à la jonction du parapet et du rempart, pour en rendre l'abord plus difficile aux ennemis. Tout l'ouvrage fut flanqué de tours, placées à 80 pieds l'une de l'autre.... En outre, on coupa des troncs d'arbres et de fortes branches, on les dépouilla de leur écorce, et on les aiguisa par le sommet; puis on ouvrit une tranchée de 5 pieds de profondeur, où l'on enfonça ces pieux, qui, liés par le pied, de manière à ne pouvoir être arrachés, ne montraient que leur partie supérieure. Il y en avait cinq rangs, joints entre eux et entrelacés; quiconque s'y était engagé s'embarrassait dans leurs pointes aiguës : nos soldats les appelaient des ceps : au devant étaient disposés obliquement en quinconce des puits de 3 pieds de profondeur, lesquels se rétrécissaient peu à peu jusqu'au bas. On y fit entrer des pieux ronds de la grosseur de la cuisse, durcis au feu et aiguisés à l'extrémité, qui ne sortaient de terre que de 4 doigts : et pour affermir et pour consolider l'ouvrage, on foula fortement la terre avec les pieds : le reste était recouvert de ronces et de broussailles, afin de cacher les pièges. On avait formé 8 rangs de cette espèce, à 3 pieds de distance l'un de l'autre : on les nommait des lis, à cause de leur ressemblance avec cette fleur. En avant du tout étaient des chausse-trapes de 1 pied de long et armées de pointes de fer, qu'on avait fichées en terre; on en avait mis partout, à de faibles distances les unes des autres; on les appelait des aiguillons.

Ce travail fini, César fit tirer dans le terrain le plus uni que put offrir la nature des lieux, et dans un circuit de 14000 pas (20734 mètres), une circonvallation du même genre, mais du côté opposé, contre l'ennemi du dehors¹.

Cependant au cri de détresse poussé par Vercingétorix, la Gaule entière avait répondu. 240 000 fantassins et 8000 cavaliers arrivèrent au secours d'Alésia, dont la garnison était déjà décimée par la famine. Une lutte suprême s'engage. La place nous manque pour la raconter ici avec détail. César, attaqué dans ses retranchements par Vercingétorix et par l'armée de secours, semble un moment perdu; mais enfin la victoire se décide en sa faveur. Les défenseurs d'Alésia sont rejetés dans leurs forteresses; les Gaulois, qui avaient attaqué le camp romain pour

1. Dans sa *Description géologique de la France*, t. I, M. Elle de Beaumont a expliqué comment la nature friable des argiles et des marnes dans ces localités avait rendu possibles ces prodigieux travaux, exécutés en si peu de temps.

délivrer la ville assiégée, tournés par la cavalerie romaine, prennent la fuite et sont massacrés. Un de leurs chefs, Sédule, est tué; un autre, Vergasilaune, tombe vivant entre les mains des vainqueurs. Soixante-quatorze enseignes militaires sont apportées à César. Le combat n'est plus qu'une boucherie. A l'aspect des fuyards échappés au carnage, la masse de l'armée, déployée au loin sur les hauteurs, se débande dans toutes les directions et se dissout pour ne plus se réunir. « Toute cette grande armée, dit Plutarque, s'évanouit comme un rêve. »

Les défenseurs d'Alésia délaissés sans retour, rentrèrent, aux approches de la nuit, dans l'antique cité qui avait été le berceau de la Gaule, et qui allait en être le tombeau. Qui pourrait dire, ajoute M. Henri Martin, les douleurs de cette horrible nuit, pour toute cette foule infortunée? Qui pourrait dire surtout ce qui se passa au fond du cœur de l'homme qui était devenu en quelque sorte la Gaule incarnée, et qui sentait défaillir en lui l'âme de toute une race humaine? Le héros, le patriote, n'avait plus rien à faire ici-bas : la patrie était perdue. L'homme pouvait encore quelque chose pour ses frères. Il pouvait peut-être encore les sauver de la mort et de la servitude personnelle. Cette pensée fut la dernière consolation de cette grande âme. Le lendemain, Vercingétorix convoqua ses compagnons, et s'offrit à eux pour qu'ils satisfissent aux Romains par sa mort, ou qu'ils le livrassent vivant. Il poussait le dévouement jusqu'à renoncer à mourir. On envoya savoir les volontés de César. Le proconsul ordonna qu'on livrât les chefs et les armes, et vint siéger sur un tribunal élevé entre les retranchements.

« Tout à coup, un cavalier de haute taille, couvert d'armes splendides, monté sur un cheval magnifiquement caparaçonné, arrive, au galop, droit au siège de César. Vercingétorix s'était paré comme la victime pour le sacrifice. Sa brusque apparition, son imposant aspect, excitent un mouvement de surprise et presque d'effroi. Il fait tourner son cheval en cercle autour du tribunal de César, saute à terre, jette ses armes aux pieds du vainqueur, et se tait.

« Devant la majesté d'une telle infortune, les durs soldats de Rome se sentaient émus : César se montra au-dessous de sa

prospérité. Il fut implacable envers l'homme qui lui avait fait perdre, en un jour, le nom d'invincible. Il éclata en reproches sur son amitié trahie, sur ses bienfaits méprisés, et livra le héros de la Gaule aux liens des licteurs. Vercingétorix, réservé aux pompes outrageantes des triomphes, dut attendre six années entières que la hache du bourreau vint enfin affranchir son âme et l'envoyer rejoindre ses frères dans le cercle céleste. »

Alésia fut-elle détruite par Jules César? On l'ignore. César n'en parle pas! Florus l'a dit deux siècles après; mais ne s'est-il point trompé? N'a-t-il pas confondu Gergovie et Alise? Ce qui n'est pas contestable, c'est qu'elle eut une grande importance sous les empereurs. Plusieurs voies romaines, dont les traces sont encore visibles, y conduisaient. Sainte Reine y souffrit le martyre, comme nous l'avons déjà raconté, dans la seconde moitié du III^e siècle. Saint Germain d'Auxerre, dans son voyage d'Arles, en 431, passa par Alise et logea chez un prêtre, son ami, nommé Sénator. A la chute de l'empire d'Occident, elle était encore le chef-lieu d'un canton considérable, *Pagus Alesiensis* (d'où s'est formé le nom d'Aulsois, depuis Auxois), qui avait le titre de comté, et qui s'étendait de Saulieu à Duesme, et d'Avallon à Chanceaux. Les barbares la détruisirent. Aussi le moine Héric, qui, au XI^e siècle, a fait un poème sur la vie de saint Germain d'Auxerre, assure qu'Alise, dont il tire le nom *ab alendo*,

Quod alat præpingui pane colonos,

était alors dans un état de décadence et de ruine :

Tu quoque Cæsareis fatalis Alesia Castris....

Nunc restant veteris tantum vestigia castris.

Nous avons déjà dit que la partie supérieure du village d'Alise-Sainte-Reine a dû probablement son origine aux derniers restes de la forteresse gauloise et de la ville romaine. Aujourd'hui on n'aperçoit sur le Mont-Auxois aucun vestige d'antiquité apparente. On ne distingue plus que quelques restes de la voie romaine qui venait de Sombornon; mais le sol, entièrement livré à la culture, recèle encore, malgré toutes les découvertes qui y ont déjà été faites, — statues en bronze, chapiteaux et pilastres corinthiens, cercueils en pierre, lions en bronze, fragments de

vases ornés de bas-reliefs, statues en pierre et en marbre, etc. — un grand nombre d'objets antiques. En 1839, M. Maillard de Chambure, président de la commission d'antiquités de la Côte-d'Or, reçut du gouvernement la mission de diriger les fouilles sur le Mont-Auxois pour rechercher les vestiges de l'Alésia des *Commentaires*. Son rapport a été imprimé dans le tome 1^{er} des *Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or*¹. Nous ne pouvons pas même l'analyser ici. Constatons seulement que M. Maillard de Chambure découvrit, entre autres choses, une inscription portant le nom d'Alésia, un petit temple tétrastyle de forme parallélogrammique, des clefs, des coutelas en fer, des cuillers à parfums, des médailles romaines, des monnaies gauloises en bronze et en argent, des styles en bronze, etc. Du reste, les étrangers qui monteront à Alise-Sainte-Reine ne devront pas manquer d'aller rendre une visite au *père Calabre*. Ainsi s'appelle un propriétaire aisé de Sainte-Reine, bien digne de figurer dans un roman historique, si jamais la France a le bonheur de posséder un Walter Scott. Il passe, en effet, toutes ses journées sur la montagne, et il est parvenu à composer une curieuse collection d'antiquités qu'il a trouvées lui-même, et qu'il est heureux de montrer. Le soir, il se fait lire les *Commentaires* de César par sa femme, qui est plus lettrée que lui.

Malgré la tradition constante et les nombreuses raisons qui la confirment, — texte de Jules César, nature et configuration du sol, découvertes d'antiquités, conditions stratégiques, opinions motivées des hommes de guerre, etc. — des doutes se sont élevés depuis longtemps dans l'esprit des savants sur le véritable emplacement d'Alésia. En 1707, un capucin, auteur de la *Dissertation sur les frontières de la Gaule et de la province romaine, où l'on découvre la fameuse Alésia*, soutint qu'Alésia est Alais, dans les Cévennes. Millin cite encore : *Éclaircissement sur la dispute d'Alise en Bourgogne et d'Alez, au sujet de la fameuse Alésia*, par l'auteur des *Nouvelles découvertes sur l'état de l'ancienne Gaule*. Avignon 1715, in-12. — *Recherches géographiques*

1. La même année, le chef d'escadron d'état-major du Mesnil publiait dans le *Spectateur militaire* (15 septembre) un intéressant mémoire, dans lequel il démontrait que le terrain d'Alise-Sainte-Reine satisfait encore aujourd'hui, en toutes les circonstances, à tous les détails que rapportent les *Commentaires* de César.

sur quelques villes de l'ancienne Gaule. Mémoires de Trévoux, 1739, p. 1643. — *Extrait d'une lettre de D. Duval, bénédictin, contre les recherches précédentes.* Mercure, sept. 1739, p. 2162. Mais l'opinion généralement reçue, c'est-à-dire qu'Alise était l'ancienne Alésia, avait prévalu. Le monde savant adopta les conclusions du P. L'Empereur (*Dissertations historiques sur les divers sujets d'antiquités*, Paris, 1706), de M. l'abbé Belley (*Éclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, précédés d'un *Traité de mesures itinéraires des Romains et de la lieue gauloise*, par d'Anville, 1741, in-12), de Charles Guischart, du comte Turpin de Crissé, etc. Enfin Léopold Vacca Berlinghieri, lieutenant-colonel dans l'armée française, sous l'Empire, dans son examen des opérations faites par les Romains devant Alise. Napoléon, dans ses dictées sur les guerres de Jules César, les officiers d'état-major qui ont dressé la grande carte de France, sont unanimes sur cette importante question d'archéologie, de géographie et d'histoire.

Tout récemment cependant un architecte de Besançon, M. Delacroix, a publié dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (1856), une dissertation de 52 pages, intitulée *Alésia*, et qui a eu un assez grand retentissement. M. Delacroix essayait de prouver que l'Alésia gauloise était en Franche-Comté, près de la route d'Ornans à Salins. Un savant archéologue, M. Jules Quicherat, adopta aussitôt cette opinion (*Athenæum français*, 10 mai 1856), approuvée également par d'autres publications (*Revue de l'instruction publique*, du 12 juin, article signé Desjardins; *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 8 juin 1856; la *Correspondance littéraire*, 5 nov. 1856, article de M. Henri Bordier), etc. Mais bientôt deux mémoires parurent en réponse à la dissertation de M. Delacroix : *Alésia*, par M. Dey (Auxerre, 1856, in-8, 68 pages); *Alise, étude sur une campagne de Jules César*¹, publiée sous les auspices de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, et de la commission des antiquités de la Côte-d'Or, par M. Rossignol, conservateur des archives de la Côte-d'Or (1856, in-4, 123 pages. Dijon, Lamarche et Drouelle. Paris, Didron). M. R. de Coynart, chef d'escadron

¹ Cette étude a depuis été couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

d'état-major, publia, de son côté, dans le *Spéctateur militaire* (nov. 1856) une *Étude historique, topographique et militaire de la cité gauloise d'Alésia* (avec deux cartes). Enfin, sous ce titre *Alaise, Alise*, M. Victor Revillout soutint que ni l'une ni l'autre ne peut être Alésia. (Paris, Durand, 1856, in-8, 72 pages.)

Depuis lors les brochures et les articles de revues ou de journaux se sont succédé presque sans interruption. A peine un défenseur d'Alise avait-il quitté la lice qu'un protecteur d'Alaise s'empressait d'y descendre. Quelques paroles un peu trop vives furent même échangées entre les deux opinions; un moment on put craindre que des adversaires trop ardents n'en vinsent aux mains sur l'un ou l'autre de leur champ de bataille préféré. La discussion ne prouva que l'érudition ou l'ignorance de ceux qui y prirent part; toutefois, nous devons le dire, des découvertes importantes furent faites sur le plateau d'Alaise par M. Quicherat et ses amis.

Tel est l'état de cette question, que nous ne pouvons pas discuter ici. Nous nous contenterons, quant à nous, après avoir indiqué à nos lecteurs toutes les pièces produites jusqu'à ce jour dans ce procès, dont la Bourgogne s'est singulièrement émue, d'adopter la conclusion de M. de Coynart: « La cité d'Alésia, que prirent les Romains, pouvait être sur le Mont-Auxois; la disposition du sol, sa nature, ses accidents, s'accordent de tous points avec le texte des *Commentaires*. On pourrait refaire aujourd'hui le siège décrit par César. Le terrain, sur lequel est situé le village d'Alaise-lez-Salins, ne répond à aucun des détails donnés; les diverses circonstances du siège y sont impossibles¹. »

1. Parmi les nombreux ouvrages publiés dans la dernière phase de la lutte, nous citerons: — pour Alaise: *l'Alésia de César rendue à la Franche-Comté*, par M. Quicherat, br. in-8, 1857. — *Conclusion pour l'Alaise dans la question d'Alésia*, par M. Quicherat, br. in-8 (février), 1858. L. Hachette et C^{ie}. — *Alésia* (septième campagne de Jules César), résumé du débat; réponse à l'article de la *Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} mai 1858. Conclusion suivie d'un appendice renfermant des notes inédites, écrites de la main de Napoléon 1^{er}, sur les *Commentaires de Jules César*, par Ernest Desjardins. Paris, à la librairie académique Didier et Cie, 35, quai des Augustins; et pour Alise: le remarquable travail publié par Mgr. le duc d'Aumale, sous ce titre: *Alésia*, étude sur la septième campagne de César en Gaule (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1858, et 1 vol. in-8, Michel Levy, 1859.)

Flavigny.

Une heure de marche suffit pour aller d'Alise-Sainte-Reine et du Mont-Auxois à Flavigny. Il faut descendre dans la vallée de l'Oserain, traverser cette rivière et remonter sur le versant opposé, dont le point culminant (447 mètr.) est à 200 mètres environ au-dessus du terre-plein de la vallée.

Flavigny, chef lieu de canton de l'arrondissement de Semur (Côte-d'Or), peuplé de 1110 habitants, est bâti sur un escarpement semblable à celui qu'occupait la ville d'Alise, mais plus petit; deux vallons étroits, — arrosés, celui de l'ouest, par le ruisseau de la Récluse, et celui de l'est par le ruisseau de Verpant, — et la vallée de l'Oserain l'isolent de trois côtés d'une manière presque inaccessible. Au sud l'escarpement se relie par une crête rocheuse au grand massif de la montagne ou plateau général. Cette ville offre un aspect pittoresque, car il lui reste encore quelques beaux débris de sa muraille d'enceinte, défendue par des tourelles, et deux portes principales de la fin du xv^e siècle sont en partie debout. En outre, elle a conservé dans l'intérieur de ses murs un certain nombre de maisons particulières des xv^e et xvi^e siècles. Nous recommanderons surtout aux artistes et aux archéologues celle qui est située près de la place de l'église, et occupée par un fabricant d'anis renommés en Bourgogne, sous le nom d'*anis de Flavigny*. Enfin, on y remarquera aussi les ruines d'une ancienne église du xiii^e siècle, attenantes à un immense bâtiment du xvii^e siècle, ou même du xviii^e, et quelques tourelles d'escalier placées en encorbellement. Mais la principale curiosité de Flavigny est l'église, qui a été classée parmi les monuments historiques.

L'église de Flavigny n'était, au xiii^e siècle, qu'une chapelle, qui fut agrandie peu à peu et à laquelle vinrent s'accoler des chapelles latérales. On a peine aujourd'hui à distinguer extérieurement la construction primitive. « Ce petit monument, a dit M. Viollet-le-Duc dans son rapport au ministre, présente une disposition fort rare; c'est une nef avec bas côtés au rez-de-chaussée et tribune au premier étage, ayant toute la largeur des bas côtés et se réunissant à l'entrée de l'église. Ces deux rangs

de galeries, l'une au-dessus de l'autre, sont compris à peu près dans la hauteur de la nef, qui, au XIII^e siècle, devait être plus élevée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les murs latéraux sont percés de doubles rangs de fenêtres qui éclairent les bas côtés du rez-de-chaussée et la tribune du premier étage.... Le chœur est sans bas côtés. Il a été percé, au XV^e siècle, de grandes fenêtres à meneaux. Le centre des transepts est surmonté d'un clocher carré du XV^e siècle, et presque toutes les chapelles ajoutées à la nef sont de cette époque. Un jubé, du commencement du XVI^e siècle, termine la nef, et, plus élevé que le sol des tribunes, les réunit cependant de ce côté par deux petits escaliers. Tout cela est d'un aspect très-original et de dimensions très-petites. Des stalles en bois, du XV^e siècle et d'un beau travail, ornent le chœur, dont le sol est bien plus élevé que celui de la nef. La façade est moderne. Quelques vitraux de la Renaissance décorent encore diverses parties des verrières des chapelles. »

Malheureusement à Flavigny, comme presque partout, on a sali et dégradé l'église, sous le prétexte de la nettoyer et de l'embellir. Ainsi, pour placer d'affreux bancs en sapin, on a coupé de jolis colonnettes, nécessaires d'ailleurs à la conservation de la voûte. En 1840 et 1842, 2000 francs avaient été accordés sur les fonds des monuments historiques. On a employé 400 francs à badigeonner tout l'intérieur qu'on trouvait trop sombre. Le badigeonneur a été si consciencieux qu'il a diminué de moitié les ajours de la balustrade du jubé. Il a donné deux couches du plus beau nankin qu'il ait pu se procurer. Toutefois, il a eu le bon esprit de respecter des peintures très-bien conservées, sous la voûte du jubé, et représentant, sur un fond bleu, semé d'étoiles d'or, l'ange, le bœuf, l'aigle et le lion des quatre Évangélistes. Peut-être, il est vrai, en a-t-il recouvert d'autres de son horrible badigeon !

Quelques travaux peu coûteux suffiraient pour remettre cette jolie église dans son état primitif, et pour en assurer la conservation.

Flavigny possède deux couvents : l'un de *Dominicains*, où réside le P. Lacordaire ; il fait face à la montagne d'Alise ; l'autre, de *Carmélites*, situé du côté opposé de la ville, et dont les grands

jardins, disposés en terrasses (ces terrasses ont été bâties, en 1707, sur le roc), attirent de loin les regards.

Flavigny est très-ancienne. Si l'on doit en croire Courtépée, elle existait depuis longtemps, lorsque Varé, son seigneur, y fonda, vers 723, une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît en partie détruite aujourd'hui. Les Normands la prirent et la pillèrent en 877. Ils tuèrent 150 personnes dans l'abbaye. En 1157, le duc Eudes permit à l'abbé Renaud et aux habitants de clore la ville de murailles. Ses fortifications ne l'empêchèrent pas de tomber, en 1359, après une vigoureuse résistance, au pouvoir des Anglais, qui en firent leur place de sûreté. Les États s'assemblèrent à Beaune et négocièrent avec les Anglais, mais ceux-ci exigèrent et obtinrent pour se retirer 100 000 moutons d'or (environ 2 millions de francs). L'année suivante, le duc Philippe de Rouvres acquit tous les droits de l'évêque d'Autun, en lui cédant en échange Lucenay-le-Duc, Grône, Touillon et Magny-Lambert. Philippe le Hardi fit réduire l'enceinte d'un tiers pour rendre la ville plus difficile à prendre. Après la mort de Charles le Téméraire, elle s'était déclarée pour Marie de Bourgogne, mais Louis XI la réduisit par la force; depuis, elle se montra toujours fidèle au roi. Elle se prononça la première en Bourgogne pour Henri III. Aussi le parlement royaliste y tint-il d'abord ses séances (de mai 1589 en avril 1592). Depuis lors, elle n'a joué aucun rôle dans l'histoire générale de la France.

Le château de Bussy-Rabutin.

Pour aller des Laumes ou d'Alise-Sainte-Reine au château de Bussy-Rabutin, il faut une heure à pied. La distance est de 6 kilomètres environ. Les deux chemins se rejoignent au pont de Presles (30 minutes) qui traverse l'Oze. Celui des Laumes longe le chemin de fer sur la droite, celui d'Alise descend du Mont-Auxois. Quand on a traversé l'Oze et le chemin de fer, on remonte une jolie petite vallée arrosée par le Rabutin, et bientôt on atteint *Grésigny-sous-Alise* (301 hab.) dont l'ancien château fort, entouré d'eau, est devenu une ferme. Quand on en sort, on remarque sur la droite, près de la route, un rocher isolé qui ressemble à une ruine. La vallée se resserre, les hauteurs cultivées

et rocheuses qui la dominant atteignent 400 mètres ; le Rabutin bordé d'arbres, roule ses belles eaux au milieu de jolies prairies. Bientôt on aperçoit sur la gauche, presque au sommet de la colline, *Bussy-le-Grand* (810 hab.), la patrie de Junot, duc d'Abrantès. Ce village s'appela autrefois Bussy-la-Forge, à cause d'une forge qu'il possédait sur son ruisseau, puis Rabutin, du nom de ses seigneurs. On lui a donné le surnom de Grand, parce que des vallons, des prairies, et des champs séparent ses quatre rues principales, fort éloignées l'une de l'autre. L'église et les plus belles maisons sont dans *la rue de la Montagne* ; plus loin, se trouvent *la rue du Vaux* et *la rue des Connets*, au-dessous est *la rue de Pissot* ; enfin, presque vis-à-vis de la rue de la Montagne, le vallon qui s'ouvre sur la droite, et d'où descend un charmant ruisseau, contient *la rue du Château*, à l'extrémité supérieure de laquelle est le château de Bussy-Rabutin, que la carte du dépôt de la guerre appelle château de Savoigny.

Ce château, entouré d'eau et dominé par une colline boisée, n'aurait en lui-même rien d'intéressant, si Bussy-Rabutin ne l'avait habité pendant les dix-sept années de son exil, et surtout s'il n'y avait réuni une curieuse collection de peintures. Il forme un parallélogramme. Quatre tours saillantes, marquant les quatre points cardinaux, flanquent ses quatre angles. Seulement celle de l'est (le donjon) et celle du midi (la chapelle) que représente notre dessin sont reliées à une lourde façade que le comte Roger fit reconstruire en 1649, par deux ailes formant galerie au rez-de-chaussée, et datant du règne d'Henri II.

Ce château fut probablement fondé au xiii^e siècle par Renaudin de Bussy, un des bienfaiteurs de l'abbaye de Fontenay. Après avoir souvent changé de propriétaire, il passa à Léonor de Rabutin, baron d'Épiry, député par le bailliage d'Autun aux États de Paris, en 1614, père du comte Roger, le trop fameux cousin de Mme de Sévigné. Dès 1660, Roger de Rabutin, comte de Bussy, avait composé, pour divertir la marquise de Monglat, sa maîtresse, une chronique satirique des aventures galantes de la cour, qu'il avait intitulée *Histoire amoureuse des Gaules*, il y avait joint un portrait satirique de sa cousine qu'il s'était solennellement engagé à ne jamais rendre public, et d'obscènes couplets

improvisés par de jeunes libertins dans une orgie. Quand ce livre l'eut précipité dans une de ces disgrâces dont on ne se relève jamais, a dit avec raison M. Geruzex, car la considération a péri en même temps que la faveur, Mme de Sévigné, qui avait cruellement ressenti l'outrage, fut assez bonne pour pardonner, et elle oublia si bien qu'elle put retrouver son enjouement dans sa correspondance avec le perfide qui l'avait diffamée. Mais Louis XIV ne pardonna pas. Bussy ne sortit de la Bastille (1666), que pour être exilé dans ses terres, en Bourgogne (Chazeu et Bussy). Il y passa dix-sept années. Malgré toutes ses bassesses, il n'obtint qu'en 1682 la permission de se présenter devant le roi. Pendant ce long exil, si douloureux pour sa vanité, il rassembla dans son château de Bussy les collections de portraits qui s'y sont conservées et que nous allons visiter avec la permission de leur propriétaire actuel. Il y a vingt ans, M. le comte de Sarcus a acquis ce curieux château où les étrangers sont toujours sûrs d'être bien accueillis. Depuis qu'il le possède, il en a publié une intéressante notice historique et descriptive ¹, et il a consacré des sommes considérables à la restauration de ses tableaux historiques et des salles qu'ils décorent.

On entre dans le château de Bussy-Rabutin par la cour d'honneur. La porte est au milieu du principal corps de logis. Audessus des portes des galeries, on remarque deux bas-reliefs en marbre : l'un est celui de Mme de Chantal (il ornait autrefois le monument élevé à sa mémoire dans l'église du monastère des dames de la Visitation, qu'elle avait établi à Dijon, en 1622, et que la Révolution a démoli) ; l'autre est celui de Colbert, par Coysevox (1706). Les armoiries de Bussy et « des alliances de sa famille » avaient été effacées pendant la Révolution. M. de Sarcus les a remplacées par ses armoiries et « par celles des principales ou plus récentes alliances de sa maison. »

N. B. On ne visite dans l'intérieur du château, que les salles du rez-de-chaussée et du premier étage, qui vont être décrites. Les autres appartements n'ont pas été conservés tels qu'ils étaient du temps de Bussy.

1. Cette notice ne se vend pas.

REZ-DE-CHAUSSÉE.

Salle des Devises. Le 10 août 1667, Bussy écrivait à Mme de Gouville : « Dans ce temps-là, il me prit fantaisie de faire un cabinet de devises, parmi lesquelles je fis peindre les six suivantes contre l'inconstance de ma maîtresse (Mme de Monglat, qui s'était empressée de le trahir dès qu'il avait été enfermé à la Bastille). La première était un *arc-en-ciel* pour le corps et le mot *minus iris quam mea* (moins changeante que la mienne). La seconde était un *croissant*, dans lequel était



Château de Bussy-Rabutin.

le visage de l'inconstante; et le mot *hæc ut illa* (l'une et l'autre). La troisième était une *Fortune* avec le visage de la même; le mot *leves ambo, ambo ingrata* (légères toutes les deux, toutes les deux ingrates). La quatrième était une *Balance*, dont l'un des côtés levait beaucoup plus que l'autre, et dans celui qui levait était le visage de l'inconstante, et dans celui qui baissait il n'y avait rien; le mot *levior aura* (plus légère que l'air). La cinquième était une *Hirondelle*, dont la tête était la visage de l'inconstante; *fugit hiemes* (elle fuit le mauvais temps). La sixième était une *Sirène*, dont le visage était celui de l'inconstante, qui chantait bien; le mot *allicit ut perdat* (elle attire pour perdre). »

La salle qui contient encore (dans les panneaux des lambris, au-dessous des fenêtres sur la cour), quatre des six *devises* décrites ainsi par Bussy et beaucoup d'autres devises, est pavée en vieilles tuiles vernies hexagones, jadis noires et jaunes. Son plancher est orné de moulures et de cannelures. Sur les panneaux supérieurs de la boiserie sont peints des châteaux royaux ou d'autres monuments remarquables. Ces vues n'ont aucune valeur comme œuvres d'art, mais elles peuvent donner une idée, bien incomplète, il est vrai, de quelques édifices aujourd'hui démolis. Un bon portrait de Bussy, surmonté de ses armes, décore la cheminée.

La **Chambre à coucher**, qui s'ouvre sur la salle des Devises, et le rez-de-chaussée de la tour Dorée, renferment plusieurs tableaux qui ne sont pas sans mérite : Une *Fileuse*, par Piazzetta; des *Marines*, par Lallemand.

PREMIER ÉTAGE.

Salon des grands hommes de guerre (salle de billard). Cette salle entièrement boisée, est ornée de fleurs de lis fantastiques, de trophées d'armes ou d'étendards, des chiffres enlacés de Bussy et de la marquise de Monglat, et de 65 portraits d'hommes de guerre célèbres, depuis du Guesclin et Dunois jusqu'à Bussy-Rabutin. Les noms de ces grands hommes sont écrits au-dessous de leur portrait. « Parmi ces portraits, dit M. le comte de Sarcus, ceux de : Gilbert Filet le seigneur de la Curée, duc de Candale, marquis de Sourdis, maréchal de Clérambau, Bussy-Rabutin, maréchal du Plessis-Praslin, maréchal de Senne-terre, maréchal de Grammont, maréchal de Bassompierre, sont évidemment des originaux et de bons originaux. Peut-être doit-on encore regarder comme originaux ceux de : Bernard de Saxe, Piccolomini, duc de Bellegarde, François de Lorraine, duc de Guise, Montluc, Henri de Laval, duc de La Trémouille, qui ont un caractère de vérité. » Quant aux autres, ce sont des copies fort médiocres, faites d'après les originaux de l'époque et rassemblées par Bussy.

Dans les panneaux inférieurs, entre les croisées donnant sur la cour d'honneur, on remarquera deux autres des six devises que Bussy avait expliquées à Mme de Gouvill.

Chambre Sévigné. Cette chambre, ainsi nommée, dit-on, parce que Mme de Sévigné y coucha lorsqu'elle vint à Bussy, est aussi entièrement boisée, et 26 portraits de femmes sont incrustés dans ses boiseries. Une inscription indicative est placée au-dessous de chaque portrait. La plupart de ces inscriptions sont de Bussy. Une S a été ajoutée à celles que M. de Sarcus a dû faire. Le portrait de *Mme de La Sablière* est de Mignard; la *Belle Féronnière* a été copiée sur l'original de Léonard de

Vinci par M. de Sarcus, en 1810; *Mme de Maintenon* est de Mignard, *Élisabeth d'Orléans*, de Coytel; *Louise de Rouville*, de Mignard; *Marie-Louise-Élisabeth d'Orléans*, dite *Mademoiselle*, fille du régent, de Coytel (Antoine). Nous signalerons surtout à l'attention des touristes les portraits de Mme de Sévigné et de sa fille, dont les inscriptions ont été ainsi rédigées par Bussy.

Marie de Rabutin, vive, agréable et sage, fille de Celse Bénigne de Rabutin et de Marie de Coulanges, et femme de Henry de Sévigné.

Françoise de Sérigné, jolie, aimable, enfin marchant sur les pas de sa mère, sur le chapitre des agréments, fille de Henry de Sévigné et de Marie de Rabutin, et femme du comte de Grignan.

Le portrait de Mme de Sévigné lui donne au plus 25 ans. « La figure, plus jeune et plus jolie que le pastel de Nanteuil, a dit M. Feuillet de Conches dans ses *Apocryphes de la peinture (Revue des Deux Mondes, novembre 1849)*, porte une parure de perles en collier, en pendants d'oreilles, en garnitures de corsage. Les cheveux blonds, rejetés en arrière, sont lissés sur le haut de la tête, que recouvre une sorte de coiffe d'où tombe sur les épaules une espèce de voile de veuve. En 1734, l'évêque de Luçon, fils de Bussy-Rabutin, confia ce portrait au chevalier de Perrin, qui publia, chez Simart, une édition des *Lettres* de Mme de Sévigné, et Chéreau le grava. L'effigie prit si bien crédit en tête du livre, que le bon Odieuvre, l'infatigable éditeur de portraits, d'ailleurs exécutés pour la plupart sans beaucoup de critique, l'adopta de préférence au Nanteuil, et le fit regraver par Schmidt. Cette planche de Schmidt est une copie littérale et trait pour trait; la seule différence, c'est que, n'ayant point été exécutée au miroir, la figure est vue du côté opposé. Mais pour sortir du cabinet de Bussy, le portrait en était-il plus ressemblant, j'en doute; car, indépendamment de la différence totale de certains traits sur lesquels cependant dix années de plus n'ont point de prise, la charpente de la tête, caractère fondamental, qui, s'il change, ne change que très-peu et très-tard, diffère essentiellement de celle qu'a rendue Nanteuil. Or, ce grand artiste, l'homme exact par excellence, avait dessiné son modèle d'après nature, tandis que tout induit à croire qu'il n'en avait pas été de même de l'auteur du portrait rival. Cet auteur était un peintre plus adroit que fidèle, nommé Louis Ferdinand, que ses agréables mensonges avaient mis longtemps en vogue à la cour de Louis XIV. »

Il existait autrefois au château de Bussy un autre portrait de Mme de Sévigné. Ce portrait, qui était placé dans le salon et qui a disparu, portait l'inscription suivante :

Marie de Rabutin, fille du baron de Chantal, femme d'un génie extraordinaire

et d'une vertu compatible avec la joie et les agréments. (*Lettre de Bussy à Mme de Sévigné*, en date du 8 décembre 1668.

Petite chambre Sévigné. Cette pièce contient un grand et beau meuble noir (cabinet d'Allemagne), de l'époque d'Henri IV, au-dessus duquel est placé le buste en bois de Louis XIV, sculpté par Dubois. Parmi les tableaux qui la décorent, nous signalerons :

2. *Greuze*. Jeune fille assise. Dessin. — 15. *Natoire*. Jeune fille. — 25. *École des Carraches*. Jésus-Christ descendu de la croix. — 28. *P. P. Rubens*. Sainte Anne montrant à lire à la sainte Vierge. Esquisse. — 30. *Mignard*. Madone. Ce tableau, peint à Rome pour M. de Treilleport, a été gravé deux fois. — 34. *Mony*. Jeune femme assise lisant une lettre. Ce charmant tableau est daté de 1740. — 38. *École italienne*. Madone.

Cabinet menant à la tour Dorée. Ce cabinet contient un meuble en bois, richement sculpté, du temps d'Henri II; divers portraits d'hommes célèbres postérieurs, pour la plupart, à Bussy-Rabutin (Buffon, Soufflot, Necker, etc.), de rois, de princes et de princesses. On remarquera surtout le portrait de Dubois, sculpteur dijonnais, 1626-1694, peint par *Revel*, en 1680.

Tour Dorée. La tour dorée est une belle pièce circulaire de la tour de l'Ouest, percée de quatre croisées, richement décorée, et divisée, sur sa hauteur, en trois parties, dont chacune mérite une description spéciale. En face de la porte d'entrée se trouve la cheminée, masquée par une porte à deux battants. Au-dessus, en avant de deux faisceaux de six étendards, est l'écusson de Bussy, surmonté de la couronne de comte.

La *partie inférieure* de cette salle est décorée de pilastres, entre lesquels sont peints divers sujets de la fable. Au-dessous de ces tableaux, Bussy a fait écrire en lettres d'or, sur fond noir, des distiques qui donnent une bien triste idée de son esprit. Nous en citerons deux des plus ingénieux :

1° *Pygmalion* (épris d'amour pour la statue de Vénus).

Tout le monde en amour est tous les jours dupé.

Les femmes nous en font accroire.

Si vous voulez aimer et n'être point trompé,

Aimez une femme d'ivoire.

6° *Céphale et Procris* (sous les traits de la marquise de Monglat et de Bussy).

Eprouver si sa femme a le cœur précieux,

C'est être impertinent autant que curieux;

Un peu d'obscurité vaut, en cette matière,

Mille fois mieux que la lumière.

La *seconde partie*, la plus importante, contient, dans de riches enca-

drements d'ornements peints sur fond d'or, une collection de portraits de femmes, au-dessous desquels sont des inscriptions, généralement peu spirituelles de Bussy. Mlle Cochelet (Mme Parquin), lectrice de la reine, racorte, dans les *Mémoires de la reine Hortense*, qu'en 1813, sa maîtresse, ayant visité le château de Bussy, manifesta le désir d'acheter cette collection, dont on lui demanda 15000 fr. Les événements politiques qui survinrent l'empêchèrent de réaliser ce projet. *Mignard* a peint Isabelle de Harville Paloiseau, femme de M. de Montmorency; *Juste*, Lucie de Tourville; *Lebrun*, Roger de Rabutin, qui s'est placé dans cette galerie, et « Isabelle-Cécile Huraut de Cheverny, marquise de Monglat, qui, par la conjecture de son inconstance, a remis en honneur la matrone d'Éphèse et les fames d'Astolphe et de Joconde; » *Mignard*, Louise-Antoinette-Thérèse de La Châtre.

Les portraits de la *troisième partie* représentent le cardinal de Richelieu, Louis XIII, Anne d'Autriche, Mazarin, Louis XIV, etc. Ils sont au nombre de quatorze. Du reste, ils ont chacun une inscription et n'offrent aucun intérêt comme œuvres d'art.

Au *plafond* des embrasures des quatre croisées sont peints, sur un fond de ciel, de petits Amours tenant à la main la couronne de marquis et les chiffres enlacés de Bussy et Monglat. Sur les panneaux latéraux, des groupes de petits Amours se cachent à demi sous des banderoles chargées d'inscriptions latines à gauche, françaises (la traduction) à droite. Bussy avait la manie des inscriptions, et pourtant il ne brillait guère dans cet exercice de l'esprit. Voici une de ces inscriptions

Et Phæbo fueris si pulchrior, omine fausto
Ni genitus, Veneris captabis præmia nunquam.

Fussiez-vous beau comme l'astre du jour,
Assurez-vous, si l'étoile vous manque,
Que vous serez malheureux en amour.

Nous n'en avons pas fini avec les inscriptions. Il y en a encore dans le *plafond*, qui est richement orné de faisceaux d'armes, d'étendards, de chiffres, de drapeaux et d'emblèmes.

Galerie. Une porte de la chambre Sévigné donne accès dans la galerie qui forme bibliothèque et conduit à la tribune de la chapelle. Cette galerie renferme : les portraits des rois de la troisième race avec des inscriptions qui, depuis François II, sont de M. de Sarcus; une collection de portraits d'hommes célèbres, soit par leur naissance, soit par leur génie, des princes, des ministres, des écrivains, des hommes d'État, des parents ou des parentes de Bussy, etc. On remarquera seulement dans cette galerie : un ange en marbre, fragment de sculpture de la Renaissance, trouvé à Sainte-Reine; une statuette antique en bronze, et

les portraits des quatre ducs et des quatre duchesses de Bourgogne de la seconde race. M. Raverat a fait, sur la demande de la direction du musée de Versailles, des copies des quatre duchesses, qui sont actuellement au musée de Versailles.

Entre la galerie et la tribune de la chapelle est une petite pièce ornée de quelques tableaux, et de laquelle on monte à la tribune par deux marches. Dans cette tribune, on voit, au-dessus de la porte d'entrée, un tableau de *Mignard* (le Père Éternel au milieu d'une Gloire).

Chapelle. Bien que construite dans une tour ronde, la chapelle est carrée. On y remarquera : deux tableaux originaux du *Poussin* (le Frappement du rocher et le Buisson ardent); un tableau de *Murillo* (Saint Jacques de Compostelle); une Madone attribuée à *Andrea del Sarto*, et un Saint Jean l'Évangéliste, peint par M. le comte de *Sarcus*.

Le parc du château de Bussy-Rabutin est très-grand; il a trente quatre hectares. Il contient, outre de beaux arbres et de curieux rochers, une copie, par *Dubois*, du groupe en marbre de Bouchardon (l'Enlèvement de Proserpine), que possède le musée de Versailles, et un Jupiter lançant la foudre, par *Attiret*. Des parties supérieures on découvre de jolis points de vue. Les jardins passent pour avoir été dessinés par Le Nôtre. Au centre du bassin principal était un jet d'eau qui s'élevait, dit-on, aussi haut que le château, dont la façade de ce côté est complètement dépouillée d'ornements. L'allée du milieu du grand parterre se prolonge au travers du petit et vient aboutir à une belle fontaine qui sort du roc. Du côté opposé, un curieux reliquaire en pierres fait face et pendant à cette fontaine. Il provient, dit-on, de l'église Saint-Jean de Dijon. La grande pièce d'eau a 60 mètres de longueur et 12 mètres de largeur,

A 5 kil. au N. O. du village de Bussy-le-Grand se trouve **Erlinges**, village de 246 habitants « qui présente, a dit M. Victor Petit (*Les villages du département de l'Yonne*), l'unique exemple, croyons-nous, dans nos contrées « civilisées, » d'un village ayant gardé et conservé jusqu'ici presque intacte sa muraille d'enceinte fortifiée. Cette muraille semble dater du *xvi^e* siècle. On a pu lire souvent, dans les notes qui restent sur l'histoire de nos paroisses rurales, la mention « qu'en telle année les habitants de telles paroisses obtinrent du roi François I^{er} l'autorisation de clore leur village d'une muraille fortifiée. » Ces murailles, élevées à la hâte, et aux moindres frais possibles,

n'avaient pour but que de défendre contre un coup de main hardi et non prévu les habitations, mais surtout les moissons recueillies et renfermées avec soin par les villageois, dans l'espoir de les soustraire aux rapines des gens de guerre qui couraient la campagne et mettaient la population à contribution comme en pays conquis. Les murailles d'enceinte de nos villages restèrent presque toutes debout jusqu'à la Révolution. A cette époque, on les démolit, et les matériaux servirent peu à peu à la construction de quelques maisons nouvelles. »

DES LAUMES A DIJON.

Quand on a quitté la station des Laumes et laissé à droite la vallée de la Brenne, on voit Alise-Sainte-Reine, groupé sur le versant occidental du mont Auxois. On franchit deux fois l'Oze, puis le Rabutin; et, au delà de Grésigny-sous-Alise, on peut apercevoir le clocher de Bussy-le-Grand. La vallée de l'Oze se rétrécit; elle offre à peu près les mêmes aspects que celle de la Brenne : des champs et des prairies en occupent le fond, où serpente la rivière; des rochers ou des bois couronnent les crêtes des deux montagnes qui la forment, et dont les points culminants varient de 410 à 460 mètres. En face du *mont Pevenel*, qu'une dépression de terrain sépare du Mont-Auxois, on aperçoit, sur la gauche, *Munois*, hameau, au delà d'un vallon latéral arrosé par le ru du Vaux.

33^e STATION. — DARCEY.

8 kil. des Laumes. — 265 kil. de Paris. — 50 kil. de Dijon. — 247 kil. de Lyon.

Darcey est un village de 709 habitants, situé à 2 kilomètres du chemin de fer. Ses grottes sont renommées, car elles contiennent un beau lac souterrain, et il en sort une belle source appelée la Douise, qui fait tourner les roues d'un moulin.

Au delà de Darcey, on laisse du même côté, c'est-à-dire à gauche, *Gissei-sous-Flavigny* (447 hab.), puis, après avoir franchi l'Oze, on traverse *Thenissey* (450 hab.). A gauche, sont l'église et le village. A droite, on domine le château, reconstruit en 1718, près de l'ancien château féodal, dont il reste quelques débris. Une station doit, dit-on, être établie dans ce village ou

dans le village voisin de Boux, car on compte 22 kil. des Laumes à Verrey. *Boux-sous-Salmaise* (745 hab.) est situé à la droite de la voie, sur la rive gauche de l'Oze, à l'entrée d'une combe, et dominé par son signal, qui atteint 502 mètres. A peine l'a-t-on dépassé que l'on aperçoit, à gauche, les ruines d'un château féodal, et les maisons d'un village pittoresquement groupées sur la crête d'une colline à plus de 100 mètres au-dessus du chemin de fer. Ce village, c'est *Salmaise* (554 hab.), qui dépend, comme tous ceux que nous avons vus depuis les Laumes, du canton de Flavigny (arrondissement de Semur, Côte-d'Or). Il est fort ancien, car ses seigneurs étaient déjà connus au x^e siècle. La terre de ce nom appartint longtemps aux ducs de Bourgogne. Elle tomba, en 1477, en la possession de Louis XI, qui la donna au maréchal de Hochberg. En 1691 elle fit retour au domaine. En 1706, Louis XIV la démembra, en vendit une partie et remit Salmaise au vicomte de Tavannes. Elle avait changé plusieurs fois encore de propriétaire quand la Révolution éclata. Le village était autrefois entouré d'une enceinte fortifiée percée de trois portes. Quant au château construit par les barons de Mont-Saint-Jean, réparé et fortifié par les ducs de la première race, il était déjà en ruine du temps de Courtépée. Il n'y restait alors que quatre tours, un puits taillé dans le roc, un double fossé, des souterrains et le chœur de la chapelle castrale.

34^e STATION. — VERREY-SOUS-SALMAISE.

14 kil. de Darcey. — 279 kil. de Paris. — 36 kil. de Dijon. — 233 kil. de Lyon.

On trouvait autrefois à Verrey une voiture de correspondance pour Saint-Seine. Ce service a été supprimé et transféré à Blaisy-Bas. (Voir ci-dessous page 168.) Il sera peut-être rétabli. Aujourd'hui encore le courrier des dépêches peut conduire deux voyageurs, dans son tilbury, de Verrey à Saint-Seine, et *vice versa*. Il part de Verrey à 3 heures du soir, et de Saint-Seine à 11 heures du matin. La distance de Verrey à Saint-Seine est de 12 kil. On traverse, dans ce trajet, le joli village de Villotte et *Bligny-le-Sec* (581 hab.), situé, comme son nom l'indique, sur un plateau peu arrosé, et, par conséquent, peu fertile. Pour Saint-Seine, voir ci-dessous, page 169.

Verrey-sous-Salmaise, où s'arrêtent même les trains *express*, se trouve situé à la droite du chemin de fer, près de l'entrée d'un vallon latéral long d'environ 6 kil., arrosé par la Brenne, descendant du sud au nord dans la vallée de l'Oze, et contenant les villages de *Charancey*, de *Saint-Hélier*, de *Verrey*, de *Drée* et de *Bussy-la-Pelle* (ce dernier dans une bifurcation du vallon principal). Il a une population de 738 hab. Son château a été rebâti en 1769 par Guillaume de Thésut, seigneur de Verrey. On remarque une jolie pièce d'eau dans les jardins. Le possesseur actuel du château y a fondé une magnanerie, un peu compromise, dit-on, par les gelées des années 1855 et 1856. Il avait été question d'y établir une ferme-école; mais on paraît avoir renoncé à ce projet.

En deçà de la station de Verrey, le chemin de fer, qui depuis Montbard s'était élevé par une suite continuelle de rampes de 4 à 5 millimètres sur une longueur totale de plus de 15000 mètres, avait dû gravir une rampe de 8 millimètres sur 3220 mètres. Au delà de cette station, il gravit une rampe de 5 millimètres à 5 millimètres et demi sur 2600 mètres, puis une de 8 millimètres sur 6500 mètres avant d'arriver au souterrain de Blaisy. On approche du point de partage des eaux, qui, d'un côté, se déversent dans l'Océan par l'Oze, la Brenne, l'Armançon, l'Yonne et la Seine, et, de l'autre, coulent à la Méditerranée par l'Ouche, la Saône et le Rhône. Les montagnes s'élèvent; leurs plus hauts plateaux atteignent 600 mètres. Le paysage, très-varié dans son uniformité, prend un caractère de plus en plus sévère et grand. Qu'on nous permette cette comparaison, il n'a ni la fraîcheur, ni la vivacité, ni la grâce de la jeunesse, mais l'air mâle, calme et un peu froid de l'âge mur. La vallée que l'on remonte n'était presque jamais visitée par des étrangers avant la construction du chemin de fer. *Villotte-lez-Saint-Seine* (438 hab.) se montre à gauche, dans un vallon arrosé par le ruisseau de la Combe de Pâques. Son joli château ne peut manquer de plaire aux paysagistes. Deux kil. plus loin, on laisse, à droite, *Turcey* (663 hab.), qui comme Villotte, fait déjà partie de l'arrondissement de Dijon (canton de Saint-Seine). A gauche s'ouvre un vallon peu étendu qui renferme le village de *Trouhaut* (281 hab.), dont le nom

n'intriguera peut-être pas les étymologistes. On traverse l'Oze de nouveau à 2 kil. 1/2 de Blaisy-Bas.

35^e STATION. — BLAISY-BAS.

9 kil. de Verrey. — 288 kil. de Paris. — 27 kil. de Dijon. — 224 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Blaisy-Bas des voitures de correspondance conduisant à : *Arnay-le-Duc* (38 kil. pour 3 fr. 50 c. et 3 fr.); — *Autun* (67 kil. pour 5 fr., 4 fr. et 3 fr. 50 c.); — *Commarin* (17 kil. pour 1 fr. 50 c.); — *Pouilly-en-Montagne* (32 kil. pour 2 fr. 50 c.); — *Saint-Seine* (14 kil. pour 75 c.); — *Sombernon* (9 kil. pour 75 c. et 50 c.); — *Vitteaux* (27 kil. pour 1 fr. 75 c. et 1 fr. 50 c.).

Blaisy-Bas (536 hab.) et **Blaisy-Haut** (320 hab.) appartiennent au canton de Sombernon, arrondissement de Dijon. Ils sont situés, le premier près de l'entrée du souterrain auquel il a donné son nom ; le second , au-dessus de ce souterrain. On les appelle aussi Blaisy-la-Ville et Blaisy-le-Château. Les seigneurs de Blaisy-Haut, déjà connus au x^e siècle, portaient le titre de baron. Cette baronnie fut érigée en marquisat l'an 1695 pour Antoine Joly, président au grand conseil. Le château que l'on aperçoit sur la montagne est fort ancien. Il en est fait mention dans une charte du comte Gislebert en 942. Il fut pris dans les guerres de religion par les royalistes, repris en 1592 par le duc de Nemours, pillé en 1593 par le baron de Vitteaux. Douze ou quinze familles habitent aujourd'hui ses ruines pittoresques.

Bien que Verrey soit plus près de Saint-Seine que Blaisy-Bas, c'est maintenant de Blaisy-Bas que partent, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, les voitures de correspondance pour **Saint-Seine-l'Abbaye** (890 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Dijon, situé à 8 kil. des sources de la Seine, au fond d'un vallon arrosé par le ruisseau de Saint-Seine ou des Grèges. La distance est de 14 kil. En quittant Blaisy, on s'élève de près de 200 mètres sur le plateau nu, aride et froid, des montagnes de la Côte-d'Or, qui sépare, comme nous l'avons déjà dit, le bassin du Rhône de celui de la Seine. Après avoir laissé à droite, près d'une ferme, la source de Suzon (affluent de l'Ouche), et, à gauche, celle du ruisseau qui arrose Trouhaut et

qui va se jeter dans l'Oze, on traverse les hameaux de *Fromenteau* et de *Bordes-Bricard*; puis, passant entre *Froideville* (à droite) et *Saint-Martin-du-Mont* (à gauche) on descend à Saint-Seine par la jolie vallée des fermes de Champcourt.

Saint-Seine-l'Abbaye (hôtel du *Soleil d'Or*) doit son origine, comme son nom et son surnom l'indiquent, à une abbaye que fonda, en 534, dans cette vallée alors inculte et boisée, saint Seine, fils du comte de Mémont¹. Cette abbaye (bénédictins), pillée en 731 par les Sarrasins, bientôt relevée de ses ruines, détruite en 937 par les Hongrois, rétablie en 981, était déjà très-riche et très-puissante au XII^e siècle, puisqu'elle possédait plus de quarante villages. Les croisades lui furent très-favorables. L'abbé était admis à la cour des ducs de Bourgogne. Il avait un chambellan, un maréchal, un queux ou *coquus* (chef de cuisine), un barbier, un organiste, un chapelain, etc. En 1361, le roi Jean permit aux moines de se fortifier contre les Anglais; on voit encore près de l'église une petite tour carrée sous laquelle est un passage appelé la *Porte au Lion*. Malgré les murailles, les ponts-levis et les fossés, des abus se glissèrent dans l'abbaye au siècle suivant. « Les moines, dit Courtepée, changèrent leur pitance en prébende, et vécurent comme des chanoines. » Mais la réforme, en 1647, rétablit la règle. Toutefois Saint-Seine était l'une des plus enviables sinécures que pût obtenir un abbé grand seigneur. Louis XIV coucha, en 1658 et en 1674, dans l'ancien palais abbatial, remplacé en 1715 par le palais actuel, dont l'*établissement hydrothérapique* du docteur Guettet occupe les importants débris.

L'église de Saint-Seine a été classée parmi les monuments historiques; elle mérite la visite des archéologues. L'église primitive fut incendiée en 1255. L'édifice actuel a été commencé par l'abbé Guillaume de Vienne, mort en 1404, et fini par Jean de Blaisy. On y remarquera surtout les bénitiers sculptés du porche, les stalles, qui appartiennent à une autre époque que l'église, et derrière lesquelles se voient encore de curieuses fres-

1. On peut consulter sur saint Seine la monographie insérée dans le tome II de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, et intitulée *Croquis historique et d'archéologie*, par M. Rossignol.

ques du xv^e siècle, représentant les principaux épisodes de la vie de saint Seine. La commune a voté des fonds pour la restauration de ce monument, mais les travaux ne sont pas commencés. On attend un secours promis par l'État.

Saint-Seine est riche en fontaines. Celle qui donne la plus grande quantité d'eau, la *Grande fontaine*, alimente le lavoir public; la plus jolie, la *Samaritaine*, jaillit sur la place de l'église. Elle a été décorée par les moines de l'abbaye.

L'*établissement hydrothérapique* du docteur Guettet, fondé depuis 1846 dans les anciens bâtiments de l'abbaye, qui ont été restaurés et agrandis, se distingue principalement par l'abondance et la fraîcheur de ses eaux, dont un ingénieux mécanisme augmente ou diminue à volonté, d'un pied de charge jusqu'à 40 pieds, la charge de percussion. Il peut recevoir plus de cinquante malades internes, avec les domestiques. Ses prix sont très-modérés : 6 fr. par jour, tout compris (sauf les honoraires de la première consultation et la rétribution due aux domestiques). Un charmant jardin anglais, arrosé par de belles eaux, a été créé dans l'ancien enclos des moines. Les environs offrent un grand nombre d'excursions intéressantes. On peut aller visiter au nord-ouest : — (10 kil. environ) les *sources de la Seine*, où des fouilles récentes, classées parmi les monuments historiques, ont fait découvrir de curieuses antiquités, décrites par M. Baudot dans le tome II de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or. La Seine sort de terre, dans un bois, à 2 kil. environ de la route de terre de Paris à Dijon (à gauche en venant de Saint-Seine), un peu au delà d'une ferme dite ferme de la Source ou des Vergerots. Les antiquités que l'on a découvertes en ce lieu sont, à ce qu'il paraît, les débris d'un temple romain, dont les plus beaux fragments ont été transportés au musée archéologique de Dijon. D'après une ancienne tradition, la mère de saint Seine s'appelait *Sequana*, et elle aurait été l'une des prêtresses de ce temple ; — les *sources de l'IGNON* (à peu près à la même distance, par la même route, mais à droite), un des affluents de la Saône, éloignées de 3 kil. à peine de celles de la Seine, entourées de bois et de rochers, au milieu desquels la rivière naissante forme de gracieuses cascades. On peut descendre la vallée de l'IGNON par

Poncey et Pellerey, qui possèdent de beaux moulins, des papeteries et des forges, et, au delà de la *côte des Trapeux* (à droite), revenir à Saint-Seine par la jolie *vallée de la Margelle*, où l'on trouve le hameau pittoresque de *Cheneroilles* et le joli petit village de *Vaux-Saules*. C'est une promenade de 24 kil. environ, dont la plus grande partie peut se faire en voiture ; — au sud-est, le *Val-Suzon* (10 kil.), vallée étroite, dont les prairies, les eaux limpides, les bois touffus et les rochers pittoresques faisaient jadis pressentir la Suisse aux touristes qui voyageaient en diligence ou en poste, et qui des hauteurs voisines apercevaient déjà à l'horizon lointain, quand le temps était parfaitement clair, les cimes éblouissantes du Mont-Blanc, au-dessus des crêtes bleuâtres du Jura ; — le *trou de Soucy* (près de *Francheville*, à 8 kil. environ à l'est), abîme de forme ovale creusé par la nature dans des roches jurassiques, etc.



On peut aller à pied en deux heures de Blaisy-Bas à Mâlain par la montagne. Dans ce trajet, on traverse Blaisy-Haut, dont les ruines pittoresques méritent une visite, et on découvre de beaux points de vue sur les plaines de la Bourgogne et de la Franche-Comté, la chaîne du Jura et le Mont-Blanc (quand le temps est parfaitement clair). Il ne faut pas manquer de passer près du puits 15, un des puits destinés à aérer le tunnel de Blaisy. Sa profondeur atteint 200 mètres. Les touristes qui feront cette course redescendront à Mâlain par les rochers pittoresques de Baulme-la-Roche.



Partons maintenant de la station de Blaisy-Bas par le chemin de fer. Une tranchée longue de 650 mètres, haute de 12^m,82, à son point le plus élevé, précède l'entrée du **souterrain de Blaisy**, par lequel on passe du bassin de la Seine dans celui du Rhône. Ce tunnel a une longueur totale de 4100 mètres. Il a été percé en ligne droite. De l'une de ses extrémités, on aperçoit à

l'autre extrémité un petit point blanchâtre. Sa largeur est de 8 mètres; sa hauteur, des rails à la clef de voûte, de 7^m,50. On a dû le maçonner sur toute son étendue, car il a été ouvert dans des marnes si dures qu'on ne peut les attaquer qu'à la mine, mais qui deviennent promptement friables et perdent leur adhérence dès qu'elles sont exposées à l'air. Vingt-un puits circulaires, d'un diamètre intérieur de 3 mètres, revêtus presque tous d'une enveloppe de maçonnerie, offrant une longueur développée de 2458 mètres et espacés entre eux d'environ 200 mètres, ont été creusés pour permettre d'en attaquer simultanément, sur un grand nombre de points, le déblaiement. Six de ces puits ont été comblés, et quinze seulement sont conservés pour l'aérage. Deux ont une hauteur de 200 mètres.

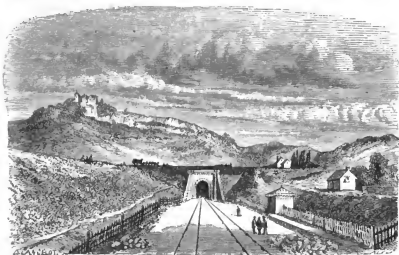
Commencés en 1846, les travaux furent terminés en 1849. Le tunnel proprement dit a coûté 1900 fr. par mètre, soit 7 790 000 fr. Les puits ont coûté plus de 2 millions. La dépense totale s'est donc élevée à plus de 10 millions, soit 2240 fr. par mètre.

On évalue à 150 000 kil. la quantité de poudre de mine employée pendant les travaux; à 350 000 mètres cubes la masse de rochers et terres extraits; et à 150 000 mètres celles des matériaux qui ont servi à la construction de la voûte.

Depuis son entrée du côté de Blaisy jusqu'à sa sortie du côté de Dijon, la voie suit une pente descendante de 4 millimètres par mètre: la différence du niveau est par conséquent de 16^m,40. Le point le plus élevé, le point culminant de toute la ligne de Paris à Lyon, se trouve à 405^m,49 au-dessus du niveau de la mer. C'est le point de partage des eaux. D'un côté elles coulent à l'Océan; de l'autre elles descendent à la Méditerranée.

Cet admirable tunnel, dont les proportions sont indiquées en lettres d'or sur des tables de marbre qui en décorent l'entrée, a été construit par M. Debains, sous la direction de M. Jullien. Le souterrain de la Nerthe, sur le chemin de fer d'Avignon à Marseille, a 4617 mètres; le tunnel de Mauvage, sur le canal de la Marne au Rhin, a 4700 mètres: mais les dimensions de ces deux percées sont moins grandes, et la profondeur de leur puits est moins considérable.

De cinq à huit minutes suffisent pour traverser le souterrain de Blaisy. On en sort dans une tranchée plus profonde que celle qui en précède l'entrée du côté de Blaisy-Bas (13^m,30), et, de ce point jusqu'à la gare de Dijon, on descend par une suite de pentes ainsi distribuées : pente de 6 millimètres sur 200 mètres ; de 8 millimètres sur 2500 mètres ; palier de 212 mètres ; pente de 8 millimètres sur 2081 mètres ; palier de 848 mètres ; pente de 8 millimètres sur 10 kilomètres, etc. Les tunnels succèdent sans interruption aux viaducs, et les viaducs aux tunnels. Laissant à droite le château ruiné de *Málain*, à gauche le petit village de



Entrée du souterrain de Blaisy.

Baulme-la-Roche, situé au pied de grands rochers à pic, on passe d'abord sur le beau *viaduc de Málain*, long de 190 mètres, haut de 26^m,50, et composé de quinze arches de 10 mètres d'ouverture, puis on traverse un tunnel de 328 mètres, ayant 6 mètres d'ouverture et 7^m,50 de hauteur, avant de s'arrêter à la station de *Málain*.

36^e STATION. — MALAIN.

8 kil. de Blaisy-Bas.—296 kil. de Paris.—19 kil. de Dijon.—217 kil. de Lyon.

On trouve à la station de *Málain* des voitures de correspondance conduisant à ; — *Gissey* (11 kil. pour 30 c.) ; — *Pont-de-Pany*

(5 kil. pour 20 c.); — *Pont-d'Ouche* (27 kil. pour 1 fr. 75 c. et 1 fr. 25).

Mâlain (1097 hab.) est groupé, un peu au delà et à droite de sa station, au pied du mamelon que couronnent les ruines de son vieux château. Si l'on doit en croire certains savants¹, il fut jadis la capitale des Insubriens, dépendant de la république des Éduens, et ses anciens habitants fondèrent, en Italie, une ville à laquelle ils donnèrent leur nom (Milan). On y a trouvé en effet de nombreuses antiquités gallo-romaines: médailles, pots de cuivre, fûts de colonnes, débris de chapiteaux, tombeaux, statues, carreaux, etc., Mais l'histoire de la ville gauloise et de la ville romaine est complètement inconnue. Les seigneurs de Mâlain (Malayun, Malein et peut-être Mediolanum) portaient, au moyen âge, le titre de barons, qu'ils ont conservé jusqu'à la Révolution. Leur château, dont les dernières ruines offrent un aspect si pittoresque, s'élevait au sommet d'un rocher escarpé de tous côtés. L'église, qui date de 1844, a remplacé un curieux monument de style byzantin. L'ancienne capitale des Insubriens est aujourd'hui une commune du canton de Sombernon, arrondissement de Dijon (Côte-d'Or).

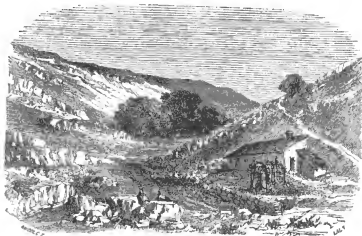
La vigne est déjà cultivée à Mâlain, mais elle ne donne que de médiocres produits. Les noix y sont au contraire renommées.

C'est à la station de Mâlain qu'il faut descendre si l'on veut aller faire un pèlerinage poétique à ce *château de Montculot* ou *d'Urcy*, où M. de Lamartine a écrit quelques-unes de ses premières *Méditations*. Un omnibus conduit à Pont-de-Pany (voir ci-dessus); de ce joli village, si agréablement situé sur l'Ouche et le canal (la route de Dijon à Auxerre et à Autun le traverse), 45 minutes suffisent pour monter à pied jusqu'au château de Montculot, qui appartient actuellement à M. de Montureux, et qui dépend du village d'Urcy, éloigné de 2 kil. environ.

« Le **château d'Urcy**, l'une des plus vastes et des plus belles demeures de la province, dit M. de Lamartine dans ses *Nouvelles confidences*, XLVII, une des anciennes résidences de mon grand-père, que le second de mes oncles avait eu pour sa part dans la succession, appartenait à cet oncle, l'abbé de Lamartine.

1. Voir les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome XXVIII.

Il était situé dans ce labyrinthe de montagnes noires, de gorges sombres et de monotones forêts qui forment le plateau le plus élevé de la Bourgogne, entre Semur et Dijon, à quatre ou cinq lieues de toute ville; pays âpre, sauvage; air de feu, ciel de neiges; Sibérie française, triste comme le Nord; région des pasteurs et des bûcherons, où l'on marche des heures sans voir autre chose qu'un chêne pareil à un chêne, et un troupeau pareil à un troupeau. Les lignes de l'horizon, arrêtées par la noirceur des bois qui les couvrent, droites et roides comme des remparts tirés au cordeau, se dessinent toutes semblables aussi sur le ciel



Combe près de Mâlain.

pâle et gris. C'est la monotonie des déserts entre le Caire et la mer Rouge avant que les arbres soient devenus cendres, et que le rocher soit devenu lave.

« Sur un plateau étroit, au confluent de ces gorges, s'élève le château d'Urcy, véritable site d'abbaye. On n'apercevait qu'à travers les branches des grands chênes sa façade immense, dentelée d'élégantes balustrades, ses quinze fenêtres à plein-cintre, et leurs balcons de fer aux armoiries dorées, qui attestent la plus pure architecture italienne, dépaysée au milieu de cette contrée des druides. Ce château, disent les paysans des environs,

a été bâti pour les étoiles, car il n'y a qu'elles qui puissent le voir ; il est à une demi-heure de chemin du village. Un magnifique ermitage, un contre-sens entre la splendeur de l'édifice et l'emplacement, voilà son caractère : de vastes jardins, découpés à coups de hache sur les bois, l'environnent. Ces jardins ne sont pas et ne peuvent pas être nivelés ; ils suivent les ondulations du plateau, ici ouverts, là fermés par les montagnes, les plaines, les gorges profondément encaissées sous les rochers ; défrichements partiels noyés dans les feuillages des collines et des mamelons. Quatorze sources, rare suintement de ces flancs de roc, y ont été recueillies dans de longs conduits souterrains, qui les répandent çà et là en conques murmurantes, en vasques de pierre, en dauphins à barbe de mousse verte, en pièces d'eau rondes, ovales, carrées, de toutes formes et de toutes grandeurs. L'une d'elles porte bateau, et j'aimais à en détacher la chaîne et à le laisser dériver parmi les joncs. La fontaine qui s'y verse à gros bouillons éternels s'appelle *la fontaine de Foyard*, du nom d'un hêtre séculaire qui ombrage les sources et qui couvre un demi-arpent de ses branches et de sa nuit. C'est cette source que j'ai célébrée un jour, en revenant baiser sa chère écume, sous le titre : *La source dans les bois*.

Source limpide et murmurante,
Qui, de la fente du rocher,
Jaillis en nappe transparente,
Sur l'herbe que tu vas coucher ;

.

Oui, c'est moi que tu vis naguères.
Mes blonds cheveux livrés au vent,
Irriter tes vagues légères,
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui, couché sous les voûtes
Que ces arbres courbent sur toi,
Voyais, plus nombreux que ces gouttes,
Mes songes flotter devant moi.

.

Plus tard, battu par la tempête,
Déplorant l'absence ou la mort,

Que de fois j'appuyai ma tête
Sur le rocher d'où ton flot sort !

.....

« Voir lever le soleil sur les cîmes des chênes du parc ; ouvrir ma fenêtre pour que les hirondelles vinssent voltiger librement sous le plafond ; lire dans mon lit les vieux livres de la bibliothèque, aux bruits de vie qui montaient de la cour d'honneur ou de la cour de la ferme ; entendre les clochettes du bouc qui guidait le troupeau de moutons sortant après la rosée essuyée ; me lever pour déjeuner avec mon oncle de la crème de ses vaches et du miel doré de ses ruches ; perdre mes paroles et mes pas avec lui, du salon à la bibliothèque, des étables au jardin ; rentrer aux heures brûlantes ; ressortir seul avec un fusil ou un livre sous le bras quand le soleil baissait un peu, ou monter mon cheval sauvage à crins soyeux, touffus, pendants, épars jusque sur les épaules, et qui lui voilaient les yeux ; m'enfoncer au galop dans les sainfoins en fleur ; descendre après dans les gorges encaissées au fond des bois, où il fallait, pour se glisser sous les branches, se coucher sur l'encolure du cheval ; errer ainsi sans but, découvrant tantôt une clairière, tantôt une source, tantôt une famille de chevreuils effrayés du bruit ; me perdre volontairement pendant des heures entières pour me retrouver à quelques lieues du château ; revenir au pas à la fraîcheur du soir ; dîner, causer, lire, écouter les aventures de la vie d'abbé à Versailles et à Paris, dans l'ancien régime ; m'assoupir à ces récits, et, quand le sommeil me gagnait, remonter le grand escalier et traverser les longues salles, sonores comme le vide, qui conduisaient à ma chambre ; m'endormir sur les pages d'un philosophe ou d'un poète pour recommencer au réveil les mêmes journées et les mêmes nuits : voilà ma vie toutes les fois que je pouvais venir passer les plus insensibles mais les plus rapides mois de ma jeunesse dans cette solitude, monastère de liberté, de douce paresse, de nonchalance, de lecture, de rêverie et d'amitié ! Les meilleures ombres de ces arbres qui verdissent encore ont tapissé le sol des jardins pour moi. Les circonstances et l'éloignement m'ont forcé, après la mort de mon oncle, de vendre les ombres que versaient ces arbres et les mur-

mures que répandaient ces eaux. Puisse-t-ils être aussi hospitaliers et aussi doux à d'autres générations !

« J'habitais surtout ces grands hêtres qui couvrent la fontaine du Foyard, toujours entourée de merles qui venaient boire et que je n'effrayais pas. Ils sont si chargés de rameaux, et ces rameaux, ramifiés encore par filaments, sont si chargés de feuilles, qu'on aperçoit à peine, à travers le réseau de leur ramure, l'étang limpide qui brille en bas sous les peupliers. Oh ! que ne peut-on emporter avec soi, en changeant de séjour, ses sites de prédilection ! j'aurais emporté celui-là !

« C'est là que j'ai bu la solitude jusqu'à l'ivresse, jamais jusqu'à la satiété ! »

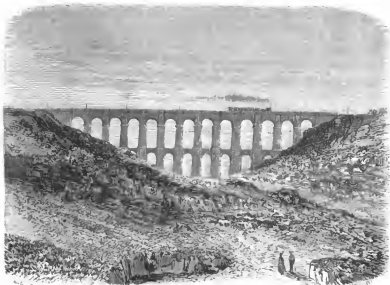
La station de Mâlain est dominée sur la gauche par une montagne escarpée, dont le sommet, le *Signal de Mâlain*, atteint 608 mètres. Au pied de cette montagne, se trouve le village d'*Ancey* (594 hab.) au delà duquel s'ouvre une combe pierreuse. Mais à peine l'a-t-on aperçue, qu'on entre dans une tranchée qui atteint 8 m., 51 c. de hauteur maxima. Quand on en sort, on passe sur le *viaduc de Lée*, long de 160 mètres, composé de 11 arches en plein-cintre, de 10 mètres d'ouverture chacune, et haut de 23 mètres. A gauche se montre *Lantenay* (683 hab.) qui dépend déjà du canton de Dijon, et dont le château a été rebâti vers la fin du *xvii^e* siècle. A droite, s'élève une montagne conique haute de 437 mètres. On s'enfonce dans une tranchée longue de plus de 1500 mètres, et haute de 9^m, 83 à son point le plus élevé, et, après avoir franchi sur des remblais des dépressions de terrain profondes de 53 et de 25 mètres, on pénètre dans une autre tranchée, celle de *Fleurey-sur-Ouche*, dont le point culminant atteint 16 m., 21 c. On franchit alors la *Combe de Fain* sur un magnifique viaduc composé de deux rangs d'arcades — à l'étage inférieur, 7 arches de 9 mètres d'ouverture chacune ; à l'étage supérieur, 13 arches en plein-cintre de 12 mètres d'ouverture — haut de 44 mètres et long de 220 mètres, puis le chemin de fer, achevant de décrire une forte courbe, descend par une pente rapide dans la vallée de l'Ouche. De grands et beaux paysages se dérouleraient incessamment aux regards des voyageurs placés à droite, si, de distance en distance, les talus des tranchées n'en

interceptaient la vue. L'Ouche et le canal serpentent au milieu de magnifiques prairies, et, au-dessus des coteaux rocheux et boisés dont la route de terre longe la base, apparaissent les sommets des plus hautes montagnes de la Côte-d'Or, le *Plan de Suzan* (565 mètres) et le *Mont-Afrique* (584 mètres).

37^e STATION. — VELARS.

9 kil. de Malain. — 305 kil. de Paris. — 10 kil. de Dijon. — 207 kil. de Lyon.

Velars est un village de 1075 habitants, situé entre le chemin de fer et l'Ouche, qui possède de beaux moulins



Viaduc de la combe de Fain.

et une importante papeterie. Plus loin, sur la route de terre, est le hameau de *la Cude*, au-dessus duquel s'élève la petite chapelle de *Notre-Dame de l'Étang*, où l'image de la Vierge, découverte en 1435, attire chaque année un certain nombre de fidèles. Mais si belle que se montre la nature, l'art l'a vaincue dans cette vallée. Pour s'en assurer, il faut suivre à pied ou en voiture la chaussée du canal ou la route de terre; il faut contempler, des bords de l'Ouche, ces travaux vraiment merveilleux qu'a nécessités la construction du chemin de fer, et qu'on ne

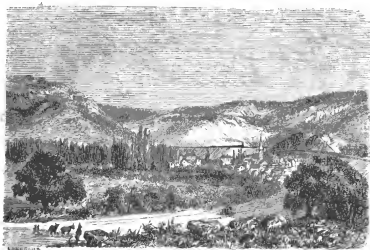
devine même pas quand on reste sur la voie. Au *viaduc de la combe Fouchères*, qui a 18 mètres d'élévation, et qui se compose de 5 arches en plein-cintre, ayant chacune 10 mètres d'ouverture, succède bientôt, au delà d'un tunnel, le *viaduc de la combe Bouchard*, formé, comme celui de la combe de Fain, de deux étages d'arcades — à l'étage inférieur, 7 arches de 7 m., 72 c. de largeur chacune; à l'étage supérieur, 11 arches en plein-cintre de 10 mètres d'ouverture chacune — long de 150 mètres et haut de 38 mètres. On traverse un second tunnel. Sur la droite l'attention est attirée par les beaux établissements industriels de Velars (hauts-fourneaux, tréfilerie, clouterie, etc.), qui depuis quelques années ont pris de si grands développements, qu'il est déjà question de leur accorder une station. Entre deux autres tranchées, on découvre un instant, à droite, la vallée de l'Ouche, à gauche, une jolie combe boisée qu'on passe sur le *viaduc de Matoye*, composé de 5 arches, long de 90 mètres et haut de 22 m., 24 c. Près d'une belle maison de campagne trop entourée d'eau et appartenant à M. Feuchot, de Dijon, on franchit sur un *viaduc* de 15 arches, ayant chacune 10 mètres d'ouverture, haut de 22 m., 30 c., long de 236 mètres, la *combe Neuvo*n toute couverte de bois dans ses deux ramifications. On traverse encore une tranchée profonde de 10 m., 67 c., enfin on laisse à gauche la *combe de Champ-Moron*, qui contient les ruines du *prieuré de Bonvaux*, et où l'un des plus habiles agriculteurs de la Côte-d'Or, M. Adolphe Bonnet, a formé une ferme-modèle.

38^e STATION. — PLOMBIÈRES.

5 kil. de Velars. — 310 kil. de Paris. — 5 kil. de Dijon. — 202 kil. de Lyon.

Plombières (1695 hab.) est situé à la droite du chemin de fer sur l'Ouche et le canal. C'est un grand et beau village, fort ancien, car le roi Gontran le donna à l'abbaye de Saint-Bénigne au vi^e siècle. Plus tard, les abbés perdirent cette terre, mais en 1170, Hugues, duc de Bourgogne, la leur concéda de nouveau avant son voyage d'outre-mer. La charte, rapportée par Pérard, dit expressément qu'il donne à leur monastère tout ce qu'il possédait *justement* ou *injustement*, depuis la Fontaine-l'Abbé à Plombières, à Prenois, jusqu'à Velars. Ils conservèrent toujours à Plombières

un château, qui fut rebâti en 1768. En 1674 un maître aux comptes, nommé Jean Gauthier, y possédait une fort belle maison où il eut l'honneur de recevoir le grand dauphin. Il érigea à la mémoire de son hôte un obélisque haut de 16 mètres, terminé par un globe. Quand il présenta au dauphin le dessin de ce monument orné d'un portrait en marbre blanc et d'une inscription louangeuse, Louis XIV, qui était présent, dit qu'on avait plus fait pour le dauphin que pour lui, et il ajouta : « N'est-il pas vrai, monsieur Gauthier, que si je n'avais été en Bourgogne en



Plombières.

ce temps-là, votre jardin de Plombières aurait couru grand risque d'être bien gâté par les Allemands et les Comtois ? »

On remarque à Plombières, outre sa charmante position, une vieille église, de beaux moulins et les vastes bâtiments du petit séminaire. Les habitants cultivent un grand nombre d'arbres à fruits, surtout des noyers et des cerisiers dont les produits, justement estimés, alimentent maintenant les marchés de Paris.

De Plombières à Dijon, le chemin de fer domine à droite la route de terre, l'Ouche et le canal; il est dominé à gauche par des coteaux rocheux à travers lesquels on lui a ouvert un passage à l'aide de la mine, tantôt au fond de tranchées profondes, tantôt

dans des tunnels (on en compte quatre dans ce trajet de 5 kil.). Plusieurs ponts-viaducs, dont le plus important a trois arches, traversent les petits vallons arides et nus qui descendent à la route de terre. En franchissant un de ces ponts on aperçoit un instant à gauche le clocher de Talant. On laisse à droite, sans la voir, l'ancienne chartreuse de Dijon, aujourd'hui l'asile des



Tunnel entre Plombières et Dijon.

aliénés, et on entre dans la gare de Dijon par une courbe de 500 mètres de rayon, avec une pente de 6 millimètres.

39^e STATION. — DIJON.

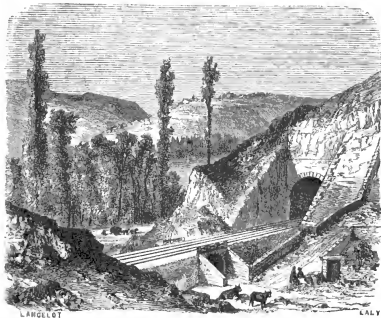
5 kil. de Plombières. — 118 kil. de Tonnerre. — 315 kil. de Paris. — 68 kil. de Châlon. — 126 kil. de Mâcon. — 197 kil. de Lybn. — 32 kil. d'Auxonne. — 47 kil. de Dôle. — 92 kil. de Besançon. — 69 kil. de Gray.

Renseignements généraux.

Des OMNIBUS DE VILLE desservent tous les trains. On paye : de 6 h. du matin à 11 h. du soir, 30 cent. par place, avec 10 kil. de bagages,

et 50 cent. avec 11 à 30 kil. ; au-dessus de 30 kil. , 10 cent. par fraction indivisible de 10 kil. ; de 11 h. du soir à 6 h. du matin, 60 cent. et 90 cent. — Le transport des bagages des voyageurs qui ne prennent pas l'omnibus est ainsi tarifé : jusqu'à 30 kil. , 40 cent. ; de 30 à 50 kil. , 50 cent. ; de 50 à 75 kil. , 60 cent. ; de 75 à 100 kil. , 75 cent. ; au-dessus de 100 kil. , 15 cent. par fraction indivisible de 25 kil.

HÔTELS : *du Parc*, rue Chabot-Charny, 65; — *de la Cloche*, rue Condé, 15; — *du Chapeau Rouge*, rue du Chapeau Rouge, 18; — *de la Galère*, rue Condé, 65.



Tunnel entre Plombières et Dijon.

RESTAURANTS : *Dastier*, place Saint-Étienne, 12; *Ripard*, cour de l'Ancien-Évêché; *au Marais*, rue Musette 1.

BUFFET à la gare. Les trains express s'y arrêtent pour diner. On y est parfaitement servi.

POSTE AUX LETTRES. Palais de l'hôtel de ville, place des Ducs de Bourgogne, 1. Les bureaux sont ouverts de 7 h. du matin à 8 du soir, en été, et de 8 h. à 7 h., en hiver.

TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE. Le bureau est établi au deuxième étage de l'hôtel de ville, au-dessus de la mairie; on y arrive par l'escalier de la

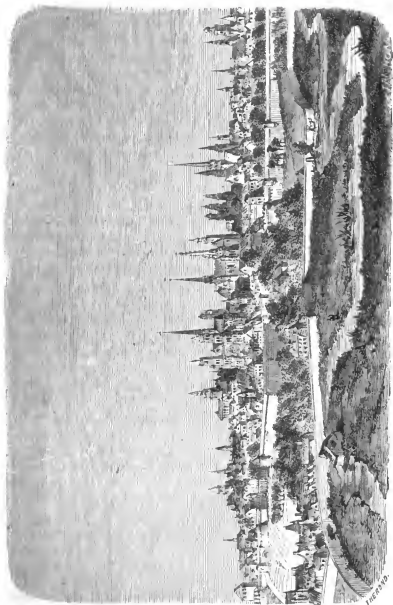
tour. Une dépêche de quinze mots coûte pour Besançon 2 fr. 80 cent., pour Lyon 3 fr. 80 cent., pour Paris 4 fr. 70 cent.

LIBRAIRES : Lamarche, place Saint-Étienne ; Mme veuve Décailly, place d'Armes (avec cabinet de lecture) ; Hémery, place Saint-Jean ; Baur, rue Condé ; Picard, rue Condé.

Situation. — Population. — Aspect général. — Direction.

Dijon, l'ancienne capitale de la Bourgogne, aujourd'hui le chef-lieu du département de la Côte-d'Or, est située à 245 m., 7 déc., sur un sable calcaire d'alluvion, au confluent des rivières d'Ouche et de Suzon, au pied du Mont-Afrique, dans une plaine fertile qui s'étend des montagnes de la Côte-d'Or jusqu'aux premiers contre-forts du Jura. Son climat est sain et tempéré ; la température moyenne s'élève à 10°,3 ; minimum 11°,9 au-dessous de zéro ; maximum 33°,8 au-dessus. La vie moyenne, calculée sur une période de dix-huit années, de 1831 à 1848, y a été de trente-huit ans neuf mois. La population, qui s'augmente chaque année dans une proportion considérable, dépasse 30 000 habitants ; mais le chiffre officiel reste, pour des raisons municipales qu'il ne nous appartient pas de juger ici, bien au-dessous de la vérité.

Avant la révolution de 1789, Dijon possédait sept églises paroissiales et vingt-six églises ou chapelles ; elle avait, en outre, une enceinte fortifiée de 3800 mètres, flanquée de tours, défendue par des bastions qui étaient devenus des vergers, percée de cinq portes, et plantée d'arbres. Elle offrait alors, comme on peut en juger par notre dessin, un aspect plus original et plus pittoresque qu'aujourd'hui. Un grand nombre de ses clochers ont été abattus, ses remparts sont en partie détruits. Elle a tout à la fois gagné et perdu à ces changements, surtout aux plus récents, conçus avec peu d'intelligence et exécutés sans goût. On eût pu aisément rendre plus faciles les communications existantes, ouvrir même de nouvelles voies tout en conservant de curieuses constructions du moyen âge, qui, au double point de vue de l'histoire et du paysage, méritaient d'être entretenues avec des soins éclairés, et formaient d'ailleurs d'agréables promenades. Mais à Dijon, comme presque dans toutes les villes de province, MM. les conseillers municipaux ne sont ni des archéo-



Dijon au XVIII^e siècle, d'après une ancienne gravure.

logues, ni des artistes. Du reste, nous devons le reconnaître, Dijon passe avec raison pour une des plus jolies villes de France; généralement bien bâtie, elle compte un grand nombre d'hôtels dignes d'une capitale; elle est éclairée au gaz; ses rues, qui pourraient être plus proprement balayées et mieux pavées, sont en chaussée, et, pour la plupart, garnies de trottoirs; les puits, au nombre de 88, qui existaient dans les rues et places de la ville et des faubourgs, ont été successivement supprimés. Le cloaque formé par le bras du torrent de Suzon, qui traverse souterrainement la ville du nord au sud sur une longueur de 1328 mètres, a été, du 4 janvier 1847 au 15 novembre suivant, complètement curé, nivelé et canalisé. Enfin, 142 bornes-fontaines établies depuis la fin d'août 1841 dans les rues et places de la ville et des faubourgs, et les jets d'eau de la place Saint-Pierre, de la porte Guillaume et de la petite place Saint-Bernard, sont en pleine activité, indépendamment de nombreuses bornes-fontaines dans les casernes, à l'hôpital général, au cimetière et à la prison civile. (Voy. ci-dessous *Promenades*.)

L'enceinte actuelle de Dijon est une ligne d'octroi, qui comprend dans ses murs tous les faubourgs. La ville proprement dite n'a pas encore, heureusement pour elle, démoli tous ses remparts. On y entre par neuf *portes* ou ouvertures principales: 1° la *porte Guillaume* (la plus voisine de l'embarcadère du chemin de fer), celle à laquelle venaient aboutir les deux routes de Paris. Bâtie au ^{xii}e siècle par un abbé de Saint-Bénigne, qui lui donna son nom, elle fut remplacée en 1783 par un arc de triomphe, érigé en l'honneur du prince de Condé, gouverneur de la Bourgogne. 2° La rue nouvellement percée de l'embarcadère à la façade de Saint-Bénigne. 3° La *porte d'Ouche* (route de Lyon), vis-à-vis de l'hôpital, remplacée en 1843 par le viaduc le plus disgracieux et le plus incommode qu'aucune compagnie de chemin de fer ait fait construire sur toute la surface du globe. 4° La *porte Saint-Pierre* (route de la Suisse). L'ancienne tour Saint-Pierre a été démolie en 1826. Au delà de la grille actuelle, un beau jet d'eau jaillit au milieu d'une place entourée d'arbres. Du côté opposé à la grille, mais dans un axe différent, s'ouvre le cours du Parc. (Voy. *Promenades*.) Il est question d'ouvrir une

porte nouvelle pour le service de l'abattoir, entre la porte d'Ouche et la porte Saint-Pierre. 5° La *porte de la rue Chancelier-L'Hospital* (chemin de Mirande), ouverte en 1852 sous le rempart, qu'elle laisse subsister. 6° La *porte Neuve* (route de Gray), murée à l'époque du siège de Dijon par les Suisses, rebâtie en 1741. 7° La *porte Saint-Nicolas* (route de Langres et de Cray), démolie il y a peu d'années ainsi qu'un beau bastion. 8° La *porte Fermerot*, qui n'est qu'une simple ouverture de la rue de la Préfecture. 9° La *porte Saint-Bernard*, percée, de 1836 à 1844, à l'extrémité de la rue des Champs ou des Godrans, entourée de maisons neuves et décorée, depuis 1847, de la statue en bronze de *saint Bernard*. Cette statue avait été, en 1848, transportée dans l'église de Saint-Bénigne, parce qu'un certain nombre d'imbéciles menaçaient de la détruire. Elle a été rapportée sur la place Saint-Bernard au mois d'octobre 1852. La hauteur totale du monument est de 10 m., 72 c. La statue a 3 m., 15 c. Sur le panneau du socle regardant la ville, on lit : *Asaint Bernard, né à Fontaine-lez-Dijon en MDCI*; sur le panneau opposé : *Érigé par souscription, VII novembre MDCCCLVII*. Les figures en bas-relief, hautes de 1 m., 95 c., qui décorent les niches et qui représentent le pape Eugène III, Louis VII, roi de France, Hugues le Pacifique, duc de Bourgogne, Suger, Pierre le Vénérable, et Hugues de Payens, grand maître des templiers, sont, ainsi que la statue de saint Bernard, de M. Jouffroy, un des élèves les plus distingués de l'école de Dijon.

La gare de Dijon, commencée en 1847, n'est pas encore terminée. A peine l'eût-on ouverte que son insuffisance prochaine fut reconnue. Chaque jour les besoins toujours croissants du service font sentir la nécessité de plus en plus urgente de son agrandissement; mais, après de nombreuses discussions, elle a été établie, pour l'intérêt d'une partie de la ville, dans un emplacement tel qu'elle ne peut s'étendre que d'un seul côté, bornée qu'elle est des trois autres par les carrières de pierres qui la dominent, par les fontaines et par la ville; il lui faudra donc acquérir, à grands frais, le jardin de l'Arquebuse et le jardin des Plantes, et gagner, en les comblant, les terrains assez vastes compris entre l'hôpital et l'asile des aliénés. Dans son état ac-

tuel, elle occupe une superficie de 10 hectares : terrains bâtis, 2 hectares ; terrains non bâtis, 8 hectares. L'embarcadère proprement dit, commencé en 1853, s'achève en ce moment. Il a déjà coûté plus d'un million ; il se compose de deux grands corps de bâtiment ayant chacun 125 mètres de longueur et 12 mètres de largeur, séparés par le chemin de fer, qui a quatre voies, et qui est couvert.

Une rue nouvellement percée. — elle va de l'embarcadère à la façade de la cathédrale ou Saint-Bénigne, — et la rue Guillaume qui s'ouvre à la porte Guillaume, conduisent en cinq minutes de la gare au centre de Dijon, sur la place d'Armes, qui fait face à l'ancien palais des États, aujourd'hui l'hôtel de ville. La rue Condé ou de la Liberté (selon les gouvernements), qui aboutit à la place d'Armes, est la continuation de la rue Guillaume. Si l'on entre dans la ville par la rue de la Cathédrale, il faut, pour gagner la place d'Armes, longer l'église Saint-Bénigne, suivre la rue de ce nom jusqu'à la place Saint-Jean, tourner à gauche dans la rue Bossuet, puis à droite dans la rue Condé.

Ces renseignements préliminaires achevés, avant de résumer l'histoire de Dijon, et de décrire dans un ordre méthodique ses monuments religieux et civils, ses musées, ses collections, ses établissements d'instruction publique ou de bienfaisance, ses promenades, etc., nous allons indiquer aux étrangers qui n'auraient que quelques heures à dépenser dans l'ex-capitale de la Bourgogne, — bien digne cependant d'une ou de deux journées, — comment ils devront employer leur temps, en d'autres termes, nous allons leur tracer leur itinéraire.

1° Saint-Bénigne ; 2° Saint-Philibert ; 3° Saint-Jean (place Saint-Jean, maison de Bossuet, hôtel du président de Brosses) ; 4° Sainte-Anne ; 5° Porte Saint-Pierre (le Parc, si l'on peut) ; 6° la Bibliothèque ; 7° le palais de justice ; 8° l'hôtel de ville (musée de peinture et de sculpture, tour des ducs de Bourgogne, anciennes cuisines, musée archéologique) ; 9° la salle de spectacle et la halle au blé ; 10° Saint-Michel ; 11° les archives ; 12° la maison des Cariatides, rue Chaudronnerie, 28 ; 13° Notre-Dame ; 14° les maisons Richard et Milsand, rue des Forges, 34 et 38 ; 15° la statue de saint Bernard ; 16° le château ; 17° les fontaines ; 18° l'Arquebuse et le jardin des Plantes ; 19° l'Ancienne Chartreuse (l'asile des aliénés).

DIJON



LÉGENDE

- 1 Église, c^{ie} Jeanne
- 2 — Notre Dame
- 3 — c^{ie} Michel
- 4 — c^{ie} Jean
- 5 — c^{ie} Pierre
- 6 — c^{ie} Philibert
- 7 — c^{ie} Jean
- 8 — c^{ie} Étienne
- 9 — c^{ie} Carmélite
- 10 c^{ie} Hospital
- 11 Église
- 12 Cimetière
- 13 Hôtel de Ville et Mairie
- 14 Préfecture
- 15 Palais de Justice, Prison.
- 16 Théâtre
- 17 Théâtre
- 18 Palais de Justice, Bibliothèque
- 19 Archives
- 20 Académie Impériale
- 21 Lycée
- 22 Casernes
- 23 Statue de St. Bernard
- 24 Porte Caillaume
- 25 — d'Orléans
- 26 — c^{ie} Pierre
- 27 — Vierge
- 28 — c^{ie} Nicolas
- 29 Hôpital des Fraternités.
- 30 Poste aux Lettres
- 31 Place d'Armes
- 32 Tour St. Nicolas



Histoire.

L'origine de Dijon est, comme celle de la plupart des villes anciennes, un problème presque insoluble. L'étymologie de son nom a donné lieu aussi à de nombreuses discussions. Vient-il de *a divis* (ville des dieux), des *Divitenses* (peuple german), de *Divitiacus* (général éduen) ou de *diw io* (deux rivières) qui le saura jamais ? Quand César eut conquis la Gaule, il établit un de ses lieutenants en ce lieu appelé dès lors *castrum Divionense*. Fortifié par Marc Aurèle ou par Aurélien, ce *castrum*, dont les habitants avaient été convertis en partie au christianisme par saint Bénigne, qui y souffrit le martyre le 1^{er} novembre 178, fut donné plus tard par Constantin à saint Urbain, sixième évêque de Langres, détruit par les barbares, et rebâti par les empereurs. L'évêque Apruncule vint l'habiter dès qu'il ne se trouva plus en sûreté à Langres. Grégoire de Tours, qui y fit un long séjour au vi^e siècle, nous en a laissé une curieuse description.

« C'est, dit-il, un château bâti de murs très-solides.... Il a quatre portes situées vers les quatre points du monde. Toute cette bâtisse est ornée en totalité de trente-trois tours. Les murs sont, jusqu'à la hauteur de vingt pieds, construits en pierres carrées, et ensuite en pierres plus petites. Ils ont en tout trente pieds de hauteur et quinze pieds d'épaisseur. J'ignore pourquoi ce lieu n'a pas pris le nom de ville. *Quæ cur non civitas dicta sit ignoro.* »

A la chute de l'empire romain, Dijon avait d'abord fait partie du premier royaume de Bourgogne, dont Châlon était la capitale. Puis elle était tombée en la possession des Franks, qui ne surent la défendre ni contre les Sarrasins, ni contre les Normands. En 878 les Normands avaient tranché la tête à l'abbé de Saint-Bénigne. Quand ils revinrent, dix ans après, l'évêque se mit sous la protection du seigneur de Vergy, Manassès dit le Vieux, qui prit le titre d'avoué, mais dont les successeurs usurpèrent plus tard celui de comte, tout en reconnaissant la suzeraineté de l'évêque. Cependant le royaume de Bourgogne devint un duché dont les premiers ducs s'appelèrent *bénéficiaires*, sans

doute parce qu'ils tenaient originairement de la couronne le bénéfice de leur duché. Rien de plus obscur et de moins intéressant que l'histoire de Dijon à dater des invasions des Normands (la dernière eut lieu en 891), jusqu'au ^x^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Lambert, évêque de Langres, vendit cette ville au roi Robert. Le roi Robert en fit alors (1015) la capitale du duché de Bourgogne, qu'il donna à son fils Henri, et que celui-ci devenu roi de France en 1032, céda à son frère Robert, le premier d'une nouvelle suite de ducs de Bourgogne, désignés sous le nom de *duc*s de la *première race royale*, parce que ce Robert, le premier d'entre eux, était petit-fils d'Hugues-Capet. En prenant possession du duché de Bourgogne, Robert s'engagea à respecter le droit qu'avait cette province d'être administrée par des états qui, depuis longtemps, se réunissaient à de certaines époques pour régler l'administration, voter et répartir l'impôt.

Le dernier des ducs de la première race royale, — on en compte douze, — mourut en 1361. Pendant ces 330 années, Dijon s'agrandit et s'embellit, surtout après l'incendie de 1137, qui l'avait détruite en partie. La Bourgogne jouit d'une paix profonde; mais les ducs portèrent au loin leurs armes, soit en prenant part aux croisades, soit en assistant les rois de France, leurs suzerains, dans leurs guerres. Eudes I^{er} fonda, en 1098, la célèbre abbaye de Cîteaux. Si, en 1146, Eudes II résista à l'éloquence de saint Bernard, qui avait prêché la croisade à Vézelay, en 1171, le duc Hugues III s'embarqua pour la terre sainte. Il faillit périr dans une tempête, et ce fut pour accomplir un vœu fait par lui, quand il se voyait en danger de mort, qu'à son retour il fonda la Sainte-Chapelle. Ce même duc accorda, en 1182, à la ville, une charte de commune confirmée par Philippe Auguste, en 1183. Mais, quatre ans plus tard, ayant besoin d'argent pour se rendre à la terre sainte, où il commanda l'armée après le départ de Philippe Auguste, il la retira pour en octroyer une seconde qu'il se fit payer 500 marcs par an. La commune dijonnaise ne fut toutefois vraiment constituée qu'en 1282. Robert II ayant acheté, en 1276, la vicomté qui existait depuis le ^{xii}^e siècle (le comté était depuis 1015 réuni au duché), voulut empiéter sur les droits

des habitants; ceux-ci résistèrent énergiquement à ses prétentions et, soutenus par le roi, ils obtinrent, non-seulement la confirmation de leur charte et la réunion de la vicomté à la mairie, mais la conversion de leur rente de 500 marcs en une redevance moins onéreuse.

A la mort du dernier duc de la première race, la Bourgogne fut réunie à la couronne. Le roi Jean vint en prendre possession à Dijon, et jura dans l'église Saint-Bénigne, selon la coutume, de respecter les libertés, franchises, chartes et privilèges du duché et de la ville. Quand il mourut, la Bourgogne forma l'apanage de son quatrième fils, Philippe le Hardi, premier *duc de la troisième race* et deuxième du nom. Cette troisième race, qui compte quatre ducs seulement, — Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, — s'éteignit, en 1476, avec Charles le Téméraire. Pendant cette période de 114 années, l'histoire de Dijon se confond avec celle de la Bourgogne, qu'il ne nous appartient pas de résumer ici.

La capitale du duché, résidence de la cour ducale, qui y donna des fêtes brillantes et qui y déploya un grand luxe, ne ressentit nullement d'ailleurs le contre-coup des malheurs qui accablèrent alors les principales villes de la France.

Dès que Louis XI eut appris la mort de Charles le Téméraire, il fit occuper la Bourgogne par ses lieutenants. En vain les états, rassemblés à Dijon, protestèrent-ils contre cette invasion. Le duché fut réuni à la couronne, et, tout en confirmant les anciens privilèges des habitants, en fixant à Dijon le parlement, qui avait jusqu'alors siégé à Beaune et Saint-Laurent-lez-Châlon, le roi fit réparer les fortifications et bâtir une forteresse destinée à contenir la ville en cas d'émeute. Ces travaux, continués par Charles VIII et par Louis XII, étaient à peine achevés, lorsque, en 1513, Dijon eut à soutenir un siège mémorable.

Après la bataille de Novarre, le plus funeste échec qu'eussent essuyé les Français depuis l'origine des guerres d'Italie, 30 000 Suisses, Allemands et Franks-Comtois, commandés par Jacques de Watteville, avoyer de Berne, le comte de Fustenberg et le sire de Vergy, envahirent la Bourgogne. Le 7 septembre, ils arrivaient sous les murs de Dijon. Les principales forces de

la France avaient été envoyées dans le Nord, que menaçaient l'empereur et le roi d'Angleterre. La Trémouille, chargé par Louis XII de la défense du duché de Bourgogne, n'avait que 6 à 7000 hommes à sa disposition. Il s'était enfermé dans Dijon, après avoir jeté de faibles garnisons dans Auxonne, dans Talant et dans Saint-Jean de Losne. Les Suisses ouvrirent le feu dès qu'ils furent arrivés; le 9, leur artillerie avait déjà fait deux brèches. Une première négociation, engagée le 10, échoua. Le feu recommença avec plus de vigueur. Un assaut général allait être donné, et sans doute la ville eût succombé, malgré l'énergique résistance de la garnison et des habitants, quand La Trémouille envoya au camp des assiégeants de nouveaux négociateurs, suivis de voitures chargées de vin. On parla, on but, les têtes s'échauffèrent, et, quoique de part et d'autre on n'eût pas de pouvoirs, on stipula, au nom du roi et des cantons, un traité par lequel la France s'engageait à donner 400 000 écus, à évacuer le Milanais, etc., si les Suisses levaient le siège, se séparaient de leurs alliés et rentraient dans leur pays. A ces conditions, les Suisses évacuèrent le duché. Ce traité, *merveilleusement étrange*, dit le roi, qui refusa de le ratifier, sauva Dijon et la France.

François I^{er}, prisonnier à Madrid, avait cédé pour sa rançon la Bourgogne à Charles-Quint, qui possédait déjà la Franche-Comté. Mais les états, le parlement et les chambres des comptes refusèrent énergiquement leur consentement à ce traité, et leurs députés, convoqués à Cognac, déclarèrent avec fierté : « Qu'ayant par les droits de la couronne et par leur choix des maîtres nécessaires, le roi ne pouvait les céder : que si on les retranchait de l'association commune, ils disposeraient d'eux-mêmes et s'affranchiraient de toute domination. »

Pendant les guerres de religion, Dijon se déclara pour le parti des ultra-catholiques, et plus tard pour celui de la Ligue. Toutefois, lors de la Saint-Barthélemy, les protestants y durent leur salut à l'intervention de Jeannin, alors simple avocat. Mayenne, qui avait obtenu le gouvernement de la Bourgogne, essaya de se maintenir dans la capitale de cette province restée fidèle à la Sainte-Union, même après l'abjuration d'Henri IV. Mais il mé-

contenta les habitants par ses exigences tyranniques, et, quand Biron, qui précédait Henri IV, approcha de Dijon, les bourgeois insurgés lui ouvrirent les portes. Le 5 juin 1595, le roi faisait son entrée à Dijon. Il en partit le 6 pour aller battre Mayenne à Fontaine-Française, et il y revint le 7 en triomphateur. Le 30 du même mois, il obtenait la capitulation de Talant dont la forteresse fut démolie. La Bourgogne était désormais entièrement soumise à l'autorité royale.

En 1629, sous Louis XIII, les vigneron, qui habitaient la ville en grand nombre, prirent les armes pour défendre leurs privilèges menacés. Après s'être donné un chef, qu'ils proclamèrent roi sous le nom de *Machas*, et après avoir brûlé le portrait de Louis XIII, ils parcoururent la ville en chantant le vaudeville, alors populaire, de *Lanturlu*, et en poussant des cris de *vive l'empereur* ! Les plus graves excès furent commis contre les propriétés. Les bourgeois s'armèrent et rétablirent l'ordre, sans apaiser toutefois la sédition ; mais le marquis de Mirabeau entra dans la ville avec des troupes : un engagement eut lieu sur la place Saint-Michel ; quatorze vigneron furent tués et les autres s'enfuirent en désordre. Le 27 avril, Louis XIII fit son entrée à Dijon. Il se montra d'abord très-irrité, puis il pardonna ; mais il limita les libertés municipales et défendit aux vigneron de demeurer dans la ville sous peine de punitions corporelles.

« Avertie par cette leçon, a dit un historien dijonnais, Dijon garda fidélité au roi pendant la guerre de la Fronde. Ce fut en vain que, lors de l'arrestation du prince de Condé, gouverneur de Bourgogne, quelques intrigants cherchèrent à égarer les habitants ; ils ne purent réussir à compromettre gravement la tranquillité publique. Quand le prince fut délivré, les Dijonnais chantèrent un *Te Deum*, et brûlèrent, au milieu des imprécations de la foule, une image de la Fronde, figurée en paille, sous les habits les plus pittoresques. Condé rétabli dans son gouvernement, le quitta bientôt pour se mettre à la tête d'une nouvelle révolte. Alors le commandant qu'il avait laissé à Dijon refusa de livrer le château, et le duc d'Épernon ne put y entrer qu'après un siège de plusieurs jours. Il le garda jusqu'à la paix

des Pyrénées. Depuis lors, le gouvernement de Bourgogne devint pour ainsi dire un apanage de la maison de Condé. »

L'époque la plus brillante de Dijon fut le *xviii^e* siècle. Capitale de la Bourgogne ¹, elle jouit d'une paix profonde; les États généraux de la province s'y rassemblaient tous les trois ans; elle était, en outre, le siège d'un parlement, d'un gouvernement général militaire, d'une cour des comptes, d'une cour des aides, d'un bailliage, d'un bureau de finances, d'une maîtrise particulière des eaux-et-forêts. Son évêché y concentrait les affaires ecclésiastiques d'une partie de la province. Ses écoles y attiraient l'élite de la jeunesse. Ses salons aristocratiques et bourgeois n'étaient pas moins renommés que ceux de Paris. Il faut lire l'ouvrage de M. Foisset, intitulé : *Le président de Brosses, histoire des lettres et des parlements au xviii^e siècle*, pour avoir une idée de ce qu'était la société dijonnaise à cette époque.

Dijon adopta avec enthousiasme les principes de cette Révolution qui devait la dépouiller de son rang de capitale pour en faire le chef-lieu d'un département. Si la Terreur y fit peu de victimes, l'ignorance ou la cupidité y détruisirent un grand nombre de monuments. A dater de cette époque, l'histoire locale de Dijon n'offre plus de fait digne d'une mention; si ce n'est la manifestation qui accueillit Mme la duchesse d'Angoulême au théâtre, en juillet 1830, quand la révolution de Paris, provoquée par les ordonnances, n'était pas encore connue: et le discours que prononça le prince Louis-Napoléon, président de la République, lors de l'inauguration du chemin de fer, le 1^{er} juin 1851.

Dijon est la ville de France qui a vu naître dans ses murs le plus grand nombre d'hommes célèbres. Elle a fourni à l'*Église* : saint Bernard, Bossuet, sainte Chantal; à la *jurisprudence* : Bouhier, Bannelier, annotateurs de nos coutumes, et Berlier, l'un des rédacteurs du Code civil; à l'*administration* : Hugues Aubriot, intendant des finances et prévôt de Paris sous Charles V, et Hugues Maret (duc de Basano), conseiller d'État sous l'Empire; aux *sciences* : Guyton de Morveau, Chaussier, Du-

1. La Bourgogne comprenait alors le Dijonnais, l'Autunois, le Châlonnais, l'Auxois, la montagne, le Charolais, le Mâconnais, l'Auxerrois, le bailliage de Barle-Duc, les pays de Bresse, de Bugey et de Gex.

rande, Adelon; aux *lettres* : Tabourot des Accords, Clément, célèbre par ses discussions avec Voltaire, Saumaise, la Monnoye, Piron, Crébillon, Longepierre, de Brosses, Legoux de Gerland, Cazotte, Larcher, Petitot, Jacotot, et, parmi nos contemporains, Mme Ancelot, MM. Brifaut, Louis Viardot, H. Rolle, etc.; aux *beaux-arts* : Rameau, Sambin, Lemuet, Lallemand, Quantin, Poyet, Gagnereaux, Dubois, Ramey, Rude, Diebolt, Jouffroy; aux *armes* : Gaspard de Saulx-Tavannes, l'amiral Rous-sin, le général Charbonnel, le maréchal Vaillant.

Édifices religieux.

Saint-Bénigne, l'église métropolitaine actuelle du diocèse de Dijon a été bâtie sur le tombeau même du saint dont elle porte le nom, et qui, après avoir prêché l'Évangile à Dijon, y souffrit le martyre le 1^{er} novembre 178. L'église primitive existait depuis trois siècles lorsque les Bourguignons envahirent la Gaule. Saint Grégoire, évêque de Langres, la rebâtit dans la première moitié du vi^e siècle. Charles le Chauve la répara. L'abbé Guillaume (elle dépendait d'une abbaye), dut la reconstruire au commencement du xi^e siècle (1016); en 1271, une tour qui la surmonta s'écroula et y causa de tels ravages que l'abbé Hugues d'Arc dut, en 1280, en entreprendre la reconstruction. La première pierre fut, dit-on, le bassin de pierre dans lequel saint Bénigne avait eu les pieds brûlés avec du plomb fondu, et qui opérait des miracles. Depuis, elle a été souvent restaurée. Elle a 70 mètres de longueur, 26 mètres de largeur et 28 mètres de hauteur. En 1506 et en 1625, la foudre détruisit le clocher et les tours, reconstruites depuis. En 1742, deux charpentiers de Dijon, Sauvestre et Linacier, élevèrent la flèche qui la domine aujourd'hui. Cette flèche, haute de 95 m., 59 c., a été légèrement courbée par un orage en 1805. Il y a peu d'années, des travaux de consolidation, d'ailleurs bien dirigés et bien exécutés, ont ôté à tout le côté nord de la nef son intérêt archéologique. De l'église du x^e siècle, il ne reste que le portail, d'ailleurs refait ou restauré, orné du martyre de saint Étienne par Bouchardon, et des chapelles de la crypte souterraine qu'ont fait découvrir des fouilles récentes.

Au siècle dernier s'élevait derrière le chevet de l'église de Saint-Bénigne, sur le modèle du tombeau d'Adrien ou du Panthéon d'Agrippa, une rotonde ornée de marbres précieux, de sculptures symboliques, et qu'un moine du xi^e siècle, Raoul Glaber, appelait le plus admirable des monuments de toute la Gaule. Cette rotonde, à la fois le Panthéon et le Saint-Denis de la Bourgogne, fut démolie en 1792 ; on rasa les deux étages qui s'élevaient au-dessus du sol, on creva les voûtes de l'étage souterrain qu'on remplit de décombres ; mais cette crypte n'était pas détruite, et des vieillards assuraient que le tombeau du patron de l'église, décédé au xi^e siècle, devait être resté à peu près intact.

En 1858, les travaux entrepris pour la construction d'une sacristie dans cet endroit, amenèrent dès les premiers coups de pioche des découvertes importantes au point de vue archéologique. On vit apparaître d'abord l'hémicycle de colonnes qui formait l'abside bâtie au vi^e siècle par saint Grégoire, évêque de Langres, le monument de ce genre le plus ancien peut-être de France, puisqu'il date de 511. Bientôt une inscription en belles lettres onciales du ix^e siècle, deux chapiteaux historiés de la même époque, et les deux premiers rangs des colonnes de la rotonde, de l'an 1001, supportant encore leurs voûtes, si bien conservées qu'on reconnaît des traces non équivoques de peintures, sortirent successivement de terre. Mais ce n'était que le prélude d'une découverte plus importante. Par des mesures prises au xi^e et au xviii^e siècle, on connaissait la place exacte du tombeau de saint Bénigne, et, grâce aux indications de M. l'abbé Bougaud, membre de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or et surveillant des travaux, on put déblayer ce tombeau avec toutes les précautions que son souvenir recommandait. On vit d'abord les fûts brisés des colonnes qui supportaient le *Ciborium*, puis l'enceinte murée qui entourait le tombeau, et enfin au centre de cette enceinte le tombeau lui-même, dont il ne restait plus que trois fragments. Autant qu'on en pouvait juger, le sarcophage mentionné par Grégoire de Tours, conservé par saint Grégoire de Langres, et splendidement couvert d'une rotonde par l'abbé Guillaume, était une pierre en forme de carré

long, sans sculptures, et semblable au tombeau de saint Eutrope à Saintes.

« Cette crypte, dit M. Viollet-le-Duc, inspecteur des monuments diocésains, une des plus vastes qui aient été élevées, existait dès le ^{vi}^e siècle sous le sanctuaire de l'église bâtie par Grégoire, évêque de Langres. En 1001, Guillaume, abbé de Saint-Bénigne, entreprit de reconstruire l'église et les cryptes. D. Planchet veut que Guillaume n'ait fait que réparer l'ouvrage de l'évêque Grégoire, et qu'il ait seulement bâti en entier la rotonde qui se voyait derrière l'abside. Quant à l'église, nous ne pouvons savoir s'il la reconstruisit ou s'il la répara, parce qu'elle fut totalement rebâtie à la fin du ^{xiii}^e siècle; mais des découvertes récentes ont mis à nu les restes du *martyrium*, renfermant le tombeau du saint et les caveaux de la rotonde y attenant : or ces constructions sont identiques et portent tous les caractères de l'architecture barbare du commencement du ^{xi}^e siècle. Il faut donc voir là un monument de cette époque; cependant il est certain que l'abbé Guillaume conserva des massifs appartenant à des constructions antérieures; on reconnaît des soudures, on retrouve des fragments d'un monument plus ancien réemployés comme moellon. »

La crypte de Saint-Bénigne va être restaurée et les travaux ont été commencés en 1859.

Pour visiter cette crypte, il faut se rendre dans le petit jardin établi au sud-est de l'abside. Deux ouvertures, en forme de margelle de puits, occupent le milieu de ce jardin. C'est par l'une de ces margelles et au moyen d'une longue échelle que l'on descend dans l'intérieur d'une salle voûtée formant autrefois, dit-on, l'un des côtés de la crypte de la *Rotonde*, église très-ancienne, aujourd'hui complètement détruite. Malheureusement, cette salle a dû être rebâtie presque en entier. Les seuls restes bien authentiques de l'ancienne crypte sont des chapiteaux sur l'origine desquels les archéologues sont loin d'être d'accord, car ils les attribuent aux ^{vi}^e, ^x^e, ^{xi}^e et même ^{xiii}^e siècles. Leur étrangeté fait leur principal mérite.

L'intérieur de Saint-Bénigne offre un aspect grandiose. Quelques détails ont toutefois mérité les critiques des archéologues.

La grande nef renferme quatre statues : saint Joseph , saint Augustin, saint Jean-Baptiste , par *Bouchardon* ; saint Thomas , par *Dubois*, statuaire bourguignon qui a sculpté aussi les bustes des douze apôtres et deux des quatre statues colossales placées aux quatre angles du sanctuaire, saint Médard et saint Étienne. Les deux autres , saint André et saint Jean l'Évangéliste , sont d'*Attiret*. On remarque sous le buffet d'orgue , et dans d'autres parties de la nef ou des collatéraux , des tombeaux d'anciens présidents au parlement. Au milieu de la grande nef , repose Wladislas , roi de Pologne , mort en 1388 ; la gravure appartient au *xiv^e* siècle , et la légende est du *xvii^e* au plus tôt. Tout fait présumer que la tombe actuelle est une imitation de l'ancienne , une copie faite avec inintelligence. Un peu plus loin , vis-à-vis de la porte latérale du sud , et dans la même nef , est enseveli un poète bourguignon mort en 1590 , Étienne Tabourot des Accords. Enfin , deux inscriptions en lettres d'or , sur marbre noir , appliquées contre les murs , à l'ouest des collatéraux , indiquent les places où reposent actuellement les corps de Jean sans Peur (collatéral nord) et de Philippe le Hardi (collatéral sud), qui étaient autrefois à la chartreuse de Champmol , et qui furent retrouvés en 1841. En 1853 on a déposé dans le caveau renfermant les restes de Philippe le Hardi la dépouille mortelle d'Anne de Bourgogne , duchesse de Bedford , fille du duc Jean sans Peur , découverte dans l'église des Célestins de Paris.

Le tableau de la *Transfiguration* (collatéral sud) est de Despêches ; le *Christ sur la croix* (même collatéral) a été attribué au Guerchin ; le *Martyre de saint Bénigne* et le *saint Bernard examinant les plans de Clairvaux*, sont de M. Lecurieux , élève de l'école de Dijon.

L'abbaye de Saint-Bénigne avait acquis de grandes richesses et jouissait d'importants privilèges. Elle avait le droit de battre monnaie et de recevoir le serment des ducs de Bourgogne. Quand le duc avait juré de maintenir les franchises de la ville et du duché , l'abbé lui remettait l'anneau , la couronne et le manteau. La cérémonie achevée , le duc rendait l'anneau à l'abbé , qui devait en rester dépositaire , puis il lui remettait ses éperons qu'il rachetait par un riche présent. Cette coutume subsista même

après la réunion du duché de Bourgogne à la couronne de France. Louis XI et Charles VIII s'y soumirent lors de leur première entrée à Dijon.

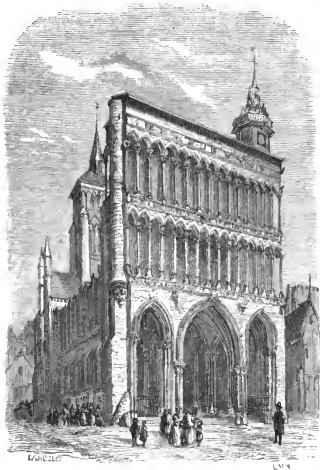
L'évêché de Dijon ne date que de l'année 1731. Le pape Clément XII, qui l'établit, érigea en cathédrale l'église Saint-Étienne. Jusqu'alors, Dijon avait été comprise dans le diocèse de Langres. Après la Révolution, Saint-Étienne fut supprimée et Saint-Bénigne devint la métropole du diocèse; l'évêché fut transporté dans l'ancienne résidence des abbés de Saint-Bénigne. Le palais épiscopal est situé en face de Saint-Philibert, près de l'abside de la cathédrale. Les bâtiments, reconstruits dans la première moitié du XVIII^e siècle, n'offrent aucun intérêt. Par derrière, s'élève le *grand séminaire*, qui compte 120 élèves. On y remarque une galerie voûtée en ogives à nervures rappelant le style de transition du XIII^e siècle.

Notre-Dame (place de ce nom, derrière le palais des États) était en 1178 la première paroisse de la ville; l'église actuelle, classée parmi les monuments historiques, a été bâtie dans les premières années du XIII^e siècle, consacrée en 1331 et terminée en 1445. Rien de plus original que son portail occidental représenté par notre dessin; l'entrée est en effet précédée d'un large porche formant nef et bas côtés divisés en deux travées. Des faisceaux de colonnettes, très-minces et très-élégantes, à chapiteaux feuillagés, soutiennent la retombée des voûtes ornées de nervures à profils charmants. Ce porche date du XIII^e siècle; on y remarque des débris de peinture polychrome dont la date n'a pas été parfaitement déterminée. Au-dessus se dresse une façade presque carrée de forme et divisée en deux parties égales par une série de seize arcades ogivales à colonnettes très-minces ayant des chapiteaux feuillagés. Deux larges architraves, formant entablement, étaient ornées de ciselures représentant en grand relief des feuilles de chêne, d'érable, d'alisier, de vigne, de lierre et d'églantier, et aussi d'énormes têtes de différents animaux, très-saillantes. Deux belles tours devaient s'élever à droite et à gauche du porche; elles ne furent point terminées, mais sur le sommet de l'une d'elles on plaça une curieuse horloge prise en 1383 à la ville de Courtray par Philippe

le Hardi, qui en fit présent à sa bonne ville de Dijon. Elle passait pour le chef-d'œuvre d'un célèbre mécanicien flamand nommé Jacques Mard. Les Dijonnais ont, depuis trois siècles et demi, appelé *Jacquemards* les personnages qui entourent cette horloge. On remarquera encore, à l'extérieur de Notre-Dame, les grands pignons du transept et l'ensemble monumental de l'abside. Les masures qui encombrent les intervalles des contreforts ne tarderont pas à être démolies. Au point d'intersection de la grande nef et du transept, s'élève une immense tour carrée, cantonnée à chaque angle par une tourelle d'escalier à toiture obtuse. De larges fenêtres ogivales éclairent l'intérieur de cette tour, qui sert aujourd'hui de clocher, mais qui dans le principe devait former une lanterne comme on en voit des exemples à Saint-Maclou de Rouen, ou à la cathédrale de Coutances, et que surmonte une haute toiture surmontée elle-même d'une flèche aiguë couverte en plomb.

L'intérieur de Notre-Dame a 48 mètres de longueur, 14 mètres de largeur et 15 mètres de hauteur. On est frappé, en entrant de la hardiesse de ses voûtes et de la légèreté des colonnes qui les soutiennent. « L'ensemble général de l'édifice, et surtout les détails de sculpture et d'ornementation, semblent indiquer d'une manière certaine le *xiii^e* siècle; non pas le style bourguignon de cette époque, mais, au contraire, et dans presque toute sa pureté et son élégance simple et monumentale, le style habituel de l'Ile-de-France, de la Picardie, de la Champagne. » (*Congrès archéologique* de 1853.) Le fond du sanctuaire est orné d'un beau groupe en pierre, l'Assomption de la Vierge sculpté par *Dubois*. Les connaisseurs admirent les vitraux de la chapelle du côté droit. Dans la chapelle Saint-Joseph (à gauche du chœur), on remarque un groupe de la Trinité, monument curieux du *xv^e* siècle, mutilé en 1793, racheté par la ville en 1829, et restauré par M. de Saint-Mesmin en 1850. La chapelle du côté droit renferme une statue de la *Vierge noire*, qui a joui au moyen âge d'une grande célébrité. Elle faisait, disait-on, de nombreux miracles. Pendant le siège de Dijon par les Suisses, on la promena sur les remparts, et, si l'on doit en croire la tradition, elle recevait dans son tablier tous les boulets lancés contre

les défenseurs de la ville assiégée. D'autres écrivains prétendent qu'elle les renvoyait aux assiégeants. Aussi un grand nombre de pèlerins venaient-ils chaque année lui apporter leurs offrandes,



L'église Notre-Dame de Dijon.

qui ornaient sa chapelle, démolie en 1698. Du reste, la Vierge noire actuelle n'est pas la Vierge que les Dijonnais du ^{xvi}^e siècle ont portée sur leurs remparts. Elle ne ressemble nullement aux descriptions que nous en ont laissées les chroni-

queurs contemporains. En outre la Vierge que l'on voit sur la tapisserie du musée (voy. *Musée*) a le visage couleur de chair.

L'habile restaurateur de la Sainte-Chapelle de Paris, M. Lassus, a été chargé, par le gouvernement, de la restauration de l'église Notre-Dame. Il a préparé un projet qu'il s'empressera de faire exécuter dès que les fonds nécessaires seront attribués à ce travail. Déjà il a fait enlever les boiseries et les tableaux du chœur, et dégagé les arcatures. Peut-être entreprendra-t-il de rétablir la lanterne telle qu'elle a dû exister dans l'origine.

L'église **Saint-Michel** (place de ce nom) existait dès le ix^e siècle, en dehors des murs de Dijon, non loin de Saint-Étienne, qu'elle reconnaissait pour son église mère. Elle fut rebâtie une première fois au commencement du xi^e siècle. En 1497, ses paroissiens en votèrent la reconstruction. L'édifice actuel put être consacré en 1529, mais les tours ne furent achevées que dans le xvii^e siècle. Cette curieuse église, haute de 20 mètres, large de 19 mètres, longue de 61 mètres, a eu pour architecte un Dijonnais, élève et ami de Michel-Ange, Hugues Sambin, qui était en outre un sculpteur de mérite, car le bas-relief du jugement dernier, que l'on remarque au-dessus de la porte principale, est aussi de lui.

La façade de Saint-Michel, classée parmi les monuments historiques, offre l'aspect d'une église gothique, bien que tous les détails appartiennent à l'architecture grecque. Le grand portail est un monument du xvi^e siècle, dans lequel les idées mythologiques païennes se trouvent associées aux idées religieuses chrétiennes. On y voit en effet Minerve, Apollon, Vénus, etc., Salomon, Judith, etc. Le pilier central attire surtout l'attention des amateurs. L'intérieur de l'église est du gothique pur. On y remarque les ornements de la chapelle des Rois, vis-à-vis de laquelle se trouve placé un tableau estimé, saint Jacques le Majeur conduit au martyre; un mausolée élevé à M. de La Marche, ancien premier président au parlement de Bourgogne (dans la chapelle voisine du chœur); une statue de saint Yves, par Dubois (dans la chapelle voisine du calvaire); la sainte Vierge à son lit de mort, fresque attribuée à Fréminet, élève du Primatice (dans la troisième chapelle de gauche); une Annonciation de Quantin

(dans le transept de gauche) ; au fond du chœur, une copie d'un tableau de Raphaël (saint Michel terrassant le dragon) ; enfin deux *crédences* formant piscines, l'une dans la chapelle du Sacré-Cœur, en face de l'autel (collatéral sud), l'autre dans la sacristie de la chapelle de la sainte Vierge (collatéral nord).

En 1829, on essaya de percer un puits artésien sur la place Saint-Michel. La sonde a été descendue à une profondeur de 155 mètres, et l'eau s'est élevée à 2 mètres en contre-bas du pavé de la place, tandis que celle des puits voisins est à près de 10 mètres. Pour utiliser ce puits, dont l'eau, fort bonne d'ailleurs, est intarissable, la ville l'a fait recouvrir, en 1835, d'une voûte sur laquelle on a construit un piédestal supportant un vase et renfermant une pompe qui monte l'eau dans un petit bassin.

Saint-Étienne (place de ce nom, près de la salle de spectacle) passe pour la plus ancienne église de Dijon. Construite vers le milieu du ^x^e siècle, sur une crypte qui avait servi de refuge aux premiers chrétiens, cette église embrassa, vers 1120, la règle de Saint-Augustin, fut mise en commende en 1510, sécularisée en 1613, érigée en cathédrale vers 1731, supprimée par la Révolution, et transformée depuis en *halle au blé*. L'édifice actuel, qui contenait avant 1790 des statues de Sluter et de Dubois et un grand nombre de monuments funéraires, n'a été achevé qu'en 1721. « L'abbaye de Saint-Étienne, dit M. Mailard de Chambure, frappait monnaie, avait ses foires franches, exerçait dans l'étendue de sa juridiction tous les droits de justice, faisait corner et crier ses sentences et la vente de ses vins par un trompette revêtu d'un surplis, et nommait à un grand nombre de cures.... Au registre de ville du 19 juin 1502, on lit que l'abbé de Saint-Étienne allait de nuit par les rues, déguisé, l'épée au côté, et escorté de valets, qui tiraient de l'arbalète aux curieux trop indiscrets. » A droite du portail, on voit encore, rue Chabot-Charny, ou place Saint-Étienne, n° 27, un grand portail ogival de style militaire plutôt que religieux. C'est l'ancienne porte de l'abbaye de Saint-Étienne.

Sainte-Anne (rue Sainte-Anne), église dépendant de l'hospice de ce nom, a été, jusqu'à la Révolution, l'église d'un cou-

vent de religieuses (Bernardines), fondé à Tart vers 1131, souvent pillé pendant les guerres qui dévastèrent la Bourgogne, et transféré à Dijon en 1623. Elle fut construite, de 1690 à 1708, sur les dessins du frère Louis, de l'Oratoire. Sa rotonde, haute de 20 mètres et d'un diamètre de 19 mètres, attire de loin les regards. A l'intérieur, on remarque deux statues en marbre blanc par *Dubois* (le président Joly de Blaisy et l'intendant Boucher); le baldaquin qui surmonte le maître autel et que soutiennent six colonnes monolithes de marbre noir; la Visitation par *Dubois* (dans le fond); la Communion de sainte Catherine par *Quantin* (dans la chapelle latérale), un des plus beaux tableaux de cet artiste.

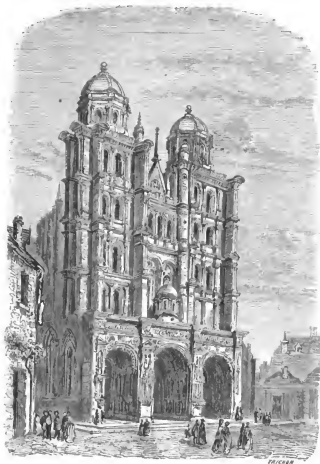
Les **Carmélites** s'établirent à Dijon dans les premières années du **xvii^e** siècle. Leur couvent sert aujourd'hui de caserne; leur église, transformée en prison militaire, a un élégant portail, construit en 1630 dans le style italien, sur les dessins d'un Dijonnais, Nicolas Tessin, architecte et géographe.

Saint-Philibert (vis-à-vis de l'évêché), offre un mélange de tous les styles. L'ensemble paraît appartenir au **xiii^e** siècle. La date seule du clocher est certaine: il a été élevé en 1513. Outre ce clocher en pierre, on remarque, dans cette église transformée en magasins à fourrages, la porte latérale sud, dont l'ornementation ne manque pas de caractère, et le grand portail ouest.

Saint-Jean (place de ce nom) est une des plus anciennes églises de Dijon; du temps de Grégoire de Tours on l'appelait la basilique hors des murs. Dans les premières années du **x^e** siècle, elle fut érigée en paroisse. L'édifice actuel, commencé en 1447, achevé en 1455, consacré en 1468, a la forme d'une croix grecque sans collatéraux. La flèche, haute de 57 m., 17 c., qui avait été construite en 1664, a été démolie en 1810; quelques années plus tard, on abattait le chœur pour élargir la place. La nef sert actuellement de marché. On y a établi aussi le bureau de pesage public. La grande voûte en bois de la nef et du chœur est un chef-d'œuvre de charpenterie; malheureusement, elle menace ruine. Saint-Jean renferme les tombeaux de saint Urbain et de saint Grégoire, évêques de Langres, et

celui de la famille de Longepierre. C'est à Saint-Jean que Bossuet a été baptisé.

• De l'église *Saint-Nicolas*, construite au *xiii^e* siècle, recon-



L'église Saint-Michel.

struite en 1610, détruite en 1792, il ne reste aujourd'hui qu'une belle tour romane, située en face de la rue Proudhon, et dans laquelle on a placé une horloge publique.

La principale congrégation religieuse de Dijon, établie sous

l'invocation de la Vierge, dans l'ancien couvent des Carmes, rue Crébillon, fondée par Mme de Chantal, supprimée à la Révolution, rétablie en 1822, possède une jolie église, inaugurée en 1846. Les *Dames de la Visitation* ont fondé une institution de jeunes demoiselles.

On achève en ce moment (mars 1857), sur la place Saint-Pierre, une église consacrée à *saint Pierre*. Commencée en 1854, cette église sera terminée en 1858. Elle a été construite, sur les dessins de M. Lassus, dans le style du *xiii^e* siècle. C'est un édifice fort simple, dont le clocher n'est pas encore posé.

Édifices civils.

Le **palais des ducs de Bourgogne**, appelé aussi le *Palais des États* et le *Logis du roi*, aujourd'hui l'hôtel de ville, le plus remarquable de tous les édifices civils de Dijon, n'a pas cependant l'intérêt qu'on pourrait supposer avant de l'avoir vu. En effet, il a été reconstruit presque entièrement de la fin du *xvii^e* siècle à la fin du *xviii^e*. Il s'élève, au centre de la ville, sur une place trop petite, bâtie en hémicycle de 1681 à 1725, ornée alors d'une statue de Louis XIV en bronze, qui a été détruite en 1792, et désignée tour à tour sous les noms de *place Royale*, *place Impériale*, *place d'Armes*, *place de la Liberté*.

L'ancien palais des ducs de Bourgogne datait du *x^e* siècle ; il avait été bâti sur des ruines romaines dont on a retrouvé quelques vestiges en 1808, lorsqu'on a démoli, pour construire le théâtre, un ancien mur de la Sainte-Chapelle, et tout récemment quand on a détruit une partie des cuisines ducales, sous prétexte d'ouvrir des jours sur l'aile orientale, qu'on vient d'achever. Au *xiii^e* siècle, Hugues III y ajouta cette église avec quelques tours qui en défendaient l'approche du côté de l'est, et dont les murailles, de près de 5 mètres d'épaisseur, existaient encore en 1447. Philippe le Hardi le reconstruisit presque entièrement en 1366. Philippe le Bon éleva la grande tour ; mais, après la mort de Charles le Téméraire, il fut abandonné aux gouverneurs de la province qui le laissèrent tomber en ruines. On y faisait les réparations les plus urgentes, quand les états devaient s'y assembler. Des incendies y causèrent de grands dégâts (1417, 1473

et 1502). Pendant la Ligue, le canon de la citadelle fit écrouler plusieurs pans de murs. Ce n'était plus qu'une ruine, lorsque les États résolurent de le relever en 1686. Les travaux, commencés dès cette époque, sur les dessins de Noinville, élève de Mansart, durèrent un siècle entier. L'aile occidentale du palais actuel ne fut achevée qu'en 1733; le corps de logis, l'aile orientale et la grille, ont été terminés en 1784. La partie qui fait face à la salle de spectacle a été construite en 1852, sous la direction de M. Belin, professeur d'architecture à l'École des beaux-arts. La place d'Armes avait été achevée en 1725, la rue Condé ou de la Liberté ne fut percée qu'en 1720.

De l'ancien palais des ducs de Bourgogne, il ne reste plus aujourd'hui que la grande tour, dite de la Terrasse; la tour de Brancion, appelée tour de Bar, depuis la captivité de René d'Anjou, duc de Bar, qui y fut renfermé avec ses enfants; la grande salle des gardes (voy. ci-dessous *Musée*); les cuisines construites en 1445 et les salles voûtées du rez-de-chaussée.

Avant la Révolution, l'ancien palais des ducs de Bourgogne avait été la résidence des gouverneurs de la province et le lieu de réunion des états; sous l'Empire, il devint un palais sénatorial et le chef-lieu d'une cohorte de la Légion d'honneur. Depuis 1841, le bâtiment central est occupé par l'administration municipale. La grande tour renferme le télégraphe et un observatoire; le corps de logis principal, les salles et les bureaux de la mairie, les bureaux de police, des logements militaires, du commandant de la place; l'aile occidentale, les archives particulières de la ville, la synagogue, l'oratoire des protestants, l'ancienne salle de concert de la société philharmonique, le tribunal de commerce; l'aile orientale, le musée de peinture et de sculpture, le cabinet de gravures, l'école spéciale des beaux-arts, la justice de paix.

Les musées, la grande tour et les cuisines méritent seuls la visite des étrangers. Nous parlerons tout à l'heure des musées. Montons maintenant sur la plate-forme de la tour, haute de 46 m., 50 c.. Cette tour de forme carrée, achevée vers l'an 1419, est l'une des plus élevées que l'on connaisse. Divisée en cinq étages, elle renferme un large escalier à grandes marches de pierre d'un

seul morceau et au nombre de trois cent seize. Un cordon ou rampe vigoureusement profilé, et aussi le bel épanouissement, en fines nervures, du noyau ou pilier central, les détails de sculptures des portes et des fenêtres en accolade, méritent d'être signalés spécialement aux archéologues. De la terrasse on découvre un vaste et beau panorama. « Au nord, dit M. Goussard, on aperçoit Notre-Dame, l'hôtel de la préfecture, le cours Fleury, le quartier Saint-Bernard, et dans le lointain la vallée de Suzon et les deux routes de Langres; à l'est, la salle de spectacle, la halle au blé, Saint-Michel, et, au dehors de la ville, Montmuzard, Champ-Maillot, la Fontaine des Suisses, le Creux d'enfer, les Argentières, et, sur les derniers plans, le bassin de la Saône, borné par les montagnes du Jura et des Alpes; au sud, la place d'Armes, l'école normale, Sainte-Anne, et, au delà des murs, le parc, le chemin de fer, le canal et la route de Lyon, qui longe la Côte-d'Or, couverte de villages; enfin, à l'ouest, Saint-Bénigne, Saint-Jean, Saint-Philibert, la gare du chemin de fer, les Chartreux, les coteaux de Larrey, la vallée de l'Ouche, Talant et Fontaine, séparés par la route de Paris. »

Les cuisines des ducs de Bourgogne (dans la cour de droite) sont, à ce qu'il paraît, une construction unique dans son genre. Les archéologues les plus compétents les admirent avec enthousiasme. C'est une pièce carrée dont les voûtes portent sur des colonnes et sur les manteaux de trois cheminées jumelles, très-vastes, établies sur trois côtés du carré. Dans un angle était un potager ou fourneau; dans un autre angle se trouvait un four, et entre ce four et la cheminée on avait établi un second potager dont les trous étaient disposés en équerre. Au centre était une table revêtue de carreaux de terre cuite.

La partie neuve de l'hôtel de ville, celle qui s'élève entre les cuisines et la salle de spectacle et qui contiendra le musée archéologique, le cabinet d'histoire naturelle, l'école des beaux-arts — le *palais des beaux-arts*, tel est le nom que lui donne le conseil municipal — a été bâtie, comme nous l'avons dit, sur l'emplacement de la *Sainte-Chapelle*. Cette église, construite par Hugues III, et dont la démolition fut adjugée pour 28 000 francs le 23 août 1802, par la ville, qui l'avait acquise de l'État l'année pré-

cédente, avait 60 m., 75 c. de longueur, 19 m., 50 c. de largeur pour les trois nefs, et 20 m., 79 c. de hauteur; elle était surmontée d'une tour de 33 mètres, ornée aux deux tiers de sa hauteur d'une couronne ducale en plomb. De chaque côté du portail se dressaient deux tours : celle de l'ouest, de 32 m., 50 c. de hauteur, portait une flèche de 11 mètres; celle de l'est était moins élevée. Avant la Révolution, son trésor contenait une châsse, dite de la sainte Hostie, surmontée d'une couronne royale et ornée de 150 dia-



La place d'Armes et le palais des États (l'hôtel de ville).

mantés et pierres précieuses, outre un nombre prodigieux de perles fines.

Le **château** de Dijon, commencé en août 1478 par Louis XI, pour contenir les mécontents (voir page 193) et défendre la ville, continué sous Charles VIII en 1484, fut achevé en 1512 sous Louis XII, dont on voit encore le porc-épic sculpté sur les tours. Les Suisses essayèrent vainement de s'en emparer en 1513. Pendant les guerres de religion (1590), M. de Tavannes y fit enfermer

plus de 1200 calvinistes dont Mayenne avait donné l'ordre « de se défaire en les passant au fil de l'espée plus tôt plus que moins, » mais qui ne furent pas exécutés. En 1595, Henri IV ne vit s'ouvrir pour lui les portes de ce dernier boulevard de la Ligue qu'après avoir gagné la bataille de Fontaine-Française. Malheureusement pour Dijon, loin d'en ordonner la démolition, il le répara et le fortifia (juin 1602), car sous la Fronde, la ville eut beaucoup à souffrir des bombes et des boulets que les défenseurs des princes, en garnison dans le château, firent pleuvoir sur elle. Toutefois, à dater de cette époque, la terrible forteresse ne fut plus qu'une prison d'État. La duchesse du Maine y passa deux années après avoir été arrêtée à Sceaux pour avoir trempé dans la conspiration de Cellamare. On lui construisit même un pavillon au fond de la cour. Parmi les autres prisonniers illustres qui y furent ensuite enfermés, nous mentionnons Mirabeau (1776), le chevalier d'Éon (1779, voy. ci-dessus, page 116, Tonnerre), le général autrichien Mack (le signataire de la capitulation d'Ulm), et Toussaint Louverture, transféré plus tard au fort de Joux. Aujourd'hui, le château de Dijon n'est plus qu'une caserne de gendarmerie, et ses fortifications tombent en ruines.

L'**hôtel de la préfecture** (rue de ce nom) a été bâti en 1750, d'après les dessins de Lenoir, sur l'emplacement des hôtels Chabot-Brion et de M. le président Bénigne Frémoyot, père de Mme de Chantal.

Le **palais de justice** (derrière la place d'Armes), où siégeait l'ancien parlement de Bourgogne, renferme aujourd'hui le tribunal de première instance et la cour impériale de Dijon, dont le ressort comprend les départements de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de la Haute-Marne. Commencé sous le règne de Louis XI, il fut continué sous ses successeurs. La façade pittoresque du grand pignon qui s'élève sur la place semble dater du xv^e siècle, mais on a dû y ajouter, à diverses époques, de nombreux détails d'ornementation dans le style de la Renaissance et du temps d'Henri III. C'est de cette dernière époque que doit être le joli péristyle ou porche extérieur, conduisant par un escalier de sept marches au niveau d'une immense salle

voûtée en bois, et dont la charpente est soutenue par de longues poutres sculptées, style de Louis XI ou de Louis XII. Cette salle, qui rappelle dans de plus petites proportions Westminster-Hall, vient d'être restaurée avec beaucoup d'intelligence et de goût. Dans la salle actuelle de la Cour d'assises, destinée à devenir la salle d'audience de la Cour, on remarquera la beauté des boiserie du plafond et les peintures emblématiques qui décorent les murs. Derrière le palais de justice sont les anciennes



Le vieux château.

prisons, dont la porte principale, située au fond d'une ruelle étroite et sombre, ne manque pas de caractère. Une *prison départementale*, commencée en 1852, et construite d'après le système cellulaire, s'achève en ce moment à l'extrémité du faubourg Saint-Pierre, en face de l'allée de la Retraite, sur l'emplacement de l'ancienne maison de retraite des jésuites. Elle coûtera, dit-on, plus de 600 000 fr.

La **salle de spectacle** (place Saint-Étienne) a été commen-

cée en 1810 et inaugurée le 4 novembre 1828. L'intérieur, qui avait soulevé de justes plaintes, a été refait entièrement il y a quelques années.

L'**école de droit** (rue de ce nom), fondée en 1722, rétablie en 1806, occupe la partie de l'ancien collège des jésuites où se faisaient les classes. Des tableaux de : Revel (*l'Annonciation*); Tacel (*le Martyre de saint Étienne*); Corneille (*l'Assomption de la Vierge, l'Ombre de Samuel et le Serpent d'airain*), ornent la salle des exercices publics. Le plus illustre des professeurs de cette école a été Proudhon. Le même bâtiment contient la bibliothèque de la ville (voy. ci-dessous *Collections*).

Le *lycée* (rue Saint-Philibert, près de Saint-Bénigne et de Saint-Philibert) a été transféré, au commencement de ce siècle, dans les bâtiments que le président Odebert et sa femme Odette Maillard avaient fait construire pour y établir l'hospice Sainte-Anne.

On achève en ce moment au-dessous du bastion de Tivoli, près du chemin de fer, dans le clos de l'hôpital, un *abattoir*, composé de quatre corps de bâtiments principaux.

Maisons particulières.

Dijon contient un grand nombre d'hôtels bien bâtis en pierre de taille au xvii^e et au xviii^e siècle, entre cour et jardin, mais dont l'architecture n'offre aucun intérêt réel. Nous signalerons aux artistes et aux archéologues diverses maisons particulières qui méritent réellement une visite :

La *maison Richard*, rue des Forges, 34 et 36. La façade de cette maison est moderne; il faut entrer dans la cour : on y verra une charmante galerie de bois sculpté, réunie à une façade gothique par un escalier d'une construction élégante et commode. On appelle quelquefois cette maison l'hôtel des ambassadeurs d'Angleterre, ou l'hôtel Chambellan. — La *maison Milsand* (même rue, 38), dont la riche façade Renaissance (1561) est malheureusement détruite au rez-de-chaussée par une averse boutique. — L'*hôtel Vogué* (derrière Notre-Dame), un vrai chef-d'œuvre de la Renaissance, et qui appartient aux dernières années du xvi^e siècle. La *maison des Cariatides*, style

de la Renaissance, rue Chaudronnerie, 28, parfaitement conservée, sauf la partie occupée par la boutique de poëlier du rez-de-chaussée, ancien hôtel de la famille Pouffier. — Rue Saint-Martin, une autre *maison* dont la façade nord, est dans un style très-pur de la Renaissance française. — Rue Vannerie, une charmante petite façade du *xviii^e* siècle avec une tourelle. — Les quatre tourelles de l'*hôtel de Mimeure*, rue Vauban, construites, dit-on, par Hugues Sambin. — Une jolie maison Renaissance, rue de l'École de Droit, 31. — Une maison du *xvii^e* siècle, rue Chabot-Charny, tout près de la place Saint-Étienne, etc.

Depuis quelques années, des plaques de marbre noir, recouvertes d'inscriptions en lettres dorées, et apposées par les soins du conseil municipal, indiquent aux étrangers les maisons qui ont été habitées par des hommes illustres. *Hugues Aubriot* a fait bâtir et a habité la maison de la rue des Forges, 40; *Bossuet* est né dans la maison n° 10, place Saint-Jean; l'hôtel voisin, n° 6, construit par Charles Févret, a été occupé par le président *Charles de Brosses*; — la maison n° 32, rue Porte-d'Ouche, fut celle du poëte *Crébillon*; — la maison de la place Saint-Jean, 17, celle de *Guyton de Morveau*; — *Legoux de Gerland* demeurait rue Vauban, 21; — *Longepierre* est né dans la maison n° 17, place Saint-Michel; — *Piron*, rue Berbissey, 2; — *Rameau*, rue Vannerie, 57; — *Jacques Cazotte*, l'auteur du *Diable amoureux*, dans la maison n° 9 de la rue qui porte son nom; — *Dubois*, le sculpteur, rue Berbissey, 36; — *Bernard de la Monnoye*, rue du Tillot; sur la façade de l'hôtel de ville on lit cette inscription :

En ce palais sont nés

Jean sans Peur, xxviii mai MCCCLXXI;

Philippe le Bon, xxx juin MCCCXCVI;

Charles le Téméraire, x nov. MCCCXXXIII.

1853.

La maison n° 34, rue Buffon, appartenait à la famille de Buffon. Buffon l'habita pendant sa jeunesse; — *Proudhon* a demeuré trente-deux ans dans la maison n° 23 de la rue qui porte son nom. C'est là qu'il a composé ses *Traité de l'usufruit et du Domaine public*. — L'hôtel du président *Bouhier* était situé rue Vauban, 12, etc.

Instruction publique.

Dijon possède une *académie*, composée d'une faculté de droit (7 professeurs), d'une faculté des sciences (7 professeurs), et d'une Faculté des lettres (5 professeurs); — une *école préparatoire de médecine et de chirurgie*; — un *laboratoire de chimie* (aux archives); — un *lycée*; — une *école normale primaire*; — une *école des beaux-arts*, transférée dans l'aile neuve de l'hôtel de ville; — des *écoles primaires*; — un *cours d'arithmétique et de géométrie appliquées aux arts*; — des *salles d'asile*; — de nombreuses *écoles*, etc. Nous parlerons de l'école des beaux-arts dans le chapitre consacré au musée (voy. page 222). Tous les autres établissements d'instruction publique étant sans intérêt pour un étranger, nous nous contentons de les mentionner.

Sociétés savantes.

L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, fondée en 1725 par Hector-Bernard Pouffier, et autorisée en 1740, tint sa première séance le 13 janvier 1741. Neuf ans après elle couronnait le mémoire que Jean-Jacques Rousseau, alors complètement inconnu, lui avait adressé sur cette question : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs*. En 1773, MM. Maret et Guyton de Morveau, ses mandataires, lui achetaient l'hôtel Depringles, situé dans la rue des Carmes, aujourd'hui rue Crébillon; et, le jour où elle prit possession de sa nouvelle propriété, Buffon lut en séance publique un chapitre des *Époques de la nature*. De nombreuses donations, qu'elle s'efforçait de justifier, l'enrichirent d'année en année. Elle établit dans la tour du logis du roi un observatoire, auquel Herschell fit présent d'un télescope. Elle fonda avec l'aide des états généraux, ou avec ses propres ressources, des cours de botanique, de chimie, de médecine, d'anatomie dont les professeurs se nommaient Durande, Guyton de Morveau, Maret et Chaussier. Abolie par le décret du 8 août 1793, elle fut reconstituée le 2 juin 1798. En 1809, l'Université lui prit son hôtel, et plus tard la dépouilla de son mobilier et de ses collections. Elle a été reconnue, par une ordonnance du roi du

22 octobre 1833. Depuis 1841 elle occupe une des salles de l'hôtel de ville. On doit lui donner un local plus convenable dans le bâtiment neuf, élevé sur les ruines de la Sainte-Chapelle. Au mois de décembre 1855 elle comptait quatre académiciens honoraires : MM. Chaper, de Lamartine, Le Roy de la Tournelle et le maréchal Vaillant, et 36 académiciens résidents. Elle publie chaque année un volume de mémoires.

La **Commission d'antiquités de la Côte-d'Or**, établie en 1831, a pour but de préserver de l'oubli et de la destruction les monuments et vestiges d'antiquités que renferme le département de la Côte-d'Or. Elle compte maintenant 226 membres, tant titulaires que correspondants. Des fonds lui sont alloués par le conseil général du département. Les séances se tiennent aux archives générales, rue Jeannin, le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à dater du 15 novembre. Elle publie chaque année des mémoires sur les antiquités et les monuments anciens de la Bourgogne.

Le département de la Côte-d'Or et Dijon possèdent aussi : une *Société d'agriculture et d'industrie agricole*, fondée en 1831 ; une *Société médicale*, qui date de la même année ; une *Société d'horticulture*, instituée en 1851 ; une *Société des amis des arts* ; une *Société de lecture*, fondée en 1828, composée de 126 membres ayant acquis 9810 volumes qui lui ont coûté 50 000 fr. Enfin on vient d'y fonder (1857) une *Société permanente des amis des arts*, dont le but est de favoriser le développement des arts en organisant des expositions publiques et en ouvrant des concours.

Institutions de charité et de prévoyance.

L'**hôpital général** s'élève vis-à-vis de la porte d'Ouche, à l'entrée du faubourg de ce nom. Il a été fondé en 1206 par Eudes III, septième duc de Bourgogne. Il ne dépense pas les trois quarts de ses revenus, bien qu'il renferme 600 lits. Chaque année, l'excédant des recettes est employé à d'importantes améliorations. Des sœurs hospitalières, réorganisées en 1810, y ont remplacé en 1688 des prêtres séculiers qui, en 1605, avaient succédé aux religieux hospitaliers de l'ordre du Saint-Esprit. Il

reçoit les malades indigents de la ville, les blessés, les militaires de la garnison, les vieillards des deux sexes âgés de plus de 60 ans et qui ne peuvent plus vivre de leur travail, les enfants trouvés et abandonnés. Un malade coûte en moyenne 1 fr. 10 c. par jour. La mortalité est de 1 sur 22. La majeure partie des bâtiments datent du xvii^e siècle. Le portail de la salle principale des malades, où se célébraient autrefois les offices religieux, élevé en 1608 par de Noinville, achevé en 1842 par M. Petit, est orné d'un beau groupe de figures, représentant la Charité, par Dubois. La chapelle actuelle a été bâtie en 1842. Les archives du bureau d'administration renferment un manuscrit très-ancien et très-curieux écrit sur vélin, orné de vignettes coloriées, et intitulé : *L'Histoire de l'origine et de la fondation de l'hospice par Eudes III*. Les vignettes ont été remarquablement gravées au trait par M. Monot, de Dijon, aux frais de la Commission d'antiquités.

L'hospice Sainte-Anne, fondé en 1633 par Pierre Odebert, conseiller au parlement de Bourgogne, occupe depuis 1803, dans la rue à laquelle il a donné son nom, l'ancien couvent des Bernardines. Dirigé par onze dames qui n'appartiennent à aucune congrégation religieuse et ne font point de vœux, il reçoit 140 jeunes filles légitimes, dont les parents sont indigents. Admises de dix à onze ans, ces jeunes filles ne peuvent rester plus de sept ans dans l'établissement; on leur donne une instruction religieuse et morale, et on les exerce à la broderie, à la couture, au repassage du linge. Le produit de leur travail, versé dans la caisse du receveur des hospices, s'élève à 400 fr. par mois. Les revenus de l'hospice dépassent d'ailleurs 50 000 fr.

L'Asile des aliénés, créé en 1832-1833, ouvert le 1^{er} janvier 1843, situé à 10 minutes de l'embarcadère du chemin de fer, en suivant la route de Plombières, mérite la visite de tous les étrangers, car il a été établi sur l'emplacement qu'occupait autrefois le couvent des chartreux, fondé par Philippe le Hardi. Il peut recevoir 300 malades appartenant aux diverses classes de la société, et pour lesquels on a établi divers prix de pension en rapport avec la position sociale des pensionnaires.

Dix-neuf sœurs de la congrégation de Saint-Vincent de Paul,

de Besançon, sont chargées, sous l'autorité du directeur-médecin, de la surveillance de la division des femmes, et de celle des services généraux de cette même division.

Les bâtiments, entièrement neufs, à l'exception du corps de logis dans lequel est établie l'administration, ont été construits sur les plans et sous la direction de M. Petit ; ils ont coûté environ 600 000 fr. On les dit parfaitement appropriés à leur destination, et les malades y reçoivent, avec les soins les plus intelligents, tous les secours qu'a pu inventer l'art médical, sinon pour les guérir, du moins pour les soulager, pour les calmer, pour les distraire. Mais ce n'est pas l'établissement en lui-même que nous engageons les étrangers à aller visiter ; ce sont les derniers débris de la **Chartreuse** de Dijon, fondée en 1379, comme nous venons de le dire, sur un vaste terrain appelé Champmol, et dont elle prit le nom, par Philippe le Hardi, le premier des ducs de Bourgogne de la seconde race royale, qui voulait y établir sa sépulture et celle de ses descendants, commencée le 12 juin 1383 et consacrée le 24 mai 1388 (la chapelle en 1391 seulement). Son fondateur avit réuni dans la capitale de ses États les artistes les plus célèbres de l'époque : les statuaires Claux Sluter et Jean de Marville, le verrier Henri Clumorack, le fondeur Joseph Colart, le charpentier Jean Duliège, le maître maçon Dronchet de Dammartin. L'église et le couvent, qui étaient fort riches, se faisaient remarquer par leur magnificence ; il n'en reste aujourd'hui, — outre les tombeaux des ducs, les fragments d'un siège en bois et les retables que nous visiterons bientôt au musée, — que le portail d'entrée, le portail de l'ancienne église, une tour octogonale et le puits de Moïse, classés parmi les monuments historiques.

Le *portail d'entrée* date du *xiv^e siècle*, il n'a rien de particulièrement curieux. Le *portail de l'ancienne chapelle*, rattaché avec bonheur à la chapelle nouvelle, par l'architecte, M. Petit, est décoré d'intéressantes sculptures. Une statue de la Vierge portant l'enfant Jésus surmonte le pilastre qui sépare les deux portes ; à droite et à gauche sont les statues de Philippe le Hardi et de Marguerite de Flandre, agenouillés et assistés d'un saint et d'une sainte qui semblent implorer pour eux la mère du Sau-

veur. Une note relative à la Chartreuse de Dijon, et conservée aux archives départementales, contient le passage suivant :

Au compte de Amiot, pour l'an 1390, les images de la Vierge, de saint Jean et de sainte Catherine, pour mettre sur la porte de l'église, 1390.

La *tour octogonale* du *xiv^e* siècle, que l'on remarque près de la nouvelle chapelle, servait aux ducs de Bourgogne pour se rendre à leur oratoire.

Le *puits de Moïse*, jadis placé au centre du grand cloître et construit de 1396 à 1399, est un puits de 7 m., 15 c. de diamètre, au milieu duquel s'élève un immense piédestal hexagone qu'entourent les statues de Moïse, David, Jérémie, Zacharie, Daniel et Isaïe. On l'appelait aussi le puits des Prophètes. Il était autrefois surmonté d'une croix de pierre haute de 7 m., 47 c. et au pied de laquelle se trouvait un groupe de figures. La croix et ce groupe n'existent plus¹ ; le piédestal seul est resté debout avec ses belles sculptures de Claux Sluter, peintes et dorées par Jehan Maluel, et restaurées tout récemment par M. Jouffroy.

A quoi bon ajouter ici qu'on trouve encore à Dijon un grand nombre d'autres établissements de charité et de prévoyance : hospice de la Maternité, dispensaire, bureau de bienfaisance, dépôt de mendicité, petites sœurs des pauvres, société de charité maternelle, caisse d'épargnes, mont-de-piété, etc. ? Aucun de ces utiles établissements ne mérite la visite d'un étranger.

Musées. — Collections d'objets d'art ou de sciences.

Le **Musée** de Dijon, une des plus riches collections de ce genre que possèdent les départements, a été inauguré le 20 août 1799. Il doit sa création à François Devosge, le fondateur de l'École des beaux-arts. Il s'est constamment enrichi depuis, soit

1. En faisant des fouilles autour du puits de Moïse, on a retrouvé le buste complet du Christ, la tête, les mains, la draperie, les jambes et les pieds. Avec ces débris, M. de Saint-Mesmin avait rétabli en petit le calvaire, qui était de plus orné d'une statue de la Vierge et de sainte Marie-Madeleine. La mort l'a empêché de terminer ce travail. Le tome II des Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or contient un rapport de M. de Saint-Mesmin sur les restes de l'ancienne Chartreuse de Dijon.

par des acquisitions de la ville, soit par des dons du gouvernement, soit par des donations particulières. Il occupe neuf salles de l'hôtel de ville. L'entrée est à droite au fond de la cour principale, sur la place d'Armes. Il est ouvert le dimanche au public, de midi à deux heures, et tous les jours aux étrangers (s'adresser au concierge). Le catalogue, maintenant incomplet, date de 1842; il va, dit-on, être refait entièrement par le directeur actuel, M. Pérignon, le successeur de Ziegler, qui est mort récemment, et qui avait remplacé M. de Saint-Mesmin, mort en 1852. Espérons qu'on en fera disparaître les injures, fort inutiles dans un semblable travail, que son auteur primitif avait prodiguées à la révolution de 1789.

Les collections du musée peuvent se diviser en quatre grandes catégories : 1° tableaux ; 2° statues, bustes, bas-reliefs ; 3° gravures ; 4° antiquités ou *curiosités*. Nous allons indiquer, en suivant cet ordre, les divers objets qui doivent le plus attirer, sinon satisfaire complètement, l'attention des étrangers ¹.

Escaller.

On a placé dans l'escalier du musée divers *fragments de sculpture gallo-romaine et du moyen âge*, et une *tapisserie* du xvi^e siècle, représentant le siège de Dijon par les Suisses, en 1513. Cette tapisserie, qui dans l'origine décorait l'église Notre-Dame, était tombée pendant la Révolution entre les mains d'un brocanteur. Le maire de Dijon la racheta au commencement de ce siècle. Elle est divisée en trois tableaux, que séparent des colonnes ornées de guirlandes. Le premier représente le camp des armées suisse et impériale; le second, la procession de la vierge de Notre-Dame sur les remparts (c'est à l'intercession de cette vierge miraculeuse que certains chroniqueurs attribuent la levée du siège de Dijon par les Suisses); le troisième, La Trémouille, agenouillé devant la Vierge, dans l'église Notre-Dame. En dehors des murs sont les chefs ennemis recevant les otages, et dans le fond on voit les troupes suisses et allemandes opérant leur retraite.

L'escalier divise le musée en deux parties. La première, celle dont la porte s'ouvre à droite, se compose de cinq salles : c'est

1. Le musée de Dijon a été complètement bouleversé depuis l'exposition de 1859. Cette transformation n'étant pas terminée au moment où s'imprime notre seconde édition, nous laissons subsister en entier la description donnée dans la 1^{re} édition.

celle qui contient la salle des gardes, les tombeaux des ducs de Bourgogne, les retables, etc. Dans la seconde est la salle des sculptures. Nous allons signaler d'abord les principaux tableaux en suivant l'ordre adopté par le catalogue. Leur nombre total s'élève à plus de mille, mais ils ne sont pas tous exposés dans les salles du musée. Quelques-uns décorent divers établissements publics; d'autres ont été relégués au grenier, où ils sont justement condamnés à expier leur ancienne faveur.

TABLEAUX.

École française.

8. *Boullogne (Bon)*. Jésus lavant les pieds à ses apôtres. — 13. *Chardin*. Portrait de Jean-Philippe Rameau. Très-remarquable peinture. — 16. *Colson*. (Cet artiste naquit à Mâcon vers 1750.) Une jeune fille surprise par le sommeil. Ce charmant tableau a été gravé. — 17. *Le même*. Portrait de son père. — 22. *Coypel (Antoine)*. Sacrifice de Jephthé. Un des meilleurs tableaux de ce maître. — 25. *Coypel (Charles-Antoine)*. L'Adoration des bergers. — 26. *Coypel (Charles)*. Apollon couronné par la Victoire après avoir triomphé du serpent Python. — 27. *Coypel (Noël-Nicolas)*. Sainte Geneviève. — 31. *Devosge (François)*. L'Assomption de la Vierge. — 32. *Le même*. Sainte-Anne et la Vierge. Dessin. — 33. *Le même*. La peste de David. Beau dessin à l'encre de Chine, que Devosge a exécuté à l'âge de 78 ans. — 34. *Le même*. Le triomphe de Bacchus et d'Ariane. Dessin à l'encre de Chine, terminé à la mine de plomb. — 35. *Le même*. Adam et Eve chassés du paradis terrestre. Dessin à l'encre de Chine. — 36. *Devosge (Anatole)*. Le dévouement de Cimon. — 37. *Le même*. Hercule et Philo. Les deux Devosge ne furent pas des artistes de premier ordre; ils n'avaient comme peintres qu'un talent médiocre, mais ils aimèrent passionnément les arts, ils leur consacrèrent leur vie entière avec un dévouement qui mérite et qui leur a valu la reconnaissance publique. Devosge père, né à Gray, en 1732, de parents qui, depuis plusieurs générations, avaient exercé l'art de la sculpture, vint à Paris à l'âge de 14 ans. Guillaume Coustou le reçut parmi ses élèves. Il faisait des progrès rapides lorsque, à 18 ans, une cataracte le priva de la vue. Six années se passèrent ainsi, car une première opération était restée sans résultat, enfin, une seconde tentée par l'oculiste Daviel, fut plus heureuse. Mais le jeune sculpteur dut, par ordre de la Faculté, renoncer à son art. Il se fit peintre. Après diverses vicissitudes, il vint se fixer à Dijon, où, malgré l'exiguïté de ses ressources, il

fonda l'École gratuite des beaux-arts, pour laquelle il obtint de l'administration de la province l'institution des prix de Rome. Il n'existait alors (1766) que deux écoles de ce genre en France, celle de Paris et celle de Dijon. Cette école a constamment prospéré depuis. Devosge père mourut en 1811. Son fils Anatole lui succéda dans la direction de l'École des beaux-arts. A sa mort (1852), il a fait don de sa collection particulière à la ville de Dijon. Cette collection est exposée aujourd'hui dans une salle du musée, ornée des bustes des deux Devosge (celui du fils est au milieu de la salle). On y remarquera le portrait de Devosge père par Prudhon, plusieurs esquisses à l'estampe de Prudhon, dont la principale représente *le Monde sortant du chaos*, trente-six études dessinées par le même pendant son séjour à l'école de Dijon ; — Devosge père lui en achetait pour le soutenir dans ses débuts quand il luttait contre la pauvreté ; — de curieuses études de Gagneraux ; un admirable portrait de femme attribué à Mirevelt ; un beau paysage de l'école vénitienne ; un tableau de fruits ; une descente de croix ; plusieurs dessins de maîtres anciens. Anatole Devosge avait légué en outre : à la ville, une nombreuse collection de gravures en cartons et sa bibliothèque ; à Rude, élève de son père et son ami, une somme de 12 000 fr., à la condition que le donataire ferait une statue en marbre pour le musée de Dijon (cette statue, que Rude n'a pas complètement achevée, représente *l'Amour dominateur du monde*. M. Nanteuil, membre de l'Institut, est chargé de la terminer) ; à la ville, une somme de 15 000 fr., dont les intérêts sont destinés à soutenir, à Paris, l'élève de l'école qui aura le mieux réussi dans le dessin du modèle vivant. — 42. *Gagneraux (Bénigne)*, né à Dijon en 1756, mort à Florence en 1795. Soranus et Servilie. Ce tableau, commandé à Rome, par Madame Adélaïde, en 1792, a obtenu le premier prix à Paris à l'exposition de 1799, quatre ans après la mort de son auteur. — 43. *Le même*. La bataille de Sénef. Le grand Condé est renversé avec son cheval dans un fossé. Son fils, le duc d'Enghien, qui combattait à ses côtés, accourt pour le relever et reçoit lui-même une blessure au bras. — 44. *Le même*. Le passage du Rhin par l'armée française, sous le commandement du grand Condé. — 45. *Le même*. Une bacchanale. Esquisse non terminée. Gagneraux y travaillait lorsque la mort le surprit à 39 ans. Cet artiste, le premier grand peintre qu'ait produit l'école de Dijon, fut un élève de François Devosge. Il remporta le premier prix dans le concours de 1778. Envoyé à Rome aux frais de la province, il s'y distingua par des talents si extraordinaires, que Pie VI vint un jour, en compagnie du roi de Suède, Gustave III, admirer une bacchanale qu'il avait esquissée avec du charbon sur les murs d'une salle des bains de Dioclétien, comprise alors dans le

couvent des Chartreux de Rome. Gustave III s'empresse de nommer le jeune artiste son premier peintre, et le chargea de représenter son entrevue avec le pape. Ce tableau orne aujourd'hui une des salles du palais royal de Stockholm. *La Bataille de Sénéf* et *le Passage du Rhin* étaient destinés dans le principe au palais des États de Bourgogne. — 46, 47. *Le même*. Chocs de cavalerie. Dessins lavis au bistre. — 51, 52, 53, 54. *Gresly*. Enfants. Peintures naïves qui ne sont pas sans mérite. — 57. *Jourdy (Paul)*, né à Dijon, en 1805. Achille et Scamandre. Tableau de loges, 2^e prix. — 58. *Le même*. Thésée reconnu par son père. Ces deux tableaux sont placés à l'École des beaux-arts. Le musée de Dijon possède un tableau de cet artiste, qui n'est pas encore mentionné dans le catalogue. Ce tableau, dont les vastes dimensions ne manquent jamais d'attirer les regards des visiteurs, a pour sujet *les Océanides*. Il a obtenu une première médaille à l'une des expositions de Paris. C'est le dernier envoi de Rome de son auteur, mort en 1856. — 60. *Jourenet (Jean)*. Le Christ sur la croix. — De 70 à 77. *Lallemant (Jean-Baptiste)*, né à Dijon vers 1710. Paysages et marine. La plupart de ces tableaux méritent toute l'attention des connaisseurs. Nous recommandons surtout les effets du soleil levant et du soleil couchant, et les deux paysages avec figures (n° 77). Ce remarquable artiste était le fils d'un tailleur qui lui apprit son état. Entraîné par une vocation irrésistible, il employait ses moments perdus à dessiner et à peindre. Il était venu à Paris pour se perfectionner dans l'art de la couture. Un jour, une des pratiques du maître tailleur, chez lequel il travaillait, manifestait devant lui le désir de connaître un peintre qui pût décorer sa maison de campagne. Il se leva tout à coup en s'écriant : « J'en m'en charge. » D'abord, on se moqua de lui, puis on le prit au mot, et il s'acquitta si bien de sa tâche qu'il renonça dès lors à l'état de tailleur. Après avoir étudié en Italie, mais surtout à Rome, où il se maria, il se rendit en Angleterre, puis il vint se fixer à Paris. La date de sa mort est inconnue. Un grand nombre de ses tableaux ont été gravés. — 78. *Largillière*. Portrait de Bouhier. — 86. *Lebrun (Charles)*. Jésus foudroyant les anges rebelles. Plafond. — 88. *Lécurieux (Jean-Joseph)*, né à Dijon, en 1801, élève de M. Devosge. François I^{er} au tombeau de Jean sans Peur, à la Chartreuse de Dijon. — 91. *Lenoir*. Portrait d'Attiret. — 102. *Mignard (Pierre)*. Son portrait. Bonne copie. — 103. *Le même*. Portrait de Mme de Sévigné. Copie par M. Carbillot, élève de l'école de Dijon, d'après le tableau original que possède M. le marquis de Vence. — 104. *Le même*. Portrait d'un peintre inconnu. — 107. *Nattier (Jean-Marc)*. Portrait de Marie Leczinska. Un des plus beaux portraits du musée. — 108. *Le même*. Portrait de Louis, dauphin de France, fils de

Louis XV. — 109. *Oudry*. Poissons et canards. — 110. *Parrocel* (*Joseph*, le père). Une bataille. Très-remarquable peinture. — 111. *Pater* (*J. C.*). Danseurs espagnols. — 117. *Prudhon* (*Pierre-Paul*). Tête de la Vierge. Dessins aux deux crayons (voy. ci-dessous *Statues*, le plafond de la salle des statues). — 119. *Quantin* (*Nicolas*). Un évêque bénit un enfant présenté par sa mère. — 120. *Le même*. Sainte Catherine. — 121. *Le même*. La Circoncision. — 122. *Le même*. Tête de sainte Elisabeth. — 123. *Le même*. La Visitation. — 124. *Le même*. L'Adoration des bergers. Cet artiste est mort à Dijon, en 1636. On ignore le lieu de sa naissance. Il n'eut pas de maître et n'imita aucun autre peintre. Son plus beau tableau orne l'église Sainte-Anne (voy. ci-dessus). — 127. *Revel* (*Gabriel*). Portrait de Lenet. — 129. *Le même*. Portrait de Jean Dubois, sculpteur dijonnais. — 134-135. *Robert* (*Hubert*). Temple antique. Écuries. — 137. *Tassel* (*Richard*). Le triomphe de la Vierge dans le ciel. — 154. *Troy* (*Jean-François de*). Jésus devant Pilate. Très-bonne peinture. — 161, 162. *Vanloo* (*Charles-André*). La condamnation de saint Denis. Saint Georges terrasant le Dragon. — 903. *Forey* (*Jules*). né à Dijon. Suzanne au bain.

Parmi les tableaux de l'école française qui ne sont pas indiqués sur le catalogue, nous signalerons encore :

904. *Frillié* (*Félix*), né à Dijon, artiste vivant. René racontant sa vie. Ce tableau remarquable par sa composition, par l'expression des physionomies, par le soin consciencieux avec lequel toutes ses parties sont traitées, a figuré à l'exposition de 1845. — 908. *Joyant*. Ruines du Forum. — 915. *Prudhon*. Remarquable portrait de Bornier, statuaire, élève de Devosge. — 917. *Sophie Rude*. Émeute à Bruges. — 997. Dessin de *Prudhon*. — 1024. Portrait. — Deux tableaux signés *Ziegler*, etc.

École flamande, allemande, hollandaise.

201. *Artois* (*Jacques van*). La forêt de Soignes. — 204. *Bernaërt*. Nature morte. Chats et Chiens. — 206. *Bol* (*Ferdinand*). Les cinq sens. — 207. *Attribué à Ferdinand Bol*. Un violon entre une tête de mort et un calice. Une des plus belles peintures du musée. — 208. *Both* (*André et Jules*). Vue d'Italie au soleil couchant. — 212. *Breughel* (*de Velours*). Vue à vol d'oiseau. — 213. *Champagne* (*Philippe de*). La Présentation de Jésus au temple. Un des beaux tableaux de cet artiste. — 216. *Crayer* (*Gaspard de*). L'Assomption de la Vierge. — 217. *Le même*. Les apprêts de la sépulture. — 220, 221. *École de Van Dyck*. Martyre de sainte Marie de Cordoue. Portrait d'un jeune homme. — 223. *Engelbrechtsen* (*Corneille*). L'Annonciation. Ce tableau acheté, 1 fr. 50 c. et restauré par le conservateur du musée, a été aussi attribué à maître Stéphan de

Cologne. — 225. *Eyck (Jean van)*. Portraits de Jean van Eyck et d'Hubert van Eyck sur le même panneau. Copie réduite d'après le tableau original qui est à Gand. — 227. *Floris (François)*. Une femme à sa toilette. — 230. *Frank (François)*. Tomyris. — 231. *Le même*. L'Adoration des Mages. — 234, 235, 236, 237. *Greuzen (Charles)*. Marines, paysages. Marché aux chevaux, vues de villes — 239. *Hemmelinck (Jean)*. L'Adoration des bergers. Ce tableau, peint sur bois, a beaucoup souffert. — 240. *Hemmessen (Jean de)*. Une femme endormie. — 254. *Meulen (van der)*. Le siège de Besançon en 1674. Très-remarquable tableau de ce maître. — 255, 256, 257, 258. *Le même*. Siège de Lille en 1667, Passage du Rhin en 1672, Siège de Givet, Portrait de Louis XIV à cheval. — 259. *Neefs (Peter)*. Intérieur d'une église. — 264, 265. Deux têtes (un vieillard et une vieille femme) vues de profil. Ces deux tableaux ont été attribués à Rembrandt et à Gérard Dow. — 267. *Rubens (Pierre-Paul)*. La Vierge présente l'enfant Jésus à saint François d'Assise. — 269. *Le même*. La Cène. Esquisse terminée. — 270. *Le même*. L'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Belle esquisse. — 275, 276, 278, 279. *Téniers*, le jeune (*David*). Tabagie, buveurs et fumeurs. — 295, 296. *Wouwermans (Pierre)*. Haltes de voyageurs et de chasseurs. — 299. *Inconnu*. Soldat flamand. — 302. *Inconnu*. Scène d'hiver. — 305. *Inconnu*. Tête d'homme.

Écoles italiennes.

311. *Albano*. La sainte famille. — 314. *Le Bassan (Jacopo de Ponte)*. Noé fait entrer les animaux dans l'arche. — 215. *Le même*. La Flagellation. — 316. *Le même*. Les disciples d'Emmaüs. Un des beaux tableaux de ce maître. — 317. *Bassan (Léandre)*. Le martyr de saint Sébastien. — 318. *Batoni (Pompeo)*. Cléopâtre fait voir à Auguste le buste de César. — 319. *Carrache (Annibal)*. La Chananéenne. — 324. *Lé Dominiquin*. Saint Jérôme. Cette magnifique étude, un des plus beaux tableaux du musée de Dijon, a été attribuée, par certains amateurs, à d'autres maîtres. — 325. *Ribera*. Les apprêts de la sépulture. Belle copie, par G. Lethière, du tableau original que possède le musée de Naples. — 335. *Le Guide*, Adam et Eve. — 344. *Le Parmesan*. Sainte Catherine. — 349. *Paul Véronèse*. Moïse sauvé des eaux. Un des chefs-d'œuvre de ce maître. — 350. *Le même*. La Vierge entourée de la gloire céleste. — 354, 355. *Le Pérugin*. Madones. — 357. *Pietre de Cortone*. L'enlèvement des Sabines. Copie par Naigeon, élève de François Devosge. — 362. *Raphaël*. L'École d'Athènes. Bonne copie faite à Rome par Carlo Napolitano. — 372, 373. *La Rosalba (Carriera)*. La femme à la colombe. Le Printemps. Deux magnifiques pastels. — 375. *Le Tintoret*. L'Assomption

de la Vierge. — 377. *Andrea del Sarto*. Saint Jean. — 385. *Inconnu*. Portrait de Charles le Téméraire. Ce curieux portrait, peint peu de temps après la mort du duc de Bourgogne, doit être ressemblant, qu'on nous permette cette expression. Avant de faire partie du musée de Dijon (1836), il dépendait du cabinet que M. Perchet avait formé à Gray (Haute-Saône). — 392. *Inconnu*. Le pillage du temple de Jérusalem.

SCULPTURES.

La grande salle des sculptures renferme des copies des plus belles statues de l'antiquité : l'Apollon du Belvédère, l'Antinoüs du Belvédère, la Junon du Capitole, la Vénus de Médicis, le Gladiateur combattant, l'Adonis, le groupe de Laocoon, etc. Celles de ces statues qui sont en marbre ont été exécutées à Rome par des élèves de l'école de Dijon : MM. Renaud, Bornier, Bertrand, Petitot, Ramey.

Cette salle contient d'autres sculptures, entre autres l'*Hébé* de Rude et le *Monument* élevé à la mémoire de François Devosge, fondateur de l'École gratuite des beaux-arts et du musée de Dijon. Ce monument se compose d'un simple cénotaphe, surmonté d'un buste, par Rude.

Le *plafond* est une des œuvres les plus remarquables du peintre de l'école dijonnaise qui a mérité le surnom de *Corrége français*, Pierre Prudhon (1760-1823), le treizième et dernier enfant d'un maçon de Cluny. Les moines de Cluny, frappés de ses dispositions pour le dessin, l'adressèrent à M. Moreau, évêque de Mâcon, qui l'envoya à ses frais à Dijon, en 1776, pour prendre des leçons de François Devosge. En 1783, Prudhon remporta le prix de peinture institué par les états de Bourgogne. Il arriva à Rome à l'âge de 23 ans; mais nous ne voulons pas raconter ici sa vie; elle est trop triste, et la place nous manque. Son plafond de Dijon représente la Bourgogne dominant la Mort et le Temps, et entourée des Vertus et des Beaux-arts. A gauche, l'immortalité plane sur la France, que soutiennent la Renommée, la Guerre et d'autres figures allégoriques; à droite, les attributs de la Sagesse et de la Paix entourent la Victoire; plus loin, un génie répand des fleurs sur les Parques. Ce beau plafond est une imitation d'un tableau de Piètre de Cortone, qui décore le palais Barberini, à Rome.

Parmi les autres statues ou sculptures placées dans la grande salle ou dans les autres salles nous signalerons : — 470. *Jouffroy (François)*, élève de l'école de Dijon, et de Ramey jeune. Mort d'Orion, 2^e prix de sculpture, décerné en 1826 par l'Académie de sculpture, à Paris. — 471. *Le même*. Prométhée, figure d'étude en plâtre. — 473. *Le même*. Le buste de Monge en marbre. — 474. *Le même*. La Désillusion. —

479. *Dubois (Jean)*, sculpteur dijonnais du xvm^e siècle. L'Assomption de la Vierge en terre cuite. — De 479 à 506. *Le même*. Ouvrages en terre cuite. — 510. *Lemoyne (Jean-Baptiste)*. Mausolée de Crébillon. — 519. *Coffieri*. Buste de Piron en terre cuite. — 527. *Le même*. Joseph Languet, ancien curé de Saint-Sulpice (en plâtre). — 526. *Attiret*. Buste de Legoux de Gerland (en plâtre). — 528. *Inconnu*. Rameau (en plâtre). — 931. Reproduction du charmant Baptistère de Saint-Germain-l'Auxerrois, sculpté par M. Jouffroy, d'après le modèle de Mme Alphonse de Lamartine. — *Jouffroy*. Érigones. — *Lecorné*. Ariane abandonnée. — *Darbois*. Statues et bustes en plâtre.

LA SALLE DES GARDES. — LES TOMBEAUX DES DUCS DE BOURGOGNE. — LES RETABLES.

La **salle des Gardes** s'étend d'un côté jusqu'à la tour des ducs de Bourgogne, et de l'autre elle communique avec la tour de Bar par une galerie construite sous le gouvernement de M. de Bellegarde; une de ses extrémités est ornée d'une grande cheminée, véritable monument d'architecture, devant laquelle un daim pouvait rôtir tout entier.

« Dans cette belle galerie, dit M. Maillard de Chambure (*Dijon ancien et moderne*), étaient servis ces banquets somptueux pour lesquels la cour de Bourgogne était sans rivale. Olivier de la Marche et les comptes de la maison des ducs nous présentent d'étranges détails sur le luxe et les divertissements introduits dans ces festins. C'était, au milieu des buffets chargés d'or et d'argent, tantôt un dromadaire fait au vif, portant paniers pleins d'oiseaux peints que son conducteur lâchait au milieu de l'assemblée, tantôt un lion plus gros qu'un cheval, qui chantait agréablement une ballade et faisait la révérence; d'autres fois c'était un loup jouant de la flûte, des sangliers sonnant de la trompette, et un quatuor d'ânes chantant un motet, à quoi il faut joindre les montagnes de glaces ornées d'ours, les châteaux forts, les moulins à vent, les lacs, les baleines de soixante pieds de longueur, de la gueule desquelles sortaient nombre de sirènes et de chevaliers qui, leur rôle joué, rentraient dans le ventre des monstres; les pâtés creux, renfermant une église avec ses moines et ses orgues, et beaucoup d'autres inventions aussi miraculeuses qui, sous le nom d'entremets, descendaient du plafond sur des chariots peints d'or et d'azur, aux armes des ducs, et étaient présentées à l'admiration de l'assemblée. Cependant ces magnifiques automates n'étaient pas les seules délices que les ducs offrirent à l'ébattement de leurs convives. Le gibier de leurs forêts et le bon vin de leurs vignes de Pomard et de Montrachet en faisaient la principale richesse.

Quant aux menus mets d'usage à leur table, et spécialement destinés à affriander les dames, on trouverait dans les comptes de ces repas de curieuses nomenclatures : faisans à la poudre d'or, poules de l'Inde braisées, dont la première fut offerte à la duchesse Marguerite le 12 novembre 1385, gelines au safran, pâtés de groseilles, tartelettes et confitures de poivre, anis et aux confits servis dans de riches drageoirs, orge pilé, épinaches (épinards) au sucre, rousset, blé vert, oblies, pots de gingembres verts, verjus de pommes au girofle, noix musquettes, hypocras, vin d'épices et claret de Gascogne, servi par les pages dans les hanaps d'or, et que le duc buvait à longs traits dans le grand hanap de M. Julius César, qui fut remis à neuf pour la venue du roi d'Arménie à Dijon. — *Comptes de Josset de Halle*, 1389. — Après le service, des cure-dents d'argent étaient offerts aux convives, avec une brosse de bruyère et une queue de renard pour s'épousseter. C'était l'heure attendue où quelque ménestrel ou poète parasite, Thomas de Hédecourt, en 1368, Jehan des Fossés, en 1376, introduit dans la haute galerie de pierre qui dominait la salle, chantait, pour réjouir les dames, quelque complainte nouvelle; ou bien l'assemblée se tirant, près du foyer brûlant, les allumettes de jonc, qu'il fallait, « sous peine de bailler gage, éteindre d'un coup sans tousser, » les « almanacques et pronostications » copiées plus tard par Nostradamus, et déjà célèbres et infaillibles comme depuis, servaient de passe-temps aux femmes et aux jeunes gens, tandis que le duc et ses barons devisaient des guerres de Flandres, de l'occision des Armagnacs, ou de leurs faits de chasse, un des passe-temps favoris du prince, qui n'avait pas moins de quatre cent trente veneurs de tout grade dans son équipage. Quelquefois, une petite porte, cachée près de la cheminée, et comme enfouie dans les sculptures de ses piliers, s'entre-bâillait silencieusement, et un homme vêtu de noir, une chaîne d'or au cou, un livre et une verge à la main, s'avancait au milieu du cercle attentif et charmé. A cette heure le duc ne faisait faute, non plus que les plus braves chevaliers, de prendre rang et de prêter attention. Que prédira l'astrologien de monsieur le duc? Parlera-t-il à Jean sans Peur du pont de Montereau; à Charles, de l'étang de Nancy? Ses prophéties étaient plus courtoises sans doute, et il en était payé royalement. Parfois il se mêlait aussi d'escamotage. En 1419, Georges de Bayne était astrologien et alchimiste du duc, il lui demanda pour engins à souffler cent quarante-cinq francs, ce qui était une grosse somme alors. Jean attendit la fin de l'œuvre avec assez de patience pour un prince; pourtant, ne voyant rien venir, il envoya mander maître Georges. mais il avait disparu. Aucuns dirent que le diable l'avait enlevé; aucuns qu'il avait emporté les écus du duc. Avant lui, Jehan de Magny et Robert des Jardins

avaient tenu cet office, où ils gagnèrent de bonnes sommes, disent les comptes de 1368 et 1396, « à faire nuictamment aulcunes choses bien « secrettes qui ne doibvent seulement estre dictes. »

Outre cette cheminée, qui a été restaurée par M. de Saint-Mesmin, on remarquera dans la salle des Gardes, — ornée d'ailleurs de beaux tableaux, de statues et de bustes qui représentent les hommes célèbres nés à Dijon et dans la Bourgogne, et du mausolée de Crébillon, — trois **retables** d'autel, monuments curieux de la sculpture en bois et de la dorure au *xiv^e* siècle, longtemps abandonnés dans l'église Saint-Bénigne, et restaurés aussi par M. de Saint-Mesmin. Deux de ces retables, connus sous le nom de chapelles portatives des ducs de Bourgogne, sont l'œuvre de Jacques de Baërze; ils furent commandés par Philippe le Hardi, pour l'ornement de l'église de la Chartreuse : ils ont la forme d'armoires à deux battants, hauts de 1^m,62, larges de 2^m,60; ils offrent, quand ils sont ouverts, un développement de 5^m,20; la face extérieure de l'un est ornée de peintures attribuées à Melchior Broederlam, peintre du duc Philippe le Hardi, et représentant : *l'Annonciation, la Présentation au Temple, la Visitation et la Fuite en Égypte*. Les tableaux extérieurs de l'autre ont été enlevés. L'intérieur de chaque battant est orné de cinq figures de saints de 41 centimètres de hauteur, dont les vêtements sont enjolivés de feuillages d'or bruni sur un fond rechampi de diverses couleurs.

Les sujets suivants, également en sculpture de ronde-bosse et décorés d'une manière aussi brillante, sont placés sous des baldaquins soutenus et couronnés par des ornements de l'architecture gothique la plus riche et la plus délicate. Ce sont, pour le premier retable : *l'Adoration des Mages* (9 figures), *le Calvaire* (20 figures), *l'Ensevelissement* (8 figures); pour le second retable : *la Décollation de saint Jean-Baptiste* (6 figures), *Scènes de Martyres* (7 figures), *la Tentation de saint Antoine* (4 figures). Sur le soubassement du second retable et le recouvrement des battants du premier, on voit une suite répétée des armoiries et des initiales des noms du duc Philippe et de Marguerite de Flandre, son épouse.

Le troisième retable est du *xv^e* siècle, et provient de l'abbaye de Clairvaux. Les volets ont été détruits; il n'en reste que la pièce principale, formée de cinq tableaux, peints à l'huile, qui représentent : *Saint Bernard, tenant dans ses mains l'église du monastère, le Baptême de Jésus, la Sainte Trinité, la Transfiguration et l'abbé de Clairvaux*.

Mais quelque intérêt qu'offrent ces retables, ce qu'on vient surtout admirer dans la salle des Gardes, ce sont les **tombeaux des ducs de Bourgogne**, Philippe le Hardi et Jean sans Peur. Ces tombeaux étaient dans l'origine le plus bel ornement de l'église de la Chartreuse

de Champmol (voir page 219). Ils y reçurent de nombreuses visites. En 1521, François I^{er} eut la curiosité de voir la tête de Jean sans Peur; comme il s'étonnait de la largeur de la plaie que la hache de Tanneguy Duchâtel avait faite au crâne : « Sire, lui dit le prieur, c'est par ce trou que les Anglais sont entrés en France. » Ces tombeaux furent détruits à la Révolution, mais les débris en avaient été conservés en divers endroits; l'autorité municipale les remit plus tard à M. Saintpère, professeur d'architecture à l'école de Dijon, qui eut l'heureuse idée de les réunir, après avoir racheté des fragments possédés par divers particuliers, et, sur sa demande, le conseil général vota, en 1818, la restauration de ces beaux monuments. Cette restauration, dirigée par M. de Saint-Mesmin, fut terminée en 1827. M. Moreau, de Dijon, a restauré les figures; M. Marion, de Semur, l'architecture et les ornements.

Le tombeau de Philippe le Hardi s'élève sur un socle et une base en marbre noir. Autour des quatre faces règnent des arcades ogivales en marbre blanc, qui se détachent sur un fond en marbre noir. Une galerie découpée à jour couronne ces arcades; des pilastres, ornés de colonnettes, de chapiteaux, de cinquante-deux figurines d'anges, de pinacles et de clochetons, les soutiennent. Elles figurent un cloître autour duquel sont placées quarante statuette représentant les divers personnages des maisons civiles et religieuses des ducs de Bourgogne, et différents ordres monastiques. Sur la table, longue de 3^m,20, large de 2^m,06, haute au-dessus du sol de 1^m,50, repose la statue couchée de Philippe le Hardi, dont les pieds, chaussés de souliers de fer, s'appuient sur le dos d'un lion, et dont un coussin soutient la tête. Deux anges, aux ailes déployées et dorées, placés en arrière de la tête, supportent un casque à visière conique, qui a la fleur de lis pour cimier. Ce tombeau est l'œuvre du Hollandais Claux Sluter, nommé, vers 1390, *ymaigier* du duc de Bourgogne, aidé par Claux de Vousonne, son neveu, et Jacques de Baërze, pour l'architecture et les ornements. Il a coûté 3612 livres, qui représenteraient 26 000 fr. aujourd'hui.

Le tombeau de Jean sans Peur et de Marguerite de Bourgogne ressemble beaucoup à celui de Philippe le Hardi; mais comme il n'a été terminé que vers le milieu du xv^e siècle, il est plus richement ouvragé. Deux lions sont couchés aux pieds de Jean sans Peur et de Marguerite de Bourgogne; le duc et la duchesse portent la couronne ducal. Derrière leur tête quatre anges soutiennent le casque du duc et les armoiries de la duchesse. La table, longue de 3^m,41, large de 2^m,27, haute de 25 centimètres, est à 1^m,49 au-dessus du sol. Ce tombeau fut commandé en 1444 à Jehan de la Verta, dit d'Aroca, du pays d'Aragon, tailleur d'*ymaiges*, demeurant à Dijon, qui s'adjoignit Jean de Droguès et An-

toine Le Mouturier. Le marché était fait *moyennant le prix et somme de 4000 livres* (28 500 fr. d'aujourd'hui) *qui seront payés en quatre ans*, dit le titre.

Entre les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur on a placé dernièrement une reproduction de la statue de la duchesse de Bedford (l'original est au musée de Versailles), fille de Jean sans Peur, dont la dépouille mortelle, retrouvée dans l'église des Célestins de Paris, repose actuellement à Saint-Bénigne de Dijon.

ANTIQUITÉS. — OBJETS D'ART.

Le musée de Dijon possède une curieuse *collection d'antiquités et d'objets d'art*, bronzes antiques et modernes, empreintes de pierres gravées, petits bas-reliefs en bronze ou en autres matières, médaillons anciens ou modernes, monuments du moyen âge et de la Renaissance, chinoiserries, armes, etc. Ces divers objets sont décrits dans le catalogue. La place nous manque pour en donner ici même une simple nomenclature. Nous signalerons seulement : 717. *La crosse de Saint Robert*, fondateur de l'abbaye de Cîteaux. — 719. *La coupe de saint Bernard*. — 720 et suivants. *Des boîtes de toilette des duchesses de Bourgogne*, etc.

GRAVURES.

Le cabinet des estampes compte plus de 40 000 pièces dans ses cartons. Le catalogue n'en a pas encore été publié. Cette collection est ouverte au public tous les jeudis, de midi à 2 heures.

Le **musée d'histoire naturelle**, établi en 1856 dans les bâtiments de l'Arquebuse, est ouvert au public tous les dimanches, et tous les jours aux étrangers. Il doit être transféré dans l'aile neuve de l'hôtel de ville. Nous y signalerons seulement à l'attention des simples visiteurs l'enveloppe supérieure d'un *glyptodon*, animal gigantesque recouvert d'une immense carapace osseuse. Cette pièce, unique dans les collections de l'Europe, a été trouvée dans des terrains tertiaires d'eau douce, aux environs de Montévideo, et léguée à la ville de Dijon par M. le vice-amiral Dupotet.

La **Bibliothèque de la ville**, fondée en 1632 et 1707 par les libéralités de Bernard Martin et de Pierre Févret, s'est considérablement accrue pendant la Révolution, par les soins de M. Baillet et de M. l'abbé Boullemier, de tous les livres provenant des corporations et établissements supprimés. Elle occupa

une partie des bâtiments de l'ancien collège des jésuites où se trouve l'école de droit (à gauche dans la cour). Elle se compose aujourd'hui de 50 000 volumes et de 600 manuscrits. Son catalogue, terminé en 1840, remplit 43 volumes in-folio. Parmi les manuscrits, M. Goussard signale : une *Bible* du *xiii^e* siècle, grand in-folio, sur vélin, à deux colonnes ; une autre *Bible* in-12, également sur vélin et du *xiii^e* siècle ; un très-beau *Virgile* avec ses commentaires de Servius, de la fin du *xvi^e* siècle, in-folio sur vélin ; un *Roman de la table ronde* du *xv^e* siècle, avec vignettes, in-folio ; la *Chronique de saint Bénigne* : un cahier du *Bréviaire cistercien*, du *xv^e* siècle, curiosité bibliographique d'un grand intérêt, et qui est faussement connue sous le nom de *Bréviaire de saint Bernard* ; une *histoire de l'hôpital du Saint-Esprit de Dijon*, par dom Calmelet, in-folio orné d'une grande quantité de dessins, et l'*Énéide de Virgile* virée en vers patois bourguignons, etc. La collection d'autographes réunie par l'ancien bibliothécaire, M. Toussaint, est riche et curieuse. Le médaillier date de 1829. Des bustes des hommes célèbres nés à Dijon ornent les salles.

La bibliothèque est ouverte tous les jours au public, de onze heures à trois heures, excepté les dimanches et fêtes, la quinzaine de Pâques et les mois de septembre et d'octobre ; et de sept heures à neuf heures du soir, à partir du 16 novembre jusqu'aux vacances de Pâques. Les étrangers sont admis toute l'année à la visiter.

Les **Archives départementales** de la Côte-d'Or et de l'ancienne province de Bourgogne occupent actuellement l'ancien hôtel de ville (rue Jeannin), acheté en 1501 par la ville 1500 livres, reconstruit en 1707, et vendu au département, en 1833, 170 000 fr. Ce vaste établissement renferme, dans douze salles, une précieuse collection de titres historiques et privés se rattachant soit à l'ancienne Bourgogne, soit au département de la Côte d'Or :

1° Inventaires. Bibliothèque. Bureaux. — 2° Terriers. Cartulaires. Chronique. — 3° Chambre des comptes. Archives ducales. — 4° Clergé régulier. — 5° Clergé séculier. — 6° Monuments religieux de la ville de Dijon. — 7° Intendance. Féodalité. — 8° États généraux. — 9° Anciennes impositions. Plans. —

10° Ancienne comptabilité de Bourgogne et de Bresse. — 11° Administration communale. — 12° Administration départementale. Les archives sont ouvertes au public de deux à quatre heures du soir. Le conservateur actuel est M. Rossignol, qui a publié tout récemment une dissertation sur Alise (v. page 155), en réponse au mémoire de M. Delacroix.

L'ancien hôtel de ville n'a de remarquable qu'une grande salle, qui servait autrefois aux séances solennelles du conseil. La cheminée, soutenue par deux cariatides, est ornée de deux statues, attribuées à Dubois. Le plafond, entièrement sculpté en bois, passe aussi pour l'œuvre de Dubois.

Le *Musée de la Commission départementale des Antiquités de la Côte-d'Or*, en ce moment aux archives, doit occuper les trois salles sises au rez-de-chaussée de l'aile orientale de l'hôtel de ville. Nous ne pourrions indiquer les principales curiosités de ce musée que lorsqu'il sera installé : nous nous bornerons pour le moment à constater que les objets d'art, romains ou du moyen âge, dont se compose la collection recueillie par la Commission d'antiquités, intéresseront les archéologues.

Les **Archives de la ville**, presque entièrement détruites par les incendies de 1137 et de 1227, transportées dans l'une des tours de Notre-Dame, installées actuellement à l'hôtel de ville, renferment (1380 liasses et 1450 registres) des documents d'un grand intérêt, non-seulement pour les droits de la ville, mais aussi pour son histoire et pour celle de plusieurs villes de France. On peut y visiter : la charte de commune, accordée en 1187 par le duc Hugues III ; un diplôme du roi Philippe Auguste, daté de 1183, ainsi que d'autres pièces extraites du trésor des chartes, et toutes munies de sceaux encore entiers ; les évangiles de la mairie, qui jadis faisaient partie des marques de la magistrature remises au vicomte maieur le jour de son élection ; une riche collection des anciennes mesures de longueur, pesanteur et capacité, etc. L'archiviste actuel, M. Joseph Garnier, a publié d'intéressantes monographies sur le Bourg, la Maladière, Talant, etc.

Industrie et commerce.

L'établissement du chemin de fer de Paris à Lyon, l'ouver-

ture des embranchements de Gray, Dôle, Salins et Besançon, ainsi que le projet de construction d'une nouvelle ligne, reliant Dijon et Nancy par Langres, ont fait prendre au commerce de Dijon des développements considérables. Ce commerce a surtout pour objet les grains, les bois, les vins, les sels et les laines. L'industrie compte à Dijon un certain nombre d'établissements prospères : fabriques de chapeaux, ateliers de reliure, imprimeries, fonderies mécaniques, filatures de laines, fabrique de tricots circulaires, clouterie mécanique, raffinerie de sucre, tanneries, vinaigreries, brasseries, etc. La meunerie a beaucoup perdu de son ancienne importance. Parmi les produits de l'industrie dijonnaise, nous n'en signalerons spécialement que trois aux étrangers : le *pain d'épices*, dont la réputation est européenne; la *moutarde*, qui ne jouit pas d'une moins grande célébrité, et les *confitures d'épine-vinette*. — *N. B.* Les voyageurs qui ne s'arrêtent pas à Dijon pourront acheter au buffet de la gare, pain d'épices, moutarde et confitures.

Une *succursale de la Banque de France* a été établie à Dijon (place de la Banque) en 1856; un *comptoir d'escompte* s'y est fondé rue des Godrans; une *chambre de commerce* y a été instituée à l'hôtel de ville, en 1855; enfin, depuis 1856, une *bourse de commerce pour les grains* se tient chaque semaine, dans la cour occidentale de l'hôtel de ville. Il s'y fait des affaires considérables.

Promenades et excursions.

Dijon est riche en promenades. Si elle a perdu une partie de ses remparts, de ses chemins couverts, établis de 1515 à 1558, et de ses *petits arbres* (promenade des Marronniers ou du Roi de Rome, plantée en 1801 près de la porte Guillaume, et détruite presque entièrement par le chemin de fer), elle a conservé son Parc, son Arquebuse, son allée de la Retraite, son Cours Fleury; elle a créé un beau Jardin des plantes; enfin elle a placé l'un des deux réservoirs de ses fontaines sur les débris de l'ancienne plate-forme élevée pour défendre la porte Guillaume, et l'autre près de la porte Neuve.

Le **Parc**, la plus belle promenade de tous les départements français, fut commencé, en 1610, par le grand Condé, gouver-

neur de Bourgogne, et achevé par son fils, le duc d'Enghien, sur les dessins de Le Nôtre. Une triple allée d'arbres, partant de la place Saint-Pierre, et longue de 1315 mètres, y conduit. Il a 33 hectares 23 ares. C'est un jardin français. L'avenue principale conduit à une vaste esplanade plantée d'arbres verts et longeant la rivière d'Ouche, sur la rive droite de laquelle on remarque l'ancien fief de la *Colombière*, qui appartenait aux princes de Condé.

La ville, qui a acquis cette magnifique promenade 12000 francs, le 25 ventôse an ix, y a fait, depuis quelques années, des embellissements dignes d'éloges.

L'embarcadère du chemin de fer sépare le principal réservoir des fontaines de l'Arquebuse et du Jardin des plantes.

Les **Fontaines** ont coûté à la ville de Dijon plus de 1 100 000 francs. Les deux inscriptions suivantes nous dispenseront d'en raconter l'histoire.

La première a été gravée sur une médaille d'or, du poids de 242 gr. 80 c., destinée à être offerte à M. Darcy, et sur deux médailles en argent données à sa mère et à son frère.

A H. P. G. DARCY,
INGÉNIEUR EN CHEF
DU DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR.
IL CONÇUT LE PROJET,
FIT TOUTES LES ÉTUDES,
POURSUIVIT JUSQU'À LA FIN L'EXÉCUTION
DES TRAVAUX AUXQUELS DIJON
DOIT LA CRÉATION ET L'ABONDANCE DE SES FONTAINES.
IL NE VOULUT ACCEPTER NI RÉMUNÉRATION PÉCUNIAIRE,
NI MÊME L'INDENNITÉ DE SES PROPRES DÉPENSES.
LE CONSEIL MUNICIPAL OFFRE UN TÉMOIGNAGE
DE LA RECONNAISSANCE PUBLIQUE
A H. P. G. DARCY,
DOUBLEMENT BIENFAITEUR
DE SA VILLE NATALE
PAR SON TALENT
ET PAR SON
DÉSINTÉRESSEMENT.

La seconde inscription a été gravée sur deux autres médailles

en argent et sur six cents en bronze, destinées au musée, à la bibliothèque et aux notabilités de la ville.

LE CONSEIL
MUNICIPAL DE DIJON,
PAR DÉLIBÉRATION
DU 7 MARS MDCCCXXXIV,
RÉALISANT LES PROJETS
TENTÉS VAINEMENT
DEPUIS TROIS SIÈCLES
POUR PROCURER A LA VILLE DES EAUX SALUBRES,
UN LEGS DE L'ABBÉ AUDRA,
CONTRIBUANT A LA DÉPENSE¹;
LES CONSTRUCTIONS DU RÉSERVOIR CIRCULAIRE
QUI CONTIENT 22 000 HECTOLITRES,
ET DE L'AQUEDUC SOUTERRAIN,
LONG DE 12 695 M., DÉBITANT 8000 LIT. PAR MINUTE,
FURENT COMMENCÉES LE XXI MARS MDCCCXXXIX,
ACHEVÉES LE VI SEPTEMBRE MDCCCXL,
D'APRÈS LES PLANS
ET SOUS LA DIRECTION HABILE
AUTANT QUE DÉSINTÉRESSÉE,
DE H. P. G. DARCY,
INGÉNIEUR EN CHEF DU DÉPARTEMENT
DE LA CÔTE-D'OR.

Ce fut le 6 septembre 1840, à trois heures et demie de l'après-midi, que les eaux de la fontaine du Rosoir, située dans le vallon de Suzon, au-dessus du moulin de Messigny, se précipitèrent à grands flots de l'aqueduc à la porte Guillaume, aux acclamations d'une foule immense. M. Achille Chaper, alors préfet du département, M. Victor Dumay, maire, M. Darcy, l'ingénieur, etc., avaient, à midi précis, pris possession de la fontaine dans le vallon de Suzon, et introduit l'eau dans l'aqueduc. La distance entre la source et le centre du bassin de la porte Saint-Pierre est de 14 224 mètres; la différence de niveau de 63 m., 32 c.; la quantité d'eau fournie par la source est de 5040 mètres cubes en vingt-quatre heures au moins, et 17 280 mètres cubes au plus, ce

1. Legs de 100 000 fr. en 1823.

qui donne 3500 litres au moins par minute, et 12 000 litres au plus. Pour recevoir cette énorme quantité d'eau et la distribuer dans tous les quartiers, on a construit deux réservoirs : l'un à la porte Guillaume, situé sous l'ancienne plate-forme, a un diamètre de 53 m., 70 c., et peut contenir 22 000 hectolitres ; l'autre, à l'est de la ville, près de la porte Neuve, peut contenir 30 000 hectolitres. Ils sont tous deux entourés de plantations ; celui de la porte Guillaume est surmonté d'un petit monument exécuté d'après les dessins de M. Sagot, et en avant duquel on a érigé en 1851 une fontaine en fonte entourée de parterres.

L'aqueduc de dérivation des eaux, voûté à plein-cintre, a 90 centimètres d'élévation et 60 centimètres de largeur ; il se déploie sur une ligne de 12 695 mètres, et se trouve constamment recouvert d'une couche de terrain de 1 mètre, sauf dans trois ponts-aqueducs traversant la rivière de Suzon, et dans un intervalle de 160 mètres, où il est supporté par 59 arcades apparentes, en arrivant au grand réservoir de la porte Guillaume.

L'**Arquebuse** doit son nom à la compagnie de l'Arquebuse, qui avait choisi, en 1525, époque de sa fondation, cet emplacement pour s'y exercer. En 1782, M. de Montigny, alors capitaine de cette compagnie, fit construire le modeste bâtiment qui existe encore aujourd'hui, et disposer le jardin d'après la mode anglaise. A l'extrémité de ce jardin s'élève un *peuplier*, de Bourgogne, qui mérite une mention particulière. Il a, en effet, plus de 15 mètres de circonférence au niveau du sol, 12 mètres de circonférence à 30 centimètres hors de terre, 7 m., 25 c. à 2 mètres plus haut, et 6 m., 55 c. à 6 mètres de hauteur. A 8 mètres, il se divise en deux branches, dont l'une a 4 mètres et l'autre 5,90 de circonférence. Son volume a été évalué à 55 mètres cubes. Cet arbre phénoménal doit être âgé de 400 ans au moins, car, en 1595, quand Henri IV tira le coup d'honneur à l'Arquebuse, on en remarquait déjà la grosseur et l'élévation.

Outre la *Compagnie de l'Arquebuse*, Dijon possédait autrefois deux autres compagnies, dont le but était d'exercer les citoyens au service des armes ; la *Compagnie de l'Arc*, qui, formée au *xiv^e* siècle, avait son jardin rue Sainte-Anne, n° 5, et la *Compagnie de l'Arbalète*, qui datait à peu près de la même époque, et

qui avait son jardin rue de la Maison-Rouge. La Bourgogne attachait une grande importance à ces exercices. Elle ne comptait pas moins de seize compagnies de l'Arquebuse, qui se disputaient entre elles le prix de l'adresse. La compagnie de Dijon donna de grands prix en 1617 et en 1650. Deux cents chevaliers vinrent concourir.

Le **Jardin des plantes**, qui n'est plus séparé de l'Arquebuse que par une haie vive et un petit ruisseau, a été fondé en 1760.

Il était alors aux Argentières. Établi en 1772, par Legoux de Gerland, à l'est de la ville, il a été transféré en 1832, près de l'Arquebuse. Il est ouvert au public :

Le dimanche, de deux à cinq heures de l'après-midi, pendant les mois de mai, juin, juillet, août et septembre, et seulement de midi à deux heures pendant les sept autres mois de l'année;

Le jeudi, de cinq heures du soir jusqu'à la nuit;

Et tous les autres jours, depuis le lever du soleil, aussi jusqu'à la nuit ;

L'entrée des serres est interdite au public. Le directeur-conservateur ou le jardinier en chef peuvent cependant permettre aux personnes qui leur en adresseraient la demande, de les visiter, mais à la condition expresse d'accompagner ou de faire accompagner ces personnes pendant le cours. (Art. 2.)

Les collections du Jardin des plantes ont été, durant ces dernières années, augmentées d'un grand nombre de végétaux rares et précieux. Elles se composent de plus de 5000 espèces ou variétés de plantes, et de 500 arbres ou arbrisseaux. Nous signalerons aux promeneurs un saule pleureur provenant d'une bouture cueillie sur l'arbre de cette espèce qui ombrage l'ancien tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène, et rapportée par M. Montholon. Elle a été donnée à la ville par M. Pelletier de Cléry.

La collection des vignes a droit à une mention spéciale : le nombre de ses variétés n'est pas moins de 300.

Les serres sont au nombre de trois, l'une chaude, l'autre tempérée, et la troisième froide. Les deux premières ont 13^m,10 de longueur sur 4^m,50 de largeur. Elles sont chauffées par l'eau. Le bâtiment qui les sépare est destiné au Musée ou galerie de botanique. La troisième, longue de 19^m,53 et large de 2,65, sert à

la culture de quelques plantes bulbeuses et d'arbustes de la Nouvelle-Hollande, de la Chine et du Japon.

En face de la grande allée qui traverse, vis-à-vis des serres, la partie du Jardin des plantes consacrée à l'école de botanique, un monument a été élevé à Legoux de Gerland. Au-dessus du buste de ce premier fondateur du Jardin des plantes, on lit cette inscription :

PRISTINI DIVIONENSIS HORTI
CONDITORI.

Dans les eaux vives qui arrosent le jardin et qui proviennent des fontaines voisines et de l'excédant de la fontaine du Rosoir, M. le docteur Laval, le directeur-conservateur actuel, s'est livré à des essais intéressants sur la fécondation artificielle des œufs de poisson.

Le musée de botanique possède un magnifique herbier, qui a été légué à la ville par la famille d'Antoine Guillemin, un des élèves les plus distingués de Candolle, mort le 15 janvier 1842. Cet herbier se compose d'environ 200 gros volumes ou cartons in-folio, renfermant de 10 à 12 000 espèces, classés en 205 groupes ou familles, c'est-à-dire la totalité des divisions naturelles, adoptées par de Candolle pour tout le règne végétal; il contient aussi des représentants en nombre plus ou moins considérable de toutes les familles de plantes observées jusqu'ici à la surface du globe.

Les chemins couverts, l'allée de la Retraite, le cours Fleury, ne méritent pas la visite des étrangers. C'est près de Montmuzard, au delà de l'extrémité nord-est de l'allée de la Retraite, allée longue de 1003 mètres, qui s'étend de la route d'Auxonne à la route de Gray, qu'a été établi le nouveau réservoir des fontaines sur un tertre élevé, supportant une petite tourelle consacrée à des expériences météorologiques. A peu de distance se trouvent la fontaine des Suisses et le creux d'Enfer, espèce de mare où l'on découvre une jolie vue sur Dijon. « Près de là, dit M. Goussard, est une maison de plaisance appelée les Argentières; elle touche à un chemin qui descend sur une pente rocailleuse et qu'on appelait autrefois les roches aux Fées ou les petites Roches. Ces lieux ont beaucoup exercé l'imagination des savants dijonnais.

En 1592, on découvrit, en effet, dans les vignes situées au sud-est de l'allée de la Retraite, une urne cinéraire qui renfermait, à ce qu'on pense, les cendres d'un grand prêtre du collège des Druides. Elle portait en caractères grecs l'inscription suivante :

Dans le bocage de Mithra, ce tombeau couvre les restes du grand pontife *Chyndonax*. Arrière, impie! les Dieux veillent sur sa cendre.

« Ce monument, examiné par les savants de cette époque, et dont on a depuis nié la réalité, fut envoyé, assure-t-on, au musée du cardinal de Richelieu; mais on ignore ce qu'il est devenu. Or, si l'on doit en croire certains écrivains, c'était aux petites Roches que s'élevait, dans l'antiquité la plus reculée, le temple de Mithra; c'était là aussi qu'étaient leur résidence, le bois sacré des Druides (ainsi que l'attesterait l'urne problématique de *Chyndonax*), et le lac, objet de leur respect, dont le creux d'Enfer ne serait que le dernier vestige, si le nom donné aux Argentières vient, comme ils le disent, des mots celtiques *arjan-tora*, qui signifieraient sans doute que les druides habitaient cet asile. »

Nous n'avons que deux excursions à recommander aux étrangers dans les environs de Dijon. L'une est une promenade à pied ou en voiture à Plombières et à Velars, dans la vallée de l'Ouche, et même à Mâlain, pour voir les admirables travaux d'art que nous avons précédemment décrits. L'autre est une ascension au *Mont-Afrique*, dont la cime longue et boisée attire les regards au-dessus de la montagne conique et nue de la motte Giron, que couronne la ferme de Bel-Air. Le chemin le plus court (2 heures environ) passe par Larrey, où l'on remarque une belle fontaine, puis monte, entre la motte Giron à droite et le clos Sainte-Anne à gauche, au village de Corcelles-lez-Mont (415 hab.), dont le maigre terroir ne produit que du méteil, mais dont les habitants font un débit assez considérable de chaux. Le sommet du *Mont-Afrique* atteint 584 mètres. Au sud s'élève le *mont de Siège*, plus haut que le *Mont-Afrique* de 7 mètres, et à l'ouest, le *plan de Suzan*, qui n'a que 565 mètres. Des pentes et du plateau supérieur de cette montagne on découvre une vue magnifique sur les vastes plaines de la Côte-d'Or et de la Franche-Comté, termi-

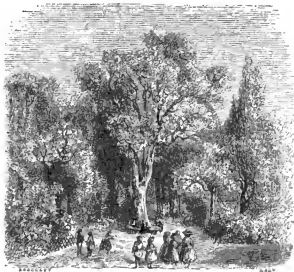
nées par les longues chaînes du Jura, au-dessus de laquelle apparaissent parfois les plus hautes cimes glacées du Mont-Blanc.

A l'extrémité de la partie méridionale du Mont-Afrique, près de Flavignerot, on retrouve des restes d'un ouvrage de défense appelé *camp de César*. Quelle est l'origine de cet ouvrage ? à quel peuple doit-il être attribué ? On l'ignore ; la position qu'il occupe était favorable à l'établissement d'un camp accessible d'un seul côté ; une chaussée établie sur ce point en défendait l'approche. Des tombeaux ont été découverts sur le penchant de la montagne ; on en a même trouvé un d'une forme particulière dans l'emplacement du camp lui-même. Sous des ossements était une médaille romaine. Des fossés, dont les traces sont encore apparentes dans le bois qui couvre le sommet de la montagne, entouraient le camp : voilà tout ce qu'on sait. D'une discussion engagée devant le congrès archéologique de France (session de 1853) tenu à Dijon, il résulte qu'un camp a existé sur le Mont-Afrique, mais qu'il n'est rien moins que prouvé que ce fût un camp de César.

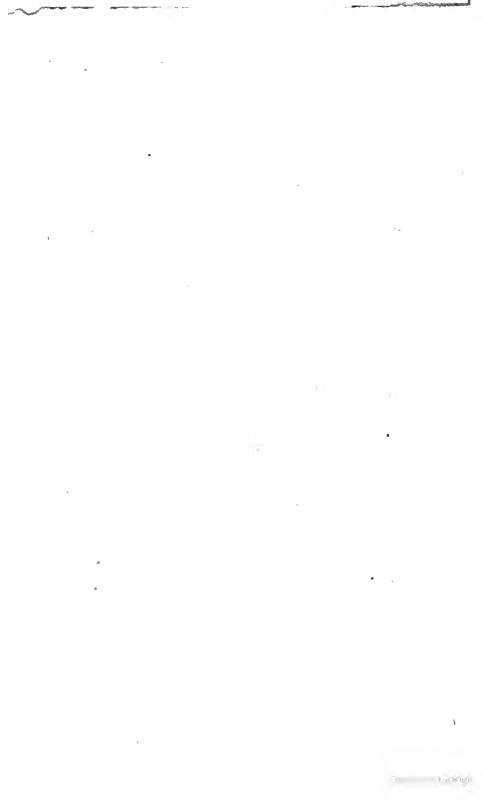
Si l'on ne veut pas revenir à Dijon par le même chemin, on peut descendre à *Flavignerot* (131 hab. environ), et de ce triste village gagner, par la combe boisée de Notre-Dame de l'Étang, le hameau de la Cude, situé près de Velars (voir p 181),

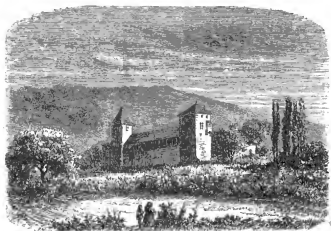
Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots de deux villages dignes sinon d'une visite, du moins d'une mention. Quand on sort de Dijon par la porte Guillaume, on aperçoit, en face de soi. à 3 kil. environ un petit mamelon isolé que couronne un village. Ce village, c'est Talant. A sa droite, sur une éminence moins élevée, se montre un autre village nommé Fontaine. **Fontaine** (494 hab.) est la patrie de saint Bernard, qui y naquit en 1051, Près de l'église, agréablement située, on voit une maison construite sur l'emplacement du château de Tesselin le Roux, père de saint Bernard, et contenant une chapelle, qui, selon la tradition, fut établie dans la chambre même où saint Bernard reçut le jour. **Talant** (724 hab.) a été une ville ; il s'appelait *Castrum talentinum*, *Arx talentina*. Les ducs de Bourgogne y possédaient un château fort, dont M. Joseph Garnier, le savant archiviste de la ville de Dijon, a publié l'intéressante histoire

dans le tome III de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or. Ce château, fut réparé en 1416 par le duc Jean sans Peur, qui voulait l'habiter comme étant de tous ses châteaux le plus beau et le plus seigneurial, situé près de l'église de ses bien-aimés pères les chartreux. Son fils y fit faire deux tours en 1420. Le duc de Bar y fut enfermé en 1431. François I^{er} y dîna le 26 avril 1521, et le soir il fit son entrée à Dijon par la porte d'Ouche. Les Ligueurs, qui l'occupèrent en 1595, tirèrent le canon sur Henri IV, quand il arriva à Dijon. Mais Henri IV, en ayant obtenu la reddition moyennant mille écus, en ordonna la démolition en 1617. Malgré la perte de sa forteresse, Talant conserva jusqu'à la Révolution son titre de ville, que Louis XIII lui avait confirmé en 1612. C'est aujourd'hui un village de l'arrondissement et du canton de Dijon.



Le peuplier de l'Arquebuse.





Château de Gevrey-Chambertin.

DEUXIÈME SECTION.

DE DIJON A LYON¹.

Quand on sort de la gare couverte de Dijon, on passe au-dessus de la route d'Auxerre, puis, laissant à droite l'Arquebuse et le Jardin des plantes, à gauche les églises Saint-Bénigne et Saint-Philibert, on vient longer l'ancien rempart qui a été en partie détruit. Au delà du lycée on aperçoit, à gauche, les tours de Saint-Jean et le dôme de Sainte-Anne. A droite, l'hôpital attire les regards au moment où l'on franchit la porte d'Ouche, sur ce viaduc qui est aussi incommode pour les voitures que pour les piétons, et dont nous avons déjà déploré la laideur. Plus loin, du même côté, le sommet boisé du *Mont-Afrique* (580 mètres) domine la montagne isolée et nue de la *motte Giron*, que couronne la *ferme de Bel-Air* (405 mètres). On côtoie l'Ouche, qui coule au pied du bastion de Tivoli, sur une moitié duquel le

1. Voir à la fin du volume les tableaux des prix des places et les renseignements relatifs à la durée du trajet, aux correspondances, aux billets d'aller et retour, etc.

chemin de fer s'est établi, et qui terminait le rempart de Saint-Pierre. Au delà de ce rempart, près de Suzon, se montrent les toits rougeâtres du nouvel abattoir. On franchit l'Ouche, dont les beaux moulins s'élèvent à peu de distance en deçà du parc; on laisse, à gauche, l'embranchement d'Auxonne, Gray, Dôle, Salins, Besançon, Belfort, les Verrières et Jougne; puis on traverse le canal de Bourgogne sur un pont biais d'une seule arche enfoncée de 15 m., 50 c. de portée, pour courir dans la direction du sud, parallèlement à la chaîne des montagnes de la Côte-d'Or que longe la route de terre, mais dont le chemin de fer reste à une trop grande distance. Le Mont-Afrique disparaît bientôt derrière les premiers mamelons de cette chaîne; mais on voit s'ouvrir, entre Bel-Air à gauche et Talant à droite, la vallée de l'Ouche, par laquelle on est arrivé à Dijon. Sur la gauche, quand le temps est clair, la ligne bleuâtre des montagnes du Jura, dominée quelquefois par le Mont-Blanc, termine souvent à l'horizon la vaste plaine de Bourgogne, qui se rallie à celle de la Franche-Comté.

Le département de la Côte-d'Or possède actuellement environ 26 500 hectares consacrés à la culture de la vigne. Sur ces 26 500 hectares, 24 000 disséminés sur tous les points du département et plantés en *gamets*, ne donnent que des vins ordinaires (de 50 à 60 hectolitres par hectare dans les bonnes années); 2500 hectares seulement, plantés en *noiriens* ou *pinots*, produisent des vins fins (18 hectolitres environ par hectare). Ils se trouvent tous réunis sur le versant oriental des coteaux que domine, de Dijon à Santenay, cette chaîne de **montagnes** qui, désignée sous le nom de **Côte-d'Or**, se relie, au nord, au plateau de Langres, au sud, aux montagnes du Charolais, en séparant les bassins de la Seine, de la Saône et de la Loire. Cette ligne presque ininterrompue de vignobles, le chemin de fer la longe de Dijon à Chagny, à des distances variables (de 2 à 5 ou 6 kilomètres). Nous en signalerons, en passant, les *clos* ou *climats* les plus renommés. Rappelons seulement, avec M. Laval¹, que les vins de la Côte-d'Or sont au premier

1. *Histoire et statistique de la vigne et des grands vins de la Côte-d'Or*, par M. S. Laval, avec le concours de MM. Joseph Garnier et Delarue, ouvrage en-

rang, et que peut-être quelques-uns d'entre eux n'ont pas de rivaux. « En effet, exquise finesse dans le bouquet, saveur à la fois chaude et délicate, se prolongeant quelques instants et laissant après elle une haleine douce et embaumée, couleur vermeille, limpidité parfaite, action bienfaisante sur les organes de la digestion : telles sont les hautes qualités qui les distinguent. »

Tous les grands crus sont situés à mi-côte ; c'est là, en effet, que le soleil agit avec le plus d'intensité, et là aussi que le terrain est assez profond pour fournir à la vigne toute la sève nécessaire. Le vin perd de sa qualité à mesure qu'on s'éloigne du centre, soit en montant, soit en descendant. En outre, tous les grands crus sont exposés au sud-est. Ils reçoivent avec d'autant plus de facilité les premiers rayons du soleil levant, qu'aucun d'eux ne descend jusqu'à la base des collines, et qu'à leur pied s'étend une vaste plaine dont la largeur peut être évaluée à plus de 60 kilomètres. Enfin, nul cours d'eau de quelque importance, nul lac ou étang un peu considérable n'avoisine les pentes sur lesquels ils sont cultivés. Leur hauteur absolue varie entre 240 et 320 mètres au-dessus du niveau de la mer.

On divise quelquefois les vins fins de la Côte-d'Or en deux grandes catégories : vins de la côte de Nuits et vins de la côte de Beaune. « Les premiers sont plus particulièrement vineux, corsés et riches de couleur¹ ; les seconds, plus fins, sont friands et délicats. Ce n'est pas qu'en certaines années les uns n'aient toutes les qualités des autres ; mais on peut dire qu'en général les vins de la côte de Nuits ont plus de force, et ceux de la côte de Beaune plus de bouquet. »

Le premier village que l'on remarque sur la Côte-d'Or (5 kil. de Dijon) est celui de *Chenôve* (759 hab.), où, selon un historien local, un Romain, nommé Titus Veter, possédait une habitation dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Parmi ses vins, on prise surtout ceux des *Clos du Roi* et du *Chapitre*, qui se servaient

richi d'un magnifique plan topographique des grands vignobles de la Côte-d'Or, et d'un album complet renfermant les vues des climats les plus importants. 1 vol. grand in-8. Paris, Dusacq ; Dijon, Picard.

1. Almanach bourguignon pour 1857, 50 cent.

autrefois sur les tables des ducs de Bourgogne et des chanoines de la cathédrale d'Autun. Deux kilomètres plus loin se trouve *Marsannay-la-Côte* (832 hab.), derrière lequel s'ouvre une combe solitaire. Puis les villages deviennent tellement rapprochés, qu'ils semblent se confondre. Ils se suivent dans l'ordre suivant : *Perrigny*, *Couchey*, *Fixey*, *Fixin*, *Brochon*, *Gevrey* ¹.

Perrigny (353 hab.), situé dans la plaine, entre le chemin de fer et la route de terre, et dont le clocher date de 1847, a donné son nom à la tranchée (près de 5 kil.) dans laquelle on est trop longtemps enseveli. *Couchey* (616 hab.) est un des plus anciens villages de la côte dijonnaise, mais il ne lui reste plus que des débris insignifiants de son ancien château fort. *Fixey* (112 hab.) possède une église du ^{xr} siècle. Ses *Arvelets* et la *Mazière* sont estimés; ses magnaneries ont autant d'importance que celles de *Fixin*.

Fixin (432 hab.) mérite plus qu'une simple mention. Il reçoit souvent la visite des étrangers, depuis que MM. Noisot et Rudey ont élevé un monument à la mémoire de l'empereur Napoléon. Son église, bâtie à diverses époques, n'a de remarquable que sa tour carrée, surmontée d'un toit pyramidal qui lui sert de clocher (fin du ^{xiv} siècle). Sur le penchant rapide du coteau, près d'un groupe de noyers séculaires, s'élève le *manoir de la Perrière*, qu'un des ducs de Bourgogne de la première race capétienne avait donné à l'abbaye de Cîteaux, et dont les vins (tête de cuvée) se vendent aussi cher que ceux de Chambertin. La Grosse Maison, qui appartenait, au commencement du ^{xv} siècle, à Monnot Machefoing, varlet de chambre et garde des bijoux de Mgr le duc de Bourgogne, a été reconstruite vers la fin du siècle dernier; on n'a pu conserver que les portes de la grande cour et une tourelle en pierre de taille à dôme arrondi, élevée de plusieurs mètres au-dessus du sol et engagée au tiers de sa circonférence dans l'angle sud-est du bâtiment d'habitation.

En 1837, un ancien officier qui avait accompagné Napoléon à

1. Voir les *Notices historiques, topographiques et statistiques* sur les sept communes de la côte dijonnaise, dépendantes du canton de Gevrey, par Ch. Vienne, ancien archiviste de Toulon. Dijon, Douillier, 1855.

l'île d'Elbe acquit au-dessus du manoir de la Perrière un terrain de cinq hectares, moitié planté de bois, moitié abandonné à la vaine pâture. Ce terrain défriché, il l'entoura de murs auxquels il donna la forme de bastions crénelés, puis il se construisit une espèce de fort sur un des points les plus élevés. Un jour qu'il avait reçu dans cette propriété naissante la visite d'un de ses compatriotes et amis, le sculpteur Rude, il s'étonnait avec lui qu'aucun département français n'eût encore songé à ériger un monument à l'empereur Napoléon. « Où voudriez-vous placer ce monument? demanda Rude. — Ici, s'écria M. Noisot, d'où j'aperçois les Alpes témoins de sa gloire; ici, d'où mon œil plane sur une partie de cette Bourgogne » — à l'affection de laquelle il croyait tant que, sur son lit de mort, il disait à un de ses plus fidèles serviteurs : « Ton exil va finir; tu vas revoir le sol sacré de la patrie. Acquiers une propriété en Bourgogne, fixes-y ta résidence; j'y suis aimé; on t'y aimera en mémoire de moi! — Eh bien, répondit M. Rude, je vous ferai un empereur. » Telle fut l'origine du monument élevé à Napoléon dans le modeste village de Fixin, aux frais de M. Noisot, inauguré le 19 septembre 1847, et portant l'inscription suivante :

A NAPOLEON
NOISOT, GRENADEUR DE L'ÎLE D'ELBE,
ET RUDE, STATUAIRE,
1846.

Sur un bastion gazonné, au milieu d'une plantation de cyprès, un socle immense en marbre funéraire d'un noir violacé, parsemé de taches blanches en forme de larmes, porte la statue en bronze de Napoléon. Rude a représenté l'Empereur au moment où il s'éveille à l'immortalité. Son front est couronné de lauriers; sa figure calme porte l'empreinte de la tristesse et de la résignation; ses paupières sont encore appesanties par le sommeil de la mort, mais sa main droite soulève doucement un pan du manteau qui l'enveloppe comme un linceul. L'aigle est gisante à ses pieds. A une autre extrémité, on aperçoit près de la poignée d'une épée et sur une couronne de feuilles de chêne, où sont

inscrits les noms de cent batailles, le chapeau devenu populaire. Un bout de chaîne est rivé au rocher basaltique....

« L'ensemble de ce bronze, écrivait un critique à l'époque de l'inauguration du monument, est d'un aspect grave et sévère. L'artiste semble avoir été inspiré par les impressions personnelles de son ami, pour qui Napoléon est un héros transfiguré, une sorte de dieu martyr et crucifié dans une longue agonie, en expiation des rêves de grandeur qu'il avait formés pour son peuple. »

L'espèce de forteresse qui avoisine le monument est la maison du gardien. Le petit bois voisin invite à s'y promener ; un sentier y conduit. En suivant ce sentier on gagne la jolie combe de *Fixin*, dans laquelle M. Noiset a ouvert un chemin pittoresque à travers les rochers.

Les climats les plus estimés de *Fixin* après la *Perrière*, sont le *Chapitre*, les *Arvelets*, le *Tremble*, les *Ècheseaux* et le *clos Napoléon*.

Brochon (461 hab.), qui se trouve situé entre *Fixin* et *Gevrey*, se divise en trois parties distinctes. Dans la seconde, composée seulement de quelques maisons de vigneron et de trois domaines, une élégante maison bourgeoise, récemment reconstruite ou restaurée, remplace le manoir des anciens propriétaires du fief de *Craisbillon* ou *Crébillon*. Ce fief fut acquis en 1686 par un notaire nommé Melchior Jolyot, dont le fils Prosper, né à *Dijon* en 1674, prit le surnom de *Crébillon* qu'il a illustré. On conserve la chambre située dans un pavillon isolé du jardin, où *Crébillon* a, selon la tradition locale, composé son *Électre*, représentée pour la première fois à *Paris* en 1708. Les vins du *clos de Crébillon* sont de première cuvée. *Brochon* possède, outre ses vignobles, de belles carrières de pierre.

40^e STATION. — GEVREY-CHAMBERTIN.

11 kil. de *Dijon*. — 326 kil. de *Paris*. — 186 kil. de *Lyon*.

On trouve à la station de *Gevrey* des omnibus conduisant : à *Brochon* pour 25 cent.; à *Fixin* pour 25 cent. et à *Gevrey* pour 10 cent.

Gevrey-Chambertin est un chef-lieu de canton de l'arron-

dissement de Dijon (Côte-d'Or), situé au pied de la Côte-d'Or, près de la route de terre, à l'entrée d'un vallon boisé et rocheux appelé la *combe de Lavaux* et d'une autre combe nommée la *Bois-sière*, séparée de la première par la colline de Châteaurenard, d'où l'on découvre une vue étendue. Sa population dépasse 1600 habitants. Il se compose de trois parties distinctes, les Baraques, la rue Basse et la rue Haute, qui finiront par se réunir. Les *Baraques* ont dû leur origine à la construction de la route de terre ouverte au siècle dernier (de 1740 à 1750); la *rue Basse* renferme, outre la nouvelle halle bâtie en 1830 et servant aussi d'hôtel de ville depuis 1843, un grand nombre de maisons bourgeoises; la plupart de ces maisons ont appartenu à la famille de Claude Jobert de Chambertin, décédé en 1768, négociant intelligent qui a donné aux bonnes cuvées de la côte de Gevrey la réputation dont elles jouissent. C'est dans la *rue Haute* que se trouvent le château, les sources des fontaines, l'église paroissiale et d'anciens bâtiments qui ont appartenu à diverses corporations religieuses. Du *château*, bâti vers la fin du *xiii^e* siècle, par Yves de Chazan, trentième abbé de Cluny, dévasté en 1576 par les reîtres du prince de Deux-Ponts, vendu en 1790 comme bien national, revendu depuis, il ne reste plus qu'une tour carrée dont les souterrains servaient de prisons. L'*église paroissiale*, consacrée à saint Aignan, date de la fin du *xiii^e* siècle ou du commencement du *xiv^e*. L'un de ses bas côtés, le méridional, est incomplet.

Les premiers habitants de Gevrey furent des moines de l'abbaye de Bèze, qui, vers le milieu du *vii^e* siècle, obtinrent sur le territoire d'Amalguire, duc de la basse Bourgogne, des terres qu'ils défrichèrent pour y planter de la vigne. Ils formèrent le *clos de Bèze*, qui existe encore aujourd'hui, près du climat de *Chambertin*. En 895, Richard le Justicier, duc de Bourgogne, donna, sur le même territoire, d'autres terres à l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon, qui y fonda la maison dite de l'*Aumônerie*, dont il ne reste que le porche voûté de la principale entrée. En 1019, Hugues de Vergy, comte de Châlon et évêque d'Auxerre, donna à Odilon, cinquième abbé de Cluny, et aux religieux de ce monastère, la portion du territoire et de la

seigneurie de Gevrey qui lui était échue en partage. Le village formé autour de ces trois établissements principaux acquit bientôt une telle importance, qu'il dut se bâtir une église. Alors l'évêque de Langres, dans le diocèse duquel se trouvait cette nouvelle église, acheta, en 1219, des religieux de l'abbaye de Bèze, toutes les vignes qu'ils possédaient à Gevrey. Enfin, en 1275, l'abbé de Cluny, déjà propriétaire de la moitié de la seigneurie de Gevrey, acquit l'autre moitié du duc de Bourgogne Robert II, ainsi que la haute, moyenne et basse justice.

On peut faire d'agréables promenades dans la *combe de Lavaux*, dont les rochers pittoresques sont en partie couronnés de bois.

Les climats les plus célèbres de Gevrey sont, outre le **Chambertin** (tête de cuvée), le *clos de Bèze*, le *Saint-Jacques*, la *Chapelle* (haute), *Fouchère*, *Mazy* (haut), *Ruchotte* (du dessus), *Charmes* (hauts), *Grillotte* (haute), *Veroilles* (vieille), *Étournelles*, *Castiers* (haut). « Le climat de Chambertin, dit M. Lavalley, se compose de deux parties contiguës, se faisant suite l'une à l'autre, et s'étendant à mi-côte, dans la direction du nord au midi, sur une longueur de 4200 mètres environ et une largeur moyenne de 225 mètres. La première, la plus rapprochée de Gevrey, contient 14 hectares (c'est le clos de Bèze); la seconde contient 13 hectares (c'est le Chambertin. — Champ-Bertin). Les vins produits par ces deux parties s'appellent indistinctement *chambertin*, et possèdent, quant aux cuvées d'élite, la même qualité.... Ces crus célèbres réunissent au plus haut degré toutes les qualités qui constituent le vin parfait : *corps, couleur, bouquet, finesse*. »

En face de Chambertin, à gauche du chemin de fer, on aperçoit dans la plaine, *Saint-Philibert* (200 hab.). Ce village possède une source qui, selon la tradition catholique, a le privilège de guérir toutes les plaies. Aussi elle est visitée chaque année par de nombreux pèlerins, surtout le lundi de Pâques et le 20 août. Les templiers, qui eurent une maison à Saint-Philibert, agrandirent l'église construite au milieu du VIII^e siècle.

Un peu au delà de Saint-Philibert, à droite, au pied de la côte, se montre *Morey* (636 hab.), qui appartient au canton

de Gevrey. Ses vins les plus estimés sont : le *clos de Tart* (tête de cuvée), — ce clos a appartenu, depuis le milieu du ^{xii}^e siècle jusqu'à la Révolution, aux religieuses de Notre-Dame de Tart; — les *Bonnes Mares*, les *Lambrays* et le *clos de Laroche* (première cuvée). *Chambolle* (480 hab.), que l'on voit ensuite, a donné son nom à une tranchée longue de plus d'un kilomètre; il est situé à l'entrée d'un vallon pittoresque, bientôt divisé en deux combes par un mont isolé nommé le *Grognot*, et dont les curieux rochers affectent des formes bizarres. Cette commune produit les vins les plus délicats de la côte de Nuits. Ses principaux climats sont : les *Musigny*, les *Petits Musigny* (tête de cuvée), les *Bonnes Mares*, les *Varoilles*, les *Fuées*, les *Cras*, les *Amoureuses*.

41^e STATION. — VOUGEOT.

6 kil. de Gevrey. — 17 kil. de Dijon. — 332 kil. de Paris. — 180 kil. de Lyon.

Vougeot (245 hab.) Se trouve situé à la droite de sa station, sur la Vouge, qui y prend sa source. La route de terre le traverse; il appartient au canton de Nuits, arrondissement de Beaune. C'est à son extrémité méridionale que s'étend le *Clos* dont les vins sont connus dans le monde entier. Chose étrange en dehors de ce clos si justement célèbre, on ne récolte à Vougeot aucun vin de première cuvée.

Le **Clos de Vougeot** a une superficie de 50 hectares 85 ares 45 centiares. Ce n'était, au commencement du ^{xiii}^e siècle, qu'une friche sans valeur, concédée par ses divers possesseurs aux moines de Cîteaux, qui y fondèrent alors un établissement viticole. Dans le principe, la culture de ces vignes fut confiée à des frères convers, dont le chef prit le titre de *magister cellararii* (maître du cellier), mais qui, dès le ^{xiv}^e siècle, furent remplacés par les plus expérimentés des vignerons de Gilly et de Vougeot, qu'on payait, en 1387, de quatre à six francs par an. Plus tard, quand l'usage de cultiver à moitié, déjà en vigueur au ^{xiv}^e siècle, fut généralement adopté dans toute la Côte, l'abbaye de Cîteaux dut subir la règle commune, avec cette différence qu'elle garda la totalité de la récolte, en payant aux vi-

gnerons leur moitié en argent sur le taux des gros fruits du bailliage de Nuits, et cela jusqu'à la Révolution.

L'abbé de Cîteaux ayant fait bâtir, en 1367, à Gilly, un château fort pour lui servir de refuge pendant les guerres, le clos de Vougeot, dont l'administration avait été jusque-là distincte, devint une dépendance de la terre de Gilly ; le *clestrel*, ou gouverneur du château, absorba le *maître du cellier* ; dès lors, et jusqu'au xviii^e siècle, on ne garda plus à Vougeot que les vins de l'année, les autres furent amenés et *enmarchiés* dans les caves du nouveau château, et la maison du Clos resta, hors le temps des vendanges, sous la seule garde d'un cellierier et de sa servante, qui, en 1386, avaient un franc de gage par an. Cette maison se composait alors d'une modeste habitation, d'une petite chapelle, d'un pressoir et d'un grand cellier. En 1551, dom Jean Loisier, abbé de Cîteaux, en démolit une partie pour faire construire le château qui subsiste aujourd'hui, mais qui resta inachevé. C'est un édifice de style sévère, composé de deux corps de logis disposés en équerre, dont la principale façade regarde le nord. L'entrée, tournée du même côté et flanquée de deux gros pavillons carrés, ne manque pas de caractère ; les portes se distinguent par une charmante ornementation du style le plus pur de la Renaissance.

Confisqué à la Révolution, le clos de Vougeot fut adjugé le 17 janvier 1791 comme bien national, avec la terre de Gilly, les Richebourg, quelques terres et d'autres vignes, à M. Focard, propriétaire à Paris, moyennant la somme de 1 140 600 francs, non compris le douzième. Le dernier des pères celleriers, dom Goblez, mourut à Dijon en 1810. Quand le général Bonaparte revint de Marengo, il passa à Dijon (18 juillet 1800). On demanda pour lui du vin de Vougeot à dom Goblez. « S'il veut du Vougeot de quarante ans, répondit le vieux moine, qu'il en vienne boire chez moi, je n'en vends pas. »

Le clos de Vougeot a eu successivement pour propriétaires MM. Focard, Tourton, Ravel et Ouvrard père, le célèbre fournisseur de l'Empire. Il appartient aujourd'hui à M. Ouvrard fils.

En 1844, M. Leclerc donnait les renseignements suivants dans son rapport au congrès des vignerons :

La *cuvèrie* forme un beau quadrilatère à cour centrale, dont les galeries ont 30 mètres de long, sur 10 de large, éclairées chacune par trois fenêtres élevées, donnant un demi-jour favorable. Trente quatre cuves de tailles différentes y sont rangées en bataille. Elles peuvent cuver à la fois 450 pièces; l'épaisseur de leurs parois n'est que de 3 centimètres, d'où l'on conclut leur ancienneté. Un couvercle descendant, à fond foré d'un seul trou, les recouvre toutes. Ces foudres, de bonne construction et bien entretenus, ont été fabriqués avec du chêne d'Allemagne, en bois de sente, et par des ouvriers rhénans.



Le clos de Vougeot.

Le *pressoir* monacal contient encore les quatre antiques pressoirs, énormes grossières machines, dont six pièces, liées tant bien que mal, composent l'arbre.

Deux celliers. l'un de 5 mètres en hauteur, l'autre de 3 mètres, peuvent recevoir 16 000 pièces. Ils ne sont point voûtés, mais le plafond est chargé de 66 centimètres de terre recouverte d'un dallage. La lumière y est facilement réglée à l'aide de volets, et l'air atmosphérique introduit par de petites fenêtres à lancette. De la sorte, les thermomètres

peuvent marquer 5 degrés centigrades en hiver et 12 degrés en été. Il est reconnu que cet usage de varier et de régler la lumière et la température est excellent.

Le Clos est planté en pinot noir. Le *chardenet* ou pinot blanc, qui, il y a vingt ans, s'y trouvait dans proportion d'un cinquième, a été successivement réduit au quinzième et le sera au vingtième. Enfin, cinq ou six cents pieds de *bureau* ou pinot gris sont disséminés dans le vignoble.

Le Clos donne 13 hectolitres par hectare en moyenne, quantité un peu inférieure à ce qui s'obtient dans la contrée. Quoiqu'il en soit, la malveillance ait pu répandre, il est visible, il est certain qu'on ne fume point; on apporte seulement quelques terres végétales et des marcs distillés, uniquement pour le provinage, qui s'opère par vingtièmes. Le sol reçoit quatre façons, suivant l'usage de la Bourgogne.

En 1838, il y eut invasion subite et désastreuse de la pyrale. Le Clos fut ravagé, et comme par privilège, car les propriétés voisines échappèrent au fléau. Un combat à outrance se livra au terrible insecte, qui ne fut vaincu qu'après six ans d'une guerre d'extermination. Chaque campagne coûta 500 fr.

La vigne du Clos-Vougeot a plus de 2000 ans et cette plantation donne sur le même terrain des produits toujours très-estimés.

A la gauche du chemin de fer, presque en face de Vougeot, on aperçoit le clocher de *Gilly-lez-Cîteaux* (555 hab.), dont M. Joseph Garnier a écrit l'histoire dans le tome premier des *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*. En 1370, les abbés de Cîteaux se firent bâtir un château dans ce village (ils en avaient acquis le prieuré au XII^e siècle). La famille de Vienne y possédait une forteresse dès 1299; de là naquirent des querelles souvent sanglantes, qui ne s'apaisèrent un instant que pour recommencer avec une nouvelle violence. En 1470, Guillaume de Vienne vendit sa forteresse à l'abbé de Cîteaux, et celui-ci s'empressa de la faire démolir. En 1599, le duc de Nemours assiégea et prit le château de l'abbaye. En 1636, les troupes impériales, qui envahirent la Bourgogne sous les ordres de Galas, l'incendièrent; il fut rebâti de 1638 à 1648, et vendu en 1791 comme propriété nationale; il appartient actuellement à M. Ouvrard.

L'abbaye de Cîteaux (voy. ci-dessous page 261) est à 11 kilomètres de la station de Vougeot. Le chemin qui y conduit traverse le bois de la Grange-Neuve. Dans la plaine, à côté de Gilly, se trouve le village de *Flagey-lez-Gilly* (285 hab.), dont le territoire, se prolongeant sur la Côte en une bande étroite entre Vougeot et Vosne, comprend le climat tête de cuvée des *Grands Écheseaux* et neuf climats de première cuvée.

Vosne (510 hab.) est situé à la droite de la voie ferrée, au pied de la Côte, au delà de la route de terre. Son vignoble comprend près de 200 hectares dont plus des trois quarts sont consacrés aux plants fins. Il est sans contredit le premier de la Côte-d'Or. « Corps moelleux, extrême finesse et bouquet élevé, a dit un juge des plus compétents, il réunit toutes les qualités désirables. » Au milieu de ses climats on a peine à établir une classification. M. Lavalley cite sous le titre de tête de cuvée : *Romanée-Conti* (1 hectare 83 ares 53 centiares), à M. Ouvrard; et *Richebourg* (4 hectares 93 ares 45 centiares), à divers propriétaires; la *Tache* (1 hectare 43 ares 5 centiares), à MM. Liger-Belair et Lausseure; la *Romanée* (83 ares 45 centiares), à M. Liger-Belair. La *Romanée-Conti*, le plus célèbre de tous ces climats, appartenait, au xv^e siècle, à la famille Croonembourg; en 1760, André Croonembourg la vendit 80 000 livres et 100 louis de chaîne à Jean-François Joly, conseiller d'État à Paris, qui l'acquitt pour le prince de Conti. Quand Louis XIV eut été opéré de la fistule, les médecins lui conseillèrent pour reprendre ses forces l'usage des vins vieux de la côte de Nuits et de Beaune; la *Romanée* rétablit promptement sa santé, L'an II de la République, la propriété du prince de Conti fut vendue à un sieur Defère, cultivateur à Paris, moyennant 112 000 livres. Avant la Révolution, le climat de la Tache appartenait au chapitre de Nuits, et les autres climats de Vosne étaient possédés en grande partie par des ordres religieux.

Le cimetière de Vosne renferme la tombe du dernier abbé de Cîteaux, François Trouvé, nommé en 1748 et mort en 1797, à Vosne, où il s'était retiré en 1791.

Aux deux tiers du remblai de Vosne, on traverse, sur un pont haut de 10^m,42, le ruisseau la *Bornue*, un des affluents de la

Vouge, puis on s'enfonce dans une tranchée longue de plus de 2 kilomètres, dont le point culminant dépasse 9 mètres, et qui ne cesse qu'à la station de Nuits.

42^e STATION. — NUITS.

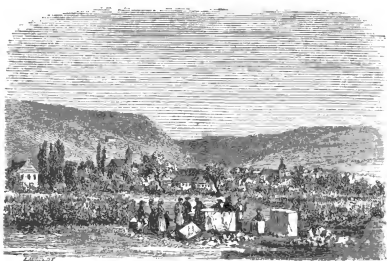
5 kil. de Vougeot. — 22 kil. de Dijon. — 337 kil. de Paris. — 175 kil. de Lyon.

Des *omnibus*, correspondant avec tous les trains, conduisent de la station à la ville, et *vice versa*: 15 c. par place, avec 10 kil. de bagage; 30 c., avec 11 à 30 kil.; 1 c. par kil. au-dessus de 30 kil.

On trouve à la station de Nuits des voitures conduisant à : *Ambigny-le-Magny* (12 kil. pour 1 fr. et 80 c.); — *Brazey* (23 kil. pour 1 fr. 25 et 1 fr.); — *Cîteaux* (12 kil. pour 90 c. et 70 c.); — *Saint-Jean-de-Losne* (28 kil. pour 1 fr. 50 et 1 fr.).

Nuits (hôtel des *Trois-Maures*), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Beaune (Côte-d'Or), est une ville de 3271 hab., située sur le Muzin, rivière qui descend du joli vallon de la Serrière. Son origine est inconnue. Elle existait au *xⁱ* siècle; car Humbert de Vergy, évêque de Paris, donna, en 1068, l'église de Saint-Julien de Nuits à l'abbaye de Saint-Pierre de Flavigny. Elle se composait alors de deux parties : Nuits-à-Val et Nuits-à-Mont. Après avoir appartenu longtemps aux sires de Vergy, elle tomba, en 1198, en la possession des ducs de Bourgogne par le mariage d'Alix de Vergy avec Eudes III, qui l'affranchit en 1212. Le roi Jean, qui réunit le duché de Bourgogne à la couronne de France, permit, en 1362, aux habitants de se fortifier, parce qu'ils avaient « estés pillés et robés tant par les ennemis de la grante compaignie des Bretons et des gens de l'arceprestre. » 33 villages avaient droit de retraite dans cette forteresse, sous les conditions de partager le service du guet et de la garde. Ses murailles, fossés et tours, la mirent, en 1569, à l'abri d'une invasion de Suisses et d'Allemands, que le prince Casimir, duc des Deux-Ponts, conduisait au secours de Coligny, et qui incendièrent les faubourgs après les avoir pillés et en avoir massacré les habitants. Mais, en 1576, assiégée par 25 000 réîtres, que commandait le même duc Casimir, elle dut capituler, et ses vainqueurs, violant leurs engagements, la pillèrent, l'incendièrent.

rent, égorgèrent une partie de ses habitants et emmenèrent prisonniers ceux dont ils pouvaient espérer une grosse rançon. En 1591, le comte de Tavannes s'en empara par un coup de main, et le duc de Nemours la reprit peu de temps après. En 1595, elle se rendit à Biron sur sa première sommation ; aussi n'eut-elle à payer que 30 écus d'or au trompette pour son droit de sommation. Ses fortifications furent souvent réparées et même augmentées au siècle suivant ; mais on cessa de les entretenir dès que, le traité de Nimègue ayant incorporé la Franche-Comté



Vue de Nuits.

à la France, elle ne fut plus une ville frontière. Elles ont été démolies pendant le *xviii^e* siècle et remplacées par des promenades. Nuits est aujourd'hui une ville ouverte, enrichie par l'industrie (manufactures de draps, vinaigrieres, distilleries, tanneries, vin mousseux, etc.), mais surtout par le commerce des vins. Elle est généralement bien bâtie ; car la plupart de ses habitants sont riches ou dans l'aisance. Toutefois, elle n'offre rien de bien intéressant à un étranger. On peut voir dans l'hôtel de ville un assez médiocre portrait d'un illustre Nuiton, François Thurot,

le Jean Bart de la Bourgogne. L'église *Saint-Symphorien* (dans le faubourg de Nuits-à-Mont) date de la fin du *xiii^e* siècle; l'intérieur renferme un triptyque peint sur bois; l'église collégiale de *Saint-Denis* a été bâtie dans les premières années du *xiv^e* siècle. Quand Henri IV eut ordonné la démolition du château de Vergy (10 kil. de Nuits dans la montagne) et de son église desservie par un chapitre, les chanoines de Saint-Denis de Vergy traitèrent avec la ville pour venir s'établir dans l'église de Nuits-à-Val (1609). L'hôpital *Saint-Laurent*, dont la fondation remonte au delà du *xiv^e* siècle, attire de loin les regards par son petit clocher en forme de dôme.

Les vignes cultivées sur le territoire de la commune de Nuits forment deux grandes divisions: les *pinots* ou *noiriens* (vignes fines) et les *gamets* (vignes communes). Les pinots occupent 240 hectares répartis en 50 climats. Nous ne pouvons pas, on le conçoit, donner ici la liste de ces nombreux climats. Le *Saint-Georges* mérite le premier rang pour la conservation, la couleur, le bouquet, la finesse, lorsqu'il a acquis l'âge nécessaire, dix à vingt ans, selon les années; viennent ensuite, pour le corps et le bouquet, les *Vaucrains*, les *Pruliers*, etc.; pour la finesse, mais avec moins de corps et de durée, les *Cailles*, les *Porrets*, les *Perrières*, *Poncières*, *Argillas*, *Thorey*, etc. Le Saint-Georges a longtemps appartenu au chapitre de Saint-Denis, qui fut fondé à Vergy, en 1023, par Humbert, archidiacre d'Autun, et Élisabeth, sa sœur. Le clos de vignes de Château-Latour, contenant 38 hectares, a été vendu récemment par adjudication 1 311 000 fr., ce qui porte à environ 40 000 fr. le prix de l'hectare.

Le **Château de Vergy** s'élevait à 7 ou 8 kilomètres au nord-ouest de Nuits, sur une montagne isolée, dont le point culminant atteint 513 mètres. On ne pouvait y arriver que d'un seul côté, par un sentier étroit, tortueux et rapide. L'époque de sa fondation est inconnue; mais, dès le *ix^e* siècle, il appartenait à la puissante maison des comtes de Châlon. Manassès, l'aîné d'une des branches de cette famille princière, à qui il échut en partage, en fit sa principale résidence et en prit le nom. Il passait pour imprenable. Aussi, en 1153, Louis VII l'offrit comme un asile assuré au pape Alexandre III, poursuivi par l'empereur

Frédéric II qu'il avait excommunié. En 1183, Hugues III, duc de Bourgogne, l'assiégea vainement pendant dix-huit mois, parce que le sire de Vergy refusait de lui rendre hommage. Le mariage d'Alix de Vergy avec Eudes III le mit en la possession des ducs de Bourgogne. Henri IV le fit démanteler en 1609. Il n'en reste aujourd'hui aucun débris important. Des fouilles ont été entreprises récemment sur l'emplacement qu'il occupait. Quant à l'illustre famille des Vergy, elle s'éteignit en 1630 dans la personne de Cleriardus de Vergy, comte de Champlitte, baron de Vaudrey, gouverneur de la province de Franche-Comté, décédé sans postérité.

L'**Abbaye de Cîteaux** est située du côté opposé à Vergy, c'est-à-dire à l'est de Nuits, dans la plaine, à 12 kilomètres. La route qui y conduit passe par *Agencourt* (172 hab.), croise, près de la *Chocelle*, une voie romaine, traverse, au sortir de la basse forêt de Cîteaux, le village de *Saint-Nicolas* (697 hab.), laisse à droite, au delà de la *ferme la Borde*, l'*étang de Porteau*, qu'une chaussée sépare de l'*étang neuf*, et enfin franchit la Vouge avant d'atteindre la célèbre abbaye. Les touristes curieux de savoir ce que fut Cîteaux, en trouveront dans le *Dictionnaire raisonné d'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, par M. Viollet-le-Duc, (t. I, Architecture monastique, pages 263 et suivantes), une description détaillée et un plan cavalier. Les bâtiments actuellement existants n'offrent aucun intérêt archéologique ; ils ont été reconstruits au siècle dernier, et il n'en reste d'ailleurs que le corps de logis qui contenait les appartements de l'abbé. Cette abbaye, fondée en 1098 par saint Robert, prit surtout un grand essor quand saint Bernard et ses compagnons vinrent s'y enfermer. « De la forêt marécageuse où vingt et un religieux avaient bâti quelques cabanes de bois, cultivé quelques coins de terre, sortirent, en moins de vingt-cinq ans, plus de 60 000 moines cisterciens qui se répandirent du Tibre au Volga, du Mançanarès à la Baltique. Ces moines, qui furent appelés de tous côtés par les seigneurs féodaux pour défricher des terres abandonnées, établir des usines, élever des troupeaux, assainir des marais, prêtèrent à la papauté le concours le plus puissant par leur union, par la parole de leurs plus célèbres chefs, à la royauté et

au peuple, par la réhabilitation de l'agriculture.... » Ajoutons que quatre des moines de cette abbaye devinrent papes — Eugène III, Grégoire VIII, Célestin IV et Benoît XII — et que 1800 monastères de religieux et 1400 monastères de religieuses en dépendaient. L'église renferme les mausolées des ducs de Bourgogne de la première race, des princes de leur famille, des plus illustres seigneurs de leur cour. L'abbaye de Cîteaux, déjà pillée et rançonnée en 1589, 1595 et 1636, fut supprimée en 1790, et presque entièrement détruite. Sous le règne de Louis-Philippe, des partisans de la doctrine de Fourier y fondèrent un phalanstère qui ne put pas prospérer. En 1849, une colonie agricole, pénitentiaire, y a été établie. Cette colonie compte actuellement 385 jeunes détenus du sexe masculin, placés sous la tutelle administrative, en vertu de l'article 66 du code pénal.

En quittant la gare de Nuits, on laisse, à gauche, le village d'*Agencourt*, et on traverse le Muzin, à 1200 mètres duquel on entre dans la tranchée de *Premeaux*. A l'extrémité de cette tranchée, on aperçoit à droite, au pied de la Côte, le village de *Premeaux* (328 hab.), dont les climats hors ligne se nomment : *aux Didiers*, *aux Forêts*, *aux Corvées*, *aux Pagets*.... Ce village exploite, outre ses vignobles justement estimés, de belles carrières de pierre. Il possède une source thermale sulfureuse qui n'est pas utilisée. On franchit le *Courtavaux* sur un pont haut de 12^m,80, et on laisse à gauche *Prissey* (104 hab.). Plus loin, apparaissent, sur la droite, les toits de *Comblanchien* (250 hab.), village où la Côte-d'Or, s'abaissant considérablement, ne produit plus des vins de première qualité.

43^e STATION. — CORGOLOIN.

6 kil. de Nuits. — 28 kil. de Dijon. — 343 kil. de Paris. — 169 kil. de Lyon.

Corgoloin (599 hab.) dépend encore du canton de Nuits, arrondissement de Beaune. Il se trouve situé à la droite de la station, entre la voie de fer et la route de terre. Son église, d'architecture romane, fut pillée et brûlée, en 1636, par les Croates de Galas, et réparée depuis. A gauche, un peu en deçà de la station, est le *château de la Chaume*.

Au sortir de la longue tranchée qui suit la station de Corgoloin, on voit à droite : *Buisson* et la *Douée*, au pied de la *montagne de Corton*, dont le sommet est couvert de bois; puis *Serrigny* (1323 hab.), qui dépend du canton de Beaune, et dont le château moderne mérite une mention; enfin plus loin, *Aloxe* (214 hab.), en avant duquel on remarque la *Chapelle de Notre-Dame du Chemin*. Jusqu'à Aloxe, la côte de Nuits ne produit plus que des vins ordinaires. Mais près de ce village commence la *côte de Beaune*. La Côte se relève brusquement, et son versant forme un magnifique et célèbre vignoble. Comme dans tous les grands crus, nul arbre, excepté quelques pêchers, n'est cultivé sur ce vignoble, dont les vins, hors ligne, rouges et blancs, sont le *Corton* proprement dit, le *clos du roi Corton*, les *Renardes Corton*, les *Chaumes* et le *Charlemagne*. « Les vins d'Aloxe, ajoute M. Laval, ont un cachet particulier qui les fait facilement distinguer des autres crus. Ce sont les vins les plus francs et les plus fermes de la côte de Beaune; ce sont ceux qui peuvent se conserver le plus longtemps, 30 ans, 40 ans et plus, dans certaines années. » Derrière Aloxe est *Pernant*, qu'on ne voit pas. Son *Charlemagne* blanc jouit d'une réputation méritée. Le climat fut donné, dit-on, par Charlemagne au chapitre de Saulieu, qui le posséda jusqu'à la Révolution.

Un peu au delà d'Aloxe, on aperçoit à peine — à l'entrée d'une vallée boisée et pittoresque qu'arrose le Rhoin, et où se trouve (4 kil. de Savigny) la célèbre fontaine connue sous le nom de la *Fontaine froide* — le village de *Savigny-sous-Beaune*, dont l'église a une abside du *xv^e* siècle. Sa population dépasse 1800 habitants. Le château, bâti au *xiv^e* siècle, démantelé pour avoir résisté à Louis XI, fut reconstruit en 1672 par le président Bouchier de Savigny. La duchesse du Maine y passa une partie de son exil en Bourgogne, après la conspiration de Cellamare. Tous les ans, au mois d'août, une foule considérable de promeneurs accourt de tous les points du département passer une journée de fête auprès de cette Fontaine froide, dont la duchesse du Maine disait : « Que ne t'ai-je à Sceaux ! » « Voyez, écrivait en 1851 M. J. Pautet, comme elle est bien cachée sous ces grands hêtres. En nous avançant dans le vallon, nous rencontrerons les ruines de l'ab-

baye de Sainte-Marguerite (8 kil. de Savigny), construction du x^v^e siècle. Il y avait là une abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fondée par les comtes de Vergy, au xi^e siècle.... En revenant, montons jusqu'à la *Roche percée*, immense arcade ogivale, ouverte par la main de Dieu dans une gigantesque muraille de rochers aux parois grises et moussues. »

En continuant à remonter la vallée, on trouve le joli village de Bouilland, puis Antheuil où l'on voit une grotte profonde d'environ 1 kilomètre.

Parmi les 650 hectares que Savigny a consacrés à la culture de la vigne, 350 produisent des vins fins. Le plus renommé de ces vins est celui des *Vergelesses* (une partie de ce climat s'appelle la *Bataillère*). Les vins de Savigny se distinguent surtout par la finesse. Ils étaient très-recherchés au siècle dernier. Quand le duc de Bourgogne passa à Dijon, le 21 septembre 1703, on lui en fit boire. La Monnoye, le spirituel satiriste de la Bourgogne, composa à ce sujet une charmante chanson en patois bourguignon, dans laquelle on remarque les vers suivants :

Ai bu, non pas dé razade
Ma de jôli cô.
Et, tan qu'ai bu, je pri gade
Qu'ai ne diso mô.
Lai pitainche éto diveigne;
Do qu'el an tati,
Lochan troi foi sé babeigne;
El a bon, fi-t-i;
A-ce du cier que tei mâne
E plu su Dijon?
C'a de Savigny vé Béane,
Li respondi-t-on;
C'a du clô de ce deigne homme
Monsieu Demigieu.
Moi, disi-t-i, je le nomme
Monsieur Demidieu.

Il but, non pas des rasades,
Mais de jolis coups,
Et, tant qu'il but, je pris garde
Qu'il ne disait mot.
La pitance était divine;
Dès qu'il en goûta,
Léchant trois fois sa babine:
Il est bon, fit-il;
Est-ce du ciel que telle manne
A plu sur Dijon?
C'est de Savigny-vers-Beaune,
Lui répondit-on.
C'est du clos de ce digne homme
Monsieu de Migieu.
Moi, dit-il, je le nomme
Monsieur Demidieu.

Après avoir, à Serrigny, franchi la Lauve, et laissé, à gauche, le bois de Lépenot, à droite, *Chorey* (360 hab.), ancienne station romaine qui possède un beau château moderne, on croise une voie

romaine, près de laquelle apparaît, à gauche, le hameau de *Gigny*. On traverse le Rhoin qui descend du fond de la vallée de Savigny ; on voit, à gauche, *Vignolle* (331 hab.), quand déjà la ville de Beaune se montre, sur la droite, au pied de ses vignobles. La station du chemin de fer a été établie à l'est de la ville, dans le faubourg Saint-Jean.

44^e STATION. — BEAUNE.

9 kil. de Corgoloin. — 37 kil. de Dijon. — 352 kil. de Paris. — 161 kil. de Lyon.

Des *omnibus*, correspondant avec tous les trains, conduisent de la station à la ville, et *vice versa*.

On trouve, à la station de Beaune, des voitures de correspondance conduisant à : *Bligny-sur-Ouche* (18 kil. pour 60 c.) ; — *Corberon* (14 kil. pour 1 fr. et 75 c.) ; — *Pommard* (5 kil. pour 20 c.) ; — *Savigny* (6 kil. pour 30 c.) ; — *Seurre* (28 kil. pour 1 fr. 25 et 1 fr.) ; — *Volnay* (7 kil. pour 30 c.). Il part aussi de la station de Beaune une voiture pour Autun, passant par la Rochepot et Nolay.

Beaune (hôtels *Brian*, de *France*, de l'*Arbre d'or*, du *Chevreuil*), chef-lieu de l'ancien bailliage de ce nom, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département de la Côte-d'Or, ville de 10 800 habitants, située sur la Bouzoise, qui prend sa source à peu de distance, fut, dans l'origine, comme Dijon, un poste militaire établi par les Romains chez les Éduens (*belno castrum*, *belna*, *belnum*). Au ^{vi}^e siècle, une ville assez importante s'était déjà formée autour de ce *castrum* ; elle devint le chef-lieu du *pagus Belnensis*. Les Sarrasins la brûlèrent au ^{viii}^e siècle. Elle se releva de ses ruines, car elle avait des comtes au siècle suivant. Son comté appartenait alors aux sires de Vergy. *Manassès I^{er}* le réunit à ceux de Dijon et de Châlon, qu'il possédait déjà. Elle passa plus tard aux dauphins du Viennois ; et le duc de Bourgogne, Hugues III, l'incorpora, en 1227, à son duché, mais, dès 1203, la ville avait obtenu, du duc Eudes III, une charte de commune au prix de 200 marcs d'argent par an. Dès lors son industrie, devenue libre, prit des développements considérables. Ses fabriques de drap étaient surtout renommées, les eaux de la Bouzoise et de la fontaine de l'Aigue, y étant très-

propres à la teinture des étoffes, surtout pour l'écarlate. On y trouvait aussi d'habiles ouvriers en fer et en acier, dont les produits étaient recherchés. En vain la famine et la peste décimèrent, à diverses époques, sa population ; en vain les Tardvenus la pillent vers 1365 ; en vain un incendie la détruit presque entièrement en 1401 ; grâce à son industrie et à son commerce, elle se rebâtit, et se repeuple en peu de temps.

En 1478, après la mort de Charles le Téméraire, Beaune se jeta dans le parti de la princesse Marie. Assiégée par Charles d'Amboise, elle résista énergiquement pendant cinq semaines, car elle était bien fortifiée ; mais elle se vit enfin obligée de capituler et de payer 40 000 écus. Elle perdit en outre le parlement qui y avait été établi dès 1310, et qui fut transféré à Dijon. Enfin, pour la mettre à l'abri d'un coup de main, car les partis autrichiens et comtois faisaient souvent des incursions dans la province, Louis XI y construisit un château fort assez semblable à celui de Dijon, et terminé sous Louis XII. Si cette forteresse la protégea contre les incursions des Impériaux, elle attira sur elle de grands malheurs à l'époque de la Ligue. En effet, Mayenne, à qui le traître d'Épernon l'avait livrée, en fit le centre de ses opérations en Bourgogne. « Qui m'ôteroit Beaune, disait-il, feroit autant que si on m'arrachoit le cœur. » Mais en 1595, les Beaunois se révoltèrent contre la tyrannie des ligueurs, qui devenait insupportable. Une lutte sanglante s'engagea dans les rues de la ville. Les insurgés, d'abord vainqueurs, puis vaincus, allaient succomber, lorsque heureusement Biron, qu'ils avaient appelé à leur secours, arriva avec un corps de troupes. Les ligueurs, renfermés dans le château, refusèrent de se rendre. Il fallut employer la force pour les réduire. Le siège dura six semaines ; enfin ils capitulèrent au moment où l'assaut allait être livré. Henri IV fut si content d'apprendre cette nouvelle, qu'il fit chanter un *Te Deum* à Notre-Dame et à Vincennes, et qu'après avoir confirmé tous les privilèges des Beaunois, il les exempta d'impôts pendant six ans. Enfin, quand Biron, qui avait été nommé gouverneur de Beaune, eut payé de sa tête ses trahisons, les Beaunois demandèrent au roi la démolition de leur château ; il fut rasé en 1602. A dater de cette époque, l'histoire de Beaune ne se distingue

plus de l'histoire générale de la France. La révocation de l'édit de Nantes porta à son industrie un coup dont elle n'a jamais pu se relever. 200 familles calvinistes, celles qui faisaient le commerce de la draperie, furent forcées de s'expatrier; plus de 2000 ouvriers restèrent sans ouvrage. Depuis 1849-50, l'établissement du chemin de fer lui a été presque aussi fatal. Sa population qui, en 1846, était de 13 600 âmes, n'est pas aujourd'hui de 10000 (9700). Si l'on y joint la population des deux hameaux de Gigny et de Chalanges, on aura un total de 10800 habitants. Des années d'abondance pourront seules arrêter l'émigration des ouvriers tonneliers et alimenter les différentes industries qui se rattachent à celle des vins.

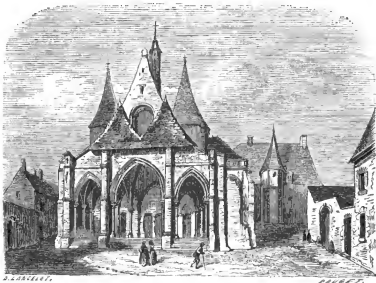
Si Beaune a démoli sa forteresse, elle a eu du moins le bon esprit de conserver ses remparts, qu'elle a transformés en promenade, et dont les fossés sont devenus d'excellents potagers. C'est actuellement une ville de bourgeois, ou plutôt de négociants en vins, et de tonneliers, convenablement bâtie, calme, propre, bien arrosée, sans originalité et sans caractère, il est vrai, mais digne cependant de la visite de tous les étrangers, qui ne regretteront pas de s'y être arrêtés quelques heures quand ils y auront admiré Notre-Dame, l'hôpital, le tableau de Van Eyck et la statue de Monge.

En sortant de l'embarcadère du chemin de fer on trouve une rue récemment percée qui mène à la porte Saint-Jean, ouverte entre deux tours dont il reste encore d'intéressants débris. La rue du Château conduit à la rue de la Charité et à la rue des Tonneliers, qui sont parallèles et qui vont se terminer : la première, à la rue de l'Île, la seconde, à la place Monge, ornée de la statue de Monge et dominée par le beffroi. La rue Saint-Pierre et la rue Monge aboutissent à la place de la Halle, près de laquelle s'élève l'hôpital. Après avoir visité l'hôpital, on peut gagner — par la place de la Halle, la place Fleury et la rue de la Fontaine — la place du Tribunal, sur laquelle se trouve l'église Notre-Dame, à deux ou trois minutes de la place Monge. Il faut espérer que le grand bâtiment qu'on appelle le *Tribunal*, et qui masque la Collégiale, sera bientôt démoli. Le nouveau palais de justice en face de la nouvelle prison cellulaire est déjà

fort avancé. On peut donc en très-peu de temps visiter les principales *curiosités* de Beaune qui vont être décrites. Si l'on prend, à la place Monge, la rue de l'Île que continue la Grande-Rue, on atteint bientôt la porte Saint-Nicolas, en laissant à dr. l'hôtel de ville, à g. le collège. A g., au delà de la porte Saint-Nicolas, se trouve la promenade des Buttes; sur la dr. est le jardin anglais.

L'église collégiale **Notre-Dame** de Beaune est un mélange de construction de toutes les époques, depuis le *xii^e* siècle jusqu'à nos jours. La partie la plus ancienne et la plus importante de cet édifice, c'est-à-dire les nefs et une portion du chœur, est du commencement du *xiii^e* siècle. « La cathédrale d'Autun servit alors, il n'y a pas à en douter, a dit M. Viollet-le-Duc, de modèle aux églises de Beaune et de Saulieu, et Notre-Dame de Beaune a cela de très-curieux, qu'elle est restée plus complète que son modèle. En effet, outre sa nef, elle a conservé, sur son transept, une belle tour peu postérieure à la construction primitive, et un chœur presque entier, avec son bas côté et ses chapelles circulaires : tout cela empreint d'un grand caractère d'unité et construit en matériaux indestructibles. Au *xiii^e* siècle, il est à présumer que les premières travées de la nef furent détruites par une cause quelconque; car on les reconstruisit alors suivant la donnée primitive; mais cette copie resta bien au-dessous du modèle. Un porche admirable et trois portails, richement sculptés, furent alors élevés en avant de l'ancienne façade occidentale, et deux clochers bâtis du même côté sur les premières travées des bas côtés. Ces constructions demeurèrent inachevées. Des combles provisoires durent être, tant bien que mal, posés sur les voûtes du porche et sur les murs des deux clochers. Précédemment peut-être, ou lors de la reconstruction des premières travées de la nef, ce qui est plus probable, les murs du transept et de la nef elle-même furent surélevés afin de pouvoir porter une charpente destinée à remplacer la couverture primitive, posée à même sur les voûtes. La grosse tour carrée du transept, ainsi que la coupole intérieure, n'a certainement été bâtie qu'à l'époque de la surélévation de la nef. Ainsi cette tour ne peut être antérieure au commencement du *xiii^e* siècle, et

la présence des pilastres cannelés qui décorent son soubassement indique seulement jusqu'à quel point les traditions antiques avaient, dans le voisinage d'Autun, conservé de force. L'influence du style ogival se fait cependant sentir dans le second étage de cette tour, quoique ce second étage ait été sans aucun doute bâti immédiatement après le premier. Cette sorte de soudure du style antique au style gothique, bien qu'elle soit faite ici assez grossièrement, il faut l'avouer, est cependant fort cu-



Notre-Dame de Beaune.

rieuse à observer, et la tour de Beaune est, sous ce rapport, un monument du plus haut intérêt.

« Au xiv^e siècle, les voûtes en berceau ogival de la grande nef, n'étant maintenues que par des contre-forts plats posés sur les retombées des arcs des bas côtés, commencèrent probablement à pousser les murs au point de nécessiter la construction d'arcs-boutants. On en éleva deux au nord et deux au midi, pour maintenir les deux premières travées de la nef; les trois dernières travées restèrent abandonnées à la poussée de la voûte. Huit arcs-

boutants furent aussi construits à cette époque pour maintenir les angles de la grosse tour. Enfin, au ^{xiv}^e siècle, on refit à neuf il est difficile de s'expliquer pourquoi, toute la partie haute du chœur, dont l'unité se trouve ainsi détruite.

« A Beaune, comme à Autun, le ^{xv}^e siècle plaqua, aux deux bas côtés de la nef, de mauvaises chapelles irrégulières, mal bâties et de l'aspect le plus misérable ; mais à la fin de ce siècle furent faits les six beaux vantaux en bois qui décorent les trois grandes portes occidentales.

« L'époque de la Renaissance construisit la première chapelle du bas côté sud, fort jolie d'ailleurs et bien conservée ; la fenêtre qui l'éclaire est encore défendue par une grille en fer, du ^{xvi}^e siècle, très-curieusement travaillée. La tribune de l'orgue date aussi du milieu de ce siècle.

« Le ^{xvii}^e siècle couvrit la grosse tour du transept d'un dôme en bois surmonté d'un campanile, à la place de la flèche en pierre, qui n'avait peut-être jamais été achevée. Quant au ^{xviii}^e siècle, il enveloppa les colonnes du chœur de cannelures en chêne, sculpta, en manière de palmes, les feuilles de leurs chapiteaux, et enleva le trumeau de la grande porte occidentale. La révolution de 1793 laissa aussi sur l'église de Beaune bien des traces de son passage : d'abord (chose à jamais regrettable), tous les bas-reliefs et toutes les statues des trois grandes portes du porche furent non-seulement brisés, mais grattés à vif, *bou-chardés* et *ravalés* avec le plus grand soin ; un autel en marbre, donné à l'église par la duchesse Mathilde de Turenne, femme de Hugues II, duc de Bourgogne, fut détruit et dispersé. Un morceau du retable de cet autel, représentant au trait gravé en creux la Vierge avec l'enfant Jésus, et la duchesse Mathilde à ses pieds, a été conservé et religieusement replacé dans le chœur. Hugues II mourut en 1140 ou 1141 ; par conséquent, cet autel était de la fin du ^{xi}^e siècle ou du commencement du ^{xii}^e, et contemporain des parties les plus anciennes de l'église.

« Une belle sacristie et une portion d'un cloître du ^{xiii}^e siècle existent encore à l'extrémité sud du transept, ainsi qu'une petite chapelle très-singulière suspendue sur un passage, le long des bas côtés du chœur. La voûte de cette petite chapelle a malheu-

reusement été refaite assez maladroitement, il y a peu d'années, et des balustres ont remplacé l'ancienne ouverture en dalles. Enfin, outre le bâtiment de la sacristie, qui est assez bien conservé, et dont les étages supérieurs sont du ^{xv}^e siècle, il y a, dans le mur du jardin du presbytère, une jolie porte du ^{xiii}^e siècle qui, autrefois, devait donner entrée dans le cloître. »

Bien qu'elle ait été bâtie avec d'excellents matériaux, à l'exception des murs des chapelles, ce curieux monument exige impérieusement de très-importantes restaurations. La grande charpente de la nef est pourrie; les murs de la nef tombent; la toiture des bas côtés et des chapelles laisse filtrer l'eau.

L'église de Notre-Dame de Beaune possède une très-belle tapisserie du ^{xv}^e siècle, restaurée en 1852, et représentant les différentes scènes de la vie de la sainte Vierge, et un tableau de Lebrun, *Adoration du Sacré-Cœur*, où l'on voit une foule d'anges de toute sorte : têtes ailées, mi-corps, et corps entiers. Cette toile est assez mal placée dans une chapelle latérale où elle manque de jour. Quelques autres tableaux, placés à perte de vue au-dessus des piliers de la nef, ont une certaine réputation locale; on a cru y reconnaître, entre autres, un Crayer. Deux chapelles contiennent de beaux bas-reliefs du style de la Renaissance, provenant de l'ancienne église Saint-Pierre démolie en 1793.

Près de Notre-Dame, on remarquera le pignon pittoresque de l'ancien bâtiment du chapitre. Cette construction semble dater de la fin du ^{xiii}^e siècle.

L'hôpital de Beaune, « qui ressent plutôt un château royal que le logis des pauvres, » selon l'expression d'un auteur du ^{xv}^e siècle, fut fondé, en 1443, par Nicolas Rollin, chancelier de Bourgogne. Louis XI, qui n'aimait pas Rollin, dit, en voyant cette maison : « Il était bien juste que celui qui a fait tant de pauvres pendant sa vie leur préparât un asile avant de mourir. » Cet hôpital, qu'ont enrichi de nombreuses donations, est desservi, depuis sa fondation, par des sœurs de l'ordre du Saint-Esprit, fondé en Flandre. « Rien ne rappelle mieux les miniatures du ^{xv}^e siècle et n'est plus frappant, disait M. Victor Petit au congrès archéologique de 1852, tenu à Dijon, que de voir ces sœurs dans leur grand costume blanc (il est blanc pendant l'été

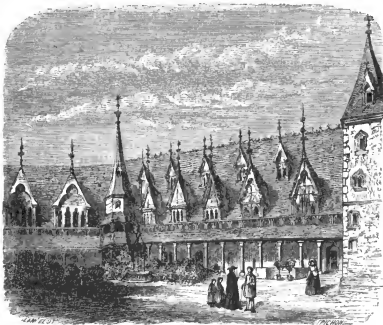
et bleu pendant l'hiver) tout empreint encore de la forme que lui a donnée le moyen âge, au milieu de la vaste et admirable construction, toute du moyen âge aussi, que fondèrent Nicolas Rollin et sa femme. »

La porte d'entrée de l'hôpital de Beaune, avec le charmant pendentif qui la protège contre la pluie, toit à trois arcades, à remparts garnis de feuilles frisées en plomb, avec épis blancs, dont trois portent des statuettes, n'a pas besoin d'être signalée aux amateurs. Les restaurations qui y ont été faites il y a quelques années ne laissent rien à désirer. La cour intérieure, mélange pittoresque de l'architecture flamande et de l'architecture mauresque, offre surtout un aspect saisissant. Une double galerie de bois ouverte dessert les salles. Au-dessus de la plus haute se dressent de vastes lucarnes couronnées de hauts pignons, que terminent des girouettes en plomb et que décorent de fines découpures également en plomb. Une dentelure d'épis en plomb orne l'arête du toit¹. Enfin, le clocher s'harmonise, par sa forme, son ornementation et sa légèreté, avec ce gracieux ensemble. Malheureusement, il y a quelques années, le conseil administratif de l'hospice a autorisé la construction de deux tourelles qui masquent, au dedans de la cour, le toit du grand corps de logis parallèle à la rue. « Ces deux bâtiments parasites, savez-vous pour quel motif on les a bâtis ? s'écrie M. de Caumont dans un accès d'indignation bien légitime (*Bulletin monumental*) : parce que le service du réfectoire n'est pas commode ! Celui qui me parlait ainsi était le garçon chargé du service de la salle à manger ; il louait fort l'exécution de ce projet, au moyen duquel il aurait un peu plus de place pour ses assiettes. »

On visitera avec intérêt, dans l'hôpital de Beaune : la grande salle des malades, dont le fond est terminé par une chapelle précédée d'une grille en bois qui forme un jubé (c'est dans cette salle que fut placé primitivement le tableau de Jean de Bruges) ; — la salle Saint-Hugues, décorée de grandes peintures murales

1. La plupart de ces *plomberies* ont été copiées par M. Lassus, qui s'en est servi pour la restauration de la Sainte-Chapelle de Paris, et qui a retrouvé dans les combles de l'hôpital de Beaune les anciens moules en pierre.

datant de 1682; — la cuisine, avec sa belle et large cheminée à linteau de pierre vigoureusement profilé; ses crémaillères et ses chenets en fer, ouvrage datant des dernières années du x^v siècle. Mais ce que les étrangers viennent surtout admirer à l'hôpital de Beaune, c'est le tableau de Van Eyck (Jean de Bruges), représentant le Jugement dernier, et donné à l'hôpital par son fondateur, le chancelier Rollin. Ce chef-d'œuvre, *découvert*, on



L'hôpital de Beaune.

peut le dire, il y a quelques années, par M. Canat de Châlon — les administrateurs de l'hospice et les religieuses ignoraient complètement son mérite — a malheureusement été barbouillé d'une manière odieuse au commencement de ce siècle. Pour cacher la nudité entière d'une multitude de petites figures (les bons et les méchants), qui venaient comparaître au jugement dernier, on a étendu par-dessus une couche de couleur brune, à l'aide d'un mauvais pinceau. Espérons qu'un jour, malgré l'avis

contraire du congrès archéologique de 1852, on enlèvera cette couche de couleur. Du reste, cet admirable tableau, divisé par panneaux qui se ferment facilement les uns sur les autres, est maintenant conservé avec le plus grand soin. Divers portraits historiques ornent la salle du conseil qui le contient. On y voit aussi une belle tapisserie du *xv^e* siècle, semée d'écussons, de devises et d'allégories, qui se rapportent aux fondateurs de l'hôpital. La salle voisine renferme les archives; son beau carrelage est remarquablement conservé. Avons-nous besoin, avant de quitter l'hôpital, de constater qu'il est admirablement tenu?

L'église *Saint-Nicolas*, qui s'élève à l'entrée du faubourg de ce nom, sur la route de Dijon, date du *xiv^e* siècle. Son clocher paraît avoir été copié sur la tour du transept de Notre-Dame, et se termine par une flèche carrée en pierre. La porte *Saint-Nicolas* a remplacé, au *xviii^e* siècle, la porte fortifiée du *bourg neuf*. Au faubourg *Saint-Jacques*, on peut visiter encore le portail de l'ancienne *chapelle des Templiers*. C'est dans cette chapelle que Jacques de Molay, le dernier grand-maître, a été admis à faire partie de l'ordre.

L'ancien *hôtel de ville*, bâti de 1427 à 1440, a été démoli en 1795. Il n'en reste que le *beffroi*, destiné aujourd'hui à l'horloge publique. C'est une haute tour carrée, surmontée d'une toiture aigue, d'une lanterne et de petits clochetons, dont l'ensemble offre un aspect pittoresque. On y distingue encore les écussons de France, de Bourgogne et de Notre-Dame de Beaune.

Depuis 1858 un télégraphe électrique est établi dans une des salles de l'hôtel de ville.

A quelques pas seulement de ce beffroi on a érigé, en 1849, sur une place assez vaste, une statue en bronze dont le piédestal porte cette inscription :

A
GASPARD MONGE
SES ÉLÈVES
ET
SES CONCITOYENS
MDCCCXLIX.

Le célèbre mathématicien Monge, mort en 1818, est né à

Beaune, le 10 mai 1746, comme le rapporte une inscription placée sur la maison où sa mère lui donna le jour. Sa statue passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages de Rude.

On trouve encore, dans certains quartiers de Beaune, de jolies maisons de la Renaissance. Nous signalerons surtout la cour de la maison de la place Monge, 20, occupée par M. Lambert, imprimeur (ancien hôtel des de La Mare).

La *bibliothèque publique*, établie dans les bâtiments d'un ancien couvent, possède plus de 30 000 volumes et manuscrits. On y a réuni des fragments de sculpture romaine, trouvés dans le territoire de Beaune, des objets d'art divers, des dessins et des antiquités du moyen âge. En 1856, ce musée naissant s'est enrichi, disait le *Journal de la Côte-d'Or*, d'un muscle du bras de Jean sans Peur, d'un fragment du cuir de bœuf dans lequel fut roulé son corps, et d'un reste de la robe de chartreux dans laquelle il fut enseveli à Dijon, dans l'église des religieux de cet ordre. « Quelques restes d'aromates qui ont servi à l'embaumement sont parfaitement conservés, après un séjour de plus de quatre siècles dans les entrailles de la terre. Il en est de même des cheveux du duc, qui ont gardé leur couleur. »

Les *archives*, conservées à l'hôtel de ville et mises en ordre par M. Garnier, sont fort riches. On y voit la charte d'affranchissement de la commune en 1203.

De l'ancien château fort, démantelé par Henri IV, il reste encore les deux énormes *tours* rondes dont nous avons déjà parlé et qui gardaient la porte extérieure, démolie seulement en 1829.

Mentionnons seulement les promenades appelées les *buttes* et le *jardin anglais*. Ces promenades n'ont rien de très-curieux pour les étrangers, qui verront cependant avec plaisir de beaux platanes sur les remparts, et particulièrement le rempart des *Dames*, auquel on arrive par un double escalier du bastion des *Lions* (style Louis XV). Ce rempart tire son nom du voisinage de l'ancienne abbaye royale des *Dames du Lieu-Dieu*. Le bastion a dû le sien à deux pilastres surmontés de lions supportant des écussons autrefois armoriés ¹.

1. Les armoiries de la ville de Beaune représentaient autrefois une Vierge d'ar-

Le vignoble de Beaune est l'un des plus importants de la Bourgogne; il occupe une superficie de 1050 hectares, dont 500 au moins sont consacrés à la culture du pinot, et qui, dans les années abondantes, peuvent produire de 25 à 30000 hectolitres de vins fins. « L'étude particulière des principaux climats de ce vignoble présente, dit M. Laval, des difficultés presque insurmontables. Les climats sont en général très-étendus, et ont, par conséquent, des qualités différentes dans leurs différentes parties; puis la propriété est extrêmement divisée; un très-petit nombre de propriétaires font des cuvées d'un seul climat; la plupart obtiennent des vins d'une grande valeur en réunissant des récoltes des parcelles éloignées. » Parmi les vins de tête de cuvée, M. Laval cite les *Fèves*, les *Grèves*, les *Cras*, et les *Champs Pimonts*. Avant la Révolution, la plus grande partie des vignobles de Beaune appartenait à l'abbaye de Cîteaux, au chapitre de Notre-Dame, aux chartreux, aux carmélites et à l'ordre de Malte.

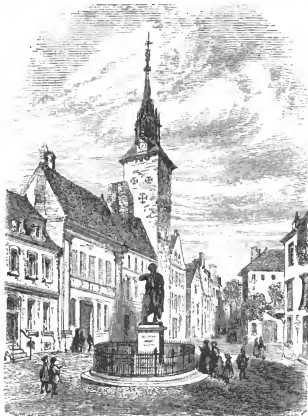
Après avoir, au delà de la station de Beaune, traversé sur des ponts-viaducs les routes aboutissant aux faubourg Saint-Jean et de la Madeleine, on franchit, au faubourg Perpreuil, la Bouzoise sur un viaduc haut de huit mètres, et de dix arches en plein cintre (l'une de 6 mètres, les autres de 4^m,70 d'ouverture). On laisse à gauche *Montagny-lez-Beaune*, et bientôt on aperçoit à droite, au pied de la Côte, à côté d'un vallon arrosé par l'Avant-Dheune, **Pommard** (1166 hab.), village qui cultive 330 hectares de plants fins, et dont un grand nombre de climats — les *Arvelets*, les *Rugiens*, le *Clos de la Commareine*, les *Épenots*, la *Refène*, les *Fremiers* qui s'étendent sur Volnay, etc. — méritent d'être classés au premier rang. Nos aïeux qualifiaient les vins de Pommard de *loyaux*, *vermeils* et *marchands*. Le plus grand nombre des vignes de Pommard appartenait, avant la Révolution, à des princes ou à des ordres religieux.

On remarque à Volnay une petite chapelle connue sous le nom de *chapelle de Volnay*, visitée avec intérêt par les anti-

gent sur un champ d'azur, avec l'Enfant-Jésus tenant du raisin. La devise était *Causa nostra lætitiæ*; mais comme il y avait équivoque entre la Vierge et le raisin, on changea l'exergue en celle-ci : *Urbis et orbis honor*.

quaires. Sur sa façade se lit en lettres gothiques une longue invocation. On y dit des messes pour les pèlerins qui viennent y chercher la guérison de leurs maladies.

Volnay possède en outre une petite église gothique, dont l'intérieur remarquable est orné de quelques bons tableaux



Statue de Monge, par Rude.

anciens; des eaux d'excellente qualité; des sources abondantes et qui ne tarissent jamais.

Pommard dépassé, on laisse à gauche *Bligny* (844 hab.), puis on remarque à droite, à mi-côte, un village non moins connu que Pommard dans le monde entier; c'est **Vollenay** ou Volnay

(589 hab.), qui cultive 215 hectares de plants fins. Ses vins ont plus de finesse et de bouquet que ceux de Pommard. Tous les crus de premier ordre, et ils sont nombreux, ont à peu près la même valeur. On distingue surtout les *Caillerets* et les *Champans*. On dit dans le pays :

Qui n'a pas de vignes en Cailleret,
Ne sait ce que vaut le Volnay.

Nous ne pouvons que répéter ici, au sujet du vignoble de Volenay, ce que nous venons de dire en parlant des vignobles de Pommard. Ses nombreux crus ont à peu près la même valeur. Le roi, des princes, des abbayes, des prieurés, en possédaient autrefois la majeure partie.

On laisse à gauche *Tailly* (167 hab.) avant Meursault.

45^e STATION. — MEURSAULT.

7 kil. de Beaune. — 44 kil. de Dijon. — 359 kil. de Paris. — 153 kil. de Lyon.

Des *omnibus*, correspondant avec tous les trains, conduisent de la station au village de Meursault et *vice versa*. 15 c. par place avec 10 kilog. de bagages; 50 c. avec 11 à 30 kilog.; prix doublés de minuit à 6 h. du matin.

Meursault (2178 hab.) est un gros bourg situé à 2 kilomètres du chemin de fer au delà de la route de terre et près de l'entrée d'une jolie vallée que remonte la route de Beaune à Autun et qui, jusqu'à la Rochepot, où cette route se relie à celle de Chagny, contient les villages de *Monthelie* (en face de Meursault), d'*Auxey*, de *Petit-Auxey* et de *Melin*. Il est fort ancien. Son château, démoli en partie par l'ordre de Louis XI, en 1478, fut démantelé en 1633. Une belle maison de campagne a été bâtie sur son emplacement. Son église, dont le clocher de pierre rappelle celui de Saint-Philibert, de Dijon, a été récemment agrandie et restaurée par M. Petit, de Dijon. A l'*hôpital de Meursault* (hameau situé en avant du bourg), on voit encore les derniers débris d'un hospice bâti dans le style byzantin.

Meursault cultive, sur 320 hectares consacrés aux plants fins, plus de 150 hectares en pinot blanc. Il produit donc tout à la fois des vins rouges et des vins blancs. On cite surtout parmi

ses vins rouges : les *Sautenots du milieu*, et parmi ses vins blancs les *Perrières dessus et dessous*. Ces vins blancs ou rouges ne peuvent être comparés qu'avec les premières cuvées des meilleurs vignobles.... « Les Sautenots sont des vins fermes, corsés, d'une belle couleur, riches en alcool, se conservant bien, et offrant une franchise remarquable. »

La station de Meursault dépassée, on voit à gauche dans la plaine *Corcelles-les-Ares* (519 hab.). On traverse une tranchée au delà de laquelle on aperçoit à droite *Puligny* (1162 hab.), qui récolte ce vin blanc de **Montrachet**, dont M. de Cussy disait : « Montrachet! cher Montrachet! divin Montrachet! le premier, le plus fin des vins blancs que produit notre riche France! toi qui es resté pur et sans tache entre les mains de ton honorable propriétaire M. le marquis de la Guiche. » Le climat de Montrachet est situé en partie sur le territoire de Puligny et en partie sur celui de Chassagne. La partie moyenne, connue sous le nom de *vrai Montrachet* ou simplement de Montrachet, est celle qui donne les vins les plus exquis, mais elle ne se compose que de quelques hectares. Le vin de Montrachet est donc fort rare. Dans les bonnes années, le commerce le paye 2000 fr. la queue. Avant la Révolution, ce vignoble appartenait presque entièrement à la famille Clermont-Montoison.

Au delà de Puligny, on laisse à droite *Corpeau* (359 hab.), que traverse la route de terre. A gauche on aperçoit *Chaudenay* (852 hab.), qui appartient au département de Saône-et-Loire. Mais *Chassagne* (918 hab.) attire déjà l'attention sur la droite. C'est un long village, privé d'arbres et d'eau comme tous les villages de la Côte, et qui s'étale au-dessus de ses vignobles. Ses meilleurs vins sont le *Montrachet* (blanc), et le *clos Saint-Jean* (rouge), le *clos Pitois* (rouge), et la *Boudriotte* (rouge). On traverse successivement la route de terre, la petite Dheune et la grande Dheune (pont biais de 3 arches ayant chacune 8 mètres d'ouverture et haut de 7 mètres), puis on laisse à gauche une partie de la ville de Chagny, avant de s'arrêter dans la gare. La route de terre et la petite Dheune forment les limites des départements de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire.

46^e STATION. — CHAGNY.

8 kil. de Meursault. — 52 kil. de Dijon. — 367 kil. de Paris. — 146 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Chagny des voitures de correspondance conduisant à — : *Autun* par Saint-Léger (44 kil. en 4 h. 20 min. pour 3 fr. 50 c., 3 fr. et 2 fr. 50 c.); — *Blanzay* (41 kil. pour 4 fr. 50 c., 4 fr. et 3 fr.); — *Conches* (19 kil. pour 1 fr. 75 c. et 1 fr. 50 c.); — le *Creuzot* (33 kil. en 3 h. 15 min. pour 2 fr. 75 c. et 2 fr.); — *Decize* (8 kil. en 1 h. pour 75 c. et 60 c.); — *Digoin* (pour 8 fr. 50 c., 8 fr. et 7 fr.); — *Génélard* (61 kil. en 6 h. pour 5 fr. 50 c., 5 fr. et 4 fr.); — *Montceaux* (46 kil. pour 5 fr., 4 fr. 50 c. et 3 fr. 50.); — *Monchanin* (33 kil. pour 3 fr. 75 c., 3 fr. et 2 fr. 50 c.); — *Saint-Berain* (20 kil. pour 2 fr. et 1 fr. 50 c.); — *Saint-Émiland* (27 kil. pour 2 fr. 50 c. et 2 fr.); — *Saint-Léger* (13 kil. pour 1 fr. 25 c. et 1 fr.); — *Santenay* (5 kil. en 30 min. pour 40 et 30 c.)

Chagny (hôtel de l'*Artichaut*), chef-lieu de canton de Saône-et-Loire, arrondissement de Châlon, est une ville de 2875 hab., située entre le canal du centre et la Dheune, qui la sépare du département de la Côte-d'Or. De nombreuses routes la traversent : les routes impériales de Paris à Chambéry, de Moulins à Bâle, les routes départementales de Montcenis et de Mâcon, sans compter divers chemins de grande communication. Le chemin de fer y a établi une gare dont l'importance s'accroît de jour en jour et qui est classée maintenant dans la première catégorie parmi les gares de la ligne de Paris à Lyon. Le **Canal du centre** lui apporte les produits du Creuzot, les bois, la houille, les minerais, les briques réfractaires, les plâtres de la vallée de la Dheune et du Charolais. Ce canal, appelé dans l'origine le canal du Charolais, relie la Saône à la Loire par la Dheune et la Bourbince. Il a sa double embouchure : d'une part dans la Saône à Châlon, d'autre part dans la Loire à Digoin. Il est alimenté à son bief de partage, situé à Monchanin, par 12 réservoirs, et sur ses versants par 2 autres réservoirs et 14 prises d'eau secondaires. Proposé sous François I^{er}, adjugé en 1613 et en 1642, commencé en 1665, interrompu en 1667, repris en 1781, il fut achevé en 1793. Il avait coûté plus de 11 millions. Depuis, de longs et

coûteux travaux l'ont considérablement amélioré, mais il exigerait encore d'importants sacrifices. Sa longueur totale, y compris la rigole de Torcy, est de 121 737 mètres, dont 48 210 mètres sur le versant du Rhône, 4045 pour le bief de partage, 4878 pour la rigole de Torcy, 64 604 sur le versant de la Loire. La pente totale est de 209^m,01 entre les deux points extrêmes; 138^m,38 rachetés par 51 écluses sur le versant de la Saône, et 77^m,63 rachetés par 30 écluses sur le versant de la Loire. Le tirant d'eau est fixé à 1^m,10. La charge moyenne est de 85 tonnes, la charge maximum de 120 tonnes. Le halage se fait à bras d'hommes exclusivement (de 650 à 800 mètres par heure). En 1853, le tonnage a été de 263 257 fr., et la recette totale s'est élevée à 563 636 fr. 36 c., y compris 12 248 fr. 95 c. non perçus pour céréales. Ce canal est du reste menacé d'une redoutable concurrence : un chemin de fer qui lui sera presque parallèle doit relier Chagny à Paray-le-Monial. L'ouverture de ce chemin de fer ne fera toutefois qu'augmenter la prospérité de Chagny, dont l'avenir commercial paraît assuré. En outre, d'importantes usines ne peuvent manquer de s'y établir pour profiter non-seulement de ces divers moyens de transport, mais des forêts, des mines de houille, des mines de fer, des carrières de pierre et de plâtre, des carrières de sable propre à la fabrication du verre, qui se trouvent agglomérées dans un rayon peu éloigné.

L'histoire de Chagny ne rappelle qu'un grand événement historique. Les compagnies franches appelées les *écorcheurs* ou *tard-venus*, qui ravagèrent successivement différentes provinces de la France, y établirent en 1365 leur quartier général, et campèrent sur la plaine, du côté de Châlon. On ne savait comment débarrasser le royaume : les exterminer, c'était impossible; les mettre aux prises les uns avec les autres, on n'y pouvait songer, car elles se fussent ménagées réciproquement pour éterniser la guerre; les prendre toutes à la solde du roi, on n'eût point arrêté leurs déprédations; les ressources du pays, d'ailleurs, ne le permettaient pas. Un seul moyen était praticable; il fallait les faire sortir du territoire en les entraînant dans quelque grande expédition militaire. Charles V résolut de délivrer la

Castille du joug de Pierre le Cruel. Il paya, avec l'aide du pape, la rançon de Duguesclin, alors prisonnier des Anglais, qui ne le relâchèrent pas à moins de 100 000 fr. ; en échange de sa liberté, Duguesclin s'engagea à persuader aux chefs de bandes de le suivre en Espagne.

« Messire Bertrand, raconte le poète Cuvelier, fit demander aux principaux chevetaines des brigands un sauf-conduit par son héraut, et il alla les visiter dans leurs quartiers de Chagny. Amis et ennemis lui firent grande fête, le régalerent « du meilleur » et l'ouïrent volontiers. » Il faut lire, dans le poème de Cuvelier, la harangue originale et naïve de Duguesclin (à partir du vers 7117).

Ils ont *ars* (brûlé) maint moutier, mainte belle maison,
Occis femmes, enfants, — grande destruction —
Robé (volé) vaches, chevaux et pillé maint chapon.
Et bu vin sans payer et robé maint mouton,
Et Emblé (volé) maint *joiel* à tort et sans raison,
Calices de moutiers, argent, cuivre, laiton.

Bref, après leur avoir reproché tous leurs crimes (je passe les plus odieux sous silence), il leur promit 200 000 florins de la part du roi et autant de la part du pape, avec l'absolution de leurs péchés et le salut de leurs âmes par-dessus le marché, sans oublier le riche butin qui les attendait au delà des Pyrénées. Ils se laissèrent attendrir, et le traité fut conclu sur-le-champ.

Chagny a eu jadis un *château fort*. Il n'en reste qu'une tour, que représente notre dessin, et qui sert actuellement de prison. Son *château moderne*, dont la coupole orientale attire de loin les regards, a été bâti à la fin du siècle dernier, par Louis-Claude de Clermont-Montoison, sur les dessins de l'architecte Gauthey. Il tombe aujourd'hui en ruines. Il est occupé par des religieuses qui instruisent les jeunes filles pauvres. Ses belles caves sont louées à MM. Georges frères, négociants en vins.

Entre la tour de la prison et le château, s'élève l'*église*. Sa jolie tour romane est du *xii^e* siècle ; sa façade trop moderne. La nef, flanquée de deux bas côtés, est plus haute que le chœur, qui a servi, dans l'origine, de chapelle au château. Cette église, indigne d'une visite, a dépendu autrefois d'un prieuré de l'ordre de

Saint-Ruf, qui, fondé vers l'an 1220, par un évêque de Chagny, s'était installé près du château féodal.

Chagny possède, en outre, une chapelle consacrée à saint Jean, un hôtel de ville et une halle aux grains de construction moderne, enfin un *hôpital* civil et militaire, fondé vers l'an 1700,



Prison de Chagny.

par Charles de la Boutière, et desservi par sept religieuses de l'ordre de Sainte-Marthe.

Chagny peut être le point de départ de nombreuses promenades et excursions. Le beau village de *Santenay* (1533 hab.), où se termine la Côte-d'Or, n'est éloigné que de 5 kil.; il cultive environ 255 hectares en pinot. Ses vins les plus estimés et hors

ligne sont le *clos Tavannes*, les *Gravières* et les *Brussanes*. Son église possède une curieuse abside, de beaux vitraux, une statue de la Vierge, par un vigneron devenu sculpteur (J. Bynillet, 1660), et une belle statue en pierre de la Renaissance. Du sommet de la *montagne des Trois-Croix*, qui s'élève à l'ouest, on découvre un beau panorama sur la vallée de la Dheune et ses vallons latéraux, la chaîne rocheuse de la Côte-d'Or, les vastes plaines arrosées par la Saône et ses affluents, la chaîne du Jura, au-dessus de laquelle étincellent parfois les glaciers du Mont-Blanc. Nous devons nous borner à recommander ici aux artistes et aux archéologues le petit voyage suivant, qui sera complètement décrit dans l'*Itinéraire de la France, centre et midi* : la Rochepot et les ruines de son vieux château ; Nolay (la patrie de Carnot) et le creux de Menevault ; la colonne de Cussy, Autun et le Creuzot.

Presque au sortir de la gare de Chagny, le chemin de fer qui, de Dijon, où il était à 247^m,48, est descendu à 215 mètres, passe sous le canal du Centre, dans un tunnel long de 78 mètres, ayant 7^m,40 de diamètre. A ce premier souterrain succède une courte mais profonde tranchée, un second souterrain, le *tunnel de Chagny*, long de 177 mètres, et une tranchée d'abord creusée dans le roc, puis perreyée, enfin terminée par des pentes gazonnées, et dont la longueur dépasse deux kil. C'est dans cette tranchée que l'on franchit ce qu'on appelle le *col de Chagny*, pour entrer dans la vallée de la Thalie, affluent de la Saône. Le point culminant, situé à peu près au milieu, atteint 221^m,19. Quand on en sort, on traverse la Thalie : alors, on a, sur la gauche, une vaste plaine à l'aspect monotone ; sur la droite, la côte chalonnaise forme l'horizon. Le château de *Rully*, village de 1660 hab. (arrondissement de Chalon, canton de Chagny), arrosé par la Thalie, qui y prend sa source, attire surtout les regards. Il est encore flauqué de quatre tours, et garni de créneaux et de mâchicoulis. L'église, dont plusieurs parties sont du xiv^e et du xv^e siècle, mais dont le chœur date de 1749, a été agrandie et restaurée en 1850. Le hameau voisin d'*Agneux*, près duquel on voit encore, sur la montagne de Remenot, l'enceinte d'un camp retranché des Romains, possède des *grottes* d'un accès difficile, mais remplies de stalagmites et de stalactites.

47^e STATION. — FONTAINES.

6 kil. de Chagny. — 58 kil. de Dijon. — 373 kil. de Paris. — 139 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Fontaines des voitures de correspondance pour *Rully* (5 kil. 15 cent. par place, avec 10 kil. de bagages; 25 cent. avec 11 à 30 kil.).

Fontaines (1673 hab.) s'étend dans la plaine, à la droite du chemin de fer, au pied de la *montagne de Saint-Hilaire*, dont le sommet atteint 363 mètres. Son église, bâtie en partie au *xiii^e* siècle, remaniée au *xv^e*, a été agrandie en 1825.

Au delà d'une longue tranchée, qui porte le nom du village voisin de *Farges* (328 hab.), situé à gauche, entre le chemin de fer et la route de terre, on traverse la *forêt de Marloux*. On laisse à gauche *Champforgeuil* (549 hab.), à droite *Chatenoy-le-Royal* (767 hab.), en avant duquel se montre un petit château; puis, après avoir croisé la route d'Autun et franchi de nouveau la *Thalie*, on entre dans la tranchée de *Saint-Cosme*, où le chemin de fer se bifurque. Les trains express s'arrêtent à la station de Saint-Cosme; les trains omnibus, suivant l'embranchement de gauche, vont traverser la route d'Autun et le canal (pont biais de 6 mètres d'ouverture), avant d'entrer dans la gare de Chalon-sur-Saône.

48^e STATION. — CHALON-SUR-SAONE.

10 kil. de Fontaines. — 68 kil. de Dijon. — 383 kil. de Paris. — 56 kil. de Mâcon. — 130 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Chalon-sur-Saône des voitures de correspondance conduisant à : — *Autun* par Saint-Léger (51 kil. pour 5 fr., 4 fr. 50 c. et 4 fr.); — *Lons-le-Saunier* par Saint-Germain-du-Bois et Bletterans (61 kil. en 4 h. 30 m., pour 8 francs).

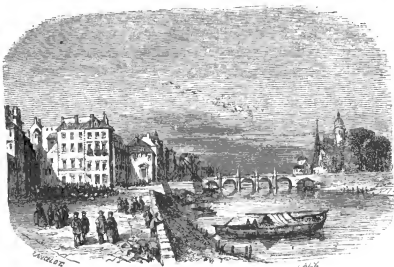
Chalon-sur-Saône (hôtels : des *Diligences*, du *Parc*, du *Chevreuil*, des *Trois Faisans*) est située à 172 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur la rive droite de la Saône, à l'embouchure du canal du Centre. De nombreuses routes viennent y aboutir; des services réguliers de bateaux à vapeur la mettent en communication incessante avec toutes les villes bâties sur les bords de la Saône et du Rhône; elle n'est plus qu'à huit heures de Paris.

à 1 h. 45 m. de Dijon, à 2 h. 30 m. de Lyon. D'autres chemins de fer la relieront bientôt par Besançon à Mulhouse, par Dijon à Nancy. Elle occupe une position si favorable, qu'elle ne peut tarder à se remettre du coup passager que lui a porté l'établissement du chemin de fer de Paris à Lyon. Sans doute elle ne verra jamais affluer sur son beau quai cette multitude de voyageurs qui s'y embarquaient ou qui y débarquaient autrefois ; mais elle retrouvera tôt ou tard, cela n'est pas douteux, son ancienne prospérité commerciale et industrielle un moment menacée.

Cette position admirable, qui lui a été tant de fois, depuis qu'elle existe, si fatale et si avantageuse, avait déjà attiré les Gaulois, longtemps avant l'ère chrétienne. Quand les Romains envahirent la Gaule, Châlon, appelée *Coubil-Haun* (en latin *Cabillonum*) dépendait de la république des Éduens. César y établit un *castrum frumentarium* ; plus tard les empereurs y entreprirent une flotte (*classis Ararica*), et, du temps d'Ammien Marcellin, Châlon était encore une des villes les plus considérables de la Gaule. Incendiée, en 264, par les Allemands qui massacrèrent presque tous ses habitants, rebâtie par Probus, qui lui permit de replanter de la vigne sur ses coteaux, protégée un moment par Constantin, qui y vint deux fois, elle fut successivement ravagée par tous les peuples barbares qui se répandirent du nord au sud de l'Europe. Les rois bourguignons, s'en étant enfin emparés, y fixèrent leur résidence. Elle appartint ensuite aux rois mérovingiens ; mais Chramn, fils de Clotaire, révolté contre son père, la saccagea et la brûla en 555, puis, à la mort de Clotaire I^{er}, Gontran, son second fils, en fit la capitale de ses États. Les Sarrasins l'incendièrent en 732. Charlemagne, l'ayant rebâtie, y tint un concile en 813. Lothaire, irrité que son comte Guérin ou Warin se fût prononcé pour Louis le Débonnaire, la réduisit en cendres en 834. Les Hongrois la prirent d'assaut en 937. Je passe sous silence les famines, les incendies et les pestes, dont le nombre est effrayant. En 1168, Louis VII vint y assiéger le comte Guillaume I^{er}, qui s'était permis de piller l'abbaye de Cluny et d'en égorger presque tous les moines ; elle fut encore une fois emportée de vive force. Enfin, après la mort de Charles le Téméraire, — elle appartenait aux ducs de Bourgogne de-

puis 1237 — comme elle s'était déclarée pour la princesse Marie, Louis XI la fit assiéger par le sire de Craon (Georges de la Trémouille), qui, l'ayant prise, y commit toutes sortes d'exactions et de cruautés.

A dater de sa réunion à la couronne de France, sa situation sur la grande route de l'Italie lui imposa de nouveaux sacrifices, également ruineux. Elle dut fêter, à grands frais, le passage de tous les rois ou princes qui lui firent l'honneur de la traverser : Charles VIII, Louis XII; François I^{er}, Charles IX, Louis XIII, la



Chalon-sur-Saône.

reine de Suède, etc., etc. La Réforme lui fut aussi funeste, car elle y engendra la guerre civile. Les catholiques et les protestants, tour à tour vainqueurs ou vaincus, s'y livrèrent aux plus déplorables excès. Cependant la Saint-Barthélemy n'y fit pas de victimes.

Pendant la Ligue, Mayenne l'occupa ; elle devint avec Beaune une de ses bases d'opérations, et il en rançonna les habitants, bien qu'ils eussent pris parti pour lui. Le traité de paix de Folembrai la rendit à Henri IV, en la laissant encore à Mayenne comme place de sûreté pendant six années (1596).

Le système du blocus continental avait fait, au commencement de ce siècle, la fortune de Châlon; aussi se montra-t-elle toujours dévouée à l'Empereur et à l'Empire. En 1814, elle opposa une vive résistance aux troupes alliées qui s'étaient présentées sous ses murs. Le général Scheiter n'y entra que le 2 février, en vertu d'une capitulation honorable. En 1815, Napoléon rendit un décret qui autorisa Châlon à ajouter la croix de la Légion d'honneur à ses armes.

En 1831, Châlon avait envoyé un bataillon de volontaires contre les insurgés lyonnais. En 1834, elle éleva des barricades pour arrêter les troupes dirigées sur Lyon, qui s'était de nouveau révoltée. Six années plus tard (1840), l'inondation de la Saône lui faisait éprouver des pertes considérables, — les eaux ne s'y étaient jamais élevées à une pareille hauteur, — mais les traces de ce dernier désastre sont effacées maintenant. Toute son histoire le prouve, Châlon a une constitution assez vigoureuse pour pouvoir résister aux plus violentes secousses. Elle est aujourd'hui le chef-lieu judiciaire du département de Saône-et-Loire, et le chef-lieu d'un de ses arrondissements administratifs. Sa population s'élève à 18 433 hab., depuis que la commune de Saint-Cosme a été réunie à son territoire.

Châlon, convertie au christianisme dès la fin du n^e siècle, a eu pendant quinze siècles un siège épiscopal occupé par quatre-vingt-cinq évêques. Le premier fut Donatien, qui vivait vers l'an 364; le dernier, J. B. du Chilleau, sacré le 30 décembre 1781, mort en 1821. Le concordat de 1801 a réuni l'évêché de Châlon à celui d'Autun.

Châlon a vu naître le sculpteur Boichot, l'ingénieur Gauthey, Denon, le membre de l'Institut, le général de Thiard et N. Niépce, l'inventeur véritable de la photographie, appelée à tort, dans l'origine, daguerréotype¹.

A part sa situation, Châlon ne peut rien montrer de vraiment intéressant à un étranger. Des quatorze églises qu'elle possédait autrefois, il ne lui en reste que deux : Saint-Vincent et Saint-Pierre. *Saint-Vincent*, fondée en 532, sur les ruines d'un temple

1. Voir un intéressant article publié à ce sujet dans l'*Almanach bourguignon* pour 1857.

païen, souvent détruite et réparée, a été reconstruite de 1386 à 1440. Sa façade et ses clochers, démolis en 1793, furent rebâties de 1827 à 1851 d'après les dessins de M. Chenavard. — Elle est classée parmi les monuments historiques. — *Saint-Pierre* a été bâtie en 1700 et consacrée en 1713. — *L'hôpital*, qui avait été fondé en 1528 dans l'île Saint-Laurent, vient d'être entièrement reconstruit. De concert avec l'administration municipale, la Société d'archéologie a pris soin de recueillir les précieux vitraux et les curieuses sculptures qui décoraient la salle des malades. Cet hôpital, civil et militaire, est desservi par des religieuses de l'ordre de Sainte-Marthe. — La *halle aux grains* est également moderne. — La Grand'rue, les rues du Blé, des Cochons-de-Lait et Saint-Vincent, contiennent encore quelques *maisons du moyen âge*. Mais il ne reste aucun vestige de l'ancienne *citadelle*, construite en 1562 afin de mieux *tenir la ville en subjection et en cervelle les manans d'icelle*. Sa démolition, commencée en 1788, ne fut terminée qu'en 1805. Sur son emplacement s'est élevé un quartier neuf qui forme la partie haute de la ville. — On retrouve çà et là quelques vestiges de la haute enceinte et surtout de la basse enceinte, dont les murs servent encore de limites à la ville et dont les remparts sont devenus des promenades publiques peu fréquentées. — Le *quai* n'a été construit que dans la seconde moitié du siècle dernier. Avant son établissement, la Saône venait battre le pied des remparts. — Le *pont* de pierre, qui relie la ville proprement dite au quartier de Saint-Laurent, fut commencé en 1418, achevé en 1508, élargi en 1780, débarrassé alors des cellules et de la chapelle qui l'encombraient, et décoré des lourds obélisques qu'il a conservés depuis.

Au milieu de la place de Beaune s'élève une *fontaine* (la ville a l'intention d'en établir d'autres) surmontée d'une statue de Neptune.

L'*obélisque*, érigé en 1730 et surmonté actuellement d'un aigle doré, qui se dresse entre l'embarcadère du chemin de fer et le palais de justice, porte cette inscription :

A NAPOLEON LE GRAND.

Chalon possède, en outre, un *collège communal*, une *bibliothèque*

publique de 15 000 volumes, un *palais de justice* bâti de 1838 à 1842, une *prison cellulaire* construite de 1839 à 1844, une *salle de spectacle*, fort convenable à l'intérieur, une *école de dessin*, une *chambre consultative d'agriculture*, un *cômice agricole*, etc. Sa *Société d'histoire et d'archéologie*, fondée en 1844, publie d'intéressants mémoires. Sa *Société des amis des arts* fait tous les deux ans une exposition.

Il se tenait jadis à Chalon un grand nombre de *foires*; les deux principales étaient celles de la Saint-Jean et des Brandons, désignées aussi sous les noms de chaude et de froide. Elles attiraient un grand concours de marchands, non-seulement de tous les points de la France, mais encore des principales villes de l'Europe. Pendant toute leur durée, personne, soit étranger, soit Chalonnais, ne pouvait être arrêté pour dettes. Ces foires ont beaucoup perdu de leur importance, surtout depuis quelques années. Chalon vend des vins, des spiritueux, des vinaigres, des grains, des farines, du fer, du bois, du charbon, des cuirs. Elle possède: une verrerie, une fonderie de fonte, des ateliers dépendant des établissements du Creuzot pour la construction des bateaux en fer, des moulins à vapeur, des féculeries, une distillerie de betteraves, etc. Malheureusement pour sa réputation future, elle *fabrique* un trop grand nombre de pièces de vin.

Le *faubourg Saint-Laurent*, qui se trouve sur la rive gauche de la Saône, doit son origine à un monastère que saint Gratus, un des évêques de Chalon, y fit bâtir, et qui, ruiné en 937 par les Hongrois, fut donné en 1070 par Achard, évêque de Chalon, à l'abbaye de l'Île-Barbe. Lors du partage de la France, en 843, Saint-Laurent fit partie de l'empire et devint une ville de la Bresse chalonnaise, ayant une existence distincte avec le titre de châtellenie royale pour les causes de première instance. Le roi Jean y établit, en 1362, un parlement qui siégeait aussi à Beaune, et qui fut réuni en 1480 à celui de Dijon. Saint-Laurent, qui députait aux états généraux, a possédé pendant plusieurs siècles un hôtel des monnaies. Il fut détruit presque entièrement en 1787 par un incendie.

A 3 kilomètres de Chalon, sur la route de Lons-le-Saunier, est le village de **Saint-Marcel** (1407 hab.), près duquel se

remarque un petit lac. Ce village a possédé une abbaye fameuse, fondée, dit-on, sur l'emplacement où saint Marcel subit le martyre, vers l'an 177 (on montre encore la fosse dans laquelle il fut enterré vivant jusqu'à la ceinture), par Gontran, qui avait échappé dans ce lieu même aux coups d'un assassin ; richement dotée par le roi de Bourgogne ; détruite par les Sarrazins en 732 ; dotée par plusieurs souverains, au nombre desquels il faut citer Charlemagne ; visitée en 879 par le pape Jean VIII ; détruite de nouveau par les Hongrois en 937 ou 963 ; spoliée par les ducs et les seigneurs bourguignons ; cédée enfin par le comte de Chalon, son abbé, à Mayeul, abbé de Cluny ; reconstruite, mais transformée alors en prieuré.

Gontran avait fait élever une grande et belle basilique à la place du modeste oratoire consacré dans l'origine à saint Marcel. L'église actuelle, rebâtie à la fin du xi^e siècle, souvent remaniée depuis et classée parmi les monuments historiques, renferme deux tableaux de Devosges, peintre dijonnais, une chaise gothique contenant les reliques de saint Marcel et de saint Agricole (les anges ont été sculptés au xviii^e siècle par Boichot, artiste chalonnais), et un ridicule cénotaphe élevé, près de la chapelle de Saint-Marcel, à Abeilard, qui mourut le 2 avril 1142, à l'âge de 63 ans, dans le prieuré de Saint-Marcel, où Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, l'avait envoyé rétablir sa santé altérée par les jeûnes et le travail. Abeilard mort, Pierre le Vénérable avait envoyé son corps au Paraclet, et les religieux de Saint-Marcel s'étaient empressés de lui ériger, dans la chapelle de Notre-Dame, bâtie à côté de l'église et détruite avec le monastère, un cénotaphe en pierre, sous lequel il était représenté couché, revêtu de son habit monacal. C'est ce cénotaphe que le gouvernement a fait transporter à Paris en 1806 ou 1807, et qu'on voit aujourd'hui au Père-Lachaise.

Après avoir quitté la gare de Saint-Cosme, on traverse la route de terre (de Chalon à Lyon), et, s'approchant de la Saône qu'on aperçoit pour la première fois, on découvre sur la gauche le pont de Chalon. 1 kil. plus loin on traverse la Thalie, puis la route de terre près de laquelle se trouve *Saint-Remy* (1017 hab.). A droite, sur une éminence s'élevait le château de *Taizé*, où

fut conclu entre Henri IV et Mayenne, en 1595, ce fameux traité qui mit fin à la guerre civile. Au delà d'une tranchée haute de 9 mètres et longue d'environ 800 mètres, on franchit la Corne, sur la rive droite de laquelle, à l'embouchure de la Thalie, on voit le hameau de *Droux*. On s'éloigne de plus en plus de la Saône. On traverse une tranchée peu profonde, puis on laisse à droite *Sevrey* (1154 hab.). Le hameau de *Lux*, situé entre le chemin de fer et la Saône, dépend de Sevrey; c'est là que, selon certains écrivains, Constantin aurait vu dans les airs cette croix lumineuse qui, lui promettant la victoire sur ses ennemis (*in hoc signo vinces*), le détermina à embrasser le christianisme. On se rapproche de la route de terre; sur la gauche se montre *Saint-Loup-de-Varennnes* (655 hab.), où les reliques de saint Loup, conservées dans l'église, et une fontaine miraculeuse que ce saint fit, dit-on, jaillir en faveur des moissonneurs altérés, attirent chaque année un grand nombre de pèlerins (les lundis de Pâques et de Pentecôte). Au centre du village, il existe quelques débris d'un château fort dont une partie est encore habitée; le cimetière renferme une belle croix de pierre, sculpture du moyen âge. Saint-Loup-de-Varennnes se confond avec Varennes.

49^e STATION. — VARENNES-LE-GRAND.

8 kil. de Chalon. — 76 kil. de Dijon. — 391 kil. de Paris. — 121 kil. de Lyon.

Varennnes-le-Grand (1444 hab.) est situé à la gauche du chemin de fer, à 3 kil. environ de la Saône. Quand on l'a dépassé, on entre dans une tranchée peu profonde, mais longue, au sortir de laquelle on découvre un charmant paysage; de magnifiques prairies s'étendent des deux côtés du chemin de fer. A gauche, au delà de la Saône qu'on ne voit pas — elle est éloignée de 4 kil. — on découvre une vaste plaine agréablement boisée et terminée par la ligne bleuâtre du Jura. Sur la droite apparaît au loin la *côte chalonnaise*. On laisse à droite *Saint-Ambreuil* (544 hab.), à 4 kil. duquel s'élève, au hameau de la Ferté, un ancien palais abbatial, récemment acquis par le célèbre chimiste le baron Thénard. La façade principale de ce palais date de la fin du règne de Louis XIII; l'avant-corps a été construit, ainsi que le grand

escalier, renommé pour sa hardiesse, dans les dernières années du règne de Louis XV. L'abbaye de la Ferté avait été fondée en 1113 par deux comtes de Chalon ; l'église, commencée en 1210, achevée en 1220, incendiée avec le monastère, le 20 juin 1570, par les calvinistes, a été complètement détruite.

A 1 kil. de Saint-Ambreuil, on traverse successivement la Grapillotte, la petite Grosne et la Grosne, et plus loin le Grisson, qui serpentent au milieu de magnifiques prairies. A droite se montre *Beaumont-sur-Grosne* (440 hab.) ; à gauche *Saint-Cyr* (776 hab.). On croise la route de terre, on s'enfonce dans une tranchée, on passe dans un petit bois (Chaplace) et l'on aperçoit sur la droite une éminence que couronne la chapelle des sires de Lagny.

50^e STATION. — SENNECEY-LE-GRAND.

8 kil. de Varennes. — 84 kil. de Dijon. — 399 kil. de Paris. — 113 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Sennecey-le-Grand des voitures de correspondance conduisant à *Saint-Gengoux-le-Royal* (22 kil. pour 1 fr. 25 c.)

Sennecey-le-Grand, chef-lieu de canton de 2504 hab. (Saône-et-Loire, arrondissement de Chalon), est situé à la droite du chemin de fer, à 6 kil. de la Saône. La route de terre le traverse. Son *église* a été élevée sur l'emplacement d'un ancien château que la commune racheta à la famille de Noailles et qu'elle fit démolir en 1823. Ce château, fort ancien, avait été fortifié par Jean de Toulangeon, maréchal de Bourgogne, qui avait employé à la construction des tours dont il était flanqué le prix de la rançon du comte de Boucau, connétable d'Écosse, fait prisonnier à la bataille de Cravant, en 1422. Le *château* voisin de *Ruffey* existe encore, mais il est en ruine. La *chapelle des sires de Lagny*, qui dépend de l'église de Saint-Julien, a été classée parmi les monuments historiques, et des réparations y ont été faites en 1854 pour la conservation des peintures qui la décorent. Un troisième château que l'on remarque dans le voisinage porte le nom de *Tour-vieil-enfant*.

En 1840 et en 1852, on a trouvé sur le territoire du hameau de *Sens* deux riches mosaïques qui formaient le pavé de deux salles

contiguës dont l'une renfermait des squelettes. Une de ces mosaïques n'a pu être conservée, mais elles ont été dessinées toutes les deux, et les Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon contiennent ces dessins avec une notice. Du reste, quand on remue profondément la terre à Sens, on y découvre un grand nombre d'antiquités gallo-romaines.

La culture du mûrier, introduite en 1824 dans la commune de Sennecey, y a pris des développements considérables.

Après avoir, au delà de Sennecey, traversé plusieurs petites tranchées, et laissé à droite, sur un coteau planté de vignes, le village de *Jugy* (600 hab.), on franchit la Nat. use qui, 2 kil. plus bas, se jette dans la Saône. Des hameaux dépendant de *Boyer* se sont groupés, tout près de la route de terre, sur les bords de cette rivière. A gauche s'étendent de magnifiques prairies bordées de peupliers; le Jura se montre à l'horizon; on revoit la Saône dont on s'est rapproché, et, tandis que la ville de Tournus attire déjà les regards sur la colline qu'elle occupe, on remarque, à droite de la voie, une petite montagne isolée, nue à son sommet (294 mètres), couverte de vignes à sa base, du haut de laquelle (la route de terre la gravissait autrefois pour la redescendre aussitôt), on découvre un admirable panorama.

51^e STATION. — TOURNUS.

10 kil. de Sennecey-le-Grand. — 94 kil. de Dijon. — 409 kil. de Paris. — 32 kil. de Mâcon. — 104 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Tournus des voitures de correspondance qui conduisent à : *Lons-le-Saunier* (55 kil. en 5 h. pour 3 fr. 50 c. et 2 fr. 60 c.); et à *Louhans* (28 kil. en 2 h. 30 m. pour 2 fr. 50 c. et 1 fr. 75 c.). Des omnibus mènent dans la ville pour 10 c. avec 10 kilog. de bagages et pour 25 c. avec 11 à 30 kil.

Tournus (hôtel des *Trois-Faisans*), chef-lieu de canton du département de Saône-et-Loire (arrondissement de Mâcon), ville peuplée aujourd'hui de 5613 hab., a eu une origine ancienne et une existence fort agitée. Elle dépendait, avant la conquête romaine, de la république des Éduens. Les Romains y établirent un magasin de grains pour l'approvisionnement de leurs troupes. On retrouve encore des restes de leurs fortifications

vers l'église Sainte-Madeleine. Toutefois, César, Strabon et Ptolémée ne font aucune mention de cette ville, appelée *Pons Teruntium* dans la Table de Peutinger et *Tinurtium* dans l'Itinéraire d'Antonin.

Pendant la domination romaine, Valérien était venu prêcher le christianisme à Tournus, et il y avait souffert le martyre vers 177. Plus tard, une basilique s'éleva sur son tombeau, puis une abbaye se fonda près de cette basilique. Cette abbaye, sacquée par les Sarrasins en 773, occupée en 875 par les religieux de Saint-Philibert, que les invasions des Normands avaient obligés d'abandonner l'île de Noirmoutiers, appelée dès lors Saint-Philibert au lieu de Saint-Valérien, incendiée en 937 par les Hongrois, restaurée peu de temps après, fut abandonnée cependant par les moines, qui se retirèrent en Auvergne avec leurs reliques. Un concile convoqué en 949 dans leurs bâtiments déserts les exhorta à revenir, et, pour le malheur des habitants de la ville, accablés dès lors de charges et d'impôts, ils obéirent à cette prière qui ressemblait à un ordre. Aussi la guerre éclata-t-elle souvent entre les abbés et les bourgeois. Ces derniers ne purent se racheter qu'en 1202 du droit de mainmorte. Pendant les siècles suivants ils s'efforcèrent toujours « de surpasser les bornes de ce qui leur étoit loysible, » comme dit un chroniqueur de l'abbaye. Les deux partis en vinrent quelquefois aux mains. Un jour, vers la fin du xiv^e siècle, l'abbé, ayant rassemblé cent ou cent vingt gentilshommes, suivis de quatre à cinq cents hommes de pied, fit cerner la ville, forcer les maisons, et « saisir les personnes plus remarquées, auxquelles on mit les mords d'Allemagne en bouche et des chaperons en teste à rebours ; et en cest esquipage furent de si male heure transportez au comté que jamais depuis ils n'en revindrent..., Aussi, en 1396, les pennonneaux furent mis sur les portes de la ville de Tournus, en signe que Charles sixième, lors roy de France, prenoit les habitans d'icelle en sa protection et sauvegarde, afin que l'abbé de Tournus cessast de les fouler et opprimer. »

Au xv^e siècle, Tournus fut prise par les Armagnacs (1422), reprise par le duc de Bourgogne (1423), assiégée par les sires de Toulangeon et de Marigny (1477). Les catholiques et les pro-

testants l'occupèrent à tour de rôle pendant les guerres de religion. En 1562, elle repoussa une attaque des calvinistes, qui avaient essayé de la surprendre ; mais après la conversion d'Henri IV, elle se rallia à la cause du roi, tandis que l'abbaye resta fidèle à la Ligue. De nouvelles luttes intestines ensanglantèrent souvent à cette époque les rues de la ville. En 1627, l'abbaye fut sécularisée, et, si les moines perdirent leurs privilèges, ils conservèrent d'immenses richesses.

Tournus avait embrassé avec empressement la cause de la Révolution ; mais elle ne voulut point en partager les excès. En 1814, sa garde nationale aida le général Legrand à chasser les Autrichiens de Mâcon, et la ville, qui avait défié pendant vingt-six jours les sommations réitérées de l'ennemi, ne consentit à capituler qu'après l'occupation de Châlon par des forces supérieures. Une messe solennelle qui s'y célèbre tous les ans, le 23 janvier, a été fondée à perpétuité en commémoration de cette expédition, dont l'anniversaire est considéré comme un jour de fête. En 1815, l'Empereur y fut reçu avec un tel enthousiasme, qu'il rendit peu de jours après le décret suivant : « L'aigle de la Légion d'honneur fera désormais partie des armes de Tournus. » Depuis lors aucun événement important ne s'y est passé.

L'ancien palais abbatial est actuellement occupé par des manufactures, et l'église de Saint-Valérien, dont la construction remonte au ^{xii}^e siècle, sert d'écurie. Mais l'église abbatiale (Saint-Philibert) existe encore, et c'est l'un des monuments les plus remarquables du diocèse d'Autun. Les parties les plus anciennes de cette église datent de la fin du ^{ix}^e siècle ; la crypte, la coupole, le chœur et peut-être la voûte et la grande nef, ont été reconstruits par l'abbé Bernier, après l'incendie de 1006, et consacrés en 1019 ; les chapelles latérales de la nef et la disposition de plusieurs fenêtres de cette nef et du transept sont l'œuvre des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Enfin, de 1845 à 1850, d'importants travaux de consolidation et de restauration ont été exécutés à Saint-Philibert. Un portail du style de l'édifice a remplacé le portail grec que le cardinal de Fleury avait fait construire en 1720. On a restitué à l'abside et à ses chapelles rayonnantes leur aspect et leur caractère primitifs. La crypte de Saint-Valé-

rien, qui depuis longtemps servait de cave et dont les piliers étaient enfouis, a été réparée et rendue au culte. Ces restaurations ont été faites sur les plans de M. Questel, aux frais de l'État, car Saint-Philibert est classée parmi les monuments historiques.

L'église de Saint-Philibert, dans son état actuel, a la forme



Intérieur de Saint-Philibert.

d'une croix latine, terminée par trois absides. Deux tours carrées s'élèvent aux côtés du portail; un clocher bas, de même forme, est placé à l'intersection des transepts et de la nef. « Le transept gauche, fort allongé, se termine, a dit M. Mérimée, par une grande chapelle avec son abside, dirigée parallèlement à

l'axe de la nef; le collatéral du même côté a été élargi pour recevoir une rangée de chapelles gothiques. La nef est précédée par une espèce de *narthex* ou vestibule bas et divisé comme elle par deux rangées de piliers très-bas, d'un énorme diamètre et sans ornements. Au-dessus de ce vestibule est une vaste salle, soutenue également par des piliers ronds, et dont la voûte atteint la hauteur de celle de la nef. Dans la nef, huit piliers fort gros, tout d'une venue, mais infiniment plus élevés, soutiennent une voûte cintrée en berceau dans la nef principale, et d'arêtes pour les collatéraux.... Les fenêtres sont petites, étroites, et cintrées par le haut.... Il est impossible de voir rien de plus massif, de plus lourd et de plus solide en même temps que toute cette partie de l'église; mais une fois qu'on a dépassé les portes des transsepts, il semble qu'on entre dans un autre édifice bien différent du premier.»

Les autres édifices publics que possède Tournus sont : l'église de la Madeleine; — l'Hôtel-Dieu, achevé en 1674 et desservi par les religieuses de l'ordre de Sainte-Marthe (53 lits); — l'hospice de la Charité, bâti en 1718 par le cardinal de Fleury, alors abbé de Tournus, et pouvant loger 16 vieillards indigents; — l'hôtel de ville, construit de 1771 à 1778. — La colonne qui s'élève sur la place de l'Hôtel-de-ville a été trouvée, dit-on, dans la Saône, près du port de la Colonne, à Gigny. C'est un fût dont la hauteur dépasse 6 mètres. On la regarde comme une des colonnes milliaires de la grande voie romaine qui allait de Lyon à Boulogne.

Tournus est une ville commerçante et industrielle. Elle vend des pierres, des vins, — les principaux produits de son territoire, — des porcs, des bestiaux, etc. On y remarque surtout une fabrique de sucre de betteraves avec raffinerie et fabrique d'alcool; mais elle possède aussi une fabrique de machines à vapeur, une fonderie de seconde fusion, une fabrique de couvertures avec carderie, mue par la vapeur, une filature de soie à la vapeur, des fabriques de tuiles et de tuyaux de drainage, des moulins à blé, des tanneries, des teintureries, etc.

Greuze, mort à Paris en 1805, naquit à Tournus en 1725. Son père exerçait la profession de maçon. Au-dessus de la porte de

la maison où il vint au monde, on lit cette inscription sur une plaque de marbre :

ICI EST NÉ
JEAN-BAPTISTE GREUZE
LE 21 AOUT 1725.

Tournus, ne possède de Greuze qu'un seul tableau placé dans l'église de la Madeleine. C'est une œuvre assez médiocre, peinte à l'époque où Greuze n'était encore qu'un élève, — son élève, car il n'eut pas de professeur. — La famille Bessard a conservé, dit-on, plusieurs portraits remarquables de ce grand artiste.

Tournus, étagée en amphithéâtre sur la rive droite de la Saône, communique avec la rive gauche par un pont de cinq arches, dont les piles sont en pierre de taille, et dont les tabliers sont actuellement des ponts suspendus. Ce pont aboutit à une belle chaussée qui traverse une prairie de l'extrémité de laquelle part la route de Lons-le-Saunier et de Bourg, qui se bifurque au delà de Cuisery. C'est du pont et de la rive gauche de la Saône qu'il faut voir Tournus, ville mal bâtie, aux rues étroites, tortueuses, malpropres, mais d'un aspect pittoresque, de couleurs variées, de tons chauds. On vient de quitter les régions septentrionales, on entre dans les contrées du Midi. Tout change, tout va changer, la nature et l'homme. Le ciel est généralement plus bleu ; la terre, ici, plus sèche et plus aride, là, plus fertile ; la race moins blanche, plus vive, plus bruyante, et surtout plus malpropre. Les maisons ont déjà une autre physionomie. Aux toits pointus succèdent les toits plats, recouverts de tuiles rouges et creuses. Les murs sont badigeonnés de couleurs éclatantes, quelquefois décorés de peintures ou de fresques grossières. Des persiennes garnissent les croisées, des fleurs ornent le devant des portes. On pénètre en un mot dans le monde de la lumière et de la couleur. A la vérité on vient seulement d'en franchir le seuil, mais le changement qui s'est opéré frappera les yeux les moins exercés.

La gare de Tournus a été établie en face de l'église Saint-Philibert. En en sortant on croise la route de Bourbon-Lancy, et, après avoir franchi la Dolive au delà de la ville, on laisse à

gauche une promenade et des usines, à droite des coteaux couverts de vignobles et de maisons; puis, traversant la route de terre, on se rapproche de la Saône, qu'on doit longer pendant longtemps. Sur la rive gauche du fleuve apparaissent *la Crô* et *Préty*. A droite de la voie, la vue est souvent interceptée par des talus. On aperçoit à peine sur une terrasse le petit château neuf du *Villars* (577 hab.), dont l'église est du *xiii^e* siècle; un peu



Maison de Greuze.

au delà la Seille se jette dans la Saône, près du village de *la Truchère* (462 hab.), qui a été en partie détruit par l'inondation de 1848. Presque en face, entre le chemin de fer et la Saône, qui s'éloigne et disparaît, est le *port de Farges*. Le chemin de fer, un moment dominé à droite par le petit bois de Bouley, au-dessus duquel se trouve le village de *Farges* (390 hab.), traverse de nouveau la route de terre. A gauche s'étendent de belles prairies. A droite se montre, à 2 kil. environ, le château d'*Uchizy* (1522 hab.), village dont les habitants, — qu'ils descendissent des Sarrasins ou des Illyriens, — pouvaient encore,

il y a 60 ans, être considérés comme un peuple à part. On franchit ensuite le ruisseau des Grands-Prés avant de traverser *Saint-Oyen*, qui dépend du village voisin de *Montbellet* (1479 hab.), A gauche on aperçoit le pont suspendu de Fleurville.

52^e STATION. — FLEURVILLE.

4 kil. de Tournus. — 108 kil. de Dijon. — 423 kil. de Paris. — 89 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Fleurville des voitures de correspon-

dance conduisant à : *Lugny* (12 kil. en 1 h. 15 m. pour 50 cent.); — *Pont-de-Vaux* (tous les trains, 5 kil. pour 15 cent.); — *Romenay* (21 kil. en 2 heures pour 75 cent.)

Fleurville est un hameau dépendant de Montbellet et de la commune voisine de *Vérizet* (780 hab.). En creusant les tranchées du chemin de fer, on y découvrit en 1853, au-dessous du château de M. Chalot, de nombreux débris de tuiles, de briques et de fragments de marbre qui recouvraient les fondations d'un vaste édifice; deux salles de bains et un hypocauste dont toutes les dispositions étaient faciles à reconnaître; plusieurs aqueducs y aboutissaient. Du reste, tous les terrains voisins recèlent de nombreux vestiges de constructions romaines; une terre porte encore le nom de *champ de la ville*. Déjà, en 1703, M. de Tilladet, évêque de Mâcon, avait découvert au même endroit plusieurs sépultures dans l'une desquelles se trouvait le squelette d'une très-grande femme, portant une coiffure singulière, et qui donna lieu à plusieurs dissertations savantes.

Un pont suspendu met Fleurville en communication avec la rive gauche de la Saône.

Un peu au delà de Fleurville, on passe au milieu du village de *Saint-Albain* (782 hab.), que traverse la route de terre; ce village est fort ancien; les fouilles qu'ont nécessitées les travaux du chemin de fer y ont fait découvrir, en 1853, un grand nombre de tombeaux de l'époque gallo-romaine. La plupart de ces tombeaux, en grès d'une seule pièce et recouverts d'une pierre convexe, avaient mieux conservé les corps qui leur avaient été confiés que les médailles, ornements ou armures propres à leur donner une date précise; un seul semblait avoir appartenu à un personnage de marque: malheureusement l'inscription n'a pu être recueillie. A quelques pas de ce cimetière, en creusant les fondations d'un petit aqueduc entre le village de Saint-Albain et le lieu appelé le Quart-Barrot, on coupa à la même époque dans une partie de sa longueur les vestiges bien conservés de la grande voie d'Agrippa, de Lyon à Boulogne. D'énormes ossements antédiluviens ont en outre été retirés d'une tranchée ouverte au nord du village, dans une épaisse couche de sable fin, entre deux bancs de pierre calcaire.

Le château fort de Saint-Albain, situé sur la hauteur avec la partie la plus ancienne du village, a été pris et repris pendant les guerres de la Ligue, notamment en 1594. Il ne reste de ses fortifications qu'une tour et des murs en terrasses d'où l'on jouit d'un magnifique point de vue; au-dessous s'élève l'église, dont la tour octogone date du **xiii^e** siècle.

A 2 kilomètres environ de Saint-Albain, on laisse à droite la Salle (534 hab.), qui possède encore les ruines de son vieux château bâti du temps des croisades, et à gauche Mouge, hameau qui dépend de la Salle et que traverse la route de terre; puis on franchit la Mouge, dont on voit s'ouvrir à droite la jolie vallée terminée par de hautes montagnes.

53^e STATION. — SÉNOZAN.

7 kil. de Fleurville. — 115 kil. de Dijon. — 430 kil. de Paris. — 82 kil. de Lyon.

Sénozan (508 hab.), l'un des plus riants villages du Maconnais, est situé près de la route de terre, à la droite du chemin de fer, sur un plateau d'où l'on découvre, à l'ouest, la gorge pittoresque de la Salle, à l'est, le bassin de la Saône, la Bresse et le Jura. Son église, construite en pierres de taille, dans le style moderne (fin du **xvii^e** siècle), renferme, dit l'*Annuaire de Saône-et-Loire*, des tableaux d'un grand prix, et entre autres une Vierge attribuée à Rubens. Le château avait été reconstruit, au milieu du **xvii^e** siècle, par Olivier de Viriville, ancien colporteur de dentelles, qui, après avoir fait fortune, s'était rendu acquéreur de l'ancien château. Lemoine en avait décoré les plafonds. Quand la Révolution éclata, il appartenait à M. le comte de Talleyrand-Périgord (le frère du diplomate), qui avait épousé la descendante du colporteur. Mme de Périgord fut l'une des dernières victimes de la Terreur: elle périt sur l'échafaud le 9 thermidor, le jour même de l'arrestation de Robespierre. Elle figure sur le tableau trop mélodramatique de M. Müller, placé actuellement au musée du Luxembourg (*l'appel des dernières victimes de la Terreur*); le 29 juillet 1789, le château de sa famille paternelle avait été incendié par les paysans; il n'en resta que les caves, les communs et la jolie tour de l'horloge, au-

jourd'hui un colombier, qui avait fait partie de l'ancien château féodal.

Sénozan dépassé, on aperçoit à droite *Saint-Martin* (669 hab.), dont les carrières sont renommées; à gauche on se rapproche de la Saône, sur l'autre rive de laquelle s'étend, à 2 ou 3 kilomètres, une ligne de petits coteaux boisés bordée de villages. Quand on a croisé la route de terre, on traverse *Saint-Jean-le-Priche* (206 hab.), où M. le comte de Barbantane possède un joli château moderne. On croise de nouveau la route de terre, et on s'éloigne de la Saône, que l'on découvre cependant à une grande distance. De nombreuses maisons de campagne se montrent à droite sur les collines plantées de vignes. Mâcon attire un moment les regards sur la gauche, mais bientôt les talus des tranchées dans lesquelles on s'enfonce en interceptent la vue; ces tranchées, séparées par un remblai et traversées par de nombreux ponts, ont : la première, 8^m, 22 de hauteur, et la seconde, 8^m, 80. On laisse à gauche la plus grande partie de la ville avant de s'arrêter dans une belle gare couverte, élevée de 188^m, 35 au-dessus du niveau de la mer, de 14 mètres au-dessus du niveau de la Saône.

54^e STATION. — MACON.

11 kil. de Sénozan. — 58 kil. de Chalon. — 126 kil. de Dijon. — 441 kil. de Paris.
— 72 kil. de Lyon.

On trouve, à la station de Mâcon, des voitures de correspondance conduisant à : *Bourg* (36 kil. en 3 heures, pour 2 fr. 50 c., 2 fr., 1 fr. 50 c.); — *Pont-de-Veyle* (10 kil. en 1 heure, pour 40 cent.); — *Cluny* (24 kil. en deux h. 30 m. pour 1 fr. 50 c. et 1 fr. 25 c.); — *Charolles*, par Cluny ou par Bergesserin (59 kil. en 7 h. 25 m. pour 6 fr., 5 fr. et 4 fr.).

Les meilleurs hôtels de Mâcon sont : les *Champs-Élysées*, près de la gare; l'*Europe* et le *Sauvage*, sur le quai de la Saône, le long duquel on trouve de nombreux cafés, le télégraphe électrique et la poste aux lettres. — Un *buffet* a été établi à la gare.

Les *omnibus* conduisent aux hôtels et à domicile pour 30 cent., avec 10 kilog. de bagage, 50 cent. avec 30 kilog., 1 cent. par 1 kilog. d'excédant.

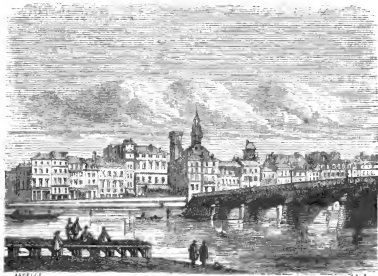
M. de Lamartine décrit ainsi, dans le premier chapitre des *Confidences*, l'aspect général et la situation de sa ville natale :

« Sur les bords de la Saône, en remontant son cours, à quelques lieues de Lyon, s'élève, entre des villages et des prairies, au penchant d'un coteau à peine renflé au-dessus des plaines, la ville petite mais gracieuse de Mâcon ; deux clochers gothiques décapités et minés par le temps attirent l'œil et la pensée du voyageur qui descend vers la Provence ou vers l'Italie, sur les bateaux à vapeur dont la rivière est tout le jour sillonnée. Au-dessous de ces ruines de la cathédrale antique s'étendent, sur une longueur de près d'une demi-lieue, de longues files de maisons blanches et des quais où l'on débarque et où l'on embarque les marchandises du midi de la France et les produits des vignobles mâconnais. Le haut de la ville, que l'on n'aperçoit pas de la rivière, est abandonné au silence et au repos ; on dirait d'une ville espagnole : l'herbe y croît l'été entre les pavés ; les hautes murailles des anciens couvents en assombrissent les rues étroites ; un collège, un hôpital, des églises, les unes restaurées, les autres délabrées et servant de magasins aux tonneliers du pays ; une grande place plantée de tilleuls à ses deux extrémités, où les enfants jouent, où les vieillards s'assoient au soleil dans les beaux jours ; de longs faubourgs à maisons basses qui montent en serpentant jusqu'au sommet de la colline, à l'embouchure des grandes routes ; quelques jolies maisons dont une face regarde la ville, tandis que l'autre est déjà plongée dans la campagne et dans la verdure ; et, aux alentours de la place, cinq ou six hôtels ou grandes maisons, presque toujours fermées, qui reçoivent, l'hiver, les anciennes familles de la province ; voilà le coup d'œil de la haute ville. C'est le quartier de ce qu'on appelait autrefois la noblesse et le clergé ; c'est encore le quartier de la magistrature et de la propriété : il en est de même partout : les populations descendent des hauteurs pour travailler et remontent pour se reposer ; elles s'éloignent du bruit dès qu'elles ont le bien-être.

« A l'un des angles de cette place qui était avant la Révolution un rempart, et qui en conserve le nom, on voit une grande et haute maison percée de fenêtres rares et dont les murs éle-

vés, massifs, noircis par la pluie, éraillés par le soleil, sont reliés depuis plus d'un siècle par de grosses clefs de fer. Une porte haute et large, précédée d'un perron de deux marches, donne entrée dans un long vestibule, au fond duquel un lourd escalier en pierre brille au soleil par une fenêtre colossale et monte d'étage en étage pour desservir de nombreux et profonds appartements. C'est la maison où je suis né. » (*Confidences, III.*)

L'histoire de Mâcon ressemble beaucoup à celle de Châlon. Avant la conquête romaine, c'était une ville importante des



Vue de Mâcon.

Éduens, César y établit un *castrum*. Sous la domination romaine, sa prospérité décroît au profit de Lyon et d'Autun. Tous les peuples barbares, Allemands, Bagaudes, Burgundes, Vandales, Huns, la détruisent à tour de rôle : elle se relève de ses ruines, car, sous le règne de Gontran, il s'y tient deux conciles nationaux; puis les Sarrasins s'en emparent et l'incendient (732). Elle se rebâtit de nouveau; Lothaire la prend, la pille et la brûle en 834; Louis et Carloman l'assiègent en 880; les Hongrois la saccagent en 924 : des pestes, des famines déciment

ensuite la population qui commence à s'y développer ; des incendies en détruisent les habitations ; les Brabançons la ruinent de fond en comble en 1140, sous la conduite de Guillaume, comte de Chalon. Cette série de désastres commence au ¹¹^e siècle et ne finit qu'au ¹³^e. Cependant la ville avait résisté non-seulement à toutes ces secousses, mais aux querelles de ses comtes avec leurs suzerains, avec leurs voisins et avec les évêques.

En 1228, Jean de Braine, qui avait épousé Alix, la petite fille du comte Guillaume V, et qui perdait l'espoir d'avoir des héritiers, vendit le comté de Mâcon au roi de France moyennant une somme de 10 000 livres et une pension viagère de 1000 livres pour Alix. Ce marché conclu, il partit pour la terre sainte, où il mourut en 1229. Alix alla finir ses jours dans le monastère du Lis (près de Melun), dont elle était devenue abbesse, et Mâcon fut incorporé au domaine royal. Saint Louis y transféra le bailliage créé par Louis le Jeune à Saint-Gengoux le Royal. Au siècle suivant, le régent, depuis Charles V, la céda au duc Jean de Berry comme augmentation d'apanage, et l'année suivante (1359), il érigea le comté en pairie. En 1416, Jean de Berry étant mort sans enfants, elle fit de nouveau retour à la couronne ; mais huit ans après, Charles VII la donna au duc de Bourgogne, Philippe le Bon, pour solde de la dot de Michelle de France. Celui-ci n'en prit toutefois possession qu'après le traité d'Arras (1435). Elle perdit alors le bailliage royal, qui fut rétabli à Saint-Gengoux, mais elle le recouvra, lorsque, après la mort de Charles le Téméraire, Louis XI la réunit au domaine royal, dont elle ne devait plus être séparée.

Lors de la Réforme, Mâcon devint le quartier général des huguenots dans la Bourgogne. Gaspard de Saulx, marquis de Tavannes, lieutenant de la province pour le roi, ayant vainement tenté de s'en emparer par la force, la prit par ruse en 1562. Il y fit aussitôt commencer une citadelle destinée « à fortifier cette place pleine de huguenots, voisine des Suisses, frontière du duc de Savoie. » Le gouverneur qu'il y laissa, Guillaume de Saint-Point, y noya un grand nombre de protestants¹ et se contenta

1. Chaque jour, lorsque tout était disposé pour ce barbare spectacle, on allait avertir M. le gouverneur que la *farce étoit prête* ; de là vient la locution pro-

de piller les catholiques. En 1567, les protestants la reprirent, mais, assiégée bientôt par le duc de Nevers, elle fut obligée de capituler; elle paya une contribution de guerre de 30 000 écus. Depuis lors les protestants ne purent pas la reprendre; mais, malgré les excès auxquels s'étaient déjà livrés les deux partis, la Saint-Barthélemy n'y fit aucune victime, grâce à la courageuse résistance que le bailli Philibert de la Guiche opposa aux ordres secrets de la cour.

Mâcon avait embrassé dès le début le parti de la Ligue: elle resta longtemps fidèle à la sainte-union: toutefois, en 1594, elle se soumit au roi. A dater de cette époque, son histoire n'a plus qu'un intérêt local. Rappelons seulement qu'en 1848, lors des élections des membres de l'Assemblée législative, elle commit la faute impardonnable de préférer je ne sais plus quel infime démagogue à l'homme de génie qu'elle avait eu le bonheur de voir naître dans ses murs et à qui elle était déjà redevable d'une éclatante renommée. Elle ne se lavera jamais de cette honte, le nom de Lamartine dû-t-il s'effacer un jour de la mémoire de nos descendants.

Avant la Révolution, le Mâconnais avait des états particuliers qui étaient présidés par l'évêque de Mâcon.

Aujourd'hui Mâcon est le chef-lieu du département de Saône-et-Loire, le siège de la deuxième subdivision militaire, d'un tribunal civil de première instance, d'un tribunal de commerce et de toutes les administrations qui se trouvent généralement réunies à une préfecture. Sa population s'élève, d'après le recensement de 1856, à 16 546 hab.; c'est tout à la fois une ville industrielle et une ville commerçante. Elle possède des fabriques de toiles à voiles, une fonderie de cuivre très-considérable qui occupe plus de 100 ouvriers, plusieurs imprimeries, une faïencerie, des tanneries, des teintureries, des tuileries, etc. Elle vend surtout des vins, des grains, des merrains, des cercles. Les marchés se tiennent au faubourg de Saint-Laurent (Ain), sur la rive gauche de la Saône. Ils offrent aux artistes une curieuse collection des costumes de la Bresse et du Mâconnais. Du reste,

verbale : *farce de Saint-Point*. Les protestants exercèrent de cruelles représailles sur les catholiques, lorsqu'ils furent maîtres de la ville.

les voyageurs trop pressés, qui vont de Paris à Lyon sans s'arrêter, ne doivent pas manquer d'apercevoir et de remarquer aux environs de Mâcon la singulière coiffure des femmes : un petit chapeau de feutre noir, porté sur le haut et un peu sur le côté droit de la tête, par-dessus un petit bonnet blanc qui laisse voir une partie des cheveux.

Avant la Révolution, Mâcon possédait un évêché dont l'origine remontait, dit-on, au v^e ou au vi^e siècle, et qui n'a pas été rétabli. On y comptait douze églises, et, après la restauration du culte, quand le pape Pie VII s'arrêta à Mâcon, il dit la messe dans ses appartements. Napoléon, pour se concilier l'affection des Mâconnais, qui l'avaient cependant brûlé en effigie lorsqu'il s'était fait nommer consul à vie, leur accorda ce qui restait de biens nationaux non vendus dans le département, sous la condition d'en consacrer le produit à la construction d'une église. Cette église, commencée en 1810, ne fut achevée qu'en 1816. Elle est consacrée à *saint Vincent*. Elle s'élève sur une place carrée plantée d'arbres, en face de l'hôpital. Elle ne mérite pas un regard. L'*église Saint-Pierre*, l'ancienne église du couvent des Cordeliers, doit être démolie et reconstruite vis-à-vis de l'hôtel de ville. Les archéologues et les architectes n'auront donc à visiter à Mâcon, en fait d'édifices religieux, que les derniers débris de l'ancienne cathédrale de *Saint-Vincent*. Cette église, fondée on ne sait pas au juste à quelle époque, rebâtie au xiii^e siècle, avait seule, avec l'église collégiale de Saint-Pierre, survécu aux guerres religieuses du xvi^e siècle; elle a été démolie pendant et depuis la Révolution. On bâtit une halle sur la place qu'elle occupait; il n'en reste que la façade, une partie des deux tours et le narthex. La *façade* n'a rien de remarquable; la porte principale est surmontée d'une ogive du xv^e siècle, mais les deux portes latérales sont cintrées et flanquées de colonnes romanes. Les *tours* sont de deux époques : la partie inférieure, à petit appareil irrégulier, appartient à l'époque romane; la partie supérieure date du xiii^e ou du xiv^e siècle. Elles ont été réduites aux deux tiers de leur hauteur primitive, et privées, l'une, de son dôme, l'autre, de sa belle flèche en pierre de taille. Le *narthex*, dont on a fait une chapelle en 1855, et qui se trouve plaqué con-

tre les tours, est du ^{xiii}^e siècle. On y a découvert, quand on l'a restauré en 1840, quelques traces de peintures murales et des sculptures dont les saillies les plus fortes avaient été brisées. Les peintures nouvelles ne nous semblent pas heureuses. De l'autre côté de ce curieux monument de l'architecture romane, on a réuni, dans un petit jardin fermé par une grille, des débris de colonnes sculptées retrouvées dans les fouilles, des fûts de



Saint-Vincent avant les dernières restaurations.

colonnes, une porte romane, et des débris d'un vieux cloître ; mais le mur plat qui réunit les deux tours fait un effet bien disgracieux. Est-il besoin d'ajouter que Saint-Vincent a été classée parmi les monuments historiques ?

Les *édifices civils* de Mâcon n'ont rien de bien intéressant pour un étranger. Nous nous bornerons à les mentionner : l'*hôtel de la Préfecture* est l'ancien palais épiscopal commencé en 1618 et achevé en 1631 ; — le *palais de justice* était, avant la Révolu-

tion, l'hôtel du marquis de Chevrier d'Igé. Cet hôtel avait été bâti en 1716; la *prison* date de 1817. — L'*hôtel de ville*, qui renferme la mairie, la bibliothèque publique, un *projet* de musée et une salle de spectacle, a été construit en 1765 par le comte de Montrevel, député de la noblesse du Mâconnais aux états généraux de 1789; la ville l'acquit au prix de 166 000 fr., et en prit possession le 10 mars 1793. C'est un édifice qui ne manque ni de style ni de caractère. — Le *lycée* occupe les bâtiments de l'ancien collège des Jésuites, construit de 1670 à 1676; on l'a agrandi en 1840. — L'*hôtel-Dieu* (en face de l'église Saint-Vincent) a été élevé sur les dessins de Soufflot et inauguré en 1770. — L'*hospice de la Providence* (faubourg de la Barre) date de 1736. — L'*hospice de la Charité*, de 1680. — L'*Asile départemental*, qui renferme un dépôt de mendicité, un quartier d'incurables et un quartier correctionnel pour les jeunes filles détenues en vertu de l'article 66 du Code pénal, a été terminé en 1842. On y a ajouté, en 1853, une petite église romane à trois nefs, avec chœur et chapelles, dans le style du *xii^e* siècle. N'oublions pas de signaler aux amateurs, dans la rue Dombey, près du quai, une charmante maison de bois sculptée.

Mâcon possède une *Société d'agriculture et des sciences, arts et belles-lettres*, et une *Société d'horticulture*. L'*Annuaire historique et statistique du département de Saône-et-Loire*, publié par M. Monnier, chef de division à la préfecture, mérite une recommandation spéciale. Si les autres départements voulaient le prendre pour modèle, nous posséderions en peu d'années une statistique et une géographie complètes de la France.

Les anciens *remparts* de Mâcon ont été abattus depuis longtemps et remplacés par des allées d'arbres; mais la promenade la plus agréable de Mâcon sera toujours son beau *quai*, bâti de 1658 à 1837, et un peu moins animé qu'autrefois depuis l'ouverture du chemin de fer. On y découvre de jolis points de vue. Le *pont* de douze arches, qui réunit la ville à son faubourg de Saint-Laurent (département de l'Ain), a été bâti, dit-on, au *xi^e* siècle, mais reconstruit et élargi à diverses époques, notamment en 1843. La levée de la Madeleine, à laquelle il aboutit, a été construite en 1735.

Qui pourrait désormais venir à Mâcon sans aller faire un pèlerinage à Milly et à Saint-Point? Qui ne désirerait voir ces villages que les *Méditations*, les *Harmonies*, les *Confidences*, le *Cours familial de littérature*, ont immortalisés? Qui n'aimerait à réciter ces beaux vers, dont le sujet est la *terre natale*, sur ces lieux mêmes auxquels rêvait le poète en les écrivant?

. Et c'est là qu'est mon cœur!

Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux,
Pour enchanter mes yeux, composent leurs tableaux.

. Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même!

Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime!

Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire et chaque pierré un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbes ou Palmyre,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands?
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain.
Rien n'est vil! rien n'est grand! l'âme en est la mesure;
Un cœur palpite au nom de quelque humble mesure,
Et sous les monuments des héros et des dieux,
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Cette intéressante excursion que j'ai faite avec tant d'émotion et de plaisir m'entraînerait bien au delà des limites qui me sont imposées. Que de souvenirs il me faudrait rappeler! que de détails ne serais-je pas désireux de donner, non plus seulement sur ces deux villages, mais sur l'immortel écrivain qui les a tant aimés et si bien décrits en prose comme en vers! Et puis, comment aller à Saint-Point sans faire un détour jusqu'à Cluny? Et, là encore, que d'autres souvenirs d'un autre ordre! que de curieux monuments des siècles passés! Quels que soient mes regrets, je me vois donc contraint de renvoyer cette excursion à

l'Itinéraire de la France (Centre et Midi); je me contenterai d'emprunter au quinzième entretien du *Cours familial de littérature* la description suivante de la vue que l'on découvre du sommet de cette belle côte Mâconnaise, au pied de laquelle est Milly, et quicontient Saint-Point dans une de ses plus charmantes vallées.

« Il y aurait de quoi regarder tout le jour. Les cônes aigus des montagnes pelées du Mâconnais et du Beaujolais, groupés à droite et à gauche comme des vagues de pierre sous un coup de vent du chaos; sur leurs flancs, de nombreux villages; à leurs pieds, une immense plaine de prairies semées d'innombrables troupeaux de vaches blanches, et traversées par une large ligne aussi bleue que le ciel, lit serpentant de la Saône, sur lequel flotte, de distance en distance, la fumée des navires à vapeur : au delà, une terre fertile, la Bresse, semblable à une large forêt; plus loin, un premier cadre régulier de montagnes grises, muraille du Jura, qui cache le lac Léman; enfin, derrière ce contre-fort des montagnes du Jura, qui ressemblent d'ici au premier degré d'un escalier dressé contre le ciel, toute la chaîne des Alpes, depuis Nice jusqu'à Bâle, et, au milieu, le dôme blanc et rose du Mont-Blanc, cathédrale sublime au toit de neige qui semble rougir et se fondre dans l'éther, et devenir transparente comme du sable vitrifié sous le foyer du soleil, pour laisser entrevoir, à travers ses flancs diaphanes, les plaines, les villes, les fleuves, les mers et les îles d'Italie. »

DE MACON A LYON.

Après avoir dépassé, au delà de la gare de Mâcon, le village de *Saint-Clément-lez-Mâcon* (1225 hab.), dont l'église s'achève et dont la crème est renommée, on laisse à gauche le chemin de fer de Mâcon à Genève par Bourg, qui, à 1 kilomètre, franchit la Saône sur un beau pont de pierre et se dirige à l'est à travers les belles prairies de la Bresse. La route de terre et le chemin de fer se touchent presque pendant une assez longue distance. Sur la droite, la côte mâconnaise apparaît bientôt plus grande, plus belle, plus riante encore, plus peuplée. On franchit sur un pont de deux arches, de 10 mètres d'ouverture chacune, la petite Grosne qui, à 2 kilomètres, se jette dans la Saône en face de

la petite Veyle. *Varennas* (152 hab.) se montre à gauche, près de la rive droite de cette rivière. Deux châteaux attirent les regards, sur la droite, au milieu des innombrables habitations qui couvrent la plaine et la Côte et qui forment les communes de *Vinzelles*, *Loché*, *Chaintré* et *Chanas*.

55^e STATION. — CRÈCHES.

7 kil. de Mâcon. — 448 kil. de Paris. — 65 kil. de Lyon.

Crèches (1180 hab.) est situé entre le chemin de fer et la Saône. La route de terre le traverse. Son *église* à trois nefs a été reconstruite il y a peu d'années. Il ne reste de l'ancien édifice, bâti au xvi^e siècle, que l'avant-chœur, le sanctuaire et la chapelle absidale de droite. Le *château des tours* (à gauche), qui était autrefois fortifié, est occupé aujourd'hui par une distillerie de betteraves. Les Écorcheurs s'y établirent en 1443. Les troupes du dauphin d'Auvergne le prirent en 1471; mais la garnison de Mâcon, l'ayant repris peu de jours après, y mit le feu après l'avoir pillé.

C'est sur la plaine qui s'étend entre Crèches et Romanèche que Louis et Carloman, qui venaient d'assiéger Mâcon, rencontrèrent et défirent Bozon, roi de Provence.

Entre deux tranchées on franchit, sur un pont d'une seule arche de 10 mètres, le ruisseau l'Arlois, puis un autre petit cours d'eau au delà duquel on voit le petit *château des Nugnets*, presque vis-à-vis du *château de Loise* entouré d'un beau parc.

56^e STATION. — PONTANEVAUX.

4 kil. de Crèches. — 11 kil. de Mâcon. — 452 kil. de Paris. — 61 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Pontanevaux des voitures de correspondance conduisant à : *Chenas* (5 kil. pour 30 cent.); — *La Chapelle* (5 kil. pour 25 cent.); — *Jullie* (11 kil. pour 50 cent.).

Pontanevaux n'est point une commune, il dépend de la *Chapelle de Guinchay*, chef-lieu de canton, dont la population se monte à 2066 habitants, et qui se trouve situé à 5 kilomètres, sur deux coteaux parallèles entre lesquels coule un ruisseau

appelé *la Mauvaise*. On y a trouvé un grand nombre d'antiquités romaines. Ses vins sont estimés.

On franchit la *Mauvaise* sur un pont de trois arches en plein cintre de 10 mètres d'ouverture, entre deux tranchées dont la plus haute a 7^m,03; au sortir de la seconde tranchée, on découvre une très-belle vue à droite sur la côte mâconnaise, qui s'est rapprochée et élevée en même temps; à gauche, entre la route de terre et la Saône, on laisse *Saint-Symphorien d'Aucelles* (355 hab.), et *Saint-Romain* (413 hab.) qui, situé sur la Saône, a été détruit entièrement par l'inondation de novembre 1840. L'église seule



Saint-Romain.

était restée debout. Les maisons étaient alors construites en pisé. On y a établi un pont sur la Saône.

57^e STATION. — ROMANÈCHE.

4 kil. de Pontanevaux. — 15 kil. de Mâcon. — 456 kil. de Paris. — 56 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Romanèche des voitures de correspondance conduisant à : *Thoissey* (6 kil. pour 35 cent. à tous les trains); — *Fleury* (5 kil. pour 25 cent.).

Des *omnibus*, correspondant avec tous les trains, mènent à Romanèche pour 20 cent. (30 kil. de bagages).

Romanèche (*Romana esca*) existait du temps des Romains.

Vers le milieu du ^{xv}^e siècle on y a trouvé, dans les décombres d'une maison ruinée par le temps, l'inscription suivante : *Matronis romaniscis*. Souvent encore on découvre, au lieu dit *des mailles*, des débris de mosaïques et de marbre sculpté. Cette importante commune compte aujourd'hui une population de 2468 habitants ; elle récolte des vins estimés (du Moulin-à-vent et des Thorins) dont elle fait un commerce considérable ; elle exploite des carrières de pierre à bâtir de nature granitique, et d'abondantes mines de manganèse, divisées en trois concessions.

Thoissey, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Trévoux (Ain), est situé sur la rive gauche de la Saône, près de l'embouchure de la Chalaronnes. Sa population est de 1668 hab. Un pont le met en communication avec la rive droite.

A peine a-t-on quitté la station de Romanèche que l'on sort du département de Saône-et-Loire pour entrer dans le département du Rhône. On s'éloigne de la Saône, qui est à 5 kil. du chemin de fer et de la route de terre, toujours parallèle au chemin de fer. On traverse une vaste plaine remarquablement fertile et peuplée. Au delà de *Lancié* (905 hab.), on aperçoit un château flanqué de tours ; on longe, à droite, *Corcelle* (652 hab.), dont l'église est moderne ; puis *Saint-Jean-d'Ardière* (1100 hab.) se montre à gauche, sur la route de terre, près de la rivière de ce nom, qui va se jeter dans la Saône, à 3 kil., et que le chemin de fer franchit sur un pont, haut de 10^m, 40, de trois arches en plein-cintre de 10 mètres d'ouverture. Le paysage devient de plus en plus riche et varié ; sur la rive gauche de la Saône, dont on s'est rapproché, s'élèvent de charmants coteaux couverts de villages à demi cachés dans des nids de verdure, *Mogneneins*, *Peyzieux*, *Genouilleux*, *Guereins*, et les nombreux hameaux qui en dépendent.

58^e STATION. — BELLEVILLE.

8 kil. de Romanèche. — 23 kil. de Mâcon. — 464 kil. de Paris. — 49 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Belleville des voitures de correspondance conduisant à : *Beaujeu* (14 kil. pour 75 c.) ; — *Cercier* (6 kil. pour 40 c.) ; — *Charlieu* (56 kil. pour 6 fr. et 4 fr. 50) ; — *Châtillon-lez-Dombes* (19 kil. pour 75 c.) ; — *Chauffailles* (39 kil. pour

3 fr.); — *Saint-Igny-de-Vers* (36 kil. pour 2 fr.); — *Villié* (10 kil. pour 50 c.).

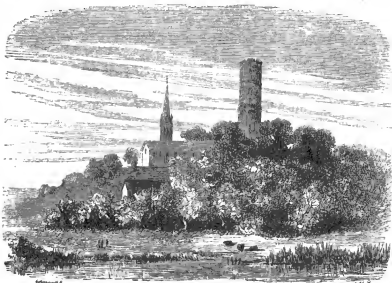
Des omnibus, correspondant avec tous les trains, mènent à Belleville pour 10 c. (10 kil. de bagages), et 25 c. (11 à 30 kil.).

Belleville, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Villefranche (Rhône), petite ville de 2919 hab., est située à 1500 mètres du chemin de fer, et à 1 kilomètre de la rive droite de la Saône. La route départementale n° 4 de la Loire à la Saône la traverse. Elle occupe l'emplacement d'une ancienne ville romaine nommée *Lunna*, station intermédiaire entre Anse et Mâcon. Elle avait autrefois une enceinte¹ qui ne l'empêcha pas d'être plusieurs fois prise et reprise; et elle était, avant la Révolution, la seconde prévôté du Beaujolais. On y remarquait une belle abbaye commendataire de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, fondée en 1160 par Humbert II, sire de Beaujeu. L'église, qui est assez bien conservée, et qui date du XII^e siècle (style roman), a été classée parmi les monuments historiques. Elle contenait les tombeaux de plusieurs princes de la maison de Beaujeu. Elle se compose d'une nef et de deux bas côtés sans chapelles, de transsepts, d'un chœur et de cinq absides. Ces absides ne sont pas rangées en hémicycle autour du chœur; les trois principales sont en face et dans le prolongement des nefs; les deux autres, parallèles aux premières, un peu en reculement et dans la partie des bras de la croix qui est opposée au portail principal. Quelques parties seulement ont été retouchées et modifiées. Deux tours carrées s'élèvent au-dessus des extrémités des transsepts; celle du nord est tronquée, et n'a peut-être jamais été achevée.

L'inondation de 1840 avait détruit 190 maisons à Belleville. Ces désastres sont réparés; aujourd'hui Belleville s'enrichit en fabriquant des toiles de coton, des tonneaux, des broderies, et en faisant le commerce des vins. Elle a un port sur la Saône; un pont suspendu la relie à la rive gauche. Elle possède un hôpital richement

1. Voir *Recherches sur l'emplacement de Lunna*, par M. d'Aigueperse, Lyon 1844, ouvrage qui a obtenu une mention honorable de l'Institut, en 1847. M. l'abbé Chambeyron a publié, en 1845, une notice intitulée *Premier essai sur Belleville*.

doté, et de nombreux établissements de bienfaisance. Un de ses enfants, David Comby, a institué le 29 mars 1701 les deux grands hôpitaux de Lyon ses héritiers universels, à la condition de recevoir et d'élever douze pauvres orphelins de la paroisse de Belleville. Sur la rive gauche de la Saône on aperçoit **Montmerle**, bourg de 1965 hab., dont l'église et la tour-belvédère couronnent une hauteur boisée. C'est une ancienne station romaine; on y a découvert un cimetière romain, contenant des urnes cinéraires, des médailles romaines, des têtes barbares sculptées en pierre,



Montmerle.

des antiques romains en bronze. Un pont suspendu le relie à la rive droite. Son quai a été reconstruit depuis l'inondation de 1840. Sa foire de septembre, qui dure 15 jours (du 9 au 24), est très-fréquentée. Il donne son nom à la grande île qui se trouve entre son pont et celui de Belleville.

C'est à Belleville qu'il faut quitter le chemin de fer si l'on veut aller visiter Beaujeu et le Beaujolais. (Voir l'*Itinéraire de la France*, Centre et Midi.)

On traverse la Mezerine, le Saucillon et le Vauxonne (ce der-

nier pont a une arche de 15 mètres), en allant de Belleville à Saint-Georges.

59^e STATION. — SAINT-GEORGES-DE-RENEINS.

5 kil. de Belleville. — 28 kil. de Mâcon. — 469 kil. de Paris. — 43 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Saint-Georges des voitures de correspondance conduisant à : *Blacé* (7 kil. pour 30 c.); — *Montmerle* (5 kil. pour 30 c., y compris le péage du pont); — *Saint-Étienne* (Rhône), (9 kil. pour 40 c.); — *Saint-Triviers-sous-Moignant* (16 kil. pour 75 c., péage du pont compris); — *Salles* (7 kil. pour 30 c.); — *Vaux* (14 kil. pour 40 c.).

Saint-Georges-de-Reneins, bourg de 2920 hab., est situé à la gauche du chemin de fer et à 2 kil. de la Saône, sur la Vauxonne. La route de terre le traverse, il possède une chapelle dédiée à *Notre-Dame-des-Eaux*, qui attire une grande affluence de fidèles dans les temps de sécheresse. En quittant sa station, on s'enfonce dans une tranchée, longue de plus d'un kilomètre et haute de 3^m,86; au sortir de cette tranchée, on découvre à gauche une jolie vue, en traversant, sur un remblai, l'ancien lit de la Vauxonne. Le château de *Boitray*, entouré d'un beau parc, se trouve situé à peu près à égale distance de la route de terre et de la Saône (1 kil. environ). Au delà du *bois Baron*, on franchit un cours d'eau avant de croiser la route de terre, près d'*Arnas* qu'on laisse à droite. Sur la rive gauche de la Saône se montrent *Fareins* et *Beauregard*. On traverse le Nizerand, puis, au delà d'une moitié de Villefranche, le Morgon, qui vient d'arroser cette ville. Ce dernier pont a neuf arches en plein cintre de 12 mètres d'ouverture chacune.

60^e STATION. — VILLEFRANCHE.

9 kil. de Saint-Georges. — 37 kil. de Mâcon. — 478 kil. de Paris. — 34 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Villefranche des voitures de correspondance conduisant à : *Ars* (10 kil. pour 30 c., y compris le péage du pont); — *Chamelet* (28 kil. pour 1 fr. 30); — *Cours* (64 kil. pour 5 fr. 25); — *Grandris* (28 kil. pour 1 fr. 30); — *la Mure d'Azergues* (pour 1 fr. 60); — *Roanne* (pour 6 fr. 50); — *Tarare* (33 kil.

pour 3 fr., 2 fr. 50 c. et 2 fr.); — *Theizé* (14 kil. pour 60 c.); — *Thisy* (52 kil. pour 4 fr. 50).

Des omnibus mènent à tous les trains de la station dans la ville et *vice versa*, pour 10 c. avec 10 kilog. de bagages, et 25 c. avec de 11 à 30 kil.

Villefranche (hôtel de *Provence*), actuellement un chef-lieu d'arrondissement du département du Rhône, a été la capitale du Beaujolais. L'époque de son origine n'est pas parfaitement connue. Dans le principe, il se bâtit un certain nombre de maisons près d'une tour où les seigneurs de Beaujeu faisaient percevoir les droits de péage et traile foraine du grand chemin de Bourgogne à Lyon. Ce village devint un bourg, puis une ville qui prit le nom de Villefranche, quand Guichard I^{er}, sire de Beaujeu, lui eut accordé, en 1151, des franchises confirmées et étendues par Guichard II et Humbert III. Cependant on disait autrefois par ironie : *Villefranche sans franchise, Beaujeu sans gain, Belleville sans beauté*. Parmi ces privilèges, nous citerons les suivants comme les plus caractéristiques. « Le seigneur doit avoir crédit à Villefranche pour douze jours seulement.... Tout habitant de Villefranche a le droit de battre sa femme pourvu que la mort ne s'en suive pas.... »

Cette dernière immunité attira sans doute un grand nombre d'habitants dans la ville nouvelle, qui s'entoura de murs et qui, vers le milieu du xiii^e siècle, possédait déjà, outre une église paroissiale, plusieurs établissements de bienfaisance. Les seigneurs de Beaujeu respectèrent toujours ses privilèges. Sous la domination des ducs de Bourbon, elle devint, de fait, la capitale du Beaujolais, et, quand le Beaujolais eut été réuni à la couronne, elle conserva son titre. Le gouvernement royal y installa en 1532 les administrations judiciaires de la province. Trente ans plus tard (1562), elle était obligée d'ouvrir ses portes à un corps de protestants, commandés par le baron des Adrets, qui la pillèrent et la saccagèrent pendant cinq jours, au mépris des conventions; aussi se jeta-t-elle plus tard avec empressement dans le parti de la Ligue, auquel elle apporta une grande force morale.

Vers la fin du xvii^e siècle (1695), une Académie, qui a joui

d'une certaine célébrité, se fonda à Villefranche. Le Régent s'en déclara le protecteur, et ce titre a été porté depuis par les chefs de la famille d'Orléans. Si l'on doit en croire certains écrivains, c'est d'elle que Voltaire aurait dit : *C'est une honnête fille qui n'a jamais fait parler d'elle.*

Aujourd'hui Villefranche est, comme nous l'avons dit, un chef-lieu d'arrondissement du département du Rhône. Sa population s'élève à 11 686 hab. C'est une ville industrielle et commerçante ; elle fabrique des tissus de coton, des toiles estimées, des basins, des nankins, des toiles peintes, etc. ; elle possède, en outre, des tanneries, des teintureries, des indiennes, des filatures ; elle vend surtout des chanvres, des lins, du coton, de la draperie, de la mercerie et des bestiaux. Ses marchés du lundi sont très-fréquentés.

La route de terre forme la principale rue de Villefranche. Quand on arrive dans cette rue en venant de l'embarcadere du chemin de fer, on la descend jusqu'au Morgon qui la traverse sous une voûte. A gauche on remarquera, outre l'*hôtel de ville*, ancienne maison de la Renaissance, plusieurs maisons de la même époque. Nous signalerons surtout aux amateurs les cours du café du Grand-Cerf et du n° 202, où l'on voit de curieuses armoiries au-dessus du puits et d'autres sculptures ; mais la principale, nous pouvons dire la seule *curiosité* de Villefranche, est son église, qui s'élève à droite dans la partie basse de la Grande-Rue.

Cette église, érigée en collégiale le 25 février 1683 et classée récemment parmi les monuments historiques, s'appelle Notre-Dame des Marais. Elle a dû, d'après la légende, son origine à une statue de la Vierge qui, découverte par des bergers dans un marais et transportée dans l'église de Sainte-Madeleine, retourna dans son marais où on lui éleva une chapelle devenue depuis l'église actuelle. Commencée dans les dernières années du xiv^e siècle, elle n'a été terminée qu'au xvi^e siècle. Sa façade se compose de trois parties qui ne datent pas de la même époque. A droite, en la regardant, s'élève une tour carrée construite en 1518. Elle était alors surmontée d'une flèche très-haute de forme octogone et couverte en ardoises. Le feu y prit en 1566 par

la négligence d'un plombier et la consuma entièrement. A l'aspect des flammes, le plombier, qui avait eu l'imprudence de laisser un réchaud allumé au baut de la tour pour aller prendre son repas, se sauva à toutes jambes. On se mit à sa poursuite; il fut rattrapé à Liergues, trainé devant l'église et brûlé vif sans autre forme de procès, aux acclamations de la populace. Pendant ce temps le clocher brûlait aussi et tombait sans endommager les maisons voisines. La tour qui le supportait menaçait ruine : il est, dit-on, question de la reconstruire en partie et de rétablir la flèche telle qu'elle existait avant l'incendie en 1566. Le conseil municipal a voté à cet effet une somme de 30 000 francs.

Les deux autres parties de la façade, le portail, la fenêtre et la rose qui le surmonte, et le singulier contre-fort sculpté qui le soutient à gauche, sont de la fin du xv^e et du milieu du xvi^e siècle. En 1856, d'importantes restaurations y ont été faites sous la direction de M. Desjardins. Sept statues nouvelles : saint Pierre, saint Paul, saint Laurent, sainte Agathe, sainte Catherine et la sainte Vierge (je n'ai pu découvrir le nom de la septième), y ont été placées. On n'oubliera pas sans doute de remarquer ses jolies portes de bois sculpté. Derrière la chapelle absidale, où l'on peut voir des sculptures plus qu'indécentes, s'élève une tour carrée qui m'a paru dater du xiv^e siècle.

L'intérieur de Notre-Dame des Marais se compose d'une nef et de bas côtés flanqués de chapelles. La nef n'a pas, malheureusement, une largeur proportionnée à sa hauteur. Des débris d'anciens vitraux décorent quelques fenêtres.

La maison située presque en face de l'église, à l'angle de la rue Nationale, est ornée de sculptures du style flamboyant; mais un peu plus loin, du même côté que l'église, l'attention est attirée par un dais en pierre du même style, très-finement sculpté et destiné, dans l'origine, à servir d'abri à une statue qui a été détruite. En remontant la Grande-Rue, on remarquera encore quelques jolies maisons de la Renaissance. Nous signalerons le n^o 142 et les armoiries du n^o 150.

La rue Nationale, qui s'ouvre près de l'église, conduit à la place de la Sous-Préfecture, qui est ornée d'arbres et d'une

fontaine, et dont l'*Hôtel-Dieu*, construit en 1666, forme l'un des côtés. Le Morgon coule à ciel découvert devant la porte de cet hospice. Ne vous fiez pas à son apparence paisible ; ses inondations ont souvent causé de grands dégâts dans la ville.

Dans la partie haute de Villefranche, du côté du chemin de fer, s'ouvre à droite une vaste place plantée d'arbres et ornée d'une fontaine. De la terrasse qui termine cette promenade, on découvre un paysage animé, terminé par les montagnes du Beaujolais. En face de soi on a le *château de Belle-Roche*, qui appartient à M. de Belle-Roche ; sur la droite s'élève le *séminaire* qui a été



Bords de la Saône, près de Villefranche.

construit en 1853 par les jésuites et qui compte 250 élèves. De nombreuses maisons de campagne entourées d'arbres s'étagent sur les deux versants de la vallée du Morgon.

Le premier couvent de Cordeliers établi en France fut fondé à Villefranche par Guichard III, à son retour d'une ambassade à Constantinople. En 1671, on lisait encore le quatrain suivant sur la porte de leur couvent :

Sache, ô passant, qui que tu sois,
Qu'en ce lieu saint et salulaire
Tu vois le premier monastère
Qu'on fit en France à saint François.

L'École normale primaire du département du Rhône a été établie à Villefranche. Cette école, dans laquelle l'État entretient deux bourses, le département du Rhône vingt-trois, et celui de la Drôme une, a pour destination principale de former de bons instituteurs communaux et des secrétaires de mairie. Les cours d'études sont de trois ans.

Quand on s'éloigne de Villefranche par le chemin de fer, on commence à bien voir, sur la gauche, le groupe du mont d'Or, qui, pendant longtemps, terminera si heureusement les plus beaux paysages de la Saône. Au delà d'une tranchée longue de plus d'un kilomètre et haute de près de 5 mètres, on longe sur la droite la route de terre qui avait donné lieu à ce proverbe bien connu, mais certainement exagéré :

De Villefranche à Anse
La plus belle lieue de France.

On aperçoit à droite *Limas* et *Pommiers*, dont les carrières ont fourni pendant douze siècles des pierres à la ville de Lyon, et, sur la rive gauche de la Saône, *Saint-Bernard*, qu'un pont relie à la rive droite, puis on entre dans cette tranchée, haute de 5^m,65 et longue de plus de 800 mètres, à l'extrémité de laquelle se trouve établie la station d'Anse.

61^e STATION. — ANSE.

4 kil. de Villefranche. — 41 kil. de Mâcon. — 482 kil. de Paris. — 30 kil. de Lyon.

On trouve, à la station d'Anse, des voitures de correspondance conduisant à : *Bois d'Oingt* (14 kil. pour 50 cent.); — *la Chassagne* (4 kil. pour 25 cent.); — *Chazé d'Azergues* (9 kil. pour 40 cent.); *Lucenay* (5 kil. pour 25 cent.); — *Morancé* (6 kil. pour 30 cent.).

Des omnibus mènent à tous les trains de la station dans la ville, et *vice versa*, pour 10 cent., avec 10 kilog. de bagages, et 25 cent. avec de 11 à 30 kilog.

Anse (*Assa Paulini* ou *Antium*) était une station romaine pour les troupes qui voyageaient par étapes. On y voit encore, au milieu des habitations modernes, des pans de murs romains très-

considérables. Auguste y avait fait élever un palais, dont les derniers débris servirent à la construction d'une chapelle, transformée actuellement en magasin.

A 1 kil. au sud-ouest des murailles, on découvrit en 1844, à une faible profondeur, des traces considérables de murs rasés à quelques centimètres au-dessous du sol, dont le revêtement était enduit d'un ciment diversement coloré. Ces traces s'étendaient au loin. On acquit bientôt la conviction qu'elles signalaient les restes d'une vaste et splendide habitation appartenant à l'époque gallo-romaine. On trouva bientôt, en effet, une mosaïque de 4 mètres de largeur sur 9 mètres de longueur (ses dimensions avaient dû être plus grandes dans l'origine). Une souscription fut ouverte aussitôt pour élever au-dessus de ce monument une petite construction destinée à le préserver des injures du temps et des hommes. L'année suivante, on découvrit trois autres mosaïques, circonscrites dans leur ensemble par des fragments de fondations de murs, et séparées entre elles par deux murs de refend, qui en font comme les trois compartiments distincts d'une mosaïque unique, présentant la forme d'un parallélogramme de plus de 9 mètres sur plus de 16 mètres de côté dans œuvre. Enfin, la même année, on trouva, au même endroit, une statue en marbre blanc, de grandeur naturelle, représentant une jeune femme, et terminée en gaine comme une cariatide. Malheureusement, la tête, qui manquait, ne put être retrouvée. M. Perret, au rapport duquel sont empruntés ces détails, a acheté depuis le terrain et la mosaïque, et fait don du tout à la ville d'Anse. Ces fouilles ont, du reste, été classées parmi les monuments historiques..

Au moyen âge, Assa prit le nom d'Ansa. Elle dut avoir une certaine importance, car il s'y tint six conciles aux ^x^e et ^{xii}^e siècles, dans l'église de Saint-Romain, détruite longtemps avant la Révolution. Pendant les guerres des sires de Beaujeu avec leurs voisins, elle eut beaucoup à souffrir, et elle se releva lentement de ses désastres. En 1782, on transféra son grenier à sel à Tarare, parce que, disent les lettres patentes, elle comptait à peine 500 hab., et n'avait ni foire ni marché. Aujourd'hui, c'est un chef-lieu de canton du département du Rhône, arrondissement

de Villefranche. Sa population s'élève à 2031 âmes; il s'y tient des marchés importants (le vendredi), et on y exploite de belles carrières, qui ont fourni, dit-on, les pierres de la cathédrale de Lyon.

Le château d'Anse sert actuellement de caserne à la gendarmerie; l'une de ses tours a été transformée en prison. L'église paroissiale, placée sous l'invocation de saint Pierre, doit être prochainement démolie et reconstruite sur un plan nouveau par M. Desjardins, qui conservera, dit-on, les parties les plus intéressantes. Les dons volontaires s'élèvent à plus de 70 000 francs.

Anse possède cinq fontaines, dont quatre ne tarissent jamais, et dont deux font tourner des moulins. L'une de ces fontaines tarit dans les années pluvieuses, et devient plus abondante dans les années de sécheresse. Anse est en outre arrosée par l'Azergues, charmante rivière qui descend des montagnes du Beaujolais.

A un kilomètre environ de la station d'Anse, on traverse, sur un pont de quatre arches, de 15 mètres d'ouverture chacune, l'Azergues, dont on voit, à gauche, l'embouchure dans la Saône. Après avoir franchi ensuite l'ancien lit de cette rivière, on s'éloigne de la Saône, qui disparaît bientôt, mais on ne perd pas de vue les coteaux de sa rive gauche. Sur l'un de ces coteaux Trévoux se montre de loin. A la droite du chemin de fer s'étendent de belles prairies entourées d'arbres, et au milieu desquelles se trouve *Ambérieux* (196 hab.).

62° STATION. — TRÉVOUX.

5 kil. d'Anse. — 46 kil. de Mâcon. — 487 kil. de Paris. — 26 kil. de Lyon.

Des omnibus, correspondant avec tous les trains, conduisent de la station à la ville pour 15 cent. avec 30 kilog. de bagages, le péage du pont compris.

Trévoux, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Ain, est une ville de 2749 hab., agréablement étagée sur une colline de la rive gauche de la Saône, que couronnent les débris d'un vieux château féodal. Un pont suspendu la relie à la rive droite. Vue de la Saône, elle offre un aspect pittoresque et riant; mais

le panorama que l'on y découvre est encore plus beau, car on a devant soi le mont d'Or.

Trévoux s'est d'abord appelée *Trivulcium* (*Tri Volta*, trois voutes ou coudes, dit un étymologiste, à cause des coudes de la Saône), d'où l'on a fait *Trevosum*, puis *Trévoz*, et enfin Trévoux. En 1120, les sires de Villars y possédaient un château et y avaient établi un péage. Elle n'obtint le titre de ville qu'en 1300 (ce fut Henri de Villars, archevêque de Lyon, qui le lui accorda avec d'importants privilèges), puis elle devint la capitale d'une principauté indépendante qu'on appelait la *Dombe* ou les *Dombes*. Après avoir été habitée par les Sébusiens ou les Ambarres, et avoir appartenu tour à tour aux Romains, aux Bourguignons, aux rois de France, cette partie de la Bresse, longue de sept à huit lieues, et large de quatre, était tombée, vers 1120, en la possession des sires de Villars, qui descendaient, dit-on, des derniers rois de Bourgogne. Plus d'une fois, au *xiv^e* siècle, la maison de Savoie essaya de s'emparer de la Dombe; mais le seigneur de Beaujeu et de Dombe, Édouard II, soutenu par Louis II, duc de Bourbon, parvint à repousser ses attaques. Par reconnaissance, il institua son héritier universel (1391), car il n'avait pas d'enfants, le duc de Bourbon, qui, ayant acheté diverses châtellenies, constitua la souveraineté de Dombe telle qu'elle exista postérieurement. Quand le fils de Louis II, Jean I^{er}, eut été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, les ducs de Bourgogne et de Savoie se liguèrent pour conquérir la Dombe. Trévoux, prise par escalade, fut livrée au pillage; mais le fils de Jean, Charles I^{er}, comte de Clermont, envahit la Franche-Comté; les ducs de Bourgogne et de Savoie se virent contraints de retirer leurs troupes; une trêve s'ensuivit; un traité fut conclu; puis la guerre éclata de nouveau, et la principauté menacée conserva ses limites et son indépendance. Les descendants de Louis II la gardèrent jusqu'en 1522. Louise de Savoie se la fit alors adjuger sur le connétable Charles II, duc de Bourbon, comme ayant succédé aux droits de Marguerite de Bourbon, sa mère, épouse de Philippe, duc de Savoie. En 1527, après la mort du connétable, François I^{er} la confisqua et la réunît à la couronne, mais il la remit ensuite à Louis de Bourbon, duc de Montpensier, et à sa mère Louise de Bourbon, sœur

de Charles II (1560 ou 1561). Elle ne fut définitivement réunie à la couronne que le 31 août 1762. Louis-Charles de Bourbon, comte d'un second fils du duc du Maine, l'échangea contre le duché de Gisors, en Normandie.

Trévoux eut un *parlement* qui y fut établi, en 1696, par le duc du Maine, et supprimé en 1771. L'hôtel où il siégeait est aujourd'hui le palais de justice. Louis XIV y créa une imprimerie qui publia, en 1704, la première édition du dictionnaire universel connu sous le nom de *Dictionnaire de Trévoux*. En 1701, les jésuites y avaient fondé un journal qu'ils y dirigèrent pendant trente ans, et qui parut ensuite à Paris en conservant son ancien nom de *Journal de Trévoux*.

Un atelier monétaire avait été établi à Trévoux, en 1304, par les sires de Villars, si l'on doit en croire M. Jolibois. Les princes de Dombes continuèrent à battre monnaie jusqu'en 1674. Aujourd'hui Trévoux possède une des trois *argues* qui existent en France. Les argues sont destinées au tirage des lingots d'or et d'argent; elles dépendent de la commission des monnaies pour la partie d'art, et de l'administration des contributions indirectes pour la comptabilité; des contrôleurs et des receveurs y sont attachés. L'argue de Trévoux ne reçoit que des lingots d'argent; ces lingots, coulés par les affineurs, l'argue les forge, les *argue* en fils de la grosseur d'un demi-centimètre, les frappe d'un poinçon et les rend aux affineurs qui, après les avoir fait tirer dans leurs ateliers cinq ou six fois plus fin qu'un cheveu, au moyen de fers ou diamants percés, les vendent aux passementiers et fabricants de galons. Avant la Révolution, le tirage d'or et d'argent occupait à Trévoux plus de 600 personnes. Cette industrie a beaucoup perdu de son importance, surtout depuis 1815. Elle ne fait guère vivre aujourd'hui plus de 60 individus.

De la station de Trévoux, on voit à peine la ville, qui offre de charmants tableaux aux voyageurs des bateaux à vapeur. On laisse à gauche *Quincieux* (1015 hab.), village situé à 1 kil. de la Saône, puis on se rapproche de cette rivière dont les bords offrent de beaux paysages. Au delà de l'île Benne se montre, près de la rive gauche, le village de *Parcieux*. A droite de la voie, le mont d'Or attire et retient les regards charmés. On franchit le

ruisseau de la Grande-Gorge, et on laisse à gauche le *Port-Mâcon*, hameau en face duquel le Grand-Ruisseau se jette dans la Saône ; mais de nombreuses et hautes tranchées se succèdent presque sans interruption.

63^e STATION. — SAINT-GERMAIN AU MONT D'OR.

5 kil. de Trévoux. — 51 kil. de Mâcon. — 492 kil. de Paris. — 21 kil. de Lyon.

On trouve à la station de Saint-Germain des voitures de correspondance conduisant à *Chasselay* (4 kil. pour 25 cent.) et à *Chessy-les-Mines* (16 kil. pour 50 cent.).

Saint-Germain au mont d'Or (690 hab.) est situé à droite de la station, au pied septentrional de la montagne dont il porte le nom. *Chasselay* (115 hab.), qui se trouve à 4 kilomètres à l'ouest, et où conduisent des omnibus, possède une mine de plomb sulfuré, découverte vers 1760 et exploitée avec profit. Le souterrain a plus de 65 mètres de profondeur.

De nouvelles tranchées interceptent trop souvent la vue. Quand on en sort, on domine la Saône, sur l'autre bord de laquelle apparaissent déjà des maisons de campagne ; mais à peine a-t-on eu le temps de contempler suffisamment ce gracieux tableau, que l'on s'enfonce dans une autre tranchée haute de plus de 17 mètres. On laisse à droite le village de *Curis* (304 hab.), situé au pied du mont d'Or, et où l'on remarque un beau château.

Le **mont d'Or** (*Mons Auriacensis*) se compose de trois mamelons nommés *Verdun*, le *mont Thoux* et le *mont Ceindre*. Verdun a 625 mètres ; le mont Thoux ou Montoux a 612 mètres, et le mont Ceindre 467 mètres. On élève sur cette montagne des troupeaux de chèvres, dont le lait produit un excellent fromage connu sous le nom de *fromage du mont d'Or*. Au sommet du mont Ceindre se trouve en outre un ancien ermitage et un oratoire tapissé d'ex-voto, qui attire chaque année un grand nombre de pèlerins. On y découvre les vallées de la Saône et du Rhône, la Bresse, le Bugez, le Beaujolais, les montagnes du Forez et du Dauphiné, et enfin la chaîne des Alpes. Ce magnifique panorama ne saurait être trop recommandé aux amateurs : trente minutes suffisent pour monter à pied de Saint-Cyr, où

conduisent des omnibus (voir ci-dessous *Environs de Lyon*), au point culminant du mont Ceindre:

64^e STATION. — VILLEVERT-NEUVILLE.

3 kil. de Saint-Germain. — 54 kil. de Mâcon. — 495 kil. de Paris. — 18 kil. de Lyon.

Des omnibus, correspondant avec tous les trains, conduisent de la station à *Villevert-Neuville* pour 10 cent. avec 10 kil. de bagages, 20 cent. avec 11 à 30 kil., péage du pont compris.

Neuville, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Lyon, est une ville de 2126 habitants, située sur la rive gauche de la Saône en face de *Villevert*, hameau qui donne son nom à la station et qui dépend de la commune voisine d'Albigny. Un beau pont suspendu met en communication le hameau et la ville.

Neuville s'est longtemps appelé Vimy (*Vimiacum*). Elle était jadis la capitale du *Franco-Lyonnais*, espèce de république dont les habitants, au nombre de 4000 environ, jouissaient entre autres privilèges et immunités, de l'exemption des gabelles, des droits d'aides, de la milice, de la taille et de tous les autres impôts perçus dans le royaume. En 1666, l'archevêque de Lyon, Camille de Neuville, lui donna le nom de Neuville-l'Archevêque, dont elle a conservé depuis la première moitié. Son église, bâtie en 1680 dans le goût de l'époque, contient un groupe en bois sculpté représentant l'Assomption et placé au-dessus de la boiserie du chœur.

« Ne cherchez plus aujourd'hui à Neuville, écrivait en 1843 Léon Boitel dans l'*Album du Lyonnais*, le vaste et magnifique château seigneurial dont le P. de Bussièrès fit une description latine moitié en vers, moitié en prose. Ne demandez plus son parc de bêtes fauves et d'oiseaux les plus rares, ni sa meute, une des plus belles de France, ni ses écuries qui renfermaient cinquante à soixante chevaux de main. Le grand salon des Échos est muet à présent; les statues de marbre, les superbes jets d'eau avec leurs larges bassins, les bosquets, les salles d'ombrages et les longues avenues, tout a disparu, tout est tombé impitoyablement sous les coups de pioche de la bande

noire. La villa Camille n'existe plus; le marquis de Boufflers, son dernier possesseur, la vendit à une compagnie qui la divisa en plusieurs domaines. Le souvenir des nobles hôtes qu'elle abrita s'efface de jour en jour. Là pourtant séjournèrent l'archevêque Pierre d'Épinac, Villeroy, ce cher favori de Louis XIV et de Louis XV; le grand Condé, à son retour des états de Bourgogne qu'il venait de présider en 1668; le duc de Lauzun et le maréchal de Luxembourg; enfin Boufflers, ce spirituel faiseur de vers et de bons mots. »

Aujourd'hui Neuville possède un grand nombre de villas, mais ses habitants ne sont pas des oisifs. L'immense majorité doit ses moyens d'existence à l'industrie et au commerce. On y trouve une manufacture de ratines très-renommées, deux manufactures de coton filé, des blanchisseries de toile, un moulin à soie, etc.; et deux fois par semaine il se vend sur ses marchés des bestiaux, des grains, des chanvres et d'autres denrées.

A un kilomètre environ de la station de Villevert-Neuville, on laisse à droite *Albigny*, village de 405 habitants, qui doit, dit-on, son nom à Albin, le compétiteur de Sévère; car, selon plusieurs historiens, ce serait dans ses environs qu'aurait eu lieu, entre ces deux rivaux, la grande bataille qui décida du sort de l'empire romain. La vallée de la Saône s'est rétrécie; la rivière coule maintenant entre deux coteaux très-rapprochés l'un de l'autre et couverts déjà de villas et de jardins. Son lit est parsemé d'îles boisées. Sur la rive gauche se montre *Fleurieu-sur-Saône* (368 hab.); sur la rive droite, des coteaux plantés de vignes et des carrières de pierre forment la base du mont d'Or. Une tranchée haute de 5^m,85 précède la station de Couzon.

65^e STATION. — COUZON.

2 kil. de Villevert-Neuville. — 56 kil. de Mâcon. — 497 kil. de Paris. — 15 kil. de Lyon.

Couzon (1209 hab.) possédait jadis des vignobles estimés, dont les produits sont plus que médiocres aujourd'hui. Ses carrières ont pris une grande importance depuis quelques années. Sa position est pittoresque, mais c'est tout ce qu'on peut en

dire. En quittant sa station, on entre dans une tranchée longue de 1 kilomètre environ et haute, à son point culminant, de 9^m,70. Quand on sort de cette tranchée on aperçoit, sur la rive gauche, *Rochetaillée*, village de 338 habitants, ainsi nommé, dit-on, parce que Agrippa y fit couper un rocher pour rendre plus facilement navigable le lit de la Saône. Mais les géologues pensent que la rupture de ces immenses bancs de rochers est due à des courants antédiluviens. En gravissant les coteaux voisins de ce village, on découvre de magnifiques points de vue. En face de Rochetaillée, à droite de la voie, est *Saint-Romain de Couzon* (330 hab.). Les paysages deviennent de plus en plus charmants et variés. En se retournant surtout, on aperçoit à gauche le mont d'Or qui domine les belles carrières de Couzon. Malheureusement les talus des tranchées sont de plus en plus élevés. Bientôt même on s'enfonce dans un tunnel, celui de *la Pilonnière*, qui a 160 mètres de longueur et que suit une tranchée d'abord taillée dans le roc, puis perreyée et enfin gazonnée.

66^e STATION. — COLLONGES.

3 kil. de Couzon. — 59 kil. de Mâcon. — 500 kil. de Paris. — 12 kil. de Lyon.

Collonges, qui donne son nom à la station, est un village de 1049 habitants, dont l'église est située à plus d'un kilomètre à droite, au pied du mont Ceindre. En face, sur la rive gauche, se trouve *Fontaines* (815 hab.), ainsi nommé à cause de ses belles eaux qu'il a été un moment question de conduire à Lyon, et qui descendent à la Saône par les riants vallons de Buisson et de Petit-Moulin. C'est un village industriel (on y remarque surtout des fabriques d'indiennes, des moulins à blé, une usine à fabriquer l'huile); aussi a-t-il réparé presque complètement les ravages qu'y avait faits l'inondation de 1840. Un tiers de ses maisons avait été emporté par la Saône.

Des omnibus mettent Fontaines en communication incessante avec Lyon. Nous sommes dans les faubourgs de la grande ville. Nous y reviendrons, nous avons hâte d'arriver. D'ailleurs, le chemin de fer a dû se creuser trop de tranchées et de souterrains pour nous permettre d'admirer suffisamment toutes ces villas qui se pressent l'une contre l'autre sur les deux rives de la Saône,

de Collonges à Lyon; il ne nous permet même pas d'apercevoir l'île Barbe. Nous la laissons à gauche quand nous traversons le *tunnel de Saint-Rambert*, long de 250 mètres, et auquel succède le *tunnel de la Mignonne*, long de 53 mètres. Au sortir de la dernière tranchée, on est entouré de hautes cheminées qui lancent dans les airs d'épais tourbillons de fumée noirâtre. Les usines ont remplacé les villas; on ne sait de quel côté arrêter ses regards, tant le spectacle qu'on a sous les yeux est varié. Mais on entre bientôt dans la gare de Vaise, et on s'arrête sous sa belle halle couverte.

LYON (VAISE).

7 kil. de Collonges. — 507 kil. de Paris. — 5 kil. de Perrache.

La gare de Vaise, qui a été ouverte longtemps avant celle de Perrache, occupe, sur la rive droite de la Saône, à l'extrémité du faubourg dont elle porte le nom, une superficie de 22 hectares : terrains bâtis, 3 hectares; terrains non bâtis, 19 hectares. Ces chiffres disent assez quelle est son importance. Un *buffet* y a été établi. Elle contient une gare des voyageurs et une gare des marchandises, un grand dépôt et un petit atelier de machines. C'est à cette gare, ou plutôt à ce débarcadère (embarcadère pour les personnes partant de Lyon), que descendent d'ordinaire un grand nombre de voyageurs. (Voir ci-dessous pour les renseignements généraux : omnibus, fiacres, etc., et la direction.)

En quittant la gare de Vaise, on traverse la route de Paris à Lyon par la Bourgogne sur un pont biais de 16 mètres d'ouverture à quatre voies, puis la route de Paris à Lyon par le Bourbonnais sur un pont de mêmes dimensions, et dont les poutres sont aussi en tôle. On est entouré d'usines et de jardins; mais à peine a-t-on eu le temps de jeter à droite et à gauche quelques regards curieux, qu'on s'enfonce dans une courte et haute tranchée précédant l'entrée du *tunnel de Saint-Irénée*. Ce tunnel a 2175 mètres de longueur; il se trouve à 92 mètres au-dessous du point culminant de la montagne qui lui donne son nom. On l'appelle aussi *tunnel de la Quarantaine*, parce qu'il débouche près d'une léproserie établie sur ce point au xvi^e siècle, et devenue un

dépôt de mendicité. Pour le percer, il a fallu creuser six puits d'extraction de 60 à 90 mètres de profondeur, qui ont traversé des nappes d'eau considérables. Il a 8 mètres de largeur au niveau du rail et 5^m,70 de hauteur sous la clef de voûte. Il est revêtu dans sa totalité d'une enveloppe en maçonnerie indispensable pour maintenir les sables dans les parties où ils règnent, et pour empêcher la chute des pierres là où le percement s'est opéré à travers les roches.

Au sortir de ce souterrain, on franchit la Saône sur un pont en tôle, appelé *pont de la Quarantaine*, et divisé en deux parties par trois énormes tubes placés au milieu de la rivière. Un pont en pierre, de quatre arches en anse de panier de 27 mètres d'ouverture, avait été commencé au même point, mais il s'est écroulé avant d'être terminé, à la suite d'affouillements considérables qu'avaient occasionnés les inondations. On l'a remplacé par le pont actuel, moins agréable d'aspect, mais qui a supporté, lors des épreuves exigées par l'administration, un poids de 3500 kilogrammes réparti par mètre courant de voie pendant huit heures consécutives.

De ce pont on découvre de beaux points de vue sur les deux rives de la Saône, mais il est bien vite franchi; on traverse le quai et on entre dans la *gare de Perrache*, située à l'extrémité méridionale de Lyon, entre la Saône et le Rhône, à 174^m,36 au-dessus du niveau de la mer, 1 mètre au-dessus du niveau de celle de Vaise. Cette gare, où viennent aussi aboutir les chemins de fer de Lyon à la Méditerranée, de Saint-Étienne et de Lyon à Genève, et d'où partira encore plus tard le chemin direct de Lyon à Grenoble, occupe une superficie de 8 hectares (terrains bâtis, 1 hectare, terrains non bâtis, 7 hectares); elle est spécialement affectée aux voyageurs. Sa construction a nécessité d'immenses remblais, car elle s'élève à une grande hauteur au-dessus du sol de tous les quartiers environnants. Les voitures y montent ou en descendent par deux belles rampes macadamisées, les piétons par des escaliers. Le cours Charlemagne passe sous le bâtiment principal. Les trois ponts en arc de cercle, qui ont dû être construits pour le service des voitures et des piétons, ont 223^m,50 de longueur. On n'y compte pas moins de 25 arches.

LYON (PERRACHE).

5 kil. de Vaise. — 512 kil. de Paris. — 72 kil. de Mâcon. — 130 kil. de Chalon. — 197 kil. de Dijon. — 316 kil. de Tonnerre. — 399 kil. de Sens. — 468 kil. de Melun.

Renseignements généraux.

OMNIBUS. Des gares aux hôtels, 30 cent.; avec bagages, 80 cent. — Les bureaux sont établis dans Lyon : quai d'Orléans, n° 1; port Saint-Clair, n° 20; place de la Préfecture, n° 12; rue des Deux-Maisons, n° 2 (place Bellecour). Voir à la fin du volume pour de plus amples renseignements.

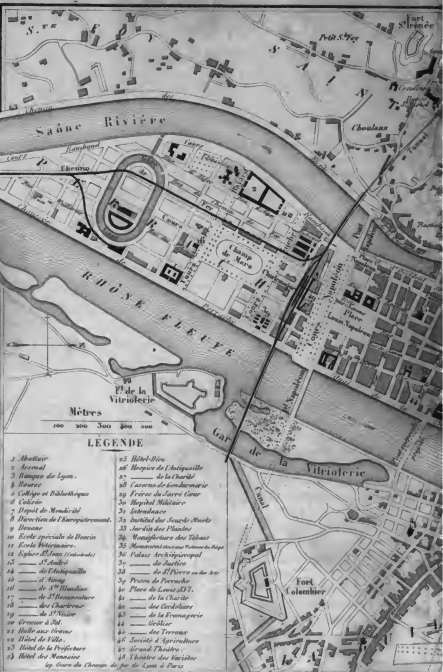
Outre les omnibus spéciaux des chemins de fer, des services réguliers sont établis depuis longtemps pour l'intérieur et pour l'extérieur de la ville. Le plus grand nombre de ces voitures stationnent sur les quais et les places. Elles correspondent entre elles.

VOITURES DE PLACE. Un tarif a été imposé aux voitures de place.

	On paye de 7 h. du mat n à minuit.		De minuit à 7 h. du mat.	
	La course		La course.	
	fr.	c.	fr.	c.
Les fiacres à 2 chevaux.	1	50	2	»
Les coupés ou cabriolets.	1	25	1	50

Les voitures de place sont tenues de conduire, sans augmentation de prix, aux gares des chemins de fer, à l'église de la Mulatière, à la chapelle des Charpennes et au Grand-Camp. — Il n'est rien dû pour les bagages qui peuvent se placer soit à l'intérieur soit à l'extérieur de la voiture. — La première heure se paye toujours entière; mais les heures suivantes se subdivisent. — Le péage des ponts est à la charge des voyageurs, ainsi que le cheval de renfort pour les montées du Chemin neuf, de la côte des Carmélites, de Saint-Sébastien et de Sainte-Foy, qui se payera 1 fr. 25 c. lorsque ce cheval sera pris. Voir, du reste, le tarif, pour les courses à l'extérieur et les autres obligations imposées soit aux cochers soit aux voyageurs.

HÔTELS. En 1857, on a ouvert, au centre de la rue Impériale, à côté de la Banque et en face du palais du Commerce, le *Grand hôtel de Lyon*, qui est à Lyon ce que l'*hôtel du Louvre* est à Paris. Après le *Grand hôtel de Lyon*, dans la même rue est l'*hôtel Collet*. Les autres hôtels de Lyon sont : l'*hôtel de l'Univers*, situé près de la place Bellecour, dans la rue de Bourbon, qui, au delà de la place Napoléon, fait face à l'embarcadère de Perrache; l'*hôtel de l'Europe*, rue Louis-le-Grand; l'*hôtel de Provence et des Ambassadeurs*, place de la Charité, en face de la poste; l'*hôtel du Nord*, rue Lafont (sa table d'hôte est estimée); l'hô-





tel de France, rue de l'Arbre-Sec, etc.; l'*hôtel de Rome* (place Saint-Jean), fréquenté surtout par des ecclésiastiques; l'*hôtel Louis-le-Grand*, rue du Perrat, l'*hôtel des Courriers*, rue Saint-Dominique, etc.

RESTAURANTS. *Maison Dorée*, place Bellecour (très-cher); *Bavoux*, à l'Ermitage, place de la Préfecture, renommé pour les déjeuners; *Bauquis*, rue du Perrat; *Philibert*, place de la Charité; *Victor*, rue Impériale, en face de la galerie de l'Argus; des *Deux-Mondes*, rue Impériale, etc. On déjeune et on dîne très-bien aux cafés restaurants du Rhône, de la *Jeune France*, de la *Perte*, de l'*Opéra*, au *Café Neuf* de la place Bellecour. On mange d'excellentes matelottes chez la veuve *Guy*, aux Étroits. Parmi les restaurants de second ordre, nous citerons : *Grange*, place des Terreaux; *Chanrion*, passage Couderc; *Caillot*, galerie de l'Argus; *Brugeas*, à l'entrée des Charpennes. — Enfin, on trouve à Lyon un grand nombre de restaurants à prix fixe de 1 fr. 25 c. à 2 fr. : *Camille*, rue Centrale; *Pion*, rue Saint-Pierre; etc.

CAFES. Les meilleurs cafés de Lyon sont les cafés : du Rhône, de la *Jeune-France*, de la *Perte*, de l'*Opéra*, *Neuf*, *Richelieu*, *Berthoud*, du *Théâtre*, du *Nord*, *Grand* (excellentes glaces), *Cardinal*, etc. — Le *café des Mille-Colonnes* est surtout fréquenté par les militaires. — Les amateurs de déjeuners au chocolat et au café vont de préférence chez *Casati* et chez *Bianchini* (rue Bat-d'Argent). On y déjeune pour 50 cent. — On boit de la bière renommée, et on consomme de la charcuterie non moins estimée au *café des États-Unis*, près du passage de l'Hôtel-Dieu.

BAINS. Du Rhône, très-recommandés; à l'*hôtel de Provence*; rue du Perrat; rue Sala.

POSTE AUX LETTRES. Le bureau principal est situé place de la Charité, à l'angle de la place Louis-le-Grand ou Bellecour; le bureau annexe, n° 2, au palais Saint-Pierre. Il y a en outre 39 boîtes supplémentaires. Le bureau de la *poste restante* est ouvert de 7 h. du matin à 8 h. du soir, du 1^{er} avril au 30 septembre, et de 8 h. du matin à 7 h. du soir, du 1^{er} novembre au 31 mars. Les dimanches et les jours de fête, il est fermé à 4 h.

POSTE AUX CHEVAUX. Place Louis-Napoléon.

TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE. A la préfecture.

JOURNAUX. Le *Salut public* (quotidien), le *Courrier de Lyon* (quotidien), la *Gazette de Lyon* (ne paraît pas le dimanche), le *Moniteur judiciaire* (3 fois par semaine), le *Progrès industriel* (tous les samedis), l'*Indicateur*, l'*Entr'acte Lyonnais* (le dimanche), l'*Argus* (2 fois par semaine, etc.), la *Revue du Lyonnais* (tous les mois).

LIBRAIRES. (Éducation et piété) : *Périsse frères*; *Pélagaud et Cie*; *Girard et Jossierand*; (Classiques) : *Brun et Cie*, rue Mercière; (Sciences) :

Savy, place Bellecour; (Nouveautés) : *Ballay*, arcades du Théâtre; *Conchon*, rue Impériale; *Giraudier*, place Bellecour.

Les *imprimeries* de Lyon jouissent d'une réputation méritée. Parmi les plus importantes nous citerons celles de MM. Périsset frères, imprimeurs du pape, de M. Louis Perrin (rue d'Amboise, 6), et de M. Vingtrinier (quai Saint-Antoine, 26). M. Louis Perrin possède un riche cabinet de tableaux et d'objets d'art; M. Vingtrinier est l'auteur de plusieurs recueils de vers.

Situation. — Aspect général. — Population. — Notre-Dame de Fourvières.

Lyon, la première ville de France après Paris, par son étendue, sa population, son importance politique, son industrie et son commerce, autrefois la capitale du Lyonnais, aujourd'hui le chef-lieu du département du Rhône, se trouve située à 170 mètres audessus de la mer (les parties les plus basses) et à 310 mètres (les parties les plus hautes), au confluent de la Saône et du Rhône, par 2° 29' long. E., et 45° 46' lat. N. Un décret du 24 mars 1852 a réuni à la commune de Lyon proprement dite ses anciens faubourgs, les communes de la Guillotière, de la Croix-Rousse et de Vaise. Elle se divise actuellement en cinq arrondissements municipaux, et la population de l'*agglomération lyonnaise*, telle est la désignation officielle, s'élève à 292 721 habitants, dont 36 761 ont été classés à part, conformément à l'article 2 du décret du 9 février 1856.

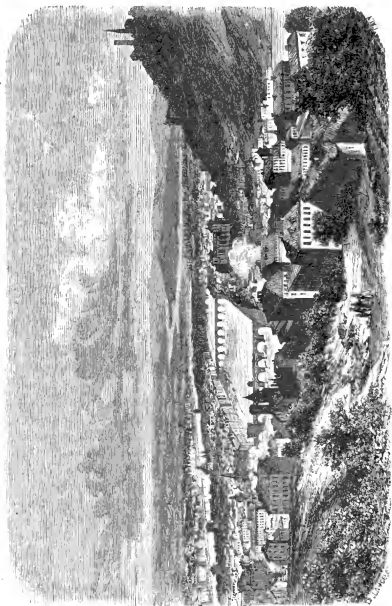
« Il n'est qu'une voix, parmi les nombreux voyageurs qui visitent, en la traversant, la vieille ville fondée par Munatius Plancus, et cette voix n'est pas favorable à la seconde cité de France, écrivait, en 1848, M. Félix Mornand (*Illustration*, n° 255, vol. X). Des rues noires, étroites, ou plutôt des ruelles, se frayant un chemin sinueux au travers de maisons colossales enduites d'une couche uniformément sombre par la vétusté jointe aux fumées de la houille; un pavé boueux en toutes saisons, constellé de pointes aiguës comme les souliers d'un Auvergnat; de bâtardes allées, vomissant dans les rues des ruisseaux d'une onde suspecte; des boutiques obscures et de mince étalage; de grandes portes cintrées, munies de barreaux de fer, éclairant, pour toute ouverture, les ténèbres à peine visibles de magasins que le soleil n'a jamais égayés de ses reflets dorés, et où la

lampe mélancolique s'allume quelquefois dès le milieu du jour ; mille parfums de drogueries ou pires encore, saississant âcrement les nerfs olfactifs ; une population soucieuse, affairée, peu curieuse de la forme, et, pour tout luxe d'équipage, dans ces rues dignes du XIII^e siècle, de bruyants haquets, de lourds véhicules supportant des monts énormes de ballots ; une atmosphère grise, humide, saturée neuf mois de l'année de ces brouillards tamisiens qui portent la moitié d'*Old merry England* à l'expatriation, et l'autre au suicide, tel est l'aspect riant, le polyorama qui frappe tout d'abord l'étranger à Lyon, et le prédispose à un spleen double consigné dans mainte page écrite *ab irato* sur cette grande et industrielle cité.

« Le caractère des habitants n'est pas fait pour améliorer cette impression première. Le Lyonnais est une sorte de Hollandais probe et actif, économe, laborieux, mais auquel le ciel, dans sa justice distributive, a, en compensation de ces vertus solides, refusé les grâces frivoles de l'affabilité, de la légèreté et de la sociabilité, cette fine fleur d'intelligence qu'on nomme esprit, ou, pour mieux dire et être plus juste, cet agréable badinage dont le plus pur Béotien de Paris sait si bien masquer sa radicale nullité, en même temps que ce vernis d'urbanité et d'élégance qui fait illusion aux étrangers et cache la vulgarité foncière ou l'égoïsme renforcé. Le Lyonnais n'entend rien à toutes ces finesses. Il ne se pique, et a raison en ceci, ni d'être plaisant ni d'être aimable ; il rit quand il en a le temps ; son commerce, son industrie, ses chiffres l'absorbent tout entier : de là sa physionomie grave et morne, et, s'il faut le dire, passablement renfrognée. Il est austère sans effort ; car il n'a pas besoin de luxe, de plaisirs, et n'en soupçonne pas le goût. Il dîne à deux heures, soupe à neuf, et se couche vertueusement ensuite, comme un marchand du moyen âge. Ses jours, qui ne diffèrent pas sensiblement de ses nuits, il les passe, la plume à l'oreille, dans une façon de cave ou de rez-de-chaussée ténébreux qu'il affectionne, car à la garde de ce lieu peu avenant sont confiés ses marchandises, son grand-livre, le répertoire et le siège de ses affaires, le grand intérêt de sa vie.... Le Lyonnais, qu'enrichissent, à moins de grands désastres, trente ans d'une telle existence, n'a pas un

seul instant l'idée de se servir de sa fortune au profit de son bien-être ; il n'en jouit ordinairement qu'à la troisième génération ; la seule joie qu'il se permette, la seule que ne lui défendent point les précédents et les usages du commerce de la cité, consiste à acheter quelque maison de campagne dans les environs de la ville, pour y aller passer patriarcalement le jour du seigneur en famille.... »

Ce tableau satirique, peut-être vrai en 1848, ne l'est plus aujourd'hui. Depuis dix ans Lyon a subi une transformation si merveilleuse, qu'on a peine à la reconnaître : hommes et choses, tout y est changé. Sans doute, la vieille ville n'a pas été entièrement détruite, et les amateurs en retrouveront encore dans tous les quartiers des vestiges considérables ; mais, chaque mois, ses rues les plus étroites, les plus sombres, les plus puantes, les plus insalubres, tombent sous la pioche des démolisseurs. De larges et longues voies de communication ont été ouvertes ou vont s'ouvrir à travers les épais massifs que sillonnaient un trop grand nombre d'allées. Si la rue Centrale a mérité de sévères critiques, la rue Impériale peut rivaliser, sous tous les rapports, avec la rue de Rivoli. Les maisons qui s'y élèvent sont encore trop hautes ; mais elles ont été bâties avec plus ou moins de goût sur un plan nouveau. Elles seront désormais gardées par des concierges ; elles cessent d'être des passages, et, par conséquent, des dépôts d'immondices. Grâce, en outre, à certaines mesures prises par l'autorité municipale, les usages de la population, jadis si déplorables, se sont beaucoup modifiés, surtout dans certains quartiers. On peut maintenant gravir les escaliers des principaux restaurateurs sans être condamné à chercher péniblement sur la pointe du pied, au fond d'un corridor obscur, quelques dalles ou quelques pavés surnageant au-dessus d'une mare infecte. Quand Lyon se sera bien lavée (elle a maintenant de l'eau propre à discrétion), bien purifiée de toutes ses anciennes souillures ; quand elle se sera donné l'air et la lumière qui lui manquaient ; quand elle aura renouvelé son pavé, en ayant bien soin de ne pas le remplacer par du macadam ; quand elle aura corrigé les mauvaises habitudes, élevé les idées, épuré le goût, réformé les manières de ses habitants, elle deviendra la



Vue de Lyon. prise des Chartreux.

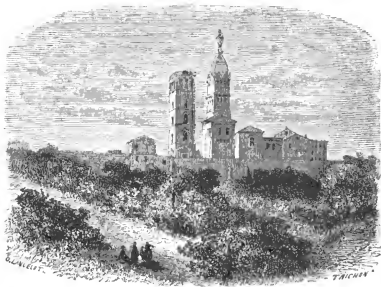
ville la plus belle et la plus agréable du monde entier. Elle en est déjà, avec Édimbourg et Prague, la plus pittoresque, l'une de celles que les artistes reviennent toujours visiter avec le plus d'intérêt.

Pour bien comprendre la position de Lyon, il faut l'avoir examinée du haut du clocher de Fourvières. C'est là que tout étranger doit aller s'en former une idée ; c'est là que je vais essayer de l'expliquer. Nul ne regrettera le temps employé à cette étude préliminaire. Le panorama de Fourvières vaut à lui seul le voyage de Paris à Lyon.

L'église de Notre-Dame de Fourvières couronne la colline de la rive droite de la Saône, au pied de laquelle s'élèvent la cathédrale, l'archevêché, le palais de justice et la loge du change. De nombreux chemins y conduisent. Gravissez, derrière la loge du change, une rue, ou plutôt un escalier qui monte en ligne droite, vous ne tarderez pas à atteindre la *montée Saint-Barthélemy*, ruelle étroite, mal pavée, plus mal balayée, resserrée, le plus souvent, entre deux murailles sombres, peuplée de mendiants et de mendiante, mais cependant pittoresque, animée par de nombreux pèlerins aux costumes variés. Cette montée aboutit à la place de l'Antiquaille. Il vous faudrait alors tourner à droite, suivre la rue Cléberg, puis, encore à droite, une autre rue garnie de chaque côté de boutiques qui satisfont tantôt les exigences du corps, tantôt les besoins de l'âme. Là, on donne à boire et à manger ; ici, on vend des croix, des chapelets, des livres de piété, des images, mais surtout des cierges et des membres humains en cire. Ce spectacle a son caractère ; toutefois, je vous engage à prendre, au milieu de la montée Saint-Barthélemy, un *passage abrégé* (on paye 1 sou), c'est-à-dire un agréable sentier habilement tracé, construit à travers les maisons et les jardins, qui va aboutir sur la terrasse même de Notre-Dame de Fourvières.

L'église *Notre-Dame de Fourvières* doit son nom au forum romain qui s'élevait jadis à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. En 840 ce forum s'écroula ; avec ses débris on construisit une chapelle dédiée à la Vierge et appelée Fourvières, de *foro vetere*, l'ancien forum. On la nomma d'abord Notre-Dame de Bon-Conseil.

Agrandie vers 1168, dédiée en 1173 à saint Thomas de Cantorbéry, qui en avait vu jeter les nouveaux fondements, élevée en 1192 au rang de collégiale par Jean de Bellesmes et Étienne de Saint-Amour, elle reçut en 1476 la visite de Louis XI, qui créa Notre-Dame de Fourvières châtelaine de vingt-cinq villages. Les protestants la dévastèrent en 1562. Elle fut longtemps abandonnée. Au xviii^e siècle seulement la foule y revint à la suite d'une peste. On l'agrandit au xviii^e siècle. La Révolution l'épargna



Notre-Dame de Fourvières.

tout en la dépouillant de ses ornements. Rouverte en 1798 par des schismatiques, elle fut fermée après le concordat, sur l'ordre du cardinal Fesch, qui la racheta en 1804 pour 23 703 fr., et en donna la direction à deux chapelains. En 1805, le pape Pie VII y monta pour y bénir la ville entière (19 avril). Depuis elle a vu constamment s'accroître le nombre des fidèles qui viennent y prier et y apporter des *ex-voto*. Leur nombre dépasse 1 500 000 par an. C'est actuellement une annexe de la paroisse Saint-Just. On l'a rebâtie presque entièrement il y a quelques années. Enfin

on a organisé dans les premiers jours de 1856 une nouvelle loterie, dont les bénéfices sont destinés à l'acquisition des terrains voisins et à la démolition des constructions qui ont été élevées sur ces terrains, et qui masquent sur plusieurs points la chapelle de Notre-Dame de Fourvières.

Au point de vue architectural, l'église de Notre-Dame de Fourvières n'a rien d'intéressant. C'est en grande partie une construction moderne dans le style roman. La tour, beaucoup trop élevée pour sa base (elle a 52^m,50), est surmontée d'une statue de la Vierge en bronze doré. Cette statue, érigée avec le produit d'une quête, fut inaugurée le 8 décembre 1851. Elle a été fondue par MM. Lanfrey et Constant Baud, sur le modèle de M. Fabisch. Sa hauteur est de 5^m,60. On lit à sa base cette inscription : *Beneficiorum. memor. civitas. ære. lugdunensium*, 1852. Le socle octogone sur lequel elle repose, haut de 3 mètres, porte huit plaques de bronze couvertes d'inscriptions, dont nous ne citerons que deux.

O Marie
Mère de Dieu
Cette ville est à vous
Protégez-la.

A la grande patronne
de la cité
les habitants de Lyon
en témoignage
des bienfaits reçus.

L'intérieur de l'église est tapissé d'*ex-voto* qui n'ont aucune valeur comme œuvre d'art ou de style. Un nombre considérable de petits cierges y brûlent constamment. « Marie, a dit un écrivain catholique, est devenue le remède universel des malades, la source perpétuelle des cures miraculeuses, le secours infaillible contre les démons, la ville du refuge ouverte à tous ceux qui ont des besoins et qui réclament des consolations et leur salut. » Deux des inscriptions placées au-dessous de la statue qui couronne le clocher rappellent qu'en 1643 Notre-Dame de Fourvières a fait cesser la peste qui décimait la population, et qu'en 1832, 1835 et 1850 elle a préservé la ville du choléra. « Les *ex-voto* qui tapissent les murs témoignent en outre des innombrables largesses de la Vierge puissante. »

Certains écrivains lyonnais ont beaucoup vanté deux tableaux

que contient l'église de Fourvières, et que tous les artistes ne trouveront pas dignes de si grands éloges. L'un, de M. Martin Daussigny, est exécuté à l'encaustique. Il est destiné à rappeler l'inondation de 1840. La ville de Lyon, figurée par une femme, s'est réfugiée avec son lion sur des ruines que les eaux vont recouvrir, et se recommande à la sainte Vierge, auprès de laquelle saint Pothin, saint Irénée et saint Jean-Baptiste (à droite du spectateur) intercèdent pour elle, et qui, exauçant leurs prières, ordonne à un ange, armé d'un glaive de feu, de terrasser le Rhône et la Saône. Derrière ces deux figures symboliques, on aperçoit la peste qui délaye ses poisons et la famine qui se ronge les bras. Sainte Blandine montre Marie aux fidèles, et les nuages entr'ouverts laissent voir la chapelle de Fourvières dominée par l'arc-en-ciel.

L'autre tableau est de M. Victor Orsel, artiste lyonnais, mort il y a peu d'années. Il représente la ville de Lyon épargnée par le choléra, grâce à la sainte Vierge, auprès de laquelle saint Pothin, saint Irénée et sainte Blandine. Au bas du tableau on voit la colline de Fourvières, et au-dessous le portrait du peintre avec cette inscription : *Dum civium suumque votum absolvit, immatura morte præreptus pictor lugdunensis Victor Orsel*. Orsel, en effet, mourut avant d'avoir terminé ce tableau, qui fut achevé par ses amis, et qui figura à l'Exposition de 1852. Des légendes latérales expliquent la reconnaissance et le vœu des habitants.

Le clocher de Fourvières (25 centimes d'entrée), offre un admirable panorama quand le temps est clair, quand le ciel surtout est légèrement moucheté de nuages qui ne gênent pas la vue, mais qui çà et là forment de grandes ombres sur ce magnifique tableau. Il en est peu de plus beaux. A vos pieds, entre ces deux collines couvertes de maisons, de jardins, de forteresses, la Saône, traversée par de nombreux ponts, captive entre deux lignes de quais; entre la Saône et le Rhône, la ville de Lyon conquise sur la nature, et dominée par cette montagne abrupte et élevée de Saint-Sébastien que couronne la Croix-Rousse; sur la rive gauche du Rhône, les Brotteaux et la Guillotière; puis de vastes plaines verdoyantes, des collines et une chaîne de montagnes au-dessus de laquelle se montrent les sommets neigeux des Alpes. A votre

droite, au delà des coteaux de Saint-Just, de Saint-Irénée et de Sainte-Foy, à l'extrémité de la presqu'île de Perrache, la jonction de la Saône et du Rhône, la vallée du Rhône qui va se perdre à l'horizon, dans un ciel plus éclatant, et toute la chaîne du Dauphiné; à votre gauche, le beau groupe du mont d'Or tout scintillant de villas; derrière vous, enfin, la chaîne d'Izeron, les montagnes du Forez, le mont Pilat et les chaînes volcaniques de l'Auvergne.

Négligeons les détails, ils sont trop nombreux; mais, avant de descendre dans l'agglomération lyonnaise, pour la décrire sous tous ses aspects, distinguons du haut de Fourvières les principaux groupes dont elle se compose.

Vaise est une ville industrielle et commerçante, détruite en partie par l'inondation de 1840, reconstruite depuis. Elle n'a rien d'intéressant pour un étranger, si ce n'est sa nouvelle église. On vient d'y percer de belles rues et d'y prolonger le quai de la Gare jusqu'au quai de Serin, car la gare du chemin de fer y avait tellement augmenté la circulation, qui y était pourtant déjà trop active, que les anciennes rues devenaient complètement insuffisantes. Malgré ces améliorations, on est toujours pressé d'en sortir quand on y arrive.

En face de Vaise, qui occupe la rive droite de la Saône, et où venaient aboutir les routes de Paris, est le **faubourg de Serin**, l'entrepôt des vins du Beaujolais, que dominent les hauteurs de la **Croix-Rousse**, le quartier des ouvriers. Après la conspiration d'Amboise, le cardinal de Tournon, archevêque de Lyon, ordonna des processions solennelles pour détourner les fléaux de l'hérésie et de la guerre civile. L'une de ces processions s'arrêta sur le plateau de Saint-Sébastien, où elle écouta le sermon d'un prédicateur catholique, et on érigea en ce lieu une croix en pierre de couleur jaune, tirant sur le rouge, qui fit donner plus tard le nom de Croix-Rousse au quartier construit à l'entour.

La **commune de Lyon**, proprement dite, occupait tout l'espace compris entre la Croix-Rousse et la jonction du Rhône et de la Saône. Au pied de la Croix-Rousse, sur les pentes du coteau, dans les quartiers Saint-Clair et des Capucins, sont établis les fa-

bricants ou plutôt les négociants. Les plus beaux magasins du commerce de détail se trouvent groupés dans certaines rues entre la place des Terreaux et la place Bellecour. De la place Bellecour à la gare de Perrache s'étend le quartier de la bourgeoisie et de l'aristocratie, qui depuis la Révolution ont abandonné au barreau et aux ouvriers la rive droite de la Saône. Au delà de la gare de Perrache (chemin de fer de Paris à Lyon et de Lyon à la Méditerranée) s'élèvent sur la **presqu'île Perrache** un certain nombre d'établissements industriels et la gare du chemin de fer de Saint-Étienne. On doit y construire des docks ; on y a creusé un hippodrome et une gare pour les bateaux, bâti l'arsenal, l'abattoir, la prison ; mais les rues qui y sont tracées ne sont pas encore bordées de maisons, les terrains à moitié nivelés restent même en grande partie abandonnés.

Autrefois le Rhône se réunissait à la Saône près d'Ainay. En 1770, un sculpteur, nommé Perrache, conçut le projet de reouler leur jonction au point où elle a lieu aujourd'hui. Il exécuta ce projet avec un succès complet, et le quartier qu'il a conquis ains sur les deux rivières a, depuis lors, porté son nom.

Les Brotteaux (rive gauche du Rhône) ne datent que du commencement de ce siècle. C'est aujourd'hui le plus beau quartier de Lyon. De magnifiques maisons s'y élèvent chaque année sur ses larges et longues avenues (le cours Bourbon, le quai d'Albret, le cours Morand, l'avenue de Saxe), et dans ses rues tirées au cordeau, bâties à angles droits. On y trouve réunis un grand nombre de lieux de réunion et de plaisir, restaurants, jardins publics, l'Alcazar, le Jardin d'hiver, et enfin, à l'extrémité de l'avenue de Saxe prolongée près de la Tête-d'Or, on travaille activement au parc qui sera le bois de Boulogne lyonnais.

Les Brotteaux touchent à la **Guillotière**, ville populeuse, laide, malpropre, que traverse la route du Dauphiné, de la Savoie et de l'Italie, mais où les étrangers n'ont absolument rien à voir, si ce n'est la ligne que l'inondation de 1856 a marquée sur toutes les maisons, et les traces des ravages qu'y a faits le Rhône en s'y frayant un nouveau lit.

Près de Fourvières est la *maison Caille*, d'où le pape Pie VII a donné sa bénédiction à la ville de Lyon. M. l'abbé Caille (décédé

en 1841), qui lui a donné son nom, y a fondé une *providence* pour les petits garçons. On découvre une belle vue de sa terrasse. En face est le *pavillon Nicolas*, qui jouit encore d'un plus beau point de vue. On peut y déjeuner.

Histoire.

La position de Lyon est si favorable et si belle, qu'elle dût être occupée dès les temps les plus reculés. 590 ans avant Jésus-Christ, des Grecs, chassés des bords de l'Hérault par les Massiliens, obtinrent des Ségusiens, assurent certains écrivains, la permission de s'y établir. Ils appelèrent *Logoudunou* la bourgade qu'ils y fondèrent. Quand César eut conquis la Gaule, il ne parla pas dans ses *Commentaires* de cette bourgade ou ville gallo-grecque bâtie sur la colline de Saint-Sébastien (la Croix-Rousse).

L'an de Rome 710, L. Munatius Plancus vint, suivant les ordres du sénat de Rome, construire des habitations permanentes à la colonie romaine que les Allobroges avaient chassée de Vienne pendant les guerres de César et de Pompée, et qui s'était réfugiée au confluent de la Saône et du Rhône, sur une colline qu'elle avait appelée *Luctus-Dunum* (par abréviation *Lugdunum*, puis *Lugdunum*), ou la Colline de la Douleur. Telle fut l'origine de la ville romaine construite sur le plateau de Fourvières.

Cette ville bientôt rebâtie, ne devait pas tarder à prendre des développements considérables. Agrippa en fit le point de jonction des quatre grandes voies dont il ordonna la construction à travers la Gaule. Auguste y séjourna trois ans dans un palais qu'a remplacé depuis l'hospice de l'Antiquaille, et où devaient naître plus tard Claude et Caracalla. De magnifiques aqueducs y amenèrent toutes les eaux des campagnes environnantes; des temples et un théâtre s'y élevèrent; elle eut un Sénat et un collège des Soixante, qui rendait la justice; elle devint en un mot, la capitale de la Celtique, qui prit bientôt le nom de Lyonnaise. Aussi, pour témoigner à Auguste leur reconnaissance de tant de bienfaits, soixante nations des Gaules y construisirent en son

honneur (par ordre probablement) un temple magnifique, inauguré l'an 744 de Rome. par Drusus.

Claude réunit en une seule ville la colonie romaine et le municipe gaulois qui étaient encore séparés. Il accorda à leurs habitants le droit de faire partie du sénat, et, à cette occasion, il prononça devant le sénat cette harangue qui, gravée sur une table d'airain, et retrouvée en 1528 sur la côte de Saint-Sébastien, est actuellement déposée au musée des Antiques du palais des Arts.

Sous Néron, la ville romaine fut entièrement détruite par un incendie (l'an 59 de notre ère). Néron la rebâtit plus belle qu'elle n'était avant ce désastre. En 102, Trajan y fit construire, sur l'emplacement actuel de Fourvières, un marché couvert qui ressemblait à un palais, et qui s'écroula sous son propre poids en 840. Adrien et Antonin le Pieux se plurent aussi à l'embellir, à lui accorder de nouveaux privilèges. Ils y créèrent des foires annuelles qui, faisant affluer dans son enceinte les marchandises d'Europe et d'Asie, lui rendirent bientôt sa première prospérité. Leurs relations commerciales avec les peuples d'Orient introduisirent le christianisme dans ces contrées, et, avec le christianisme, commencèrent, vers 177, les persécutions et l'héroïsme des martyrs.

Saint Pothin, qui était venu du fond de la Grèce, — on l'a dit disciple de saint Jean, — prêcher l'Évangile dans la Gaule, s'était construit ou plutôt creusé un oratoire au milieu d'un marais dont l'église Saint-Nizier occupe actuellement la place. Marc Aurèle donna l'ordre d'exterminer les chrétiens. Saint Pothin, persécuté, subit un effroyable martyre avec un grand nombre de femmes et d'enfants, et une jeune esclave nommée Blandine. Puis la persécution se ralentit pour recommencer bientôt avec une nouvelle violence. Quand Septime Sévère eut vaincu, dans les environs de Lyon, son compétiteur Albin (197), il revint à Lyon qui s'était déclarée pour Albin; et, non content de la livrer aux flammes, il en fit égorger tous les habitants. Saint Irénée et dix-huit mille chrétiens périrent dans ces massacres.

A dater de ce moment, Lyon, ravagée par les barbares, abandonnée par les empereurs, reste au rang d'un simple municipe jusqu'au jour où les Bourguignons en font la capitale de leur

royaume (478); puis les Franks s'en emparent et s'y établissent; les Sarrasins la ravagent après l'avoir occupée, et, si Charles Martel les en chasse, il ne peut pas y effacer les traces douloureuses de leur passage.

Sous Charlemagne seulement, Lyon se relève de ses ruines. L'archevêque Leydrade, ami de l'empereur, rebâtit une partie de ses édifices détruits. Mais Charlemagne mort, elle devient la capitale du royaume de Provence. En 845, Lothaire y établit un gouverneur sous le nom de comte de Lyonnais, de Viennois et de Provence. En 873, Charles le Chauve investit de cette dignité le frère de sa femme, Boson, qui s'empare, six ans après, de la couronne, et réunit la Bourgogne proprement dite aux provinces de son gouvernement; vingt-trois évêques réunis à Mantale le proclament roi de Provence. Aurélien, qui préside cette assemblée, prend le titre d'archevêque de Lyon, primat des Gaules.

Au milieu des troubles qui agitent la France, l'Allemagne et l'Italie, le gouverneur ou comte des pays situés entre le Jura et les Alpes se déclare (888) roi de cette contrée qu'on appela la Bourgogne supérieure ou transjurane. En 912, il laisse ce royaume à son fils Rodolphe II, qui étend son empire sur le royaume de Provence, et réunit sous son autorité toutes les provinces de l'ancien royaume de Bourgogne. Lyon tombe donc sous la domination de Rodolphe II, puis sous celle de son successeur, Conrad le Pacifique (937), qui épouse une princesse française (954), Mathilde, sœur du roi Lothaire et petite-fille de Charles le Simple. Lothaire, roi des Franks, renonce alors, en faveur de Conrad, à toutes les prétentions qu'il pouvait avoir sur le Lyonnais, et Lyon, donnée par le fils de Conrad, Rodolphe III, dit le Fainéant, à l'empereur Conrad le Salique (1024), devient un fief de l'empire d'Allemagne. Mais, dans la confusion qui suit la mort de Rodolphe le Fainéant (1032), un grand nombre de vassaux, les dauphins de Viennois, les comtes de Savoie, les sires de Beaujeu, les seigneurs de Villars, les comtes du Lyonnais et Forez, se rendent indépendants, et l'archevêque de Lyon, Burchard II, fils de Conrad le Pacifique et de Mathilde de France, frère cadet de Rodolphe le Fainéant, usurpant le pouvoir temporel, devient de fait le souverain de Lyon.

Cependant, bien qu'elle eût été reconnue par l'empereur Conrad le Salique et confirmée, un siècle plus tard (1157), par Frédéric Barberousse, cette usurpation souleva, à diverses reprises, les protestations des comtes de Forez. Des luttes sanglantes s'engagèrent ; elles eurent pour résultat, en 1173, une transaction en vertu de laquelle le comte de Forez céda définitivement, moyennant certaines sommes d'argent, tous ses droits ou prétendus droits sur la ville et sur son territoire, à l'archevêque et à ses chanoines, qui prirent tous dès lors indistinctement le titre de comte. A partir de ce moment, l'archevêque et les chanoines, se croyant sûrs de l'impunité, abusèrent indignement de leur pouvoir. « L'administration de l'archevêque Renaud, dit un historien lyonnais, fut celle d'un prince séculier bien plus que d'un évêque. C'est alors que les chanoines, qui eux-mêmes étaient moins de pieux ecclésiastiques que de grands seigneurs, quittèrent la vie commune et montèrent pour chacun d'eux une maison séparée. Renaud se prêta à tout ce que le Chapitre voulut. On partagea non-seulement les biens de l'Eglise, mais encore l'exercice de l'autorité et de la justice, et l'on introduisit ainsi une confusion et des conflits qui amenèrent l'insurrection et l'émancipation des citoyens. »

C'est une longue et intéressante histoire que celle de la lutte de la bourgeoisie lyonnaise contre l'archevêché et le Chapitre. Cette lutte, commencée en 1228 et souvent interrompue par des trêves à la suite de combats sanglants, ne se termina définitivement qu'en 1393. Mais, dès le commencement du ^{xiv}^e siècle, l'archevêché et le Chapitre avaient été vaincus par la bourgeoisie et par le roi de France. Déjà, en 1269, Louis IX avait profité des dissensions des bourgeois et des chanoines comtes pour rattacher cette ville importante à la couronne. En 1310, Philippe le Bel contraignit l'archevêque Pierre de Savoie, que Louis le Hutin avait forcé de se rendre à discrétion, à lui céder la justice séculière en échange de fiefs éloignés, et trois ans après il établissait à Lyon une sénéchaussée royale, à laquelle il annexa celle de Beaucaire et une partie du bailliage de Mâcon. De leur côté, les bourgeois obtinrent du même archevêque la reconnaissance de la commune. Désormais la ville se gouverna elle-même par des

consuls : on donne ce nom aux douze conseillers qu'ont élus librement tout les bourgeois (1320). A dater de cette époque, l'industrie et le commerce, favorisés par une liberté entière, prirent à Lyon des développements considérables. Les guerres civiles d'Italie y amenèrent un grand nombre de familles qui lui apportèrent tout à la fois des procédés de fabrication et d'immenses capitaux pour les exploiter. Des foires, instituées par Charles VII, organisées par Louis XI, augmentèrent encore sa prospérité croissante. Aussi, aux *xiv^e*, *xv^e* et *xvi^e* siècles, elle devint l'une des villes les plus importantes de la France, par ses imprimeries, sa chapellerie, sa tannerie, ses fabriques de draps d'or, d'argent et de soie.

Les guerres d'Italie, si ruineuses pour la France, furent d'abord favorables à Lyon, qui resta pendant longtemps le séjour de la cour ; mais, quand François I^{er} eut été vaincu à Pavie, les choses changèrent de face. Le commerce diminua, l'industrie se ralentit, les impôts augmentèrent ; il fallut fortifier la ville menacée d'un siège : cette nouvelle dépense acheva d'épuiser les ressources des habitants. La famine vint accroître la misère générale. Le 25 mai 1529, une violente émeute éclata. Le peuple soulevé se livra aux plus graves excès. On arrêta et on pendit les plus coupables. La bourgeoisie, qui exerçait dans la ville l'autorité suprême, comprit un peu trop tard qu'elle ne s'était pas assez occupée de l'éducation et du bien-être de la populace, et la populace apprit à ses dépens que la violence et le pillage ont pour unique résultat l'aggravation de ses maux.

En 1560, les protestants s'emparèrent un instant de Lyon par surprise, mais ils ne purent pas s'y maintenir. En 1562, ils l'occupèrent de nouveau sous la conduite du célèbre baron des Adrets. De persécutés ils devinrent persécuteurs. Ils dévastèrent toutes les églises et tous les couvents ; ils détruisirent complètement l'église des Machabées et l'abbaye fortifiée de Saint-Just. Leurs représailles n'étaient malheureusement que trop justifiées par les violences et les crimes des catholiques. Elles allaient, d'ailleurs, être suivies d'autres représailles encore plus horribles. En 1563, ils s'étaient vus contraints de remettre la ville aux mains des officiers du roi, mais ils avaient obtenu l'autorisation de s'y

bâtir trois temples. Les catholiques démolirent bientôt deux de ces temples, en proférant des menaces terribles contre ceux qui les avaient construits et qui osaient les fréquenter. « Tout était prêt pour une explosion (1572), a dit M. Grandperret, l'archiviste de la ville, lorsqu'on apprit la sanglante catastrophe de la Saint-Barthélemy. C'était le dimanche suivant. Aussitôt Mandelot, le lieutenant du gouverneur, qui était le duc de Nemours, fit fermer les portes de la ville et donna l'ordre d'incarcérer les protestants, sous prétexte de les protéger contre les fureurs de la populace. Peut-être voulait-il réellement les sauver ; mais il lui fallait plus de vertu qu'il n'en avait pour décliner les ordres de la cour. Aussi laissa-t-il des bandes d'assassins se jeter sur les couvents où les hérétiques étaient entassés, et immoler pêle-mêle tous ces infortunés. Ne voulant point paraître autoriser de telles horreurs par sa présence, il se porta avec sa garde au delà de la Guillotière, sous le prétexte d'un soulèvement en Dauphiné, et, dans cet intervalle, trois cents protestants, enfermés à l'archevêché, tombaient, comme le bétail à l'abattoir, sous les coups d'abominables sicaires recrutés dans le corps des arquebusiers, qui était composé de Lyonnais et d'Italiens. Les honnêtes citoyens, les officiers de la garnison, le bourreau lui-même avaient refusé d'intervenir dans cette boucherie. Il périt en ce jour néfaste près de mille victimes. »

Après l'assassinat du duc de Guise, Lyon se déclara hautement pour la Ligue. Le duc de Nemours, qui s'était évadé des prisons du roi, vint prendre possession de son gouvernement. Quand Henri III fut tombé sous le couteau de Jacques Clément, il conçut le projet de se rendre maître de ce pays dont il n'était que le gouverneur, et de le détacher de la France afin de s'en former, avec une partie de la Bourgogne et du Dauphiné, un royaume à part, si les états généraux, convoqués à Paris par Mayenne, ne le nommaient pas roi de France. Mais les Lyonnais ne voulaient point se séparer de la France ; ils forcèrent le duc de Nemours de s'enfermer dans le château fort de Pierre-Scise. Menacée par les Ligueurs et les Royalistes, Lyon se déclara pour Henri IV (1594), qui en eut une grande joie et qui, en reconnaissance de la réception chaleureuse et splendide que les Lyon-

nais lui avaient faite, les priva de leurs libertés municipales. En effet, il remplaça l'ancien Consulat, composé de douze membres, par un corps comprenant un prévôt des marchands et quatre échevins, et il se réserva la nomination du prévôt sous de certaines garanties. Dès lors l'élection de la commune ne fut presque plus qu'une formalité, une vaine cérémonie où l'on sanctionnait le choix de la cour. Enfin, en 1764, Louis XV restreignit à dix-sept notables élus le nombre des citoyens qui devaient avoir le droit de choisir les échevins.

Une effroyable inondation (1711), des incendies, des émeutes occasionnées par la misère des ouvriers et par des questions de salaire, des découvertes industrielles, tels sont les principaux événements qu'ont à raconter les historiens lyonnais pendant le XVIII^e siècle, jusqu'au jour où éclata la Révolution française.

Lyon avait d'abord embrassé avec ardeur la cause de la Révolution. Les cahiers donnés aux députés des trois ordres lors de la convocation des états généraux, surtout ceux du tiers état, contenaient en substance toutes les modifications, réformes, institutions, que l'Assemblée constituante ne tarda pas à convertir en lois. Un conseil, composé de membres des trois ordres, remplaça le Consulat dont les garanties n'étaient plus suffisantes ; mais bientôt des excès furent commis par le parti ultrarépublicain qui voulut s'emparer du pouvoir suprême. De nouvelles luttes civiles s'engagèrent, une réaction violente eut lieu, et, en 1793, Lyon se souleva en même temps que Marseille et Bordeaux prenaient les armes. J'emprunte le récit suivant à M. Mignet, qui a résumé mieux que je ne pourrais le faire, l'insurrection et le siège de Lyon, dans son *Histoire de la Révolution française*.

« Les royalistes s'emparèrent presque partout du mouvement que les Girondins avaient commencé. Ils cherchèrent surtout à diriger l'insurrection de Lyon, pour en faire le centre des mouvements du Midi. Cette ville était fort attachée à l'ancien ordre de choses. Ses manufactures de soie et de broderies en or et en argent, son commerce de luxe, la rendaient dépendante des hautes classes. Elle devait donc se déclarer de bonne heure contre un changement social qui dérangeait les anciens rapports et

ruinait ses manufactures en abaissant la noblesse et le clergé. Aussi Lyon, dès 1790, sous la Constituante même, lorsque les princes émigrés étaient dans le voisinage, à la cour de Turin, avait fait des tentatives de soulèvement. Ces tentatives, dirigées par les prêtres et par les nobles, avaient été réprimées; mais l'esprit était resté le même. Là, comme ailleurs, on avait voulu, après le 10 août, faire la révolution de la multitude, et établir son gouvernement. Chalier, fanatique admirateur de Marat, était à la tête des jacobins, des sans-culottes, et de la municipalité de Lyon. Son audace s'était accrue après les massacres de septembre et du 21 janvier. Cependant rien n'avait été décidé encore entre la classe inférieure républicaine et la classe moyenne royaliste, dont l'une avait le siège de son pouvoir à la municipalité, et l'autre dans les sections. Mais les débats étant devenus plus grands vers la fin de mai, on se battit, et les sections l'emportèrent. La municipalité fut assiégée et prise d'assaut. Chalier, après s'être évadé, fut pris, et, au bout de quelque temps, exécuté. Les sectionnaires, n'osant pas encore secouer le joug de la Convention, s'excusèrent auprès d'elle de la nécessité où les jacobins et les municipaux les avaient mis de combattre. La Convention, qui ne pouvait se sauver qu'à force d'audace, et qui, en cédant, était perdue, ne voulut rien entendre. Sur ses entrefaites, les événements de juin survinrent. L'insurrection du Calvados fut connue, et les Lyonnais, encouragés, ne craignirent plus de lever l'étendard de la révolte. Ils mirent leur ville en état de défense; ils élevèrent des fortifications, ils formèrent une armée de 20 000 hommes, ils reçurent les émigrés au milieu d'eux, donnèrent le commandement de leurs forces au royaliste Précý et au marquis de Virieux, et concertèrent leurs opérations avec le roi de Sardaigne.

« Sur l'ordre de la Convention, Lyon fut assiégée par Kellermann, général de l'armée des Alpes; trois corps d'armée la pressèrent bientôt de tous les côtés. Les Lyonnais se défendirent avec tout le courage du désespoir. Ils comptaient d'abord sur l'assistance des insurgés du Midi; mais ceux-ci ayant été repoussés, par Carteaux, ils tournèrent leurs dernières espérances du côté de l'armée piémontaise, qui tenta une diversion en leur

faveur, et qui fut battue par Kellermann. Pressés plus vivement, ils virent emporter leurs premières positions. La famine se fit sentir, et le courage les abandonna. Les chefs royalistes, convaincus de l'inutilité d'une plus longue résistance, quittèrent la ville. et l'armée républicaine entra dans ses murs, où elle attendit les ordres de la Convention.

« Le nom de Lyon, dit Barrère, ne doit plus exister. Vous l'appellerez *ville affranchie*, et sur les ruines de cette infâme cité, il sera élevé un monument qui attestera le crime et la punition des ennemis de la liberté. Un seul mot dira tout : « Lyon fit la guerre à la liberté, Lyon n'est plus. »

Pour réaliser cet effrayant anathème, le comité de salut public envoya dans cette malheureuse ville un fanatique imbécile, Couthon, un comédien qui avait à se venger des trop justes sifflets des Lyonnais, Collot d'Herbois et un oratorien défroqué, qui devait plus tard aider Napoléon dans son coup d'État du 18 brumaire, et que la Restauration ne rougit pas de prendre pour ministre, Fouché. Couthon, paralysé des deux jambes, se fit transporter en grande cérémonie à l'angle sud-est de la façade de la place Bellecour, la frappa d'un marteau, et donna de la sorte le signal de la démolition. Les proscriptions commencèrent en même temps. Les Lyonnais suspects d'avoir pris les armes furent guillotins ou fusillés au nombre de 50 à 60 par jour. Puis, comme les moyens employés ne lui paraissaient pas assez rapides, Collot d'Herbois imagina d'employer la mine pour détruire les édifices, la mitraille pour immoler les proscrits, et il écrivit à la Convention que bientôt il allait se servir de procédés plus prompts et plus efficaces pour punir la ville rebelle.

Après la chute de Robespierre, la Convention rendit à Lyon son ancien nom, en faisant cesser l'état de rébellion; les démolitions furent interrompues; la circulation reprit; les terroristes, arrêtés, occupèrent les cachots de leurs victimes; une réaction violente se manifesta; les membres des compagnies du Soleil et de Jésus se portèrent aux prisons, les envahirent, y égorgèrent à leur tour 70 ou 80 prisonniers réputés terroristes, et jetèrent leurs cadavres dans le Rhône. La garde nationale fit quelques efforts pour empêcher ce massacre, mais ne montra peut-être pas le zèle

qu'elle eût déployé si elle eût eu moins de ressentiment contre les victimes de cette journée.

Sous le Consulat et sous l'Empire, Lyon se releva de ses ruines. Jacquart y inventa, en 1802, le métier qui porte son nom. Napoléon rebâtit les façades de la place Bellecour, rendit les églises au culte, fonda l'école de dessin, fit construire le pont de Tilsitt, enfin, dans toutes les circonstances, il témoigna une prédilection toute particulière pour cette grande cité à laquelle il réservait un rôle important dans son vaste empire. Mais son ambition et son despotisme précipitèrent une première fois sa chute, et bientôt les Autrichiens menacèrent Lyon, qu'Augereau ne sut ou ne put pas défendre. Ils y entrèrent le 21 mars 1814. Le 6 août et le 21 octobre de la même année, la duchesse d'Angoulême et le comte d'Artois y furent aussi chaleureusement accueillis que Napoléon devait l'être à son retour de l'île d'Elbe, quand, traversant la foule qui se pressait autour de lui, il dit avec toute l'émotion qu'il était capable d'éprouver : « Lyonnais, je vous aime ! »

Le 17 juillet 1815, les Autrichiens occupèrent de nouveau la ville de Lyon. La réaction s'y montra cruelle. Le général Mouton-Duvernay, qui s'était l'un des premiers rallié à l'empereur lors de son retour, mais qui s'était empressé, après la capitulation de Lyon, de faire sa soumission au gouvernement royal, fut traduit devant un conseil de guerre, condamné à mort et fusillé à l'entrée du chemin des Étroits (1816). Deux ans après, la cour prévôtale fut instituée, dit un historien lyonnais « pour juger et punir sévèrement des conspirateurs ridicules, d'insensés paysans qui, sans plan, sans but, sans organisation, sans armes, et sans chefs, s'étaient attroupés dans plusieurs communes au nom de Napoléon II et avaient été dispersés par la seule apparition de quelques gendarmes. On fit de nombreuses arrestations, et la cour prévôtale condamna vingt-huit personnes à la peine de mort et trente-quatre à la déportation. La guillotine fut portée dans les villages pour l'exécution des condamnés qui leur appartenaient ; à Saint-Genis, elle fut établie sous les fenêtres d'une veuve qui vit tomber la tête de son fils, âgé de quinze ans. »

L'ovation faite à Lyon au général La Fayette, en 1829, par le

peuple et la bourgeoisie, eût dû éclairer la Restauration sur l'état de l'opinion publique dans la seconde ville du royaume. Mais de funestes conseils l'entraînaient à sa perte. La nouvelle de la révolution de Juillet fut accueillie avec satisfaction par la majorité de la population lyonnaise; le changement de gouvernement ne coûta pas une goutte de sang. Malheureusement, une crise commerciale ne tarda pas à éclater, et quelques fabricants refusèrent de se soumettre à un tarif nouveau qui, rédigé avec l'approbation des autorités locales, avait été accepté par un grand nombre de leurs confrères. Les ouvriers s'insurgèrent au mois de novembre 1831 (le 21), arborant un drapeau noir qui portait cette inscription : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » et en poussant ces cris : « Du travail ou la mort ! » La lutte fut sanglante; les ouvriers triomphèrent; ils maintinrent l'ordre; ils firent respecter les propriétés, mais, divisés bientôt entre eux, ils ne surent rien organiser. Le 3 décembre, le duc d'Orléans et le maréchal Soult reprirent, à la tête d'une nombreuse armée, possession de la ville, que la garnison avait dû évacuer. Le tarif ne fut pas exécuté, la garde nationale fut dissoute, une forte garnison remplaça celle qui avait dû se retirer; des forts s'élevèrent de tous côtés. (Voy. *Fortifications*.)

En 1834, une nouvelle insurrection eut lieu. Cette fois elle n'était plus seulement industrielle, elle était devenue politique. La *Société des Droits de l'Homme* prit fait et cause pour la *Société des Mutuellistes*, dont neuf membres étaient accusés de coalition. La lutte dura plus longtemps; elle fut acharnée; le désastre fut immense; le nombre des morts et des blessés, tant du côté de la troupe que de celui des insurgés, s'éleva à plus de mille. Plusieurs quartiers furent entièrement détruits par le canon.

Lyon avait à peine effacé les traces de cette guerre civile, qu'une inondation, plus terrible que toutes celles dont on avait gardé le souvenir, vint y causer d'affreux ravages. Le faubourg de Vaise presque tout entier fut emporté par les eaux; on alla en bateau dans la plupart des rues de la ville. Le Rhône et la Saône se rejoignirent sur les places Bellecour et de la Préfecture. Mais l'inondation de 1856 fut encore plus désastreuse. Le 18 mai, la Saône déborda et envahit toute la partie de la ville comprise

entre les places des Terreaux et Bellecour. Le 21, elle atteignit son maximum d'élévation, puis elle baissa pour grossir de nouveau le 30. Malheureusement, la crue du Rhône prit des proportions formidables; le 31 mai, ses eaux, renversant la levée de la Tête-d'Or, firent irruption sur le territoire des Charpennes et envahirent les Brotteaux et la Guillotière. De nombreuses maisons s'écroulèrent, engloutissant sous leurs ruines une partie de leurs habitants. Vingt mille individus durent camper sur les points que l'inondation n'avait pu atteindre. Les pertes furent immenses; mais des souscriptions s'ouvrirent de tous côtés, et l'empereur Napoléon III vint apporter aux inondés des consolations et des secours.

Lyon a vu naître un grand nombre de personnages illustres ou distingués. Nous citerons : dans l'antiquité, Germanicus et les *empereurs* Claude et Caracalla; au iv^e et au v^e siècle, saint Irénée, Sidoine Apollinaire et saint Ambroise de Milan; dans les temps modernes, parmi les *littérateurs* : Louise Labé, la Sapho lyonnaise (1525-1566), surnommée *la belle Cordière*, le P. Ménestrier, les frères Terrasson, oratoriens; l'abbé Morellet (le critique de Chateaubriand), Lemontey, Ballanche, le baron de Gérando, Delandine, Audin, MM. Bignan, Jal, Carmouche, Aimé Martin; le *physicien* Ampère; le *mécanicien* Truchet; les *médecins* et les *chirurgiens* Ch. Spon, Petetin, Richerand, Falconnet, Bichat, Vitet, Ant. Petit, Ch. Dumas, Gilibert, Pontheau, Récamier; les *naturalistes* Laurent, Bernard et Joseph de Jussieu, Bourgelat, fondateur des écoles vétérinaires; le *mathématicien* Barème; l'*économiste* J. B. Say; les *imprimeurs* Gryphe et Barbou; les *architectes* Philibert Delorme et Auxerre; les *sculpteurs* Coysevox, Nicolas Coustou, Lemot, Chinard, Legendre-Hérald; les *peintres* Stella, Blanchet, Pillement, Revoil, Dubost, Artaud, Orsel, MM. Paul et Hippolyte Flandrin; les *graveurs* Claude Germain. Gérard Audran, les sœurs Stella, Thomassin, J. J. Boissieu, Galle; le *comédien* Perlet; les *généraux* Duphot, Martin et Suchet; enfin, Roland, le ministre girondin; l'*orateur* Camille Jordan; l'*avocat* Sauzet; le *philhellène* Eynard; Anthelme Selve, connu aujourd'hui sous le nom de Soliman-Bey; Jacquart, l'inventeur du métier qui porte son nom; Morel, le dessinateur de jardins; Parmentier,

l'importateur de la pomme de terre; Mme Sophie Gay; Mme Récamier, etc.

Quais et ponts.

Les **Quais** de Lyon sont une de ses principales curiosités. Ils méritent tous d'être vus, non pour eux-mêmes, car la plupart sont étroits, mal pavés, mal *tenus*, encombrés de voitures ou de piétons, mais pour les points de vues pittoresques, variés, qu'ils offrent de tous côtés. Une série de tableaux animés s'y succède sans interruption aux regards étonnés et ravis du promeneur qui les descend ou qui les remonte. Nous ne saurions trop vivement engager tous les étrangers à aller à pied ou dans une voiture découverte des quais de Vaise et du cours d'Herbouville à la Mulatière. Ils ne regretteront pas le temps qu'ils emploieront à cette promenade. Nous allons donc descendre la Saône et le Rhône en donnant quelques indications sur les quais des deux rives, les principaux monuments qui les bordent, les ponts qui les réunissent, mais sans essayer de décrire les paysages que l'on y découvre, car ils se modifient et changent, pour ainsi dire, à chaque pas. •

Quais et ponts de la Saône.

Une belle rue, à peine achevée, conduit de la gare de Vaise sur le *quai de Vaise*, qui sera bientôt le plus beau quai de Lyon. En face, sur la rive gauche, s'étend le *quai de Serin*, le Bercy de Lyon.

Le *pont de la Gare* est un pont suspendu, long de 170 mètres sur 5, et divisé en deux travées par une pile en pierre. Le *pont du port Mouton*, le deuxième pont que nous trouvons sur la Saône en la descendant, est aussi un pont suspendu.

Les quais de Vaise et de Serin viennent se terminer au *pont de Serin*, pont en pierre, large de 8^m,50 et long de 113 mètres, construit en 1815, en face de la caserne de Serin (rive gauche), et de l'École vétérinaire (rive droite).

Au-dessous du pont de Serin commencent (rive droite) le *quai de l'Observance*, sur lequel s'élève l'École vétérinaire, domi-

née par le fort de Loyasse, et (rive gauche) le *quai d'Halin court*, au-dessus duquel se montre le fort Saint-Jean.

La Saône décrit une forte courbe. Au quai de l'observance succède le *quai de Pierre Scise*, dominé par la batterie et les rochers de ce nom. **Pierre Scise**, en latin *Petra Scissa*, est un rocher qu'Agrippa fit couper, dit-on, lorsqu'il construisit ces voies militaires, auxquelles il donna son nom. Un château fort s'éleva plus tard à son sommet. Il fut longtemps la résidence des



Quai de la Saône.

archevêques, puis il servit de prison. Parmi les personnages célèbres qui y furent enfermés, on cite le duc de Milan, Louis Sforce, surnommé le Maure, le baron des Adrets, le duc de Nemours, qui s'en évada sous les habits de son valet de chambre, de Thou et Cinq-Mars, qui n'en sortirent que pour être conduits à l'échafaud, dressé sur la place des Terreaux. En 1792, le peuple, s'en étant emparé, en commença la démolition. Il n'en reste aujourd'hui aucun débris ; le rocher lui-même finira par disparaître. On en

enlève chaque année d'énormes blocs qui le diminuent et dont l'extraction en modifie sans cesse les aspects.

Sur la rive gauche, en face de Pierre Scise, on remarque la manutention des vivres (*quai des Chaines*) ; puis le *quai Sainte-Marie*, dominé par la nouvelle promenade de Rouville, le cours des Chartreux et l'église des Chartreux, fait face au *quai Bourgneuf*. A l'extrémité de ce dernier s'élève, dans un enfoncement du rocher creusé en forme de grotte, la **statue de Jean Cléberger**, surnommé *l'Homme de la roche*. Si vous en croyez la tradition, le bon Allemand, qui vivait à Lyon sous le règne de François I^{er}, et qu'on appela successivement Jean Kléberg, puis Fléberg, Cléber, enfin Cléberger, nom qui lui est resté, dépensait une notable partie de sa fortune à doter les jeunes filles pauvres de son quartier. Ce fait est douteux ; mais ce qui est certain, c'est que Cléberg, négociant de Nuremberg, devint, en 1548, conseiller de la ville de Lyon, et qu'il distribua à l'Aumône générale des sommes considérables pour cette époque, dans les temps de disette. La reconnaissance populaire lui avait jadis élevé une grossière statue de bois. Celle que l'on voit aujourd'hui a été érigée en 1849 avec le produit d'une souscription. Elle est de M. Bonnaire, sculpteur lyonnais.

L'*Embarcadère des bateaux à vapeur de la Saône* est établi sur le *quai de Paris* (rive droite), qui fait face au *quai Saint-Benoît*, au-dessus duquel on a construit récemment la promenade de Rouville. Viennent ensuite (rive droite), le *quai de la Peyrollerie*, puis le *quai de Bondi*, (rive gauche) le *quai Saint-Vincent*, qui a absorbé le *quai des Augustins*, et le *quai d'Orléans*. Ce dernier, nommé d'abord *quai du duc de Bordeaux*, parce qu'il fut ouvert à la fin de la Restauration, a remplacé la *rue de la Pêcherie*, l'une des rues les plus malpropres, les plus étroites, les plus puantes du vieux Lyon. La rivière baignait alors les murs des maisons, qui envahissaient même le pont de pierre.

Entre l'embarcadère des bateaux à vapeur et le pont de Nemours, on trouve deux ponts : la *passerelle Saint-Vincent*, reconstruite en 1841 (la première ayant été emportée par l'inondation de 1840), longue de 90 mètres, large de 3 mètres, et le *pont suspendu de la Feuillée* ou de la *Boucherie des Terreaux*, construit

en 1837, fortement endommagé par l'inondation de 1840, à laquelle il résista cependant, composé de deux piles, long de 101^m,86, large de 7 mètres.

Le *pont au Change* ou *pont de pierre*, bien connu de toutes les personnes qui ont visité Lyon, il y a une vingtaine d'années, était fort ancien. La première arche avait été construite en 1050, sous Humbert ; son achèvement datait de l'année 1167. Il se composait de huit arches irrégulières. Il avait été dans le principe bordé, à ses deux extrémités de maisons qui s'avançaient jusque sur les premières arches, ce qui en rendait les abords difficiles et dangereux. Deux tours en défendaient l'entrée de chaque côté, et une autre tour s'élevait au milieu, sur son côté septentrional. Dans l'une des tours, bâtie sur l'*Arche des merveilles*, était le beffroi ou cloche d'alarme, dont la possession appartenait aux citoyens pendant le jour, et aux chanoines pendant la nuit, jusqu'à l'époque où les premiers le firent transporter, pour en être exclusivement les maîtres, dans le clocher de Saint-Nizier. En 1744, la débacle des glaces entraîna la chute de deux maisons, situées sur les arches de la rive droite ; trente-huit personnes périrent sous leurs décombres et trois passants furent tués sur le pont. En 1800 seulement la rive droite fut débarrassée des maisons qui étaient restées debout, mais celles de la rive gauche n'ont été démolies qu'avec le pont lui-même, qu'on fut obligé de jeter bas en 1843, car il n'avait que 6^m,20 de largeur ; aussi était-il toujours encombré de voitures et de piétons. M. l'ingénieur Jordan a construit le pont actuel, qui a 6 arches et une largeur de 13 mètres. On l'appelle le *pont de Nemours*, parce que le duc de Nemours en posa la première pierre pendant son séjour à Lyon.

Au-dessous du pont de Nemours s'étendent sur la rive gauche les *quais Villeroi* et *Saint-Antoine*, les plus beaux quais de la Saône, dégagés depuis quelques années des maisons qui s'élevaient à l'entrée du pont de pierre, élargis, plantés d'arbres et bordés d'élégants magasins. Le quai Saint-Antoine se termine au *port du Temple*, où commence le *quai des Célestins*, qui se continue jusqu'au pont de l'Archevêché.

Sur la rive droite, entre le pont de Nemours et le pont de

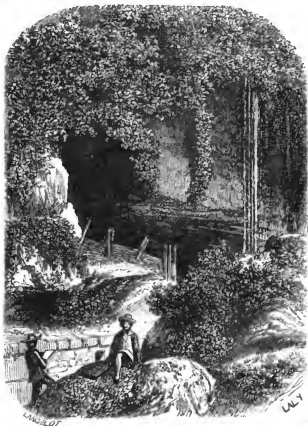
l'Archevêché, le quai change trois fois de nom ; il s'appelle *quai Humbert*, *quai de la Baleine*, et *quai de l'Archevêché*. Le palais de justice, qui sépare les quais de la Baleine et celui de l'Archevêché, donne son nom au *pont* qui le met en communication avec le port du Temple. Ce pont, lourd et disgracieux, est un pont suspendu, composé de 5 piles et de 5 travées; il a remplacé le *pont Séguin*, composé de 2 piles, qui fut emporté par l'inondation de 1840 et qui avait remplacé un pont de bois, appelé *Pont volant*. Il a 163^m,88 de longueur et 6 mètres de largeur.

Le *pont de l'Archevêché*, ou *pont Tilsitt*, est un pont de pierre de 5 arches, ayant chacune 20^m,79 d'ouverture, long de 150^m,30, large de 13^m,64, commencé dans les dernières années du XVIII^e siècle et achevé en 1808 par l'architecte Caron. Il passe avec raison pour le plus beau pont de Lyon. M. Fleury la Serve en a écrit l'intéressante histoire dans le tome I^{er} de *Lyon ancien et moderne*.

Autrefois on ne pouvait, au delà du pont de l'Archevêché, côtoyer la rive droite de la Saône. Le *quai Fulchiron*, qui s'achève, et que suit le *quai de la Quarantaine*, et la belle route qui a remplacé le chemin des Étroits, ont établi une communication directe le long de la rivière, entre le quartier Saint-Jean et la Mulatière.

Le *chemin des Étroits*, ainsi nommé autrefois à cause de son peu de largeur, s'étendait de la Quarantaine à la Mulatière, dominé par le beau coteau de Sainte-Foy, que décorent un si grand nombre de maisons de campagne. Jean-Jacques Rousseau l'a immortalisé dans ses *Confessions* (partie I^{re}, livre V, 1732). Il y passa une nuit, n'ayant pour toute fortune que deux pièces de six-blancs dans ses poches. « La soirée était charmante, dit-il; la rosée humectait l'herbe fleurie; point de vent; une nuit tranquille; l'air était frais sans être froid; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement

un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou



Grotte des Etroits.

de fausse porte, enfoncée dans un mur de terrasse; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi; je m'endormis à son chant; mon sommeil fut doux; mon réveil le fut davantage. Il était grand

jour; mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai, la faim me prit; je m'acheminai gaiement vers la ville.... J'étais de si bonne humeur que j'allais chantant tout le long du chemin. »

Près de l'endroit où Rousseau passa une nuit si délicieuse, s'ouvre une grotte que représente notre dessin, mais qui a été endommagée par la construction de la route.

C'est à l'entrée du chemin des Étroits que le général Mouton-Duvernét fut fusillé en 1816, en exécution d'un jugement rendu par un conseil de guerre, qui le condamnait à la peine de mort.

En descendant la Saône, le long de la rive gauche, du pont de l'Archevêché au pont de la Mulatière, on longe successivement le *quai de Tilsitt*, sur lequel la douane occupe l'emplacement de l'ancien arsenal. A son extrémité inférieure, une *passerelle* relie la rue Sala au quartier Saint-Georges. Le *quai des Chatnes*, qui suit le quai de Tilsitt, aboutit à la place Sainte-Claire, sur laquelle s'ouvre le *pont d'Ainay*, composé de 5 piles et d'arches en bois, long de 114^m,50, large de 9 mètres, construit en 1818 et restauré en 1835. Le *quai d'Occident*, qui fait face au quai de la Quarantaine, dominé par le fort de Saint-Just, se continue jusqu'à la place Napoléon, que le *pont Napoléon*, pont suspendu avec deux piles, relie au quartier de la Quarantaine. Enfin, au delà du *Pont en tôle* du chemin de fer de Paris (voir page 328), commence le *cours Rambaud*, magnifique quai, planté d'arbres, qui se prolonge en regard de l'ancien chemin des Étroits et du coteau de Sainte-Foy jusqu'au pont de la Mulatière, et le long duquel on remarque l'Arsenal, le gazomètre et de nombreuses usines.

Le *pont de la Mulatière* ou d'Orléans, jeté sur la Saône à l'endroit même où elle confond ses eaux avec celles du Rhône, appartient à la compagnie du chemin de fer de Saint-Étienne, qui l'a fait construire. Il a 175 mètres de longueur sur 10^m,70 de largeur. Il se compose de quatre arches en fonte. Des barrières de fer le séparent en deux parties destinées, l'une au chemin de fer, l'autre aux piétons et aux voitures. L'ancien pont de la Mulatière, construit de 1789 à 1792, était en bois. Il menaçait ruine depuis longtemps, lorsque l'inondation de 1840 en enleva

deux arches. Force fut de le remplacer d'abord par un pont provisoire, puis par le pont actuel, qui offre toutes les garanties de solidité.

Quais et ponts du Rhône.

Au-dessous de la colline qui supporte la Croix-Rousse, le long de la rive droite du Rhône, s'étend le *cours d'Harbouville*, dont la longue avenue domine le fleuve. C'est à l'extrémité du faubourg Saint-Clair, au delà de l'île Jean-Jacques Rousseau, de l'île Blanche et du fort Montessuy, que se trouve actuellement l'*embarcadère du chemin de fer de Lyon à Genève*. La compagnie de Lyon à Genève a jeté sur le Rhône, en 1857, un beau pont, pour venir, à travers les Brotteaux et la Guillotière, se relier, près de la Vitriolerie, aux chemins de Paris à Lyon, de Lyon à Saint-Étienne, de Lyon à Grenoble et de Lyon à la Méditerranée. Ce pont, construit en pierres de Villebois, de grand appareil, se compose de 7 arches, chacune de 34 mètres d'ouverture. Dix-huit mois auront suffi à le construire.

Le cours d'Harbouville, en face duquel se trouve, sur la rive gauche, le *cours d'Albret*, vient se terminer à la place Saint-Clair, où commence le *quai Saint-Clair*, le plus beau quai de Lyon et du monde entier. A l'entrée de la place Saint-Clair on a jeté sur le Rhône un pont suspendu avec deux piles. Ce pont, appelé dans l'origine *pont Louis-Philippe*, et aujourd'hui *pont Saint-Clair*, aboutit au Jardin d'hiver, sur le quai d'Albret.

Le *port Saint-Clair*, qui touche presque au grand théâtre et à l'hôtel de ville, termine le quai de ce nom. A son extrémité inférieure s'ouvre le *pont Morand*, qui met en communication la plus grande partie de la ville de Lyon avec les Brotteaux. Ce pont a dû son nom à l'architecte qui le fit construire en 1774, quand les Brotteaux n'étaient encore qu'une vaste prairie. Il se compose de 16 travées, qui ont depuis 9 mètres jusqu'à 13^m,85 de passage. Sa longueur est de 209 mètres, sa largeur de 13 mètres. Il est entièrement en bois. Chaque pile, formée d'une seule travée de poteaux, n'oppose aux eaux du Rhône qu'une très-faible épaisseur. En 1825, des radeaux emportèrent trois arches, contre lesquelles ils étaient

venus se briser pendant une forte crue. Mais le pont a résisté à l'inondation de 1840.

Quand Morand construisit son pont, il existait sur le Rhône, au-dessus du pont de la Guillotière, le seul qui reliât alors les deux rives des fleuves, un certain nombre de bacs et de traillies ; il en demanda et il en obtint la suppression, en en payant la valeur, de sorte que la même ordonnance du 4 janvier 1771, qui lui accordait l'autorisation de construire un pont avec un péage de 99 ans, annulait et rapportait toutes les autorisations précédentes, qui avaient eu pour résultat de mettre en communication les habitants de la rive gauche et de la rive droite.

Entre le pont Morand et le pont La Fayette, ou du Concert, s'étendent, sur la rive droite, le quai de Retz ; sur la rive gauche, le cours Bourbon. Le *quai de Retz* a été terminé par l'ingénieur de Ville en 1745. Vers le milieu s'élève le bâtiment lourd et enfumé qui contient le lycée et la bibliothèque, et en face duquel on a construit une passerelle suspendue avec deux piles, la *passerelle du Lycée*, aboutissant, par la rue de Condé, à l'église Saint-Pothin. Le *cours Bourbon* est planté d'arbres.

En 1824, une compagnie s'étant présentée pour construire un pont sur le Rhône, entre le pont Morand et le pont de la Guillotière, sa demande fut repoussée par le gouvernement, qui basa son refus sur le privilège accordé en 1771 à la compagnie du pont Morand. Mais les deux compagnies se réunirent pour n'en former qu'une seule, et le 6 avril 1826, on posa solennellement la première pierre du pont qui a porté tour à tour les noms de *Charles X*, du *Concert*, et de *La Fayette*. Ce pont, achevé en 1828, se compose de huit piles en pierre et d'arches en bois. Sa longueur est de 209 mètres, sa largeur de 11. On y découvre une belle vue. Ses pavillons furent incendiés en 1831 par les insurgés, et détruits en partie pendant la guerre civile de 1834. Ils ont été rebâties depuis sur de plus petites dimensions. On doit ouvrir en face, sur la place du Concert, une belle rue qui le mettra en communication, par la place des Cordeliers, avec la rue Impériale.

Le *quai des Cordeliers* et le *quai Bon-Rencontre*, qui succèdent sur la rive droite du Rhône au quai de Retz, en face du quai

Joinville (rive gauche), n'ont rien de particulièrement intéressant; ils sont encore plus mal tenus que le quai de Retz. A l'extrémité inférieure du quai Bon-Rencontre, la *passerelle de l'Hôtel-Dieu*, passerelle suspendue, avec deux piles, longue de 208 mètres et large de 7 mètres, a été construite en 1839.

Le *quai Joinville* se continue le long de la rive gauche. Sur la rive droite, l'Hôtel-Dieu donne son nom au quai qui va de la passerelle dont nous venons de parler au *pont de la Guillotière*.

Dans l'origine, Lyon ne communiquait que par bateaux avec la rive gauche du Rhône. C'était à Vienne que la grande voie gallo-romaine, qui réunissait Rome à Lyon, franchissait le fleuve sur un pont. Cependant un pareil état de choses ne pouvait pas durer longtemps. Un pont de bois fut jeté sur le Rhône, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont de la Guillotière. A quelle époque? on l'ignore. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il s'écroula en 1190, après le passage de l'armée des croisés que conduisaient, en terre sainte, Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion. On en entreprit aussitôt la reconstruction, moitié en pierre, moitié en bois; mais il dut son achèvement aux libéralités et surtout aux bulles des papes Innocent IV, Urbain IV, Clément VII, Alexandre V, Eugène IV et Léon X, accordant des indulgences à tous ceux qui contribueraient à sa construction. Toutefois, en 1559, il avait encore trois arches en bois. Quand il fut terminé et modifié (on supprima trois piles), il se composait de 17 arches de 8 à 33 mètres d'ouverture. Il était fermé du côté de la ville par une porte flanquée de deux tours. Un bâtiment carré, dont les portes et le pont-levis dataient de 1550, en occupait le milieu. Tous ces ouvrages ont été détruits après le siège de 1793. Il n'a plus aujourd'hui que onze arches irrégulières en pierre, avec fermes en fonte reposant à leurs extrémités dans des corps de maçonnerie élevés sur les avant et arrière-becs des piles. Il a été ainsi élargi et diminué en 1839, par M. l'ingénieur Alexandre Jordan. Il a maintenant 10^m,80 de largeur, et 351^m,29 de longueur.

En 1711, le pont de la Guillotière fut le théâtre d'un effroyable accident. C'était le 11 octobre; plus de trente mille personnes étaient allées à la fête de Saint-Denis-de-Bron, fête bizarre qui

s'est perpétuée jusqu'à la fin de l'Empire¹. Quand la cloche annonça la fermeture des portes, la foule se précipita vers la ville. Deux voitures s'accrochèrent sur le pont; il y eut un encombrement tel, que, lorsque la circulation put être rétablie, on releva deux cent trente-huit cadavres, sans compter parmi les morts tous ceux qui, montés sur les parapets, avaient été précipités dans le Rhône. Quelques jours après, on pendit le sergent Thomas Michel, surnommé *Bel-Air*, qui commandait la garde ce soir-là. L'indignation publique voulait une victime. On accusa le sergent *Bel-Air* d'avoir fait sonner la retraite avant l'heure, pour fermer les portes et percevoir une rétribution sur tous ceux qui voudraient rentrer en ville; mais cette accusation ne put pas être prouvée.

Au-dessous du pont de la Guillotière, que la rue de la Barre relie d'un côté à la place Bellecour et que le cours de Brosses met de l'autre en communication avec la grande rue de la Guillotière (la route de la Savoie, du Dauphiné, du Midi et de l'Italie), s'ouvre le *quai Monsieur*, le long duquel viennent s'amarrer les bateaux à vapeur du Rhône, et qui se termine à la place de la Charité.

Le *quai de la Charité*, qui s'étend de la place de la Charité jusqu'au cours Napoléon, commence à l'hôpital qui lui donne son nom, et se termine à la manufacture des tabacs. Au delà de l'hôpital de la Charité on remarque l'hôpital militaire. Ce quai est planté d'arbres comme presque tous les quais du Rhône, et il fait face à la Vitriolerie. A son extrémité inférieure on a construit, il y a peu d'années, le *pont Napoléon*, pont suspendu avec deux piles.

A peu de distance du pont Napoléon se trouve le *pont du Chemin de fer de Lyon à la Méditerranée*. Ce beau pont, composé de 5 arches dont les piles sont en pierre et les travées en fer, porte cette inscription : Georges Martin, Émile Martin, Fourchambault, 1855. Il est précédé de deux viaducs de 3 arches en pierre, pour le passage des piétons et des voitures le long des deux rives du fleuve.

1. Les maîtres y servaient les domestiques, et tous les passants, de quelque rang qu'ils fussent, avaient le droit de se dire les plus grossières injures.

Au delà du viaduc du chemin de fer s'ouvre la *chaussée de Perrache*, en partie plantée d'arbres et qui se continue jusqu'à la jonction du Rhône et de la Saône, sur une longueur de 2 kilom. En descendant cette belle avenue, on laisse successivement à droite : la prison, en face du fort de la Vitriolerie, l'abattoir, l'embarcadère du chemin de fer de Saint-Étienne et une caserne. On y découvre de jolis points de vue sur le coteau de Sainte-Foy et sur le cours du Rhône.

Ponts projetés.

Il a été plusieurs fois question de faire communiquer, par un pont jeté *dans les airs*, la Croix-Rousse et Fourvières. Deux architectes, M. Chipiez et M. Vergniais, ont présenté des projets qui se réaliseront peut-être un jour.

Places. — Statues. — Monuments. — Fontaines.

Dans les premières années du **xvii^e** siècle, la **place Belle-cour** ou *Louis-le-Grand*, était encore une prairie appartenant à l'abbaye d'Ainay et souvent inondée. Les historiens lyonnais prétendent que son nom lui vient d'un beau palais (*bella curia*) construit dans le voisinage du temple d'Auguste, et où l'on rendait la justice au temps des Romains. En 1713, la ville, qui avait acquis cette prairie en 1618, fit tracer la place telle qu'elle existe aujourd'hui. Des façades monumentales, construites sur les dessins de Mansart, s'élevèrent aux deux extrémités orientale et occidentale, et on érigea au milieu une statue équestre de Louis XIV, sculptée par Desjardins et coulée en bronze par les frères Keller, à Paris. En 1792, la populace brisa la statue du roi, mais elle épargna deux groupes en bronze des frères Coustou, qui en ornaient le piédestal et que l'on peut voir aujourd'hui dans le vestibule de l'hôtel de ville. Après le siège de 1793, les façades de Mansart furent démolies. On les rebâtit seulement sous le Consulat dans un style un peu différent, et, en 1826, on inaugura la *statue équestre de Louis XIV*, qui décore actuellement le milieu de la place. Cette statue, qui mérite sa réputation, est du sculpteur Lemot. Elle fut élevée avec le pro-

duit d'une souscription ouverte dans tout le département du Rhône.

En 1852, on a remplacé, par de jeunes marronniers, les tilleuls plantés en 1713 du côté sud de la place Bellecour, et qui étaient devenus trop vieux. En 1856, on a construit en regard l'un de l'autre, le long de cette promenade naissante, un corps de garde et un restaurant (la Maison Dorée).

La place Bellecour, récemment replantée aussi de jeunes marronniers, est la promenade à la mode de Lyon. On y fait souvent de la musique militaire (les heures varient selon les saisons). Le marché aux fleurs y a été établi ; enfin, c'est là que se passent les grandes revues militaires. Il a été souvent question d'y faire d'importants travaux d'embellissement.

La **place des Terreaux**, dont l'hôtel de ville forme le côté oriental et le palais des Arts le côté méridional, a été bâtie sur un ancien fossé rempli de *terreaux*. On y a inauguré, en 1856, une jolie fontaine. Le côté septentrional est presque entièrement occupé par des cafés et des restaurants. Les diligences y avaient autrefois leurs bureaux. Le côté occidental a été démoli dans les premiers mois de l'année 1857. On va le reconstruire sur un autre plan en élargissant les rues latérales et en pratiquant au milieu un passage couvert.

La *place des Cordeliers*, entamée par la rue Impériale, est ornée d'une *colonne* cannelée, de 20 mètres de hauteur, qui a été érigée en 1363, et que surmonte une statue d'Uranie indiquant le méridien.

La *place des Célestins* (devant le théâtre de ce nom) est entourée de cafés chantants ou non chantants. Un horrible passage, heureusement fort court, la met en communication avec la rue Saint-Dominique.

La *place de la Préfecture*, autrefois la place Confort ou la place des Jacobins, ne se distingue que par son irrégularité. On vient aussi d'y élever une fontaine en fonte moins digne d'éloges que celle de la place des Terreaux.

La *place Sathonay* servait autrefois d'entrée au Jardin des plantes. On a placé au milieu, au-dessus d'une fontaine, une *statue* en bronze de Jacquart, par M. Foyatier. Cette statue a été l'objet de

nombreuses critiques malheureusement trop fondées. On a souvent proposé de l'enlever, mais jusqu'à ce jour (avril 1859) elle n'a pas subi cet affront.

La *place Louis Napoléon*, autrefois la *place Louis XVIII*, a été ouverte il y a une trentaine d'années. Dans le principe, le marché aux chevaux s'y tenait et le peuple lui avait donné le nom de *Charabara*; en outre les exécutions capitales y avaient lieu; mais elle s'est singulièrement modifiée et embellie. En 1851, on l'a plantée d'arbres; en 1852, on a érigé au milieu une statue de Napoléon; enfin l'ouverture de la gare de Perrache (1856) a triplé la valeur des terrains qui la bordent. Elle est presque entièrement bordée de maisons. Du côté occidental on remarque la poste aux chevaux et une caserne; au sud, le cours Napoléon la sépare de la gare de Perrache; au nord, la belle rue de Bourbon la relie à la place Bellecour.

La statue de Napoléon est une statue équestre élevée avec les produits d'une souscription et d'une loterie. Bien qu'elle soit l'œuvre de M. de Niewerkerke, elle ne satisfait nullement les connaisseurs. Le cheval a été aussi critiqué que Napoléon; il ressemble à un cheval de bois et manque non-seulement de grâce et de vivacité, mais d'ampleur; il est évidemment trop court. Quant à Napoléon, il a une pose vulgaire qui n'exprime rien: on croirait voir un écuyer paradant dans un cirque. Il est censé prononcer ce mot historique: *Lyonnais, je vous aime*. En somme, ce monument est l'œuvre d'un homme de talent qui prendra sa revanche. Le piédestal, la grille et les bas-reliefs ont été critiqués avec autant de raison que la statue.

La *place Impériale* a été ouverte, en 1856, dans la rue de ce nom, à l'endroit où elle fait un coude; elle n'a rien de particulièrement remarquable. Le passage de l'Argue et la galerie de l'Hôtel-Dieu viennent y aboutir.

La *place Saint-Jean* est la place qui se trouve devant la cathédrale (voir page 383); on y a établi le marché aux fruits. Au milieu, s'élève un charmant monument en marbre blanc servant de fontaine, et exécuté sur les dessins de M. Dardel, dans le style de la Renaissance. Les chapiteaux seuls méritent quelques critiques, mais l'ensemble est gracieux et satisfaisant. Sous la coupole,

supportée par quatre pilastres, est un groupe en bronze coulé, par le sculpteur Sayé, d'après le modèle de M. Bonnassieux de Lyon. Ce groupe représente Jésus baptisé par saint Jean.

Le 15 août 1858, la statue du maréchal Suchet, par M. Dumont, a été érigée au milieu de la place Tholozan, dans le voisinage de laquelle se trouve la maison où le futur duc d'Albuféra passa dans l'obscurité d'un comptoir les premières années de sa jeunesse. Cette statue coulée en bronze, dans les ateliers de MM. Eck et Durand, pèse 1376 kilog., et est entourée d'une grille en fonte à tons argentés.

Les autres places de Lyon, ne se distinguant ni par leur étendue, ni par leurs souvenirs, ni par des monuments, ne méritent pas même une mention. Mais nous devons dire quelques mots d'un monument élevé aux Brotteaux (près de la place Saint-Pothin, à droite du pont Morand) en souvenir des victimes de la Terreur, sur l'emplacement où 210 Lyonnais furent fusillés ou plutôt mitraillés après le siège de Lyon, par Collot d'Herbois. Ce monument a la forme d'un tombeau. Une vaste barrière en fer lui sert d'enceinte. Des capucins, qui y sont à demeure, y célèbrent l'office divin.

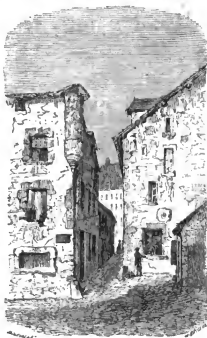
Rues. — Passages.

Lyon n'avait jusqu'ici qu'une seule rue qui méritât vraiment d'être citée pour sa largeur, sa longueur et la beauté de ses maisons : c'est la *rue Impériale*, percée en 1855 et 1856. Cette rue réunit la place du Grand-Théâtre à la place Bellecour. Elle n'est pas tout à fait droite, elle fait un coude près de l'Hôtel-Dieu, et la place, appelée place Impériale, la sépare en deux parties. Sa largeur est de 22 mètres, sa longueur de 1200 mètres. On y a bâti la Banque et le palais du Commerce. De beaux et grands magasins à l'instar de Paris s'y sont déjà ouverts ; quant aux maisons qui y ont été bâties, elles sont construites sur un plan différent de celui des anciennes maisons de Lyon, c'est-à-dire gardées par des concierges ; mais on les a généralement trop élevées, surchargées d'ornements et percées d'un trop grand nombre de fenêtres. Elles n'offrent aucun intérêt au point de vue architectural, car elles n'ont aucun caractère propre.

La *rue Centrale*, rue nouvellement ouverte et destinée à relier la rue des Terreaux et la place de la Préfecture, n'a malheureusement pas une longueur suffisante ; aussi il est question de percer une nouvelle rue parallèle à la rue Centrale, partant aussi de la place des Terreaux, mais de l'autre côté du palais des Arts, et allant aboutir à la place de la Préfecture. Cette rue prendra le nom de *rue de l'Impératrice*, et va compléter, avec les rues *Centrale*, *Saint-Pierre* et *Impériale* l'œuvre de régénération de l'ancien Lyon. Lorsque cette rue sera faite et que les travaux commencés le long des quais seront terminés, cette ville, à qui ses quartiers délabrés et ses logements insalubres ont fait une réputation longtemps méritée de malpropreté, sera devenue une cité élégante qui verra s'accroître de plus en plus son animation et sa prospérité.

Les amateurs de vieilles maisons en trouveront encore un certain nombre dans les anciens quartiers de la noblesse et de la magistrature, c'est-à-dire le long de la rive droite de la Saône, au-dessous de Fourvières, entre Saint-Paul et Saint-Georges. Il a été sérieusement question, pendant ces dernières années, de démolir tous ces quartiers pour y élever divers édifices publics dont la reconstruction est jugée nécessaire ; mais aucun des projets mis en avant n'a encore été adopté.

On a construit en 1858 un passage couvert en face de l'hôtel de ville. Auparavant, Lyon n'avait que deux *passages* proprement dits, la *galerie de l'Argue*, qui conduit de la place



Vieilles maisons à Lyon.

de la Préfecture ou plutôt de la rue Centrale à la rue Impériale. Cette galerie, ouverte en 1828, a plus de 150 mètres de longueur, mais elle est beaucoup trop étroite. Elle est surtout fréquentée par les ouvriers. Le soir, la circulation y devient souvent difficile. On y trouve plusieurs cafés et théâtres populaires.

La *galerie de l'Hôtel-Dieu*, qui mène de la place Impériale au quai de l'Hôtel-Dieu, est plus large et plus belle que la galerie de l'Argue, mais c'est un véritable désert. Les magasins sont en partie inoccupés, et les promeneurs y vont rarement chercher la place qu'ils y trouveraient et qui leur manque à la galerie de l'Argue.

Le nombre de ces allées ou ruelles infectes et sombres, dont nous avons parlé, diminue d'année en année. On en a détruit beaucoup et on n'en construit plus.

Le service des eaux.

Jusqu'à l'année 1856, la ville de Lyon, qui a si souvent et si cruellement souffert des inondations de ses deux fleuves, a manqué d'eau. De 1830 à 1853, divers projets furent discutés pour lui en fournir une quantité suffisante, plusieurs services partiels et provisoires satisfirent même les besoins les plus urgents. Mais ce fut seulement le 15 août 1856 qu'eut lieu l'inauguration du service général, concédé en 1853 à la *Compagnie générale des eaux de France*, et organisé par M. Bonnet, ingénieur en chef de la voirie de Lyon, et M. Aristide Dumont, ingénieur des ponts et chaussées, auteur du projet. L'acte de concession avait été basé sur une distribution de 20 000 mètres cubes d'eau par 24 heures, soit 100 litres par jour et par tête d'habitant. La Compagnie peut dès aujourd'hui fournir 30 000 mètres cubes par jour, et cependant les dépenses, évaluées à 7 millions et demi, n'ont pas dépassé, dit-on, 6 millions et demi.

Le *puisard* a été établi, en amont de Lyon, aux Petits-Broteaux. Il se compose d'une galerie de 150 mètres de longueur et de 5 mètres de largeur, fondée jusqu'à trois mètres en contre-bas de l'étiage, et rendue complètement étanche jusqu'à cette profondeur. Il a été construit en béton de ciment romain. Afin d'éviter

les infiltrations du voisinage, la Compagnie concessionnaire a acquis trois hectares de terrain, qu'elle conserve à l'état inculte. En outre, des digues ont été construites pour le défendre contre les invasions du fleuve et éviter l'introduction directe des eaux dans le puitsard. Ainsi donc les eaux ne laissent rien à désirer comme pureté. Leur température est presque constamment à 7° au-dessous de celles du Rhône : pendant les plus fortes chaleurs de l'été de 1856, le thermomètre marquait 20° dans le Rhône et 13 seulement dans le puitsard.

Le service se divise en *haut* et *bas*. Le *bas service* est alimenté par un réservoir établi sur le flanc du coteau de Montessuy. Ce réservoir, divisé en deux parties contenant chacune 5000 mètres cubes, est à 48 mètres au-dessus de l'étiage. Un réservoir spécial de 5000 mètres cubes a été construit en outre au Jardin des plantes pour l'arrosage public. Le réservoir du *haut service* se trouve au sommet du coteau de Montessuy ; il est à 106 mètres au-dessus de l'étiage. Il a une capacité de 6000 mètres. L'eau est montée de la galerie de filtration dans ces deux bassins par deux machines à vapeur de la force de 170 chevaux chacune ; une troisième machine a été construite pour remplacer alternativement les deux autres en cas de besoin. Celle du bas service fournit 1000 mètres cubes d'eau à l'heure, celle du haut 400 mètres. Ces machines, du système Cornouailles, sortent des ateliers du Creuzot.

La Compagnie s'est engagée à poser 78 000 mètres de conduits en fonte d'un diamètre qui varie de 0^m,60 à 0^m081. 75 000 sont déjà en place. Elle doit, en outre, construire 20 000 mètres d'égouts, dont 17 000 sont achevés. Elle entretient à ses frais 175 bornes-fontaines, plus de 700 bouches d'arrosage, et doit alimenter toutes les fontaines monumentales que la ville jugera à propos de faire construire.

Des *fontaines* ont déjà été établies sur les places des Terreaux et de la Préfecture ; enfin une application des eaux, aussi nouvelle qu'utile, a été tentée : c'est leur emploi, comme moteur, à toutes les industries qui ont besoin de petites forces variables de 1 à 10 hommes. Dans ce système, la pression des eaux se trouve dépensée par leur passage dans une turbine, à la sortie de la-

quelle elles peuvent être utilisées, comme à l'ordinaire, sans avoir perdu aucune de leurs qualités. Ces moteurs, plus économiques et plus maniables que la vapeur, trouveront un emploi à Lyon, où il existe un grand nombre d'industries qui n'exigent qu'une petite force. Les expériences faites, notamment pour l'impression du journal *le Salut public*, ont complètement réussi. Il y a là pour la Compagnie, disait le dernier rapport du conseil d'administration, une source importante de produits ¹.

Fortifications.

Le système de *fortification* qui couvre Lyon et les villes suburbaines se compose de trois parties distinctes : celle de la rive gauche du Rhône, qui entoure la Guillotière et les Brotteaux; celle de la rive droite de la Saône, qui défend l'accès de Vaise, de Fourvières et de Sainte-Foy; enfin celle d'entre Saône et Rhône, qui protège la Croix-Rousse et la ville proprement dite.

La première partie comprend, en allant du nord au sud, le *fort de la Tête-d'Or*, qui est le plus rapproché du Haut-Rhône; puis ceux des *Charpennes*, des *Brotteaux*, de la *Part-Dieu*, de *Villeurbane*, de *Lamotte*, du *Colombier*, et enfin celui de la *Vitriolerie*, situé au bord du Rhône, près du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée. Ces forts, épars dans la plaine, ont peu d'élévation au-dessus du terrain environnant; ils ne sont curieux qu'au point de vue de l'art militaire et ne méritent pas la visite des touristes.

Entre les Brotteaux et le fort de la Part-Dieu, on a commencé, en 1846, la construction non encore achevée d'un *grand établissement d'artillerie*, qui sera remarquable par son importance et par l'aspect imposant des bâtiments destinés à le compléter.

En avant du fort des Charpennes se trouve le *Grand-Camp*, terrain de manœuvre de l'armée de Lyon, près duquel on a commencé à dessiner et à planter un parc semblable au bois de Boulogne. Il a pour limite, du côté du Rhône, la digue qui se rompit en 1856, et laissa aux eaux du fleuve le passage par lequel elles

1. Pour 30 fr. par an, soit 2 fr. 50 c. par mois, un ménage de 3 personnes a, toute l'année, et à toute heure du jour et de la nuit, de l'eau à discrétion et à domicile.

se précipitèrent à travers le village des Charpennes, sur les Brotteaux et la Guillotière, pour rentrer dans le Rhône près de la gare de la Vitriolerie.

La deuxième partie se compose du *fort Sainte-Foy*, situé près du village de ce nom, de ceux de *Saint-Irénée*, de *Loyasse*, de *Vaise*, et de celui de *la Duchère*, qui occupe une éminence située à l'ouest de la gare de Vaise. Ces ouvrages sont soutenus par une *enceinte continue* qui commence au-dessus du pont d'Ainay par le fort Saint-Just, contourne le plateau de Fourvières, et se termine sur le rocher de Pierre-Scise.

Ces diverses fortifications placées dans un terrain accidenté, et dans des positions élevées, dominent les environs de Lyon, et permettent au voyageur, qui a le temps de les visiter, d'admirer de magnifiques panoramas. Ainsi du fort Saint-Just on découvre la Mulatière, une partie du cours des deux rivières, leur confluent, la tête du chemin de fer de Saint-Étienne et son tunnel, le fort et les coteaux de Sainte-Foy, le chemin de fer de Paris à la Méditerranée, ses deux ponts, l'endroit où il entre sous la montagne de Fourvières, et les deux magnifiques gares de la Guillotière et de Perrache. Entre les deux rivières, on voit la ville de Lyon et les hauteurs de la Croix-Rousse, qui termine le panorama du côté du nord; enfin à l'est, on aperçoit le département de l'Isère, les montagnes du Dauphiné et les sommets neigeux des Alpes.

Au fort Sainte-Foy on pourra visiter, avec la permission du commandant, les casemates basses, dont la construction est très-remarquable. La vue dont on jouit du haut des parapets de ce fort est à peu près la même que celle du fort Saint-Just; mais elle embrasse une plus grande partie du cours inférieur du Rhône.

Les forts de Loyasse et de Vaise se distinguent des autres surtout par la grandeur et l'originalité de leurs parties construites en maçonnerie. Le premier de ces forts domine l'extrémité septentrionale du tunnel du chemin de fer de Paris, et permet de voir au loin le cours supérieur de la Saône.

La troisième partie du système de fortifications comprend l'*enceinte continue de la Croix-Rousse*, qui commence au *fort Saint-*

Jean, d'où l'on découvre Vaise, le coteau de Fourvières et une partie de Lyon. Cette enceinte traverse le plateau de la Croix-Rousse, et descend le long de la pente orientale jusqu'en face du pont Saint-Clair. C'est le long de cette enceinte, et principalement sur la place des Bernardines, qu'eut lieu le combat qui termina l'émeute de juin 1849.

En avant de cette enceinte, on a élevé les deux forts de *Caluire* et de *Montessuy*. Ce dernier a une vue fort étendue sur le Rhône, le Grand-Camp, les Brotteaux, le Dauphiné et les Alpes. De Caluire on découvre, sur la rive gauche de la Saône, Fontaine, Collonges, Caluire, etc.; au milieu de la rivière, l'île Barbe avec ses charmantes villas et les restes de son ancienne abbaye, et enfin sur la rive droite, Saint-Rambert, la chaîne du mont d'Or et une partie du Beaujolais.

L'enceinte qui renferme les forts détachés a 26 kilomètres de tour.

Antiquités.

Quand la colonie romaine se fut établie sur le plateau de Fourvières, elle dut songer à se procurer des eaux saines et abondantes. Elle se construisit en conséquence des **aqueducs** qui pussent lui en apporter. Ces aqueducs étaient au nombre de trois. Ils ont été élevés à peu près à la même époque, car ils n'offrent dans leur construction aucune différence appréciable; on les distingue tantôt sous les noms des pays d'où ils partaient, tantôt sous ceux des villages qui en ont conservé les débris les plus remarquables. Ce sont les aqueducs du mont d'Or ou d'Écully, de Montroman ou de Craponne, et du mont Pilat. Endommagés pendant le sac de Lyon sous Sévère, ils furent presque entièrement renversés par les Sarrasins au *viii^e* siècle. Depuis, le vandalisme et la cupidité des paysans les ont singulièrement diminués.

L'*aqueduc du mont d'Or ou d'Écully*, dont on a attribué la construction à Antoine, descendait du mont d'Or, traversait le ruisseau d'Écully, franchissait le profond vallon de Grangeblanche sur un magnifique pont à siphons, composé de plusieurs arches élancées et d'une dimension considérable, qui s'est écroulé en

1827, puis, après avoir remonté la colline du Massut, il se dirigeait sur le plateau de Saint-Irénée. On peut voir encore à gauche de la route de Tarare quelques-uns des arcs rampants de cette contre-pente.

L'aqueduc de Montroman ou de Craponne a été l'objet d'un savant mémoire d'Alexandre Flacheron, couronné en 1835 par l'Académie de Lyon, et auquel nous empruntons le passage suivant :

.... Ce camp, centre des opérations militaires des Romains dans les Gaules, pouvait contenir plusieurs légions ; il s'étendait à l'ouest du faubourg de Vaise, dans une grande plaine où se trouvent les villages d'Ecully, de Tassin, de Grézieu-la-Varenne, de Craponne et de Saint-Genis-les-Ollières. Il était borné et défendu à l'ouest par la chaîne des montagnes du Forez ; au nord, par les coteaux de Saint-Didier et du mont d'Or. La Saône le protégeait à son extrémité orientale, et plusieurs ruisseaux, qui descendaient de ces montagnes, l'environnaient de toutes parts de ravins profonds. Les ruines de la porte prétorienne subsistent encore en partie, à 50 mètres de la route de Bordeaux, sur une éminence qui domine toute la plaine, et qui est appelée *Tourillon*. Ces ruines, connues dans le pays sous le nom d'*Aqueducs sarrasins*, m'eurent bientôt démontré, par leur position et leur construction, qu'elles n'avaient jamais été destinées à conduire les eaux dans le camp....

Ce camp manquait d'eau ; mais les Romains eurent bientôt jeté les yeux sur la chaîne de montagnes qui les environnait à l'ouest, et sur les flancs de laquelle serpente une multitude de sources et de ruisseaux d'une eau claire et salubre, qui au nord-est vont grossir la Brevenne, et au sud se jettent dans l'Izéron.

Ils construisirent un aqueduc dont la naissance n'était qu'à 16 kilom. de la Loire, ce qui a fait croire dans des temps plus modernes qu'il prenait ses eaux dans ce fleuve. Ce sont les ruines d'un autre aqueduc que l'on voit près de Feurs (*Forum Segusianorum*), qui ont pu donner quelque poids à cette supposition.

Après avoir suivi pas à pas les traces de l'aqueduc qui nous occupe, j'en trouvai la naissance dans une vallée étroite et rapide, où coule l'Orgeole, sur la commune de Duerne, au-dessous de la grande route de Bordeaux et à 500 mètres plus loin. Cet aqueduc recueillait d'abord les eaux de ce ruisseau, enlaçait ensuite toute la chaîne de montagnes qui est plus au nord, en traversant les communes de Saint-Genis-l'Argentière, de Montroman (*Mons Romanus*), où il passait à 80 mètres au-dessus du village de ce nom ; de là, il se dirigeait sur le territoire de Courzieux, de Chevinay, de Saint-Pierre la Pallu, de Sourcieu et de

Lentilly; sur cette dernière commune, il franchissait la chaîne en passant sur le col le moins élevé, et venait reparaitre sur la Tour de Salvagny, Sainte-Consorce, Pollionay, Vaugneray, Grézieux, Craponne et Tassin, où il aboutissait, après avoir recueilli, sur une longueur de 40 000 mètres environ, une grande partie des eaux qui coulent sur les flancs de ces montagnes.

Cet aqueduc, toujours souterrain, différait des autres monuments de ce genre qui amenaient des eaux à Lyon, en ce que ceux-ci traversaient les vallons sur des ponts-aqueducs et au moyen de siphons renversés, tandis que celui de Montroman suivait et contournait toutes les sinuosités des vallons et des ravins qu'il traversait, afin de conserver toujours une pente régulière et de recueillir à son passage les eaux qui coulaient dans son territoire.... Dix-sept ruisseaux ou grosses sources y affluaient. Les dimensions de cet aqueduc sont partout les mêmes, 60 cent. de largeur et 1^m,57 de hauteur, toutes mesures prises dans œuvre. La voûte qui le recouvre est à plein cintre et a 45 cent. d'épaisseur à la clef; l'on y voit dans quelques endroits les ouvertures ou *regards* par où les ouvriers s'introduisaient pour le réparer et le nettoyer. Les deux murs latéraux, de 50 cent. de largeur chacun, étaient enduits de deux couches de mortier de ciment. La première de 3 cent. d'épaisseur, était composée de chaux et de morceaux de tuileau concassés de la grosseur de 5 millim. La deuxième couche était formée des mêmes éléments; mais dans celle-ci le tuileau était pulvérisé, bouchait toutes les aspérités de la première couche, et en rendait la surface unie et lisse. L'aire sur laquelle l'eau coulait était revêtue du même mortier de ciment d'une épaisseur double, et les angles étaient unis avec les parois par deux bourrelets de ciment ayant la forme d'un quart de cylindre de 7 cent. de rayon. Sous ce ciment, une couche de béton, composé de mortier de chaux, de sable et de recoupes de pierres, fortement battu, rendait toute perte d'eau impossible. Enfin, un massif en pierre de roche de petite dimension, faisant empiètement de 15 cent. de chaque côté, formait la fondation sur laquelle portait le canal. Le tout était enfermé dans une tranchée de 2 mètres de largeur et de 3 mètres de hauteur, creusée dans la terre, et le plus souvent dans le rocher, ce qui peut donner une idée de la grandeur de ce travail : 30 à 40 centim. d'épaisseur de terre végétale recouvraient tout l'aqueduc.

L'aqueduc du mont Pilat ne dut être entrepris qu'après ceux d'Écully et de Montroman, quand, la population s'étant accrue, ces derniers devinrent insuffisants. C'est, du reste, le plus important des trois. Sa longueur totale était de 84 000 mètres. Il re-

cueillait, selon certains écrivains, les eaux du Janon et du Langouan; selon d'autres, celles du Furens; et dans l'opinion de M. de Gasparin, celles du Gier seul. Il avait nécessité la construction de quatorze ponts-aqueducs et de quatre ponts à siphons, et il venait aboutir à de vastes réservoirs placés près de Fourvières. Il pouvait fournir 500 000 hectolitres d'eau par vingt-quatre heures. On voit encore de magnifiques débris de cet aqueduc au-dessus de Fourvières, à Saint-Irénée, à Bonnant, à Chaponost, à Brignais, à Soucieu, à Mornant, à Saint-Maurice-sur-Dargoire, à Saint-Genis-Terre-Noire, à Chaignon et à la Petite-Varizelle.

Les quatre ponts à siphons avaient été établis dans les vallons de Saint-Genis-Terre-Noire, du Garon, de Bonnant et de Saint-Irénée. La vallée du Garon, large de 800 mètres, a une profondeur de 120 mètres; le ruisseau est à 55^m,20 au-dessus de la Saône. On réunit donc les eaux de l'aqueduc dans un réservoir encore existant, placé au haut de la vallée, vers Soucieu. De là on les fit descendre jusqu'au près de la rivière dans neuf tuyaux de plomb. On reprit alors le niveau horizontal et l'on franchit le ruisseau au moyen d'un pont-aqueduc à siphons, composé d'une vingtaine d'arches de 17 mètres de hauteur; puis on remonta, par une pente égale à la première, jusqu'à un second réservoir situé en face du précédent, sur la crête du plateau de Chaponost. On conçoit que l'eau, abandonnée à son propre poids, se précipitait du réservoir de chasse de Soucieu au fond de la vallée du Garon, et, pour reprendre son équilibre, se relevait jusqu'au réservoir de fuite. Trouvant à ce réservoir une diminution de niveau de 8 mètres, elle se répandait dans un aqueduc en maçonnerie et gagnait le réservoir de chasse de Bonnant, où elle franchissait de la même manière la rivière de Francheville. La vallée de Bonnant a 1060 mètres de largeur et 139 de profondeur. Les arcades sur lesquelles portaient les tuyaux de plomb, au nombre de douze de front, sont élevées de 14 mètres. La dépression de Saint-Irénée n'a que 355 mètres de largeur et 37 mètres de profondeur. Aussi les tuyaux y étaient-ils moins nombreux et plus gros. Sans l'établissement des siphons renversés, il eût fallu trois ponts l'un sur l'autre pour franchir le vallon

de Saint-Irénée, neuf pour celui de Bonnant, et huit pour celui du Garon.

Les étrangers qui s'arrêtent quelques jours à Lyon ne regretteront certes pas d'être allés jusqu'à Bonnant (6 kilom.), et jusqu'à Chaponost (10 kilom.), visiter les curieux débris de cet aqueduc. A Chaponost, on compte 90 arcades.

« Les portions d'aqueducs encore debout, dit M. Mérimée, n'ont aucun ornement. Leurs proportions immenses leur donnent un caractère de grandeur que les détails les plus beaux ne pourraient produire. Partout la construction est uniforme : c'est une masse de pierres brutes noyées dans le ciment et revêtues d'un parement de petites pierres taillées en losange et appareillées avec une précision extraordinaire. De quatre pieds en quatre pieds, la maçonnerie est interrompue par une couche de deux briques posées à plat, sans doute afin de mieux conserver l'horizontalité des assises. Le ciment qui liait ces petites pierres était tellement solide que sur plusieurs points les piliers se sont renversés tout d'une masse. Dans ce cas, on remarque que partout c'est la brique qui a cédé aux efforts du temps et des hommes. Le canal intérieur est revêtu d'une couche très-épaisse de ciment, composé de briques pilées et de chaux ; les angles ont été arrondis et renforcés par une épaisseur plus considérable. En examinant ce canal, on voit avec surprise qu'il n'offre aucune trace de dépôt aqueux, et l'on se demande s'il a jamais servi. Peut-être faut-il chercher la cause de cette singularité dans la nature des eaux. »

Au quartier Saint-Just, au-dessus de la place des Minimes, on voit encore, dans un clos qui appartient à l'OEuvre des Jeunes pénitentes, les ruines de l'hémicycle d'un *théâtre* ; les restes des gradins sont enfouis sous une épaisse couche de terre végétale. Ce théâtre reposait sur un sol d'alluvion ; et l'architecte romain, redoutant un tassement partiel, avait construit une ligne circulaire de chambres voûtées, qui étaient adossées à l'hémicycle, et sur lesquelles il avait élevé son monument.

De Miribel à Lyon, le long de la rive droite du Rhône, on trouve de nombreux vestiges d'un *canal souterrain*, dans lequel un homme pouvait se tenir debout. M. Flacheron a pensé que cet immense canal était un chemin de ronde pour faire arriver les

troupes d'un point à l'autre. M. Comarmond a combattu cette opinion. « J'ai visité, dit-il, les différentes parties de ce canal, j'ai suivi sa direction et je suis arrivé, d'après les différents travaux qui se sont faits sur son long trajet, à prouver que c'était un aqueduc important qui prenait les eaux du Rhône au-dessous de Neyron et les conduisait à la *naumachie* du Jardin des plantes. » Cette naumachie, dont M. Artaud a reconnu la dimension, et dont la forme elliptique est encore dessinée sur le terrain, avait 81 mètres de largeur sur 93 mètres de longueur. La circonférence de l'amphithéâtre, en y comprenant les gradins et les portiques, était de 266 mètres.

Dans le grand jardin de l'Antiquaille, au milieu de l'hospice, il existe, sous le chemin qui va de la place des Minimes à Fourvières, un *réservoir antique*. Ce souterrain de 32 mètres de long, 4 mètres de large et 5 de haut, est enduit, jusqu'à la naissance de la voûte, d'un ciment rouge extrêmement dur et poli; un double mur épais de 4 mètres, laissant un vide de 2 mètres entre les parois avec deux ouvertures pour le passage, sépare cette longue galerie en deux parties inégales. Ce mur intermédiaire devait servir de contre-fort pour résister à la poussée des terres, ou pour neutraliser la pression des eaux sur les parois latérales des murs du réservoir. La forme de cette conserve indique qu'elle était destinée à contenir de l'eau. Elle sert aujourd'hui de jardin d'hiver à l'hospice.

Enfin, place Saint-Just, dans le clos d'un ancien monastère des Ursulines, devenu une maison de santé, on peut visiter une conserve d'eau appelée les *bains romains*. Cette conserve, composée d'une triple enceinte de portiques voûtés, qui communiquent les uns aux autres dans tous les sens, a 16 mètres de longueur, 14 mètres de largeur, et près de 7 mètres de hauteur. On y remarque les deux conduits qui servaient à y introduire l'eau, et plusieurs trous ronds, pratiqués à la voûte, qui permettaient de la puiser. Les murs, épais de un mètre, sont enduits d'un ciment rouge d'une grande dureté.

Édifices religieux.

L'église **primatiale** de Lyon, **Saint-Jean**, s'élève sur la place Saint-Jean, entre l'archevêché et le palais de justice, au

piéd du coteau de Fourvières. Son chevet, flanqué comme sa façade de deux tours carrées et masqué par de vulgaires constructions, est tourné vers la Saône (rive droite). Notre dessin le représente.

Cette belle église, classée parmi les monuments historiques, a été construite à diverses époques. Commencée vers la fin du ^{xii}^e siècle ou dans les premières années du ^{xiii}^e, sur les débris d'une église du ^{vi}^e ou du ^{vii}^e siècle, elle ne fut terminée qu'en 1476, sous le règne de Louis XI. La partie supérieure de son portail date de la seconde moitié du ^{xv}^e siècle. Mais on reconnaît facilement en plusieurs endroits, surtout dans l'abside et dans les bases du grand portail, d'énormes blocs de pierre et de marbre tirés des ruines du forum de Trajan.

« C'est, dit M. Mérimée, un édifice gothique assez noble, où l'on retrouve encore quelques souvenirs du style roman, qui n'a disparu complètement, dans le Midi, qu'à l'époque de la Renaissance. On remarque autour de l'abside principale (c'est la partie la plus ancienne) une espèce de frise ou de cordon d'incrustation rouge sur fond de marbre blanc, dont les ornements sont tout à fait byzantins. Les arcades de la galerie, qui font le tour du chœur, portent sur des colonnes et des pilastres très-ornés, ou plutôt très-tourmentés, appartenant à la dernière période du style roman. Peut-être proviennent-ils de l'ancienne église, sur les ruines de laquelle la cathédrale actuelle aurait été bâtie. »

Son abside, dépourvue de bas côtés et de chapelles rayonnantes, le surhaussement de sa nef, ses grands arcs-boutants et surtout ses quatre tours carrées terminées brusquement en plate-forme, donnent à Saint-Jean un aspect tout particulier. La façade, où l'œil le moins exercé reconnaît sans peine l'architecture de deux époques bien différentes, a beaucoup souffert, en 1562, du fanatisme des protestants. Pourtant les voussures des portes offrent encore un grand nombre de petits bas-reliefs, très-curieux surtout par la variété des costumes qu'ils représentent.

Trois des tours sont vides; la quatrième, qui sert de clocher, renferme une des plus grosses cloches qu'il y ait en France. Cette cloche, fondue en 1662, pèse 10 000 kilogr.

Quand on entre dans l'église Saint-Jean, on est frappé de la simplicité noble et des belles proportions du vaisseau. Il a environ 79 mètres de longueur, 11 mètres de largeur entre les piliers, et 32 mètres de hauteur sous clef; la maîtresse voûte, près de la



Cathédrale de Lyon.

porte, n'a guère plus de 0^m,30 d'épaisseur à la clef. « Le jour y pénètre par soixante fenêtres; seize piliers, qui se composent de colonnes rondes flanquées de huit colonnettes engagées, séparent la nef des deux bas côtés. Par une singularité remarquable, ils

n'ont pas été alignés ensemble. Les quatre dernières arcades, à l'entrée de l'église, sont disposées sur une courbe très-sensible. On s'accorde aujourd'hui à voir dans cette courbure un emblème du mouvement que le corps de Jésus-Christ dessine sur la croix. Elle se rencontre dans un grand nombre d'églises célèbres. » (*Lyon ancien et moderne.*)

La voûte du chœur est considérablement abaissée au-dessous de la nef. L'élévation en est pourtant fort grande encore; elle décrit une ogive à large base avec des nervures robustes, dont les clefs forment des espèces de rosaces peintes et dorées.

Nous signalerons aux touristes dans l'intérieur de Saint-Jean : les deux *croix* placées à la droite et à la gauche de l'autel, parce qu'elles y sont conservées depuis la tenue du concile général de 1274, en signe de l'union des deux Églises, latine et grecque, convenue entre les Pères de ce concile et les envoyés de l'Orient; — les *boiseries* du chœur provenant de l'église abbatiale de Cluny (xviii^e siècle); on a dû les enlever; — les *vitraux* anciens qui ont été récemment restaurés; — l'*horloge astronomique* construite, en 1598, par Nicolas Lippius, de Bâle, rétablie et considérablement augmentée, en 1660, par Guillaume Nourrisson, et, en 1780, par Charmy, habile horloger de Lyon; — un curieux *morceau de sculpture* dans la chapelle du clocher; — mais surtout la *chapelle de saint Louis* ou *des Bourbons*, bâtie au xv^e siècle par le cardinal de Bourbon et son frère Pierre de Bourbon, gendre de Louis XI; c'est la première à droite en entrant.

« Elle se distingue, a dit M. Mérimée, par des ornements d'une délicatesse et d'une précision qui m'ont rappelé les tours de force de Brou. Les chardons (on écrivait autrefois *cher dons*), qui se reproduisent dans tous les ornements, sont un jeu de mots en sculpture. On prétend que Pierre de Bourbon voulait exprimer ainsi que le roi lui avait fait un *cher don* en lui donnant sa fille. Le calembour est détestable, mais la ciselure est merveilleuse. »

Au midi de Saint-Jean, dans la continuation de la façade, les regards sont attirés par un vieux bâtiment appelé la *manécanterie*. Son origine et sa destination sont fort obscures; mais, de l'avis des juges les plus compétents, il date du x^e siècle. Malheureuse-

ment, il a été mutilé, en 1562, par les protestants, et des restaurations modernes en ont altéré le caractère.

La *manécanterie* actuelle (la maison des chantres), qui tient à l'archevêché, a été commencée en 1768.

L'*archevêché*, construit dans les dernières années du *xv^e* siècle, restauré par Soufflot, n'a rien de remarquable que la vue de sa terrasse. On vante la chapelle que M. Desjardins a élevée à la suite de la salle des Pas-Perdus, qui renferme les portraits des archevêques de Lyon depuis Renaud du Forez.

Le *diocèse* de Lyon comprend dans sa circonscription les deux départements du Rhône et de la Loire. L'archevêque prend le titre d'archevêque de Lyon et de Vienne; et son siège épiscopal celui de premier siège des Gaules. Il remonte en effet aux premiers temps du christianisme, car il a été fondé par saint Pothin au *ii^e* siècle. Les évêchés suffragants de l'archevêque de Lyon sont ceux d'Autun, de Langres, de Dijon, de Saint-Claude, de Belley et de Grenoble.

La liturgie lyonnaise se distingue par son caractère tout particulier.

L'*église d'Ainay* (dans le quartier de ce nom, entre la place Bellecour et la place Louis-Napoléon) est de tous les monuments religieux de Lyon celui qui intéressera le plus les artistes et les archéologues. En effet, elle occupe d'abord un emplacement célèbre. Là s'élevait le temple dédié à Rome et à Auguste par soixante nations des Gaules. Là, Caligula établit des combats d'éloquence grecque et latine, sous la bizarre condition que tout poète ou orateur qui entrerait en lice et qui serait vaincu donnerait une récompense au vainqueur et en ferait l'éloge; que ceux qui présenteraient de mauvais ouvrages devraient les effacer avec une éponge ou avec la langue, et qu'en cas de refus ils seraient frappés de verges ou même précipités dans le Rhône. En outre, aux alentours du temple d'Auguste, se groupaient les riches habitations des pontifes augustaux et d'autres grands personnages romains, ainsi que l'attestent les belles mosaïques qui y ont été trouvées (voy. le *Musée*).

L'*église d'Ainay* (l'étymologie de ce nom est fort obscure), construite au commencement du *vi^e* siècle sur les ruines du

temple d'Auguste, détruite par les Sarrasins au VIII^e siècle, a été rebâtie aux X^e et XI^e siècles dans le style byzantin ; consacrée en 1106 par le pape Pascal II, souvent remaniée ou agrandie depuis, elle vient d'être complètement restaurée aux frais de l'État, de la ville et de la fabrique, car elle a été classée parmi les monuments historiques.

« La façade d'Ainay, dit M. Mérimée, est ornée d'un cordon de losanges incrustées en couleur rouge. A l'extérieur, l'abside présente un appareil varié, composé de pierres taillées en losanges, en carrés, etc., dont la forme se dessine au moyen d'incrustations semblables. La flèche qui termine la tour qui s'élève au-dessus de la porte principale, aussi bien que les angles relevés qui donnent à cette tour quelque chose de l'aspect d'un tombeau, me paraissent postérieurs à la construction primitive. Quant à la porte principale, qui est en ogive, elle appartient, je crois, à une restauration du XIII^e siècle. »

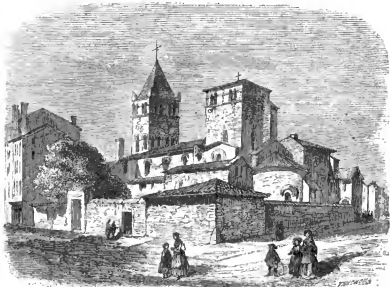
L'intérieur de l'église d'Ainay a actuellement la forme d'une basilique ; mais quelques archéologues ont pensé que son plan primitif était celui d'une croix latine. Les quatre colonnes de granit qui soutiennent la coupole appartiennent à l'époque romaine ; elles sont même représentées sur des médaillons d'Auguste et de Tibère, supportant chacune une Victoire. Ces colonnes célèbres ont des diamètres inégaux, et leur hauteur varie. Elles étaient originairement accompagnées de chapiteaux antiques en bronze, qu'on avait remplacés, à l'époque romane, par de mauvaises copies en pierre calcaire.

Les trois chapelles absidales sont décorées de remarquables peintures sur fond d'or, par M. H. Flandrin. Au milieu le Christ, à droite saint Badulfe, à gauche saint Benoît.

La *chapelle de la Vierge* contient : une belle statue de Bonnasieux, sur l'autel sculpté par M. Fabisch ; des bas-reliefs de M. Fabisch ; un confessionnal du style byzantin, qui est un chef-d'œuvre de menuiserie et de sculpture, etc. Le parvis de l'autel est formé par une mosaïque, ouvrage de MM. Morat frères. Une belle tête de Cérès, trouvée dans l'abbaye, orne le compartiment du milieu. Du côté opposé à la chapelle de la Vierge, en regard d'un beau portail antique qui forme l'entrée de la chapelle

des fonts baptismaux, s'ouvre la *chapelle de saint Martin*, construite par M. Pollet. La voûte de cette chapelle est décorée de fresques. Dans les niches réservées entre les colonnes aux sculptures variées sont représentés Jésus (au milieu), saint Badulfe, sainte Clotilde, sainte Blandine et saint Pothin.

A côté de la chapelle absidale de gauche, se trouve la *chapelle gothique de saint Michel*, dont la voûte a conservé les traces d'anciennes peintures.



Saint-Martin d'Ainay.

A droite de la chapelle absidale de droite, une ancienne église, qui sera rendue au culte, servait de sacristie. C'est dans cette église que se trouve la crypte qui passe pour avoir été la prison de saint Pothin et de sainte Blandine. L'humidité qui y règne a détruit en partie les fresques médiocres dont on avait recouvert les murs lors de la dernière restauration.

La cure vient d'être rebâtie dans le style de l'église. On doit construire aussi dans le même style une nouvelle sacristie.

Près de l'oratoire fondé à Ainay par les premiers chrétiens sur les ruines du temple d'Auguste, s'était établie une *abbaye* qui, détruite par les Huns, relevée au v^e siècle sous l'invocation de saint Martin, saccagée par les Vandales, puis par les Sarrazins, et peut-être par les Hongrois, mais toujours reconstruite, adopta, au commencement du vii^e siècle, la règle de saint Benoît, acquit, au moyen âge, de grandes richesses et une immense puissance, fut saccagée en 1562 par les protestants, rebâtie une dernière fois par les chanoines, et définitivement rasée en 1793, pour faire place à de nouvelles rues. Le palais abbatial avait compté, parmi ses hôtes, Innocent IV, l'archiduc d'Autriche Philippe le Beau, François I^{er}, Henri II, Louis XIII, Marie de Médicis, Anne d'Autriche.

Saint-Nizier (rue Centrale) occupe l'emplacement de l'oratoire élevé ou plutôt creusé par saint Pothin au milieu des marécages, pour célébrer les saints mystères. Souvent détruite et rebâtie, elle a été reconstruite aux xiv^e et xv^e siècles. Son portail de la Renaissance, œuvre de Philibert Delorme, fait un contraste choquant avec le style gothique du reste de l'édifice; mais il attire les regards par son étrangeté. Elle fut pendant longtemps l'église cathédrale de Lyon : on l'appelait alors l'église des Apôtres; puis saint Nizier, un de ses évêques, qui y fut enseveli en 573, lui donna son nom. Elle devint ensuite collégiale : elle est aujourd'hui paroissiale. En 1562, les protestants la dévastèrent. La Révolution voulut la transformer en bazar. D'importantes restaurations y ont été faites depuis quelques années. On a placé une statue de saint Nizier dans la niche ménagée au sommet du fronton brisé qui surmonte le portail. On vient de terminer le second clocher, car il n'y en avait qu'un autrefois. La chapelle de la Vierge (à gauche du chœur) contient une belle statue de la Vierge par Antoine Coysevox. La statue de saint Pothin, qui a été placée dans la chapelle opposée, est d'un artiste lyonnais nommé Chinard. Les boiseries du chœur sont belles. La crypte a été complètement restaurée, ou plutôt refaite, au xvi^e siècle. La sacristie et le presbytère actuels ont été construits en 1824.

Le 15 août 1858, une autre remarquable statue de la Vierge, dite

Reine des Cieux, par M. Bonassieux, a été placée dans cette église, restaurée et complétée par M. Benoît.

Saint-Pierre (rue Centrale) est moderne et sans intérêt; mais elle a conservé un curieux portail roman du ix^e ou x^e siècle, surmonté d'une sorte de tour, encadré dans les maisons de la rue, et classé parmi les monuments historiques.

Saint-Bonaventure (place des Cordeliers) a été commencée au xiv^e siècle et finie au xv^e. Pendant la Révolution, elle servit de magasin à fourrages et de halle aux grains. En 1834, les insurgés



Saint-Bonaventure et la place des Cordeliers.

y établirent leur quartier général : plusieurs d'entre eux furent tués sur le maître autel. Elle a été récemment restaurée par M. Benoît. On y remarque d'assez beaux vitraux, imitation du style de la fin du xv^e siècle, par Steinheil. M. Bellot a sculpté, d'après un dessin de M. Benoît, outre le reliquaire de style gothique qui décore la chapelle latérale, à droite du maître autel, et qui contient, depuis 1855, le corps de saint Donatien retrouvé dans les catacombes de Rome, divers ouvrages en bois placés

dans la chapelle de Saint-Étienne du Pardon. Cette église est classée parmi les monuments historiques.

On a tout récemment résolu de reprendre pierre à pierre et de bas en haut toute la façade, en substituant la pierre au moellon, et de donner en même temps à l'édifice l'élévation qui lui manque.

Saint-Georges (Quai Fulchiron, sur la rive droite de la Saône, au-dessous de l'Antiquaille) a été fondée au ^{vr} siècle, souvent ruinée et reconstruite, occupée, au ^{xiii} siècle, par les chevaliers de Malte, dévastée à la Révolution, et enfin agrandie il y a peu d'années par M. Bossan, qui a bâti une abside du style byzantin. Un joli clocher terminé en flèche signale de loin cette église à l'attention des étrangers. Le grand bâtiment qui y était attenant, l'ancienne commanderie de Malte, vient d'être démoli. De l'ancienne église il ne reste plus que la nef.

Saint-Just (au quartier de ce nom, près la place des Minimes et de l'Antiquaille) était, dans l'origine, un oratoire dédié aux saints Machabées. Quand le corps de saint Just, mort en Égypte, y eut été apporté, l'archevêque saint Patient remplaça cette modeste chapelle par une belle église, détruite en 1562, rebâtie en 1761, restaurée il y a peu d'années, mais indigne d'une visite. Les statues de saint Irénée et de saint Just, qui décorent la façade, sont de M. Legendre Hérald.

Saint-Irénée (pour y aller de Saint-Just il faut sortir de l'enceinte fortifiée et gravir la rue des Machabées) offre plus d'intérêt que Saint-Just, quoiqu'elle soit encore plus moderne. (Le chœur ne date, en effet, que de 1830.) Mais on peut y voir encore quelques débris, bien faibles il est vrai, de son ancienne crypte, dont la construction remonte au ⁱⁱ siècle, c'est-à-dire aux premiers temps du christianisme à Lyon. Cette crypte, trop souvent agrandie et restaurée (la dernière restauration est de 1846), contient les tombeaux de saint Irénée, de saint Épipode et de saint Alexandre inhumés dans l'ancienne église et solennellement reconnus le 8 avril 1410, ainsi que le constate une inscription, par le cardinal de Tureyo. Au pied du premier escalier, à l'entrée de la crypte, on remarque, derrière une grille, une grande quantité d'ossements qui sont regardés comme ceux des 19 000 martyrs immolés par les ordres de Septime Sévère. Mais, en

1562, les calvinistes qui dévastèrent l'église ont mêlé à ces restes vénérables des ossements d'hommes et d'animaux. Du reste, le sacristain, sans l'assistance duquel on ne peut visiter cette crypte fera voir aux étrangers les parties qui passent encore pour anciennes, les pavés, le bénitier placé à terre à l'un des angles, la piscine, etc.

Une autre crypte tout à fait moderne, et par conséquent peu digne d'intérêt, existe sous le calvaire élevé derrière le chœur, et d'où l'on découvre une très-belle vue. Le grand bâtiment voisin a



Le coteau de Saint-Just et l'église Saint-Georges.

été construit par Soufflot pour les Génovéfains. C'est actuellement une maison de refuge pour les filles abandonnées ou repentantes, sous la direction des sœurs de Saint-Michel.

Saint-Paul (rive droite de la Saône, près de la passerelle Saint-Vincent) est fort ancienne. Sa coupole et la porte latérale sont d'architecture byzantine; aussi a-t-elle été classée parmi les monuments historiques. M. Benoît y a fait de nombreuses restaurations intérieures. Sa forme originale était celle d'une basilique; plus tard, on y ajouta un chœur et des transsepts. La voûte de la

nef est en ogive, et les travées, de largeur inégale, en plein cintre. Sa tour carrée a été démolie en 1818.

Saint-Polycarpe (rue Vieille-Monnaie) a été construite en 1760 et récemment agrandie (on lui a fait une entrée rue du Commerce). Les travaux de décoration intérieure ont été exécutés sous la direction de M. Desjardins. M. Denuel a fait peindre ou peint la grande nef, la coupole et les deux bras du transept. Cette église, érigée en paroisse en 1790, eut pour curé constitutionnel le célèbre agronome Rozier, qui fut tué dans son lit par un éclat de bombe, pendant le siège de 1793. L'orgue, fabriqué par M. Zeiger, est le plus estimé de Lyon; il a quarante-huit jeux. La boiserie a été exécutée en noyer par M. Augustin Paquot, sur les dessins de M. Bossan.

L'église de l'Hôtel-Dieu, qui a son entrée sur la place de l'Hôpital, est richement ornée. On y remarque la chaire en marbre, les stalles et les boiseries des chapelles, un groupe en marbre représentant Jésus-Christ, Marthe et Marie (par M. Fabisch), et un groupe en marbre blanc représentant la sainte Vierge qui soutient sur ses genoux le corps de son fils détaché de la croix.

L'église du Lycée date de 1617. C'est tout ce qu'on peut en dire.

L'église de Saint François de Sales (derrière l'hôpital militaire), a dû son nom au grand saint qui mourut dans une des maisons voisines, en 1622. Elle date de 1688. M. Benoît a été, il y a peu d'années, chargé de la restaurer et de l'agrandir.

L'église de la Charité, qui forme l'angle de la place de ce nom, a été fondée en 1617, et restaurée en 1843. Elle n'était pas plus intéressante que la précédente, mais l'administration des hospices en a confié la décoration à MM. Chambe et Joanny Beuchot.

L'église Saint-Louis (quai des Augustins) a été bâtie en 1759, sur les dessins de l'architecte Roux.

L'église des Chartreux, commencée en 1590, réparée et agrandie au siècle dernier, est aujourd'hui église paroissiale. Le couvent, racheté par le cardinal Fesch, qui le donna à son diocèse, sert d'habitation à un certain nombre de prêtres occupés d'études théologiques et de travaux apostoliques. Le dôme de l'église a été construit par Soufflot. On remarque la richesse de l'autel.

Une église du style byzantin a été construit à Vaise, sur les dessins de M. Desjardins. Elle est consacrée à *saint Pierre*.

L'église de l'*Immaculée Conception*, commencée en 1857, est destinée aux besoins religieux du nouveau quartier que doit créer l'achèvement du quai Joinville sur le vaste emplacement qui s'étend entre le Rhône et le cours Bourbon. L'architecte, M. Bossan, y a marié, comme dans la chapelle de Fourvières, dont le dessin a été popularisé par la gravure, le style byzantin au style ogival. Au centre du transept, une coupole surmontera l'église qui, du côté de l'orient, se terminera par une tour octogone crénelée et évasée en poivrière. Provisoirement on se borne à achever la nef qui recouvre une crypte, ou église souterraine.

Les églises *Saint-Denis* (à la Croix-Rousse), ancienne chapelle d'un couvent d'Augustins, considérablement agrandie, *Saint-Charles* (à Serin), *Saint-Eucher* (à Saint-Clair), *Saint-Pothin* (aux Brotteaux), *Saint-Louis* (à la Guillotière), *Saint-André*, *Saint-Maurice*, n'ont absolument rien d'intéressant.

La *loge du change*, bâtie sur la rive droite de la Saône, à l'extrémité du pont de Nemours, servit dans l'origine, aux négociants, qui s'y assemblaient pour traiter leurs affaires commerciales, et surtout les *changes*; elle sert, depuis 1810, de temple aux protestants. Elle a été construite en 1749, sur les dessins de Soufflot, et on vient d'en achever la restauration. Enfin on a élevé, tout récemment, une *synagogue*, rue Lanterne.

Parmi les nombreux établissements religieux de Lyon, nous citerons : les *Carmélites* (à la Croix-Rousse), les *religieuses de Sainte-Claire* (à l'angle des rues Sala et Saint-François), les *dames du Sacré-Cœur* (près de la chapelle de Fourvières et à la Ferrandière), les *religieuses de Sainte-Élisabeth* (près des Chartreux), les *religieuses ursulines* (près de Sainte-Foy), les *religieuses trappistes* (à Gorge-de-Loup, près de Vaise), les *religieuses de la Visitation* (à la Croix-Rousse), etc.

Les *frères de la doctrine chrétienne* se sont construit, il y a peu d'années, derrière la rue Saint-Jean, sur le coteau de Fourvières, de vastes bâtiments avec une chapelle (on entre par la montée Saint-Barthélemy). Ils ont aussi un couvent pour les novices à Caluire, presque en face de l'île Barbe.

Enfin les *jésuites* ont fait bâtir, près de Fourvières, dans un clos qu'ils possédaient depuis longtemps, un vaste bâtiment qui n'embellit pas le paysage.

Édifices civils.

L'**hôtel de ville** de Lyon (la préfecture du Rhône y est établie maintenant) fut construit de 1646 à 1655 par un architecte Lyonnais, nommé Simon Maupin, sur le lit d'un ancien canal qu'on avait comblé en grande partie avec des *terreaux*. Cet emplacement servait alors aux jeux de l'arquebuse et de l'arbalète. Les protestants y avaient construit un temple qui fut détruit en 1562. En 1642, Richelieu y avait fait décapiter Cinq-Mars et de Thou.

L'hôtel de ville forme le côté est de la place des Terreaux. Bien qu'un peu lourd peut-être, il ne manque pas d'une certaine grandeur ; du reste il a subi, depuis sa construction, d'importantes modifications. En 1674, un incendie détruisit une partie de la façade et de la toiture. En 1702, Mansart le répara tel qu'on le voit aujourd'hui, et le gâta beaucoup en voulant l'embellir. On vient de le restaurer entièrement. Il se compose d'une façade principale, donnant sur la place des Terreaux, et de deux ailes en retour formant les rues Lafont et Puits-Gaillot. Notre dessin nous dispense de décrire cette façade ; disons seulement que depuis sa restauration une statue équestre d'Henri IV, par le sculpteur lyonnais Legendre-Hérald, occupe dans le tympan, surmonté des armes de la ville, la place des figures en plâtre de la Liberté et de l'Égalité, par Chinard, que la Révolution y avait substituées à une statue équestre de Louis XIV, exécutée en demi-bosse par Chabry père (1705). Les autres sculptures sont de MM. Fabisch, Bonnaire et Bonnet.

Un perron de quatorze marches monte à la grande *porte*, qui donne accès dans le *vestibule*, dont la voûte en arc surbaissé est d'une grande hardiesse, et aux deux extrémités duquel se voient aujourd'hui les groupes en bronze la *Saône* et le *Rhône*, par les frères Coustou, qui ornaient autrefois les bas côtés de la statue équestre de Louis XIV sur la place Bellecour. Du vestibule on passe dans une première cour, exhaussée de près de 5 mètres

au-dessus du sol, pavée en dalles, et d'un aspect imposant. Cette cour est séparée d'une seconde par un péristyle demi-circulaire de trois arcades, surmonté d'une galerie découverte, qui était autrefois ornée de statues, de caissons et d'une fontaine jaillissante ; on y descend par un perron de quinze marches. La façade qui donne sur la place de la Comédie, plus élégante et plus gracieuse que celle de la place des Terreaux, est restée telle que l'éleva Simon Maupin. Un jardin occupait autrefois l'emplace-



L'hôtel de ville.

ment que remplissent actuellement la place de la Comédie et le grand théâtre.

On peut visiter à l'intérieur de l'hôtel de ville la *salle des archives* qui renferme, outre une riche collection d'archives (on y trouvera des plans de Lyon à toutes les époques de son histoire), un *musée historique* formé par M. Rosaz, et acquis par la ville. La salle des délibérations du conseil municipal est ornée des portraits de Jacquart, par Bonnefond, et de l'abbé Rozier, l'agronome, par Genod.

Massif des Terreaux. Sous ce nom la Compagnie impériale vient d'élever sur les dessins de M. Giniès, un grand et bel édifice en face de l'hôtel de ville. La façade de ce massif est décorée des statues colossales de Philibert Delorme et de Simon Maupin dues au ciseau d'un jeune artiste de Lyon, M. Guillaume Bonnet.

Le **Palais des Beaux-Arts** ou *palais Saint-Pierre*, qui forme le côté sud de la place des Terreaux, comprend actuellement 1° l'école des beaux-arts et les cours qui en dépendent (voir ci-dessous *Instruction publique*), les musées de statues et de tableaux, les musées archéologiques, le musée d'histoire naturelle et la bibliothèque des beaux-arts (voir ci-dessous *Musées, collections*). Nous indiquerons ailleurs les nombreuses richesses qu'il renferme; nous ne voulons ici que résumer son histoire et en donner une courte description, car c'est l'édifice civil le plus intéressant de la ville de Lyon.

Vers le iv^e siècle, un gouverneur de Lyon, nommé Albert ou Adelbert, s'étant converti au christianisme, fonda, dit-on, une *recluserie* où Radegutide et Aldegonde, ses deux filles, et Sibylla, sa nièce, se consacrèrent à Dieu. Ce couvent était bâti dans le lieu qu'occupe actuellement l'église Saint-Pierre — une île couverte de bois. — Enrichi par de nombreuses donations, détruit en 732 par les Sarrasins, doté en 805 par le roi Lothaire, il prit une importance considérable. On l'appelait le monastère de Saint-Pierre-les-Nonnains. Les religieuses avaient adopté la règle de Saint-Benoît; elles étaient tenues, pour être admises, de faire preuve de noblesse. Dès le xiii^e siècle, l'abbesse prenait le titre d'*abbesse par la grâce de Dieu*, et, en signe de pouvoir absolu, le chapelain portait une crosse devant elle dans les processions. Elle recevait, en qualité de dame suzeraine, l'hommage des seigneurs de La Tour du Pin, dont les descendants ont régné sur le Dauphiné, et des comtes de Savoie, fondateurs de la maison régnante de Sardaigne.

« Au xiv^e siècle, dit un historien, ce monastère possédait les plus beaux immeubles de la ville et augmentait journellement ses richesses en prêtant à gros intérêts aux autres chapitres, ou en achetant leurs biens à bas prix quand ils avaient besoin

d'argent. » Pour mieux écouler les produits de leurs vignobles, les dames de Saint-Pierre, qui s'entendaient on ne peut mieux à l'administration de leur fortune, en vinrent à tenir cabaret dans l'abbaye. Sans doute il n'y avait pas alors de gros négociants en vins, et, après tout, il faut bien vendre ses récoltes comme on peut. Cependant l'archevêque de Lyon se scandalisa, et l'official leur intima l'ordre de fermer leur cabaret sous peine d'excommunication (1354). Mais l'abbesse en appela au saint-siège, accusant le chapitre « d'être jaloux, parce qu'il voulait vendre seul (ainsi que le chapitre d'Ainay) ses récoltes de vin. » En 1384, le pape Clément VII les fit absoudre et ordonna « que rien ne pût être entrepris contre elles, sous peine d'excommunication, dont il se réservait l'absolution. » Fortes de cet appui, elles vécurent dès lors avec une entière liberté; elles allaient et venaient par la ville; elles recevaient qui elles voulaient dans leurs cellules particulières. L'archevêque, qui était un Rohan, se crut en droit de leur défendre d'assister aux processions; elles en appelèrent de nouveau au pape, qui les soutint encore contre l'archevêque. Celui-ci, cette fois, en appela au roi qui le soutint contre le pape; il fallut transiger. Une terrible aventure vint interrompre ensuite le cours de leurs prospérités : leur couvent fut saccagé en 1562 par le fameux baron des Adrets; elles le rebâtirent sur l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui, et le firent ériger en abbaye royale noble des Bénédictines. Dès lors, protégées par les parlements, les rois et les princes, elles augmentèrent constamment leur puissance et leurs richesses; elles luttèrent souvent contre la ville. En 1667, l'abbesse Albert de Chaulnes fit construire par un gentilhomme d'Avignon, nommé de La Valsinière, le palais qu'elles ont habité jusqu'à la Révolution, et qui, sauvé de la destruction par M. Cochard, administrateur du département du Rhône, en 1798, fut cédé à la ville en 1805. On l'avait appelé le *palais du commerce et des arts*, car la Bourse y avait été installée; mais ce ne sera plus désormais que le *palais des arts*.

Le palais des arts, dans son état actuel, est un vaste édifice carré, dont la façade s'étend sur tout le côté sud de la place des Terreaux. Cette façade, longue de 202 mètres, offre un mélange

assez heureux des ordres dorique et corinthien. Un entablement d'un bel effet, surmonté d'une élégante balustrade, règne dans toute sa longueur, et sur le corps du milieu s'élève un gracieux belvédère à l'italienne. On entre dans le palais par un portail orné de deux colonnes. La cour intérieure, que forment les quatre côtés de l'édifice, est d'un beau développement, et l'architecture, bien qu'incorrecte, offre un aspect imposant. Au milieu est un bassin avec une statue d'Apollon, par Vietti. Tout autour règnent des portiques en avant-corps sur le bâtiment, et qui soutiennent de larges terrasses découvertes. Ils sont ornés d'une frise où sont reproduits des bas-reliefs antiques, principalement ceux du Parthénon. Sous ces portiques se trouvent rangées, par ordre chronologique, les pièces nombreuses et intéressantes qui constituent le *musée lapidaire* (voir ci-dessous *Musées et collections*).

Palais du Commerce et de la Bourse. — Cet édifice, œuvre de M. Dardel, dont le plan fut adopté à la suite d'un concours, forme un parallélogramme dont les côtés, correspondant exactement aux quatre points cardinaux, ont 65^m,45 de longueur, sur 57^m,80 de largeur, soit 3783 mètres carrés de superficie. Son axe est dans la direction du nord au sud; il a deux façades, l'une sur la place de la Bourse, l'autre sur la place des Cordeliers. La rue Impériale à l'ouest, la rue de la Bourse à l'est, complètent un encadrement que l'œil voudrait plus vaste, car la plus grande largeur est de 43 mètres et ce n'est point assez pour la perspective.

Ce palais a été construit, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, avec des matériaux de premier choix cubant 8240 mètres. On évalue à 490 000 kilog. le poids de la charpente qui est en fer, des planchers et des combles. L'ensemble se compose de quatre corps de bâtiments élevés de deux étages et disposés en carrés longs, reliés à leurs angles par des pavillons. Les deux façades rivalisent de magnificence. Un perron de dix à douze marches conduira au seuil du palais.

Comme l'édifice dont elle occupe le centre, la Bourse, est un carré long, ayant deux entrées, l'une au nord et l'autre au midi. Chacun des quatre côtés de la salle présente dans sa hauteur

trois lignes d'arcades superposées les unes aux autres, dessinant un portique au rez-de-chaussée, une galerie au premier étage, et dans la partie supérieure, elles encadrent les fenêtres par lesquelles la Bourse est éclairée. Le plafond s'appuie sur une corniche que soutiennent des cariatides en gaine de proportions colossales. Ces figures au nombre de vingt-quatre ont été sculptées en bois, sur des modèles exécutés par M. Guillaume Bonnet. Cette salle, en comprenant les portiques dont elle est entourée, a 35^m,50 sur 22^m,45, et sa hauteur du pavé au plafond est de 21^m,45. Elle doit être décorée de huit statues en pierre représentant les quatre éléments et les quatre saisons. L'exécution de ces figures a été confiée à MM. Bonnassieux, Fabiche et Roubaux, artistes lyonnais comme tous ceux qui ont travaillé à ce remarquable monument (voir *Musées*, etc.).

Le **Palais de Justice** a été construit sur l'emplacement qu'occupait autrefois le *palais de Roanne*, ainsi nommé des comtes de Forez et de Roanne qui y avaient résidé et fait rendre la justice en leur nom, avant la domination des archevêques. Il fut commencé en 1835, par M. Baltard, aux frais communs de l'État, du département et de la ville, qui y ont dépensé plus de 6 millions. Sa façade, tournée vers la Saône, consiste en une colonnade corinthienne (24 colonnes), portée sur un soubassement en pierre de taille, de 3 mètres à 3^m,50 environ de hauteur. Son entablement est surmonté d'un lourd attique hors de proportion avec cette base. « On ne découvre dans cet édifice, écrivait, en 1843, M. Victor de Laprade, ni caractère expressif d'une idée, ni harmonie de composition, ni aucune habileté de distribution intérieure, et surtout rien de saisissant, rien d'élevé, rien de poétique.... C'est une maison quelconque plaquée d'une colonnade.... c'est une tête d'Apollon sur le tronc de l'homme de la Roche, c'est le casque d'Achille sur le fournement d'un garde national.... L'adoption du style grec a entraîné une foule de disparates qui blessent le goût et nuisent à la commodité. Que si, gravissant ces marches roides et étroites, plus semblables aux échelons d'un marchepied qu'aux degrés d'un escalier monumental, on entre dans la salle des Pas-Perdus, après avoir admiré l'ensemble, on est frappé du mauvais goût et du ridicule même de la

plupart des ornements; et puis cette salle, qui ne peut être ni chauffée, ni fermée, et à qui son orientation et la disposition de ses ouvertures ne permettent que de recevoir fort peu de soleil, cette salle est impraticable pendant cinq mois de l'année; il y fait plus humide et plus froid que dans la rue.... En général, toutes les pièces sont froides, sombres et humides comme des caves; tout le monde se plaint, magistrats, avocats, avoués et greffiers ¹.

La Cour impériale de Lyon comprend, dans son ressort, trois départements : le Rhône, l'Ain et la Loire; dix tribunaux civils de première instance et quatre tribunaux de commerce.

L'**hôtel de la Préfecture** (place de ce nom) est l'ancien couvent des Dominicains ou Jacobins, approprié en 1818 à sa destination actuelle. La rue Saint-Dominique, qui réunit la place de la Préfecture à la place Bellecour, fut ouverte en 1562 par le baron des Adrets, qui voulut mettre la ville en communication avec son parc d'artillerie établi dans les prés de Bellecour. Les bureaux de la préfecture ont été transférés à l'hôtel de ville.

Nous mentionnerons maintenant un certain nombre d'édifices publics qui ne méritent pas la visite des étrangers, mais qui cependant attireront plus ou moins leurs regards pendant leurs promenades à travers la ville.

L'*hôtel de la division militaire* (à l'angle de la rue Boissac et de la rue Sala) est l'ancien hôtel Vorissan.

L'*hôtel des Monnaies* occupe les bâtiments de l'ancien couvent des Ursulines, rue de la Charité. Le balancier a été fabriqué avec des canons pris sur le champ de bataille d'Austerlitz. Lyon possède une des trois *argues* de France (voir Trévoux, page 327).

La *manufacture des tabacs* forme l'angle du quai de la Charité et du cours du Midi. C'est une ancienne fabrique d'indiennes.

1. Cette critique n'est plus aujourd'hui complètement vraie. Dans les entre-colonnements du portique ont été placées trois vastes pièces en fonte moulée et en fer forgé de 8^m,50 de hauteur, dont les panneaux à jour sont munis intérieurement d'un vitrage qui laisse maintenant la lumière pénétrer dans la salle, en même temps que la circulation de l'air y est assurée par diverses ouvertures en forme de vasistas. Ces portails scellés dans la muraille, ont chacun au milieu une fort belle porte qui avec cette espèce d'encadrement contribue à l'embellissement du palais.

La *manutention militaire* est un bâtiment moderne construit sur le quai d'Harlincourt (rive gauche de la Saône) en face de Pierre-Scise. Une *manutention civile* a été créée près de l'église de Saint-André, à la Guillotière, sur les dessins de M. Exbrayat, pour donner le pain à bon marché ; elle mérite, dit-on, la visite des étrangers.

L'*abattoir* s'élève sur le quai de Perrache, entre la prison et l'embarcadère du chemin de fer de Saint-Étienne ; il a été construit sur les dessins de M. Dupasquier, mais l'augmentation croissante de la population l'ayant rendu insuffisant, on en bâtit un autre à Vaise.

L'*arsenal d'artillerie* (sur la rive gauche de la Saône, en aval du chemin de fer), l'un des plus considérables de France, a été bâti de 1840 à 1850 par M. Baltard. Ce n'est point un dépôt d'armes ; c'est un vaste atelier composé de sept corps de bâtiment, où l'on fabrique tout le matériel qui peut être nécessaire à une armée nombreuse. Son intérieur n'offre rien de particulièrement intéressant aux étrangers, qui pourront, d'ailleurs, en embrasser suffisamment l'ensemble depuis le fort Saint-Just.

L'ancien *arsenal*, établi en 1782 sur le quai de la Saône (entre le pont Tilsitt et le pont d'Ainay) pillé en partie en 1790, puis protégé par la garde nationale, incendié lors du bombardement de Lyon, a été remplacé par l'*entrepôt des douanes* et le *grenier à sel*. Ce dernier bâtiment, construit sur les dessins de M. Baltard, a coûté plus d'un million.

La *halle aux grains* occupait, sur le quai du Rhône, l'emplacement de la chapelle des Pénitents de Confalon et de Notre-Dame-de-Bon-Rencontre. Elle a été convertie en *Mont-de-Piété*. La halle aux grains et légumes (provisoire) est actuellement en face de Pierre-Scise, sur le quai de Saône. On doit bâtir un *marché couvert* près du pont du Concert.

Dans de grandes halles nouvellement construites à proximité de la gare du chemin de fer de Paris et dans le voisinage de l'abattoir, plus de 1500 bœufs peuvent tenir à couvert, et une bergerie de 8000 moutons être parquée par lots séparés.

Parmi les *Casernes*, on remarquera surtout celle de *Serin* (cavalerie et infanterie), construite en 1728 ; elle servait alors de

grenier d'abondance; et celle des *Colinettes* (infanterie), située sur le coteau de Saint-Clair, ancien couvent d'où l'on découvre une fort belle vue sur les Brotteaux. Depuis 1830, on a construit un grand nombre de nouvelles *casernes* à l'intérieur et à l'entour de Lyon. Celles de la *Part-Dieu*, les plus grandes, peuvent contenir 6000 hommes. Quant à la *casene* particulière de la *gendarmerie*, elle a été élevée en 1833, d'après les dessins de M. Gay, à l'angle des rues Sala et Saint-François-de-Sales.

Il n'y a que deux **prisons** à Lyon, celle de Roanne et celle de Perrache. La prison de Roanne, maison d'arrêt insuffisante, se trouve derrière le palais de justice; celle de Perrache (maison de correction), dont le nom indique la position, a été construite en 1831, sur les dessins de M. Baltard. On y a organisé un pénitencier pour recevoir les enfants de seize ans et au-dessous, détenus par voie correctionnelle, en vertu de l'article 66 du code pénal.

Théâtres. — Salles de concerts et de réunion.

Le **Grand Théâtre**, situé entre l'hôtel de ville et le Rhône, a été construit, de 1827 à 1830, sur les dessins de MM. Chénard et Pollet. Il occupe l'emplacement d'une autre salle bâtie en 1734 par Soufflot. L'intérieur en a été restauré récemment dans les styles de la Renaissance et de Louis XV, par M. Dardel. M. Abel de Pujol en a peint le plafond. M. Perlet en a décoré le foyer. On n'y joue que la tragédie, la comédie, le grand opéra, l'opéra-comique et le ballet.

Le **Théâtre des Célestins** (place de ce nom, entre la Saône et la rue Saint-Dominique) fut construit en 1792, sur l'emplacement d'un ancien couvent de Célestins, que le baron des Adrets saccagea en 1562. Il s'appela dans le principe *Théâtre des Variétés*. L'intérieur en a été restauré il y a peu d'années. On y joue le drame et le vaudeville.

Le *Cercle musical*, où l'on donne souvent des concerts, a été construit par M. Flacheron jeune, sur le quai Saint-Antoine, dans les restes d'une ancienne église.

Le *Casino* de la galerie de l'Argue, destiné dans l'origine à un cercle musical, a été depuis transformé en un café chantant (de

6 heures à 11 heures); il a son entrée par la rue Centrale et la galerie de l'Argue.

Le *théâtre* de la galerie de l'Argue sert aux physiciens, prestidigitateurs, etc., qui viennent exercer à Lyon leur industrie.

Enfin Lyon possède plusieurs théâtres de Guignol, de nombreux cafés chantants (galerie de l'Argue, place des Célestins), etc. Les affiches indiqueront aux étrangers ces divers établissements, dont les transformations sont incessantes.

C'est aux Brotteaux que les spéculateurs lyonnais ont imité tour à tour les établissements publics qui avaient la vogue à Paris : Montagnes russes, Montagnes françaises, Jardin d'Hiver, Colisée, etc. Parmi ceux de ces établissements qui existent encore aujourd'hui, nous citerons : le *Jardin d'Hiver* (en face du pont Saint-Clair, quai d'Albret), inauguré en 1848 et construit sur les dessins de M. Horeau. On y donne des bals, des fêtes, des concerts, et on y fait des expositions; — et le *Colisée* (l'*Alcazar* depuis 1853), vaste salle de bal de forme circulaire, entourée d'une serre vitrée, restaurée en 1852 sous la direction de M. Exbrayat, et servant aussi aux représentations équestres, aux fêtes d'hippodrome, aux festivals, etc.

Instruction publique.

L'*Académie de Lyon* se compose de quatre départements : Ain, Loire, Saône-et-Loire et Rhône.

L'instruction supérieure comprend : une *faculté de théologie* (1 doyen et 6 professeurs); une *faculté des sciences* (1 doyen, 7 professeurs et 1 préparateur); une *faculté des lettres* (1 doyen, 5 professeurs et un professeur honoraire); une *École de médecine et de pharmacie* (9 cours).

Les établissements d'instruction secondaire sont : le *Lycée* et l'*École de commerce*.

Parmi les établissements d'instruction primaire, nous mentionnerons : les *Écoles primaires chrétiennes pour les garçons* (l'ancien bâtiment des Lazaristes, montée Saint-Barthélemy, 24, réunit les frères des écoles chrétiennes); les *Écoles primaires chrétiennes pour les filles* (le bâtiment dit du *Bleu-Céleste*, montée des Carmélites, réunit en communauté les sœurs de Saint-

Charles, chargées de l'enseignement dans ces écoles); deux *Écoles primaires communales* pour les enfants des deux sexes du culte protestant.

La *Société d'instruction primaire du Rhône*, fondée à Lyon en 1828 et autorisée en 1829, entretient de nombreuses écoles de garçons et de filles; elle fait faire en outre des cours spéciaux de dessin, de tenue de livres, de musique vocale, etc.

La *Société d'éducation de Lyon*, autorisée en 1838, s'occupe de tout ce qui peut intéresser l'enfance et son développement physique, intellectuel et moral. Son siège officiel est au Palais des arts.

L'École des Beaux-Arts, fondée à Lyon par le décret du 25 germinal an XIII, dans le but de fournir aux manufactures d'étoffes de soie des dessinateurs habiles, a beaucoup contribué à répandre à Lyon le goût et l'étude des beaux-arts. Elle se divise en 7 classes : de la figure (3 divisions), de fleurs, d'ornement, de peinture, de sculpture, statuaire, ornement modelé appliqué à la marbrerie, orfèvreries en bronzes, stucs, etc., d'architecture, de gravure, lithographie et gravure sur bois. Les cours de ces classes ont lieu tous les jours, excepté les jeudis et les dimanches, de 9 heures à 2 heures, au Palais des arts. Pendant la saison d'hiver, c'est-à-dire pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, une séance pour l'étude, d'après le modèle vivant, à laquelle les personnes étrangères à l'école peuvent être admises, a lieu de 6 à 8 heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le samedi. On fait encore à l'École des beaux-arts des cours de géométrie pratique, de géométrie descriptive et de stéréotomie, de perspective, d'anatomie de l'homme et des animaux domestiques appliquée aux beaux-arts.

N. B. Les places à l'école sont accordées de préférence aux enfants de négociants et de fabricants qui se destinent aux manufactures d'étoffes de soie.

L'École vétérinaire de Lyon, le premier établissement de ce genre qui ait existé en France, fut fondée par un Lyonnais nommé Bourgelat, et ouverte le 1^{er} janvier 1762. Toutes les écoles vétérinaires que possèdent aujourd'hui les diverses con-

trées de l'Europe ont été formées par des élèves de celle de Lyon, qui compte actuellement 150 élèves.

L'*École de La Martinière*, fondée à l'aide d'un legs que le major général Claude Martin avait fait à la ville de Lyon, pour venir en aide aux classes ouvrières du département du Rhône, est destinée à l'enseignement gratuit des sciences et des arts appliqués à l'industrie. Elle possède un musée industriel, ouvert les mercredis et dimanches.

On trouve en outre à Lyon une *Institution des sourds-muets des deux sexes* (montée Balmont, quartier de Vaise); un *Gymnase civil* (rue de Jarente, 13); une *École théorique et pratique d'Horticulture*.

Parmi les établissements religieux, nous mentionnerons le *Séminaire métropolitain* (maison de Saint-Irénée, place Croix-Paquet), fondé en 1659; le *Petit séminaire de Notre-Dame des Minimes*, autorisé le 14 décembre 1828; l'*Institution des Chartreux*.

Sociétés savantes.

L'*Académie des sciences, belles-lettres et arts* de Lyon a été fondée en 1700. Elle se compose de membres associés, de titulaires, de titulaires émérites et de titulaires ordinaires. Ses deux classes, sciences, belles-lettres et arts, se subdivisent : la première, en trois sections, la seconde en quatre; elle siège au Palais des arts et possède une bibliothèque particulière de plus de 5000 volumes, que lui a léguée, le 23 octobre 1763, M. Adamoli, et qui a depuis été augmentée par de nombreuses donations¹.

La *Société d'agriculture, d'histoire naturelle et des arts utiles*, fondée en 1761, siège aussi au Palais des arts. Elle publie tous les deux mois le résultat de ses travaux, sous le titre d'*Annales des sciences physiques et naturelles, d'agriculture et d'industrie*. Ces annales forment chaque année un volume. La société possède sur la commune d'Écully une ferme consacrée à des expériences agricoles.

1. On lira avec intérêt le discours prononcé, le 3 janvier 1857, dans la séance publique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, par M. Bouillier, président, et intitulé : *L'académie de Lyon au XVIII^e siècle*.

La *Société littéraire de Lyon* a été fondée en 1807, sous le titre de *Cercle littéraire*. Elle compte 45 membres titulaires. Les *Sociétés de médecine, de pharmacie, linnéenne*, ne méritent qu'une simple mention. La *Société des amis des arts* a pour but de favoriser les progrès de l'art à Lyon par des expositions publiques et par des concours institués dans l'intérêt des manufactures lyonnaises. La *Société académique d'architecture*, fondée en 1830, « propose chaque année un sujet de concours pour l'encouragement de l'art dont elle s'occupe. » La *Société d'horticulture pratique du département du Rhône*, autorisée en 1844, fait une exposition tous les ans et une exposition générale tous les cinq ans. Elle publie un bulletin mensuel.

Établissements de bienfaisance et de prévoyance.

L'**Hôtel-Dieu** de Lyon (quai de l'Hôpital), ou l'hôpital général des malades, a été fondé vers le commencement du vi^e siècle, par le roi Chilbert, fils de Clovis, et sa femme Ultrogothe. Il reçoit dans ses vastes bâtiments les malades fiévreux ou blessés des deux sexes et de tout pays; mais les enfants au-dessous de seize ans n'y sont point admis. Toutes les maladies y sont traitées, excepté celles qui sont jugées incurables, les maladies secrètes, mentales, cutanées et l'épilepsie. En outre, les malades externes qui ne veulent pas y entrer, ou dont la maladie n'est pas assez grave pour qu'ils y soient admis, sont visités les mardis et samedis par les médecins et chirurgiens, dans une salle spéciale, et la pharmacie leur délivre gratuitement les médicaments prescrits. L'Hôtel-Dieu contient 1200 lits gratuits, 150 lits payants à 1 fr. 25 cent. par jour, et plusieurs chambres à un seul lit, du prix de 12 fr. par jour. Le service y est fait par huit médecins, six médecins suppléants, un chirurgien-major, un aide-major, vingt et un élèves chirurgiens internes, nommés au concours, cent cinquante sœurs hospitalières, et des frères hospitaliers soumis, comme les sœurs, à l'autorité de l'administration.

La façade de l'Hôtel-Dieu, qui se développe le long du quai du Rhône sur une étendue de 325 mètres, a été commencée en 1737 sur les dessins de Soufflot, suspendue avant la Révolution.

reprise en 1820, et terminée seulement en 1842 par la construction de l'aile méridionale où est établie maintenant l'*École secondaire de médecine et de pharmacie*. En 1843, on a fait dans la rue Bourg-Chanin des démolitions qui ont permis d'établir un promenoir pour les convalescents. Les frontons des côtés de la façade sont ornés des groupes du Rhône et de la Saône, aux armes de la ville, sculptés par M. Carle Elschoët; au milieu de la façade, et au-dessus du grand portail, on a placé les statues du roi Childébert et de la reine Ultrogothe, par MM. Charles et Prost.

On peut voir dans le jardin de la pharmacie de l'Hôtel-Dieu le tombeau de *Narcissa*, cette jeune femme à laquelle Young, son père, consacra le livre des *Nuits*.

L'Hospice de la Charité (rue de ce nom), qui, suivant les lettres patentes de 1729 « a servi de modèle à tous les autres hôpitaux du royaume, et même à l'hôpital général de Paris, » s'appela d'abord l'*Aumône générale de Lyon*. Sa fondation date de la famine de 1531; il dut son établissement et ses progrès à la charité des habitants. Son but, qu'il remplit jusqu'à la Révolution, était : 1° d'adopter les orphelins pauvres de la ville; 2° de distribuer chaque semaine une aumône d'argent et de pain aux habitants indigents qui résidaient à Lyon depuis sept ans; 3° de donner des secours hospitaliers aux voyageurs pauvres passant par cette ville. Plus tard on se convainquit qu'on ne pourrait empêcher la mendicité tant qu'on ne retirerait pas les pauvres dans un lieu d'où ils ne pussent sortir. En conséquence, de 1614 à 1624, les bâtiments actuels s'élevèrent aux frais de divers bienfaiteurs sur un terrain acquis en 1614. Dès l'année 1622, l'hospice de la Charité avait été inauguré. Cet hospice reçoit aujourd'hui : 1° 160 hommes; 2° 240 femmes septuagénaires indigentes, domiciliés dans l'agglomération lyonnaise; 3° les incurables à places fondées; 4° les enfants orphelins abandonnés; 5° les enfants délaissés, et 6° les enfants trouvés et exposés au-dessous de dix ans; 7° les filles enceintes pour y faire leurs couches; 8° les enfants malades au-dessous de seize ans, qui ne sont pas admis à l'Hôtel-Dieu.

L'hospice des incurables a été créé en 1843, au château du Perron, à Oullins, par l'administration des hospices civils de Lyon.

pour les infirmes indigents et incurables qui sont domiciliés dans l'agglomération lyonnaise. Il contient 115 lits, y compris 15 lits payants à 350 fr. par an.

L'Hospice de l'Antiquaille, actuellement administré par le conseil général des hospices de Lyon, reçoit : 1° les aliénés des deux sexes; 2° les individus des deux sexes atteints de maladies psoriques ou secrètes; 3° les vieillards des deux sexes, à titre de pensionnaires à l'année ou à vie. En 1854, 3574 malades y ont été traités. Leur nombre moyen s'est élevé par jour à 1113, leur séjour moyen a été de 108 jours, la moyenne de la mortalité de 1 sur 29.

L'Antiquaille se trouve située sur le coteau de la rive droite de la Saône, entre Fourvière et Saint-Jean. Ses vastes bâtiments attirent de loin les regards de tous les étrangers. Elle occupe l'emplacement de l'ancien palais des préfets du prétoire ou gouverneurs des Gaules, qui fut habité par plusieurs empereurs et où naquirent Germanicus, Claude et Caracalla. En 1500, un Lyonnais, nommé Pierre Sala, construisit au milieu de ces ruines une belle maison dans laquelle il réunit un grand nombre d'objets antiques, qui lui firent donner le nom d'Antiquaille. Plus tard cette maison fut achetée par M. de Sève pour les religieuses de la Visitation, puis la Révolution supprima le monastère, et en 1802, le préfet du Rhône fonda l'hospice actuel dans les bâtiments qu'il racheta, et qui ont été depuis considérablement augmentés.

L'Hôpital militaire (quai de la Charité), n'a été fondé qu'en 1831. Il occupe les bâtiments de la nouvelle douane.

Parmi les établissements de charité et de prévoyance que possède encore la ville de Lyon, nous devons mentionner au moins : le *Dépôt de mendicité* (montée Saint-Barthélemy, aux Chazeaux); — l'*Asile des vieillards des deux sexes*, fondé le 2 décembre 1851 par les Petites-Sœurs des pauvres à la Villette (Guillotièrre); — l'*Hospice des frères de Saint-Jean de Dieu* (à la Guillotièrre), il contient 500 aliénés; — l'*Établissement de charité des jeunes filles incurables* (rue Puits-d'Ainay), fondé en 1819 par Mlle Perrin et desservi par des sœurs de Saint-Joseph; il peut loger 130 jeunes filles; — la *Providence des pauvres filles infirmes de Sainte-Élisabeth*,

établie à Vaise en 1844 pour la ville et tout le diocèse de Lyon ; — l'*Hospice des dames du Calvaire pour les pauvres femmes incurables délaissées*, fondé en 1842, rue du Juge-de-paix, 20, quartier de Fourvières ; — l'*Hospice des jeunes filles convalescentes sortant des hôpitaux*, établi en 1845, rue Sala, 14 (173 par an) ; — le *Bureau de bienfaisance* ; — le *Dispensaire spécial*, fondé en 1841, rue de la Préfecture, 10 ; — la *Société de charité maternelle*, créée en 1786 par Marie-Antoinette pendant sa première grossesse ; — la *Société de patronage pour les jeunes libérés de la maison pénitentiaire*, fondée en 1836 ; — la *Société de patronage pour les enfants pau-*



L'Hôtel-Dieu.

res de la ville de Lyon, fondée en 1840 ; — la *Société de patronage pour les jeunes filles* ; — la *Société charitable de Saint-François-Régis pour le mariage des pauvres*, fondée en 1837 ; — la *Société de l'Enfant Jésus*, etc. ; — les *Crèches de l'enfance* ; — les *Salles d'asile catholiques* ; — l'*Institution communale des jeunes orphelins* ; — le *Refuge de Saint-Joseph*, à Oullins ; — le *Refuge de Saint-Michel*, à Saint-Irénée ; — la *Société de Saint-Vincent de Paul*, etc., etc.

Hôpital de la Croix-Rousse. La ville de Lyon vient de bâtir, avec le concours de l'administration des hospices, ce

nouvel établissement de charité sur le point culminant de la colline.

N. B. On trouvera dans l'*Annuaire du Rhône* des renseignements détaillés sur le but et la situation de ces utiles institutions.

Lyon possède, en outre, un *mont-de-piété*, institué en 1810, et dont les produits sont attribués à l'hospice de l'Antiquaille ; — une *Caisse d'épargne et de prévoyance* ; — une *Société de secours mutuels des ouvriers en soie*.

Cimetières.

Le **Cimetière de Loyasse**, le plus grand cimetière de Lyon, créé en 1808, est situé derrière Fourvières, entre Saint-Irénée et le fort de Loyasse. On y découvre une belle vue, et plusieurs monuments funéraires y attirent les regards, soit par leur beauté réelle, soit par les noms qui y sont inscrits. Le *cimetière de la Madeleine* est situé à quelques minutes de l'église de la Guillotière. La Croix-Rousse, Vaise et la Guillotière ont aussi leur cimetière particulier.

Musées. — Collections.

Les **Musées** de Lyon se trouvent réunis dans le Palais des arts, décrit à la page 398.

Les **Musées de peinture** sont ouverts au public les jeudis, les dimanches et les jours de fête, de 11 heures à 3 heures. Les autres jours, les étrangers y sont admis sur la présentation de leur passe-port. Le conservateur, M. Augustin Thierriat, en a publié un catalogue divisé en deux parties : la *Galerie des peintres lyonnais* (1851, 75 c.), et *Notice des tableaux exposés dans la grande galerie du musée de Lyon* (1855, 1 fr.). Ces deux catalogues sont précédés de notices sur la peinture à Lyon et sur l'origine du musée. Il faut visiter d'abord la galerie des peintres lyonnais, car elle n'offrirait qu'un bien faible intérêt si l'on commençait par le véritable musée. Nous indiquons ci-dessous les tableaux qui nous semblent les plus dignes d'attirer l'attention, soit pour leur mérite réel, soit pour le nom de leur auteur, soit enfin pour le sujet qu'ils représentent. Un mot seulement sur l'histoire de la

peinture et de la sculpture à Lyon, et sur la fondation du musée.

Lors de la renaissance des arts, un grand nombre de peintres français ou étrangers qui se rendirent de Paris à Rome passèrent par Lyon; ils y firent de longues stations: ils y acceptèrent divers travaux. Claude Lorrain, Greuze et Prudhon y séjournèrent plusieurs années; Le Poussin y aida son ami Stella, qui s'y était fixé, à peindre les fresques de la façade de sa maison, rue Juiverie. Ces fresques, dont on voyait encore des débris en 1804, sont aujourd'hui détruites. Van der Cabel s'y établit; Carl Dujardin et Jean Asselyn s'y marièrent. Les frères Coustou y décorèrent de bronzes le piédestal de la statue équestre de Louis XIV qu'avait exécutée Desjardins. Coysevox, qui y était né, y sculpta des vierges en marbre encore admirées aujourd'hui. Aussi, de riches cabinets de tableaux, de livres, de gravures et de curiosités, s'étaient-ils formés dans les hautes classes quand la Révolution éclata. La plupart de ces collections furent détruites, vendues, dispersées, pendant les dernières années du XVIII^e siècle; mais le XIX^e siècle était à peine commencé, que déjà de nombreux amateurs s'occupaient à recueillir ces débris épars. En 1806, le maire et le préfet eurent l'idée de fonder une galerie de tableaux. La ville ne possédait alors cependant que dix ou douze toiles, déposées dans l'infirmerie de l'ancien monastère des dames de Saint-Pierre. M. Artaud fut nommé directeur du musée projeté. On construisit une galerie dans l'aile méridionale de ce palais, puis, la galerie achevée, on pria le gouvernement de la remplir. Napoléon, qui venait de créer à Lyon une école de dessin, fit droit à cette demande. Des tableaux, provenant pour la plupart des musées d'Italie, furent envoyés à Lyon. Des dons, des legs, des achats augmentèrent chaque année cette collection, qui est devenue l'une des plus considérables et des plus intéressantes de la province. Les catalogues contiennent en effet l'indication de 316 tableaux; mais le chiffre total doit être beaucoup plus considérable, car un grand nombre, donnés, légués ou acquis, dans ces dernières années, ne portent pas encore de numéro. En 1830, M. Artaud ayant obtenu sa retraite, la direction générale fut partagée entre plusieurs conservateurs. En 1832, M. Prunelle, maire de Lyon, créa une salle de cours pour la Faculté, forma une bi-

bliothèque, fonda une chaire de gravure; en 1833, il fit deux galeries dans l'aile occidentale du palais, l'une pour la zoologie, l'autre pour la minéralogie; en 1834, il disposa une galerie pour les statues dans l'aile orientale, et commença une galerie pour les anciens tableaux, achevée par son successeur, M. Martin. Ce dernier créa le musée des marbres modernes et la galerie des bronzes et antiquités égyptiennes, romaines, gauloises, etc. Enfin, le 16 février 1851, eut lieu l'inauguration de la galerie lyonnaise.

Galerias des peintres lyonnais.

2. *Artaud*. Son portrait à l'âge de trente ans. — De 3 à 17. *Berjon*. Animaux, fleurs et fruits. — 18. *Biard*. Baie de la Madeleine. — 19. *Bidault*. Clair de lune. — 22. *Boissieu*. Marché d'animaux. — 23. *Le même*. Le Ballon (dessin). — 24, 25, 26. *Le même*. Portraits. — 27. *Le même*. Vue de Rome (à l'encre de Chine). — 28. *Le même*. Portrait de femme. — 29. *Bonirote*. Origine de la fabrication des étoffes de soie à Lyon, en 1536. — 31. *Bonnefond*. La Cérémonie de l'eau sainte dans l'église des Grecs catholiques à Rome. Signé et daté Rome 1830. — 33. *Bonnefond*. Jacquart. — 42, 43. *Dubuisson*. Chevaux. — 48. *Épinat*. La Fratche matinée. — 53. *Flandrin (René Auguste)*, 1804, 1842. Une Prédication. — 55. *Flandrin (Hippolyte)*. Le Dante, conduit par Virgile, visite et console les envieux frappés d'aveuglement. Signé et daté Rome 1835. — Un des plus beaux tableaux de cet artiste. — 56. *Le même*. Euripide écrivant ses tragédies dans une grotte de l'île de Salamine. — 58. *Gallay*. Bouquet de fleurs. — 62. *Grobois*. Les Aqueducs romains à Saint-Just. — 81. *Jacquand*. L'Aveu. — 85. *Montessuy*. Une Fête de paysans dans les Apennins. — 86. *Orsel (Victor)*, né en 1795, mort en 1850. — Moïse présenté à Pharaon (Rome 1830). — 86. *Le même*. Adam et Ève auprès du corps d'Abel (Rome 1824). — 90. *Pillement*. Pont rustique. — 91. *Reroil*. Un Tournoi. — De 97 à 101. *Saint-Jean*. Fleurs et fruits. Tête du Christ. Offrande à la Vierge. Ce dernier ouvrage (101), acquis en 1843 par la ville, est un des chefs-d'œuvre de cet artiste. — 104. *Trimollet*. Intérieur d'un atelier. — Sans numéro. *Stella (Jacques)*. Son portrait. — Id. *Louis Guy*. Marché au bétail. — Id. *Bail*. Tableau de fleurs. — Id. *Flandrin (Paul)*. Vue d'une chartreuse. — Id. *Janmot*. Portrait du général Gemeau.

École française.

6. *Mignard*. Son portrait. — 7. *Bourdon (Sébastien)*. Portrait d'un militaire en Russie. — 9. *Lesueur*. Le Martyre de saint Gervais et de

saint Protas. Ce tableau, que Lesueur ne put achever, a été terminé par Thomas Goulay, son élève et son beau-frère. — 15. *Pesne (Jean)*. Les Sept sacrements. Dessins. — De 17 à 20. *Monnoyer*. Fleurs. — 21. *Jouvenet (Jean)*. Les Vendeurs chassés du temple. Ce tableau, daté de 1706 et signé, passe pour un des chefs-d'œuvre de ce maître. C'est l'un des quatre tableaux qu'il peignit pour les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Martin des Champs, à Paris. Les trois autres étaient : la *Madeleine chez le Pharisien*, la *Pêche miraculeuse* et la *Résurrection de Lazare*, son plus bel ouvrage (ces deux derniers sont au musée du Louvre). Malgré leur incontestable mérite, ces peintures déplurent aux Bénédictins, qui refusèrent de les recevoir, disant qu'ils avaient demandé au peintre de représenter les principaux épisodes de la vie du fondateur de leur ordre. « Que vouliez-vous, leur répondit Jouvenet, que je fisse de trente sacs à charbon tels que ceux que vous portez ? » — 22. *Le même*. Saint Bruno en prières. — 26, 27. *Rigaud (Hyacinthe)*. Portraits de Léonard de Lamet, docteur en théologie, et de Denis-François Secousse. — De 28 à 34. *Desportes*. Animaux, fleurs et fruits. — 45. *Girodet Trioson*. Tête de jeune femme. — 46. *Gérard*. Corinne au cap de Misène. Ce tableau, que la gravure a rendu si célèbre, fut acquis, en 1821, par le prince royal de Prusse, puis donné à Mme Récamier, qui le légua, en 1849, à Lyon, sa ville natale. — 48. *Granet*. Interrogatoire de Savonarole. — 50. *Drolling*. Le bon Samaritain. Salon de 1822. — 54. *Charlet*. Episode de la campagne de Russie, le meilleur ouvrage de cet artiste. — 55. *Marilhat*. Lisière d'une forêt. — 60. *Court*. Une Scène du déluge. — 62. *Hostein*. Forêt de Saverne. — 66. *Lehmann*. Le Père du Cid. — 67. *Le même*. Le Bain. — 72. *Ziegler*. Songe de Jacob. — 204. *Granet*. Chœur des Capucins de la place Barberini, à Rome.

Écoles allemande, flamande et hollandaise.

73. *Dürer (Albert)*. Ex-voto. L'empereur Maximilien I^{er} et Catherine, sa femme, sont à genoux devant la sainte Vierge et l'enfant Jésus, qui posent sur leurs têtes des couronnes de fleurs apportées par des anges. Parmi les spectateurs de cette scène, on remarque Albert Dürer lui-même, tenant un rouleau de papier sur lequel il a inscrit son nom. — 77, 78, 79. *Mirevelt*. Portraits. — 80, 81. *Moreelèze*. Portraits. — 82. *Rubens*. Saint François, saint Dominique et plusieurs autres saints préservent le monde de la colère de Jésus Christ. Ce tableau, peint pour les Dominicains de Gand, a été longtemps exposé au musée de Paris. Il a 5^m,51 de hauteur et 5^m,61 de largeur. — 83. *Le même*. *L'Adoration des Mages*. Ce tableau vient de la galerie de Munich. — 87. *Crayer*

(*Gaspard de*). Saint Jérôme dans le désert. — 89, 90, 91, 92. *Breughel* (*Jean*, dit de *Velours*). Les Quatre éléments. — 96. *Jordaëns*. La Visitation. — 98. *Le même*. Mercure et Argus. — 99. *Van Dyck*. Deux têtes d'étude. — 101. *École de van Dyck*. Portrait d'un archevêque de Cologne. — 102. *Heem* (*David de*). Fleurs et fruits. — 100. *Oost* (*Jacques van*). Le Billet. — 105. *Philippe de Champaigne*. Découverte des reliques de saint Gervais et de saint Protas en présence de saint Ambroise, archevêque de Milan, et de plusieurs autres prélats. — 106. *Le même*. La Cène. L'artiste a répété plusieurs fois le même sujet avec quelques changements. — 112. *Quellyn* (*Érasme*). Saint Jérôme assis et les mains jointes. — 115. *Terburg*. Le Message; d'une charmante harmonie de couleur. — 117. *Teniers* (*le jeune*). La Délivrance de Saint-Pierre. — 119. *Both* (*Jean*). Paysage. — 121. *Peeters*. Marine. — 122. *Bol* (*Ferdinand*). Le Pâtre. — 124. *Beks* (*David*). Portrait. 125. *Eeckhout* (*G. V.*). Portrait. — 128. *Fyt* (*Jean*). Gibler mort. — 133. *Hagen* (*Jean van*). Intérieur de forêt. — 135, 136. *Netscher* (*Gaspard*). Portraits. — 138. *Ruysdaël* (*Jacques*). Le Ruisseau. — 140. *Schalken* (*G.*). Un Jeune fumeur allumant sa pipe. — 142. *Mignon* (*Abraham*). Son chat. — 143. *Bloemen* (*Pierre van*). L'Atelier d'un maréchal-ferrant. — 146. *Son* (*Jean van*). Fruits. — 149. *Hamilton*. Plantes, reptiles, insectes. — 150. *Huysum* (*Jean van*). Le Printemps. « Chef-d'œuvre de minuties exécutées à la loupe, plus propre, a dit M. A. J. du Pays, à égarer le goût des artistes lyonnais cultivant ce genre de peinture qu'à les guider vers l'esthétique du monde végétal. » — 151. *Greenenbræck*. Vue de Paris (1741). — 208. *Rickaert* (*David*). L'Avarice. — 209. *Van der Meulen*. Cavaliers en reconnaissance. — Sans numéro. *Swanevelt*. Paysage.

Écoles italiennes.

155. *Le Pérugin* (*Pietro Vanucci*). Saint Jacques et saint Grégoire. Le volet d'un ouvrage plus considérable. — 156. *Le même*. L'Ascension de Jésus en présence de la Vierge et des apôtres. Ce tableau, le plus précieux du musée de Lyon, a été peint, en 1495, par Le Pérugin, qui avait alors quarante-neuf ans, pour la cathédrale de Saint-Pierre à Pérouse. Après avoir fait partie du musée de Paris, il fut donné, en 1805, par le gouvernement impérial au musée de Lyon. Les alliés le réclamèrent en 1815, mais le pape Pie VII le donna aux Lyonnais sur la demande de M. Artaud, alors directeur du musée, et de M. le comte Roger de Damas, gouverneur de la ville : *In attestato del suo affetto della grata sua rimembranza per la città di Lione*. — 160. *Sébastien del Piombo*. Le Repos de Jésus. Ce tableau, assez médiocre au point de

vue de l'exécution, se distingue par la sévérité et l'austérité de son style. On en a attribué le dessin à Michel-Ange. — 161. *Andrea del Sarto*. Le Sacrifice d'Abraham. — 164. *Bordone (Paris)*. La Maîtresse du Titien. — 165. *Tintoret*. Ex-voto. — 166. *Le même*. Danaé. Assez médiocre. — 167. *Paul Véronèse*. Moïse sauvé des eaux. Ce tableau ornait le cabinet du roi Louis XVI avant 1793. — 169. *Palma (le jeune)*. Le Christ à la colonne. Ce remarquable tableau, acheté à Venise par un aïeul de M. Joliclerc, décorait autrefois la chapelle Saint-Anne dans l'église Saint-Nizier. — 170. *Carrache (Louis)*. Le Baptême de Jésus. — 171. *Carrache (Annibal)*. Admirable portrait d'un chanoine de Bologne. — 177. *Véronèse (Carletto)*. L'Adoration des rois. — 178. *Le même*. La Reine de Chypre. Carletto Véronèse, mort à vingt-six ans, a peint ce tableau à vingt-trois ans. — 186. *Le Guerchin*. La Circoncision de Jésus-Christ. Ce tableau, regardé comme un des meilleurs ouvrages du Guerchin, a été peint pour Cento, patrie du maître.

École espagnole.

197. *Zurbaran (François)*. Saint François d'Assise, placé après sa mort dans une grotte, sous le maître-autel d'une église. Le corps du saint s'y était, dit-on, conservé debout, les yeux entr'ouverts et tournés vers le ciel. Le peintre a représenté cette scène avec une effrayante vérité. Ce tableau a passé longtemps pour un Espagnolet. La notice du musée, à laquelle nous empruntons les détails qui suivent, ne dit pas pourquoi on l'attribue aujourd'hui à Zurbaran. Avant 1793, il appartenait à un couvent de religieuses. Perdu pendant la Révolution, il fut adjugé, en 1802, à un marchand de vieux meubles, pour la somme de 18 francs, dans une vente aux enchères. M. de Boissieu le vit, l'acheta un prix minime et le grava sous le titre des *Pères du désert*. Le musée de Grenoble ayant manifesté le désir de l'acheter, la ville de Lyon s'empressa de l'acquérir. M. de Boissieu le vendit un bon prix; mais, ayant appris que deux vieilles religieuses infirmes, seuls restes du couvent qui avait jadis possédé ce précieux tableau, vivaient encore dans un état voisin de l'indigence, il s'empressa de leur porter la somme qu'il venait de recevoir.

La grande galerie, divisée en trois travées, contient, outre les tableaux, le *Cain* en marbre de M. Étex; de grandes armoires renfermant des fragments antiques, des émaux et divers objets d'art; une reproduction en plâtre de l'une des portes du baptistère de Florence, une aigle et une décoration ayant appartenu à Napoléon et données par le général Bertrand; et enfin quatre mosaïques antiques découvertes

dans le département du Rhône, et qui sont une des curiosités principales du musée.

La première fut trouvée à Lyon dans le jardin Macors, près d'Ainay, le 18 février 1806 : elle représente une course de chevaux et de chars usitée chez les anciens, dans l'enceinte d'un Cirque. On distingue par les couleurs les quatre *factions* se disputant le prix de la victoire¹. La loge prétorienne, où siégeaient les juges du concours, la Spina, contenant un rang de dauphins et un rang d'œufs, les bornes, *metæ*, qu'il fallait franchir, etc., etc., les rinceaux et les entrelacs dont ce magnifique tableau est encadré, attireront surtout l'attention.

La deuxième vient de Sainte-Colombe, situé en face de Vienne (Isère). Le sujet principal représente la lutte de l'Amour et du dieu Pan, entourés d'ornements, d'oiseaux, de fruits, rendus avec vérité.

La troisième avait été découverte, en 1676, dans un jardin, à la montée du Gourguillon, à Lyon; elle a été placée au musée en 1822. Ses dimensions sont de 6^m,50 de long, sur 3^m,25 de large : plusieurs beaux compartiments la composent. Le tableau du centre représente la lutte de l'Amour avec le dieu Pan; une divinité, faisant les fonctions de gymnasiarque, tient d'une main la palme destinée au vainqueur, tandis qu'elle montre, de l'autre, l'Herme-Athéné en face.

La quatrième provient de Saint-Romain en Gal. Elle avait près de 7 mètres de long sur 5 mètres de large; mais son état de dégradation a déterminé l'artiste qui l'a rétablie à réduire à douze les cinquante petits compartiments qui accompagnaient le tableau principal. Celui-ci placé dans le centre, représente Orphée, coiffé du bonnet phrygien, assis et pinçant de la lyre; les autres, des oiseaux et des quadrupèdes.

Les **Musées archéologiques**, dont M. le docteur Comarmond est conservateur, se composent du musée lapidaire et du musée des antiques et du moyen-âge.

Le *musée lapidaire* occupe, comme nous l'avons dit, les portiques du Palais des arts. C'est l'une des collections de ce genre les plus riches de l'Europe. Commencée par M. Artaud, elle s'est considérablement augmentée depuis vingt ans, les grands travaux de démolition qui ont eu lieu à Lyon pendant cette période y ayant fait découvrir un grand nombre d'antiquités.

M. Comarmond, le conservateur, a terminé en 1856 un ma-

1. Quelques écrivains ont prétendu que les couleurs représentaient les Saisons.

gnifique volume in-4°, édité par l'administration municipale et intitulé : *Description du musée lapidaire de la ville de Lyon, épigraphie antique du département du Rhône*. Ce volume se compose de 600 pages de texte et de 19 planches qui renferment plus de cent des monuments les plus importants du musée. Dans le but de rendre aussi complète que possible l'épigraphie du département du Rhône, M. Comarmond a publié un tableau de toutes les inscriptions qui sont encore éparpillées dans la ville de Lyon et de toutes celles qui sont perdues, mais qui avaient été citées par les anciens auteurs. Afin de faciliter les recherches, il a suivi l'ordre des numéros du musée, mais il a présenté des tableaux synoptiques où les personnages sont classés par catégorie. Ce beau volume sera suivi d'un second dans lequel l'auteur décrira les antiquités d'un autre genre, qui font partie de la collection de la ville de Lyon.

Un livret spécial du musée lapidaire, récemment publié, se vend chez le concierge du palais.

Le **Musée des antiques et du moyen-âge**, dont les collections sont réparties dans les galeries du premier étage, s'est enrichi en 1856 de plusieurs acquisitions importantes, et M. l'abbé Cochet lui a fait don d'objets de l'époque mérovingienne. Le catalogue doit paraître dans le courant de l'année 1857. Le texte volumineux de cet ouvrage sera accompagné de planches qui représenteront les monuments les plus importants. Nous signalerons surtout aux simples curieux les bijoux découverts en 1841 sur la colline de Fourvières, colliers, bracelets, bagues et pierres gravées, et décrits par M. Comarmond sous ce titre : *l'Écrin d'une dame romaine*. Mais la principale curiosité de ce musée sont les célèbres *Tables de bronze de l'empereur Claude*, placées autrefois dans la galerie de tableaux. Ces tables, découvertes à Lyon, en 1528, sur la côte de Saint-Sébastien, contiennent presque en entier le discours prononcé au sénat par cet empereur, pour faire admettre les Gaulois de distinction dans le sénat romain, afin d'en remplir les vides.

Le **Musée d'histoire naturelle**, ouvert au public les jeudi et dimanche de chaque semaine, de 11 heures à 3 heures, les mardi et samedi aux mêmes heures pour les étudiants, a pris

depuis quelques années des développements considérables. Tous les genres d'animaux connus y sont représentés, le plus grand nombre en nature, quelques-uns seulement par des dessins. En outre les principaux types des animaux fossiles y sont classés avec les animaux vivants. La galerie de minéralogie renferme une collection générale de minéralogie, de géologie et de paléontologie, et des collections spéciales du bassin du Rhône et du département.

Musée d'art et d'industrie. Depuis près de soixante ans cet établissement était réclamé. En 1806 et en 1814, le préfet du Rhône, d'après l'ordre du ministre de l'intérieur, pressa la Chambre de commerce de Lyon de réunir des échantillons de tous les produits fabriqués dans le département, et, en 1829, la Chambre demanda au ministre du commerce et des manufactures d'établir à Lyon une collection de tissus de soie et coton, de soie et laine, et de châles provenant de l'étranger. En 1834 et en 1846, la Chambre réalisa elle-même ce projet, en ouvrant des expositions de soieries étrangères, et depuis lors elle mit encore plusieurs fois sous les yeux des fabricants des collections d'étoffes acquises par son ordre.

Enfin, au mois de septembre 1858, sur le rapport de M. Natalis Rondot, la Chambre de commerce a délibéré qu'il serait procédé à l'organisation d'un musée d'art et d'industrie, auquel doit être affecté le deuxième étage du Palais de commerce. Ce musée, sur le modèle des institutions du même genre qui se trouvent en Angleterre, et surtout à Londres, comprendra trois départements : 1° un département de l'Art, composé de collections destinées à montrer la beauté telle qu'elle a été sentie et exprimée par chaque nation et dans chaque grande époque, et par suite le style et l'ornement, la forme et le coloris qui en font le caractère ; des galeries de fleurs, de tableaux et de photographies de fleurs ; 2° un département de l'Industrie, dont les galeries seront consacrées, ici, aux cocons, aux soies grèges et ouvrées, aux fils que l'on marie avec la soie, aux soieries, aux étoffes de soie mélangées de laine, de coton, de lin, d'or ou d'argent ; là, au matériel et aux produits nécessaires à la préparation, au tissage et à la teinture de la soie ; 3° un département historique divisé en deux sections, celle de

l'histoire générale de la fabrication des soies et celle de l'histoire de la fabrique de Lyon. Les deux derniers départements recevront en outre, dans des salles séparées, tout ce qui se rapporte aux branches principales de l'industrie lyonnaise.

Un cabinet de dessins et d'estampes, ainsi qu'une bibliothèque spéciale et une salle de travail, seront annexés à ce musée.

La **Bibliothèque du palais des arts** est spécialement consacrée aux sciences, aux arts et à l'industrie. Formée dans l'origine avec les ouvrages relatifs aux sciences et aux arts, que possédait la bibliothèque de la ville, elle s'est constamment accrue depuis, soit par des dons, soit par des acquisitions. Les riches collections que lui ont léguées MM. Lambert, Prunelle et Rougnard, sont installées dans des salles spéciales. On en rédige les catalogues. Cette importante collection se compose aujourd'hui de 50 000 volumes.

Les cabinets des estampes renferment environ 40 000 pièces, dessins originaux, gravures, portraits, etc., sous verre, en portefeuille ou réunies en volumes.

La **Bibliothèque de la ville**, ouverte au public tous les jours non fériés, de 10 heures à 3 heures du soir, a son entrée sur la place du Lycée. Elle occupe la partie du bâtiment du lycée qui donne sur le quai du Rhône. Sa principale salle a 48 mètres de longueur, 11 mètres de largeur et 13 mètres de hauteur¹; vers le milieu de cette salle, une grande arcade donne accès dans une galerie en retour d'équerre, qui a plus de 5 mètres de largeur sur une longueur de 22 mètres.

La bibliothèque de la ville se compose actuellement de 140 000 volumes et de 2400 manuscrits. Elle a acquis, en 1855, au prix de 40 000 fr., la belle collection lyonnaise de M. Coste. Elle a actuellement pour directeur M. Monfalcon, médecin, auteur d'une *Histoire de Lyon* et de plusieurs ouvrages justement estimés.

Industrie et commerce.

Lyon est une ville industrielle et commerçante. Son commerce embrasse toutes les denrées et tous les produits. Nous n'avons

1. On y remarquera un buste de Boileau en marbre, exécuté par Delacolonge et donné par Boileau lui-même à Claude Brossette, avocat à Lyon.

rien de particulier à en dire ici ; mais son industrie, très-variée d'ailleurs, a deux *spécialités* qui lui ont valu une réputation méritée : la *charcuterie*, qu'il nous suffira de mentionner, et la *soierie*, qui demande quelques renseignements historiques et statistiques.

L'art de fabriquer les étoffes de soie fut enseigné aux Lyonnais par des Italiens que des troubles civils avaient forcés de s'expatrier. Cette industrie, favorisée par Louis XI, François I^{er} et Henri II, prit en peu de temps des développements considérables. Toutes les fois que les événements politiques ou des calamités publiques semblèrent en compromettre l'existence, la découverte d'une étoffe nouvelle ou d'un nouveau procédé vint au contraire en augmenter la prospérité croissante. Ainsi, en 1608, le Lyonnais Daugon inventa une étoffe de soie tramée de laine et de fils mélangés d'or et d'argent ; en 1630, Ferrand inventa les *ferrandines* ; en 1655, on lustra les étoffes de soie blanche ; le siècle suivant vit apparaître tour à tour les popelines, les ras de Saint-Maur, les velours à rames ras, façonnés et figurés en soie pure ou mélangés d'or ou d'argent, les velours brochés, nuancés de toutes les couleurs, les brocatelles, les satinades, les étoffes moirées mêlées d'or et d'argent, etc. Enfin, au commencement de ce siècle, en 1802, un ouvrier de génie, Jacquart, opéra la révolution la plus heureuse et la plus importante qui ait jamais eu lieu dans le tissage de la soie. Avant cet illustre mécanicien, les machines employées pour la confection des étoffes de soie dites façonnées, étaient compliquées, difficiles à manier, chargées de cordes et de pédales. Outre l'ouvrier occupé du tissage proprement dit, une ou plusieurs personnes étaient nécessaires pour faire mouvoir ces cordes et ces pédales, et donner aux fils de la chaîne les diverses positions qu'exigeait le brochage ou façonnage de l'étoffe. On employait généralement à ce pénible travail des jeunes filles appelées *tireuses de lacs*, et condamnées à conserver pendant des journées entières des attitudes forcées qui déformaient leurs membres et abrégeaient leur vie. Le métier à la Jacquart, sans cesse perfectionné depuis, a permis à un seul ouvrier de fabriquer les tissus de soie façonnés, quelle que fût leur complication, avec autant

de facilité que s'il fabriquait le plus simple tissu, en outre, de confectionner avec le même appareil, en changeant seulement les cartons employés, les étoffes les plus diverses; et pourtant Jacquart, dont le nom sera immortel, et dont tous les ouvriers bénissent aujourd'hui l'heureuse découverte, se vit longtemps méconnu, insulté, haï de ses concitoyens, et il n'obtint du jury de l'exposition des produits de l'industrie en 1801 qu'une médaille de bronze, comme inventeur, dit le rapport, d'un mécanisme qui supprime un ouvrier dans la fabrication des tissus brochés.

Les chiffres suivants sont extraits du rapport fait par M. Arlès-Dufour, négociant et membre de la chambre de commerce de Lyon, à la commission française du jury international de l'exposition universelle de Londres.

L'industrie des soieries occupait à Lyon, depuis 1650 jusqu'à 1680, de 9000 à 12 000 métiers; après la révocation de l'édit de Nantes jusque vers l'an 1760, ce nombre était réduit à 3000 ou 4000 environ; de 1780 à 1788, il se relevait à 18 000, pour retomber à 3000 ou 4000 en 1794; de 1804 à 1812, il remontait à 12 000, et, en 1816, à 20 000; en 1827, il atteignait 27 000; en 1837 il était de 40 000, et à l'époque de la révolution de Février, 50 000 métiers fonctionnaient à Lyon; aujourd'hui le nombre des métiers dépassent 60 000; ils sont dispersés dans l'agglomération lyonnaise, le département du Rhône et les départements voisins.

La production des articles dans lesquels la soie domine est évaluée, par M. Arlès-Dufour, à 375 millions par an, dont 125 millions en main-d'œuvre et 250 millions en matières premières.

Le nombre des maisons de fabrique à Lyon est d'environ 300; comme quelques-unes ont plusieurs associés, on compte 450 à 500 noms de fabricants. Pour saisir le rapport de la fabrique de Lyon avec les autres fabriques de soieries françaises, il convient de savoir que les étoffes de soie pure et celles où la soie domine occupent en France environ 130 000 métiers, qui produisent une valeur d'à peu près 360 millions, dont 150 à 130 millions pour Lyon, comme nous venons de le constater; l'exportation embrasse la moitié de la fabrication totale, tandis

qu'elle absorbe plus des trois-cinquièmes de la production lyonnaise, qui trouve ainsi à l'extérieur son marché le plus important.

« Cette masse si compacte des ouvriers en soie qui forme le fond de la population lyonnaise, à quel régime est-elle assujettie? se demande M. Audiganne, dans son intéressant ouvrage intitulé : *Des populations ouvrières et des industries de la France*. Le travail de la fabrique est composé d'une multitude d'opérations diverses. Il nécessite des travaux accessoires très-divers, qui sont généralement confiés à des femmes. Ainsi on distingue, parmi les ouvrières, les appareilleuses, les plieuses, les dévideuses, les bobineuses, les lisseuses, qui préparent les fils appelés lisses, les liseuses, qui lisent les dessins après la mise en carte, etc. L'opération principale consiste dans le tissage de la soie, qui met en présence trois intérêts principaux, dont les relations importent essentiellement à la paix publique, et exercent une influence considérable sur le mouvement des esprits; ce sont: les intérêts des fabricants, ceux des chefs d'atelier, ceux des compagnons.

« Les fabricants reçoivent les commandes, soit des commissionnaires établis à Lyon ou à Paris, soit directement du commerce; sauf quelques étoffes unies d'un placement régulier et sûr, ils ne font presque jamais confectionner de tissus à l'avance, en sorte qu'aussitôt que les demandes cessent d'arriver, les métiers cessent de battre. Le fabricant n'a pas de matériel de fabrication et pas d'ouvriers enrégimentés pour son compte; lorsque les commandes affluent, il envoie ses commis lever des métiers, comme au moyen-âge, avant l'organisation des armées régulières, on envoyait lever des soldats, qui se débandaient après la campagne. La conception du travail lui appartient ainsi que le choix des dessins, auxquels certaines maisons consacrent chaque année des sommes énormes. Les soies à mettre en œuvre sont fournies par le fabricant aux chefs d'atelier qui travaillent chez eux, sur leurs propres métiers, et enrôlent les compagnons dont l'aide leur est nécessaire. Les ateliers renferment rarement plus de quatre ou cinq métiers, et ne sont organisés que pour un nombre très-limité de travailleurs.

« Jadis le lien de la subordination se retrouvait dans certaines traditions. Ainsi c'était une règle, avant 1789, que la porte des ateliers de tisseurs ne pouvait être fermée en dedans, afin que les commis du manufacturier pussent y entrer inopinément et surveiller le travail. On ne tient plus la main à cet usage ; les ouvriers vivent aujourd'hui dans une indépendance absolue des négociants manufacturiers qui leur confient du travail. Le contrat industriel intervenu entre le fabricant et le chef d'atelier prend fin avec la remise de la pièce donnée à tisser. Certaines maisons peuvent continuer plus ou moins longtemps à occuper un même tisserand, mais une nouvelle convention commence chaque fois que l'ouvrage est terminé.

« Il ne sera peut-être pas sans intérêt de savoir en combien de main passe un fil de soie avant de faire partie des riches étoffes qu'on admire dans les ateliers ou dans les magasins. D'abord, le *moulinier* et l'*ovaliste* reçoivent la soie sortant de la filature et la montent à un ou plusieurs bouts pour former les poils, trames, organsins, grenadines, etc. La *metteuse en main* choisit les qualités de soie, les assortit et les met en écheveau. L'*essayeur* dévide cent tours d'un écheveau sur un dévidoir d'un diamètre convenu, et fait connaître au négociant, par le poids, le degré de finesse de la soie. Une trame est de 40, 42, 44 deniers ; un organsin, de 22, 24, 25 deniers. Le ballot de soie acheté par le fabricant passe à la *condition des soies* (voir ci-dessous). Là il est pesé dans des armoires grillées et exposé pendant vingt-quatre heures à une chaleur de 18 à 22 degrés. L'humidité enlevée, on le pèse de nouveau, et l'on constate, par un certificat, le déchet subi. La soie est remise au *teinturier*, puis à la *dévideuse*, qui dévide les écheveaux sur les bobines : ceci n'a lieu que pour les organsins. Les trames sont remises en écheveaux aux *tisseurs*, qui font dévider eux-mêmes sur de petites bobines ou *cannettes*, par des ouvriers infirmes ou des enfants. L'organsin est remis ensuite à l'*ourdisseuse*, qui monte la chaîne de la soie. Cette fonction exige du goût et de l'habileté. Le *plieur* reçoit la chaîne et la dispose sur le rouleau du métier ; de là la pièce est passée dans les maillons de cordes ou arcades de métiers façonnés et dans les peignes par la *tordeuse*. Enfin, l'ouvrier *tisseur* se met à l'ouvrage. L'étoffe

tissée est remise à l'*apprêteur* et au *plieur*, chargé de donner la dernière main, après quoi elle est rendue au fabricant. Ces ouvriers ne sont pas les seuls ; il en est d'autres encore : par exemple les *tireuses de cordes*, dans les étoffes à grands dessins ; les *lanceurs*, qui, dans les étoffes larges, lancent d'un côté les navettes à l'ouvrier qui les leur renvoie de l'autre ; les *liseuses de dessins*, qui disposent les fils de la chaîne dans l'ordre voulu par le dessin ou les poinçons qui doivent percer les cartons pour les métiers à la Jacquart ; les *repiqueurs de cartons*, qui produisent plusieurs fois le même dessin, afin qu'il soit exécuté simultanément sur plusieurs métiers. Les *nouveuses de cartons* sont chargées de disposer par ordre les cartons du dessin d'une pièce et de les attacher ensemble, de façon que la chaîne sans fin le fasse passer alternativement sur le métier à la Jacquart. Les *nouveuses de mail-lons* attachent de petits anneaux de verre aux cordes destinées à lever les fils de la chaîne. Les *tordeuses* rattachent chaque fil d'une chaîne à ceux qui restent d'une pièce achevée. Les *encantreuses* remettent la soie des bobines en écheveaux pour la faire re-teindre, etc., etc. »

Rue Saint-Polycarpe s'élève un bâtiment construit en 1809 par M. Gay et appelé la *Condition des soies*. Cet établissement, créé par un décret du 23 germinal an xiii, et dont nous avons déjà parlé à la page précédente, avait pour but de ramener toutes les soies qu'on y déposait à un degré uniforme d'humidité. Le poids auquel la dessiccation les avait réduites faisait foi entre le vendeur et l'acheteur. Une ordonnance royale du 23 avril 1841 a complètement changé le procédé de conditionnement prescrit par le décret de fondation, et celui qui est actuellement suivi a pour base la dessiccation absolue de la soie.

Promenades.

Il y a quelques années, Lyon ne possédait pas, à part le *jardin des plantes* qui va être détruit ou qui l'est déjà, de promenades proprement dites. Les allées de la place Bellecour, le cours Napoléon, les plantations des quais, le cours Rambaud, le cours d'Herbouville, ne méritaient pas un pareil titre. Mais, en 1856, on a établi ou plutôt *construit* de petits jardins anglais au-dessus des

rochers qui dominent la rive gauche de la Saône, entre le pont de Serin et la passerelle Saint-Vincent. De ces jardins, qui forment l'un des côtés du nouveau *cours des Chartreux*, au-dessous de l'église et du couvent de ce nom, on découvre assurément de fort beaux points de vue ; malheureusement on est noirci et suffoqué par les tourbillons de fumée qui s'échappent des hautes cheminées, dont on peut, en baissant les regards, explorer l'intérieur.

« La rue de l'Annonciade, disait en 1857 le préfet du Rhône dans son rapport au conseil municipal de Lyon, a été abaissée et reliée au cours de Chartreux par une large et imposante terrasse que soutient un mur de 22 mètres d'élévation. — Une rue nouvelle va être ouverte à travers la partie basse du Jardin des Plantes, et une communication sera, plus tard, établie entre cette rue et la place des Terreaux, par la place Neuve-des-Carmes.

« Au moyen de cette communication, de la nouvelle rue qui doit traverser le Jardin des Plantes, de la rue de l'Annonciade et plus loin, au moyen des rampes du mont Sauvage que des travaux récents ont rendus accessibles, la Croix-Rousse va se trouver en rapport avec la place des Terreaux par une voie presque directe, à pentes modérées, et que les voitures chargées pourront franchir sans l'emploi des renforts obligés qui ont doublé, jusqu'ici, le prix des transports. »

Le cours des Chartreux et la promenade de Rouville ont été vivement recommandés aux étrangers par le journal le *Salut public*, qui reprochait ainsi aux Lyonnais de les délaisser. « Par un beau soleil couchant, ils vont s'entasser dans un espace étroit, que la brise du soir effleure à peine de son souffle rafraîchissant, où le parfum des fleurs est vaincu par les effluves malsaines que toute multitude répand autour de soi. Que Bellecour soit le rendez-vous favori des paresseuses beautés de la rue Bourbon, cela se conçoit ; mais que les habitants du quartier des Terreaux dédaignent le Jardin des Plantes aux ombreuses allées, et le cours des Chartreux qui n'est qu'à deux pas du Jardin des Plantes, c'est ce dont il y a vraiment sujet de s'étonner. Il est vrai que ces deux promenades sont situées à mi-coteau, et qu'il faut acheter

au prix d'une ascension fatigante les agréments qu'elles promettent ; mais sachez que d'immenses travaux ont été entrepris pour en rendre l'accès doux et facile aux pieds les plus délicats, aux poitrines les plus asthmatiques. »

Enfin, Lyon va avoir, que dis-je, elle a déjà son bois de Boulogne, le **PARC DE LA TÊTE-D'OR**, situé, sur la rive gauche du Rhône, à l'extrémité du quai d'Albret, l'un des plus beaux quais de Lyon qui sert d'avenue au parc, et à 1700 mètres seulement de la place des Terreaux.

Le parc de la Tête-d'Or couvre une superficie d'environ 114 hectares, acquise des hospices de Lyon à des conditions très-modérées. Il est limité : à l'ouest, par le Rhône, au nord, par la chaussée qui doit prolonger le viaduc du chemin de fer de Genève, à l'est, par le bourg des Charpennes, au sud, par la ligne des fortifications qui enceignent le territoire des Brotteaux. Il a été dessiné d'après un plan de M. Bülher, architecte-paysagiste de Paris, présenté par M. Bonnet, ingénieur en chef de la ville de Lyon, et approuvé, le 25 octobre 1856, par l'administration municipale avec de légères variantes. Il est divisé du sud au nord en deux parties à peu près égales. La ligne séparative est figurée par la chaussée en terre qui, s'écartant du Rhône au point où finit le quai d'Albret, décrit une courbe au-devant de la ferme de la Tête-d'Or et va aboutir au champ de manœuvres qu'on appelle le Grand-Camp.

Toute la portion du parc située à l'ouest de cette chaussée n'est autre chose que l'ancien domaine de la Tête-d'Or, dont l'excellent territoire se prête à toute espèce de culture. C'est dans cette moitié, garantie des envahissements du fleuve par une double ligne de chaussées qu'ont été établis les parterres, les jardins botaniques, les collections d'arbustes exotiques du Jardin des Plantes. — On y a élevé une galerie d'histoire naturelle, et des serres destinées à recevoir les collections actuellement réparties entre le Jardin des Plantes et le Palais des Arts. — On doit prolonger la digue du Grand-Camp jusqu'à Jonage, point où l'escarpement des balmes viennoises rejoignant le Rhône oppose à ses emportements une berge de 15 à 20 mètres d'élévation. Cette chaussée aura de 14 à 15 kilom. Elle rendra de vastes terrains à l'agriculture.

Aussitôt l'acquisition consommée, l'administration s'était mise à l'œuvre, et, dès le mois de juillet 1856, une étendue de 65 hectares était plantée et convertie en pelouses. Des allées pour les piétons, d'autres allées pour les voitures, avaient été tracées et disposées sur un parcours de 8232 mètres, et le parc était ouvert au public.

Les travaux ont continué depuis; on a tracé d'autres allées, comblé des excavations, transporté des terres, creusé la pièce d'eau. — Enfin l'entretien du parc a été assuré par une vaste et riche pépinière.

Excursions.

Les étrangers peuvent faire, dans les environs de Lyon, un grand nombre d'excursions intéressantes. Nous allons leur indiquer celles qui nous paraissent les plus dignes d'être recommandées. Déjà nous avons parlé de Fourvières (p. 340), des forts (p. 376), du chemin de Étroits (p. 362), de la jonction du Rhône et de la Saône (p. 364); nous n'y reviendrons pas ici.

L'**île Barbe** (omnibus, pont de la Feuillée, 40 c.) est à 5 kilomètres environ du pont de la Feuillée, d'où partent les omnibus. La route qui y conduit longe la rive gauche de la Saône. Au delà du pont de Serin (voy. p. 358) on passe au-dessous de la *tour de la belle Allemande*, ancienne dépendance de l'abbaye de l'île Barbe, et célèbre dans les vieilles chroniques du Lyonnais, comme ayant appartenu à l'épouse de Cléberger, le bon Allemand (voy. p. 360). Cette tour, qui dépendait d'une vaste propriété aujourd'hui morcelée, a donné lieu, du reste, à de nombreuses légendes. Les coteaux de la Saône sont couverts de villas, grandes et petites; quelques-unes attirent les regards par la beauté de leur position, l'élégance de leurs constructions et l'épaisseur de leurs ombrages. On passe sous le fort Caluire avant d'atteindre l'île Barbe.

L'île Barbe, placée au milieu de la Saône qu'elle partage en deux bras, a la forme d'un navire; sa longueur est de 560 mètres, sa largeur de 125. Les titres plus anciens l'appellent *insula barbara*. En 440, c'est le premier fait certain de son histoire, elle contenait déjà un monastère florissant, placé à son extrémité septentrionale, sous le vocable de saint André et des apôtres.

Vers la fin du ^{viii}^e siècle, ces religieux prirent la règle de saint Benoît. En 725, les Visigoths détruisirent leur couvent qui, rebâti sous Charlemagne, doté par ce puissant empereur, et consacré à saint Martin de Tours, devint, aux ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles, une des plus riches et des plus puissantes abbayes du royaume de France. Plus tard, la discipline s'y relâcha à tel point que le pape Paul III se vit obligé de remplacer les Bénédictins par des chanoines. En 1562, les Huguenots envahirent l'île, pillèrent le couvent et incendièrent ensuite l'église, bâtie en 985, et la chapelle de Notre-Dame de Grâce, élevée en 1070 sur le bord oriental. Ces deux églises furent restaurées à la fin du ^{xvi}^e siècle et dans les premières années du ^{xvii}^e. Après la réunion de l'île Barbe au Chapitre de Saint-Jean, le cardinal de Tencin y transporta dans la maison abbatiale le séminaire de Saint-Pothin, où l'on recevait les prêtres âgés et des pensionnaires. Quand ce séminaire eut été supprimé, les comtes de Saint-Jean morcelèrent cette propriété, qu'ils louèrent à divers particuliers. Enfin, en 1793, l'île Barbe, divisée en 23 lots, estimée 26 226 livres, fut adjugée sur enchère au citoyen Perrussel, au prix de 166 000 livres; et la plupart de ses anciennes constructions tombèrent sous le marteau des démolisseurs.

« Si l'on s'avance vers la pointe de l'île, en amont sur la rive droite, on trouve dans une muraille, dit M. Mérimée, un bas-relief qui paraît avoir occupé l'intérieur d'un tympan.... La grossièreté du travail, la forme des lettres et l'exécution des draperies pourraient faire présumer que cette sculpture remonte au delà du ^{xi}^e siècle; mais la mauvaise conservation de ce monument, qui paraît avoir été changé de place, et dont l'origine est tout à fait inconnue, ne permet que des conjectures assez vagues. On voit à côté une inscription romaine tumulaire, encastree dans la même muraille.

« Plus loin, dans un jardin, sont les ruines d'une église romane qui paraît avoir été réparée dans la période gothique. La portion de ces ruines qui est romane offre elle-même des fragments qui m'ont paru plus anciens qu'elle : ce sont des médaillons d'un médiocre diamètre, tels que ceux qui, d'ordinaire, accompagnent les zodiaques. Le travail en est extrêmement grossier.

« A la pointe de l'île, en amont de la Saône, s'élève le château, construit sur des rochers. On y montre un pavillon dans lequel Charlemagne, me dit-on, s'asseyait pour voir défiler son armée sur la rive gauche. Charlemagne passant une revue assis ne me plaît guère, et le pavillon d'ailleurs m'a fort l'air d'avoir été bâti à la fin du *xv^e* siècle. Je ne me fie pas davantage à la tra-



L'île Barbe.

dition qui attribue à cet empereur le puits remarquable de l'île Barbe, creusé au bas des rochers sur lesquels est fondé le château.

« La chapelle que l'on voit dans l'île porte les caractères d'un édifice de la fin du *xiii^e* siècle, par le mélange d'ogives et de pleins cintres et par le caractère de son ornementation ; mais elle a été si souvent restaurée, badigeonnée, elle a reçu tant de frag-

ments anciens, que toutes ses parties doivent inspirer une grande défiance.

« En résumé, si l'île Barbe renferme encore beaucoup de fragments que l'on peut croire antérieurs aux ^{x^e} et ^{xi^e} siècles, déplacés pour la plupart et plus ou moins défigurés par des restaurations anciennes, ils n'offrent plus de renseignements suffisants pour recevoir une date certaine. »

L'île Barbe est la promenade favorite d'une partie de la population lyonnaise, qui y trouve des bals, des restaurants et des cabarets. Un pont suspendu la relie à la terre ferme. Elle dépend de *Saint-Rambert*, bourg de 748 habitants, situé sur la rive droite de la Saône, et dont l'église est moderne.

Roche-Cardon (omnibus, quai d'Orléans, 40 c.). Le joli vallon de Roche-Cardon, qui s'ouvre sur la rive droite de la Saône, un peu au delà de la gare de Vaise, a été l'une des promenades favorites de J.-J. Rousseau; mais il a perdu depuis quelques années une grande partie de ses beautés sauvages et pittoresques.

Le mont Ceindre. Nous avons déjà parlé (page 328) de cette montagne dont le sommet offre un magnifique panorama. Des omnibus qui partent du pont de Nemours (60 c.) conduisent à *Saint-Cyr*, village de 760 habitants situé à 6 kil. de Lyon, et d'où 20 ou 30 minutes suffisent pour atteindre le point culminant du mont Ceindre.

Charbonnières. Ce village de 409 habitants est situé à l'ouest de Lyon (7 kil.), sur la route de Tarare. Pour y aller, on sort de Lyon par le faubourg de Vaise; on laisse à droite la route de Mâcon, et, passant au-dessous du *château de la Duchère*, on traverse le ruisseau des Planches. Sur la hauteur de droite se montre l'élégant clocher du village d'*Écully*; à la demi-lune on laisse à gauche la route de Montbrison pour se diriger à l'ouest entre le ruisseau des Planches (à droite) et le ruisseau de Charbonnières (à gauche). Charbonnières est à gauche de la route. On y voit un beau château dont le parc renferme une *source d'eau minérale* découverte en 1774 par M. de Marsonnat, et renommée surtout pour la guérison des maladies de la peau. Un grand nombre de malades y viennent chaque année pendant la belle saison. Cette

eau est limpide, légèrement ferrugineuse, et répand une odeur d'hydrogène sulfuré.

Sainte-Foy (omnibus quai des Célestins, 40 c.). Ce bourg de 2905 habitants couronne le coteau de la rive droite de la Saône compris entre Saint-Irénée et la Mulatière. On y remarque un grand nombre de maisons de campagne dont les terrasses, ornées pendant l'été de lauriers-roses, de citronniers et d'orangers, jouissent de points de vue délicieux. Mais les promeneurs y sont trop souvent enfermés entre deux murs.

Oullins (omnibus place Bellecour, 50 c., chemin de fer de Lyon à Saint-Étienne et à Roanne, 65 c., 50 c. et 35 c.). Ce village de 2226 habitants est situé à 6 kil. de Lyon, sur la rive droite du Rhône et sur l'Izeron, à 2 kil. du pont de la Mulatière. On y remarque de belles maisons de campagne. L'église paroissiale, qui a été restaurée par M. Pollet, renferme les *monuments* funéraires de Thomas, l'auteur des *Éloges*, mort à Oullins le 17 septembre 1785, et de Jacquart, qui mourut aussi dans ce village le 7 août 1834. C'est à Oullins que se trouve le refuge de Saint-Joseph pour les jeunes gens, la succursale pour les vieillards incurables établie par les hospices de Lyon dans l'ancien château du Perron (voyez page 407); en outre, une importante maison d'éducation a été fondée par des ecclésiastiques de l'ancien château.

A 1500 mètres d'Oullins (6 kil. de Lyon au sommet de la montagne des Roches) se trouve, au milieu d'un parc de 12 hectares, le *château de Longchêne*, où M. Gillebert d'Harcourt dirige un établissement hydrothérapique justement renommé. Ce château dépend de *Saint-Genis-Laval*, bourg de 2226 habitants situé à 9 kil. de Lyon et chef-lieu de canton. Les omnibus de Saint-Genis-Laval partent de la place Bellecour (60 c. en semaine, 70 c. le dimanche). Les prix de séjour (traitement et nourriture compris) sont de 9 à 12 fr. par jour. Les malades externes paient 25 fr. par semaine pour les traitements. La beauté des sites, l'excellence de l'air et des eaux ont été célébrées dans une épître latine adressée par le R. P. Bobbio, jésuite, à M. de Bullian, alors propriétaire de Longchêne (1673).

Le **château de la Pape**, situé à 6 kil. du pont Morand, sur

la rive droite du Rhône, doit son nom à Guy Pape, célèbre juriconsulte qui l'habita au xv^e siècle. En 1793, pendant le siège de Lyon, Dubois-Crancé en avait fait son quartier général. Des hauteurs qui le dominent, on découvre une vue magnifique.

Le **château de Lamotte**, qui se trouve actuellement englobé dans le fort de ce nom et transformé en caserne (à l'extrémité de la Guillotière), avait été bâti par la famille de Villeneuve vers la fin du xv^e siècle ou au commencement du xvi^e. D'après une tradition contestée, Henri IV et Marie de Médicis y auraient passé la première nuit de leurs noces.



Embarcadère des bateaux à vapeur sur la Saône.



L'église Saint-Germain.

TROISIÈME SECTION.

DE LA ROCHE A AUXERRE¹.

A peine a-t-on quitté la station de la Roche (voy. page 99), que l'on traverse l'Armançon sur un pont de six arches en anse de panier, ayant chacune 13 mètres d'ouverture, et 5 m., 20 de hau-

1. 20 kil. Trajet en 35 m., 1^{re} classe, 2 fr. 25 c.; 2^e classe, 1 fr. 70 c.; 3^e classe, 1 fr. 25 c. Cet embranchement n'a qu'une voie. Pour la distance, la durée du trajet et les prix des places de Paris à la Roche, voir le tableau placé à la fin de ce volume.

teur sous clef. Sur la gauche se montre Cheny, que traverse la route de terre ; sur la droite, on aperçoit au loin de petits cotéaux au pied desquels coule l'Yonne qu'on ne voit pas. *Bonnard* (rive droite) est situé en face de *Bassou* (rive gauche). On franchit le Serein sur un pont de six arches en plein cintre, ayant chacune 9 mètres d'ouverture et 4 m.,70 de hauteur sous clef, et, au delà de cette rivière, on remarque à gauche le village de *Beaumont* (390 habitants), près duquel se trouve un petit bois auquel il a donné son nom.

1^{re} STATION. — CHEMILLY.

8 kil. de la Roche. — 163 kil. de Paris. — 12 kil. d'Auxerre.

On trouve à la station de Chemilly des voitures de correspondance conduisant à *Seignelay* (3 kil. pour 30 c.) et *Héry* (4 kil. pour 40 c.).

Chemilly (595 hab.) est situé à la gauche de la voie ferrée sur la route de terre. Il n'a rien de particulièrement intéressant. On l'appelle Chemilly-près-Seignelay, parce qu'il n'est qu'à 3 kilomètres de ce chef-lieu de canton de 1546 habitants dont il dépend, et dont le magnifique château, construit vers 1410, a été démoli dans les dernières années du siècle dernier.

Pendant longtemps l'attention est attirée à droite par la grosse tour de l'église d'*Appoigny*, bourg de 1800 habitants situé sur la rive gauche de l'Yonne, et qu'un pont suspendu relie à la rive droite. Cette église, jadis collégiale, date en partie du XIII^e siècle, mais son lourd clocher est de la Renaissance. M. V. Petit, qui l'a décrite longuement dans son *Guide pittoresque* de l'annuaire de l'Yonne, recommande le grand portail de la façade, le portail du bas côté sud, le chœur et le sanctuaire (XIII^e siècle), et le jubé (de la Renaissance) orné de petits bas-reliefs.

Peu de temps après avoir traversé le hameau *les Chaumes*, on croise la route de terre, on laisse à droite *Gurgy*, situé au confluent du ru de Sinotte et de l'Yonne, on franchit le ru de Sinotte sur un pont d'une seule arche en anse de panier, de 9 mètres d'ouverture, puis on décrit une forte courbe pour se rapprocher de l'Yonne, qui serpente capricieusement au milieu de la belle vallée qu'elle féconde.

2^e STATION. — MONETEAU.

6 kil. de Chemilly. — 169 kil. de Paris. — 6 kil. d'Auxerre.

Moneteau (885 hab.) est situé sur les deux rives de l'Yonne, que relie un pont suspendu nouvellement construit. Ce pont, les hautes berges de la rivière, quelques jolies maisons de campagne, les beaux massifs d'arbres qui les entourent, forment un agréable paysage. L'église est sur la rive gauche; elle n'a rien d'intéressant.

De l'autre côté de Moneteau, on commence à apercevoir sur la droite les monuments de la ville d'Auxerre, qui attirent de plus en plus l'attention à mesure qu'on s'en approche.

AUXERRE.

6 kil. de Moneteau. — 20 kil. de la Roche. — 175 kil. de Paris.

On trouve à la station d'Auxerre des voitures de correspondance conduisant à : *Avallon* (54 kil. pour 5 fr. 50 c., 4 fr. 50 c. et 3 fr. 50 c.); — *Châblis* (20 kil. pour 1 fr. 50 c.); — *Chassy* (89 kil. pour 10 fr., 8 fr. et 7 fr.); — *Château-Chinon* (105 kil. pour 11 fr., 9 fr. et 8 fr.); — *Châtillon en Bazois* (98 kil. pour 10 fr., 8 fr. et 7 fr.); — *Clamecy* (42 kil. pour 4 fr. 50 c., 3 fr. et 2 fr. 50 c.); — *Corbigny* (72 kil. pour 6 fr. 50 c.); *Cosne* (75 kil. pour 5 fr., 4 fr. et 3 fr.); — *Coulanges* (33 kil. pour 4 fr., 3 fr. et 2 fr. 50 c.); *Courson* (22 kil. pour 2 fr., 1 fr. 50 c. et 1 fr. 25 c.); — *Cussy-Tannay* (58 kil. pour 6 fr. 75 c., 5 fr. et 4 fr. 25 c.); — *Donzy* (64 kil. pour 6 fr. 5 fr. et 4 fr. 50 c.); — *Entrains* (49 kil. pour 4 fr. 50 c., 4 fr. et 3 fr. 50 c.); — *Poinchy* (18 kil. pour 1 fr. 25 c.); — *Saint-Amand* (54 kil. pour 5 fr., 4 fr. et 3 fr.); — *Saint-Sauveur* (39 kil. pour 4 fr., 3 fr. et 2 fr. 50 c.); — *Vermanton* (25 kil. pour 3 fr., 2 fr. 60 c. et 2 fr.)

Des omnibus desservant tous les trains conduisent dans la ville pour 30 c. avec 10 kilogr. de bagages, 50 c. avec 11 à 30 kilogr., 1 c. en sus par kilogramme en sus de 30 kilogr.

Auxerre (hôtel du *Léopard* sur le quai près du pont à droite, en arrivant; hôtel de la *Fontaine* dans la partie haute de la ville) est située au pied, sur le penchant et au sommet d'une colline,

le long de la rive gauche de l'Yonne. La gare du chemin de fer (on en a commencé la construction au printemps de 1857) est établie sur la rive droite, à l'extrémité du faubourg Saint-Gervais, au delà des routes de Troyes et d'Avallon. Pour aller de l'embarcadère à la ville, il faut gagner d'abord le carrefour où se bifurquent ces deux routes, tourner à droite, passer devant une jolie maison un peu délabrée et bâtie vers la fin du XVIII^e siècle, puis franchir l'Yonne sur un pont de pierre qui serait un des plus anciens de l'Yonne, s'il était le même qui fut réparé vers l'an 1266, à l'aide d'une taxe que saint Louis, alors au château de Régennes, permit d'imposer aux habitants d'Auxerre et aux bourgeois d'autres lieux possédant des vignes sur le territoire auxerrois. Dans ce trajet, on embrasse d'un seul coup d'œil tous les édifices publics de la ville, qui, s'élevant au-dessus ou au milieu des maisons, forment un tableau pittoresque. En portant ses regards de droite à gauche, on voit successivement : l'asile des aliénés, l'hôpital et l'église Saint-Germain, avec sa tour isolée, la préfecture, la cathédrale, la tour de l'horloge, l'hôtel de ville, l'église Saint-Pierre et l'église Saint-Eusèbe. Du pont, on découvre de charmants points de vue sur la ville, ses églises, ses promenades, mais principalement sur les îles boisées et les barrages de l'Yonne, les moulins et les fabriques établis sur ses deux rives.

À l'extrémité du pont s'étendent, à droite et à gauche, deux quais formant d'agréables promenades, mais manquant d'animation ; en face, s'ouvre une rue macadamisée qui monte dans l'intérieur de la ville aux quartiers les plus peuplés, les plus commerçants.

Auxerre existait à l'endroit même qu'elle occupe aujourd'hui, lorsque les Romains conquièrent la Gaule. Ils l'agrandirent en l'embellissant ; ils y élevèrent des temples, des arènes, des cirques ; ils la relièrent par de grandes voies de communication, non-seulement avec la mère patrie, mais avec les principales villes de la Gaule. Si l'on doit en croire l'abbé Leboeuf, elle est le Vellaunodunum des *Commentaires de César*. Cette opinion, un grand nombre d'historiens l'ont partagée. d'autres l'ont combattue. La majorité penche pour l'affirmative, mais la minorité

paraît avoir raison¹. Quoi qu'il en soit, le nom actuel d'Auxerre vient de celui d'*Autricidorum* ou *Autissiodorum*, donné par la suite au camp fortifié que les Romains avaient élevé soit sur le mont Autricus, qui dominait la ville gauloise, soit à une certaine distance.

« Au III^e siècle, écrivait en 1853 M. Victor Petit, il fallut, pour se défendre contre les Barbares, démolir les monuments existants et bâtir avec leurs débris une épaisse muraille d'enceinte. On construisit cette enceinte autour du point le plus élevé. Ce fut le *castrum*, dans la muraille duquel on enfouit un grand nombre de chapiteaux, de bas-reliefs, de monuments votifs et de statues. Nous pouvons chaque jour nous assurer que les débris de la muraille romaine proviennent d'édifices différents et qui devaient avoir une grande beauté et une grande étendue. Les quartiers de la ville restés en dehors du *castrum* subirent de cruelles vicissitudes durant les invasions et les guerres des siècles suivants. Incendiés et rebâtis à diverses époques, on sentit enfin au moyen-âge la nécessité impérieuse de les entourer d'une forte muraille d'enceinte qui les protégeât. C'est la muraille actuelle, bordée de larges et profonds fossés en partie comblés et remplacés par des promenades. Elle renferme au nord l'abbaye de Saint-Germain, qui avait depuis longtemps sa propre muraille d'enceinte, et au sud la porte d'entrée du pont des Romains. » (*Annuaire de l'Yonne*, 1853.)

Auxerre avait été détruite en 451 par Attila, mais elle ne passa sous la domination des Franks qu'en 486. Clovis fut obligé d'en faire le siège pour s'en emparer. Elle fit ensuite tour à tour partie des royaumes d'Orléans, de Paris, de Bourgogne. Pendant l'anarchie féodale, on n'y compta pas moins de onze seigneuries qui possédaient chacune des droits différents : le comte, l'évêque, le chapitre de Saint-Étienne², Saint-Germain, Saint-Père, Saint-

1. Voy. dans l'*Annuaire de l'Yonne* pour 1856 un article de M. Challe, intitulé : *Origines historiques attribuées à Auxerre*.

2. Le chapitre de Saint-Étienne datait de l'origine même de l'église, mais il n'eut d'existence propre que depuis le x^e siècle. Il se rendit alors indépendant de l'évêque, et choisit ses dignitaires et ses officiers. Le nombre de ses seigneuries était encore de dix-sept en 1789. Il exerçait dans toutes, les droits de haute-justice, et en jouissait à titre allodial.

Eusèbe, Notre-Dame la d'Hors ou Saint-Vigile, Saint-Marien, Saint-Gervais, Saint-Julien et Saint-Amatre. Des luttes s'engagèrent souvent entre ces seigneurs, surtout entre le comte et l'évêque, et pendant longtemps l'évêque parvint à empêcher le comte d'établir une commune. Le fait suivant suffira pour montrer quelle était au ^{xii}^e siècle la puissance du clergé : Pierre de Courtenay ayant été excommunié, l'évêque refusa la sépulture à l'un de ses officiers. Le comte furieux fit inhumer le cadavre dans la chambre où couchait le prélat; mais les censures prononcées contre lui furent si sévères qu'il dut se soumettre à déterrer le corps, de ses propres mains, et, nu-pieds et en chemise, à le porter sur ses épaules au cimetière public, lors de la procession des Rameaux.

Dès la fin du ^{xii}^e siècle, le comte avait affranchi ses serfs; leur liberté leur fut reprise, puis rendue, au commencement du siècle suivant. Les possesseurs des autres seigneuries imitèrent tour à tour l'exemple du comte, et quand les moines de Saint-Germain eurent, en 1255, vendu 1000 livres à leurs sujets une charte d'affranchissement, il n'y eut plus de mainmorte à Auxerre.

Sous le gouvernement de ses comtes, Auxerre avait été plusieurs fois incendiée (1075, 1209 et 1216). En 1359, pendant la captivité du comte Jean III, qui, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, avait été conduit en Angleterre avec le roi Jean, les Anglo-Navarraïses s'en emparèrent et la livrèrent au pillage. Le fils aîné du comte, sa famille et un grand nombre d'habitants s'étaient retirés dans le château; forcés de se rendre à discrétion, ils durent se racheter moyennant 50 000 sols d'or au mouton. Ce fut le fils de Jean III qui vendit son fief en 1370 au roi Charles V. Le comté d'Auxerre, réuni alors à la couronne, puis cédé au duc de Bourgogne par le traité d'Arras, ne fit définitivement partie du domaine royal qu'après la mort de Charles le Téméraire.

En 1412, les Bourguignons et les Armagnacs se réconcilièrent solennellement dans l'église de Saint-Étienne; mais ils avaient apporté la peste, qui fit de grands ravages parmi les habitants de la ville, et cette paix, à laquelle Auxerre avait donné son nom, ne tarda pas à être rompue. Après l'assassinat de Jean

sans Peur, le duc de Bourgogne, possesseur de l'Auxerrois, l'entraîna dans l'alliance qu'il avait contractée avec les Anglais.

La Réforme fit de nombreuses victimes à Auxerre. En 1551, les catholiques brûlèrent un prêtre de Giers qui avait adopté les doctrines nouvelles. En 1561, ils détruisirent le prêche que les huguenots avaient établi près de Saint-Eusèbe. Après l'édit de pacification, ils firent massacrer 150 protestants par la populace. En 1567, les protestants, s'étant emparés de la ville pendant les vendanges, la pillèrent, saccagèrent et incendièrent les églises, fondirent les cloches, profanèrent les reliques et les tombeaux, renversèrent les autels. Ils avaient inspiré une telle terreur aux catholiques, que ceux-ci, bien qu'ils fussent devenus les maîtres, n'osèrent pas, disent certains historiens, exécuter les ordres de la cour lors de la Saint-Barthélemy.

Sous Henri III, Auxerre adopta le parti de la Ligue; elle ne se soumit qu'en 1594 à Henri IV, qui confirma tous ses anciens privilèges. Pendant la Fronde elle resta fidèle au roi.

Lors de la convocation des États-généraux, Auxerre était le siège d'un bailliage, d'un présidial (le plus ancien de la Bourgogne), de plusieurs autres juridictions subalternes, et d'un évêché suffragant de l'archevêché de Sens. L'Assemblée constituante en fit le chef-lieu du département de l'Yonne. Elle possède une cour d'assises, un tribunal civil, un tribunal de commerce, etc. Son évêché, réuni à l'archevêché de Sens, avait été fondé par saint Pèlerin, qui avait prêché le christianisme au milieu du III^e siècle. Il jouissait avant la Révolution de plus de 33 000 livres de revenu.

Auxerre est la patrie de saint Germain, de l'abbé Lebeuf, l'auteur de *l'Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, et des *Mémoires concernant l'histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, de Lacurne de Sainte-Palaye, du baron Fourier, de M^{re} Marie, avocat du barreau de Paris, l'un des membres du gouvernement provisoire de 1848.

La **cathédrale** d'Auxerre, consacrée à saint Étienne, fut fondée par saint Amatre vers 415, agrandie en 610, et rebâtie vers 1030, après un incendie, par l'évêque Hugues. En 1215, l'évêque Guillaume de Seignelay commença la reconstruction

de toute la partie orientale; mais il conserva l'ancienne crypte qui existe encore aujourd'hui, et c'est sur son périmètre, augmenté seulement de la saillie de quelques contre-forts, que s'éleva la nouvelle abside. « Sur la petite chapelle absidale de la crypte, on bâtit une seule chapelle carrée dans l'axe, en renforçant par des piliers, à l'extérieur, le petit hémicycle du ^x^e siècle. » Guillaume de Seignelay, en prenant possession du siège épiscopal de Paris, en 1220, laissa des sommes assez importantes pour continuer ces travaux. Son successeur, Henri de Villeneuve, qui mourut en 1234, paraît les avoir achevés; c'est l'opinion de Lebeuf, opinion qui se trouve d'accord avec le style de cette partie de la cathédrale. Quant aux transsepts et à la nef, commencés vers la fin du ^{xiii}^e siècle, ils ne furent achevés que pendant les ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. La façade occidentale resta incomplète, la tour nord fut seule terminée vers le commencement du ^{xvi}^e siècle. Les dimensions de ce remarquable édifice sont : 100 mètres de longueur sur 39 mètres de largeur aux transsepts, 15 mètres de largeur dans les nefs, et 30 mètres de hauteur sous clef de voûte.

La *façade occidentale* de Saint-Étienne se divise en trois parties : un porche central surmonté d'une rose avec un fronton terminal, et deux tours latérales quadrangulaires percées d'un porche à la base, et formant ou devant former quatre étages au-dessus de ce porche. La tour du sud n'est élevée qu'au second étage. La tour du nord, entièrement terminée et richement ornée, a 70 mètres au-dessus du niveau du sol; le quatrième étage contient le beffroi; les longues fenêtres qui, sur chaque face de la tour, éclairent l'étage des cloches, ont 18 mètres d'élévation sur environ 2 mètres de largeur. Les sculptures des trois porches ont été malheureusement mutilées, et celles des portails latéraux ne sont pas dans un meilleur état de conservation.

Le *portail sud* porte le nom de Saint-Étienne, parce que la légende de ce saint y est représentée; il date du commencement du ^{xiv}^e siècle. Le *portail nord*, du style flamboyant le plus riche, est de la fin du ^{xv}^e siècle et peut-être même de la Renaissance. Ces portails, décorés avec une richesse extrême, contiennent de délicieuses statuettes au nombre de plus de deux mille peut-être

pour la façade seulement, et sculptées dans une fine pierre brune avec un art et un fini merveilleux. Une grande attention, servie par une excellente vue, ne suffit pas pour apprécier ce luxe d'ornementation : il faut l'aide d'une forte lorgnette pour distinguer la multitude des petits personnages détachés en ronde bosse les uns devant les autres par groupes de trois à six, et ne se rattachant au massif de la pierre que par des points habilement dissimulés.

« Nous avons vu, dit M. Victor Petit, les plus célèbres églises de l'Italie, de l'Allemagne et de la France ; nous avons vu des œuvres plus considérables sous le double rapport de l'art et de la science ; nous n'avons rien vu qui pût surpasser en beauté, en simplicité et en pureté les sculptures du portail sud de Saint-Étienne d'Auxerre. »

L'intérieur de Saint-Étienne produit un bel effet d'ensemble, mais la décoration de la plupart des chapelles fait un contraste choquant avec leur style d'architecture. On y remarquera de beaux vitraux, surtout ceux des roses. La chapelle de la Vierge est carrée au lieu de se terminer en abside. Le chœur présente un échantillon fort riche de l'architecture ogivale primitive dans toute sa pureté ; les caractères de cette période s'y trouvent fortement empreints ; la forme des fenêtres, la proportion des arcades, les bases des colonnes et leurs chapiteaux à feuilles galbées hardiment profilées, tout annonce le beau temps de l'architecture ogivale. Les bas côtés qui entourent le chœur sont ornés d'arcatures du meilleur effet, dont beaucoup, au lieu d'être portées sur des fûts de colonnes, viennent reposer sur des consoles en forme de chapiteau fort allongé ; ces consoles sont ornées de charmantes feuilles de vigne et de lierre, et, entre les arcatures qui les soutiennent, on voit sortir des têtes de très-grand relief, dignes d'une attention particulière.

Deux monuments attirent les regards à l'entrée du chœur : à droite est le *tombeau de Nicolas Colbert*, évêque d'Auxerre, mort en 1676 ; à gauche est celui du célèbre traducteur de Longus et de Plutarque, de *Jacques Amyot*, grand aumônier de France, évêque d'Auxerre, mort en cette ville le 6 février 1593. Amyot est représenté à genoux, mais on ne voit que la partie supérieure

de son corps; il porte au cou l'ordre du Saint-Esprit, dont il était commandeur. Cette figure se fait remarquer par son expression.

A droite du chœur, dans la chapelle latérale, on a élevé sous la Restauration, pour remplacer celui qui avait été détruit, un *monument* en marbre blanc, « aux nobles et puissants seigneurs Claude de Beauvoir, sire de Chastellux, vicomte d'Avallon, chevalier banneret, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne, gouverneur du Nivernais, lieutenant général du duché de Normandie et maréchal de France, et Mgr Georges de Beauvoir de Chastellux, amiral de France, son frère. » Le bas-relief placé au-dessous de ces deux personnages sculptés en demi-relief représente la bataille de Cravant.

Les *cryptes* romanes de Saint-Étienne méritent d'être visitées par tous les archéologues, car elles datent, comme nous l'avons dit, du XI^e siècle; elles s'étendent sous le chœur et le sanctuaire et forment cinq larges nefs, dont les deux latérales tournent circulairement autour d'une sorte de sanctuaire ouvert au centre par une double arcade étroite et cintrée, portant sur une colonne à chapiteau bizarre. Les nefs déambulatoires conduisent à l'extrémité est des cryptes, dans une gracieuse chapelle qui est à elle seule, dit M. Quantin, un petit monument. Sa voûte, en berceau, est peinte à fresque; on y voit le Christ à cheval, entouré de quatre anges également à cheval. Son abside se termine par un hémicycle sur lequel est encore représenté le Christ bénissant, accompagné des quatre symboles des évangélistes. Toutes ces peintures sont à la manière byzantine.

Ces cryptes ont été restaurées dernièrement par M. Viollet-le-Duc; les baies qui les éclairaient ont été réduites à leur largeur primitive; les piliers boiteux, consolidés et complétés, les murs ruinés, rétablis en larges et belles pierres dures; enfin, des dalles cachent maintenant la nudité du roc sur lequel elles sont assises.

D'importants travaux de restauration doivent être entrepris à l'église Saint-Étienne dès que la restauration de l'église de Vézelay sera terminée.

« Cette église, dit Millin, avait autrefois des usages très-remar-

quables. On y a célébré la Fête des fous jusqu'en 1407; ce ne fut qu'en 1538 qu'on vit cesser tout à fait la coutume de jouer à la balle ou pelote dans la nef. Le jour de Pâques, le dernier chanoine fournissait la *pelote*, et la présentait au doyen, qui la renvoyait à ses confrères; le tout finissait par une danse et par un banquet où le vin n'était pas épargné. Un usage plus singulier était l'hérédité de la dignité de chanoine dans la maison de Chastellux, en mémoire de Claude de Beauvoir, seigneur de Chastellux, qui reprit la ville de Cravant sur une troupe de brigands qui s'en était emparée, et la remit, sans dédommagement, au chapitre de Saint-Étienne, à qui elle appartenait. Le chanoine reçu, après avoir prêté le serment d'usage, se présentait à la porte du chœur en habit militaire : il était botté et éperonné; un surplis blanc et bien plissé couvrait son habit; un large baudrier passait sur ce surplis, et son épée y était suspendue; le brave chanoine avait les deux mains gantées, un faucon sur le poing, une aumusse sur le bras gauche, et il tenait dans la main droite un chapeau orné de plumes blanches. Cet usage s'est perpétué jusqu'en 1732¹. N'oublions pas que l'instrument appelé serpent a été inventé en 1590 pour l'usage de cette église, par un chanoine appelé Edme Guillaume. »

Nous recommandons aux curieux le panorama de la ville d'Auxerre que l'on voit du haut de la grande tour.

L'**abbaye** ou **prieuré** de **Saint-Eusèbe** fut fondée par l'évêque saint Pallade au milieu du VII^e siècle. Son fondateur y plaça des moines, qui cédèrent ensuite la place à des chanoines que gouvernait, au IX^e siècle, un chanoine de l'église cathédrale avec le titre d'abbé. Les chanoines réguliers de Saint-Laurent y furent introduits en 1090 par l'évêque Humbaut, qui mit un prieur à leur tête. Ce prieuré ayant été réformé en 1654, les chanoines de la congrégation de France en prirent possession. Il a été supprimé à la Révolution, mais il en reste une église qui mérite

1. Millin, qui a emprunté ces faits à Lebeuf, oublie d'ajouter que lorsque César de Chastellux, qui avait pris possession de son canoniat en 1648, parut au chœur en présence de Louis XIV, les courtisans se moquèrent de la bigarrure de son habillement. « Ne badinez pas, leur dit le roi, il n'est aucun de vous qui ne dût se faire honneur d'un pareil titre. »

la visite des archéologues, malgré les restaurations qui y ont été faites il y a peu d'années. Cette église, désignée sous le nom de Saint-Eusèbe, et la plus ancienne d'Auxerre, est un mélange assez peu gracieux de toutes sortes de styles. M. Vachey, architecte, a classé ainsi, à la suite de longues recherches, l'ordre de ses constructions : « La tour, par laquelle les chanoines réguliers ont commencé leurs travaux, aura, dit-il, été achevée vers 1140; les bas côtés et le soubassement de la nef centrale sont du commencement de la deuxième moitié du XII^e siècle; le haut de la grande nef est de la fin de ce même siècle; et enfin le pignon ouest, dont la décoration est plus avancée que partout ailleurs, est des premières années du XIII^e, ainsi que toutes les voûtes de la nef centrale. » Ajoutons que le sanctuaire et l'abside, s'étant écroulés, furent rétablis vers le milieu du XVI^e siècle. La date est certaine, car on lit encore sur l'un des piliers du fond de la chapelle de la Vierge une inscription commençant ainsi :

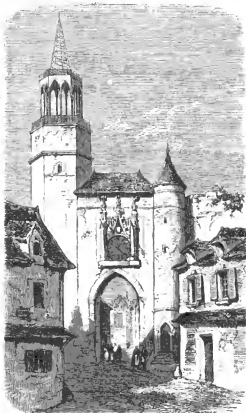
Au mois de may que l'on compta
L'an mil cinq cens avec trente,
Ce temple cy l'on commença.

La partie la plus intéressante de Saint-Eusèbe est la tour du XII^e siècle. Carrée par le bas et octogone à l'amortissement des contre-forts, elle se divise en trois étages d'arcades retombant sur de courtes colonnes romanes. Ces arcades sont à plein cintre au premier et troisième étage et ogival au deuxième, différence assez bizarre dans une tour entièrement romane. La flèche octogone en pierre qui la surmonte fut percée au XV^e siècle de quatre ouvertures, lorsqu'on établit le guetteur dans le clocher.

A l'intérieur on remarquera surtout les vitraux de la chapelle de la Vierge et des deux chapelles voisines, et diverses œuvres d'art, notamment trois tableaux : *la Vierge et l'Enfant Jésus*, peinture sur bois, placée dans le chœur; *Saint Jean l'évangéliste* et *l'Incrédulité de saint Thomas*, également sur bois et placés dans la chapelle Saint-Jean.

L'abbaye de Saint-Germain, de l'ordre de Saint-Benoît,

dut son origine au saint évêque dont elle porte le nom , et qui , vers le milieu du v^e siècle, établit sur le *mont Brenn* une communauté de clercs chargés de desservir l'église de Saint-Maurice qu'il y avait fondée. Après la mort de saint Germain, son corps, rapporté de Ravenne, fut déposé dans l'église de Saint-



Le beffroi d'Auxerre.

Maurice , et bientôt, le concours des fidèles qu'attira son tombeau devint tel, que cette église ne put plus suffire aux besoins du culte. La reine Clotilde, veuve de Clovis, en fit bâtir une autre, et les rois des deux premières races, suivant son exemple, dotèrent richement l'abbaye qu'ils avaient prise sous leur

protection. En 577, Mérovée, fils de Chilpéric, y trouva un asile d'où il ne sortit que pour tomber sous les coups des assassins de Frédégonde. Charles le Chauve s'y retira dans ses revers.

Les écoles de Saint-Germain jouirent au moyen âge d'une réputation méritée. Au ix^e siècle on y comptait deux mille écoliers. Le nombre des moines était de six cents. Parmi ses plus célèbres élèves ou professeurs, on cite surtout Héric et Remy (ix^e siècle). Raoul Glaber (xi^e siècle), et l'abbé Gui (xiii^e siècle).

Élevé sur une hauteur dont l'Yonne baigne le pied, séparé de la cité par une vallée marécageuse, le *château de Saint-Germain*, comme le nomment les anciens chroniqueurs, muni d'une solide fortification, n'était accessible que du côté du nord-ouest et par conséquent facile à défendre, dit M. Quantin dans sa *Description des saintes grottes* ; aussi les Huns, les Sarrasins, les Normands, qui vinrent successivement ravager et brûler les monastères de Saint-Père, de Saint-Julien et de Saint-Marien et les habitations disséminées autour de la cité romaine, furent arrêtés devant l'abbaye comme devant la cité. Les habitants de Tours, craignant l'invasion des Normands, y apportèrent la châsse de saint Martin, en 832. Au xi^e siècle, le roi Robert l'assiégea vainement. En 1359, les Anglais, maîtres d'Auxerre, ne purent le prendre, mais les moines durent consentir à livrer aux habitants, pour sauver la ville menacée d'un incendie, la châsse de saint Germain, dont la valeur était immense. Au xvi^e siècle, les huguenots s'en emparèrent (1567) et la saccagèrent, puis les abbés commendataires achevèrent sa ruine. En 1776, le gouvernement confia pourtant aux moines de Saint-Germain la direction du collège d'Auxerre érigé en école militaire. De cette école sortirent Fourier et le maréchal Davoust. Enfin la Révolution supprima l'abbaye et l'école, et ses bâtiments sont actuellement occupés par l'Hôtel-Dieu, la gendarmerie et l'école normale primaire.

La belle *église de Saint-Germain*, fondée par Clotilde, reconstruite en 1257, achevée en 1362, saccagée par les huguenots, qui détruisirent le clocher du milieu, les vitraux et une partie des cryptes, a été démolie sous l'empire. Il n'en reste qu'une tour, le transept, le chœur, le sanctuaire et les cryptes. Il y a peu d'années, on a jeté bas l'antique porte d'entrée du monastère.

La *tour de Saint-Germain* (le concierge, logé dans sa base, montre les cryptes aux étrangers) est une tour romane de la fin du *x^e* siècle ¹ bien conservée, et classée, comme les débris de l'église, parmi les monuments historiques. Sa hauteur, depuis le pavé jusqu'à la base de la flèche, est de plus de 33 mètres; la flèche a 18^m,50, ce qui donne une hauteur totale d'au moins 51^m,50. La largeur de la tour est de 9 mètres et la base de la flèche de 7 mètres. Quadrangulaire dans ses deux premiers étages, elle devient octogone au troisième. Après avoir traversé l'emplacement de l'ancienne nef romane, on pénètre dans l'église actuelle, dont la façade vulgaire a été construite sous l'Empire; et, du palier supérieur du double escalier qui descend à l'intérieur, on découvre un beau coup d'œil sur les parties que les démolisseurs officiels de 1810 ont bien voulu laisser debout : trois nefs de quatre travées, de larges transsepts avec deux chapelles latérales, un sanctuaire circulaire derrière lequel s'élève une vaste chapelle (la chapelle de la Vierge), soutenue par quatre légères colonnettes.

Le transsept de droite contient un monument élevé à la mémoire du duc de Berri, mais dont l'inscription a été effacée. La porte qui s'ouvre dans le transsept de gauche conduit dans le cloître, aujourd'hui le préau des malades. Des sculptures relatives à la vie de saint Germain en décorent le tympan; mais la rosace de pierre du *xv^e* siècle, qui lui fait face, attirera surtout l'attention des connaisseurs.

En suivant une petite allée de jardin longeant le côté sud de la nef et s'arrêtant vis-à-vis du grand pignon formant transsept ou bras de la croix, on voit à la hauteur de la dernière galerie, dans une niche décorée de moulures ogivales, une statue colossale (2^m,95) de saint Germain, évêque d'Auxerre, revêtu d'étoffes fleurdelysées et tenant de la main gauche sa crosse abbatiale. Dans l'arcature ogivale, un ange tenant de la main gauche une couronne fleuronnée, semble de la main droite bénir le saint. Cet ange, bénissant un saint, est une particularité qui signale cette

1. M. Vachey pense qu'elle doit dater de 1135 à 1140. *Annuaire de l'Yonne*, 1850.

composition du ^{xiv}e siècle à l'attention des curieux autant que sa belle exécution.

Les *cryptes*, fondées par Conrad, oncle de Charles le Chauve, vers le milieu du ^{ix}e siècle, destinées à recevoir le corps de saint Germain et ceux de ses successeurs qui reposaient dans l'église primitive, furent détruites en partie par les huguenots, qui violèrent les tombeaux, et restaurées au ^{xvii}e siècle. Elles forment une église sous l'église principale, ayant trois nefs, sanctuaire et chapelle absidale. L'étendue de l'ensemble est de 30 mètres sur 13 de largeur au transept, et 3^m,90 de hauteur. Les colonnes témoignent, par leur style, de l'antiquité de ce curieux édifice. La chapelle du fond, sous le vocable de sainte Maxime, et la crypte inférieure de saint Clément, sont du ^{xiii}e siècle. Les peintures, heureusement à demi effacées, datent du ^{xvi}e ou du ^{xvii}e siècle. Les tombeaux violés par les huguenots sont vides. Le cercueil de pierre qui contenait le corps de saint Germain est élevé de manière à figurer un cénotaphe.

L'église Saint-Pierre, appelée parfois *Saint-Père*, fondée au ^{viii}e siècle et reconstruite de 1566 à 1652, a été aussi classée parmi les monuments historiques. La tour date de la première moitié du ^{xvi}e siècle. L'église se compose d'une nef et de deux bas côtés qui se rejoignent derrière le chœur et qui sont flanqués de chapelles. Les colonnes qui supportent la voûte sont lourdes; la voûte est couverte, je n'ose pas dire décorée, de peintures; la façade trop surchargée d'ornements, offre pourtant un aspect assez étrange. Mais tous les connaisseurs admireront l'*avant-portail* de la Renaissance, malheureusement bien mutilé par le temps et par les hommes, qui sert d'entrée à la cour précédant le portail proprement dit. C'est, ou plutôt c'était un chef-d'œuvre de sculpture. Deux colonnes accouplées de chaque côté d'une vaste ouverture à plein cintre soutiennent un riche entablement au-dessus duquel est intercalée une plinthe admirablement sculptée. L'arcade en plein cintre de 3^m,10 de long, sur 4 mètr. de hauteur semble appartenir à l'art romain plutôt qu'à celui de la Renaissance. Dans le tympan circulaire qui couronne le tout se trouvent deux statues, en bas-relief, accoudées, dont l'une, de femme, tient une corne d'abondance; auprès est gravé le mot SCERES; l'autre re-

présente un homme barbu tenant un groupe de différents fruits, et auprès se lisent les lettres N O C Z. Le sens de ces inscriptions est aussi controversé que l'époque même de la construction de ce charmant petit portail. On a supposé que la figure d'homme ayant à côté d'elle les attributs de Bacchus, représente Noé, et les trois lettres N O C, suivies d'une autre lettre ressemblant à un z, tendraient à confirmer cette supposition.

Dans la nef latérale à gauche au-dessus de la double arcade en plein cintre de la première chapelle, on lit l'inscription suivante : *Les voustes de cette église ont été parachevées en l'année 1672, par l'ordre de noble Nicolas Sevrat, conseiller du roy au bailliage et siège présidial d'Auxerre. Honorables hommes Gabriel Regnard, Germain Regnard et Nicolas Choin, marchands de présents en charges de procureurs de la fabrice de céans.*

L'hôtel de la préfecture, classé parmi les monuments historiques, est l'ancien palais épiscopal. La galerie romane que l'on remarque du côté de l'Yonne est du XIII^e siècle; elle se compose de dix-huit arcades en plein cintre de 0^m,80 d'ouverture. Les colonnes, surmontées de lourds entablements, sont alternativement doubles et simples. Elles ont toutes un chapiteau différent; leur ornementation varie aussi. Cette galerie a 22 mètres de longueur sur 6^m,30 de largeur. Elle est adossée à un grand bâtiment d'une construction plus moderne, qui a servi de cuisine à l'archevêché. Les deux pignons à ogive de la salle synodale qui touche à cette galerie ont été construits vers l'an 1257, par l'évêque Guy de Mello, qui y avait joint, du côté septentrional, une charmante chapelle remplacée par un pavillon bâti en 1824. Le petit bâtiment du style gothique, qui donne sur la cour d'entrée du côté de Saint-Étienne, a été commencé en 1835.

On découvre une jolie vue de la terrasse du jardin, mais l'intérieur de la préfecture n'a rien de curieux; il rappelle seulement quelques souvenirs historiques.... Cinq papes l'ont habité pendant le XII^e siècle. Louis XIII y a logé en 1631; Louis XIV, Anne d'Autriche et une partie de la cour de France y ont aussi séjourné. Enfin, le 18 mars 1815, Napoléon, arrivé de la veille, y reçut et y embrassa le maréchal Ney, en lui répétant qu'il était le brave des braves.

L'horloge publique a été établie près de l'hôtel de ville, reconstruit en 1730, dans une tour pittoresque nommée la *Tour gaillarde*, que représente notre dessin (voir page 447), et qui formait autrefois la porte de la cité contiguë aux bâtiments de l'ancien château des ducs de Bourgogne. La jolie flèche qui surmontait cette tour a été incendiée en 1825 et remplacée par l'espèce de séchoir en fer qui la déshonore encore aujourd'hui.

Les amateurs de *vieilles maisons* en trouveront aux angles de la rue des Lombards et de la rue Joubert, près de Saint-Étienne; près de la *Tour de l'Horloge*, rue des Neiges, n° 1 et 5, maisons Louis XIII; rue d'Égleny, hôtel du Grand-Cerf, xv^e siècle, aspect féodal et pittoresque; près de l'église Saint-Germain, rue Cauchois, n° 17, xv^e siècle; rue du Collège, n° 2; près de la cathédrale, nous signalerons la rue Joubert, l'une des plus vieilles d'Auxerre et des plus intéressantes pour les étrangers, voir surtout les n° 5, 6 et 8.

La *bibliothèque* que le P. Laire, savant minime, fonda en 1796 pour le service de l'école centrale, échut à la ville en vertu d'un arrêté du premier consul, du 8 pluviôse an xi. Elle est située place Notre-Dame la d'Hors, et elle a pour bibliothécaire M. Quantin, l'archiviste du département, principal auteur du mouvement archéologique qui depuis quelques années s'est manifesté dans le département de l'Yonne et notamment à Auxerre. Elle renferme 172 manuscrits, environ 30 000 volumes imprimés, et des collections de géologie, d'histoire naturelle et d'antiquités romaines et du moyen-âge. Elle est ouverte au public les mardi, jeudi et dimanche de chaque semaine, de midi à quatre heures du soir. La *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, fondée en 1837, a son siège dans le même bâtiment.

L'*hôtel de ville*, situé près la belle tour de l'Horloge et contigu au palais de justice, a été bâti vers 1733 sur l'emplacement de l'ancien hôtel de ville qui remontait seulement au xv^e siècle. On voit dans le fronton un large écusson sculpté et peint : ce sont les armoiries de la ville, les mêmes dont Mathilde, comtesse de Nevers et d'Auxerre, se servit pour sceller la charte d'affranchissement obtenue en 1223. Ce fait important est raconté tout au long par les historiens d'Auxerre, qui nous apprennent que pour

compléter la franchise des bourgeois de cette ville, Mathilde leur permit de se servir de son sceau.

L'*asile départemental*, construit à grands frais sur les plans du directeur, M. Girard de Cailleux, intéressera les médecins et les personnes qui étudient spécialement les maladies mentales ou nerveuses. On le cite comme un établissement modèle.

Il est construit pour le traitement de 350 malades des deux sexes, dont 300 places d'indigents et pensionnaires à 420 francs par an, 10 places de pensionnaires à 730 francs, 24 places de pensionnaires à 1200 francs, et 10 places de pensionnaires à 2400 francs.

Les bâtiments spécialement consacrés au traitement des pensionnaires de 1^{re} et de 2^e classe sont entièrement isolés des constructions affectées aux malades appartenant aux autres classes ; l'asile se compose de vingt-trois bâtiments, et ils offrent tout le confortable possible : exposition, vue étendue et variée, jardins anglais, salons de réunion, salles à manger, galeries couvertes, chauffage et ventilation dans la saison froide, etc. A droite, la division des hommes avec leurs services spéciaux ; de l'autre côté, des constructions analogues et d'égale importance sont destinées aux femmes.

Les pensionnaires de 1^{re} classe à 2400 francs ont, nuit et jour, une personne de compagnie attachée à leur service ; ceux de 2^e classe à 1200 francs en ont une pour cinq pensionnaires.

L'*Hôtel-Dieu*, desservi par des dames religieuses de Saint-Vincent de Paul, a 80 lits pour les malades civils.

Le *dépôt départemental de mendicité*, desservi par des sœurs de Saint-Vincent de Paul, est, depuis le 1^{er} juin 1853, établi dans les anciens bâtiments de l'hospice de la Madeleine.

Le *jardin public*, situé place Notre-Dame la d'Hors, est ouvert tous les jours aux promeneurs. On y a érigé, le 4 mai 1849, la statue de Jean-Joseph Fourier, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, né à Auxerre, le 21 mars 1768, décédé à Paris, le 16 mai 1830. Sur le bel emplacement appelé la *promenade de l'Arquebuse*, situé près de la porte du Temple, se tiennent depuis 1843, tous les premiers lundis de chaque mois, des marchés aux bestiaux.

Des anciens *remparts*, transformés en promenades, on découvre de jolis points de vue, surtout en se rapprochant de l'Yonne.

L'industrie d'Auxerre, industrie toute locale, n'a rien d'intéressant pour un étranger; mais, parmi les principaux objets de son commerce — bois flottés, charbons, merrain, briques, etc. — ses *vins* méritent une mention spéciale. Ceux de la *Chânette* et de *Migraine*, qu'elle récolte à ses portes, sont les plus estimés des environs. Henri IV faisait son ordinaire des vins d'Irancy, de Coulanges et d'Auxerre, à l'imitation de Charles V, Charles VI et Louis XI. Aussi, il y a un siècle, les vignerons de l'Auxerrois chantaient-ils encore de vieux couplets finissant ainsi :

Auxerre est la boisson des rois :
Heureux qui les boit tous trois !

Érasme avait donc raison, dit Courtépée, de s'écrier dans son enthousiasme : « O heureuse Bourgogne, qui mérite d'être appelée la mère des hommes, puisqu'elle leur fournit de ses mamelles un si bon lait ! » *O felicem Burgundiam, plane dignam quæ mater hominum dicatur, posteaquam tale lac habet in uberibus.* (Lettre à Laurinus. 1522.)

FIN.

Tableau des Distances et du Prix des places.

N. B Voir pour les heures de départ les *Indicateurs du mois*. — Les trains express font le trajet de Paris à Lyon, et *vice versa*, en 10 heures 20 et 25 minutes ; les trains omnibus, en 15 heures 45 minutes.

DE PARIS A LYON.

(Les stations imprimées en lettres grasses sont celles où s'arrêtent les trains express.)

kil.	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	3 ^e cl.	kil.	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	3 ^e cl.
» PARIS	» »	» »	» »	279 Verrey	34 25	23 45	17 20
5 Charenton.....	» 50	» »	» 30	288 Blaisy-Bas.....	32 25	24 20	17 75
7 Maisons-Alfort...	» 70	» »	» 40	296 Mâlain.....	33 45	24 85	18 25
45 Villeneuve-Saint- Georges.....	1 70	1 25	» 90	306 Velars.....	34 25	25 70	18 85
48 Montgeron.....	2 »	1 50	1 10	310 Plombières.....	34 70	26 05	19 10
22 Brunoy.....	2 45	1 85	1 35	315 Dijon.....	35 30	26 45	19 40
26 Combs-la-Ville...	2 90	2 20	1 60	326 Gevrey.....	36 50	27 40	20 10
31 Lieusaint.....	3 45	2 60	1 90	332 Vougeot.....	37 20	27 90	20 45
38 Cesson.....	4 25	3 20	2 35	337 Nuits.....	37 75	28 30	20 75
45 Melun.....	5 05	3 80	2 75	343 Corgoloin.....	38 40	28 80	21 15
54 Bois-le-Roi.....	5 70	4 30	3 15	352 Beaune.....	39 40	29 55	21 70
59 Fontainebleau.....	6 60	4 95	3 65	359 Meursault.....	40 20	30 15	22 10
64 Thomery.....	7 15	5 40	3 95	367 Chagny.....	41 10	30 85	22 60
69 Moret - Saint - Mammès.....	7 75	5 80	4 25	373 Fontaines.....	41 80	31 35	23 »
79 Montereau.....	8 85	6 65	4 85	383 Chalon-Ville.....	42 90	32 15	23 60
90 Villeneuve - la - Guyard.....	10 10	7 55	5 55	» Chalon-St Cosme.	» »	» »	» »
102 Pont-sur-Yonne.....	11 40	8 55	6 30	391 Varennes.....	43 80	32 85	24 10
113 Sens.....	12 65	9 50	6 95	399 Sennecey - le - Grand.....	44 70	33 50	24 60
127 Villeneuve - sur - Yonne.....	14 20	10 65	7 80	409 Tournus.....	45 80	34 35	25 20
135 Saint-Julien du- Sault.....	15 10	11 35	8 30	423 Fleuryville.....	47 40	35 55	26 05
146 Joigny.....	16 35	12 25	9 »	430 Sénosan.....	48 15	36 10	26 50
155 La Roche.....	17 35	13 »	9 55	441 Mâcon.....	49 40	37 05	27 15
164 Briennon.....	18 35	13 80	10 10	448 Crèches.....	50 20	37 65	27 60
173 Saint-Florentin.....	19 40	14 55	10 65	452 Pontanaveaux-La- chapelle.....	50 60	37 95	27 85
184 Flogny.....	20 60	15 45	11 35	456 Romanèche.....	51 05	38 30	28 10
197 Tonnerre.....	22 05	16 55	12 15	464 Belleville.....	51 95	39 »	28 60
205 Tanlay.....	22 95	17 20	12 65	469 Saint-Georges.....	52 55	39 40	28 90
211 Lézignes.....	23 65	17 70	13 »	478 Villefranche.....	53 55	40 15	29 45
219 Ancy-le-Franc.....	24 55	18 40	13 50	482 Anse.....	54 »	40 50	29 70
225 Nuits-Ravières...	25 20	18 90	13 85	487 Trévoux.....	54 55	40 90	30 »
233 Aisy.....	26 10	19 55	14 35	492 Saint-Germain.....	55 10	41 35	30 30
243 Montbard.....	27 20	20 40	14 95	495 Neuville.....	55 45	41 55	30 50
257 Les Laumes.....	28 80	21 60	15 85	497 Conzon.....	55 65	41 75	30 60
265 Darcey.....	29 70	22 25	16 30	500 Collonges.....	56 »	42 »	30 80
				507 LYON (VAISE).....	56 80	42 60	31 25
				512 LYON (PERRA- CHE).....	57 35	43 »	31 55

Tableau des Distances et du Prix des places.

N. B. Voir pour les heures de départ les *Indicateurs du mois*. — Les trains express font le trajet de Lyon à Paris, et *vice versa*, en 10 heures 20 et 25 minutes; les trains omnibus, en 15 heures 45 minutes.

DE LYON A PARIS.

(Les stations imprimées en lettres grasses sont celles où s'arrêtent les trains express.)

kil.	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	3 ^e cl.	kil.	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	3 ^e cl.
» LYON (PERRA - CHE)	» »	» »	» »	247 Darcey	27 65	20 75	15 20
5 LYON (VAISE)	» 65	» 60	» 35	255 Les Laumes	28 55	21 40	15 70
42 Collonges	1 35	1 »	» 75	269 Montbard	30 45	22 60	16 55
45 Couzon	1 70	1 25	» 90	279 Aisy	31 25	23 45	17 20
48 Neuville	2 »	1 50	1 10	287 Nuits-Ravières ..	32 45	24 10	17 70
24 Saint-Germain ..	2 35	1 75	1 30	293 Ancy-le-Franc ..	32 80	24 60	18 05
26 Trévoux	2 90	2 20	1 60	302 Lézennes ..	33 50	25 35	18 60
30 Anse	3 35	2 50	1 85	308 Tanlay	34 50	25 85	18 95
34 Villefranche	3 80	2 85	2 10	316 Tonnerre	35 40	26 55	19 45
43 Saint-Georges ..	4 80	3 60	2 65	328 Flogny	36 75	27 65	20 20
49 Belleville	5 50	4 10	3 »	339 Saint-Florentin ..	37 95	28 50	20 90
56 Romanèche	6 25	4 70	3 45	348 Brienon	39 »	29 25	21 45
64 Pontaneveaux-La-chapelle ..	6 85	5 40	3 75	357 La Roche	40 »	30 »	22 »
65 Crèches	7 30	5 45	4 »	366 Joigny	41 »	30 75	22 55
72 Mâcon	8 05	6 05	4 45	377 Saint-Julien du-Sault	42 20	31 65	23 20
82 Sénozan	9 20	6 90	5 05	385 Villeneuve-sur-Yonne	43 10	32 35	23 70
89 Fleurville	9 95	7 50	5 50	399 Sens	44 70	33 50	24 60
104 Tournus	11 65	8 75	6 40	410 Pont-sur-Yonne ..	45 90	34 45	25 25
143 Sennecey-le-Grand	12 65	9 50	6 95	423 Villeneuve-la-Guyard	47 40	35 55	26 05
124 Varennes	13 55	10 15	7 45	433 Montereau	48 50	36 35	26 65
130 Chalon-St-Cosme ..	14 55	10 90	8 »	444 Morct-Saint-Mammès	49 75	37 30	27 35
139 Fontaines	15 55	11 70	8 55	448 Thomery	50 20	37 65	27 60
146 Chagny	16 35	12 25	9 »	453 Fontainebleau ..	50 75	38 05	27 90
153 Meursault	17 15	12 85	9 40	461 Bois-le-Roi	51 65	38 70	28 40
161 Beaune	18 05	13 50	9 90	468 Melun	52 40	39 30	28 85
169 Corgoloin	18 95	14 20	10 40	474 Cesson	53 10	39 80	29 20
175 Nuits	19 60	14 70	10 80	481 Lieusaint	53 85	40 40	29 65
180 Vougeot	20 15	15 10	11 10	486 Combs-la-Ville ..	54 45	40 80	29 95
186 Gevrey	20 85	15 60	11 45	491 Brunoy	55 »	41 25	30 25
197 Dijon	22 05	16 55	12 15	494 Montgeron	55 35	41 50	30 45
202 Plombières	22 60	16 95	12 45	497 Villeneuve-Saint-Georges	55 65	41 75	30 60
206 Velars	23 05	17 30	12 70	506 Maisons-Alfort ..	56 65	42 50	31 15
217 Mâlain	24 30	18 25	13 35	508 Charenton	56 90	42 65	31 30
224 Blaisy-Bas	25 10	18 80	13 80	512 PARIS	57 35	43 »	31 55
233 Verrey	26 10	19 55	14 35				

Avis et Renseignements divers.

Voyageurs. — Billets.

Les voyageurs devront être rendus aux stations au moins dix minutes avant l'heure indiquée au tableau de la marche des trains. Cinq minutes avant le départ du train, les bureaux de recette seront fermés et il ne sera plus délivré de billets. — Les billets ne peuvent servir que pour l'heure indiquée; ils doivent être présentés à l'entrée des salles d'attente et conservés pour être remis à la gare de contrôle d'arrivée. Ils seront représentés à toute réquisition des agents de la Compagnie. Les voyageurs qui ne pourraient représenter leur billet devront payer le prix de leur place, calculé sur la distance la plus éloignée. — Un billet non timbré, ou portant le timbre d'un autre jour ou d'un autre train, est considéré comme nul. — Les billets une fois pris, la valeur n'en sera pas remboursée.

La remise du prix total est faite aux *enfants au-dessous de trois ans*, à la condition qu'ils seront tenus sur les genoux des personnes qui les accompagnent; les enfants de *trois à six ans* paient la *demi-place*, à la même condition; néanmoins jusqu'à l'âge de *six ans*, deux enfants occupant une seule place peuvent voyager avec un billet; au-dessus de *six ans*, les enfants paient *place entière*.

Places de Coupé (dites de luxe).

Les places de coupé des voitures de 1^{re} classe sont considérées comme places de luxe; ces places seront mises à la disposition des voyageurs, moyennant une augmentation de prix calculée comme suit, en sus du prix de 1^{re} classe :

- 2 fr. 50 c. par place pour un parcours de 200 kil. et au-dessous.
5 fr. " par place pour un parcours supérieur à 200 kil.

La Compagnie ne sera tenue de fournir aux Voyageurs que le nombre de places de coupé disponibles dans les voitures composant les trains.

Les militaires ou marins qui occuperont des places de luxe payeront intégralement le supplément de prix perçu pour ces places.

Bagages.

Chaque voyageur a droit au transport *franco* de 30 kil. de bagages. Il ne pourra garder avec lui aucun objet embarrassant ou gênant les autres voyageurs. Les bagages devront être rendus aux stations 15 minutes au moins avant l'heure du départ; ceux qui seraient présentés plus tard ne seront transportés que par le train suivant, et seront, quel qu'en soit le poids, soumis à la taxe des marchandises à grande vitesse. La Compagnie ne sera responsable que des bagages enregistrés. — Le retrait de ces bagages ne pourra avoir lieu qu'en échange du bulletin donné au voyageur pour constater leur enregistrement, la remise du bulletin valant décharge entière pour la Compagnie.

Le voyageur qui ne pourrait pas représenter ledit bulletin n'opérera le retrait de ses effets qu'en justifiant de ses droits à leur propriété; les frais de justification sont à sa charge.

Omnibus spéciaux desservant la gare de Paris.

Boulevard de Sébastopol, 2;
Rue Bonaparte, 59, et place Saint-Sulpice, 12;
Rue Croix-des-Petits-Champs, 43;
Cour des Messageries Impériales, rue Montmartre;
Rue de Provence, 47 (à l'administration centrale du chemin de fer de Lyon);
Rue de Rivoli, 136;
Rue Saint-Antoine, 217 (place de la Bastille).

PRIX DES PLACES ET DU TRANSPORT DES BAGAGES.

Trains arrivant de six heures du matin à minuit.

Voyageurs ayant 10 kilogrammes de bagages	» 30
Voyageurs ayant 11 à 30 kilogrammes de bagages	» 60
Bagages excédant 30 kilogrammes. Par kilogramme.....	» 01

Trains arrivant de minuit à six heures du matin.

Voyageurs ayant 10 kilogrammes de bagages	» 50
---	------

Voyageurs ayant 11 à 30 kilogrammes de bagages	1 "
Bagages excédant 30 kilogrammes. Par kilogramme	" 01

VOITURE DE FAMILLE A 6 ET A 8 PLACES.

Trains arrivant de six heures du matin à minuit.

3 fr. pour un ou deux voyageurs, — 75 c. par chaque voyageur en plus.

Tout voyageur transporté par les voitures de famille a droit à 30 kilogrammes de bagages en franchise.

Bagages excédant 30 kilogrammes. Par kilogramme

Trains arrivant de minuit à six heures du matin.

Bagages de 11 à 30 kilogrammes. " 50
Bagages excédant 30 kilogrammes. Par kilogramme

MM. les voyageurs qui voudront faire usage des voitures de famille devront en faire la demande, la veille, à l'entrepreneur, à la gare du chemin de fer de Lyon.

omnibus desservant la gare de Lyon (Vaise).**PRIX DES PLACES ET DU TRANSPORT DES BAGAGES.**

Avec 10 kilogrammes de bagages ou moins, par place	" 30
Avec 11 à 30 kilogrammes de bagages, par places	" 80
Pour tout poids au-dessus de 30 kilogrammes. Par kilogramme ..	" 01

Les voyageurs ayant 10 kilogrammes de bagages ou moins seront déposés à celui des bureaux-succursales établis par la Compagnie dans le quartier où ils se rendent, ou sur la route de ces bureaux.

VOITURES DE FAMILLE A 6 PLACES.

Pour 1 ou 2 personnes	2 50
Pour 3 personnes	3 "
Pour 4 personnes	4 "
Pour 5 ou 6 personnes	5 "

Tout voyageur transporté par les voitures de famille a droit à 30 kilogrammes de bagages en franchise.

Bagages excédant 30 kilogrammes, 25 c. par 10 kilogrammes.

BILLETS D'ALLER ET DE RETOUR A PRIX RÉDUITS.

OBSERVATIONS. — Les *Billets d'aller et de retour à prix réduits*, valables pour quarante-huit heures, sont délivrés aux voyageurs pour les parcoures et aux prix indiqués au Tableau ci-dessous. Les billets délivrés dans la journée du samedi sont valables pour le retour, jusqu'au lundi inclusivement; ceux qui sont délivrés la veille des fêtes légales sont également valables, pour le retour, jusqu'au lendemain de ces fêtes. — Les *Billets d'aller et de retour* ne peuvent servir que pour les lieux de départ et de destination qu'ils indiquent. — Ils donnent droit de circuler dans tous les trains, à l'exception des trains express. Les voyageurs qui descendent à une station située au delà de celle pour laquelle ils ont pris leur billet, paient, s'il y a lieu, à leur arrivée, le supplément de prix que comporte d'après le tarif ordinaire, le parcours qu'ils ont réellement effectué.

De Paris aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Paris.

	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Villeneuve-St.-Georg.	2 10	1 60	1 20
Montgeron	2 50	1 90	1 40
Brunoy	3 10	2 30	1 70
Combs-la-Ville	3 60	2 70	2 "
Lieusaint	4 30	3 30	2 40
Cesson	5 30	4 "	2 90
Melun	6 30	4 70	3 50
Bois-le-Roi	7 10	5 30	3 90
Fontainebleau	8 20	6 20	4 50
Thomery	8 90	6 70	4 90
Moret-St-Mammès ..	9 60	7 20	5 30
Montereau	11 "	8 20	6 "
Villen.-la-Guyard ...	12 50	9 40	6 90
Pont-sur-Yonne	14 10	10 60	7 80
Sens	15 70	11 80	8 60

De Joigny aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Joigny.

Sens	5 "	3 70	2 80
Villen.-sur-Yonne ...	2 90	2 20	1 60
St.-Julien-du-Sault ..	1 70	1 30	" 90
La Roche	1 50	1 20	" 90
Auxerre	4 40	3 30	2 40
Brienon	2 90	2 20	1 60
Saint-Florentin	4 10	3 10	2 30
Flogny	5 90	4 40	3 20
Tonnerre	7 70	5 80	4 20

D'Auxerre aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Auxerre.

	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Joigny.....	4 40	3 30	2 40
La Roche.....	3 "	2 30	1 70
Chemilly.....	1 80	1 40	1 "
Monetau.....	" 90	" 70	" 50
Brienon.....	4 20	3 20	2 30
Saint-Florentin....	5 60	4 20	3 10
Flogny.....	7 40	5 50	4 10
Tonnerre.....	9 10	6 90	5 10

De Tonnerre aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Tonnerre.

Joigny.....	7 70	5 80	4 20
La Roche.....	6 30	4 70	3 50
Chemilly.....	7 50	5 60	4 10
Monetau.....	8 30	6 20	4 60
Auxerre.....	9 10	6 90	5 10
Brienon.....	5 "	3 70	2 80
Saint-Florentin....	3 60	2 70	2 "
Flogny.....	2 "	1 50	1 10
Tanlay.....	1 20	" 90	" 70
Lézennes.....	2 10	1 60	1 20
Ancy-le-Franc.....	3 50	2 60	1 90
Nuits-sous-Ravières.	4 40	3 30	2 40
Aisy.....	5 60	4 20	3 10
Montbard.....	7 10	5 30	3 90

De Montbard aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Montbard.

Tonnerre.....	7 10	5 30	3 90
Tanlay.....	5 90	4 40	3 20
Lézennes.....	5 "	3 70	2 80
Ancy-le-Franc.....	3 80	2 80	2 10
Nuits-sous-Ravières.	2 90	2 20	1 60
Aisy.....	1 70	1 30	" 90
Les Laumes.....	2 10	1 60	1 20
Verrey.....	5 40	4 10	3 "
Blaisy-Bas.....	6 80	5 10	3 70
Mâlain.....	8 "	6 "	4 40
Plombières.....	10 "	7 50	5 50
Dijon.....	10 80	8 10	6 "

De Dijon aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Dijon.

Montbard.....	10 80	8 10	6 "
Les Laumes.....	8 70	6 50	4 80
Verrey.....	5 40	4 10	3 "
Blaisy-Bas.....	4 10	3 10	2 30
Mâlain.....	3 "	2 30	1 70
Plombières.....	" 90	" 70	" 50
Gevrey.....	1 80	1 40	1 "
Vougeot.....	2 70	2 10	1 50
Nuits.....	3 50	2 60	1 90
Corgoloin.....	4 40	3 30	2 40
Beaune.....	5 60	4 20	3 10
Meursault.....	6 80	5 10	3 70
Chagny.....	7 80	5 90	4 30
Fontaines.....	8 90	6 60	4 90
Chalon-sur-Saône..	10 30	7 80	5 70

De Chagny aux gares ci-dessous et des gares de Chalon-sur-Saône. Tournus, Mâcon, Belleville. Villefranche et Lyon (Vaise), à Chagny.

	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Lyon (Vaise).....	19 50	14 70	10 80
Collonge (Rhône)...	18 60	13 90	10 20
Couzon.....	18 10	13 60	10 "
Villevert.....	17 70	13 30	9 80
Saint-Germain.....	17 50	13 10	9 60
Trévoux.....	16 60	12 50	9 20
Anse.....	16 10	12 10	8 90
Villefranche.....	15 50	11 70	8 50
Saint-George.....	14 30	10 70	7 90
Belleville.....	13 40	10 10	7 40
Romanèche.....	12 50	9 40	6 90
Pontaneveaux.....	11 80	8 90	6 50
Crèches.....	11 40	8 50	6 30
Mâcon.....	10 30	7 70	5 70
Senozan.....	8 90	6 70	4 90
Fleurville.....	7 90	5 90	4 40
Tournus.....	5 80	4 40	3 20
Sennecey-le-Grand..	4 60	3 50	2 50
Varennes.....	3 50	2 60	1 90
Chalon-sur-Saône..	2 40	1 80	1 30

De Chalon-sur-Saône aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Chalon-sur-Saône.

Lyon (Vaise).....	17 50	13 10	9 60
Collonge (Rhône)...	16 50	12 40	9 10
Couzon.....	16 10	12 10	8 90
Villevert.....	15 70	11 80	8 60
Saint-Germain.....	15 20	11 40	8 40
Trévoux.....	14 50	10 90	8 "
Anse.....	14 "	10 50	7 70
Villefranche.....	13 30	10 "	7 30
Saint-Georges.....	12 20	9 20	6 70
Belleville.....	11 40	8 50	6 30
Romanèche.....	10 40	7 80	5 70
Pontaneveaux.....	9 70	7 30	5 40
Crèches.....	9 20	6 90	5 10
Mâcon.....	8 20	6 20	4 50
Senozan.....	6 80	5 10	3 80
Fleurville.....	5 80	4 40	3 20
Tournus.....	3 80	2 80	2 10
Sennecey-le-Grand..	2 50	1 90	1 40
Varennes.....	1 40	1 10	" 80
Fontaines.....	1 40	1 10	" 80
Chagny.....	2 40	1 80	1 30
Meursault.....	3 80	2 80	2 10
Beaune.....	4 80	3 60	2 70
Corgoloin.....	6 20	4 60	3 40
Nuits.....	7 10	5 30	3 90
Vougeot.....	7 80	5 90	4 30
Gevrey.....	8 70	6 50	4 80
Dijon.....	10 30	7 80	5 70

De Tournus aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Tournus.

	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Lyon (Vaise)	13 70	10 30	7 60
Collonges (Rhône) ..	12 80	9 60	7 »
Couzon.....	12 30	9 30	6 80
Villevert.....	11 90	9 »	6 60
Saint-Germain	11 60	8 70	6 40
Trévoux.....	10 80	8 10	6 »
Anse.....	10 30	7 70	5 70
Villefranche	9 70	7 30	5 40
Saint-Georges.....	8 50	6 40	4 70
Belleville.....	7 60	5 70	4 20
Romanèche.....	6 70	5 »	3 70
Pontaneveaux.....	6 »	4 50	3 30
Crèches.....	5 60	4 20	3 10
Mâcon	4 50	3 40	2 50
Sénozan.....	3 10	2 30	1 70
Fleurville.....	2 10	1 60	1 20
Sennecey-le-Grand..	1 40	1 10	» 80
Varennes.....	2 50	1 90	1 40
Chalon-sur-Saône ..	3 80	2 80	2 10
Chagny	5 30	4 40	3 20

De Mâcon aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Mâcon.

Lyon (Vaise)	9 30	7 »	5 10
Collonges (Rhône) ..	8 30	6 30	4 60
Couzon.....	7 90	5 90	4 40
Villevert.....	7 50	5 60	4 10
Saint-Germain	7 20	5 40	4 »
Trévoux.....	6 50	4 90	3 60
Anse.....	5 80	4 40	3 20
Villefranche	5 30	4 »	2 90
Saint-Georges.....	4 »	3 »	2 20
Belleville.....	3 20	2 40	1 80
Romanèche.....	2 30	1 70	1 30
Pontaneveaux.....	1 60	1 20	» 90
Crèches.....	1 10	» 90	» 60
Sénozan.....	1 60	1 20	» 90
Fleurville.....	2 50	1 90	1 40
Tournus	4 50	3 40	2 50
Sennecey-le-Grand..	5 80	4 40	3 20
Varennes.....	6 90	5 20	3 80
Chalon-sur-Saône ..	8 20	6 20	4 50
Chagny	10 30	7 70	5 70

De Belleville aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Belleville.

Lyon (Vaise)	6 10	4 60	3 40
Collonges (Rhône) ..	5 20	3 90	2 90
Couzon.....	4 70	3 60	2 60
Villevert.....	4 30	3 30	2 40
Saint-Germain.....	4 »	3 »	2 20
Trévoux.....	3 40	2 50	1 90
Anse.....	2 70	2 »	1 50
Villefranche	2 10	1 60	1 20
Saint-Georges.....	» 90	» 70	» 50

	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Romanèche	1 10	» 90	» 60
Pontaneveaux	1 70	1 30	1 »
Crèches.....	2 30	1 70	1 30
Mâcon	3 20	2 40	1 80
Sénozan.....	4 70	3 60	2 60
Fleurville.....	5 70	4 30	3 20
Tournus	7 60	5 70	4 20
Sennecey-le-Grand..	9 »	6 80	5 »
Varennes.....	10 10	7 60	5 60
Chalon-sur-Saône ..	11 40	8 50	6 30
Chagny	13 40	10 10	7 40

De Villefranche aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Villefranche.

Lyon (Vaise)	4 20	3 10	2 30
Collonges (Rhône) ..	3 20	2 40	1 80
Couzon.....	2 80	2 10	1 60
Villevert.....	2 40	1 80	1 30
Saint-Germain	2 »	1 50	1 10
Trévoux.....	1 30	1 »	» 70
Anse.....	» 90	» 70	» 50
Saint-Georges.....	1 30	1 »	» 70
Belleville	2 10	1 60	1 20
Romanèche.....	3 10	2 30	1 70
Pontaneveaux.....	3 80	2 80	2 10
Crèches.....	4 30	3 30	2 40
Mâcon	5 30	4 »	2 90
Sénozan.....	6 70	5 »	3 70
Fleurville.....	7 60	5 70	4 20
Tournus	9 70	7 30	5 40
Sennecey-le-Grand..	11 »	8 20	6 »
Varennes.....	12 10	9 10	6 60
Chalon-sur-Saône ..	13 30	10 »	7 30
Chagny	15 50	11 70	8 50

De Lyon (Vaise) aux gares ci-dessous et de chacune de ces gares à Lyon (Vaise).

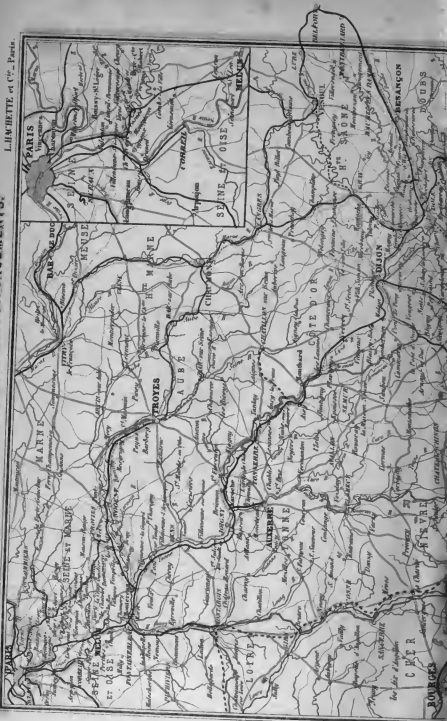
Collonge (Rhône)...	1 »	» 80	» 60
Couzon.....	1 40	1 10	» 80
Villevert.....	1 80	1 40	1 »
Saint-Germain.....	2 30	1 70	1 30
Trévoux.....	2 90	2 20	1 60
Anse.....	3 50	2 60	1 90
Villefranche	4 20	3 10	2 30
Saint-Georges.....	5 40	4 10	3 »
Belleville	6 10	4 60	3 40
Romanèche.....	7 10	5 30	3 90
Pontaneveaux.....	7 80	5 80	4 30
Crèches.....	8 30	6 30	4 60
Mâcon	9 30	7 »	5 10
Sénozan.....	10 80	8 10	6 »
Fleurville.....	11 80	8 90	6 50
Tournus	13 70	10 30	7 60
Sennecey-le-Grand..	15 »	11 20	8 20
Varennes.....	16 10	12 10	8 90
Chalon-sur-Saône ..	17 50	13 10	9 60
Chagny	19 50	14 70	10 80

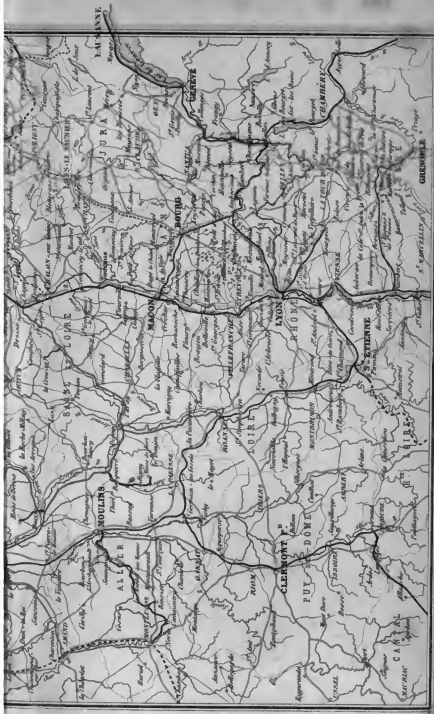


Itinéraire de La France par AD. JOANNE.

CHEMIN DE FER DE LYON ET SES PROLONGEMENTS.

L. HANAUER, et C^{ie} - Paris.





INDEX ALPHABÉTIQUE.

A

Abbaye de Cîteaux (l'), [261](#).
 Abbaye de Fontenay, [140](#).
 Abbaye de la Ferté, [293](#).
 Abbaye de Quincy, [124](#).
 Aisy, [132](#).
 Albigny, [330](#).
 Alesia, [148](#).
 Alfort, [5](#).
 Alise Sainte-Reine, [142](#).
 Aloxe, [263](#).
 Ambérieux, [325](#).
 Ancey, [180](#).
 Ancy-le-Franc, [126](#).
 Anse, [323](#).
 Armeau, [93](#).
 Auxerre, [437](#).
 Auxois (le mont), [142](#).

B

Baulme-la-Roche, [175](#).
 Beaune, [265](#).
 Belleville, [316](#).
 Blaisy-Bas, [170](#).
 Blaisy-Haut, [170](#).
 Blaisy (souterrain de), [173](#).
 Bois-le-Roi, [19](#).
 Bonnant, [381](#).
 Bonvaux (le prieuré de), [182](#).
 Boux-sous-Salmaise, [168](#).
 Brijenon, [101](#).
 Brochon, [250](#).

Brunoy, [7](#).
 Buffon, [138](#).
 Bussy-le-Grand, [159](#).
 Bussy-Rabutin (château de), [158](#).

C

Canal de Bourgogne, [99](#).
 Canal du centre, [280](#).
 Canal du Loing, [50](#).
 Cannes, [61](#).
 Cesson, [12](#).
 Cézy, [95](#).
 Chagny, [280](#).
 Chalon-sur-Saône, [285](#).
 Chambertin, [252](#).
 Chambolle, [253](#).
 Champagne, [48](#).
 Champigny, [62](#).
 Champlay, [99](#).
 Chaponnost, [382](#).
 Charbonnières, [432](#).
 Charenton-le-Pont, [4](#).
 Chassagne, [279](#).
 Chassignelles, [130](#).
 Château de Bercy, [2](#).
 Château de Bussy-Rabutin, [158](#).
 Château de Fleurigny, [87](#).
 Château de Montculot, [176](#).
 Château de Montfort, [139](#).
 Château de Rochefort, [132](#).
 Château de Vergy, [260](#).
 Chaudenay, [279](#).
 Chaumont, [62](#).

Chemilly, 436.
 Chenôve, 247.
 Chény, 101.
 Chorey, 285.
 Cîteaux, 260.
 Clos de Vougeot (le), 253.
 Cluny, 311.
 Collonges, 331.
 Comblanchien, 262.
 Combs-la-Ville, 11.
 Conflans, 4.
 Corcelles-les-Monts, 241.
 Corcelles, 315.
 Corgoloin, 263.
 Corpeau, 279.
 Corton (montagne de), 263.
 Côte-d'Or (la), 245.
 Couchey, 248.
 Courtois, 64.
 Couzon, 330.
 Crèches, 313.
 Crosne, 7.

D

Dannemoine, 113.
 Darcey, 167.
Dijon, — Renseignements généraux, 184. — Situation, population, aspect général, direction, 186. — Histoire, 191. — Edifices religieux, 197. — Edifices civils, 208. — Maisons particulières, 214. — Instruction publique, 216. — Sociétés savantes, 216. — Institutions de charité et de prévoyance, 217. — Musées, collections d'objets d'art ou de science, 220. — Industrie et commerce, 234. — Promenades et excursions, 235.

E

Écully, 378.
 Embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon, 1.
 Epineuil, 114.
 Éringes, 166.
 Esnon, 101.
 Étigny, 89.

F

Farges, 300.
 Fey (château du), 84.
 Fins-les-Monthard, 141.
 Fixèy, 248.

Fixin, 248.
 Flagey-lez-Gilly, 257.
 Flavignerot, 242.
 Flavigny, 156.
 Fleurigny (château de), 87.
 Fleurville, 301.
 Flogny, 112.
 Fontaine, 242.
 Fontaine froide (la) 263.
Fontainebleau, 19.
 Fontaines, 331.
 Fontaines, 285.
 Fontenay (abbaye de), 140.
 Fulvy, 130.

G

Gevrey-Chambertin, 250.
 Gilly-lez-Cîteaux, 256.
 Grésigny-sous-Alise, 158.
 Grignon, 141.
 Gron, 89.

I

Ile Barbe, 429.

J

Joigny, 95.

L

Lantenay, 180.
 La Roche, 89.
 La Salle, 302.
 La Truchère, 300.
 Launay (forteresse de), 89.
 Les Laumes, 142.
 Lézennes, 125.
 Lieusaint, 12.
 Longchène, 433.
 Lux, 292.
Lyon, — Arrivée, 332. — Renseignements généraux, 334. — Situation, population, aspect général, 336. — Histoire, 346. — Quais et ponts, 358. — Places, statues, monuments, fontaines, 369. — Rues et passages, 372. — Le service des eaux, 374. — Fortifications, 376. — Antiquités, 378. — Edifices religieux, 383. — Edifices civils, 396. — Théâtres et lieux de réunion, 404. — Instruction publique, 405. — Sociétés savantes, 407. — Etablissements de bienfaisance, 408. — Cimetières, 412.

— Musées et collections, [412](#). — Industrie et commerce, [421](#). — Promenades, [426](#). — Excursions, [429](#).

M

Mâcon, [303](#).
Maisons-Alfort, [5](#).
Mâlain, [176](#).
Marsangis, [89](#).
Marsannay-la-Côte, [248](#).
Melun, [13](#).
Meursault, [278](#).
Migennes, [101](#).
Milly, [311](#).
Monetau, [437](#).
Mont Afrique (le), [241](#).
Mont Auxois (le), [142](#).
Montbard, [134](#).
Montbellet, [300](#).
Mont Ceindre (le), [328](#).
Montculot (château de), [176](#).
Mont-d'Or (le), [328](#).
Montereau, [54](#).
Montfort (château de), [139](#).
Montgeron, [7](#).
Montmerle, [317](#).
Montrachet, [279](#).
Monument de Napoléon à Fixin, [249](#).
Moret, [51](#).
Morey, [252](#).
Motte-du-Ciar (la), [86](#).

N

Neuville, [329](#).
Nuits, [258](#).
Nuits-sous-Ravières, [131](#).

O

Oullins, [433](#).

P

Pacy, [125](#).
Paron, [89](#).
Percey, [112](#).
Pernant, [263](#).
Perrigny, [248](#).
Plombières, [182](#).
Pommard, [277](#).
Pont-sur-Yonne, [63](#).
Pontaneveaux, [313](#).
Pontigny, [108](#).
Premaux, [262](#).
Puligny, [279](#).

Q

Quincy (abbaye de), [124](#).

R

Rocheftort (château de), [132](#).
Rochetaillé, [331](#).
Romanèche, [314](#).
Romanée (la), [257](#).
Rougemont, [133](#).
Rousson, [89](#).
Rully, [284](#).

S

Saint-Albain, [301](#).
Saint-Ambreuil, [292](#).
Saint-Aubin, [94](#).
Saint-Clément-lez-Mâcon, [312](#).
Saint-Cosme, [285](#).
Saint-Cydroine, [99](#).
Saint-Cyr, [432](#).
Saint-Denis, [64](#).
Saint-Florentin, [102](#).
Saint-Genis-Laval, [433](#).
Saint-Georges-de-Reneins, [318](#).
Saint-Germain-au-Mont-d'Or, [328](#).
Saint-Jean-d'Ardière, [315](#).
Saint-Jean-le-Priche, [303](#).
Saint-Julien-du-Sault, [93](#).
Saint-Loup-de-Varennes, [292](#).
Saint-Mammès, [53](#).
Saint-Marcel, [290](#).
Saint-Martin, [303](#).
Saint-Martin-du-Tertre, [64](#).
Saint-Oyen, [300](#).
Saint-Philibert, [252](#).
Saint-Point, [311](#).
Saint-Rambert, [432](#).
Saint-Remy, [133](#).
Saint-Remy, [291](#).
Saint-Romain, [314](#).
Saint-Seine-l'Abbaye, [170](#).
Saint-Symphorien-d'Ancelles, [314](#).
Sainte-Reine, [142](#).
Salmaise, [168](#).
Santenay, [283](#).
Savigny-sous-Beaume, [263](#).
Seine (source de la), [172](#).
Sennecey-le-Grand, [293](#).
Sénozan, [302](#).
Sens, [64](#). — Histoire, [65](#). — La cathédrale, [68](#). — Les églises, [77](#). — L'officialité, [78](#). — Les halles, [81](#). — Le ly-

cée, [82](#). — L'hôtel de ville, le musée lapidaire et la bibliothèque, [82](#), [83](#). — Le tableau de Pandore, [85](#). — La Motte-du-Ciar, [87](#). — La chapelle de Saint-Bond, [87](#). — L'abbaye de Sainte-Colombe, [87](#). — Fleurigny, [87](#).

Serrigny, [263](#).

Source de la Seine, [172](#).

Source de l'ignon, [172](#).

Souterrain de Blaisy (le), [173](#).

T

Talant, [242](#).

Taizay (château de), [291](#).

Tanlay, [122](#).

Thenissey, [167](#).

Thoissey, [315](#).

Thomery, [48](#).

Tonnerre, [114](#).

Tournus, [294](#).

Trévoux, [325](#).

Tunnel de Blaisy, [173](#).

Turcey, [169](#).

U

Uchizy, [235](#).

Urcy, [176](#).

V

Val-Suzon (le), [173](#).

Varennnes-le-Grand, [292](#).

Vaux-Praslin, [16](#).

Velars, [181](#).

Vergy (le château de), [160](#).

Verizet, [301](#).

Verrey-sous-Salmaise, [169](#).

Vézennes, [113](#).

Viaduc de la Combe-de-Fain, [180](#).

Viaduc de Lée, [180](#).

Viaduc de la Combe Fouchères, [182](#).

Viaduc de la Combe Bouchard, [182](#).

Viaduc de la Combe Neuvon, [182](#).

Viaduc de Matoye, [182](#).

Villars, [300](#).

Villeblevin, [62](#).

Villechien, [94](#).

Villefranche, [319](#).

Villemanoche, [62](#).

Villnavotte, [64](#).

Villeneuve-la-Guyard, [62](#).

Villeneuve-Saint-Georges, [6](#).

Villeneuve-sur-Yonne, [40](#).

Villeperrot, [64](#).

Villevallier, [94](#).

Villevert, [329](#).

Villotte-Saint-Seine, [169](#).

Volnay, [277](#).

Vosne, [259](#).

Vougeot, [253](#).

Y

Yères, [7](#).

FIN DE L'INDEX.











